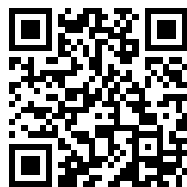

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

T. XXIV

1

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

PARAISSANT

à la fin de chaque mois

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE. — TOME XXIV

I — JANVIER 1889

PARIS

CHEZ MM. F. WATTELIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DU CERCHE-MIDI, 5

1889

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A PROPOS DU CENTENAIRE

DE 89. Brochure in-8° de vi-156 pages, par M^{sr} FREPPEL, évêque d'Angers, député du Finistère. Paris, 1889. Cinquième édition. Prix : 2 francs

Bien que nous ayons été très empressés de nous procurer cet ouvrage important, les quatre premières éditions étaient déjà enlevées : l'imprimeur ne pouvait suffire à l'impatience du public.

C'est là un bon augure. Enfin une foule de braves gens, qu'on a bercés de phrases ronflantes sur le bon 89, pourront donc lire, dans des pages lumineuses, la démonstration de cette vérité : Tout le venin révolutionnaire, tous les crimes monstrueux de la grande république, se trouvaient en germe dans la déclaration des *Droits de l'homme*, dans le principe satanique de la souveraineté du nombre, remplaçant le droit et la vérité.

Espérons que nous n'aurons plus à rougir de voir désormais des orateurs catholiques se vanter d'être les disciples des hommes de 89 et se glorifier d'en défendre les principes.

Il y a longtemps que M. de Bonald a dit : 89 devait produire 93, et le produirait encore.

Il y a longtemps que M. Le Play a démontré que tout le malaise social vient de là, et que le germe de mort, mis au sein de l'Europe chrétienne, est renfermé dans les trois faux dogmes de la Révolution de 89.

Mais M. de Bonald et M. Le Play sont des penseurs trop profonds pour notre génération énervée et superficielle. Il fallait qu'un écrivain accoutumé à parler aux auditoires de nos jours, prit la peine de mettre la vérité à la portée même des lecteurs du *Figaro*.

Les pages lucides de l'évêque d'Angers, se recommandant d'ailleurs par l'autorité de son talent et de son caractère, répondent au besoin le plus impérieux de notre époque. Son succès s'impose : il n'y a pas un homme intelligent qui osera avouer qu'il ne l'a pas lu, et quiconque l'étudiera de bonne foi, comprendra la justesse profonde de la pensée du comte de Chambord : « Il faut que la France reconnaisse Dieu comme son maître, pour que je puisse y rentrer en roi. »

ERNEST AIMÉ.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE Mgr DARBOY,
archevêque de Paris, par Mgr FOULON, archevêque de Lyon. Un volume in-8°
de v-644 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

Nous n'avons pu lire sans une émotion profonde cette biographie écrite avec un sentiment parfait de la vérité historique, une admirable modération dans le jugement des personnages et des doctrines, un calme serein qu'on trouve bien rarement dans le récit des faits qu'on a vus et l'appréciation des hommes qu'on a aimés ou combattus. Le style répond à l'élévation de la pensée et à la dignité du sujet : c'est une réminiscence de cette belle langue du dix-septième siècle si peu usitée de nos jours.

Inutile d'insister sur l'intérêt qui s'attache à ces faits si récents, si graves, si tragiques. C'est aux jours sanglants de la Révolution de 1848 que s'ouvre la carrière de Mgr Darboy ; on sait où et comment elle se termine. Son rôle sous l'empire a été souvent mal jugé, ainsi que sa conduite pendant le concile. Sans un mot d'aigreur pour ceux qui se sont montrés si injustes, si haineux contre ce ministre de Dieu, savant, pieux, zélé, Mgr Foulon rétablit la vérité des faits, expose la sage modération et l'indépendance sacerdotale de l'évêque dans ses rapports avec le pouvoir politique ; sa conduite et ses discours au concile, son filial attachement pour le vicaire de Jésus-Christ, et la sincérité de sa soumission constante à l'autorité infaillible du successeur de saint Pierre.

Voilà les grandes lignes de l'ouvrage. Les faits moins connus de l'enfance et de la jeunesse du prélat qui devait gouverner le diocèse de Paris dans les jours si difficiles, offriront beaucoup de charmes aux lecteurs. Ils verront comment la Providence prépara, par une jeunesse pieuse et laborieuse, l'épiscopat de Mgr Darboy : on sentira dans le jeune aumônier, si intrépide au milieu des combats des terribles journées de juin, le grand cœur et l'esprit de foi qui devaient le rendre capable de passer à travers les splendeurs de l'empire sans se laisser éblouir, et de subir la torture de six semaines de cachot aboutissant au massacre de la Roquette, sans faiblir un instant devant ses bourreaux.

Nous avons appris que cet ouvrage de Mgr Foulon obtenait un grand succès : c'est justice, car il le mérite à tous égards. Un livre de cette valeur, pour le fond comme pour la forme, devrait ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie. Une récompense plus assurée et plus précieuse aux yeux de l'auteur ne lui manquera pas : il fera tomber des préventions injustes contre la mémoire de Mgr Darboy, et la lecture de cette belle et chrétienne vie ranimera dans bien des cœurs l'esprit de foi, l'estime de la piété, l'amour

de l'Église et de la France, le désir de combattre et de souffrir pour Dieu et la patrie. Nous sommes à l'heure où les grands exemples sont utiles.

A. CONARI.

LES GRANDS SOUCIS DU DOCTEUR SIDOINE, par A. DE LAMOTHE

Un volume in-12. Prix : 3 francs

Pourquoi M. de Lamothe en veut-il tant aux savants, et principalement aux savantasses en *us*? C'est là une énigme assez difficile à deviner et à laquelle je ne veux pas m'attarder, n'ayant aucune disposition à marcher sur les traces du fameux Œdipe. Aussi ne chercherai-je pas à savoir s'il obéit simplement à une antipathie innée, très commune à vrai dire, ou si à ce sentiment naturel ne se mêle pas un peu de ressentiment; car, savant ou tout au moins vulgarisateur, M. de Lamothe l'a été lui-même un peu et dès lors pourquoi ce courroux chez un auteur qui, dans divers ouvrages, a montré pour les énumérations scientifiques un si incontestable et si fâcheux penchant. Hélas oui, il fut un moment où l'on put craindre de voir l'auteur des légendaires *Faucheurs de la mort* se jeter dans l'ornière tracée par le célèbre Jules Verne. De quelle surprise mêlée d'horreur ne se sentait-on pas envahi à la vue de ces interminables pages où la science (la science vulgarisée, très vulgarisée même) prenait à l'improviste le lecteur navré et lui faisait confesser que M. de Lamothe tout comme M. Verne était capable de ces accès de fièvre scientifique qui ont déséquilibré les cervelles de nombreux romanciers populaires. Cela dura un temps (heureusement très court) pendant lequel ces pauvres savantasses en *us* eurent beau jeu avec leur disciple. A quel misérable état l'avaient-ils réduit!

Heureusement pour les nombreux lecteurs de *l'Ouvrier* et pour nous il nous est enfin rendu; mais hélas où sont les neiges d'autan?

Ce n'est évidemment pas sans quelque dommage que l'écrivain est sorti victorieux des mains des terribles savants en « *us* » et tout en constatant le retour aux bonnes traditions, nous devons aussi avouer que *les Soucis du docteur Sidoine* ne peuvent malheureusement pas supporter la comparaison avec certaines productions du même auteur.

C'est de la grosse gaieté qui trop souvent tourne à la farce et quelquefois même au ridicule absolu.

Le meilleur passage est le suivant, reproduisant les phases d'un procès intenté au *docteur Sidoine*, tuteur sans le savoir et sans le vouloir d'un enfant de son frère :

Après les formalités d'usage, l'avocat choisi par le tuteur provisoire se

leva, exposa longuement l'objet du litige, entra dans une foule de considérations politiques absolument étrangères à la cause, mais nécessaires pour allonger une plaidoirie tarifée à l'heure, et embrouilla si bien une question parfaitement claire par elle-même, qu'il finit par se perdre sans pouvoir se retrouver.

Ni les juges, ni le public ne s'en étonnèrent; les premiers dormaient ou à peu près derrière leurs lunettes, le public causait à demi-voix.

— Avocat, fit le président, éveillé en sursaut par le silence succédant tout à coup aux cris du soutien de la veuve et de l'orpheline, posez vos conclusions.

— Monsieur le président, quoique ma plaidoirie soit loin d'être terminée, répliqua l'avocat en passant de l'accent aigu à l'accent grave, je m'empresse de déférer à vos désirs.

Plaise donc à la cour ordonner que conformément aux articles 347, 505, 607, 918 du code régissant la matière, M^{lle} Suzanne-Élisabeth Gonthier, âgée de quinze ans, se voie contrainte et obligée à adopter comme son fils le sieur Antoine Gonthier, dit Sidoine Galterius, âgé de quarante-deux ans, propriétaire à Paris, rue des Mauvaises-Paroles, n° 3, et que....

Un éclat de rire universel interrompit l'orateur.

— Maître Plume-Pigeons, je crois que vous commettez une erreur, dit gravement l'obèse magistrat en donnant une majestueuse chiquenaude à son rabat.

— Jamais, monsieur le président, je prends au contraire le ciel à témoin que ma déclaration est essentiellement juste et modérée. Il a été fait une promesse, nous en avons la preuve irréfutable. La pièce contestée, que dis-je? niée effrontément par ce parent sans cœur, sans entrailles, est entre nos mains, pièce par laquelle nous affirmons que, de sa propre volonté, sans y être contrainte ni forcée, M^{lle} Suzanne-Élisabeth Gonthier a promis d'adopter comme son fils le sieur Sidoine Gonthier, son oncle ici présent.

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né,

répliqua le président qui, sans rien perdre de sa gravité, était très fier de donner, en citant un vers de la fable du Loup et de l'Agneau, une haute idée de ses connaissances littéraires.

Les têtes chauves des juges se balancèrent à droite et à gauche de leur chef comme des encensoirs.

L'avocat avait fini par comprendre.

— Je demande pardon à la cour, dit-il, d'un *lapsus linguae*, uniquement dû à l'indignation que ne peut qu'exciter en une âme éprise de l'amour de

la justice, l'excès de félonie de notre adversaire; mais, vraiment, je ne puis déplorer cette méprise, puisqu'elle m'a procuré le plaisir d'entendre la charmante et spirituelle réponse faite avec autant de bienveillance que d'à-propos par l'éminent magistrat devant lequel j'ai l'honneur de défendre la cause de la faiblesse et de la justice.

Ce fut au tour du président de s'incliner.

Puis les conclusions ayant été posées de nouveau, la parole fut accordée au défendeur.

Celui-ci se dressa aussitôt avec la vivacité d'un diable de boîte à surprise et, d'une voix aigre et vibrante, il s'écria :

— Messieurs, le moment est enfin venu de faire crouler l'échafaudage de mensonges et de calomnies entassées contre moi par d'impudents adversaires. Oui, j'avais promis à mon frère d'adopter son enfant, si cet enfant était un garçon; tout le monde le savait, et fort heureusement pour moi, je l'ai spécifié dans ma promesse écrite, cette fameuse promesse dont on me menace, cette épée de Damoclès que l'on tient suspendue sur ma tête sans vouloir la montrer.

— Eh bien ! juges, la voici, cette fameuse promesse; écoutez :

— Moi, Antoine Gonthier, je promets à mon frère, Charles Gonthier, sur mon âme et ma conscience, d'adopter comme mien, si sa mère vient à mourir, son (il appuya sur le mot) unique enfant, à lui servir de père, à surveiller son éducation, etc., etc. Signé : Gonthier Antoine.

Est-ce bien cela, maître Plume-Pigeons ?

— Exactement cela, maître Antoine.

— Vous entendez, messieurs, ma citation est exacte, mais que signifie enfant ? un garçon ou une fille, suivant que le genre en est déterminé par les mots articles pronoms, ou adjectifs y joints. Un enfant est un garçon, une enfant est une fille, dans toutes les grammaires du monde. Or, messieurs, jetez les yeux sur le texte, qu'y trouverez-vous qualifiant le mot enfant ? Son, pronom possessif masculin; lui, pronom relatif masculin. Il ne s'agit donc, il ne peut s'agir; au moins pour ceux qui connaissent le français, que d'un enfant, c'est-à-dire un garçon.

L'avocat ne s'attendait pas à cette répartie; il cria, tempêta, soutint que c'était jouer sur les mots, et qu'après tout un enfant signifie aussi bien fille que garçon.

— Je le croirai, dit Galterius d'un ton méprisant, quand vous m'aurez prouvé qu'une enfant signifie un garçon.

Les juges se consultaient du regard. Dans l'auditoire, les avis étaient partagés. M. Coupe-Toujours, pâtissier de la rue de la République, était

pour, mais le bel Oscar Polydore, le coiffeur de la place Bellecour, soutenait le contraire.

Le président faisait semblant de réfléchir.

Les assistants murmuraient qu'il faudrait le roi Salomon pour trancher la question.

Les époux Robinet, modèle d'union conjugale depuis cinquante-sept ans, quai du Rhône, 118, au premier, échangeaient d'aigres propos et se traitaient mutuellement d'ignorants.

En attendant une décision nécessaire pour rétablir l'harmonie dans le sein des familles, la déesse Discorde secouait sa torche sur les assistants.

Une émeute était à redouter. Le bruit des discussions grandissait comme une marée montante.

A tout prix il fallait arrêter ces menaces d'orage.

Monsieur le président se montra en cette occasion à la hauteur de sa mission.

En vertu de son pouvoir discrétionnaire, il envoya quérir un des oracles de la science, M. Chardon, dit Boit-Sec, directeur de l'école laïque et préparateur des jeunes citoyennes au brevet supérieur.

L'huissier chargé de le ramener, et qui connaissait ses habitudes, courut, non pas à l'école, mais au calé de la Démocratie, où il le trouva occupé à se préparer une épaisse purée d'absinthe.

— Citoyen, lui demanda le président lorsqu'il arriva, le visage fort enflammé et la démarche incertaine, résultat non équivoque de ses chères études, maisqu'on attribua à sa... .. timidité, de quel genre est cet enfant?

— Pardon, mon président, mais ça ne fait pas un pli, il est des deux ; un enfant pouvant être indifféremment un garçon ou une fille.

— Comment ? des deux à la fois ? ce serait beaucoup.

— Que ce soit beaucoup ou peu, je m'en bats l'œil, citoyen président ; mais c'est comme ça, puisque le savant Paul Bert l'a imprimé dans le manuel qui a remplacé toutes les grammaires réactionnaires ; je l'ai dans ma poche et je vas vous faire lecture de la machine.

Puis s'étant mouillé le pouce, il fit glisser un feuillet ou deux et lut :

« Un enfant, en sortant de nos écoles, peut être indifféremment un bon soldat ou une bonne mère de famille. »

— Quand je vous le disais, ça ne dépend que du goût de la mioche.

— Si Paul Bert l'a dit, il faut que ce soit, firent plusieurs juges nouvelle couche qui désiraient de l'avancement.

Les plus réactionnaires firent preuve de courage, ils n'exprimèrent aucune opinion.

— Si ça vous est équivalent, reprit Boit-Sec en remettant son manuel dans sa poche, je m'en vas, que j'ai une affaire conséquente.

Lui parti, la discussion continua plus ardente que jamais entre l'avocat, qui avait habilement transporté la question sur le terrain de la politique et le défenseur.

— A l'époque où j'ai fait cette promesse, s'écria tout à coup le savant, qui se voyait perdu, un enfant était un garçon, une enfant une fille. Paul Bert n'est arrivé que plus tard, et sa décision....

— A force de loi pour les vrais républicains, rugit Plume-Pigeons en lançant aux magistrats encore hésitants un regard chargé de menaces.

— C'est ce que j'allais dire, reprit habilement Sidoine, mais j'ai à faire remarquer que, même en ce cas, la loi ne peut avoir d'effet rétroactif.

A cela il n'y avait rien à objecter.

Le président consulta ses collègues.

L'affaire allait être renvoyée pour plus ample informé, quand une dame, admise avec un billet de faveur sur l'estrade pour mieux entendre tous les détails d'une affaire qu'elle croyait devoir être scandaleuse, et, trompée dans son espoir, dit à sa fille, placée un peu plus loin :

— Viens, mon enfant, il est tard.

— Vous dites mon à votre fille, fit sa voisine en souriant, et assez haut.

— Avant que je m'habitue à dire : ma enfant, ta enfant, sa enfant, il se passera beau temps, ma toute belle, répondit la mère.

Sidoine avait entendu, il avait trouvé sur son banc le chemin de Damas, les écailles de son intelligence tombèrent subitement comme étaient tombées celles des yeux de saint Paul. Il se leva debout, le visage bouleversé, les yeux hagards, et s'écria d'une voix déchirante :

— La voyelle ! il y a une voyelle dans enfant, et devant une voyelle, mon, ton, son, lui, s'appliquent à tous les genres. Je mérite mon sort pour l'avoir oublié. Monsieur le président, j'ai promis, bien promis, j'adopte l'enfant comme mien, et retombant écrasé sur son banc sous le poids de sa honte et de sa douleur, il se mit à sangloter.

Il n'est guère, à vrai dire, que ce passage qui puisse supporter la lecture ; aux amateurs de *folie*. Nous conseillerions l'examen du dernier chapitre où l'auteur fait procéder à l'échange d'une jeune personne, pupille dudit Sidoine, contre un exemplaire d'une édition rarissime de *la Bible*. C'est d'un ridicule inénarrable.

H. L.

IL MEDAGLIERE DI LÉONE XIII, par GEREMIA BRUNELLI. Un volume in-4° de 214 pages avec gravures

La célébration des noces d'or du Pontife auguste qui dirige avec tant de sagesse l'Église à travers les périls de l'heure présente, a inspiré à un de ses nombreux admirateurs une pieuse et délicate pensée; prenant comme thème les inscriptions gravées sur chacune des dix médailles frappées annuellement en l'honneur du très saint Père, il a composé un recueil de sonnets qu'il a fait traduire en langues diverses et imprimer avec beaucoup de soin.

Des sonnets en eux-mêmes il n'y a que peu de choses à dire, surtout quand nous aurons avoué que l'intention en fait le principal mérite. Nous disons *le principal* et non pas le seul mérite, car s'ils ne possèdent des qualités qui forcent l'admiration, ils ne sont pas pour cela dépourvus d'un réel mérite; mais ce qui nous a rendu cet ouvrage particulièrement intéressant c'est la confirmation et la preuve de l'attention que prête le Souverain Pontife au développement de l'intelligence humaine.

A l'inepte accusation d'obscurantisme si souvent portée contre les catholiques, quelle écrasante réplique que cette lettre écrite à Pérouse par le futur chef de l'Église.

« Et d'autre part, pour quelle raison l'Église pourrait-elle jamais se
» montrer jalouse des progrès merveilleux réalisés à notre époque dans
» ces études et ces découvertes? Y a-t-il en elles quelque chose qui puisse,
» même de loin, nuire aux enseignements de Dieu et de la foi, dont elle est
» la gardienne et l'infailible maîtresse? Bacon de Verulam, qui s'illustra
» dans l'étude des sciences physiques, a écrit: — « La science, buée à
» petites gorgées, éloigne de Dieu; absorbée en abondance, elle ramène au
» contraire à Dieu. » — Cette sentence d'or est toujours aussi vraie; et si
» l'Église s'épouvante des ruines que peuvent amonceler les vaniteux, qui
» croient avoir tout compris parce qu'ils sont parvenus à avoir une tein-
» ture de tout, elle a confiance en ceux qui ont appliqué leur esprit à
» l'étude sérieuse et profonde de la nature, parce qu'elle sait qu'au fond de
» leurs recherches ils trouveront Dieu, qui se laisse voir dans ses œuvres
» avec les attributs irrécusables de sa puissance, de sa sagesse, de sa
» bonté. Si quelque vrai savant s'est éloigné de Dieu en étudiant la nature,
» c'est signe que le cœur du malheureux était déjà infecté du poison de
» l'incrédulité, qui avait pénétré chez lui par la porte des passions cou-
» pables. Il n'est pas devenu athée parce qu'il a cultivé la science, mais
» en dépit de la science qui, de sa nature, produit de tous autres et de

« bien plus nobles effets. Et en réalité nombre de savants qui ont acquis
« dans les sciences naturelles la renommée la plus haute et la plus
« durable, tant pour l'étendue de leurs études que pour le génie de leurs
« découvertes, s'en sont fait des échelons pour monter jusqu'à Dieu et le
« glorifier. Copernic, le grand astronome, était profondément religieux.
« Kepler, autre père de l'astronomie moderne, remerciait Dieu des extases
« ravissantes que lui procurait la contemplation des œuvres de ses mains.
« Galilée, à qui la philosophie expérimentale doit sa plus forte impulsion,
« arriva en étudiant à cette conclusion : l'Écriture sainte et la nature
« procèdent également de Dieu ; l'une, comme dictée par l'Esprit-Saint,
« l'autre comme fidèle exécutrice de ses lois. Le cœur de Linnée s'enflam-
« mait à ce point dans l'étude de la nature que, de ses lèvres, s'échappent
« des paroles qui rappellent les psaumes. — « Dieu éternel, s'écrie-t-il,
« immense, sachant tout, pouvant tout, s'est en quelque sorte révélé à moi
« dans les œuvres de la création, et j'ai été frappé de stupeur (obstupui).
« Dans tous les ouvrages de sa main, même dans les plus imperceptibles,
« quelle force, quelle sagesse et quelle inénarrable perfection ? L'utilité
« qui nous en revieht, atteste la bonté de celui qui les a faites ; leur beauté
« et leur harmonie démontrent sa sagesse ; leur conservation et leur
« inépuisable fécondité proclament sa puissance. » — Fontenelle, en qui
« paraissait s'incarner l'encyclopédie de son temps, ne pouvait s'empêcher
« de dire, dans cette France du xviii^e siècle, déjà empoisonnée par le souffle
« de l'incrédulité. — L'importance de l'étude de la physique ne consiste
« pas tant à satisfaire notre curiosité, qu'à nous élever à une idée moins
« disproportionnée de l'auteur de l'univers, et à raviver dans notre esprit
« les sentiments d'admiration et de vénération qui lui sont dus. » —
« Alexandre Volta, l'immortel inventeur de la pile, était sincèrement
« catholique, et en des temps peu propices à la foi, il tenait à honneur de
« ne pas rougir de l'Évangile ; Faraday, le célèbre chimiste, trouvait dans
« la science qu'il cultivait avec passion, un chemin pour arriver à Dieu, et
« les incrédules lui étaient insupportables. On pourrait facilement citer
« d'autres savants, morts ou vivants, dont les sentiments religieux ne
« sont pas différents ; mais ce serait une tâche inutile et qui nous mènerait
« trop loin. Voici ce que la science vraie et solide, d'où résultent tant
« d'applications utiles pour les arts et pour l'industrie, opère dans les
« âmes droites ; et voilà pourquoi nul homme qui réfléchit ne se laissera
« entraîner par des accusations en l'air, ni ne voudra croire que l'Église
« tienne pour suspecte l'étude de la nature, ou méprise et combatte les
« avantages apportés par cette étude au bien-être public, bien-être qui

- n'est certes pas par lui-même la partie principale de la civilisation, mais
- dont toutefois on doit tenir le compte voulu »

Ce n'est pas sans quelque plaisir que nous avons extrait cette lettre du « Médaillier », il est toujours bon et bien souvent indispensable de rafraîchir, même chez les catholiques, les souvenirs qui devraient toujours être présents à leur mémoire ; combien du reste en connaissons-nous qui, animés des meilleurs sentiments et convaincus par une sorte d'intuition naturelle, ne se préoccupent guère de chercher des preuves, inutiles à la vérité pour eux, mais précieuses pour convaincre nos adversaires. Dieu sait pourtant avec quelle suffisance et quelle parfaite mauvaise foi, ceux-ci se targuent d'avoir monopolisé le développement de l'instruction et le culte de l'intelligence.

C'est donc assurément un service à rendre à l'Église que de mettre sous tous les yeux des faits convaincants à l'encontre de leur thèse. Nous disons *des faits* et non des paroles, car dans le même ouvrage nous voyons de quelle façon on entendait mettre en pratique de si sages exhortations.

L'école de Bonciaro, y est-il dit, après trois siècles, n'avait rien perdu chez nous de son ancienne splendeur quand Mgr Pecci vint gouverner notre diocèse. Cependant les changements survenus en toutes choses appelaient aussi des réformes dans l'enseignement, soit par la création de nouveaux cours, soit par le développement plus large des matières enseignées. Le nouvel évêque venait de Belgique, l'esprit rempli des grands et utiles progrès réalisés jusque dans le domaine de l'instruction ecclésiastique ; il se donna tout entier à la réorganisation nécessaire. Il ferma pendant plus d'un an le Séminaire, puis il le rouvrit sous de nouveaux auspices, en adoptant de meilleures méthodes. Il donna un renfort de maîtres et de professeurs à ce que nous appelons le grand *trivium*, littéraire, philosophique et théologique. A l'enseignement de la théologie il unit les écoles de liturgie et d'éloquence sacrée ; pour professer la philosophie il appela de Rome le célèbre thomiste, Joseph Pecci, son frère, maintenant cardinal, et il confia les sciences physiques et mathématiques au jeune prêtre Angelo Ballerini ; ce dernier, s'il ne s'était laissé dominer par une modestie mal entendue, aurait pu à l'heure qu'il est figurer parmi les sommités du clergé italien en ces matières. Il voulait en outre, lorsqu'il y avait parmi les étudiants des sujets capables, qu'on fit faire sur toutes les branches des études scientifiques des discussions publiques ; à cette fin il invitait, pour diriger et juger les débats, des professeurs étrangers et jusqu'à des laïques d'autres villes et de Rome même, donnant la plus grande

solennité possible à ces exercices d'école, précisément comme on le fait maintenant à Rome dans de plus grandes proportions.

Mais pour me tenir plus strictement à mon sujet, je dirai que la réforme littéraire était sa principale préoccupation dans l'organisation des cours du séminaire. Il donna un plus vaste champ aux matières, remit en pratique l'enseignement de la langue grecque, élargit celui de la langue italienne, de l'histoire, de la géographie et de l'arithmétique. Il faut savoir qu'avant Mgr Pecci, l'étude de la poésie italienne était bannie de notre séminaire, peut-être par une crainte exagérée qu'elle n'excitât outre mesure l'imagination des jeunes gens. Le nouvel évêque ne tarda pas à lever la défense, et il se mit même à stimuler les élèves, par sa parole et son exemple, à l'étude du Dante et de Manzoni. Bien souvent, je m'en souviens, il déclama et commenta devant nous, alors tout enfants, le chœur d'Hermangarde de ce dernier, nous rappelant qu'il avait vu de ses yeux la Meute errante, les tièdes bains d'Aix, les plaines où s'agite la chasse active, la ville et la tombe du sire chevelu. Mais Dante était vraiment son maître et son auteur. Il prescrivit à mes vénérés professeurs de lettres l'abbé Cetorelli, l'abbé Satolli et Mgr Rotelli, que je nomme ici à titre d'honneur et par un sentiment d'intime reconnaissance, de nous faire commenter et apprendre par cœur chaque semaine un chant de la divine comédie. Nous n'avons pas cessé de maintenir cet exercice en vigueur; même avant qu'il ne fût imposé par les ordonnances du gouvernement. Dante était bien son *vade-mecum*, et il me semble encore voir ce petit volume du poème sacré qu'il avait coutume de tenir entre les mains, et dont il se servait pour ses études.

Che apparia à suoi vivagni (1)

Je puis attester, pour en avoir eu maintes fois les preuves, qu'il savait presque toute la divine comédie. Je me souviens, à ce propos, qu'un jour le cardinal Pecci donna un beau prix à un de mes élèves qui, à l'examen de mémoire, se disait prêt à réciter et à déclamer un chant entier du poème du Dante. Ces prix spéciaux que distribuait notre évêque n'étaient pas rares, surtout dans les examens trimestriels de littérature, quand un jeune étudiant l'emportait sur ses compagnons par sa diligence et la promptitude de son esprit. Les séminaristes étaient émerveillés et piqués d'émulation lorsque, dans les exercices littéraires, ils entendaient le cardinal réciter avant eux, sans livre, de longs passages des auteurs, surtout des latins. Parmi ceux-ci il donnait ordinairement la première place à Virgile,

(1) Comme on le voyait aux bords.

Horace et Cicéron, et, avec ce dernier, il répétait souvent aux professeurs et aux écoliers : *tantum scimus, quod memoria tenemus*.

Dans ces exercices d'école il tenait grand compte de l'action, c'est-à-dire du débit. Il eut un jour l'heureuse pensée d'adjoindre à l'enseignement un cours de récitation, la considérant comme fort utile aux obligations et à la profession du clergé, à qui est confié au premier chef le ministère de la parole divine. C'est une ancienne coutume dans le séminaire de Pérouse, de terminer la distribution des prix par une séance académique de poésie et de musique; l'illustre abbé Zanella lui-même loue beaucoup cet usage, qu'il trouve propre à entretenir l'émulation parmi les jeunes gens qui cultivent les muses. Le cardinal Pecci y attachait aussi une extrême importance. Le sujet choisi par le professeur de lettres devait être approuvé par le cardinal; celui-ci aimait qu'il ne s'éloignât pas des questions ayant plus ou moins rapport soit à la religion soit à des souvenirs patriotiques ou littéraires, et qu'il eût de plus l'intérêt de l'actualité. Dès que les diverses compositions étaient prêtes, il voulait les lire et assister ensuite aux épreuves de déclamation, et parfois il assumait lui-même le soin d'exercer les jeunes gens à la récitation de leurs œuvres. Citons à ce propos un charmant incident qui embellit une de ces séances académiques, à laquelle assistait un auditoire nombreux et choisi. Un de mes élèves que le hasard n'avait favorisé d'aucune médaille, venait de réciter sa poésie au milieu des applaudissements du public; tout à coup, comme le soldat qu'on décore sur le champ de bataille, il se voit attacher sur la poitrine, de la main même de l'évêque, une médaille spéciale en récompense de son beau débit et en compensation du caprice du sort. Le lecteur peut imaginer les applaudissements et les vivats joyeux des spectateurs, tant à l'adresse du cardinal qu'à celle du jeune homme si dignement récompensé. Ceux qui ont l'expérience du professorat et de l'éducation comprendront l'ardente émulation que de tels traits mettaient au cœur des jeunes rivaux.

Voilà ce semble des encouragements qui devaient animer d'un zèle tout autre que les pompeuses et vaines déclamations prodiguées avec tant d'abondance dans nos solennités littéraires.

« *Le bien ne fait pas de bruit* » est toujours la devise véridique de l'église; nous en augurons ici une preuve de plus et cette preuve dont les catholiques n'ont nul besoin, il la faut faire passer sous les yeux de ceux à qui l'ignorance a mis un si invraisemblable bandeau.

H. LEJEUNE.

LES SŒURS DE CHARITÉ, par LEO TAXIL. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Les Sœurs de charité, ce titre rayonnant et doux imposait à l'auteur une grande tâche. Un miraculé comme M. Léo Taxil pouvait seul y suffire. Ce beau livre est l'histoire de la France, car c'est l'histoire de la charité. Si mon vénéré frère vivait encore, il l'eût prôné avec l'ardeur de son zèle dévorant. Je tiens à le faire en souvenir de lui et pour honorer la mémoire de cet apôtre dans un temps où les apôtres deviennent de plus en plus rares, et les vendeurs du temple de plus en plus nombreux. Les *Sœurs de charité* feront du bien aux lecteurs sérieux, elles en feront surtout aux âmes affadies, car elles leur communiqueront leur amour de Dieu personnifié dans le pauvre; hélas! tant de gens ont peur de la misère, tant d'autres, ô honte, l'ont en horreur! Le converti de Jeanne d'Arc convertira à son tour et prouvera par là même l'insincérité d'un changement sur lequel les esprits méfiants ont encore des doutes, à ceux-là il faut rappeler le vers admirable de *la Fille de Roland* :

Que peut-on contre lui si Dieu l'a pardonné ?

Il y a quelques années, la grande voix du Père Mingard plaidait à Sainte-Clotilde la cause et la beauté du repentir à propos de l'évangile sur le bon grain et l'ivraie. Il décrivait éloquemment « l'âpreté » du sentiment qui brise, en les purifiant, des cœurs jadis coupables, et il demandait si l'Église ne glorifiait pas comme les plus beaux fleurons de sa couronne des pénitents comme saint Augustin, saint Paul, saint Cyprien, sainte Marie Madeleine et tant d'autres dont les nobles larmes ravissent le ciel et la terre. Grâce à Dieu, les conquêtes du Christ continuent toujours. Il appartient à la foi d'être confiante et généreuse. Il lui appartient de dire *Amen* et *Alleluia* à l'absolution donnée. Il lui appartient encore d'accueillir affectueusement les labeurs de l'écrivain catholique et de prier avec lui pour le succès de sa tâche, noble et sacrée s'il en fut, car elle a pour but le salut d'âmes chères, qu'il suffit de connaître pour les aimer avec lui.

Je ne tenterai même pas de faire ici l'analyse des *Sœurs de charité*, ce serait en amoindrir le charme exquis que goûteront à le lire les lecteurs amis du beau et du grand.

La collaboration de M. Pierre Marcel, chrétien fervent s'il en fut, en est un gage assuré.

V⁵⁸⁶ DE PITRAY. née DE SÉGUR.

ORTIES BLANCHES, par M. DE SIMARD DE PITRAY. Un volume in-12

Prix : 3 francs

Orties blanches, dit le poète, roses sans épines, ajouterions-nous en sous-titre si nous ne craignons d'offenser la vérité par cet équivalent qui n'en serait réellement pas un, malheureusement pour nous, et, ayons la franchise de le dire, plus malheureusement encore pour M. de Pitray.

Pourquoi faut-il, en effet, que de certaines de ces poésies que nous voudrions pouvoir admirer et recommander sans restriction ne se dégage pas ce parfum suave qu'exhalent toujours les œuvres inspirées par un sentiment pur et impeccable.

La plupart assurément restent dignes d'éloges tant au point de vue de la forme qu'au point de vue de la pensée, mais il en est que l'on est surpris de savoir sorties de la plume d'un Ségur.

Si, en effet, l'esprit littéraire dans cette famille est devenu en quelque sorte héréditaire, les sentiments de conviction religieux y sont aussi bien intimement gravés et nous devons trouver plus regrettables encore les fâcheuses tendances que laissent entrevoir certaines pièces de ce recueil.

M. de Pitray ne s'est-il donc plus souvenu de la vieille devise : *Noblesse oblige*, qui a toujours été la devise préférée des Ségur.

Oui ! noblesse oblige et talent également, plus encore allions-nous dire, car en ce siècle où la plume est une si grande puissance, bien lourde est la responsabilité de ceux qui peuvent par leurs écrits exercer sur les esprits une influence réelle.

Quoi qu'il en soit et malgré ces restrictions que nous avons cru devoir formuler et auxquelles nous avons peut-être donné une importance considérable à cause du nom de l'auteur, il nous faut reconnaître dans l'ouvrage mieux que des promesses, des qualités réelles qui se développeront, nous voulons l'espérer, de manière à réaliser toutes les espérances que le talent de M. de Pitray nous fait concevoir.

J. DE N.

PUCK, par OUIDA. Deux volumes in-12. Prix : 7 francs

Que les bêtes ont d'esprit depuis que les hommes en ont si peu, et pourquoi s'étonner de leurs légitimes revendications soutenues avec une éloquence du meilleur ton par *le Puck* que Ouida nous présente aujourd'hui ? Pourquoi davantage refuser d'écouter les sages avis que ce chien observateur nous donne.

Quoi d'étonnant, du reste, de trouver si développé ce talent d'observation chez des êtres qui, ne pouvant parler, se consolent de cette infériorité

— en est-ce bien une? — en écoutant de l'oreille la plus avisée et la plus assidue.

Nulle aigreur chez ce critique impartial auquel il ne manque, selon nous, pour être parfait en tous points, que d'être chrétien, qualité indispensable à l'espèce humaine mais dont le défaut, à vrai dire, ne peut être imputé à crime à l'espèce canine.

En un mot, s'il s'agissait de Ouida propriétaire de Puck nous aurions ici à faire de graves réserves, tout à fait inutiles assurément vis-à-vis de l'œuvre d'un chien à qui la sagacité et le jugement peuvent suffire. Nos lecteurs en jugeront et apprécieront si les *coups de patte* que Puck ne se fait pas faute de donner sont bien mérités par nos tristes contemporains.

« Les chiens, dit Puck, se rappellent toujours très aisément les événements les plus insignifiants et les paroles les plus futiles.

Notre mémoire est quelque chose de merveilleux ; comparée à celle des hommes, elle est ce que sont les inscriptions des pyramides, que les siècles n'ont pu effacer, aux épitaphes de vos tombeaux modernes, que quelques années font disparaître. Cela vous est très utile, du reste, d'avoir la mémoire si courte ; car sans cela, comment votre conscience pourrait-elle vous permettre de renier vos dettes, de prêter serment devant la justice, de prononcer des vœux de mariage, de plaider en divorce, bref de faire seulement la moitié de ce que vous faites.

Donc, grâce à la perfection de notre mémoire, je suis à même de rappeler les plus menus détails de l'agréable existence que je menais auprès de mon nouveau maître. En général quand il sortait, il m'emportait dans sa poche, ce qui m'a permis de voir bien des choses. Vous vous dites peut-être qu'une poche est un champ d'observation assez circonscrit ? Tout aussi large qu'une fenêtre de club, je vous assure. Au surplus, je sortais de la poche et je trottais un peu partout. Tandis que vous, pour la plupart, vous ne sortez jamais de votre club, ou, du moins, de la sphère intellectuelle où vous vivez.

C'était un temps bien amusant, partagé entre les plaisirs, l'oisiveté, et le culte des arts. Nous allions d'ordinaire vers midi aux ventes de curiosités ; c'est là qu'on voit parfois un premier ministre prêt à vendre son âme pour un morceau de vieille poterie ; une chiffonnière ayant appartenu à Marie-Antoinette adjugée à un brocanteur juif ; des collections, qui ont été le travail et le souci de toute une vie, éparpillées par un héritier ingrat ; des bijoux princiers, provenant d'une courtisane, achetés par une duchesse ; en un mot, c'est là qu'on voit la satire en action, complète et impitoyable, de la vie : Que peut-on demander de mieux par une matinée de printemps.

Nous visitons les ateliers des artistes célèbres, où le parfum des boiseries de cèdre se mêlait à l'arome des cigares de choix, dont la fumée flot-tait doucement en s'enroulant autour des bronzes antiques et des bahuts moyen âge, où l'on buvait le Scherry et l'eau de Seltz dans de longs verres de Venise aux formes fantastiques. Car les critiques d'art croient fermement que l'artiste qui déploie le faste d'un Rubens en a également le génie, et tel membre de l'académie royale qui expose un portrait de grande dame aux empâtements maladroits ou bien outrageusement liché, est félicité pour la profondeur de ses tons ou pour la richesse de son coloris. qualités qui n'existent que dans l'excellent château Laffitte, qu'il verse libéralement.

Du reste, je m'étais réellement attaché à Beltran et à ses amis; c'étaient des gentilshommes de race jusqu'au bout des ongles.

Ce terme vous déplaît peut-être et vous vous dites que je suis infatué de préjugés de casté. Pas le moins du monde, mais c'est ainsi que vous méconnaissez toujours ceux qui vous donnent les meilleurs enseignements.

Ne vous ai-je pas prouvé, en effet, que j'étais capable d'aimer et d'hono-rer un simple ouvrier carrier, un paysan illettré ? C'est que lui aussi, mon pauvre et bon Ruben, était un gentilhomme à sa façon, car il était loyal, incapable de mensonge, et sa vie honnête n'était obscurcie par aucune ombre de fausseté ni de vanité. Il avait le droit, du reste, de se targuer de sa race, car j'ai su par Fidèle, qui était au courant des traditions anciennes, que dans les siècles passés, du temps des milices de la vieille Angleterre, de ces archers robustes qui étaient la terreur des ennemis, la famille Dare avait eu plus d'un de ses représentants dans ces compagnies de hardis et intrépides soldats. Ruben comptait parmi ses ancêtres de vaillants guerriers, qui avaient ferraillé d'estoc et de taille, décoché la flèche et brillé dans les champs clos de cette époque légendaire. Il est vrai que le temps avait fait son œuvre et que les descendants de ces hommes d'armes s'étaient graduellement appauvris et étaient tombés au rang de ceux qui sèment les moissons que d'autres récoltent et cultivent les fruits qui figurent sur la table des heureux du monde.

Vous faites certainement tout ce que vous pouvez pour rendre vos paysans aussi bêtes que leurs bestiaux et, cependant, en dépit de vos efforts, ce sont eux et vos vrais nobles qui ont conservé les meilleurs façons dans votre pays. Ainsi cette courtoisie raffinée, cette hospitalité simple et généreuse, cette aisance parfaite libre de tout effort, je les ai ren-contrées chez plus d'une vieille femme du Nord, vivant de presque rien dans une chaumière pittoresque, digne du pinceau de Teniers ou de Van Ostade. Oui, ces qualités qui montrent la perfection de l'éducation, je les ai

retrouvées parmi les paysans, même les plus pauvres. Savez-vous ce qui a détruit les bonnes manières et ce qui a mis à la mode cet assemblage bizarre de morgue et de servilité, d'engouement et d'indifférence, cette espèce de manteau de cour qui cache une chemise rapiécée et des bottes crottées ? C'est votre classe moyenne, votre bourgeoisie avide de paraître, fanfaronne, terre à terre, bavarde, qui ne vise qu'à faire de l'effet à tout prix, qui n'a qu'un désir et qu'une ambition qui sont de gravir, quoi qu'il en coûte, quelques degrés de l'échelle ; ce sont ces gens-là qui perpétuent les préjugés surannés, le faux pédantisme, le souci du qu'en dira-t-on, les singeries incessantes, le prétendu bon ton, qui n'est qu'à la surface, la vulgarité imperturbable, la platitude des opinions reçues.

Et j'ai terriblement peur que cela ne fasse qu'aller de mal en pis. L'élégance de l'aristocratie et la simplicité des paysans sont également destinées à disparaître. Je ne vois à l'horizon de votre avenir qu'un horrible chaos debousculades, d'ignorance, d'ostentation, de frivolité, de grossièreté barbare ; cela s'appellera encore la bonne société, ce ne sera plus que la populace.

Si je suis un peu verbeux, pardonnez-moi. J'ai beaucoup vécu parmi les femmes, et il est possible que j'aie contracté leurs habitudes de parler de tout à tort et à travers, passant des doctrines néo-platoniciennes à la description d'un fichu de dentelle de Valenciennes, et de la philosophie de Comte aux lamentations sur une potiche japonaise brisée par un valet maladroit.

Toutes les femmes aiment à parler ; quand elles sont sottes, c'est ennuyeux à périr, mais quand elles ont vraiment de l'esprit, c'est charmant. Cette façon d'effleurer la surface des eaux profondes, à la manière d'un oiseau, peut avoir un charme infini et parfois l'oiseau nous rapporte une perle qui avait échappé aux plus habiles plongeurs. Rien ne donne plus de grâce à la conversation que les diversions heureuses, et les femmes y excellent ; je veux dire bien entendu celles qui ont l'esprit prompt et la répartie vive ; dans leurs divagations les plus légères, elles savent toujours garder quelque méthode, même lorsqu'elles se lancent le plus follement dans la fantaisie.

Comme je l'ai dit, je m'attachai rapidement à mon nouveau maître dont les amis et les compagnons me plaisaient également. Ces dandys, comme les sots les appelaient, avaient presque tous ce beau et pâle visage qu'on prête aux croisés et aux cavaliers ; ils étaient de manières douces et tranquilles, leurs voix sonnaient d'un ton dédaigneux, et ils savaient opposer à toute espèce d'affectation leur aisance indifférente et passablement inso-

lente. Quand on les connaissait bien, ils étaient pleins de franchise, de bonté, de générosité, avec ces façons naturelles pour eux, mais que les autres ne peuvent imiter, ces façons froides qui ne semblent pouvoir affecter ni la haine, ni l'amour, ni la joie, ni la douleur. Il est de mode aujourd'hui de railler ces gens-là, mais il y a beaucoup d'affectation et encore plus d'envie dans ces méchantes railleries.

N'ai-je pas été, moi qui vous parle, acheté et payé de leur argent, n'ai-je pas été leur esclave ? Eh bien ! Est-il une épreuve plus décisive pour reconnaître le caractère d'un homme, que la façon dont il se conduit vis-à-vis des êtres qui sont absolument en son pouvoir ? J'ai donc eu plus que personne l'occasion de les étudier et de les juger et je vous affirme que, en fait de loyauté, de bonté, de patience, d'honneur, de franchise de langage, d'honnêteté de pensée, de fidélité de la parole donnée à un ami ou à un ennemi, j'ai constaté que rien n'égale un gentilhomme anglais, et je peux même ajouter que nul moins qu'eux n'est infatué de sa propre distinction, ni plus fort contre l'adversité.

Or, j'ai vécu avec eux dans leurs heures sombres comme dans leurs heures de soleil, j'ai été près d'eux dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Vous autres, vous ne les voyez que jetant leur argent sur les tables de jeu, flânant sur le perron de leurs clubs, fumant leur cigare dans toutes les capitales, jurant gaîment dans toutes les langues de l'Europe. Eh bien ! ces hommes à la redingote correcte ornée d'un élégant gardénia, qui bavardent insoucieusement dans le jargon à la mode, qui rient gaîment avec une égale indifférence de toutes choses, dont la philosophie facile consiste principalement à ne prendre rien au sérieux, je les connais, moi, et mieux que vous, je sais les tragédies morales qui se jouent dans leurs cœurs, les lits d'agonie auprès desquels leurs âmes ont veillé.

Je le sais et vous l'ignorez. Mais, vous pouvez m'en croire, l'esprit chevaleresque est aussi vivace aujourd'hui que du temps du Saint Graal ; le viveur effréné s'incline encore avec respect devant la véritable innocence comme au siècle d'Amadis ; les cœurs vaillants battent encore de passion et de remords, de pitié et de miséricorde, aussi vivement que ceux de Lancelot et du roi Arthur.

Vous les jugez d'après leur vie extérieure ; il leur plait du reste que vous ayez mauvaise opinion d'eux ; ils ont revêtu la tunique de l'indifférence et de l'insouciance, comme leurs pères portaient le haubert et le cimier de fer.

Décidément voilà un fin observateur et nous devons regretter que son naturel de chien l'entraîne, quoiqu'il fasse, à tourner au philosophe cynique — il faut du reste reconnaître que les temps sont peu propices à un autre

genre de philosophie et j'ai bien peur que Puck, malgré toute son indépendance, ne subisse encore plus qu'il ne le pense l'ascendant secret de Ouïda — c'est ce qui nous oblige à nous méfier fortement des mémoires de Puck.
Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. J. DE N.

CANTIQUES DES PAROISSES ET DES COMMUNAUTÉS

Paroles et musique de l'abbé A. GRAVIER

Voici un nouveau recueil de cantiques de M. l'abbé Gravier. Honoré des recommandations très méritées de presque tous NN. SS. les Evêques et de LL. EE. les cardinaux Caverot, Langénieux, Desprez, Lavigerie, jugé digne par l'Éminentissime cardinal Pitra d'être présenté au Saint Père, accueilli avec distinction et béni par Sa Sainteté Léon XIII, cet ouvrage a aussitôt conquis la faveur du public chrétien. Supérieurs de séminaires et maitresses de pensionnats, missionnaires et curés, religieux et laïcs, maitres de chapelle, artistes et examinateurs officiels, tous sont unanimes à en publier le mérite et en expriment leur entière satisfaction.

« C'est une œuvre de patience et de génie, un ouvrage merveilleux qui »
» gagne encore à un examen approfondi. Il produira une révolution com- »
» plète dans la musique et la poésie de nos cantiques français, en prouvant »
» que l'on peut faire à l'église de la bonne musique populaire sans exclure »
» le charme de la forme ni l'expression délicate et vraiment artistique de »
» la pensée religieuse. Il répond à tous les besoins des paroisses et des »
» communautés, des catéchismes et des pèlerinages, des retraites et des »
» missions. C'est une mine inépuisable, un trésor incomparable de 300 »
» cantiques, la plupart sur deux et plusieurs airs anciens et nouveaux, les »
» uns plus distingués, les autres plus populaires, dont chacun est un vrai »
» chef-d'œuvre d'art. Des renvois et chœurs *ad libitum* — une vraie trou- »
» vaille — doublent la valeur pratique de cet ouvrage en le rendant encore »
» plus accessible à tous, plus paroissial, pour ainsi dire, sans rien lui ôter »
» de sa distinction au point de vue esthétique. Les vieux chants que nous »
» ont transmis nos pères ont été épurés avec un tact exquis, et les nouveaux, »
» d'une mélodie toujours heureuse, sont profondément empreints du sen- »
» timent religieux. Quant à leur harmonisation, elle mérite tous nos éloges : »
» elle est digne des plus grands maitres. L'édition avec accompagnement »
» est une partition splendide dont le mérite artistique surpasse encore la »
» perfection typographique. D'un bout à l'autre de cet ouvrage, dans »
» chacun de ces 15,000 vers, règne le plus parfait accord entre le rythme »
» poétique et le rythme musical : jamais la mélodie ne brise le mot, jamais »
» elle ne heurte le sens. C'est donc, sous tous les rapports, une œuvre de

« premier ordre, absolument en dehors de tout ce qui s'est fait jusqu'à
« présent dans ce genre. Ce livre dont aucun autre n'approche et ne tient
« lieu, est le *manuel universel* si longtemps désiré et pour longtemps défi-
« nitif des cantiques de la France. Il convient à tous, soit comme livre de
« chant soit comme livre de lecture. Loin d'être un adversaire ou un rival
« du plain-chant liturgique, ce Recueil de Cantiques vraiment religieux, et
« vraiment dignes de ce beau nom, sera son meilleur auxiliaire: bien
« étudié par les pasteurs et répandu parmi les fidèles, il amènera promp-
« tement le peuple à interpréter avec goût les belles pièces grégoriennes
« On a dit que le cantique français était encore à créer, mais qu'il y fallait
« du génie: nous ne savons s'il y fallait du génie, mais nous savons qu'il
« est créé et qu'il y fallait, du moins, beaucoup de talent et un immense
« travail. C'est une œuvre monumentale, et l'auteur a bien mérité de la
« sainte Église. »

Dans toutes les lignes de ce long éloge, il n'y a pas un mot qui ne soit
textuellement de nos cardinaux et de nos prélats, d'un grand prix de Rome
ou d'un professeur du conservatoire, des examinateurs officiels nommés
par NN. SS. les évêques, de M. C. Widor, l'éminent organiste de Saint-Sul-
pice, de MM. Capocci et Meluzzi, les illustres maîtres de la chapelle ponti-
ficale de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre de Rome. Jamais, croyons-
nous, ouvrage de ce genre ne s'est présenté sous de tels auspices. A nous
de l'accueillir avec reconnaissance, de l'étudier et de le répandre. « La
réforme qu'il inaugure doit être l'œuvre de tous. Avec un peu d'aide et de
bonne volonté, dans deux ou trois ans, ce serait un fait accompli. »

MANUEL DE PHILOSOPHIE, par C. ALIBERT, P. S. S.

Tome I^{er}, Psychologie. Un volume in-8° de 291 pages

Cet ouvrage paraît spécialement destiné « à l'usage des séminaires et
des collèges ecclésiastiques ». Toutefois, il faut voir dans ce sous-titre
beaucoup moins une restriction, qu'une marque de l'attachement dévoué
de l'auteur pour tout ce qui touche à l'honneur de l'église et au progrès
des études dans les séminaires. Ce manuel pourra être très utile à tout
candidat au baccalauréat.

Ce livre est le fruit de plusieurs années d'un enseignement préparatoire
au baccalauréat, dont les élèves de M. Alibert connaissent par expérience
la solidité, l'attrait, et aussi le succès. Un manuel doit servir de guide à
travers le vaste champ des études philosophiques; il doit éviter les digres-
sions inutiles, être bref et pourtant suffisant sur les questions secondaires,

ouvrir des horizons faciles, étendus et variés sur les questions importantes, avoir de l'ordre, de la concision, de la clarté et de l'intérêt, et enfin répondre à toutes les exigences des programmes. A tous ces points de vue, le nouveau Manuel de Philosophie est pleinement satisfaisant. En outre, bien que ce manuel soit destiné à la préparation au baccalauréat, l'auteur a fait une part convenable à la doctrine scolastique, dont il a fort bien exposé les points fondamentaux, en regard des théories modernes. On y trouve aussi des aperçus nouveaux, ingénieux et justes sur la plupart des questions.

La division de l'ouvrage est remarquable par sa clarté, sa netteté, l'enchaînement logique et lumineux des questions. Des notions préliminaires sur la science et la philosophie servent d'introduction à l'étude de la psychologie qui forme le corps de ce premier volume. Dans une première partie, qui est la plus considérable, l'auteur étudie avec beaucoup d'ordre et un grand esprit d'analyse, les facultés de l'âme et leurs opérations. Une deuxième partie considère l'âme en elle-même, dans sa nature et dans sa destinée. Une troisième traite de l'union de l'âme et du corps. Les grandes questions qui font l'objet de ces deux dernières parties sont trop souvent négligées par les philosophes modernes. L'auteur, également versé dans la philosophie scolastique et dans la philosophie universitaire, a su les traiter avec une profondeur et une sûreté de doctrine qui n'excluent ni la sobriété ni l'intérêt.

Dans ce cadre naturel viennent se ranger, chacune en son lieu, toutes les questions du programme. En quelques lignes, l'auteur indique la division de chaque article, de chaque paragraphe, et éclaire ainsi sans cesse la marche de l'élève. Le candidat, mis en présence d'un sujet de dissertation, en voit immédiatement la place logique : la question proposée ne lui apparaît pas isolée, mais éclairée et fortifiée par les vérités qui lui sont connexes : son entrée en matière est toute trouvée. L'histoire de la question lui est facile à présenter à l'aide de l'exposé des systèmes donné avec clarté et exactitude dans le manuel. Enfin, la composition elle-même devient aisée grâce à la solidité et à la richesse du fond de cet ouvrage. Les idées sont abondantes et justes, les preuves, nombreuses et fortes, le style, clair et concis. A chaque page se trouvent les éléments de plusieurs dissertations. Souvent, dans une seule phrase, on découvre soit la division d'un sujet, soit les premiers linéaments de comparaisons ingénieuses, de descriptions intéressantes, soit enfin le germe d'heureux développements. }

Un tel manuel sera véritablement précieux pour les candidats au bacca-

lauréat. Sa lecture sera utile et agréable à toutes les personnes qui s'intéressent aux questions philosophiques. Les lecteurs de ce premier volume désireront vivement voir bientôt paraître le second, qui viendra prouver une fois de plus, que la philosophie universitaire ne peut que gagner au contact de la philosophie scolastique et chrétienne.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES, par ALPHONSE DAUDET

Un volume in-18 Paris. Prix : 3 fr. 50

D'Alphonse Daudet, le conteur inépuisable et toujours charmant, nous venons de lire les *Souvenirs d'un homme de lettres*. Le style toujours enchanteur relève chaque détail et donne un attrait nouveau à ces petits événements connus de tous bien souvent; ce n'est qu'un prétexte à l'étréscillant miroitement de la phrase dont tous les lettrés connaissent l'irrésistible séduction. Nous ne saurions nous en plaindre pas plus que nous ne plaindrons les lecteurs de ce styliste accompli. Cela change si agréablement des romans naturalistes si en faveur aujourd'hui !

« *Le Palais d'été*. — Après la prise de Pékin et le pillage du Palais d'été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la société parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons privilégiés une grande exhibition de chinoiserics.

« On allait là comme à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore, dans le demi-jour des pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie; et c'étaient des petits cris d'étonnement, des rires étouffés, une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traine, et puis sur toutes les lèvres ce mot magique de Palais d'été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri !

« Cette année, la société de Berlin, de Munich, de Stuttgart, a eu, elle

aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blancs et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris, dans le pillage de nos palais d'été.

» Car eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un : Saint-Cloud, Meudon, ces jardins du Céleste-Empire ne leur ont pas suffi ! Nos vainqueurs sont entrés partout, ils ont tout raflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de nos maisonnettes blanches ; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

» C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. Son Altesse Royale le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande, on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petits-Poucets de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

» Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos faisanderies et nos garennes, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois

» Pauvre forêt de Sénart, si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses gardes-chasse en habit vert ! Comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la couronne ! Quelle bonne vie de chanoines ! Quelle sécurité !... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyères, et tout un bataillon de faisandeaux défilait en sautillant entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés

dans un jardin de séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils !

« Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène, — désignait d'avance quelques poules faisanes hors d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs coups en criant avec grâce : « Vive l'empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

« Vous pensez quelle stupeur pour les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents abatteurs en bérêts crasseux sont venus un matin se ruier sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux, on a vu luire les sabretaches et les casques pointus de l'état-major saxon ! En vain les chevreuils essayaient de fuir, en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe ! » le duc saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini ; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écoreuils, auxquels les fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé toucher, parce que les geais sont blanc et noir, aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écoreuils est de ce marron fauve si cher à M. de Bismarck.

« Je tiens ces détails du père La Loué, vrai type du forestier de Seine-et-Oise, avec son accent trainard, son air madré, ses petits yeux clignotants dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre nous vîmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disait-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher ! »

- Là-dessus nous nous séparâmes... Je n'étais pas sans inquiétude sur son compte. Souvent, pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque par-dessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

« Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraisé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là? Je n'ai pas osé le lui demander; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert... Brave père La Loué! Il savait si bien sa forêt? Il y aura promené le prince de Saxe.

« C'est peut-être une mauvaise pensée que j'ai là; mais je connais mes paysans, et je sais ce dont ils sont capables... Le vaillant peintre Eugène Leroux, blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez les vigneron de la Beauce, nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« — Vous êtes donc un ancien militaire? lui demandaient-ils toujours?

« — Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

« — Eh ben! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre...?

« — Mais on ne m'a rien fait signer.....

« — Enfin! quoi? quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup?.....

« Voici le paysan français... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts, manger du pain de chien avec nous; mais les autres, je m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et consommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

« Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au paysage le temps de s'assainir... Quand je pense que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions, le soir, nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout; alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraie encore plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

« Ah! si les Parisiens au moment du siège, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs! si nous avions pu rouler les

pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble, quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une Ile-de-France que les Prussiens n'auraient jamais vue!..... -

Voilà bien un peu de *préciosité* exagérée; mais combien ont senti vaguement ce même désir faire battre leur cœur et approuveront l'auteur d'avoir comme eux soupiré en songeant aux souillures imposées à leurs retraites chéries. La nature généreuse remplacera ce qui a été détruit — à nous de ne plus laisser pénétrer dans ces nids de verdure que le soleil de France viendra seul visiter.

TRAITÉ D'HYGIÈNE SOCIALE, par le docteur JULES ROCHARD, membre de l'académie de médecine. Un volume in-8°

Il ne s'agit, dans cette *hygiène sociale*, ni d'économie politique, ni d'anarchisme, ni de possibilisme. C'est l'œuvre d'un médecin expérimenté, savant, qui s'est appliqué à signaler ce que la société peut et doit faire pour assurer à chacun de ses membres la santé, la force, la plénitude de ses facultés intellectuelles et de ses fonctions physiologiques.

La société arrive à ce but, en réalisant autant qu'il est en elle la pratique de l'hygiène. Pratiquer l'hygiène, cela consiste à prévenir le plus souvent les maladies par un régime approprié, une manière d'agir, de prendre de l'exercice, de s'alimenter, de vivre, en un mot, conforme aux principes de la science. On arrive ainsi à épargner et à conserver le plus précieux des capitaux : la vie humaine. La santé assurée par l'hygiène au corps social, c'est la mortalité diminuée, la natalité en progrès, la population florissante.

Un homme versé dans la connaissance de ces questions, avec la verve et avec le talent d'exposition que nos lecteurs ont été mis à même d'apprécier plus d'une fois. M. Jules Rochard examine ce qu'il y a à faire pour l'éducation des enfants (méthodes d'enseignement, programmes, mobilier scolaire, construction des écoles, alimentation, sommeil, exercices). Il reconnaît que la dépopulation de la France, qui a pour cause principale la faiblesse de la natalité, échappe, de ce côté, à l'influence de l'hygiène, mais on peut remédier au mal ou en conjurer les désastreuses conséquences par des mesures rationnelles d'où surgit une prophylaxie.

Huit chapitres répartis en moins de sept cents pages ont suffi à l'auteur pour poser clairement et indiquer les meilleures solutions du grand pro-

blème de l'hygiène sociale. Problème aussi multiple et divers dans ses éléments qu'important dans son étude. Une simple énumération le démontre. L'hygiène sociale comporte, en effet, l'hygiène des villes, qui touche aux finances municipales, à l'administration et à l'entretien de la voirie, à la construction des égouts, à l'évacuation des matières de vidanges. Favorable en principe au système du « tout à l'égout », l'auteur réclame pour son application à la ville de Paris un ensemble de conditions qui sont bien loin d'être réalisées et ne peuvent l'être que progressivement.

L'hygiène sociale touche encore à l'alimentation, à l'alcoolisme, à la salubrité du logement, à l'éducation et au surmenage, aux maladies contagieuses et aux épidémies, à la mortalité, qu'il s'agit de restreindre, à la natalité, dont il faut surveiller l'abaissement persistant. Pour traiter convenablement ces questions, qui intéressent la force de la race et la vitalité de la nation, il est nécessaire de joindre à l'expérience du clinicien, la science du physiologiste, et la compétence très étendue du médecin légiste et hygiéniste et de l'administrateur. M. Jules Rochard avait tout cela et plus encore, à savoir un talent d'exposition, la brièveté qui marque l'entière possession du sujet, la chaleur qui annonce la conviction scientifique.

Depuis longtemps, l'auteur avait réuni ses matériaux, et même il avait traité dans des conférences quelques-uns des sujets que son ouvrage embrasse. Il attendait, pour en faire un livre, que les questions principales fussent plus mûres qu'elles ne le sont. Peut-être eût-il attendu indéfiniment, lorsque, il y a un an, le ministre du commerce et de l'industrie décida que l'économie sociale figurerait parmi les sciences qui doivent être représentées à l'exposition de 1889. La 13^e section de ce nouveau groupe est consacrée à l'hygiène sociale. M. Jules Rochard en fut nommé président. Il pensa que le moment était venu de publier son livre.

L'hygiène y est considérée sous un jour nouveau qui n'est pas exclusivement médical, et qui ne vise pas l'individu, mais le corps social. Elle est étudiée dans ses rapports avec l'économie politique, la science sociale et l'administration, en tenant compte des voies et moyens, en se préoccupant surtout des applications pratiques. On y apprend comment il faut procéder à l'assainissement des villes sans dépasser les ressources des budgets municipaux ; quelles sont les conditions matérielles de la vie dans les classes laborieuses ; à quels remèdes nous devons recourir pour combattre chez nous la dépopulation. L'auteur s'est efforcé de prouver qu'on y peut parvenir en diminuant la mortalité infantile, en élevant les enfants d'une façon plus rationnelle, en diminuant les ravages des maladies populaires par la mise en pratique des ressources dont l'hygiène dispose aujourd'hui.

Un mot sur le dernier chapitre, tout à fait original, intitulé : « Valeur économique et comptabilité de la vie humaine. » C'est le résumé de la conférence faite par M. Rochard au congrès d'hygiène de La Haye; elle se termine par les propositions suivantes : 1° Toute dépense faite pour le compte de l'hygiène est une économie; 2° rien n'est plus dispendieux que la maladie, si ce n'est la mort; 3° le gaspillage de la vie humaine est le plus ruineux de tous.

Ainsi comprise l'hygiène est la science sociale par excellence; elle s'adresse à tous ceux qui sont chargés à un titre quelconque de sauvegarder la santé publique, et le livre qui en formule les principes et les règles est destiné à rendre les plus sérieux services. F. D.

LA FRANCE PROVINCIALE

Ministre de France en Serbie, M. René Millet, en partant pour rejoindre son poste, livrait au public un livre dont le titre nous a surpris tout d'abord, et dont bientôt la lecture nous a rassurés et charmés. Si chaque arbre porte ses fruits, que semble-t-il, en principe, qu'on doive attendre d'un diplomate? Une description élégante des pays qu'il a visités? Un portrait plus ou moins flatté des hauts personnages qui l'ont plus ou moins bien accueilli? quelques considérations politiques sur les intérêts supérieurs qui unissent les peuples ou qui les divisent? ou, pour le moins une étude philosophique sur quelqu'une des grandes capitales de l'univers? Pas du tout! le livre de M. René Millet est modestement intitulé : *la France provinciale*. Comme tout le monde, il commence à déclarer que Paris est le cerveau de la France; puis, tournant le dos aux livres pour étudier les hommes, c'est son expression, il part, et le voilà, de ville en ville, un peu partout et sans que rien lui échappe, interrogeant les hauts et les bas fonctionnaires, les grands bourgeois et les petits; visitant au passage les châtelains dans leurs châteaux, les paysans dans leurs chaumières et les ouvriers dans leurs cabarets; il voit tout, sait tout, juge tout, nous fait tout connaître, et, j'hésite à le dire, sa conclusion me semblant assez peu flatteuse, il en arrive à nous prévenir qu'au besoin, si nous perdions un peu trop la tête, le grand bon sens de la province serait là pour sauver la France. — Paris, j'espère, n'en laissera l'honneur à personne!

Intéressant et original, ce livre renferme des tableaux de mœurs très piquants et une sérieuse étude de la vie sociale. La forme en est agréable; le style est clair, simple et d'une élégante correction.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE DOCTEUR RAMEAU, par GEORGES OHNET. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

On a beaucoup reproché à M. G. Ohnet d'être un poncif; autrefois, on aurait dit : un classique... Il n'est pas naturaliste, comme Émile Zola; il n'est pas descriptif, comme Guy de Maupassant; il n'est pas analyste, comme Paul Bourget; il n'est pas décadent, comme Catulle Mèndès; il n'est pas *dramatiste*, comme l'était Alexandre Dumas et comme le sont, aujourd'hui, Xavier de Montépin, Paul Saunière, et tant d'autres, etc.

Si j'avais eu l'honneur de m'appeler Georges Ohnet, j'eusse peut-être répondu : Je suis Moi, moi seul, et c'est assez !.. Et j'aurais eu tort; car M. G. Ohnet a fait une bien meilleure réponse, en écrivant ce roman d'analyse, puissant et vivant, qu'on appelle *le Docteur Rameau*.

Le clan des détracteurs est en désarroi : il faut trouver quelque chose de neuf, afin d'empêcher les âmes vulgaires de continuer à acclamer un romancier qui a le mauvais goût d'écrire pour les gens, qui préfèrent les salons de la duchesse X^{...} à ceux de la maison Tellier.

..

Un grand savant, un médecin célèbre, matérialiste et athée, rencontre un jour une jeune Espagnole, adorablement jolie; mais élevée au couvent, et non au lycée; imbue par suite de toutes les doctrines ineptes de la superstition. Il l'épouse néanmoins : le mariage se conclut civilement en France; et religieusement, dans un village perdu de la frontière espagnole : de cette façon, le docteur Rameau n'aura pas à rougir devant ses amis et sera le mari légitime de sa femme.

Tout va bien pendant les premiers mois de cette union, fondée non sur l'estime réciproque, mais sur le désir : mais la lutte de la Foi et de l'Athéisme ne tarde pas à commencer. La jeune femme s'efforce de démontrer à son mari que Dieu existe, que Dieu est partout, que Dieu dirige les actions des hommes; elle tente de lui faire comprendre et apprécier les cérémonies du culte catholique : le docteur hausse les épaules,

affirme n'avoir jamais vu trace d'âme au bout de son scalpel et tourne en ridicule les pratiques d'une religion, qui n'est pas fondée sur l'anatomie. Peu à peu le trouble se glisse dans le cerveau de l'épouse; elle rencontre dans un ami de son mari, le peintre Münzel, cet idéal qu'ont rêvé toutes les jeunes filles; et un beau jour, privée de tout secours surnaturel, elle tombe dans les bras de ce lâche séducteur, traître à l'amitié, faux et parjure... Ce Münzel est allemand: je ne sais pas pourquoi cela m'a fait plaisir.

Un loyal ami du Dr Rameau, le Dr Talvanne, a seul appris la faute de Conchita. Il essaie de lui faire comprendre sa honte et son déshonneur:

« — Voyons, chère enfant, écoutez-moi, je vous en prie, avec votre cœur et avec votre raison... Vous avez cédé à un entraînement d'une heure, mais vous êtes une bonne et honnête femme: vous allez vous reprendre, redevenir ce que vous devez être... Songez à vous, songez à votre mari.....

« — Mon mari, s'écrie Conchita, c'est lui qui est cause de tout! C'est lui qui m'a conduite au mal! C'est lui qui est responsable de ma faute!... »

Et comme le Dr Talvanne, indigné, proteste; elle reprend avec violence:

« — Cela est! Et s'il était devant moi, à votre place, je le lui crierais et il n'aurait rien à répondre. Comment me ferait-il un crime d'avoir cédé à un entraînement des sens, lui qui ne croit qu'à la matière? Pour lui, les êtres humains ne sont guidés que par leurs instincts. Il les met au niveau de la brute. Par quoi donc aurais-je été arrêté? Par le sentiment des devoirs? Mais ce sentiment, c'est la conscience; et la conscience, c'est l'âme! Vous savez bien qu'il n'y croit pas!... Il a abattu, comme à plaisir, toutes les barrières qui m'auraient retenue! Les commandements de mon Dieu me prescrivaient la fidélité et le respect: il m'a déclaré que ce Dieu n'existait pas et que le ciel était vide. Ma mère, dès mon enfance, m'avait enseigné qu'il faut être honnête et bon dans cette vie, afin d'être récompensé dans l'éternité: il m'a prouvé que rien de nous ne subsiste après la mort. Et par quoi a-t-il prétendu remplacer cette foi si consolante et cette crainte si salutaire? Par de vagues principes de morale, variables, puisqu'ils sont la conception d'esprits qui peuvent changer; fragiles, puisqu'ils sont d'essence humaine. Et vous vous indignez parce que je dis qu'il est cause de tout ce qui est arrivé, parce que je le rends responsable de ma faute! Oui, je le répète, s'il y a crime, il est le véritable criminel, et il ne m'en paraît que plus exécration, car j'aurais pu être fidèle, aimante et dévouée: il a fait tout ce qu'il fallait afin de m'en détourner, et c'est pour moi un immense désespoir! »

Si la citation est longue, il ne fallait pas moins la reproduire intégralement : c'est la donnée du livre, la thèse dont il conviendra de déduire les conséquences.

Une fille naît : le Dr Rameau se réjouit d'être père et admire « la nature bienfaisante qui remplace ce qui meurt par ce qui naît ». Münzel cependant a quitté la France : sa trahison est tellement odieuse qu'elle a fait horreur même à son cœur prussien. La guerre de 1870 éclate : Münzel, hulan naturellement, est blessé grièvement sous les murs de Paris et conduit dans l'ambulance que dirige le Dr Rameau. Le brave chirurgien ne voit dans le blessé que l'ancien ami ; il veut le guérir, mais la blessure est mortelle. Conchita, qui seconde son mari comme infirmière, voit tout ; et quand elle apprend que Münzel va mourir, elle s'écrie :

« — Ah ! ah ! mourir... Tout le monde peut laisser mourir?... Dieu seul peut faire vivre !.....

Avez-vous dit à votre ami qu'il fallait demander à Dieu de le sauver ? Lui avez-vous dit que sa vie était en danger et qu'il était temps d'assurer le salut de son âme ? Lui avez-vous offert de conduire un prêtre à son chevet ? Il est chrétien, il est croyant... Avez-vous pensé à tout cela ?

— Oui, répondit Rameau.

— Alors qu'allez-vous faire ?

— Je vais le laisser s'éteindre paisiblement.

— Vous allez le damner.

— Si Münzel paraît devant un juge suprême, il n'aura pas à redouter sa colère. Il a vécu honnête homme, il peut partir tranquille. »

A ces mots Conchita se dresse terrible et, l'horreur du criminel souvenir dans les yeux :

« — Qu'en savez-vous ? s'écrie-t-elle. »

N'est-ce pas là une superbe situation dramatique ? N'est-ce pas neuf et puissant ? Qui donc laisserait le livre à cet endroit ?... Mais ne serait-ce pas aussi enlever tout l'attrait de ce roman, que d'en dire davantage ?.....

* * *

Dix-huit ans se sont écoulés depuis l'année terrible. Il va sans dire que Münzel est inscrit sur le marbre funéraire, destiné à faire connaître aux générations futures les noms des héros morts pour la gloire de l'Empire et la perte de l'ennemi héréditaire. La pauvre Conchita n'a pas survécu à tous ces désastres : et son mari n'a pas manqué l'occasion de maudire ce Dieu, « qui permet de telles iniquités ». Le docteur Rameau et son ami ; le Dr Talvanne, parrain d'Adrienne, ne vivent que pour cette jeune fille.

Malgré son athéisme de vieille roche, le digne docteur a fait « élever Adrienne ainsi que toutes les petites filles de son entourage. Elle allait, sous la conduite de Rosalie, à un cours où l'enseignement religieux était normalement développé. Et quand l'enfant adressait à son père quelques questions relatives à l'histoire sainte, c'eût été plaisir d'entendre Rameau expliquer, avec une simplicité admirable, les poétiques légendes de l'origine du christianisme ». Adrienne a fait sa première communion, et « son père et son parrain l'accompagnèrent à l'église ».

Il faut lire, dans le livre de M. Ohnet, toute cette conversation entre Rameau et Talvanne, alors que celui-ci, qui est resté croyant, félicite son vieil ami d'avoir renoncé à son athéisme, en faveur de sa fille. Rien de mieux nuancé, de plus juste, de plus vrai. Le Dr Rameau a fait son premier pas sur le chemin de Damas.

Arrivons au dénouement: Adrienne aime Robert Servant, l'élève préféré de Rameau; est aimée de lui... Rien n'empêche un mariage qui doit faire le bonheur de tous. C'est alors que le Dr Rameau apprend l'inconduite de sa femme et le mystère de la naissance de sa fille. A mon sens, M. G. Ohnet eut dû, en cet endroit, se mettre un peu plus en frais d'imagination: Le moyen qu'il emploie est bien usé; c'est une grosse ficelle, qui cause l'impression d'une fausse note dans un ravissant concert. C'est, du reste, la seule remarque critique que l'on puisse se permettre; et cette erreur dans la forme ne saurait rien enlever au mérite du fonds.

Un combat violent se livre dans l'âme du docteur... Il ne veut plus voir cette enfant, qui lui rappelle son déshonneur: qu'elle meure et que le néant le reprenne à son tour!... Heureusement le bon Talvanne veille sur sa filleule et Robert soigne sa fiancée que le brusque changement de son père a rendue très sérieusement malade. Quelle scène touchante et vraie, que celle où Talvanne fait connaître à son vieil ami qu'il savait tout, depuis le premier jour, et que pourtant il ne lui a rien révélé! Ce personnage du Dr Talvanne est merveilleux de délicatesse et de sentiment. Grâce à son dévouement, le Dr Rameau se décide à revenir au chevet de sa fille et sa présence, plus encore que sa science, la guérit. Adrienne épousera Robert Servant; et le Dr Rameau, *son père*, la conduira à l'autel.

Mais combien tous ces événements ont modifié les idées premières du savant, matérialiste et athée!... Citons encore la dernière page: à mon sens, elle est exquise. Adrienne vient de répondre au prêtre qu'elle prenait Robert pour époux et son regard, un peu détourné, s'est fixé sur son père, pour lui offrir tout le bonheur qui s'épanouissait en elle....

« Ce bleu regard exprimait une tendresse si profonde que le cœur de Rameau eut une palpitation exquise. En même temps, le soleil, illuminant les vitraux du chœur, vint caresser de ses rayons la tête blonde d'Adrienne et l'éclaira comme d'une gloire d'or. Elle apparut ainsi, transfigurée, presque isolée dans une lumière divine, semblable à une jeune sainte descendue au milieu des hommes. Rameau, malgré ses yeux d'azur et ses blonds cheveux, ne vit plus en elle l'enfant issue de la faute, mais un ange qui lui avait été envoyé pour le consoler de ses tourments. Tout ce qui restait d'amer et de douloureux en lui, se fondit dans une extase délicieuse ; et, plein d'une humble reconnaissance, il se courba. Talvanne, entendant Rameau parler tout bas, se pencha pour écouter, et il distingua ces mots murmurés avec ferveur :

» — Mon Dieu!.. Mon Dieu!.....

» C'était l'athée qui priait. »

On me pardonnera la longueur de ce compte rendu : le livre en valait la peine. On ne rencontre pas souvent une œuvre de cette portée, morale et fortifiante : tous les personnages de ce roman sont honnêtes ; Münzel lui-même n'est pas antipathique... Au surplus, il était nécessaire à l'action. Tous ces gens-là sont des gens du monde, qui vivent de la vie commune ; on les coudoie chaque jour ; on les connaît peut-être... Et cependant, ce n'est pas l'insupportable roman à clefs, qui doit son succès bien plus au scandale que grâce à la peinture des caractères ou au talent de l'écrivain. Peut-être dira-t-on : mais ce sujet n'est pas neuf, et nombre de fois, cette lutte a été décrite. Chénier disait :

Sur des pensers anciens, faisons des vers nouveaux !

Eh bien ! M. G. Ohnet aura l'incontestable mérite d'avoir écrit sur un sujet ancien une œuvre essentiellement neuve, moderne et pleine d'intérêt. Évidemment, ce livre ne peut pas être mis entre les mains des jeunes filles : mais il ne sera pas mauvais de le recommander à tous les jeunes hommes, qui auront eu le bonheur d'être élevés dans nos établissements d'éducation officiels et obligatoires. Que la jeune génération lise l'histoire du Dr Rameau : cela n'empêchera nul de nos jeunes électeurs d'être un parfait républicain, ou de le devenir ; mais cela pourra en empêcher un bon nombre de devenir, dans son ménage, un parfait... imbécile. Et cela seul suffit bien pour qu'on sache gré à M. Ohnet d'avoir écrit *le Docteur Rameau*.

MAURICE PUJOS.

LA FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE 1789-1889, par CHARLES D'HÉRICAULT. Un volume grand in-8° de XL-755 pages, illustré de plus de 250 gravures. Prix : 10 francs.

Ce qui frappe tout d'abord, en ouvrant ce gros volume, c'est l'abondance inusitée des gravures, toutes historiques, le plus souvent reproductions exactes de gravures de l'époque qui se peint ici elle même, dans toute la force du mot. La beauté, nous dirions volontiers la perfection du tirage, contribue à mettre dans toute sa splendeur cette richesse inouïe de l'illustration.

Quant au texte, le nom de l'auteur suffit pour le recommander. Nous n'avons qu'à indiquer le plan et les divisions de l'ouvrage.

Une étude sur l'ancien régime sert d'introduction au tableau de la Révolution, qui forme le corps du volume. Frappé, non sans raison, de la force et de l'universalité des préjugés contre l'ancien régime (si peu connu des historiens contemporains et des journalistes même les meilleurs), l'éminent auteur de ce livre a peut-être poussé trop loin les concessions, surtout dans l'expression. La constitution d'un homme et son régime normal ne se jugent pas d'après les défaillances et les irrégularités de quelques jours de maladie.

La preuve de la bonté de l'ancien régime, c'est qu'il avait fait croître la France en force, en richesse, en prépondérance dans le monde, jusque et y compris l'époque de Louis XVI. Sa constitution séculaire est la seule possible pour elle : la France y reviendra ou elle périra. Le bon sens l'a fait sentir, dès les premiers jours, aux rares penseurs qui ont médité sur la Révolution, en France et à l'étranger : un peuple, pas plus qu'un homme, ne peut changer sa constitution ni le régime propre à en entretenir la vigueur : c'est une question de vie ou de mort.

Nous avons aussi regretté de voir admettre cette calomnie révolutionnaire : que la France a subitement changé de nature, qu'elle a détruit tout ce qu'elle vénérât, que le peuple a été l'agent et le complice des monstres et des intrigants révolutionnaires.

M. Taine, éclairé par l'étude patiente du dossier de la Révolution enseveli dans nos archives, a reconnu et franchement proclamé que la masse du peuple avait subi la Révolution, mais ne l'avait point faite, mais qu'elle était l'œuvre de la bande infernale de cent mille jacobins à la tête desquels marchaient les voleurs, les galériens et les prostituées, les bruyantes *tricoteuses* des tribunes et les *furies* de la guillotine. M. Louis Blanc a ajouté que cette bande de démolisseurs avait eu pour chef et pour guide, dans l'œuvre révolutionnaire, la Franc-Maçonnerie.

Ces aveux, qui ne sont pas suspects de préjugés monarchiques ou cléricaux, ne sauraient trop être reproduits ; c'est toujours derrière le peuple que se cachent les hommes d'anarchie ; c'est sur lui qu'ils tentent de rejeter la responsabilité de leurs attentats. L'élan avec lequel se sont soulevés les grandes villes de France, Marseille, Lyon, Toulon, etc., sans parler de la Vendée, atteste que le vrai peuple, la population honnête de toutes les classes de la société, repoussait avec dégoût le joug des tyrans révolutionnaires, même au prix de la vie.

Ce ne sont pas seulement les bourgeois qui prirent les armes et livrèrent à l'armée de la révolution des combats acharnés ; les ouvriers honnêtes prirent aussi les armes et les femmes du peuple combattaient à côté de leurs maris et de leurs frères, comme on le voit dans les procès-verbaux du tribunal sanglant des proconsuls jacobins qui envoyèrent à la mort tant de braves gens après la victoire.

Qu'il nous suffise de citer cette page d'un journaliste républicain bien connu, le citoyen Prud'homme, dans son récit de l'insurrection de Lyon. Nous sommes dans la salle où siègent les proconsuls envoyés par la Convention.

« Marie Adam, jeune fille de seize ans, vêtue en homme, qui avait servi une pièce de canon pendant le siège, est traduite devant les proconsuls. Ils lui disent : Comment as-tu pu braver le feu et tirer le canon contre ta patrie ? — C'était, au contraire, pour la défendre, répond-elle.

« Une autre du même âge, ne voulait pas porter la cocarde nationale ; interrogée sur le motif de son refus : — Ce n'est point la cocarde que je hais, dit-elle, mais comme vous la portez, elle me paraît le signal du crime ; elle déshonorerait mon front. Lafage (un des juges), fit signe au guichetier d'attacher une cocarde tricolore au bonnet de cette jeune accusée : « Va, lui dit-il alors, tu es sauvée ! » Aussitôt, la jeune fille se lève avec sang-froid, détache cette cocarde, et dit aux juges : Je vous la rends. Elle sort ensuite et court à la mort. » (Prudhomme, édit. de 1825, tome IX. p. 175.)

Il serait à souhaiter que les récits si dramatiques du citoyen Prud'homme fussent réimprimés et vulgarisés. Le plan de l'auteur ne lui permettait pas d'entrer dans ces développements historiques ; il a préféré étudier, dans la première partie de son œuvre, le gouvernement et l'administration révolutionnaires ; dans la seconde partie, la morale républicaine appliquée à la Religion, la Charité, l'Enseignement, la Justice. La troisième partie expose ce que devient la civilisation sous ce régime, en peignant d'abord les Mœurs publiques, politiques, diplomatiques et privées, et montrant ensuite l'état des lettres, des sciences, des arts à cette époque néfaste. Les deux

derniers chapitres sont consacrés à l'Économie politique et à l'Armée. Quelques considérations sur le Régime moderne servent d'épilogue à l'ouvrage ; le nom de l'auteur dispense d'en faire l'éloge.

I. CARNO.

L'ARMÉE RUSSE ET SES CHEFS EN 1888, par l'auteur du *Maréchal de Moltke*. Un volume grand in-18 de 296 pages. Prix : 3 fr. 50

On pourrait regarder ce livre comme une satire sanglante de ce qui se passe chez nous, sous le régime de la démagogie. En Russie tout concourt à former les chefs et les soldats ; sous le régime que nous subissons, la conception des chefs et la démoralisation des soldats sont à l'ordre du jour. Aussi quelle distance entre ces nobles types d'officiers gagnant leurs grades par la science et la bravoure constatées en campagne, et les généraux d'aventure, héros d'antichambre et de parade, corrompant l'armée par le scandale de leurs indisciplines, et leurs tripotages dans les intrigues parlementaires.

Si le patriotisme souffre en faisant involontairement ce parallèle, l'âme cependant se reconforte en trouvant encore, dans l'humanité, ce grand spectacle de la puissance à laquelle s'élève une masse d'hommes qui croient en Dieu et à la vie future, quand elle obéit à des chefs dignes de la commander.

Un pareil livre ne s'analyse pas : c'est une collection de biographies ; l'éloge de l'homme ressort du récit de ses faits et gestes. Ce sont d'admirables pages d'histoire contemporaine ; les journaux en ont parlé, mais quelle distance entre les correspondances de journalistes et le langage de l'historien judicieux et maître de son sujet.

La première partie du livre (six chapitres), donne les détails les plus intéressants sur la composition, l'organisation de l'armée russe ; la méthode d'enseignement, le développement si sage du sentiment militaire et religieux ; le recrutement et la formation du corps des officiers ; les forces de la Russie, ses moyens de concentration, etc.

Tout cela est semé de faits et d'anecdotes, dont il faut bien donner à nos lecteurs un spécimen, pour leur faire comprendre le charme de la lecture de ce livre sérieux, plus intéressant (nous allions dire plus amusant) qu'un roman. C'est du réalisme, mais du bon ; celui qui montre l'homme dans l'exercice de ses plus nobles facultés, dans la pratique des mâles vertus qui font pleurer d'admiration et excitent dans tout cœur qui n'est point dépravé, une généreuse émulation.

Le général Kouropatkine, dit l'auteur, relate un petit épisode dont il a

été témoin, insignifiant en lui-même, mais bien caractéristique : « Les Turcs s'avançaient contre les tranchées. Des masses de plomb passaient par dessus les têtes. Nous nous tenions prêts à recevoir les Turcs par nos salves. Parcourant la tranchée, je m'arrêtai involontairement devant un capitaine de compagnie. Il était debout sur la berme, et d'une voix calme et sonore commandait ses hommes. En face de lui sur le revers de la tranchée, un tout jeune soldat, son ordonnance, qui voyait sans doute le feu pour la première fois posait, d'une main tremblante d'émotion, des morceaux de bois sous le trépied qui portait la casserole. La flamme éclairait le visage inondé de sueur du pauvre diable. Tout absorbé qu'il paraissait par ses préparatifs de combat, et par le désir de faire aux Turcs qui s'approchaient une réception soignée, le brave capitaine ne pouvait pourtant oublier qu'en ce moment cuisait son souper, et qu'il ne restait plus qu'un poltron pour surveiller cette importante opération,

» Après le commandement de : joue, feu ! le capitaine se tournait du côté de son soldat, et baissant un peu le ton : Toi ! attention ! Si tu gâtes la soupe tu auras affaire à moi. Puis c'était au tour de la compagnie qu'il encourageait, qu'il stimulait vigoureusement : Ne nous troublons pas, vivons bas ; comme un seul homme ! Salve de compagnie, joue, feu ! La compagnie tirait comme au polygone : le capitaine rayonnait et ne put retenir un : Bien, mes enfants ! On fait son possible, répondaient les soldats au milieu du fracas des culasses qui s'ouvraient et se refermaient pendant la charge. Mais le capitaine ne perdait pas de vue son pot-au-feu et son soldat : Mets du bois ! qu'as-tu à trembler comme cela, espèce de femmelette !

» Les Turcs furent repoussés. Une demi heure après je repassais au même endroit et je vis le capitaine, assis sur un tapis avec ses officiers et ayant déjà mangé sa soupe. A côté d'eux, la poêle à frire avec les côtelettes ; en face, un peu remis de ses émotions, le jeune soldat attisait consciencieusement le feu sous le samovar. La bonne figure du capitaine respirait la satisfaction. »

Et le général ajoute : « Le capitaine appartient à cet excellent type de serviteurs, heureusement assez répandu dans notre armée, qui commandent pendant dix ans et plus des compagnies qui deviennent pour eux une véritable famille. On en trouve dans le nombre qui refusent le grade de major pour ne pas quitter leurs hommes ! »

Nous avons connu des hommes de ce type dans l'armée française : en trouverait-on aujourd'hui ?

Souvent, comme il l'a fait ici, l'auteur cite textuellement les récits des

généraux eux-mêmes. C'est une suite de faits d'armes merveilleux, racontés par les acteurs ou témoins oculaires, et l'on ne peut s'empêcher de répéter le mot que l'héroïsme de nos soldats arrachait à Guillaume dans nos désastres de 1870 : « Les braves gens ! »

On n'apprend pas seulement à connaître ces braves soldats russes et leurs chefs dignes de les commander; l'auteur explique comment on forme les troupes et leurs officiers. Nous pouvons dire de son livre ce qu'il écrit lui-même de l'œuvre de Tolstoï : *la Guerre et la Paix* : « On ne cite pas de pareils livres, on les lit, puis on les relit. » Nous dirons aussi avec lui : Pourquoi la France d'autrefois n'a-t-elle pas produit un livre semblable, tout vibrant de la fibre militaire française? Pourquoi l'épopée napoléonienne ne nous a-t-elle rien inspiré dans cette note grandiose? Peut-être parce que le sentiment militaire en France a perdu ses vraies assises, et qu'en parlant au soldat de la patrie, on dédaigne de lui parler de Dieu.

ERNEST AIMÉ.

LE VEAU D'OR, par P. HARISPE

Tel est le titre important d'une superbe et lumineuse étude sociale et politique de P. Harispe. Dans ce colloque avec le peuple, on trouve l'explication nette et péremptoire de la misère présente, des révoltes actuelles. Le prêtre distingué qui a écrit un livre de cette valeur, de cette rudesse hardie que le génie peut seul se permettre se montre à la hauteur des prophètes d'autrefois. Comme eux, il admoneste avec vigueur; comme eux, il pleure sur les faibles et les affligés. Mais il a en plus qu'eux le souvenir et l'exemple du Christ, son divin modèle. C'est comme lui qu'il chasse et flagelle les rapaces, les hypocrites, les trafiquants et les indignes. C'est en son nom qu'il appelle et console ceux qui souffrent.

Après cette lecture émouvante et salutaire, on se souvient (et avec quelle douceur!) de l'apostrophe merveilleuse du Sauveur parlant à la vénérable Marie Lataste de la patrie coupable « France! France! s'écria-t-il, combien » tu es ingénieuse pour exciter et pour calmer la colère de Dieu!..... »

Oui, elle gronde cette colère redoutable et qui, parmi les chrétiens, ne l'entend pas et n'en frémit pas.

Mais un livre comme celui de l'abbé Harispe rend l'espérance comme un éclair fulgurant dans la nuit profonde; il montre Dieu et le chemin qui mène à Dieu. Puisse la France l'écouter et le suivre! Puisse le clergé être à sa hauteur! Puisse-t-il aimer le peuple comme lui. Là est le salut. Alors fiers et unis nous pourrions redire comme autrefois : *Gesta Dei per Francos* !

VICOMTESSE DE PITRAY NÉE DE SÉGUR.

L'ASTRONOMIE A TRAVERS LES AGES, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux magnifiques découvertes modernes, par M. l'abbé L.-M. PIOGER. Un volume in-12 de xxix-389 pages. Prix : 4 francs

Voici une bonne fortune pour la masse des lecteurs qui n'ont pas le loisir de se livrer exclusivement aux études scientifiques, mais qui éprouvent le besoin de se tenir au courant des recherches et des découvertes récentes. Ils trouveront ici condensés, sans aridité ni obscurité, les travaux sur les connaissances des anciens et des modernes, l'historique et l'exposé des différents systèmes, avec l'analyse qui en fait saisir l'importance et les défauts.

Chaldéens, Indous, Chinois, Égyptiens, Gaulois et Grecs apportent leur tribut à la science. Pythagore et Aristote occupent avec raison une large place. L'école d'Alexandrie vient clore l'ère ancienne.

Pour les temps modernes, c'est-à-dire à partir de Jésus-Christ, M. l'abbé Pioger expose et discute les systèmes de Ptolémée, de Copernic, de Tycho-Brahé. Des études rapides mais lumineuses sur Kléper, Galilée, Gassendi et Huyghens, nous conduisent jusqu'à Newton.

Flamsteed, Halley, Euler, Borda, Piazzi, Bode, Zach, Delambre, Lalande, Lagrange, Herschel, Laplace et Arago, nous mènent jusqu'à la science contemporaine.

Un appendice sur la chronologie et l'âge des Patriarches fait entrevoir comment on peut concilier les données des Livres saints, avec les résultats certains des investigations de la science. C'est ce que l'auteur a eu soin de faire aussi dans le cours de l'ouvrage, quand l'occasion s'est présentée.

C'est ainsi qu'en parlant des merveilles de la grande pyramide d'Égypte, M. l'abbé Pioger fait ressortir l'absurdité historique de l'hypothèse impie et dégradante qui présente l'état sauvage, et même bestial, comme l'état primitif de l'homme. A force d'être répétée, cette grosse erreur fait son chemin même parmi des croyants, qui ne s'aperçoivent pas de l'importance des déductions qu'on en tire en faveur des utopies matérialistes et athées.

La grande pyramide n'est point du tout un tombeau, mais une expression symbolique de la science prodigieuse des Chaldéens et des Égyptiens.

La science moderne est parvenue à lire dans ce gigantesque monument la solution des problèmes les plus ardu de l'astronomie, solution donnée avec une justesse que les modernes, aidés de leurs puissants instruments et du travail de leurs devanciers pendant plus de deux mille ans, peuvent à peine atteindre : la distance moyenne de la terre au soleil ; la longueur de son orbite que la terre parcourt en un jour ; la densité de la masse ter-

restre; l'unité de mesure la plus parfaite dans la coudée de vingt-cinq pouces qui se trouve être la coudée sacrée des Hébreux, en usage chez eux avant leur venue en Égypte, (cette coudée est la dix-millionième partie du demi-axe polaire de la terre). La grande pyramide donne de plus le rapport de la circonférence du cercle à son rayon, les éléments du calcul décimal, etc.

Frappé de ces merveilleuses connaissances astronomiques, traduites par les dimensions, la forme, l'orientation, l'élévation et le poids total de la grande pyramide, un savant ingénieur écossais, dans un mémoire lu devant la Société philosophique de Glasgow, n'hésite pas à y reconnaître les caractères d'une inspiration divine. Il nous paraît plus juste d'y voir, comme le dit M. l'abbé Pioger, la manifestation des traditions antédiluviennes et des procédés artistiques et scientifiques, dont on retrouve un autre spécimen dans la tour de Babel.

La question de la persécution de Galilée est élucidée en peu de mots, mais d'une façon suffisante et péremptoire.

A propos de Descartes nous avons regretté de trouver une certaine exagération dans l'appréciation de l'importance de sa méthode qui aurait « rendu à l'homme la liberté de sa pensée ». Il nous semble qu'en lisant les sublimes spéculations de saint Anselme, on reconnaît que le génie chrétien n'avait point attendu Descartes, pour secouer le joug des anciens philosophes grecs.

Nous ne saurions trop recommander la lecture et la propagation de ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Pioger. Avec lui nous répéterons ces réflexions si justes de M. E. Loudun, l'auteur des *Découvertes de la science sans Dieu* :

Il n'y a eu, à aucune époque, un effort plus grand qu'en ce siècle, pour ôter à un peuple sa religion. Une ligue est organisée et s'est partagé toutes les parties du monde physique, moral, scientifique. Les gouvernements protègent ces travailleurs athées, les encouragent et les aident. Une fausse science, dénaturant les faits pour les plier à la justification d'hypothèses matérialistes, s'est mise à la disposition de cette ligue de l'athéisme. Chimie, physique, astronomie, géologie, physiologie, paléontologie, partout où la sagesse des lois dénote une intelligence créatrice, ces pionniers de la science sans Dieu dénaturent les résultats de l'observation, et s'efforcent de tout réduire à une action aveugle et mécanique, de tout expliquer par les mots : *force et matière*.

En temps d'épidémie il est imprudent de respirer l'air infecté en négligeant les préservatifs; dans l'atmosphère athée et matérialiste au sein de laquelle nous sommes plongés, ce serait mettre sa foi en péril que de

refuser de s'astreindre à puiser, dans de saines lectures, un antidote contre ces exhalaisons de mensonge historique et scientifique, qu'on respire à l'école, dans la rue, dans les conversations, dans les journaux, partout.

A. CONARI.

DUPLEIX OU LES FRANÇAIS AUX INDES ORIENTALES, par

A. CLARIN DE LA RIVE, membre de la Société des études historiques de France.

Un volume in-8° de 212 pages. Prix : 2 francs

Enfin, au bout d'un siècle, justice est rendue à Dupleix et récemment sa ville natale, Landrecies, lui élevait une statue que reproduit la gravure placée au frontispice de cet ouvrage.

Comme l'a si bien dit le président de la commission historique du Nord, le savant Mgr Dehaisnes, Dupleix n'était point, ainsi qu'on l'a trop souvent répété, un esprit aventureux et chimérique : c'était tout ensemble un homme de génie et un homme d'État ; son plan était parfaitement réalisable.

S'étant rendu compte de la supériorité des européens sur les asiatiques certain de pouvoir disperser et détruire, avec une poignée de soldats français, bien disciplinés et bien armés, les innombrables bandes des Indous et même les cavaliers Mahrattes, Dupleix acquit la conviction qu'il était possible de faire accepter le protectorat et plus tard la suzeraineté de la France au vaste empire du grand Mogol.

Les dissensions intestines favorisaient ce plan. Les soubabs, gouverneurs de régions et les nababs, gouverneurs de provinces, étaient devenus des chefs presque indépendants et héréditaires. Plusieurs d'entre eux avaient pris à leur solde les Mahrattes, maraudeurs indomptables, habiles cavaliers qui avaient mis à feu et à sang plusieurs régions de la presqu'île.

Dupleix, en intervenant dans les guerres que se livraient les soubabs et les nababs, ne pouvait manquer d'acquérir une grande puissance dans le pays. Ses troupes, mises au service des alliés de la France, assuraient à ceux-ci la victoire et procuraient à Dupleix les sommes considérables nécessaires au succès de son entreprise.

La presqu'île tout entière pouvait être administrée au nom de la France par des souverains indigènes, ses tributaires et ses protégés, mais conservant, devant leurs sujets, leurs titres et leur autorité.

Gouverneur de Pondichéry, Dupleix pouvait prendre le titre de nabab qu'avait déjà porté un de ses prédécesseurs, s'entourer du faste oriental et par ses succès, se faire reconnaître, par le grand Mogol, comme le premier de tous les nababs.

Ce que Dupleix a réalisé, jusqu'au moment où de basses intrigues

l'arrachèrent à sa conquête, eut une si haute portée qu'un Anglais s'est fait honneur de rendre justice à sa mémoire. « Aux Français, dit M. Cartwright, revient l'honneur incontestable d'avoir été les premiers à tenter dans l'Inde, l'établissement d'un empire européen permanent, sur cette base d'ascendant moral et de suzeraineté, qui depuis a si bien réussi aux Anglais. Ce que la France a fait sous ce rapport se trouve condensé entièrement dans la vie d'un homme qui, à des dons splendides et à une nature élevée, joignait une merveilleuse aptitude instinctive à comprendre le caractère indien, dans la vie de Dupleix. Son gigantesque projet ne flotta pas seulement à l'état de vague vision dans son cerveau : ce fut une œuvre complète, à laquelle son auteur s'attacha avec toute la confiance et toute la conviction d'un esprit supérieur. Cette position extraordinaire à laquelle les Anglais sont arrivés en quelque sorte par hasard, et qu'à coup sûr, ils n'auraient pas eu, dans l'origine, l'idée de prendre jamais, Dupleix, lui, l'avait de primesaut envisagée pour son pays, et abordée de front avec la merveilleuse audace du génie. »

Grâce au concours du meilleur de ses capitaines, le brave de Bussy, dont les expéditions sont comparables à celles d'Alexandre, grâce aussi à l'influence fascinatrice qu'exerçait sur les Indous, sa femme Jeanne de Castro, la princesse Jeanne, *Johanna Begoum*, grâce enfin à ses sacrifices personnels et à ceux de plusieurs membres de sa famille, Dupleix fut sur le point d'atteindre le but auquel il aspirait. On lira avec le plus vif intérêt, dans le volume que nous recommandons à nos lecteurs, la merveilleuse histoire de prodiges accomplis par ce grand Français, et les amertumes de ses dernières années.

X. X. X.

SIRE, par HENRI LAVEDAN. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Si vous me demandez : cette histoire est-elle vraie ?... Assurément je vous répondrai : non ! Mais si vous me demandiez : cette histoire est-elle vraisemblable ?... Eh bien ! je serais très embarrassé ; parce qu'en mon âme et conscience, je crois qu'un pareil cas de folie pourrait se produire, et que j'en suis honteux pour la plus belle moitié du genre humain.

Qu'on en juge : nous vivons sous le règne de Louis-Philippe, *cet infâme usurpateur* ; comme on dit dans le noble faubourg... où l'on boude, où l'on boudera, où l'on reboudera, où l'on boude encore ; c'est une vocation. M^{me} la comtesse de Saint-Salbi a une maladie de langueur : son brave médecin n'y comprend rien ; sa cuisinière, dame Brigitte, est plus perspicace, et dit au Dr Lecharme : « Madame ne reviendra à la santé, que si

elle voit le Roi! » — « Parfait, répond le docteur, je cours aux Tuileries!... » — « Gardez-vous en bien! Ce roi-là n'est pas le Roy! » — « Ah bah! riposte le médecin, (un décoré de Juillet), mais alors?... » — « C'est le Roy, le vrai Roy!... » — « — Très bien, je vais écrire au comte de Chambord! » — « Gardez-vous en bien, riposte le cordon bleu, cela n'est pas notre affaire! » — « Mais qui, alors?... Qui?... » — « Madame veut voir... Louis XVII! Car madame considère qu'Henri V serait encore un usurpateur!... » — « Diantre, reprend le docteur, mais nous en avons deux ou trois, Louis XVII?... » — « Trouvez le Vrai!... J'ai un cousin, ancien cabotin, nommé Roulette, qui a le physique de l'emploi et qui jouera le rôle admirablement..... »

« — Roulette! s'écrie le médecin, mais il jouera son rôle sur des roulettes; j'y vole!... Cela fera un quatorze de prétendants, je veux dire de Rois; et si nous évitons la quinte de Madame la Comtesse, nous gagnons la partie! As-tu compris, Brigitte?... Non!... Apprends le piquet, ma fille: c'est un jeu noble..... »

Un an après, Roulette XVII est installé au château de Madame la Comtesse: il a daigné contracter avec la noble dame un mariage morganatique et ne nomme plus sa compagne que de ce nom significatif: *Ma Sœur*... La bonne Comtesse est la Reine *in partibus*; mais se croirait déçue, si quelque manant citait devant elle le nom de Madame de Maintenon. Et Roulette engraisse, se poulèche de toutes les friandises, se bourre de tous les en-cas que lui réserve ou lui confectionne son esclave. Naturellement, le docteur Lecharme a été remercié; et dame Brigitte a été flanquée à la porte par le Roy... et le Roy s'amuse.....

Inutile de vous raconter toutes les misères que Roulette XVII fait endurer à la comtesse: un beau soir, il meurt d'indigestion ou d'apoplexie. La bonne et sainte dame le fait enterrer en grande pompe; et l'on grave sur sa tombe:

Ci-git Charles, Duc de Normandie, etc...

Cette fiction, amusante, est-elle invraisemblable?... L'auteur de ces lignes demande la parole pour un fait personnel: il y a quatre ans, *on* me proposa de me présenter au Roy: et l'on m'assura que, sans doute, il daignerait me conférer une des charges de sa cour. L'idée de me voir chambellan, écuyer, ou échançon me parut mirifique: seulement, j'avais des *doutances*, comme on dit dans mon pays. Et puis, je n'aime pas plus les antichambres que les réunions publiques: affaire de tempérament. Entre nous, je déclare que j'étais stupéfié que Mgr le Comte de Paris, à

qui j'ai eu l'honneur d'être présenté et qui me connaît bien, voulût faire de moi quelque chose ; alors qu'il sait pertinemment que je ne suis bon à rien, si ce n'est propre à tout. Mais cet excellent Prince n'avait rien à voir en tout cela : il s'agissait d'un brave homme, Hollandais de naissance, dont l'honorable père a troqué son nom de Naündorff contre celui de Bourbon, duc de Normandie et autres lieux, etc., etc.

On me croira, si l'on veut : j'ai l'honneur de connaître dans cette fantastique cour (des miracles) une dame d'honneur, un gentilhomme de la chambre et un secrétaire d'État, ministre de la Cassette Royale... Et ces braves gens sont convaincus ! Sont-ils plus ridicules, ou moins, que la comtesse de Saint-Salbi ? Et elle, est-elle invraisemblable ? Puisqu'eux, ils sont vrais ?

Je recommande la lecture de ce roman, œuvre d'un jeune, amateur de la langue décadente, à tous mes lecteurs de province : en cherchant un peu, pas trop, on pourra trouver une comtesse de Saint Salbi ; et l'on rira à la veillée, dans la chaumière et ma foi ! sans doute, au château ! En l'an de grâce 1889, nous avons, hélas ! assez de prétendants vrais, pour pouvoir nous moquer des faux.

MAURICE DU MAZEL.

JEANNE D'ARC, seconde édition, par le R. P. AYROLLES

Le livre monumental de l'illustre religieux a fait école. Cette pure gloire catholique est saluée avec joie par les âmes d'élite ! Par contre, il en est d'autres qui ont voulu se l'assimiler... outre mesure. La bonté indulgente de l'écrivain nous empêche d'en dire davantage et les catholiques au courant de ce qui se passe admirent une si grande miséricorde. Certes elle ne peut qu'accentuer le succès d'un livre qui fait époque et qui amènera un grand et très grand bien pour beaucoup d'âmes ; le génie fait de tels miracles ! il y a une si grande différence à connaître une vie célèbre écrite par un homme de talent ou par une personne vulgaire ! Là où le premier saisit et enflamme les cœurs, le second met un éteignoir à l'enthousiasme et laisse indifférent le lecteur dont l'émotion eût été salutaire à provoquer.

Dans ce temps de lectures mauvaises et frivoles où nous nous trouvons, c'est une grande et noble chose que le succès d'un ouvrage lumineusement beau comme celui du Père Ayrolles. Se rend-on bien compte, lorsque l'on tient une plume et que l'on trace des lignes destinées à l'avenir comme au présent, de la mission de l'écrivain, lequel devrait être essentiellement consciencieux : affadir l'âme du lecteur c'est substituer à un andante de

Mozart une variation mécanique. Le trafic remplace l'art, la matière prime le génie.

Le public intelligent fêtera la seconde édition de *Jeanne d'Arc* du Père Ayrolles avec l'empressement que l'on se plaît à montrer pour la glorification de cette héroïne sainte et martyre; cette patriote du ciel dont l'auréole merveilleuse jette sur le Père Ayrolles un éclat reconnaissant! La vierge au cœur droit, aux paroles inspirées saura reconnaître dignement l'hommage superbe de l'écrivain inspiré, lui aussi, et qui chante si admirablement les grandes vertus de « Jehanne ». De même que la guerrière eût jadis sa vaillante épée de Fierbois, son historien, patriote ardent et penseur profond, manie la plume comme la vierge française maniait son glaive!

Le nom du Père Ayrolles sera désormais inséparable de celui de Jeanne d'Arc libératrice de la France de par le Christ, roi de France.

VICOMTESSE DE PITRAY NÉE DE SÉGUR.

L'ALLEMAGNE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE POLITIQUE ET RELIGIEUSE JUSQU'À LA FIN DE LA RÉVOLUTION SOCIALE (1595), par JEAN JANSSEN. Traduit de l'allemand sur la quatorzième édition par E. PARIS. Un volume in-8°. Prix : 8 francs

En ouvrant ce volume on reconnaît, avec bonheur, la facture d'une œuvre sérieuse, mûrie par une longue étude. Une table analytique des matières, placée en tête, donne une idée nette et complète du plan et des développements de l'ouvrage. Une liste qui occupe dix pages en très petit texte, énumère les centaines d'auteurs consultés, et cette liste omet les ouvrages cités une seule fois. Le volume se termine par deux tables très exactes : l'une des personnages cités, l'autre des lieux géographiques, avec indication de toutes les pages où il en est parlé.

Ce volume, qui forme à lui seul un tout complet, est la suite d'un premier travail : *L'Allemagne à la fin du Moyen Age*, publié précédemment, dans le même format et au même prix.

Le texte sur lequel a été fait la traduction étant celui de la quatorzième édition allemande, on a, par cela seul, la preuve du grand succès si légitimement obtenu par le respectable auteur, Mgr Janssen. Le traducteur a été honoré d'un bref laudatif de N. S. P. le Pape Léon XIII : on en trouve le texte au frontispice de ce volume.

On a donc ici toutes les garanties de science sérieuse et de parfaite orthodoxie. Malheureusement le grand public riche et lettré, qui lit *le Figaro*, n'est plus de taille à aborder une étude si grave, malgré le puissant intérêt

qu'elle peut offrir, et l'importance des révélations qui rectifient les idées fausses accréditées chez nous, par les historiens de la force de M. Henri Martin.

On est stupéfait quand on constate, dans la conversation avec les plus gens de bien, cette défaillance intellectuelle qui porte à reculer devant une étude sérieuse des faits, et qui préfère une opinion toute faite, une déclamation brillante, à l'analyse consciencieuse des documents authentiques qui permet à un honnête homme de se former lui-même une opinion raisonnée. C'est ainsi que l'école révolutionnaire est parvenue à fournir aux lecteurs futiles, une excuse pour avouer qu'on n'a pas eu le courage d'étudier les gros volumes de M. Taine : la phrase est stéréotypée et nous l'avons entendue répéter à satiété par d'excellents conservateurs : « M. Taine ne donne que des faits, au lieu que M. Michelet fait de la synthèse. » M. Michelet, la plume d'or de la franc-maçonnerie, l'ennemi systématique de la royauté et du catholicisme, adopté et avoué comme maître et docteur vénéré, par des chrétiens et des royalistes ! les déclamations de M. Michelet et aussi celles de M. Henri Martin, qui n'ont pas même le mérite du style, tout ce verbiage mensonger préféré à l'étude des faits qui démontrent, avec une éloquence invincible, la perversité des doctrines et des hommes de la Révolution qui n'a laissé que des ruines ! C'est un prodige d'aveuglement et d'infirmité intellectuelle qui ferait désespérer du salut de la France, si le souvenir de Jeanne d'Arc n'inspirait point confiance dans un secours miraculeux du « Dieu qui aime les Francs ».

Cependant, grâce à Dieu, il est encore de nobles exceptions, on trouve encore des esprits fermes, habitués à l'étude, avides de vérité : c'est à cette classe d'élite que s'adresse cette magnifique collection de révélations historiques puisées aux sources contemporaines et dans la lecture attentive de plusieurs centaines de publications antérieures d'écrivains catholiques, protestants ou impies.

L'ouvrage se divise en trois Livres. Le premier nous montre le parti révolutionnaire et ses actes, jusqu'à la diète de Worms ; le second, étudie la diète de Worms et les progrès de la révolution politique et religieuse, jusqu'à l'explosion de la révolution sociale 1521 à 1524 ; le troisième livre expose les causes et les terribles effets de la Révolution sociale. Un dernier chapitre fait apprécier l'état de l'Allemagne après cette sanglante révolution.

Tout a été dit sur la valeur de l'œuvre de Mgr Janssen. Quant au traducteur, il a su garder l'allure grave et périodique du texte, plus en harmonie avec nos classiques du dix-septième siècle qu'avec le style haché

de notre journalisme contemporain. Ceux qui sont privés de la jouissance de lire le texte, en sont dédommagés, autant que possible, par une traduction si fidèle, non seulement pour le sens, mais même pour la forme.

A. CONARI.

RÉPONSE DE M. RENAN AU DISCOURS DE M. CLARETIE

« *L'Académie compte un Immortel de plus et la France un littérateur de moins* » disait ironiquement un sceptique en disséquant (passez-moi le mot) le traditionnel discours commis par un des élus de l'illustre Compagnie.

Nous ne voudrions pas émettre une aussi ironique appréciation des discours prononcés lors de la réception de M. Claretie ; ils ne sont en somme ni pires ni meilleurs que la plupart de ceux inspirés par des circonstances analogues. Est-ce bien inspirés qu'il nous faut dire, hélas ! et ne semble-t-il pas au contraire que le talent, voire même le génie, se trouve à la gêne lorsque sur commande et à date fixe il est forcé d'élever ce monument « *ære perennius* » qui doit faire l'admiration de ses contemporains. Quoi qu'il en soit et après avoir demandé humblement pardon aux Quarante de la *liberté grande*, empruntons à cette docte assemblée, un collaborateur imprévu, M. Renan lui-même. Il nous fournit un éloquent article sur une question si fort passionnante en ce moment ; nombre de volumes ont été publiés que nous avons présentés à nos lecteurs relatifs à la *Révolution Française* ; on ne sera sans doute pas surpris que nous citions l'opinion d'un homme peu suspect en la matière, on pourra y trouver la preuve agréable que l'on commence à réduire à leur juste valeur ces faux grands hommes qui ont inondé de sang la France entière et corrompu, pour longtemps encore, l'intelligence, le cœur du peuple autrefois le premier de l'Europe.

« Les pires ennemis des grands hommes de la Révolution, dit-il, sont donc ceux qui, croyant leur faire honneur, les mettent dans la catégorie des grands hommes ordinaires. Ce furent des inconscients sublimes, amnistiés par leur jeunesse, leur inexpérience, leur foi. Je n'aime pas qu'on leur décerne des titres de noblesse. Ils vont seuls comme le bourreau. A quelques illustres exceptions près, ils n'ont pas fondé de famille. On les cache comme ancêtres ; personne ne se réclame d'eux. On n'avoue pas facilement des pères qu'il ne faudrait pas prendre pour modèles. Je n'aime pas surtout qu'on leur élève des statues. Quelle erreur, quel manque de goût ! Ces hommes ne furent pas grands ; ils furent les ouvriers d'une grande heure.

Il ne faut pas les proposer à l'imitation; ceux qui les imiteraient seraient des scélérats. Nous les aimons, à condition qu'ils soient les derniers de leur école. Ils réussirent par une gageure incroyable, contre toute vraisemblance. Là où ils ont trouvé la gloire, leurs élèves attardés ne récolteraient que la ruine, le désastre et la malédiction.

Les centenaires ne sont la faute de personne; on ne peut pas empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant. Rien de plus malsain que de rythmer la vie du présent sur le passé, quand le passé est exceptionnel. Les centenaires appellent les apothéoses; c'est trop. Une absoute solennelle, rien de mieux; un embaumement où le mort est enveloppé de bandelettes, pour qu'il ne ressuscite plus, vous plairait aussi infiniment; gardons-nous, au moins, de tout ce qui pourrait faire croire que de tels actes d'imprudence juvénile et d'irréflexion grandiose peuvent se recommencer. C'est la gloire d'une nation d'avoir dans son histoire de ces apparitions prodigieuses, qui n'arrivent qu'une fois : Jeanne d'Arc, Louis XIV, la Révolution, Napoléon; mais c'est là aussi un danger. L'essence de ces apparitions est d'être uniques. Elles sont belles à condition de n'être pas renouvelées. La Révolution doit rester un accès de maladie sacrée, comme disaient les anciens. La fièvre peut être féconde, quand elle est l'indice d'un travail intérieur; mais il ne faut pas qu'elle dure ou se répète; en ce cas, c'est la mort. *La Révolution est condamnée*, s'il est prouvé qu'au bout de cent ans elle en est encore à recommencer, à chercher sa voie, à se débattre sans cesse dans les conspirations et l'anarchie.

Vous êtes jeune; vous verrez la solution de cette énigme, monsieur. Les hommes extraordinaires pour lesquels nous nous sommes passionnés, eurent-ils tort, eurent-ils raison? De cette ivresse inouïe, réduite à l'exacte balance des profits et pertes, que reste-t-il? Le sort de ces grands enthousiastes sera-t-il de demeurer éternellement isolés, suspendus dans le vide, victimes d'une noble folie? Ou bien ont-ils, en somme, fondé quelque chose et préparé l'avenir? On ne le sait pas encore. J'estime que, dans quelques années, on le saura. Si, dans dix ou vingt ans, la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde, oh! alors, la cause de la Révolution est sauvée; le monde l'aimera et en goûtera les fruits, sans en avoir savouré les amertumes. Mais si, dans dix ou vingt ans, la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée à l'intérieur aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, oh! alors il faudra dire que notre entraînement d'artistes nous a fait commettre une faute politique, que ces audacieux

novateurs, pour lesquels nous avons eu des faiblesses, eurent absolument tort. La Révolution, dans ce cas, serait vaincue pour plus d'un siècle. En guerre, un capitaine toujours battu ne saurait être un grand capitaine : en politique, un principe qui, dans l'espace de cent ans, épuise une nation, ne saurait être le véritable.

Suspendons notre jugement. Nos fils auront la réponse à une question qui nous tient dans une incertitude douloureuse. Certes, l'histoire nous a montré plus d'une fois une cause vaincue ressuscitant, au bout de plusieurs siècles, avec la nation qui avait péri en la représentant, victime de sa supériorité et des services rendus à l'œuvre commune de l'humanité. Mais notre abnégation ne va pas jusqu'à sacrifier à une résurrection et à des apothéoses hypothétiques l'existence de notre chère patrie. La vraie manière d'honorer les généreuses utopies du passé, c'est de les montrer réalisées et applicables. Le but de l'humanité, qui saurait le dire ? Mais, qu'il s'agisse de l'humanité ou qu'il s'agisse de la nature, les seuls organismes qui laissent une trace durable sont ceux qui, engendrés dans la douleur, grandissent dans la lutte, s'accommodent aux nécessités du milieu et résistent à l'épreuve décisive de la vie.

Vous nous aiderez, monsieur, à défendre la vieille maison de nos pères, à en garder du moins le plan, pour la rebâtir un jour. Vous nous aiderez à maintenir l'idée fondamentale de cette compagnie, le principe d'une noblesse littéraire, une conception du travail de l'esprit fondée sur le respect. Cela, dit-on, n'est plus de notre temps. *Combien de choses hélas notre siècle a reprises qu'il avait d'abord rebutées ! Je crains que le travail du vingtième siècle ne consiste à retirer du panier une foule d'excellentes idées que le dix-neuvième siècle y avait étourdiment jetées...* Mais je ne veux pas finir cette réunion sur des pensées tristes. Ce siècle, qui prouve au moins sa bonté en ce qu'on a toute facilité pour en médire, est, après tout, celui où il a été jusqu'ici le plus doux de vivre. Nous avons goûté ce qu'il a eu de meilleur. Si sa fin nous inspire parfois certaines inquiétudes, élevons-nous à cette région sereine où l'on peut se dire, sans trop d'objections : *Dieu fait bien ce qu'il fait.*

Comment, va-t-on s'écrier, c'est M. Renan qui.... Mais oui, parfaitement et quoique l'étonnement de nos lecteurs soit naturel et justifié, disons-nous qu'il n'y a rien de surprenant, après réflexion, à ce que Dieu, qui fait bien ce qu'il fait (M. Renan l'avoue), daigne jeter sur cet obscur blasphémateur un torrent de lumière qui fasse momentanément tomber les écailles de ses yeux volontairement aveugles.

Mais si M. Renan lui-même voit clair... ou à peu près dans cette ques-

tion, comment expliquer l'inconcevable aberration d'esprit de bien des personnes, bien pensantes d'ailleurs, qui continuent à parler des immortels principes avec une coupable indulgence.

J. DE N.

LE SENS DE LA VIE, par EDOUARD ROD. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

On prétend que ce volume est l'œuvre d'un professeur à l'université de Genève; on ajoute que ce professeur fut un disciple de Schopenhauer; on affirme que le génie de Jean-Jacques Rousseau lui a révélé ses meilleures inspirations et se reflète dans ses théories sur *l'altruisme*, ou amour du genre humain.

On peut avouer, je crois, sans encourir la réprobation de ses semblables, qu'on n'a jamais lu une ligne de cet insupportable philosophe allemand, dont un sénateur républicain, le comte Foucher de Careil, aurait traduit un ouvrage; on peut encore, mais plus timidement, avouer que *l'Émile*, *la Nouvelle Héloïse* et *le Contrat social* ne vous ont jamais semblé que pilule amère, aussi nauséabonde que la plus horrible médecine noire : quant aux *Confessions*, mieux vaut, à mon sens, *la Terre* de M. E. Zola... Car j'ai lu à peu près la moitié de *la Terre* et je n'ai jamais pu avaler que le quart des *Confessions*. Tout cela n'a d'autre fin que de démontrer que *le Sens de la Vie* est une sorte d'élucubration, du genre aussi solennel qu'ennuyeux, qu'un philosophe, imbu d'un tas de formules toutes faites, de préjugés et de lieux communs universitaires, a commencée avec l'intention formelle de finir par une théorie nouvelle, une idée géniale; mais en scrutant le sens de la vie, il a rencontré le sens commun, — qui n'est pas si commun que l'on pense, — et les conclusions du livre sont tout autres que n'auraient pu faire prévoir les prémisses : donc, cet ouvrage est de ceux qu'un honnête homme peut ignorer, et quant à sa partie morale ou philosophique, elle n'apparaît pas clairement, puisque l'auteur, en résumé, ne conclut pas ou plutôt semble conclure contre sa propre doctrine.

M. Édouard Rod se marie et commence par trouver absurde, déraisonnable, contraire au droit, ce contrat qui lie son existence et l'attache, par un lien indissoluble, à une femme, — que cependant il connaît depuis fort longtemps et qu'il aime. — Il regrette sa jeunesse, les plaisirs de son célibat... Mais, après une tentative, dont il n'a pas, au surplus, à rougir; il trouve que la vie du célibataire est idiote, fausse, assommante; et que le mariage est au fond la vie de l'homme. Le voilà le plus heureux du monde dans son intérieur, célébrant en termes idylliques les délices de la robe de

chambre, le charme des pantoufles, et les arômes du pot-au-feu. Il n'y a aucun mal à cela; mais la conversion est un peu prompte: et le sens de la vie m'apparaît là, dénué de toute auréole philosophique, et fondé sur les humbles bases du sens commun.

M. Édouard Rod apprend qu'il va être père: aussitôt, le voilà furieux, se lamentant, se désespérant! Comprend-on chose pareille? Un enfant! Il faudra s'attacher à cet être, qui interrompra, par ses cris, notre duo d'amour! Comment l'auteur a-t-il pu se rendre coupable du crime de donner la vie?... Suit une description intime de la naissance, qui n'ajoute aucun intérêt à la thèse; mais qui, traitée à la manière des purs naturalistes, choque le bon goût des gens délicats. Et le philosophe, à la vue de sa — fille —, « n'éprouve pas le moindre sentiment pour ce paquet de chair rouge, qui se violace et qui glousse. Sa vue n'éveille en lui aucune paternité endormie; et il se détourne avec horreur... » Voilà bien les idées de l'universitaire, qui s'est bourré de toutes les compilations indigestes, écloses dans les cerveaux teutoniques; voilà le sens de la vie entrevu à travers les vapeurs de la bière blonde et la fumée des bonnes pipes de porcelaine! Mais la petite fille n'en est pas moins soignée, élevée par sa mère; elle grandit, elle dit: « *Papa!* » et l'esprit du professeur Rod est rafraîchi par une forte douche de sens commun. A la fin du chapitre, l'auteur est un excellent père, qui se désole au moindre bobo, et qui s'extasie quand Bébé admire les petites *cévres*, qui descendent, en troupeau, de la montagne.

Passons à la troisième partie, que l'auteur a appelée: *l'altruisme*. D'où naît le dévouement, l'amour envers ses semblables? J.-J. Rousseau nous parlera de la philanthropie; Schopenhauer ne connaît que la misanthropie: or, toutes ces formules sont vagues. J'espérais que l'auteur se débarrasserait complètement à la fin du volume de son bagage pédantesque; et, grâce au sens commun, en arriverait carrément à une bonne affirmation du principe chrétien. Mais apparemment, cela ne se dégage pas nettement du sens de la vie. Cependant, il y a des âmes qui se dévouent et qui n'ont d'autre joie que de se consacrer au service, au bonheur de l'humanité: nous ne parlerons pas, bien entendu, de ces braves gens qui n'agissent que par obéissance à des principes fondés sur d'ineptes idées religieuses; ceux-là n'ont pas le sens pratique de la vie. Mais l'auteur nous cite une vieille servante Marianne, et une non moins vieille institutrice, qu'on appelle mademoiselle. Marianne, malgré les rebuffades, élève la petite fille qui aime tant « les petites *cévres* », et meurt à la peine; Mademoiselle, bien qu'un dépositaire infidèle, un notaire des nouvelles couches, lui ait

enlevé presque toute sa fortune, n'en continue pas moins à recevoir, aider, encourager des amies encore plus malheureuses qu'elle-même. Pourquoi tout cela? Quel sentiment guide ces âmes? c'est l'altruisme, ou la faculté de vivre en autrui; ou autrement c'est par suite d'une illusion de l'esprit, qui fait que nous aimons notre être en la personne d'autrui. De là, une nouvelle école de philosophie, que M. Rod appelle: « l'illusionisme, » et le voilà qui cherche à démêler le sens de la vie à travers les brouillards de l'illusion, ou du rêve; ce qui tend à démontrer que notre âme vit de chimères et que tout n'est que mensonges.

Ma pauvre cervelle de légiste a été mise à une cruelle épreuve, quand la théorie de l'altruisme m'est apparue dans toute sa beauté. Qu'on ne me demande pas d'analyser les pages que l'auteur a écrites sur ce sujet, inspiré par l'esprit, dit *suggestif*, qui le hante invariablement, quand il cesse de regarder autour de lui et s'abandonne aux souvenirs de sa vie de Bonn ou d'Heidelberg. Heureusement le sens commun le reprend vite et le ramène sur terre, peut-être par suite même de la *suggestivité*.

« Je ne sais, dit M. Rod, quelle suggestion de hasard m'a fait entrer aujourd'hui à Saint-Sulpice, pendant la grand'messe. Depuis combien de temps n'avais-je passé le seuil d'une église que pour des mariages ou des enterrements où mille préoccupations étrangères vous suivent?... Ce culte est vraiment un beau spectacle, qui ne s'impose pas seulement par la magnificence du décor et la pompe de la cérémonie, mais par le monde d'idées dont vous y êtes assailli, par la parcelle d'Infini qui soudain se révèle à vous... » Suit un cantique, un cantique d'athée, dit l'auteur, « qui s'envola pourtant sur les ailes des chants pieux. . » Et le père de l'illusionisme « dans un double effort pour faire jaillir de sa mémoire les formules perdues et pour secouer de sa pensée le joug qui nie, se met à murmurer des lèvres, hélas! des lèvres seulement : Notre Père, qui êtes aux cieux. ... »

Telle est la conclusion. Le sens de la vie se trouve-t-il donc dans une formule chrétienne, quoiqu'elle soit murmurée, des lèvres seulement? Mais alors l'altruisme, c'est la vulgaire charité chrétienne, c'est la loi de l'Évangile... Eh bien! qu'on le dise franchement, et n'en parlons plus! Vous êtes devenu bon époux, bon père, Monsieur Rod; devenez bon chrétien, et moquez-vous du reste! Tout n'est qu'illusion, soit: mais j'aime mieux, avec mon vieux sens commun, l'illusion consolante de la Religion, que l'illusion décevante d'une froide Philosophie; et saint Augustin me paraît autrement fortifiant et vrai que Schopenhauer.

MAURICE PUJOS.

LE BARON PANGORJU, par HENRI PAGAT. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Cher ami,

Je vous remercie de votre aimable envoi. On vous avait dit que « *c'était drôle au possible...* » et vous avez eu la bonne pensée de faire rire un peu votre vieux commandant. Cela, c'est gentil : mais ce qui ne l'est pas ; c'est de ne pas avoir lu, au moins parcouru, le bouquin, avant de me l'adresser.

Votre baron Pangorju est un crétin ; moi, je vous le dis carrément, et je le mettrais au rapport ! Comment voilà un pékin qui est tellement possédé de la manie des grandeurs et de la folie des décorations, qu'il laisse sa fille crever de faim et sa femme se *maquiller* !... Je vous demande bien pardon : je crois que je viens d'employer un mot qui n'est pas encore dans le dictionnaire de l'académie... Enfin moi, je n'étais pas né pour la littérature.

Cependant, en y réfléchissant bien, j'ai connu quelques ouistitis de ce calibre !... du calibre de Pangorju, s'entend. Mais ils n'étaient pas drôles : ils étaient méprisables. C'étaient pas des militaires de l'active.

Je suis convaincu que M. Henri Pagat a eu la ferme intention d'écrire une satire, en prose : on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ? Et puis, Juvénal et Boileau ont gâté le métier : comment écrire en vers, après ces bonnes gens-là ?... Mais cette satire ne s'applique heureusement pas à une *généralité* : encore un mot de mon ancien métier, qui n'a rien de littéraire.

Poursuivons : il est idiot, ce Pangorju ! C'est un employé au ministère des affaires étrangères... Ce n'est par pour cela qu'il est idiot, assurément... Mais il n'a pas le sou, sauf ses appointements, avec les gratifications ; or vous savez qu'on les supprime, les gratifications, quand le ministre a besoin des fonds secrets. Il a encore la dot de sa femme, une rente payée par le beau-père : voilà quelque chose d'aléatoire, ou je ne m'y connais pas ! Et c'est un monsieur qui loue un rez-de-chaussée au boulevard Malesherbes, pour épater les populations et avoir un *hall*, (prononcez *holl* !). Et, alors la nourrice est transformée en cuisinière, en femme de chambre, en femme de charge, en gouvernante, en institutrice .. enfin, quoi ? les transformations multiples, les métamorphoses du Chat botté ! On me dira tout ce que l'on voudra ; mais ce n'est pas amusant, cela : car n'a-t-on pas ce spectacle sous les yeux tous les jours, quand on regarde !....

Le héros du livre, Pangorju de nom, va aux bains de mer et se lie avec une famille de rastaquouères, très Français du reste. Cela n'est que vraisemblable, mais est-ce drôle ? Moi aussi, j'en connais, des rastaquouères... Mais ce sont des Allemands, qui se disent Belges ; et ce que je ris, quand

nous parlons de l'armée française ! Non ! voyez-vous, mon cher éditeur, j'en avale mes bocks de travers ! — Alors le fusil Lebel ? — Détestable, mon cher ! cela crache, cela s'échauffe ! Pouah !... — Mais la poudre ?... — Une infecte drogue ! Tenez : vous êtes un brave garçon, n'est-ce pas ?... L'autre jour, j'assistais à une expérience .. Eh bien ! cette poudre a fait long feu, et tué deux douzaines d'artilleurs !... Le croirait-on ?... — Et le monsieur part pour adresser un télégramme à son gouvernement... Ah ! ce que je ris !!!

Mais Pangorju, lui, boit tout cela comme eau de Vals, ou Saint-Galmier... Il se revêt de ses ordres, et se rend à Paris, dans la famille des susdits rastaquouères : il se trouve dans une sorte d'officine, où l'on fait des mariages à l'heure, ou à l'année, comme on peut louer des hamson-cabs... Et alors, il est navré ; on le lâche : les tapissiers et autres fournisseurs lui envoient, par le ministère de M^e Loyal, huissier, un tas de mémoires... Il est à la côte, ayant mangé la grenouille, comme nous disions ; et un oncle, pas d'Amérique, l'emmène en des climats plus fortunés

Eh bien ! il y sera aussi sot, aussi bête, que dans nos régions tempérées, mais humides. Je n'ai pas l'esprit littéraire ; mais j'ai de la *jugeotte* : c'était ma réputation, dans mon escadron. Quand on disait : c'est l'avis de Dupont ; les autres répondaient : Ah ! c'est qu'il a de la *jugeotte* !... J'en reste là. Je décide donc que le conscrit Pangorju est un serin ; il y en a beaucoup de nos jours ; mais est-ce bien la peine d'écrire un bouquin pour raconter leurs aventures ? Je me le demande....

Enchanté d'avoir fait la connaissance de l'auteur ; s'il est dans la *Territoriale* et que nous fassions ensemble nos vingt-huit jours, je le fourrerai au bloc, dans mon casernement ; à seule fin qu'il me raconte des histoires... parce qu'au fond, blague à part, il a de l'esprit, ce gaillard-là !

A vous, bien affectueusement.

C.-JEAN DUPONT.

VERCINGÉTORIX, drame en quatre actes et en prose

par GEO. TRUCHON. Prix : 2 francs

On recherche souvent des pièces de théâtre qui puissent être jouées dans les institutions chrétiennes, les séminaires, les cercles catholiques. Le drame que nous annonçons répond parfaitement au programme : moral et patriotique, bien charpenté, ne mettant en scène qu'un nombre de personnages qu'il est toujours facile de trouver dans une société de jeunes gens studieux et n'exigeant par un luxe de décors et de figuration, que l'on ne saurait trouver ailleurs que dans les théâtres.

M Truchon a pris comme héros Vercingétorix et comme sujet la lutte dernière des Gaulois contre un ennemi victorieux : or, le sujet prêtait à de faciles allusions ; à des tirades dont les guerres récentes auraient pu faire les frais. Mais certaines susceptibilités auraient pu être éveillées et la représentation d'une œuvre trop — patriotique — aurait pu nuire aux exécutants : c'est pourquoi l'auteur s'est abstenu de toute réflexion, qui puisse rappeler les événements contemporains. Cette réserve prudente est à louer, alors qu'il s'agit d'un drame destiné à être représenté sur des scènes que ne subventionne pas l'État et que ne contrôle pas la censure officielle.

Il eût fallu procéder tout autrement si le drame avait dû être joué au « Théâtre libre ».

MAURICE PUJOS.

LE CRÉDIT TERRITORIAL EN FRANCE ET LA RÉFORME

HYPOTHÉCAIRE, par FLOUS DE SAINT-GENIS, conservateur des hypothèques au Havre. Un volume grand in-8°

LA MOBILISATION DU SOL EN FRANCE, SES ORIGINES, SON AVENIR, SON APPLICATION ACTUELLE, par GEORGES RONDEL.

Un volume grand in-8°

S'il est, dans notre droit français, une partie qui appelle une réforme profonde, c'est, assurément, celle qui concerne le *droit hypothécaire*. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle qu'on réclame cette réforme. Elle apparaît à tous les esprits compétents comme une nécessité de premier ordre. Comment garantir la propriété foncière, comment lui ouvrir l'accès du crédit, s'il est, le plus souvent, matériellement impossible de savoir quelle est sa condition exacte ? Est-elle libre ou grevée ? Le propriétaire apparent est-il bien le propriétaire réel ? A-t-il une mainmise absolue sur les biens qu'il croit les siens ? Avec notre système d'hypothèques occultes, nos hypothèques légales, notre absence de transcription obligatoire, nul ne peut avec certitude répondre à ces questions.

« La législation, écrit M. de Saint-Genis, n'assure pas plus de garantie que le mécanisme des recherches ne donne de certitude. » Les choses sont ainsi organisées qu'il est actuellement « impossible d'établir avec exactitude le bilan d'un domaine ou d'une parcelle foncière ». Ce serait à croire que le législateur a considéré avec dédain la propriété foncière. Or, par une ironie singulière, on sait qu'il a cru réserver pour elle toute sa sollicitude.

Tant que la propriété immobilière a vu sa valeur progresser d'une façon à peu près continue, sous l'influence de la dépréciation de l'argent, jointe à

un développement extraordinaire des travaux publics et aux premiers effets de la transformation des moyens de transport, les vices de notre législation hypothécaire ont pu être tolérés. Ils deviennent intolérables aujourd'hui que les terres les plus éloignées se font concurrence sur le marché du monde, que les barrières douanières deviennent une protection dérisoire contre l'apport des récoltes les plus lointaines, et que la tendance, au moins momentanée, des prix est dans le nivellement, par la baisse des valeurs trop hautes. Ce mouvement économique où la démocratie doit finalement trouver son compte, serait la ruine de la propriété foncière dans un pays de vieille exploitation comme la France, si de larges facilités de crédit ne venaient atténuer la crise, permettre de nouveaux et fructueux efforts, et si, en même temps, grâce à une possibilité de transmissions rapides et commodés, la propriété ne devait arriver promptement aux mains les plus aptes à la vivifier.

C'est dire que la réforme de notre législation hypothécaire s'impose. Elle doit être effectuée de telle sorte que la propriété immobilière devienne chose certaine, publique, incontestable et incontestée. Aussitôt, elle sera recherchée davantage et pourra servir de gage au crédit. Ce sera une véritable renaissance. Le taux des prêts fléchira ; il n'est, dans nos campagnes, si élevé, qu'en raison des risques qu'il suppose, de l'aléa que les prêts entraînent ; toute cette prime d'assurance sera bientôt disparue. D'autre part, une circulation plus active s'établira ; la propriété immobilière, comme emprisonnée aujourd'hui par la loi, recouvrera sa liberté.

Ce progrès implique l'ouverture d'un Grand-Livre de la propriété foncière, où chaque immeuble ait son état civil constamment tenu au courant des variations subies. Le propriétaire s'efface en quelque sorte ; ce n'est plus l'individu, c'est la propriété que l'on suit. La réforme suppose, en outre, la réfection du cadastre accomplie ; le cadastre ne doit plus se borner à servir de base à l'impôt foncier ; un rôle autrement important lui est réservé : il devient la garantie des patrimoines.

On aperçoit tout de suite à quelles difficultés d'exécution on va se heurter. Ce ne sont pas les seules. Notre droit français, essentiellement spiritualiste, a pour pivot la personne humaine. C'est elle qui crée les contrats, par le simple accord des volontés ; elle, qui forme la propriété, la démembre ou la transfère, dans sa pleine indépendance. Or, si toute modification de l'état civil d'un immeuble est rendue obligatoirement publique, est-ce qu'un principe nouveau n'apparaît pas, celui de la suzeraineté de l'État ? La propriété privée ne change-t-elle pas de nature, au regard de la loi ? Le débat n'est pas de pure métaphysique, en un temps surtout où l'État ne tend

que trop déjà à empiéter sur les droits de l'individu. Ce n'est pas tout ; l'organisation de la famille elle-même est en jeu, car les protections spéciales que le législateur a voulu donner, notamment à la femme mariée et au mineur doivent disparaître. De plus, le régime dotal doit être rayé de nos codes ; M. de Saint-Genis le déclare nettement.

Ces difficultés sont-elles insurmontables ? Nous ne pouvons nous résigner à le croire. M. de Saint-Genis affirme et il s'efforce de prouver qu'elles ne le sont pas. Nous en croyons volontiers son expérience. Nous ajouterons que, en présence d'intérêts aussi complexes, il importe d'aborder le problème de la réforme hypothécaire avec des vues d'ensemble. Vouloir la prendre par les détails, ce serait s'exposer à ajouter encore à l'obscurité et au désordre de nos lois. Aussi ne saurions-nous trop louer M. de Saint-Genis du projet de code hypothécaire qu'il a annexé à son travail. Il a tracé la voie que le parlement devra suivre.

La réforme ainsi conçue nous donnerait le crédit territorial, mais non pas la mobilisation du sol. Ce sont choses bien distinctes. Nous ne dirons pas qu'il y a entre elles la distance de la réalité au rêve : la mobilisation du sol n'est nullement un rêve ; nous en avons fait l'épreuve au temps des assignats. Représenter la terre par du papier ; tâcher d'assurer la circulation de ce titre, sa facile division, de façon qu'il serve, soit à des emprunts, soit à des paiements — cet idéal fut toujours celui des inventeurs du papier-monnaie. L'étude que M. Georges Rondel a consacrée à la mobilisation du sol en France sera lue utilement, ce nous semble, après le livre de M. de Saint-Genis ; il est bon de faire le tour d'une idée.

L'illusion des partisans de la mobilisation du sol, c'est que la créance hypothécaire — ce qu'ils nomment la « cédule hypothécaire » — pourrait circuler comme monnaie, au même titre que l'or. Réal, cité par M. Rondel, disait de la cédule : « Les précautions prises pour opérer son remboursement lui donnent, en quelque façon, un *degré de fin* égal à celui de l'argent qu'elle représente ; elle deviendra monnaie comme l'argent. » M. Rondel fait observer avec raison que ce que l'on dit de la cédule hypothécaire s'applique aussi bien à la propriété qu'à l'hypothèque ; et notre auteur indique « la manière de transformer le sol en monnaie ». Les alchimistes sont dépassés.

Le malheur de cette transmutation du sol en monnaie, c'est que, si elle sortait du domaine de l'utopie, elle serait la ruine du pays assez peu fortuné pour la subir. Que l'on suppose la circulation « monétaire » triplée ou quadruplée en France — ce qui serait aisé avec de bonnes presses — immédiatement tous les prix éprouveraient un trouble profond. Pour ne

parler que des choses nécessaires à la vie, pain, viande, vêtements, la cherté serait soudaine, et comme les salaires ne pourraient simultanément s'enfler, on aurait une crise ouvrière greffée sur une crise économique. Il va sans dire que les espèces métalliques auraient vite fait de disparaître, devant cet afflux de monnaie nouvelle. Le crédit, qui ne se paye pas plus de papier que de mots, deviendrait inabordable. Quant aux échanges extérieurs, nous laissons à penser ce qu'ils deviendraient : un pays qui n'a point d'étalon monétaire fixe est un pays hors la loi des échanges internationaux.

Nous comprenons que M. de Saint-Genis n'ait pas cru devoir se livrer à une réfutation en fègle du système des cédules hypothécaires. Nous regrettons, cependant, qu'il ait jugé suffisante leur condamnation sommaire. Il y a des morts qu'il faut qu'on tue. La conversion du sol en monnaie hante encore plus d'un esprit. La Chambre actuelle, qui n'y entend pas malice, a adopté en première lecture, sans discussion, un projet de crédit hypothécaire qui n'est autre qu'un retour aux cédules du papier-monnaie. Elle n'a certainement pas su ce qu'elle faisait. Ce n'est pas, hélas ! la première fois.

L. T.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA PESTE, par ÉMILE

RÉBOUIS, ancien élève de l'école de Chartres. Un volume in-18 de xii-148 pages.

Prix : 2 fr. 50

La peste est, avec le choléra et la fièvre jaune, l'une des trois grandes maladies épidémiques les plus graves, les plus meurtrières : le docteur Brouardel la place au premier rang de ces trois redoutables fléaux exotiques qui menacent l'Europe. Elle est nettement caractérisée par deux symptômes, les bubons et les charbons. Laissant de côté les graves problèmes de pathologie et d'hygiène, explorant un champ assez vaste encore, M. Rébouis étudie la question au point de vue historique, compulse les archives de l'humanité pour y retrouver les premières traces de cette maladie terrible, compare entre eux les récits des historiens et les légendes des poètes, et suit, à travers les siècles, les diverses étapes du fléau. Les classiques grecs et latins, les auteurs de la décadence lui fournissent des textes, souvent plus riches de poésie que de précision ; il assigne avec soin la part qui revient à la vraie peste dans ce lugubre inventaire, et montre incontestablement que la peste, quelles que soient les épithètes qui l'accompagnent, sévit à de fréquentes reprises dans les temps antiques. D'après le témoignage plus clair, plus concluant de témoins oculaires, la vraie peste ravagea l'Orient à la fin de l'ère ancienne

et dans les premières années de l'ère nouvelle. Au sixième et au quatorzième siècles, elle a eu, sous le nom de peste justinienne et de peste noire, des recrudescences terribles. Les vieilles chroniques, des documents peu connus, quelques-uns encore inédits, apportent d'amples renseignements sur la grande peste de 1348. Cette même épidémie parcourt l'Europe dans tous les sens aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, mais recule peu à peu vers l'Orient son berceau. Pendant cette période, on se trouve en présence de pestes méthodiquement étudiées et décrites. Au mois de janvier 1879, elle éclatait sur les rives du Volga et décimait un district de la Russie méridionale. L'Europe occidentale fut inquiète. Grâce aux mesures énergiques prises par le général Loris Melikoff, le danger fut conjuré ; mais, çà et là sur le vaste continent asiatique, existent des foyers mal éteints et l'horrible fléau promène ses ravages, à l'heure présente, dans quelques districts de la Mésopotamie, menaçant encore le monde de ses retours imprévus.

Faut-il parler de la conclusion de cette étude, excellente du reste et qui témoigne de patientes recherches ? M. Rébouis croit que « la diffusion de l'instruction, la paix universelle !... feront s'évanouir pour jamais ce sombre fantôme (la peste) des temps de barbarie !! (même le dix-septième siècle ?) ; » nous croyons, pour notre part, que M. Pasteur trouverait ces remèdes bien chimériques. M. Rébouis a été mieux inspiré en donnant le texte latin et la traduction de la célèbre *Consultation sur la peste*, écrite en 1348 par la faculté de médecine de Paris (Ms. 11,227. Fonds latin, Biblioth. Nat.) curieux document où les hypothèses les plus aventureuses se rencontrent à côté de sages préceptes de conduite.

MARIE STUART, la reine-martyre, par VICTOR CANET, professeur d'histoire aux facultés catholiques de Lille. Un volume in-8° de 200 pages, orné de filets rouges et de gravures dans le texte. Prix : 2 francs

Pour Marie Stuart, si odieusement calomniée, le jour des réparations s'est enfin levé. L'histoire impartiale l'a vengée des pamphlets inspirés par l'esprit de secte ; et il est permis d'espérer, selon le vœu des fidèles d'Écosse, que l'église mettra le sceau à cette réhabilitation en attribuant à la reine-martyre la gloire des autels. Mais si la cause de la victime d'Élisabeth est gagnée désormais devant le public instruit, il faut, pour ainsi dire, que le jugement soit affiché, afin que nul n'en ignore. Tel est le but que s'est proposé M. Canet dans cette œuvre de vulgarisation ; œuvre consciencieuse qui n'a pas demandé peu de travail. En effet, si l'auteur, en adoptant la forme du récit pour se faire mieux lire, s'est interdit les discussions de témoigna-

ges, il n'en a pas moins porté son enquête à travers les multiples travaux favorables ou hostiles de ses devanciers ; et son tableau de cette vie, où se heurtent toutes les extrémités des choses humaines, est peint sur documents. S'il n'en fait point montre, c'est qu'en nous préparant ce mets substantiel et savoureux, il s'est souvenu du mot de Fleury : « On ne fait point passer par la cuisine les gens qu'on invite à dîner. » Il raconte et ne fait point la chimie de l'histoire : c'est ce qu'il faut pour la masse des lecteurs.

E. F.

AMOUREUX (L') DE LA PRÉFÈTE, par ANDRÉ THEURIET

Un volume in-18. Paris. Prix : 3 fr. 50

Le nouveau livre de M. André Theuriot, *l'Amoureux de la Préfète*, nous conduit en province, et nous montre un jeune expéditionnaire, que son service rapproche d'une adorable femme répandant autour d'elle des effluves dont un provincial jeune, au cœur aimant, à l'esprit timide, ne peut manquer d'être profondément troublé. Un sonnet qu'il a osé écrire tombe entre les mains de la dame : elle en est charmée, comme l'est toute femme qui se sent admirée. Le fait est qu'il est fort délicat, ce sonnet.

Dans les vergers que juin de sa splendeur décore,
Les roses près des lis aux sereines blancheurs,
Sont prises de frissons et d'intenses rougeurs,
Comme un jeune garçon que le désir dévore.

De leur cœur empourpré maint soupir s'évapore
Si brûlant, si chargé de grisantes senteurs,
Que là-haut, sur leur nid, les rossignols chanteurs
Ont des chansons d'amour plus troublantes encore.

Moi, j'aime aussi ; j'adore en secret la beauté
D'une brune aux yeux bleus, je vis à son côté,
Je meurs de lui conter ma tendresse, — et je n'ose...

Que n'ai-je ta musique, ô rossignol des bois,
Que n'ai-je les soupirs embaumés de la rose,
Pour faire deviner mon triste amour sans voix ! ..

Et maintenant supposez que ce timide connaisse un ennemi du repos de la dame, supposez que ce beau rimeur ait reçu un sourire, peut-être une pression de la main, une effleurement de baiser, et si vous lisez l'œuvre nouvelle d'André Theuriot, vous verrez que l'agneau peut se changer en loup terrible abreuvé de carnage.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

BOURDALOUE, *sa prédication et son temps*, par ANATOLE FEUGÈRE, suppléant au Collège de France, maître de conférences à la Faculté des lettres, professeur de rhétorique au Collège Stanislas. Cinquième édition précédée d'une notice sur l'auteur, par M. GASTON FEUGÈRE. Un volume in-12 de xix-514 pages, Prix : 4 fr. 50

Une cinquième édition d'un livre si sérieux est la plus éloquente recommandation : nous n'aurions pas cru un pareil succès possible, quelle que soit la valeur du travail et le caractère sympathique de l'auteur.

M. Anatole Feugère était l'un de ces membres dignes de l'ancienne Université de France, qui se recommandait par la haute capacité de ses professeurs et leurs convictions profondément religieuses. Il y avait alors un esprit de corps, un sentiment de la dignité professionnelle ; c'était par la science de bon aloi, par le zèle pour les progrès des élèves, par une conduite irréprochable qu'on s'assurait des titres à l'estime des familles et à la bienveillance des chefs hiérarchiques, parvenus eux-mêmes à leurs hautes fonctions par leur supériorité intellectuelle et les services rendus dans l'enseignement. Aujourd'hui, un grand maître de l'Université peut être improvisé. Le dieu État, dans ses caprices, dispose de cette lourde et noble charge au profit d'un romancier de troisième ordre ou d'un vaudevilliste plus que médiocre. Faut-il s'étonner après cela si le collège des professeurs ressemble si peu à ce qu'il était aux jours de liberté de l'ancien régime universitaire ? La brigue, la flatterie, les souplesses politiques sont de bien plus sûrs garants d'avancement que l'étude personnelle et la bonne tenue des classes. D'un autre côté, comment les maîtres ne seraient-ils pas découragés par les changements perpétuels de programme, et la direction donnée aux études par ces grands maîtres d'occasion, si radicalement incapables de remplir leurs fonctions ? Que deviendrait l'avenir, si l'on choisissait les généraux parmi les comédiens ou même les avocats ?

Aussi sommes-nous surpris de trouver encore, dans le corps enseignant officiel, tant de maîtres dignes, comme le regretté M. Anatole Feugère, de

figurer parmi ces vénérables professeurs qui faisaient honneur à l'ancienne Université. Leur nombre s'accroîtrait promptement si, affranchi du joug de la bureaucratie de l'État, et de l'humiliation du salaire budgétaire, le corps enseignant, recrutant et nommant lui-même ses chefs, ayant son budget propre alimenté par des dons généreux, la rétribution scolaire et les droits de diplôme, parvenait à reconquérir sa dignité avec son indépendance.

Tout le monde y gagnerait : ce serait un grand allègement pour nos budgets en déficit, et la France tombée presque au dernier rang pour la force des études, reprendrait son antique supériorité qui attirait jadis à Paris l'élite de la jeunesse de toutes les écoles d'Europe. Nous sommes surpris que des hommes comme M. Jules Simon n'aient point tenté de susciter un mouvement dans ce sens ; c'est l'unique moyen de régénérer chez nous l'enseignement secondaire et le haut enseignement, dont l'affaiblissement graduel nous mène au niveau humiliant de l'enseignement primaire.

Nos lecteurs verront, en lisant le beau et solide travail de M. Anatole Feugère, quels hommes d'élite se trouvent encore dans les rangs de l'Université. La notice sur la vie de l'auteur ne peut manquer de le faire aimer, ce qui ajoute un charme de plus à la lecture.

Dans une préface courte et d'une extrême modestie, M. Anatole Feugère a lui-même analysé son œuvre, qui se divise en trois parties. Dans la première, il consacre quelques pages à la biographie de Bourdaloue, afin de faire comprendre l'action qu'il a exercée sur les âmes et « l'efficace concours que les vertus du religieux prêtaient à l'éloquence et aux exhortations du prédicateur. » Cette introduction se complète par quelques indications relatives au texte, aux dates, aux éditions diverses des sermons de Bourdaloue et aux appréciations critiques dont ils ont été l'objet.

L'auteur détermine ensuite les procédés et les caractères de l'éloquence du grand prédicateur. Il montre de quelle manière et dans quel esprit il enseigne la doctrine chrétienne ; il insiste enfin sur les peintures morales par lesquelles il éclaircit et fortifie son enseignement. En résumé : 1^{re} partie, l'Éloquence ; 2^e partie, la Doctrine ; 3^e partie, la Peinture morale. Chaque partie se trouve subdivisée en deux chapitres. Dans l'Éloquence l'auteur considère d'abord le fond, c'est-à-dire l'invention des idées, les procédés de la composition, la méthode ; ensuite la forme, c'est-à-dire le ton, le style, l'action. Dans la Doctrine on considère d'abord ce qu'on doit croire, et, en second lieu, ce qu'on doit faire. Enfin, dans les Peintures morales l'orateur sacré représente tantôt le cœur humain en général, tantôt les mœurs particulières de l'époque.

A la fin de chacune des trois parties, M. A. Feugère détermine en quoi les caractères reconnus chez Bourdaloue, dans l'éloquence, la doctrine ou la peinture morale, étaient conformes aux idées, aux goûts, aux tendances de son siècle, et par là même nous conviennent moins.

Les citations tirées des œuvres de Bourdaloue sont nombreuses : elles sont la principale recommandation de ce travail, et elles en ont été assurément une des plus grandes difficultés. Le développement chez Bourdaloue est si fortement lié, la phrase est si ample et si complexe, qu'il est mal aisé de détacher des citations et de les borner de telle sorte qu'elles offrent un sens complet sans s'allonger outre mesure.

L'auteur cite souvent les Correspondances, les Mémoires originaux, qui permettent d'apprécier avec exactitude les mœurs et la société du dix-septième siècle : il a su mettre à profit les nombreux et remarquables ouvrages publiés de nos jours sur cette brillante époque de notre histoire.

L'âme profondément chrétienne de ce jeune professeur le rendait capable de cette étude du grand et pieux prédicateur de la cour de Louis XIV. Il a eu le bonheur de trouver dans son père un conseiller aussi dévoué que éminemment capable de l'aider à mener à bonne fin cette profonde étude : elle fera les délices des esprits sérieux qui ont gardé le goût des grandes pensées et du beau style.

A. CONARI.

ÉTUDE SUR L'ŒUVRE D'HONORÉ DE BALZAC. Une plaquette in-8°

Prix : 1 franc

J'en citerai une page seulement. Pour ceux qui voudront avoir une opinion raisonnée sur ce génie qu'on ne lit plus assez, je les engage à parcourir l'étude complète qui a valu à son auteur le prix d'éloquence décerné en 1888 par l'Académie française.

« Pénétrons plus avant dans ce monde créé par Balzac ; voyons en détail cette société fourmillante qui se rue à la conquête des jouissances et du pouvoir. Balzac est à la fois penseur et savant. Il met la volonté au premier rang des facultés humaines, et ses personnages, chez qui la folie guette souvent l'excès de volonté, sont en même temps pour lui des sujets d'observation scientifique. Buffon a fait la zoologie animale, Balzac exerçait la zoologie sociale. C'est l'idée qu'il annonce dans la préface de la *Comédie humaine*. Il caractérise à grands traits les différences et les ressemblances des hommes avec les animaux, faisant remarquer que, si les espèces zoologiques sont constamment semblables, ces espèces sociales, au contraire, subissent une transformation continuelle : « L'épicier devient certainement pair de France, dit-il, le noble descend parfois au dernier

rang social. » Une autre loi spéciale à l'homme c'est qu'à la différence de l'animal, il tend à présenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins. » De là la nécessité, pour le zoologiste social, d'étudier non seulement l'homme, mais son milieu changeant et variable comme lui-même. C'est par cette double investigation que le roman atteint à la hauteur de l'histoire et la dépasse même, du moins, celle qui a été faite jusqu'à présent par les historiens, oublieux d'écrire les mœurs. « Avec beaucoup de patience et de courage je réaliserais, dit-il, sur la France, au xix^e siècle, ce livre que nous regrettons tous que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde, ne nous aient malheureusement pas laissé sur leurs civilisations. » Tout s'enchaîne et se lie dans l'immense conception de Balzac, et il n'est pas un détail qui ne concoure à l'ensemble. Mais quelle exécution répondra à une pareille conception ? Comment faire pour scruter à fond la société contemporaine ? Le romancier, quelque attentive et sagace que soit son observation, n'a ni le temps de tout voir, ni la puissance de tout sentir. Il lui faut donc appeler à son aide une faculté essentielle au savant comme à l'artiste, qui a guidé Buffon et Cuvier, comme elle a servi à Shakespeare et à Molière : l'intuition. Sans l'intuition, comment Balzac aurait-il pu représenter toutes les classes sociales, tous les âges de l'homme ; peindre toutes les situations dans l'état-civil ou naturel ; le décrire mari ou célibataire, jeune homme ou jeune fille, vieille fille ou vieux garçon ; le faire avare ou prodigue, athée ou croyant ; peser l'influence des femmes sur le monde ; analyser l'homme de lettres, le militaire, le prêtre, le magistrat, le chef de bureau, l'homme de loi et l'homme hors la loi, les gens d'ancien régime et les gens de la Charte, le financier, l'usurier, le marchand, l'artiste et le médecin, tous évoluant dans le milieu qui leur est propre, la province ou Paris ? La description, chez Balzac, est de premier ordre ; personne avant lui n'avait si bien fait passer la plastique dans le verbe. Les villes, Paris, les façades des maisons, les appartements, les meubles, les coutumes, les couleurs, les lignes, toutes les formes et tous les aspects des êtres sont exprimés, non pas avec l'indifférence d'une vue s'arrêtant à la surface, mais avec l'observation divinatrice d'un penseur. Les choses y sont comme les âmes, dans ce style où l'extérieur traduit l'intérieur. « Penser, c'est voir », a-t-il dit dans *Louis Lambert*. Il pense et il regarde ; il regarde et il pense. Sa vue est une réflexion et une enquête. Voilà pourquoi les objets matériels prennent les devants sur son récit ; l'esprit, les idées, les mœurs, les goûts des personnages, nous les lisons sur le papier des murs avant de les apprendre du narrateur..... « Rien n'échappait à sa compréhension

encyclopédique. On se demande comment Balzac a pu apprendre et retenir tant de choses : l'organisation politique, administrative et judiciaire, les industries et les métiers, le vocabulaire des arts et des sciences, au point de pouvoir rédiger avec la même abondance un système d'impôts et des théories esthétiques. Pour construire son œuvre, sa vie lui a suffi à peine ; où a-t-il trouvé le loisir de l'étude et de l'observation ? Loin d'avoir eu, comme Descartes, le temps de lire dans le « grand livre du monde », Balzac n'a pu achever son propre livre ; pris entre la dette inexorable et le labeur quotidien, comment s'est-il frayé tant d'issues vers les connaissances spéciales ? En effet, les notions techniques remplissent et même encomrent ses ouvrages «... Balzac a excellé dans cette création parallèle, mais non semblable à l'œuvre de la nature. Il est peut-être l'écrivain qui, par sa fécondité inventive, a peuplé du plus grand nombre de figures « ce monde indestructible quoique fictif, comme dit Alexandre Dumas fils, que la pensée humaine a créé à côté du monde réel, pour nous consoler de celui-ci. » Philosophe, savant, observateur, Balzac a été surtout un grand faiseur d'hommes.

Oui, Balzac est un maître que les naturalistes d'aujourd'hui ont cherché à continuer, sans pouvoir l'imiter.

Il serait sans doute le premier à renier ceux qui prétendent s'autoriser de son nom et se réclamer de sa méthode.

NOËLS ET CANTIQUES, à saint Joseph, aux saints Anges gardiens, aux saints Patrons de la jeunesse chrétienne, aux bienheureuses vierges Agnès et Thérèse, par M. l'abbé PAUL FOUREZ. Chant avec accompagnement : 4 francs. Chant seul : 50 centimes.

LA VIERGE MÈRE DE DIEU, vingt cantiques. Deuxième série, par le même. Mêmes prix.

A JÉSUS ET A SON DIVIN CŒUR, vingt cantiques, par le même. Mêmes prix.

M. l'abbé Paul Fourez, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, a su mériter, depuis longtemps, les éloges des juges les plus compétents, par l'onction et la bonne facture de ses chants religieux, ainsi que par les qualités musicales de ses compositions d'une exécution facile et d'un caractère vraiment pieux.

Voici comment ces trois nouvelles publications ont été jugées par un professeur du Conservatoire royal de Liège :

« La musique de M. l'abbé Fourez, doyen de Châtelet, est soignée,

vraiment distinguée en même temps que d'une exécution très facile et accessible à tous les exécutants.

« A une époque où la musique religieuse est si tristement délaissée, où tant d'œuvres médiocres envahissent nos églises, on ne saurait trop recommander des recueils de chants aussi sérieux et aussi bien conçus que ceux de M. l'abbé Fourez.

« Tous ces cantiques renfermés par série en un joli volume auquel est joint un libretto minuscule, ne dépassant pas deux planches de gravure ou pour mieux dire deux pages.

« Ils rappellent en cela le mot de Rossini à certain romancier qu'il félicitait de produire des œuvres dont on pouvait embrasser l'ensemble d'un coup d'œil, de ces ouvrages sans verso : « Que tu es heureux ! disait spirituellement et d'un air d'envie le maestro, tu ne tournes pas toi ! »

M. l'abbé Fourez s'est donc procuré ce bonheur et a renfermé chacun de ses cantiques dans le cercle d'une pensée mélodique pleine d'émotion, de finesse et exprimée dans une bonne et saine langue harmonique.

« Si l'on nous demande de citer quelques-uns des cantiques qui nous ont plu davantage, nous indiquerons, dans les Noëls et cantiques à saint Joseph le n° 3, *Du Ciel ô divin enfant* ; le n° 5, *Offre au Seigneur ta prière pour nous* ; le n° 7, *Conduisez nos pas jusqu'aux cieux*.

« Dans les cantiques à la Vierge Mère de Dieu, le n° 7, *Jetez les yeux sur nous* ; le n° 13, *Lys dans la vallée* ; le n° 14, *Conduis au ciel nos pas victorieux* ; le n° 26, *Pour fêter ton beau mois* ; le n° 20, *O tendre Mère*. Dans le recueil des cantiques à Jésus et à son divin Cœur, nous citerons le n° 5, *Mets en lui tes amours* ; le n° 10, *Amour éternel au Cœur de Jésus* ; le n° 12, *Ton souvenir* ; le n° 17, *Trésor du juste, asile des pécheurs*... Mais en voilà plus qu'il ne faut, ce nous semble, pour bien démontrer que nous avons lu les cantiques de M. Paul Fourez, et qu'il n'y a dans nos éloges aucune trace de complaisance. L'avouerons-nous d'ailleurs ? En un sujet aussi grave, nous ne nous reconnaissons pas le droit de manquer de sincérité et d'induire nos lecteurs en erreur. Tout ce que nous pouvons faire, quand les compositions nous semblent sans intérêt, c'est de garder le silence ; il est fâcheux qu'on nous y force trop souvent. »

Nous ne pouvons que souscrire à cette appréciation d'un juge compétent, et nous sommes certains qu'elle sera aussi ratifiée par ceux de nos lecteurs qui se procureront ces nouvelles publications de M. l'abbé Paul Fourez.

ERNEST AIMÉ.

ÉTUDE SUR LE ROMAN

Il n'est point de fumier où le hasard ne puisse faire rencontrer une perle et la chose en elle-même ne pourrait causer à personne plus d'étonnement que cette très bonne étude sur le roman que nous trouvons dans *le Figaro*.

La vérité étant toujours la vérité, de quelque endroit qu'elle puisse sortir, nous soumettons à nos lecteurs l'appréciation de ce journal peu suspect en la matière et nous engageons fortement à la lire avec beaucoup de soin.

« La France est sans contredit le pays où se publient le plus de romans attrayants, du moins trouvés tels parce que la passion y occupe la principale place; la plupart sont malsains comme fond, beaucoup, très supérieurs comme forme. Il serait difficile de trouver dans une autre contrée un aussi grand nombre de romanciers écrivains de premier ordre que nous avons l'honneur de posséder.

« Le roman tient le premier rang dans la littérature moderne, aussi bien par sa multiplicité que par le degré d'attention qu'il attire et son influence. C'est lui, et non plus le théâtre, qui est « l'école des mœurs » et passe pour en être le miroir. C'est dans sa lecture, par la voie du feuilleton, qu'ouvrières, bourgeoises et grandes dames puisent chaque jour leurs modèles, meublent leur esprit, attendant avec impatience qu'il leur arrive des aventures pareilles à celles qu'elles lisent, y trouvant au besoin la science de faire naître ces aventures.

« Plus nous allons, moins on paraît avoir le temps de lire, et cependant on lit plus que jamais. C'est un véritable *steeple-chase* fantastique entre l'éditeur qui publie des livres et le lecteur qui les absorbe. Il est à craindre que nos descendants, s'ils veulent acquérir une connaissance approfondie de la littérature de notre siècle, ne soient obligés de consacrer leur vie entière à cette étude.

« Inévitablement, la serpe de la postérité élaguera à grands coups, surtout dans le taillis touffu des romans. Aussi bien écrits qu'ils soient, les ouvrages appartenant à ce genre ne comportent guère une seconde lecture. Pour y trouver la pensée susceptible de vivre dans notre esprit, il faut trop chercher parmi les scènes qui, le dénouement connu, n'offrent plus d'intérêt. A de rares exceptions, le roman ne fait pas partie des livres de fonds d'une bibliothèque, destinés à être relus et consultés.

« Quand une lecture élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage. Il est bon et fait de main de maître (La Bruyère). » Ce n'est pas

toujours cette pierre de touche que l'on emploie aujourd'hui pour juger les livres nouveaux, mais il n'est pas mauvais de le rappeler ici.

• Le roman, proprement dit, est un récit fictif, idéal, composé d'événements amenés à dessein par l'auteur à l'appui de l'opinion qu'il désire faire prévaloir. Il a donc pour but d'exciter l'imagination dans un sens ou dans un autre. Tantôt il éloigne du terre à terre la vie ordinaire pour la transporter dans un monde idéal, montrant la gloire, l'amour, l'héroïsme : il est alors chevaleresque, aventureux ; il peuple de scènes imaginaires la solitude de ceux dont l'existence est vide et terne ; il distrait.

• Tantôt, il dépeint ce qui se passe dans la vie réelle, au profit des lecteurs qui n'ont ni le temps ni les moyens d'acquérir l'expérience par l'observation. C'est la comédie humaine, qui sert en même temps de documents aux générations futures ; c'est le roman de mœurs, qu'il ne faut pas confondre avec le roman réaliste.

• Mais le roman manque parfois à ses devoirs. Il s'égare en cherchant son succès, soit dans un haut mérite littéraire, apprécié seulement de quelques initiés, oubliant que le plus grand nombre de ses lecteurs a plus besoin du fond que de la forme, que « le style n'est que l'écorce d'un livre, et qu'un arbre peut être bon, quoique l'écorce n'en vaille rien » ; soit que l'appât du gain porte l'auteur à escompter les mauvaises passions pour obtenir une vente plus fructueuse.

• Le mal ne serait pas si grand si les lectures pouvaient être mesurées comme les toniques, selon la force de l'intelligence et la position sociale. Mais chacun faisant en cela sa propre ordonnance, sans avoir eu le diplôme de docteur, les doses sont absorbées à tort et à travers.

• L'imagination des femmes ne saurait être trop modérée, tandis qu'il ne serait pas mauvais pour les hommes de planer un peu plus haut dans les régions éthérées. L'homme, en général, manque de foi en la sincérité du bon et du bien ; lors même qu'il la possède, cette foi, le sentiment pour lui n'est qu'un état nerveux tout féminin.

• Le dévouement exclusif si fréquent parmi les femmes est rarement pratiqué par les hommes, qui savent mieux qu'elles faire taire leur cœur devant des intérêts plus généraux, tout en étant moins forts pour résister à leurs passions.

• D'autre part, l'imagination ne les secondant pas, ils ignorent ces mille ruses féminines que le romancier emprunte souvent aux propres femmes de ces mêmes hommes, qui se trouvent, eux, sans défense contre les événements romanesques que le sexe féminin se plaît à semer sous leurs pas.

» La lecture du roman purement idéal, comme *le Rêve* de Zola, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, aussi pernicieuse pour la femme que celle du roman passionné, serait donc salutaire pour les hommes positifs, en suggérant à leur esprit des idées plus délicates, tandis que bien des jeunes gens ont besoin d'être prémunis contre l'astuce féminine (remarquons que c'est *le Figaro* qui parle), ou contre leur fatuité par des œuvres désillusionnantes comme la *Sapho* de Daudet et les romans de Balzac.

» Mais précisément la plupart des hommes ne lisent jamais de romans, pour plusieurs raisons fort excellentes et très pratiques; ils trouvent notamment que c'est perdre son temps que le passer à lire des récits qui ne sont dus qu'à l'imagination et à l'appréciation d'un autre être humain, lequel, tout en possédant le talent d'écrire, n'est pas tenu de posséder aussi le bon sens, la raison, le jugement, et n'a aucun motif pour nous indiquer ce qui est juste de préférence à ce qui est faux, du moment qu'il trouve son intérêt à faire autrement, ou qu'il ignore lui-même où est la vérité.

» Ce qui est faux ne vaut la peine ni d'être lu ni d'être dit. A quoi bon se meubler la cervelle de suppositions sur ce que l'on sait ne pas se passer dans la lune, tandis qu'il y a tant de choses réelles, tout aussi attrayantes et aussi curieuses, d'une utilité incontestable, que notre courte vie ne nous laisse pas le temps d'apprendre! Dans l'histoire des temps passés et dans celle de nos jours, dans les récits de voyages et dans les biographies, se trouvent des aventures aussi merveilleuses, des intrigues aussi passionnantes que celles que la plus féconde imagination sait inventer; au moins laissent-elles dans l'esprit une connaissance quelconque, un enseignement comme des événements arrivés en comportent toujours.

» Nous lisons pour connaître les idées d'esprits plus éclairés, plus expérimentés que le nôtre, comme l'on aime à causer avec des amis savants et spirituels. Non seulement un livre nous distrait, nous amuse, il nous convainc aussi et nous influence. Une lecture prônant des sentiments vulgaires équivaut à une causerie avec des gens vils. Lit-on un de ces ouvrages sans pensées sérieuses, au style ampoulé, plein d'expressions sonores, bien agencées, mais résonnant à vide, on croit posséder des idées, quand il ne reste que des mots; sous une recherche fastidieuse est cachée la pauvreté de la pensée de l'auteur. Est-ce, au contraire, un style serré, concis, clair comme celui de La Bruyère et de Boileau, dont chaque ligne fournirait un volume de commentaires, la tête se meuble d'excellents aphorismes, d'arguments forts et heureux.

« Ce sont ces livres-là, où l'on trouve des phrases à retenir et à citer, non pour leur forme uniquement, mais aussi pour la pensée originale et juste présentée, qui survivent à la mode et laissent des traces durables. Ce sont ceux-là que les hommes préfèrent lire.

« Les femmes lisent des romans pour passer le « temps », ce trop fidèle inséparable dont elles souhaitent si vivement prolonger la durée, et qui leur est, néanmoins, souvent lourd à supporter. Elles en lisent encore pour se procurer des sensations qui leur plaisent et dont elles sont privées.

« Aussi peut-on connaître par le genre de livres qu'une femme aime à lire ce qui la préoccupe et ce qui lui manque. Les romans où l'opulence la plus exagérée se trouve décrite sont lus avec avidité par les déclassées ambitieuses; les passionnés, par les recluses forcées; les épopées amoureuses et sentimentales, par les incomprises; les femmes qui habitent malgré elles une campagne isolée sont avides des descriptions de fêtes mondaines, et les blasées de la ville raffolent souvent des idylles rustiques.

« Toutes cherchent dans leurs lectures un aliment pour satisfaire leur imagination à jeun, comme le misérable à l'estomac vide croit se repaître devant la vitrine du marchand de comestibles, en respirant le fumet qui sort des cuisines.

« On peut presque comparer à la morphine l'effet produit sur les jeunes filles par la lecture des romans. Observez la lectrice qui se laisse accaparer par l'attrait d'aventures chimériques et passionnées; d'une page à l'autre, elle finit par y consacrer les plus belles heures de la journée qu'elle devrait employer d'une façon plus pratique.

« Énervée, pâle, les yeux cernés, elle étire ses membres engourdis; néanmoins, elle tient à continuer, elle veut arriver au dénouement, répondant de mauvaise grâce aux personnes qui la dérangent, elle néglige ses travaux quotidiens. Le temps s'écoule sans qu'elle puisse dire ce qu'elle a fait d'utile, ni citer les documents sérieux dont son esprit s'est enrichi. Il ne lui reste que des rêvasseries qui la plongent dans une espèce de torpeur. »

Il faut avouer que, pour une fois, les lecteurs de ce journal n'ont pas perdu leur temps et nous croyons ne pas le faire perdre non plus aux directeurs et directrices de bibliothèques en leur recommandant de lire et de faire lire ces quelques lignes, cela ne peut qu'inspirer de salutaires réflexions à ceux qui ont la responsabilité de jeunes intelligences avides toujours de sensations nouvelles.

J. DE N.

LES GENS DE MER, par L'AMIRAL PALLU DE LA BARRIÈRE

Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Tantôt triste et tantôt gaie, la note de ces tableaux est toujours intéressante et forte d'émotion ; c'est à la fois l'œuvre d'un artiste et d'un lettré, témoin cette belle page par laquelle débute le volume, avec cette épigraphe :

Nos sentiers sont sur les montagnes flottantes
de l'océan, notre maison sur l'abîme des flots.

RULE BRITANIA.

« Quand on débouche des bois de pins de Costebelle, près d'un sentier qui mène à Hyères, la mer se découvre brusquement : un petit accident de terrain la cache en cet endroit, à quelques pas du rivage. A peine faisait-elle entendre, quand je la vis, à la fin d'une nuit d'été, ce léger murmure de la Méditerranée, furtif comme le bruit d'une caresse que la mer donnerait à la terre. Tout n'était aussi que caresse, à cette heure, dans la nature, et si peu de poésie qu'on ait dans le cœur, il fallait répondre à l'appel que faisait sur tous les sens le plus beau spectacle qu'il y ait au monde. L'ourlet s'avancait et se retirait, par un mouvement, si humble et si doux, qui va bien à un lac ; l'océan, même lorsqu'il est le plus calme, a des ondulations plus graves et plus longues.

« Je ne sais pourquoi la vue de la mer rend triste : peut-être serait-il plus exact de dire qu'elle porte à rêver et à se perdre dans une sorte d'extase. Mais surtout quand cette nappe immense est aperçue brusquement, la voix s'arrête, le cœur se serre d'abord, et puis il s'élance. Il s'élance vers ce chemin qu'on a battu pendant la vie, qu'on parcourra demain, qui semblait autrefois si banal, où l'inconnu et le passé se confondent aujourd'hui dans un même charme. Et cependant, derrière cet horizon, l'imagination entrevoit avec effort d'autres horizons encore et les rivages qui sont le but. Il y a là une énumération qu'au bout de peu de temps l'esprit se fatigue à poursuivre ; une notion confuse de l'infini s'élève, et l'on tressaille comme sous une puissance devenue sensible et visible, comme dans une nuit silencieuse et étoilée.

« Cette impression est plus profonde encore chez les marins, surtout quand ils contemplent la mer du rivage. Les souvenirs, les regrets d'une part ; de l'autre, comme des désirs d'aventures s'éveillent en rouble et entrent en lutte. Il faut qu'il y ait au fond du cœur de tous les hommes une humeur voyageuse bien décidée, puisque rien ne peut en triompher, ni les dangers, ni les fermes résolutions, ni l'ennui qui semble offrir une

raison plus forte que les autres. Quand la mer se déroule sous les yeux, ces idées de départ se réveillent encore plus vives : c'est alors je ne sais quelle inquiétude, quelque chose de semblable peut-être à ce que ressentent les oiseaux voyageurs aux époques de leurs migrations. Ah ! des ailes pour voler aussi vers l'inconnu, des ailes pour quitter la vie tracée de tous les jours, pour s'élancer et se perdre dans l'éther !

« Il faut partir, et pourtant à ce moment même où l'on est emporté, malgré soi, vers cette ligne bleue qui touche le ciel, on détourne encore les yeux et on les reporte sur le bord du plancher solide : cet enivrement est troublé d'un regret.

« Ne faut-il pas un point d'appui pour ces désirs ailés ? et le charme de rêver, n'est-ce pas aussi de penser, dans un recoin de son cœur, qu'on n'a pas encore quitté ce qu'on aspire à quitter ? Ainsi est faite dans son essence cette mélancolie, ce charme et cette douleur qui clouent sur le rivage de la mer tant de silhouettes immobiles. Ainsi pensait Sindbad le marin, à chaque voyage qu'il entreprenait. Le berger de La Fontaine n'a pas été guéri de l'envie d'aller sur mer, comme on le dit. Ils sont repartis, comme nous repartirons tous, avec des larmes bientôt séchées ; comme l'oiseau voyageur, nous saisissons aussi des signes ; comme lui, nous cherchons notre route, malgré les orages de l'air, les ailes étendues, les yeux vers le ciel.

« En ce moment, une bouffée capiteuse vint saluer le promeneur. C'étaient les senteurs des algues et des fruits de mer, et aussi l'odeur poivrée des chênes-lièges, du thym, de la lavande sauvage et d'une espèce de fleurette blanche qui abonde sur ces côtes : senteurs de la mer ou de la terre parfumée de Provence. Je ne sais quel critique reprenait dernièrement un romancier sur la sensibilité d'odorat de son héroïsme : « Elle flaire une odeur de citron et de vanille ; la voilà perdue... Adieu le reste de la terre ! La douceur de cette sensation pénétrait ses désirs d'autrefois, et, comme les grains de sable sous un coup de vent, ils tourbillonnaient dans la bouffée subtile du parfum... » Est-il donc permis de séparer le corps de l'âme, et leur union ne se montre-t-elle pas aux moments de nos émotions les plus douces, de nos aspirations les plus pures ? L'odeur de la mer, par cette belle matinée de juin, me porta au cerveau, plus rapidement qu'un philtre que j'aurais bu : tant de pensées que je croyais mortes accoururent en foule, vivantes, précises et lumineuses. Au delà de cet horizon, à des milliers de lieues, était un monde différent du nôtre, que j'avais visité autrefois. Les années s'évanouirent et je revis les jours écoulés, le premier sourire de la vie, les moindres détails qui m'avaient

frappé, les visages que j'aimais. Ainsi entraîné vers le passé, j'allais d'un vol plus rapide que les habitants de l'air, dont j'enviais les ailes tout à l'heure.

« Ce sont ces souvenirs que j'ai essayé de retrouver et de raconter. J'ai eu moins de plaisir à les écrire qu'à les évoquer dans un rêve sur le bord de la Méditerranée. Ils m'étaient alors apparus sous les plus brillantes couleurs. Il m'a semblé que cet éclat s'évanouissait à mesure que j'essayais de le fixer, et qu'en détournant les yeux de l'enchanteresse, je revoyais le Pérou, la mer et l'Irlande, sous un jour plus vrai et moins séduisant. Ces souvenirs sont donc un mélange de deux impressions de voyage bien différentes, souvent corrigées l'une par l'autre, et toutes les deux ressenties à distance, dans une sorte de course idéale vers un temps qui n'est plus. »

Et ce sont des souvenirs assurément meilleurs, plus réconfortants que tous ceux que nos modernes romanciers se plaisent à évoquer. Et, n'est-ce point du reste retourner à Dieu que de retourner à la nature ! On se sent rafraîchi et comme reposé de toutes les petites, de toutes les vilenies humaines.

LES AVEUGLES, PAR UN AVEUGLE, par M. MAURICE DE LA SIZERANNE, avec une préface de M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française. Un volume in-12. Prix : 2 francs

M. d'Haussonville cite de ce livre une page éloquente, originale, pittoresque, de laquelle il dit : « Écrite sans que l'auteur essaie de faire œuvre littéraire. » — Tant mieux ! répondrons-nous ; c'est justement parce qu'elle n'a pas de prétention littéraire, — comme on l'entend aujourd'hui, — qu'elle appartient à la bonne littérature, à celle qui n'affecte pas de croire notre langue menacée de mourir d'inanition, si on ne lui infuse pas tout un nouveau vocabulaire, si, par exemple, au lieu de dire simplement qu'un oiseau s'envole, on ne dit pas qu'il s'ébroue d'un vol renflant (*sic*). Voici cette belle et consolante page :

- Il y a, pour l'aveugle, beaucoup de sens, beaucoup de bruits caractéristiques. Ici, c'est la cloche d'un couvent ; là, l'horloge d'une église, d'un hôpital ; ailleurs, un menuisier, un tailleur de pierres, une maison en construction. Tout est remarqué, associé et mis à profit. Tout cela est pour la ville, le village ; mais en pleine campagne la nature prend soin de donner à l'aveugle bien des indications, bien des jouissances qui sont autant de jalons pour sa route. Ici c'est un mouvement de terrain, une ornière, un passage rocailleux ou sablonneux, une clairière tapissée de gazon, de mousse, d'aiguilles de pin. Là, c'est un bois résineux, un pré, une

meule de foin, une touffe de genêts et de fleurs sauvages. Ailleurs, ce sera le chuchotement d'un ruisseau, le bruit des arbres ou des arbustes. Le lilas et le chêne ne disent pas la même chose, lorsque le vent passe ; ils ne frissonnent pas de la même manière en mai et en octobre. Autres sont les oiseaux qu'on entend lorsqu'on est assis au pied d'un vieil orme au milieu d'un grand bois, ou sur la berge de la rivière qui traverse la prairie... La nature est donc peuplée, vivante, variée pour l'aveugle. Sans doute il lui manque beaucoup de jouissances, d'indications que le clairvoyant possède ; mais il lui en reste de très pénétrantes, de très précises, que ce dernier soupçonne à peine, occupé qu'il est par les impressions vives, mais distrayantes, que donne la vue. »

En d'autres termes, et en donnant à ce plaidoyer *pro domo sua* toute son extension, il serait permis de se figurer les cinq sens comme formant un chiffre quelconque de jouissances qu'ils se partageraient par cinquièmes. La vue étant supprimée, le chiffre resterait le même, et chacun des quatre autres sens aurait un quart. Si cette arithmétique vous déplaît, nous dirons que chacun de ses quatre sens gagne ce que perd le cinquième.

Dans sa spirituelle introduction, M. de La Sizeranne nous apprend qu'il existe 32,000 aveugles en France, 200,000 en Europe, près de 2 millions sur la surface du globe. Voilà de quoi composer un public dont se contenterait l'amour-propre et le budget de bien des auteurs plus ou moins clairvoyants. Pourtant, ce n'est pas assez : nous vivons dans un temps, en présence d'une société, d'un gouvernement et d'une littérature, qui donnent envie de pousser au noir et de croire que le monde appartient désormais à tous les représentants de la laideur morale. Nous assistons à des spectacles, à des succès, à des scandales, à des ignominies, qui justifient le pessimisme d'un Schopenhauer. Or, le mépris est funeste à l'hygiène de la conscience et de l'âme. Il est bon de se rasséréner et de s'assainir au contact de quelques nobles et généreux esprits qui contrastent avec l'abaissement universel. Le beau livre de M. Maurice de La Sizeranne ne réconcilie pas seulement avec le malheur d'être aveugle, mais aussi avec le chagrin de subir les prospérités du mal.

QUELQUES SCÈNES DE LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR

JÉSUS-CHRIST, par M. l'abbé BURGHIÈRE, chanoine de la cathédrale de Rodez. Un volume in-8° de 388 pages. Prix : 3 francs

Après avoir examiné ce bel ouvrage, nous allions en écrire le compte rendu, quand nous nous apercevons qu'en forme d'approbation Mgr l'évêque de Rodez en a fait lui-même une analyse très complète. Notre appréciation

personnelle ne saurait valoir pour le lecteur ni pour l'auteur le suffrage d'une si haute autorité ; nous ne pouvons mieux faire que de la reproduire ici presque intégralement.

« Je ne doute pas, dit Mgr de Rodez à l'auteur, que votre ouvrage ne soit lu avec un grand intérêt et un vrai profit par le clergé et les fidèles un peu instruits, de tous les rangs.

» Dans l'Introduction, vous caractérisez avec force et netteté les erreurs contemporaines sur la doctrine, la vie, la personne même de Notre Seigneur. Vous voulez, avec raison, y opposer le récit de l'Évangile sur la Passion, présenté avec une parfaite exactitude et expliqué à l'aide d'une science solide et sûre d'elle-même.

» Le récit s'ouvre par la résurrection de Lazare qui symbolise la chute et la résurrection de l'humanité, ainsi que la mort et la renaissance spirituelles.

» Vous suivez ensuite, pas à pas, l'ordre historique des faits, selon la concordance des Évangiles, jusqu'à la mort de Notre Seigneur. Vous les examinez à fond, vous en montrez le véritable caractère, et vous faites ressortir les principaux enseignements qui y sont renfermés.

» Le vrai sens des Écritures nous y est révélé par le rapprochement des prophéties et des faits qui en sont l'accomplissement, par les interprétations des Pères et des Docteurs, par les vestiges des anciennes traditions que vous avez eu soin de recueillir.

» La divinité du Sauveur y est solidement établie par le miracle de la résurrection de Lazare, par les autres miracles si éclatants qui ont accompagné la Passion, et par la mort elle-même du Sauveur, qui paraît plus grand sur la Croix que dans les plus éclatants miracles de sa vie mortelle.

» Le développement du sens mystique vous donne lieu de tracer les règles les plus sages pour la direction spirituelle des âmes.

» Le style est en harmonie avec les graves et importants sujets que vous traitez ; il est constamment correct, ferme et noble. »

Après un pareil suffrage venant d'un juge si vénérable, le succès de cet excellent livre est assuré.

X.

**EXPOSITION ÉLÉMENTAIRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE,
EN FACE DES ERREURS MODERNES**, à l'usage des maisons
d'éducation et des catéchismes de persévérance, par M. L'ABBÉ A.-R. MOULIN.
Un volume in-12 de 490 pages. Prix : 4 francs

La première recommandation pour un ouvrage de cette nature, c'est d'être revêtu de l'approbation motivée de l'autorité ecclésiastique. Voici

en quels termes Mgr l'évêque de Belley autorise la publication de l'œuvre de M. l'abbé Moulin :

« L'exposition élémentaire de la doctrine catholique de M. l'abbé Moulin est le complément de son précédent ouvrage intitulé : *Démonstration de la divinité du catholicisme*, dont le succès ne permet pas de douter que ce nouveau traité ne soit bien accueilli par le public religieux, en particulier par les maisons d'éducation.

« Nous l'avons fait examiner, et, sur le rapport qui nous a été présenté, nous sommes heureux de le bénir et de lui donner notre approbation »

L'auteur a le mérite, trop rare malheureusement, de suivre franchement la voie tracée par Notre Saint Père le Pape Léon XIII, pour la controverse actuelle et la préservation de la foi chez les fidèles ; il dénonce franchement les chefs de la ligue antichrétienne, les inspireurs de tous les journaux et de tous les ouvrages qui attaquent l'Église.

« En signalant, dit-il, et en réfutant sommairement dans cette Exposition élémentaire de la doctrine catholique, les erreurs modernes opposées à la vérité révélée, nous croyons pouvoir les désigner sous le nom d'erreurs *franc-maçoniques*. Cette dénomination est justifiée par ce fait incontestable, que les loges sont les antres ténébreux d'où sont sorties toutes ces erreurs, les officines où se fabriquent toutes les hérésies, tous les mensonges, tous les blasphèmes. *A notre époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la Société des FRANCS-MAÇONS. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions, et ils rivalisent d'audace contre l'auguste Majesté de Dieu. C'est publiquement, à ciel ouvert, qu'ils entreprennent de ruiner la sainte Église, afin d'arriver, si faire se pouvait, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables à Jésus-Christ.* (LEON XIII.)

« Anéantir le christianisme et avec lui tout ordre social, toute civilisation, tel est le but, le secret depuis longtemps découvert de la *Franc-maçonnerie*. Voilà pourquoi les Souverains Pontifes ont publiquement dénoncé dès le principe, aux gouvernements et aux peuples, cette association criminelle, non moins *pernicieuse aux intérêts du christianisme qu'à ceux de l'autorité civile.* (LEON XIII.)

« Non pas que tous les francs-maçons pris individuellement soient sciemment complices de la guerre faite à la religion et aux principes sociaux, et qu'ils professent les doctrines abominables de la secte. « *Parmi eux, il peut s'en trouver, et même un bon nombre, qui, bien que non exempts de*

faute, pour s'être affiliés à de semblables sociétés, ne trempent cependant pas dans leurs actes criminels, et ignorent le but final que ces sociétés s'efforcent d'atteindre. » (LEON XIII.)

Quand on signale les francs-maçons comme les ennemis de Dieu, de Jésus-Christ et de son Église, il s'agit donc de la Franc-maçonnerie prise dans son ensemble, de ce qu'on pourrait appeler l'*esprit franc-maçonistique*, esprit dont les sectaires ont imbu des gens même qui ne sont point affiliés à la secte.

Dans la maçonnerie, le parti dirigeant, vraiment pervers, qui connaît seul le plan de campagne, est peu nombreux ; la grande multitude est dirigée et travaille à son insu à l'œuvre de corruption et de destruction par ses votes et ses contributions volontaires. Les chefs recherchent particulièrement des hommes honorables pour cacher leurs desseins. Mais nous sommes arrivés à un moment où il n'est plus permis de se faire illusion et où il faut s'attacher fortement à l'Église, qui seule peut nous sauver de l'effroyable catastrophe que préparent les sociétés secrètes.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir si bien compris les besoins de notre siècle, et de s'être conformé à la direction donnée par le Saint-Siège. La doctrine chrétienne demeure toujours invariable, parce qu'elle est la vérité révélée ; mais les formes de l'erreur changent avec les époques, et il faut prémunir les fidèles contre les dangers auxquels se trouvent exposées leur foi et leurs mœurs ; il faut leur faire comprendre les devoirs particuliers que leur imposent la situation présente et la tactique actuelle de l'armée de Satan, qui a levé si audacieusement sa bannière. Elle prétend la faire flotter sur le Vatican même ; comme on l'a dit avec cynisme, à l'occasion de cette fête célébrée à Turin en l'honneur de Lucifer, en plein théâtre, en 1882, où l'on chanta aux applaudissements d'une foule en délire l'*Inno a Satana*, (*l'hymne à Satan*) où se trouve cet horrible blasphème : « Salut ô Satan, ô Rebellion, ô Force vengeresse de la raison ! à toi le sacrifice de notre encens et de nos vœux ! »

Salute. o Satana,
o ribellione,
o forza vindice,
della ragione
Sacri a te salgano
gl' incensi e i voti !

Aujourd'hui c'est la franc-maçonnerie elle-même qui proclame la vérité

de cette parole profonde de Joseph de Maistre : « La Révolution est satanique dans son essence. »

Il ne s'agit donc pas d'une question politique, mais d'une lutte essentiellement religieuse : la guerre de Satan contre Dieu et son Église. C'est ce que le fidèle Vicaire de Jésus-Christ a proclamé en recommandant aux prêtres de s'appliquer *avant tout* à démasquer la franc-maçonnerie, pour prémunir les peuples chrétiens contre les menées perfides de cette secte satanique.

Honneur aux ministres de Jésus-Christ qui ont, comme M. l'abbé Moulin, le courage d'aller droit à l'ennemi.

I. CARNO.

JUIFS ET FRANCS-MAÇONS, DE L'IDENTITÉ DE LEURS PROGRAMMES

« Donc, ceux qui nous affirment que le conseil universel, mais secret, de la Maçonnerie, composé de neuf membres, doit tenir en réserve, pour les représentants de la nation juive, un minimum de cinq sièges parce qu'ainsi le veut la constitution maçonnique, nous affirment ce que les simples lois du bon sens nous ont déclaré être (1). »

Comme, dans ce siècle de soi-disant progrès, la lumière est ce qui existe de plus rare, parce que les peuples, la France principalement, trompés par leurs sophistes, s'éloignent de plus en plus de la vérité, il importe qu'ils soient désabusés et éclairés sur le compte de ceux qui les conduisent. Or, ceux qui déclarent les conduire viennent de proclamer récemment, dans le couvent maçonnique de la rue Cadet, que depuis un siècle rien ne s'est fait dans le monde que par la franc-maçonnerie. Il devient donc nécessaire de prouver, en première ligne, au Français par trop naïf, que ce n'est pas au franc-maçon qu'il obéit réellement, mais au juif, et que le but de celui-ci est de le ruiner, de l'assujettir à l'esclavage après l'avoir fait apostasier. Si cela lui convient, s'il préfère ce joug, dont le poids se fait déjà sentir si lourdement sur ses épaules, à la sainte liberté des nations chrétiennes, alors qu'il le subisse en connaissance de cause, sans pouvoir reprocher à personne de lui avoir laissé ignorer l'abîme dans lequel il se précipite tête baissée.

Nous empruntons au *Contemporain* du 1^{er} juillet 1880 le discours d'un grand rabbin publié par sir John Readclif, sous le titre de *Compte rendu*

(1) *Le Juif et la Judaisation du peuple chrétien*, par Gougenot des Mousseaux. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50. Paris, F. Wattelier et C^{ie}.

des événements politico-historiques survenus dans les dix dernières années.

Les divers passages de ce document nous montrent avec quel art et quelle persévérance le juif étend sur les chrétiens le filet dans lequel il les enlance, et le cri de triomphe qu'il pousse déjà en apercevant le moment rapproché où les mailles en seront tellement serrées qu'il n'y aura plus pour eux de moyens d'en sortir.

Que le lecteur soit lui-même juge de ce que nous avançons.

Voici ce discours :

« Nos pères ont délégué aux élus d'Israël le devoir de se réunir une fois
» chaque siècle autour de la tombe du grand maître Caleb, saint rabbin
» Syméon-Ben-Jhuda, dont la science livre aux élus de chaque génération
» le pouvoir sur toute la terre et l'autorité sur tous les descendants
» d'Israël.

« Voilà déjà dix-huit siècles que dure la guerre d'Israël avec cette
» puissance qui avait été promise à Abraham, mais qui lui a été ravie par
» la Croix. Foulé aux pieds, humilié par ses ennemis, sans cesse sous la
» menace de la mort, de la persécution, de rapt et viols de toute espèce,
» le peuple d'Israël n'a pas succombé, et s'il est dispersé par toute la
» terre, c'est que toute la terre doit lui appartenir.

« Depuis plusieurs siècles, nos savants luttent courageusement et avec
» une persévérance que rien ne peut abattre contre la Croix. Notre peuple
» s'élève graduellement et sa puissance grandit chaque jour. A nous
» appartient ce dieu du jour qu'Aaron nous a élevé au désert, ce Veau d'or,
» cette divinité universelle de l'époque.

« Lors donc que nous nous serons rendus les uniques possesseurs de tout
» l'or de la terre, la vraie puissance passera entre nos mains, et alors
» s'accompliront les promesses qui ont été faites à Abraham.

« L'or, la plus grande puissance de la terre.. l'or, qui est la force, la
» récompense, l'instrument de toute puissance, ce tout que l'homme craint
» et qu'il désire... voilà le seul mystère, la plus profonde science sur l'esprit
» qui régit le monde. Voilà l'avenir!

« Dix-huit siècles ont appartenu à nos ennemis: le siècle actuel et les
» siècles futurs doivent nous appartenir à nous, peuple d'Israël, et nous
» appartiendront sûrement.

« Voici la dixième fois depuis mille ans de lutte atroce et incessante avec
» nos ennemis, que se réunissent dans ce cimetière, autour de la tombe de
» notre grand maître Caleb, saint Rabbin Syméon Ben-Jhuda, les élus de
» chaque génération du peuple d'Israël, afin de se concerter sur les moyens

« de tirer avantage, pour notre cause, des grandes fautes et péchés que ne cessent de commettre nos ennemis les chrétiens.

« Chaque fois le nouveau sanhédrin a proclamé et prêché la lutte sans merci avec ces ennemis; mais dans nul des précédents siècles nos ancêtres n'étaient parvenus à concentrer entre nos mains autant d'or, conséquemment de puissance, que le xix^e siècle nous en a légué. Nous pouvons donc nous flatter, sans téméraire illusion, d'atteindre bientôt notre but, et jeter un regard assuré sur notre avenir.

« La persécution et les humiliations, ces temps sombres et douloureux que le peuple d'Israël a supportés avec une héroïque patience, sont fort heureusement passés pour nous, grâce aux progrès de la civilisation chez les chrétiens, et ce progrès est le meilleur bouclier derrière lequel nous puissions nous abriter et agir pour franchir d'un pas rapide et ferme l'espace qui nous sépare de notre but suprême.

« Jetons seulement les yeux sur l'état matériel de l'Europe et analysons les ressources que se sont procurés les Israélites depuis le commencement du siècle actuel par le seul fait de la concentration, entre leurs mains, des immenses capitaux dont ils disposent en ce moment... Ainsi, à Paris, Londres, Vienne, Berlin. Amsterdam, Hambourg, Rome, Naples, etc., et chez tous les Rothschild, partout les Israélites sont maîtres de la situation financière, par la possession de plusieurs milliards, sans compter que, dans chaque localité de second et de troisième ordre, ce sont eux encore qui sont les détenteurs des fonds en circulation, et que, partout, sans les fils d'Israël, sans leur influence immédiate, aucune opération financière, aucun travail important ne pourrait s'exécuter.

« Aujourd'hui, tous les empereurs, rois et princes régnants sont obérés de dettes contractées pour l'entretien d'armées nombreuses et permanentes, afin de soutenir leurs trônes chancelants. La Bourse cote et règle ces dettes, et nous sommes en grande partie maîtres de la Bourse sur toutes les places. C'est donc à faciliter encore de plus en plus les emprunts qu'il faut nous étudier, afin de nous rendre les régulateurs de toutes les valeurs et, autant que faire se pourra, prendre, en nantissement des capitaux que nous fournissons aux pays, l'exploitation de leurs lignes de fer, de leurs mines, de leurs forêts, de leurs grandes forges et fabriques ainsi que d'autres immeubles, voire même de leurs impôts.

« L'agriculture restera toujours la grande richesse de chaque pays. La possession des grandes propriétés territoriales vaudra toujours des honneurs et une grande influence aux titulaires. Il suit de là que nos efforts doivent tendre aussi à ce que nos frères en Israël fassent d'importantes

» acquisitions territoriales. Nous devons donc, autant que possible, pousser
» au fractionnement de ces grandes propriétés, afin de nous en rendre
» l'acquisition plus prompte et plus facile.

» Sous le prétexte de venir en aide aux classes travailleuses, il faut faire
» supporter aux grands possesseurs de la terre tout le poids des impôts,
» et lorsque les propriétés auront passé dans nos mains, tout le travail
» des prolétaires chrétiens deviendra pour nous la source d'immenses
» bénéfices.

» L'Église chrétienne étant un de nos plus dangereux ennemis, nous
» devons travailler avec persévérance à amoindrir son influence, il faut
» donc greffer, autant que possible, dans les intelligences de ceux qui
» professent la religion chrétienne, les idées de libre-pensée, de scepticisme,
» de schisme et provoquer les disputes religieuses si naturellement fécondes
» en divisions et en sectes dans le christianisme.

» Logiquement, il faut commencer par déprécier les ministres de cette
» religion ; déclarons-leur une guerre ouverte, provoquons les soupçons sur
» leur dévotion, sur leur conduite privée et par le ridicule et par le
» persiflage, nous aurons raison de la considération attachée à l'état et à
» l'habit.

» Chaque guerre, chaque révolution, chaque ébranlement politique ou
» religieux rapproche le moment où nous atteindrons le but suprême vers
» lequel nous tendons.

» Le commerce et la spéculation, deux branches fécondes en bénéfices,
» ne doivent jamais sortir des mains israélites, et d'abord il faut accaparer
» le commerce de l'acool, du beurre, du pain et du vin, car par là nous nous
» rendrons maîtres absolus de toute l'agriculture et en général de toute
» l'économie rurale. Nous serons les dispensateurs des grains à tous, mais
» s'il survenait quelques mécontentements produits par la misère, il nous
» sera toujours temps d'en rejeter la responsabilité sur les gouvernements.

» Tous les emplois publics doivent être accessibles aux Israélites, et une
» fois devenus titulaires, nous saurons, par l'obséquiosité et la perspicacité
» de nos *facteurs*, pénétrer jusqu'à la première source de la véritable
» influence et du véritable pouvoir. Il est entendu qu'il ne s'agit que de ces
» emplois auxquels sont attachés les honneurs, le pouvoir ou les privilèges,
» car pour ceux qui exigent le savoir, le travail et le désagrément, ils
» peuvent et doivent être abandonnés aux chrétiens. La magistrature est
» pour nous une institution de première importance. La carrière du
» barreau développe le plus la faculté de civilisation et initie le plus aux
» affaires de ces ennemis naturels, les chrétiens, et c'est par elle que nous

« pouvons les réduire à notre merci. Pourquoi les Israélites ne deviendraient-ils pas ministres de l'instruction publique, quand ils ont eu si souvent le portefeuille des finances ? Les Israélites doivent aussi aspirer au rang de législateurs, en vue de travailler à l'abrogation des lois faites par les Goïms (infidèles pécheurs) contre les enfants d'Israël, les vrais fidèles, par leur invariable attachement aux saintes lois d'Abraham.

« Du reste, sur ce point, notre plan touche à la plus complète réalisation, car le progrès nous a presque partout reconnu et accordé les mêmes droits de cité qu'aux chrétiens ; mais ce qu'il importe d'obtenir, ce qui doit être l'objet de nos incessants efforts, c'est une loi moins sévère sur la *banqueroute*. Nous en ferons pour nous une mine d'or bien plus riche que furent jadis les mines de la Californie.

« Le peuple d'Israël doit diriger son ambition vers ce haut degré de pouvoir d'où découlent la considération et les honneurs : le moyen le plus sûr d'y parvenir est d'avoir la haute main sur toutes les opérations industrielles, financières et commerciales, en se gardant de tout piège et de toute séduction qui pourraient l'exposer au danger de poursuites judiciaires devant les tribunaux du pays. Il apportera donc, dans le choix de ces sortes de spéculations, la prudence et le tact qui sont le propre de son aptitude congéniale pour les affaires. Nous ne devons être étrangers à rien de ce qui conquiert une place distinguée dans la société : philosophie, médecine, droit, économie politique, en un mot toutes les branches de la science, de l'art, de la littérature, sont un vaste champ où les succès doivent nous faire la part large et mettre en relief notre aptitude.

« Ces vocations sont inséparables de la spéculation. Ainsi la production d'une composition musicale, ne fût-elle que très médiocre, fournira aux nôtres une raison plausible d'élever sur un piédestal et d'entourer d'une auréole l'Israélite qui en sera l'auteur. Quant aux sciences, médecine et philosophie, elles doivent faire également partie de notre domaine intellectuel.

« Un médecin est initié aux plus intimes secrets de la famille, et a comme tel entre les mains la santé et la vie de nos mortels ennemis, les chrétiens.

« Nous devons encourager les alliances matrimoniales entre Israélites et chrétiens, car le peuple d'Israël, sans risquer de perdre à ce contact, ne peut que profiter de ces alliances ; l'introduction d'une certaine quantité de sang impur dans notre race, élue par Dieu, ne saurait la corrompre, et nos filles fourniront par ces mariages des alliances avec les familles chrétiennes en possession de quelque ascendant et pouvoir. En échange

» de l'argent que nous donnerons, il est juste que nous obtenions l'équivalent
» en influence sur tout ce qui nous entoure. La parenté avec les chrétiens
» n'emporte pas une déviation de la voie que nous nous sommes tracée, au
» contraire; avec un peu d'adresse, elle nous rendra les arbitres de leur
» destinée.

» Il serait désirable que les Israélites s'abstinsent d'avoir pour maîtresse
» des femmes de notre sainte religion, et qu'ils choisissent pour ce rôle
» parmi les vierges chrétiennes. Remplacer le sacrement de mariage
» à l'église par un simple contrat devant une autorité civile quelconque,
» serait pour nous d'une grande importance, car alors les femmes chré-
» tiennes afflueraient dans notre camp.

» Si l'or est la première puissance de ce monde, la seconde est sans
» contredit *la Presse*. Mais que peut la seconde sans la première? Comme
» nous ne pouvons réaliser ce qui a été dit plus haut, sans le secours de
» la Presse, il faut que les nôtres président à la direction de tous les
» journaux quotidiens dans chaque pays. La possession de l'or, l'habileté
» dans le choix des moyens d'assouplissement des capacités vénales nous
» rendront les arbitres de l'opinion publique et nous donneront l'empire
» sur les masses.

» En marchant ainsi pas à pas dans cette voie et avec la persévérance
» qui est notre grande vertu, nous repousserons les chrétiens et rendrons
» nulle leur influence. Nous dicterons au monde ce en quoi il doit avoir foi,
» ce qu'il doit honorer et ce qu'il doit maudire. Peut-être quelques indivi-
» dualités s'élèveront-elles contre nous et nous lanceront-elles l'injure et
» l'anathème, mais les masses dociles et ignorantes écouteront et pren-
» dront notre parti. Une fois maîtres absolus de la Presse, nous pourrons
» changer les idées sur l'honneur, sur la vertu, la droiture de caractère et
» porter le premier coup à cette institution *sacro-sainte* jusqu'à présent,
» *la famille*, et en consommer la dissolution. Nous pourrons extirper la
» croyance et la foi dans tout ce que nos ennemis les chrétiens ont jusqu'à
» ce moment vénéré, et nous faisant une arme de l'entraînement des pas-
» sions, nous déclarerons une guerre ouverte à tout ce qu'on respecte et
» vénère.

» Que tout soit compris, noté et que chaque enfant d'Israël se pénètre
» de ces vrais principes. Alors notre puissance croitra comme un arbre
» gigantesque dont les branches porteront des fruits qui se nomment,
» *richesse, jouissance, pouvoir*, en compensation de cette condition
» hideuse qui, pendant de longs siècles, a été l'unique lot du peuple d'Israël.
» Lorsqu'un des nôtres fait un pas en avant, que l'autre le suive de près;

» que si le pied lui glisse. qu'il soit secouru et relevé par ses coréligion-
» naires. Si un Israélite est cité devant les tribunaux du pays qu'il habite,
» que ses frères en religion s'empressent de lui donner aide et assistance,
» mais seulement lorsque le prévenu aura agi conformément aux lois
» qu'Israël observe strictement et garde depuis tant de siècles.

» Notre peuple est conservateur fidèle aux cérémonies religieuses et
» aux usages que nous ont légués nos ancêtres.

» Notre intérêt est qu'au moins nous simulions le zèle pour les questions
» sociales à l'ordre du jour, celles surtout qui ont trait à l'amélioration
» du sort des travailleurs, mais en réalité nos efforts doivent tendre à
» nous emparer de ce mouvement de l'opinion publique et à le diriger.

» L'aveuglement des masses, leur propension à se livrer à l'éloquence,
» aussi vide que sonore dont retentissent les carrefours, en font une proie
» facile et un double instrument de popularité et de crédit. Nous trouverons
» sans difficulté parmi les nôtres, l'expression de sentiments factices et
» autant d'éloquence que les chrétiens sincères en trouvent dans leur
» enthousiasme

» Il faut autant, que possible, entretenir le prolétariat, le soumettre à
» ceux qui ont le maniement de l'argent. Par ce moyen, nous soulèverons
» les masses quand nous le voudrons. Nous les pousserons aux boulever-
» sements, aux révolutions, et chacune de ces catastrophes avance d'un
» grand pas nos intérêts intimes et nous rapproche rapidement de notre
» unique but, celui de régner sur la terre, comme cela avait été promis
» à notre père Abraham. »

Ici se termine cette pièce, aussi accusatrice pour l'Israélite que pour le franc-maçon. Si les faits qui se déroulent sous nos yeux n'étaient pas aussi conformes qu'ils le sont aux instructions données à son peuple par le rabbin cité par sir John Readclif, nous pourrions dire qu'il y a, dans ce document, de l'exagération. Mais chaque jour nous apporte une nouvelle preuve de son effrayante réalité.

La perte de la France et des États chrétiens est une chose décidée. Elle n'est plus qu'une question de temps si les peuples ne reviennent pas à l'Église et à ses préceptes, et s'ils ne relèvent pas cet étendard de la Croix, qui a été leur sauvegarde pendant tant de siècles, et que leurs ennemis cherchent à faire disparaître.

Ceux-ci savent mieux que nous d'où provient notre force, et pendant que nous regardons, avec une indifférence qui tient de l'hébétément, abattre ce signe de notre salut, ils n'épargnent aucun effort pour nous priver de son secours.

Encore une réflexion. Dans ce programme de juif moderne, pas une pensée élevée, pas un élan vers le ciel, vers une vie meilleure et éternelle. Le terre-à-terre, les jouissances matérielles, le pouvoir ici-bas ! c'est cette déchéance qu'il accepte pour lui-même. On se figure ce que sera, sous ce joug, le sort de ceux qu'il y aura assujettis, le désespoir de ces âmes, privées d'ailleurs des biens terrestres et n'ayant plus, dans leur rude esclavage, les espérances immortelles de leurs aïeux.

Ces fameux mots de *Liberté, Égalité, Fraternité*, que deviendront-ils pour les peuples chrétiens courbés sous la plus dure des servitudes ! Il est temps de démasquer les hypocrites qui abusent de cette devise pour imposer plus facilement le programme juif et maçonnique que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur.

Finissons cet aperçu par cette prédiction effrayante du T. R. P. Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame :

« Si l'Évangile et la Patrie se séparaient enfin, c'en serait fait de nous, parce que c'en serait fait de notre caractère national. La France ne serait plus qu'un lion mort, et on la trainerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire. »

LES DRAMES EN UN ACTE EN VERS, par HENRI TRICARD S. J.

Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Citons la dernière pièce du livre, la plus récente en date, *Lamennais*. Ce Lamennais dans la révolte, tourmenté par des regrets inavoués, soutenu par un orgueil invincible, fiévreux, ardent et mélancolique, est représenté d'une façon saisissante. Écoutez-le rêvant tout haut au bruit d'une chanson bretonne :

Trois ans ! — Rien que trois ans ? — Non, trois siècles depuis.

Un abîme ! — A ce chant tous les beaux jours enfuis

Reviennent... La Chesnaye... Oui, le bois solitaire,

L'étang mélancolique où planait le mystère,

L'eau sombre qu'on voyait sous la brise frémir,

Et ces pins sous lesquels j'aurais voulu dormir,

Ce sol où mon bâton me dessinait ma tombe.

L'air s'achève : tout meurt, tout finit, tout succombe.

— Il reprend ! — De nouveau je me sens envahir.

A ce charme des sons faut-il donc obéir ?

Et pourquoi ces tableaux ! Le vallon, les mélèzes,

Et Saint-Malo là-bas : les grèves, les falaises,

La grande mer au loin sous les feux du soleil

Comme dans la fournaise un bouclier vermeil....

Or voilà qu'une épreuve terrible va venir au pauvre renégat. C'est la visite d'un étranger (l'anecdote est vraie d'ailleurs, et le P. Tricard n'a fait que l'arranger) venant du fond de la Suisse, après avoir lu l'*Essai sur l'Indifférence*, pour se jeter aux genoux de l'homme qui l'a si puissamment remué, et lui demander l'absolution qui refera de lui un chrétien. Or, entre temps, Lamennais est devenu l'auteur des *Paroles* et son visiteur n'en a rien su; et chaque mot est une blessure pour l'apostat qui reste confondu, hésite, et n'ose ni jouer la comédie en confessant le pauvre enfant, comme le lui conseille Béranger, ni

Lui déclarer tout franc en paroles bien nettes
Que ces dogmes vieillis sont au fond des sornettes.....

Le doute est trop fort :

Admettons-le; la foi n'est qu'un beau songe,
Faudra-t-il dissiper cet innocent mensonge,
Ce rêve pur et doux?...
Ah! l'enfer! Voulez-vous que j'y lance cette âme?
(*A mi-voix*) Non, c'est assez d'un seul pour l'éternelle flamme.

Et comme le chansonnier libertin continue de rire :

.....Bah! ce point noir troublerait mon azur.
Mieux vaut ne pas songer à ces dogmes moroses.
Vivons, buvons, goûtons le doux parfum des roses.
Et quand viendra l'instant d'aller sous les cyprès,
Nous saurons bien alors ce que l'on trouve après.....

comme il insulte à la fin celui qu'il sent malgré tout meilleur et plus grand que lui :

Vous, tête de génie, et volonté d'enfant !
.....
Partez, courez à Rome en pénitent docile ;
Baisez le saint orteil, montrez-vous bien rampant.
Le saint Père dira: « Cher fils, il se repent ! »

Lamennais, dont l'orgueil et les généreux élans se révoltent ensemble, chasse de chez lui le *chansonnier lubrique*. Puis revenant à son visiteur, il le renvoie, sans lui expliquer pourquoi, à un saint prêtre, et comme le jeune homme lui demande au moins un mot, qui soit un dernier souvenir.

Brillant pour m'éclairer, fort pour me soutenir.
« Voulez-vous, lui répond-il, garder, sauver votre âme »
Marcher droit jusqu'au bout dans la même carrière?
Fuyez bien, pauvre enfant, fuyez le noir écueil,
L'écueil où tout se brise, — et qu'on nomme orgueil!

Ces vers nous consolent un peu des trop fameux BLASPHEMES. Nous voudrions en conseiller la lecture à cet auteur si proné qui se fait un piédestal d'une orgueilleuse impiété.

LES CYNIQUES, par GODRÉ-NEMOURS. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Parmi les nombreux et piquants portraits qui remplissent cet ouvrage, choisissons celui de *Jules Torvard*. Nous nous fions à l'intelligence de nos lecteurs pour retrouver le véritable nom de ce triste héros.

« Jules Torvard débuta dans la vie politique par le journal et la brochure. Un calembour dont il fut l'éditeur responsable, sinon l'auteur, contre un ministre de l'Empire, le rendit célèbre. L'heureux temps que c'était alors ! Il fallait peu de chose pour faire de l'inconnu de la veille l'homme en vue du lendemain. Un acte d'impolitesse vis-à-vis d'un souverain étranger, ami de la France, mettait l'audacieux hors de pair et lui ouvrait tous les horizons. Aujourd'hui, il faut recourir aux coups de poing et au revolver pour avoir la chance de se faire remarquer. Et même avec ces moyens violents, on n'obtiendrait peut-être qu'une gloire passagère et peu de profit. Qui se souvient encore des organisateurs du monstrueux charivari organisé à la gare du Nord en l'honneur d'Alphonse d'Espagne. Accordons, d'ailleurs, que le monarque aurait mieux fait de ne pas mettre Paris sur la route de Berlin. Mais enfin, c'était le roi d'un pays ami, c'était un hôte. La considération n'arrêta point nos faiseurs de démonstration, qui la firent aussi bruyante, aussi scandaleuse que possible. Néanmoins, ils n'ont pas laissé leurs noms à la postérité, tandis que le « contemporain » de Torvard jouit encore dans une gloire quasi-élyséenne, des suites heureuses et aimables de son célèbre exploit.

Torvard était donc né sous une heureuse étoile, dans des temps meilleurs que les nôtres. Aussi le verra-t-on se pousser vite dans la faveur du peuple souverain. Le désastre de Sedan ne nuisit point à sa fortune. La révolution du 4 septembre le fit membre du gouvernement de la Défense nationale. Les contemporains n'ont pas oublié le rôle qu'il joua à Paris pendant les deux sièges. Cependant il passa alors un mauvais moment, au milieu des fédérés, qui, méconnaissant ses illustres services, songèrent un instant à débarasser la patrie « de l'homme de l'avenir ». Il faut être juste. Torvard montra dans cette extrémité qu'il était capable d'audace, d'énergie et de sang-froid. Une retraite combinée à temps lui permit d'échapper à ses ennemis. Nous avons entendu raconter qu'il dut son salut à sa confiance dans la charité d'un curé et à une soutane endossée avec à-propos. Mais

c'est en vain que nous avons cherché la preuve écrite de l'aventure. La haine que Torvard montra ensuite à la soutane, nous voulons dire au clergé, montrera clairement qu'il ne lui doit rien... ou qu'il sait immoler ses sentiments sur l'autel de la République.

L'hégire de Torvard marqua pour sa gloire le début d'une éclipse qui dura huit ans. Mais il avait confiance en son étoile ; il attendait son jour, sentant bien qu'il n'avait pas encore donné la mesure du mal qu'il pouvait faire. Ce jour vint enfin. La France, jetée jadis en République provisoire par ceux qui avaient reçu une autre mission, s'était de nouveau résignée à la République des républicains. Aristide (Grévy) régnait, Phormion (Gambetta) gouvernait, mais dans la coulisse, en « dictateur occulte ». Il avait donc besoin d'une doublure complaisante. Torvard, qui, pendant ces huit ans, avait été à la peine, fut appelé à l'honneur. Nul plus que lui n'était désireux d'exécuter le fameux programme : « le cléricisme, voilà l'ennemi ! » Le premier, il porta la guerre contre la France catholique sur le terrain de l'enseignement ; on sait avec quelle ténacité, quelle perfidie, quelle hypocrisie ! Sans doute, Torvard n'était en cela que l'exécuteur des projets hautement avoués par son parti. Mais il mettait à cette besogne une ardeur et une impudence qui charmaient ses coreligionnaires. Beaucoup parmi eux n'aimaient point le « cuisinier » et parlaient de régler un jour avec lui les vieilles dettes de l'Hôtel de ville et de la Commune. Cependant la « cuisine » révélait un tel artiste, qu'elle faisait prendre patience aux plus impatients. Phormion lui-même, ravi de son élève, disait partout que Torvard était décidément quelqu'un et irait loin. Phormion n'avait pas tort. Son élève pouvait presque, désormais, traiter d'égal à égal avec lui. Il est vrai que Phormion commençait à être débordé par la situation.

La guerre aux curés ne suffisait plus à contenter la queue de son parti. Il ne fut pas fâché de trouver dans les questions coloniales, subitement ouvertes, une diversion au péril des questions intérieures. Sur ce terrain comme sur l'autre, Torvard se fit un rôle qui valait bien celui du maître. Cependant, comme nous l'avons dit, il avait affaire avec un parti qui le soutenait sans l'aimer beaucoup. Au lendemain de l'expédition tunisienne, et malgré ce succès diplomatique et militaire, il fut subitement abandonné par sa majorité, ou plutôt ce fut lui qui abandonna sa majorité ; car le vote rendu par la Chambre sur l'interpellation de ses adversaires était en sa faveur ; mais ce témoignage de confiance lui était offert avec des restrictions si offensantes et un tel manque d'élan ; pour l'obtenir, il avait dû avoir recours à un tel luxe de déclarations mensongères, qu'il eut une crise d'amour-propre et de dégoût. Il offrit de déposer son tablier. On ne le

retint pas. Il s'en alla, sûr qu'on aurait bientôt besoin de ses industries, qu'on le rappellerait. Il ne se trompait point. Bientôt on le revit à la tête des affaires. Phormion était mort : le parti réclamait un chef, et Torvard avait fait ses preuves. Il reprit donc le pouvoir, et ce fut pour nous conduire au Tonkin. On sait comment l'aventure finit pour lui. Les adversaires de la presse républicaine menaient contre lui une campagne enragée. On le traitait publiquement de menteur, de traître, de faussaire. On l'accusait de tronquer les dépêches et de présenter comme victorieuses des troupes qu'il envoyait à la mort. Pour faire bonne figure en reparaisant devant le parlement. Torvard avait commandé un bulletin de victoire à nos généraux. Mais à la rentrée des Chambres, au lieu de la bonne nouvelle qu'il attendait, il reçut la nouvelle d'un désastre. C'était, on ne l'a peut-être pas oublié, une dépêche adressée à Torvard par un général éloigné du théâtre de cette prétendue défaite, et qu'avaient trompé les premiers rapports de l'affaire. Le chef de la colonne d'opération avait été grièvement blessé, le commandement échut à un subordonné qui, mal préparé — physiquement ou moralement — à son nouveau rôle, se trompa soit sur ses ressources, soit sur celles de l'ennemi, et battit en retraite tandis que l'ennemi tournait les talons. La nouvelle bien donnée et bien comprise n'eût alarmé personne en France. Mais telle qu'elle était arrivée à Torvard au milieu de ses « difficultés » parlementaires, elle constituait pour le ministre menacé et injurié un coup terrible. Il se vit hué, menacé, lapidé peut-être, et il prit peur, lui qui s'entendait comme personne à arranger ou à retarder une dépêche fâcheuse, il avoua comme un coupable celle qu'il venait de recevoir.

Les Parisiens d'aujourd'hui se rappellent encore l'angoisse, les émotions, les colères de cette courte crise. Torvard ne descendit pas du pouvoir, il en tomba sous une avalanche de sifflets et d'outrages qui, même pour lui, défilait toute comparaison historique. Quarante-huit heures après on avait l'explication du désastre. Il s'agissait d'une de ces surprises si communes dans les annales de la guerre, et qui, à peine connues, sont expliquées et réparées. Elle fut brillamment réparée. Mais la gloire de Torvard ne s'est point relevée de ce naufrage. Il est toujours le chef de la majorité républicaine, qui ne lui a pas donné de successeur parce qu'elle n'en a pas trouvé. Néanmoins c'est un chef qui commande sous la condition de ne pas se montrer. Son apparition à la tribune soulèverait des orages ; s'il voulait figurer dans une réunion publique, il risquerait de faire dégénérer la réunion en séance de pugilat et d'en sortir au bras de ses fidèles à peine moins éclopés que lui. Quand, à la dernière

vacance présidentielle, il fut question de lui pour la succession d'Aristide, il fallut mettre sur pied la police et la garnison de Paris pour empêcher la populace de se porter à des extrémités dangereuses contre le parlement. On a dit sans doute qu'il s'agissait là de manifestations odieuses et puériles à la fois, et qui attestent les droits de Torvard à la confiance de la bourgeoisie, ses titres à la mission de défenseur de l'ordre public. Il faudrait voir. Quand l'ordre public n'a plus pour le protéger qu'un homme qui a tout fait pour ébranler ses bases, il nous paraît bien malade.

*Non tali auxilio nec defensoribus istis
Gallia eget.....*

En tout cas Torvard est intéressant à contempler dans ce rôle de dompteur de l'anarchie. Il serait dévoré au premier exercice un peu violent, que nous serions médiocrement surpris.

Nous avons rapidement esquissé la carrière politique de Torvard. Nous n'avons peut-être pas assez étudié l'homme.

Il est loin d'être le premier venu. Il a de l'intelligence, de l'énergie, du courage. Il a épousé, civilement au moins, une personne qui lui a apporté de la fortune. On n'a jamais entendu dire qu'il ait été directement mêlé aux tripotages honteux qui désigneront à l'attention de l'histoire la république de Phormion et d'Aristide.

Parvenu au pouvoir, il a montré dans la politique extérieure une intelligence des traditions nationales, qui fait honneur à son esprit. C'est sans doute par manque absolu d'élévation morale qu'il a accompli très mal une mission qu'il comprenait très bien. Il voulait conserver et agrandir le patrimoine de la France ; mais pour y arriver il n'hésitait pas à employer des moyens qui feraient peut-être honneur à un procureur, mais qui juraient étrangement avec les traditions de loyauté dont s'est toujours inspirée la politique extérieure de la France. Il nous a conduits à Tunis, à Hué, en affirmant solennellement à l'Europe et aux électeurs qu'il ne voulait pas y aller. C'est que, s'il se vantait de servir les intérêts de la patrie, il entendait les servir dans la mesure de son ambition. De là venait la constante contradiction qu'on a pu remarquer entre sa politique et son éloquence. Car si son parti lui permettait d'avoir une politique, c'était à la condition qu'il persécuterait l'Église au dedans, et qu'au dehors il baserait ses combinaisons et ses plans sur la crainte de l'électeur. Voilà pourquoi, tout en pourchassant l'enseignement catholique, il se déclarait avec une hypocrite jactance, respectueux de la liberté religieuse, mais décidé à faire

entrer la France dans le moule unique de la Révolution. Voilà pourquoi, tout en rassurant l'Europe et les électeurs sur ses « ambitions coloniales », il adoptait le système des « petits paquets ». Il coûta cher à la France en hommes et en argent. Mais il évita toute complication extérieure et il permit à ses partisans de déclarer que la politique coloniale ainsi comprise était pour rien. Il fallut l'addition de tant de vies précieuses perdues, et de tant de millions sournoisement prodigués pour éclairer la France sur les résultats du système. On a vu que ce fut une belle explosion d'indignation et de mépris.

« J'appartiens à la France chrétienne; dans le lait et le cœur d'une Bretonne de la vraie Bretagne, j'ai de bonne heure puisé mon admiration et ma tendre fierté pour les glorieuses pages de son histoire et de sa mission dans le monde. Je sais aussi que la France ne peut se laisser longtemps de la vérité et de la justice. J'attends en paix la revanche de ces « filles du ciel ». Si je ne la vois pas, d'autres après moi viendront, qui la verront et loueront Dieu dans la langue des fils de saint Louis. Mais si je n'étais chrétien, qui sait si je ne serais pas aujourd'hui de la suite de Torvard? L'homme au physique et au moral semble taillé pour le premier rôle dans une civilisation modelée sur les théories de Darwin. Il réalise le type de la « sélection naturelle ». Il est grand et fort, intelligent et habile; il a du talent, de la fortune, de la volonté. Aucune faiblesse ne peut le désarmer; aucun scrupule ne peut l'arrêter dans la course de son ambition, et ce n'est pas la moins grande de ses forces. Il s'est adjugé une belle place au festin de la vie. Que ceux qui ont des appétits et non des sentiments le suivent : ils seront bien nourris.

« A l'époque du siège dont nous parlions tout à l'heure, Torvard avait été chargé par ses collègues, ou s'était lui-même chargé d'une mission d'inspection dans les forts des environs. Il arriva en pleine bataille, et les batailles d'alors, dans le cercle de fer et de feu qui environnait Paris, étaient douloureuses. Le canon tonnait; les régiments troués et décimés passaient à l'horizon; plus près, des convois de blessés défilaient lugubres, et tirant des larmes des yeux. Autour de Torvard on s'inquiétait, on s'agitait, on voulait savoir si c'était encore une défaite, si c'était enfin la victoire. Lui, tranquille et pressé à la fois, disait à son entourage : « Je voudrais bien déjeuner. »

Combien sont-ils, hélas, ceux qui à toutes les réclamations répondent uniquement par la phrase de Torvard ou par une autre analogue et trop connue : « Je voudrais bien me remplir les poches » ; les habiles ne le disent pas, et se contentent de le faire.

UNE TACHE D'ENCRE, par RENÉ BAZIN. Un volume in-12 de 315 pages
Prix : 3 fr. 50

Les romans de M. Bazin sont toujours marqués au coin du bon goût et de la plus exquise délicatesse, ils sont, aussi, animés de ce souffle français qui fait éclater la gaieté.

Dès la première page de ce volume, le lecteur se sent empoigné. En voyant cette tache d'encre qui s'avance menaçante sur l'incunable de l'académicien Charnot, on se demande ce qui va arriver au jeune clerc d'avoué, Fabien Mouillard, futur docteur en droit, auteur involontaire de ce crime de lèse-majesté. Il arrivera bien des choses! M. Charnot reçoit fort mal l'étudiant, et sa fille guère mieux. Or, il se trouve que M^{lle} Charnot, malgré sa pointe d'ironie, fait une impression profonde et .. durable sur le cœur de l'aspirant qui va devenir soupirant. La situation n'est pas commode : conquérir le cœur d'une jeune fille dont le père, un académicien, a été froissé dans son incunable, puis dans sa vanité! A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire! Il faudra lutter contre le père et le savant, plaire à la jeune fille, subir les colères d'un oncle à succession. Mais Fabien Mouillard a du nerf et de la persévérance; puis, s'il a des adversaires, il a des alliés : son premier clerc, un des types les mieux attrapés de ce délicieux roman, son professeur M. Flamoran et surtout la Providence!

Si le public est de notre avis, nous verrons bientôt la cinquantième édition de ce très amusant, très intéressant volume! B. C.

LA SECONDE MÈRE, par HENRY GRÉVILLE. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Je croirais volontiers, en me tenant à la valeur morale des ouvrages, aux bonnes résolutions de Henry Gréville. *La Seconde Mère* est le meilleur roman que nous tenions d'elle depuis *Dosia*. Nous ne demandons pas si le sujet a été déjà traité, le principal est qu'il le soit d'une manière piquante et originale. L'héroïne se tire à son avantage de situations délicates. J'aime chez la femme ce mélange de douceur et d'énergie dont est parée une jeune fille destinée à lever toutes les haines et tous les préjugés que lui crée une situation délicate. Son mari est un brave homme facile à s'abattre, prompt à s'irriter, un caractère bien inférieur à celui de son épouse. Évidemment, l'auteur croit à la supériorité du sexe faible sur le sexe fort. Le principal est qu'il intéresse; et ce roman bien conçu, bien écrit, bien conduit, ce roman aux caractères nettement dessinés, aux situations heureuses, est tout à l'avantage de la méthode Gréville, si elle en a, sur celle de M. Zola.

B. C.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

L'expédition des deux derniers numéros de la *Revue bibliographique* a éprouvé quelque retard : nous devons en expliquer la cause à nos agrégés.

M. Fortuné Wattelier, qui a succédé à son vénérable père, comme directeur de la librairie des Agrégations, cédant aux conseils de tous ses amis, a cru répondre aux désirs de ce père bien-aimé, dont il porte encore le deuil, en se mariant le 6 avril dernier.

Il a eu le bonheur d'épouser M^{lle} Jeanne Rochard, la nièce d'un ami d'enfance, d'un condisciple de son père, qui, dans ses derniers jours, avait entrevu la possibilité de cette union. M^{me} Wattelier a pour oncle M. l'abbé Douvain, curé de Passy. C'est lui qui a donné la bénédiction nuptiale, à Sainte Madeleine, paroisse de la jeune épouse : la messe a été dite par le T. R. P. Delefortrie, des Frères prêcheurs, proche parent de M. Wattelier.

Plusieurs prêtres, anciens amis de la famille, se trouvaient dans le chœur : ils unissaient leurs prières à celles du célébrant et de la nombreuse assistance qui se composait de chrétiens éclairés et fervents, les deux familles étant de celles qui mettent au-dessus de tout la foi et la piété.

L'allocution adressée aux époux par le respectable curé de Passy a été aussi touchante qu'édifiante ; nous regrettons de ne pouvoir la reproduire ici. Condisciple du père de M. F. Wattelier, et son constant ami, M. l'abbé Douvain a retracé, avec émotion, les vertus et les épreuves des cet homme de bien, qui eut l'honneur d'être mis au nombre des otages, et qui sut conserver, en présence d'une mort imminente, la fermeté calme et inébranlable d'un confesseur de la foi, heureux de mourir pour rendre gloire à Dieu.

Évoquant un épisode intime de ces jours d'angoisses où M^{me} Wattelier, du milieu de ses cinq enfants, attendait d'heure en heure la nouvelle de l'exécution de son mari, Monsieur le Curé a cité une parole sublime de cette femme forte, digne de nos plus illustres héroïnes chrétiennes.

Après avoir remis sous leurs yeux de si nobles, de si pieux exemples, M. l'abbé Douvain a donné aux jeunes époux, dans toute l'effusion de son cœur de prêtre, les avis les plus solides sur la pratique des vertus, la fré-

quentation des sacrements et surtout la prière du soir en commun. Jamais nous n'avons entendu rien de plus onctueux que cette exhortation, d'un style sobre, élégant, sans recherche, et dite avec cette éloquence vraie, qui va au cœur parce qu'elle en vient.

Quand on a, comme nous, le bonheur de connaître les âmes sur lesquelles tombait cette bonne semence d'une parole éminemment sacerdotale, on sait qu'elle ne sera pas stérile. Notre ancien et regretté Administrateur revivra dans son fils, et celle qu'il vient d'épouser rappellera le souvenir de cette bonne et gracieuse M^{me} Wattelier que l'épreuve nous révéla sublime, et que tous nous avons constamment trouvée si affable et si intelligemment dévouée à l'Œuvre des agrégations.

L'ABBÉ CARION.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE

Tome IV. Un volume in-8° de 537 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr 50

Nous n'avons pas à revenir sur l'importance et le charme de cette correspondance : il suffit d'indiquer ce que renferme ce nouveau volume. Il contient les lettres du 1^{er} juin 1823 au 24 février 1824 ; les incidents, les difficultés et enfin le succès de la guerre d'Espagne y tiennent la plus large place. Les intrigues de l'Angleterre, la conduite plus que louche de Ouvrard et ses intelligences avec Rosthchild, les inepties de l'amiral Hamelin, réduit à se faire délivrer par son médecin un certificat de folie ; la sourde opposition, le mauvais vouloir du ministre de la guerre, tout semblait concourir à accroître les difficultés de l'entreprise poursuivie par Mgr le duc d'Angoulême. La prise du Trocadéro, qui devait permettre de presser la reddition de Cadix, dernier refuge des révoltés, paraissait très difficile, même avec les conditions de succès qui faisaient défaut au prince français. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la lettre dans laquelle ce digne petit-fils d'Henri IV et de saint Louis raconte son triomphe à son père. Cela est d'une simplicité sublime, et quand on connaît l'importance de cette victoire, on s'étonne que l'esprit de parti ait pu la faire tomber dans l'oubli ; tandis que des faits d'armes de la république et de l'empire, d'une valeur bien moindre, sont exaltés par les historiens et présents dans toutes les mémoires.

C'est à son père, comme nous venons de le dire, à MONSIEUR (depuis Charles X), que le généralissime de l'armée française, Mgr le duc d'Angoulême, adresse cette lettre :

Santa-Maria, ce 31 août 1823.

Comme vous l'aurez appris par le télégraphe, mon très cher père, nous avons enlevé cette nuit le Trocadéro, de la manière la plus brillante. La

marée était basse à 2 heures et demie, le général Obert devait faire l'attaque à cette heure-là ; il l'a devancée d'un quart d'heure. Descars et Gougeon commandaient sous lui. La coupure, le retranchement et 46 pièces en batterie ont été enlevés, en moins d'un quart d'heure, par les trois bataillons de la garde, des 3^e, 6^e et 7^e et du 34^e. Tout s'est conduit admirablement. Nos soldats avaient de l'eau jusqu'aux aisselles. Presque toutes les cartouches ayant été mouillées, tout s'est passé à la baïonnette, canonniers et officiers espagnols se sont fait tuer sur leurs pièces. Le pont que j'avais fait préparer dans le San-Pedro est arrivé aussitôt que possible, et, j'y ai passé vers 4 heures. J'ai trouvé toutes nos troupes peu au delà du retranchement ; ils ont été bien gentils et m'ont reçu à merveille. J'y ai appris que le capitaine Montforo y avait été blessé de deux coups de baïonnette dans la cuisse. Comme nous n'avions pas de cartouches, et que les fusils étaient mouillés, j'ai envoyé chercher un caisson d'infanterie et un bataillon du 36^e qui était resté à Puerto-Real. Aussitôt arrivé, vers 7 heures, je l'ai fait avancer, pour enlever le reste du Trocadéro et les maisons encore occupées par l'ennemi. Il les a emportées d'une manière charmante, mais il a beaucoup souffert. Enfin, vers 8 heures, nous étions maîtres de tout, sauf les forts Matagorda et San-Luis, que nous croyons que l'ennemi a évacués. Mais comme l'île San-Luis est séparée par un grand-canal, nous ne pourrions le savoir que demain. L'ennemi avait 1,700 hommes dans le Trocadéro ; sur cela, il y a eu 3 à 400 de tués, autant qui se sont sauvés dans des barques, et environ 1,000 prisonniers, dont le colonel commandant Garcès, qui parle très bien français. Notre perte monte environ à 40 tués et 100 blessés. Le prince de Carignan a toujours été en avant ; il a passé la coupure avec le premier peloton de grenadiers ; il y a laissé une botte.

Toute ma crainte était que l'ennemi ne se doutât de l'attaque ; il s'y attendait depuis plusieurs jours, et toutes ses troupes étaient sous les armes, parce que la marée était très basse ; mais il ne s'attendait pas que ce fût en ce moment ni dans cet endroit-là. Je suis fort content de moi, parce que je me suis décidé, après avoir consulté mes généraux, et que personne autre n'aurait osé prendre sur lui cette résolution. Pendant ce temps-là, nous avons eu un petit combat naval. J'avais envoyé l'ordre à la partie de notre flotille qui était ici, de mettre à la voile pour rejoindre le reste à Rota. Les canonnières ennemies sont sorties : deux de nos frégates ont mis à la voile pour protéger notre flotille qui a heureusement passé.

Notre opération de cette nuit doit avoir un grand effet sur Cadix. Les voltigeurs suisses ont rivalisé avec les nôtres. C'est, je crois, l'opération

la plus vigoureuse de la guerre. Maintenant je vais m'occuper de l'attaque par mer, appuyée d'une batterie de terre, du fort de Santi-Pétri. Je crois que nous ne pourrons envoyer de bulletins que demain. J'étais sorti la nuit à onze heures et demie, je suis rentré à dix heures; j'ai entendu la messe; j'ai remercié Dieu de la réussite de notre entreprise, et je l'ai prié pour le repos de l'âme de ceux que nous avons perdus. Je vous les recommande aussi, cher papa. Soyez assez bon pour rendre compte de tout cela au roi, pour me mettre à ses pieds et lui dire qu'il n'existe pas de troupes comme les siennes dans le monde. Ils ont un élan dont on ne peut se faire une idée qu'en le voyant. C'est charmant de commander à de pareils hommes.

La Hitto vient d'arriver et m'a appris que nous étions maîtres de l'île San-Luis. Il faut que je répare une erreur : c'est Farincourt qui a enlevé le village du Trocadéro avec un bataillon du 34^e et du 36^e; celui-ci ayant pris le chemin le plus difficile a le plus souffert.

Adieu, bien cher et excellent père, daignez agréer avec votre bonté, tous mes hommages les plus tendres et les plus respectueux.

LOUIS ANTOINE.

Cette lettre fait exception : ordinairement c'est avec le comte de Villèle que correspond Mgr le duc d'Angoulême. Comme tout est grand, noble, loyal à cette époque ! Quel dévouement à la gloire et à la prospérité de la France, quelle abnégation des intérêts personnels ! Au milieu des turpitudes, des infamies de l'égoïsme brutal et de la soif de l'or de nos brasseurs d'affaires, cette lecture rassérène l'âme et fait revivre l'espérance de jours meilleurs. En dépit des assassinats et des haines implacables de la franc-maçonnerie, il y a encore des Bourbons, et malgré les blasphèmes de l'athéisme triomphant, le Dieu de Jeanne d'Arc règne toujours au plus haut des cieux.

Nous avons dit que Mgr le duc d'Angoulême avait eu à se plaindre du mauvais vouloir du ministre de la guerre. Il y avait à Paris des cabales, des intrigues contre S. A. R. le commandant en chef de l'expédition d'Espagne. On parvint plusieurs fois à influencer le roi, jusqu'à lui faire agréer que des ordres fussent envoyés, par le télégraphe, directement de Paris à divers généraux qui opéraient sur divers points de l'Espagne, sous le commandement suprême du duc d'Angoulême. Ce prince jaloux à bon droit de sa dignité et de la discipline, n'hésitait pas à regarder ces ordres venus de Paris comme nuls, et il disait bien haut, dans sa correspondance, qu'il entendait conserver sa pleine et entière autorité pour la direction de toute l'armée.

Dans sa lettre du 14 octobre 1823 au comte de Villèle, Mgr le duc d'Angoulême écrivait : « Vous me parlez d'ordres d'opérations envoyés de Paris à Lauriston. Comme je vous l'ai déjà fait connaître, tant que je commanderai l'armée du roi en Espagne, je ne souffrirai pas que les généraux sous mes ordres en reçoivent d'autres que les miens. »

Ce fut le 3 septembre 1823 que le duc d'Angoulême expédia par le télégraphe à bras la nouvelle de la soumission et de l'occupation de Cadix ; mais le temps fut si brumeux que cette dépêche mit sept jours pour arriver à Paris. Ce fut à cette occasion que le roi ordonna l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Quelle modération dans la victoire, et quelle générosité envers les révoltés vaincus ! « J'ai, dit le prince, donné l'ordre à Bourmont et autres commandants des places fortes espagnoles occupées par nos troupes, d'y maintenir la police, le bon ordre, et de ne pas servir d'instrument aux vengeance. D'après l'autorisation que vous m'en avez donné, j'ai fait recevoir sur nos vaisseaux Valdès, Alava et quelques autres compromis. Tant que je commanderai en Espagne j'agirai d'après le même principe. Jusqu'à ce que le traité d'occupation soit fait, (et il ne pourra l'être qu'à Madrid, où les droits respectifs seront déterminés), nos commandants doivent être maîtres absolus dans les endroits occupés par nos troupes ; s'il en était autrement la France perdrait sa considération. Si le gouvernement du roi jugeait que je dusse tenir une autre règle de conduite, je le prierais d'en charger un autre. »

Heureux le temps où nos princes pouvaient traiter les puissances de l'Europe avec cette fière indépendance qui se peint si bien dans la lettre du 27 octobre 1823. Après avoir exposé comment il a réglé l'occupation des places fortes de l'Espagne, et annoncé son retour, en insistant pour qu'on ne lui fasse « aucune réception de cérémonie », venant à parler de l'avis que lui avait donné le ministre des affaires étrangères, de la visite de l'ambassadeur de la Russie, en insinuant qu'il fallait le ménager, le duc d'Angoulême dit : « Je le recevrai poliment ; je ne lui parlerai de rien, s'il me parle de politique, je lui répondrai que cela ne me regarde pas. La France est maîtresse de faire ce qu'elle veut, et n'a aucun compte à rendre à personne. »

Voilà à quelle hauteur, à quelle puissance les Bourbons avaient su relever la France huit ans après les désastres et les humiliations de l'invasion de 1815.

Il y a bientôt vingt ans que nous avons subi la honte de Sedan, écrasés par la Prusse seule. Qu'a su faire la République pour nous relever ? Elle a

creusé de plus en plus le gouffre du déficit, et elle a réduit la France à recevoir en silence le coup de pied de l'Italie.

I. CARNO.

ANNUAIRE DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE, 14^e année

Un volume de 636 pages. Paris, 1889. Prix : 3 francs

La réputation de ce recueil est faite maintenant : rédigé avec le concours des directeurs d'institutions et d'écoles libres, des secrétaires d'évêchés, des supérieurs des congrégations enseignantes, il est devenu, en quelque sorte, une publication officielle, grâce au zèle intelligent et soutenu des respectables éditeurs.

Les documents sont distribués en cinq parties. La première, sous le titre de *Documents administratifs*, donne tout ce qui se rapporte au gouvernement de l'Église, au personnel administratif des cultes et de l'instruction publique, à l'Institut, aux principaux établissements scientifiques et littéraires, aux grandes Écoles, aux Facultés des Sciences et des Lettres de l'État.

La seconde partie renferme : — la législation concernant les grades et fonctions de l'*enseignement primaire* ; — et la liste des congrégations de Frères voués à cet enseignement et reconnus par l'État, avec leur historique et la statistique de leurs écoles.

L'*enseignement secondaire* est l'objet de la troisième partie : on y trouve l'historique et le personnel administratif et enseignant des petits séminaires, collèges, institutions et écoles secondaires libres de France, classés par diocèse.

La quatrième partie est consacrée à l'*enseignement supérieur*. Elle donne la constitution des Instituts et Facultés catholiques de Paris, Angers, Lille, Lyon, Toulouse ; les programmes des facultés avec le tableau de leurs cours ; les noms de messieurs les professeurs ; des renseignements et des avis utiles pour les étudiants ; enfin l'historique et l'état des séminaires diocésains.

La cinquième partie offre : un tableau analytique et chronologique des lois, décrets, arrêtés, circulaires, concernant l'enseignement libre, publiés en 1888 ; et des *extraits de la loi du 30 octobre 1886* relatifs à cet enseignement.

Sous le titre d'Appendice on trouvera une Bibliographie des ouvrages d'enseignement les plus recommandables, — et une liste générale des Communautés de religieuses institutrices, avec l'indication des Maisons mères.

Tant de matières, sous un si petit volume, exigent un caractère assez fin, mais le tirage est soigné et la lecture est facile.

A. DUCIS.

LA MONTRE DE TANTE MARIE, par M^{me} DE STOLZ

Un volume in-12 de 281 pages. Paris, 1889. Prix : 3 francs

Le nom de l'auteur est une garantie de l'excellent esprit du livre et de son mérite littéraire. Bien qu'il débute sur un ton enfantin, on y trouvera une action bien menée ou plutôt le développement de peintures de caractères variés, saisis sur le vif. Ce ne sont pas seulement les enfants de douze à quinze ans qui liront avec plaisir et avec fruit cette charmante composition ; les parents de tout âge se laisseront entraîner à aller jusqu'au bout du volume, pour peu qu'ils aient jeté un regard distrait sur quelques pages.

Une petite comédie en deux actes, intitulée JAMAIS PRÊT, est amenée adroitement au cours du récit : le dialogue est facile et spirituel. Tout cela est gai, attrayant et plein d'excellents conseils, dont tous peuvent faire leur profit. Il y a des scènes d'intérieur fort touchantes, mais sans phrases, sans situations forcées ; c'est du roman qui n'a rien de romanesque ; ce sont des caractères et des faits très réels, mais sans rien de ce hideux et malsain réalisme qui abaisse l'esprit et flétrit le cœur. Tout ici est plein de noblesse, de délicatesse, tout respire l'amour des vertus de famille, le véritable esprit chrétien. C'est une continuelle leçon pratique, mais toute en exemples, et l'on sait que l'exemple entraîne ; c'est l'éloquence la plus persuasive. De pareils livres méritent un grand succès.

M. J.

LES SENTIMENTS, LES PASSIONS ET LA FOLIE. Explications des phénomènes de la pensée et des sensations. Cinq conférences faites à la salle des Capucines en 1884, par AMÉDÉE-H. SIMONIN, membre et lauréat de la Société d'encouragement au bien. Paris, 1885. Un volume in-12 de 431 pages. Prix : 4 francs

Sans souscrire à toutes les opinions de l'auteur, et sans approuver toute sa théorie sur les rapports de la pensée et les fonctions de l'organisme, nous rendons hommage à sa science, à sa bonne foi et à ses excellents sentiments. Parfaitement au courant de toutes les théories de nos savants les plus en vue, préparé par des études personnelles qui lui permettent de discuter ces théories, M. Simonin fait bonne justice de plusieurs erreurs trop facilement admises, même par de très honnêtes gens : par exemple, la doctrine profondément immorale qui tend à innocenter les criminels, en les présentant comme des monomanes inconscients ou de pauvres malades, plutôt à plaindre qu'à condamner.

La forme de conférence a imposé à l'auteur l'obligation de rendre ses

développements scientifiques clairs et faciles à saisir à l'audition : la lecture est donc sans difficultés pour tout esprit sérieux et attentif.

Le but de l'auteur est éminemment pratique : il a la noble ambition de contribuer à relever notre pauvre patrie, en contribuant à démasquer les misérables politiciens qui nous ont jeté dans le gâchis où nous piétons depuis si longtemps.

Bien que publié en 1885, le livre de M. Simonin garde le charme de l'à-propos. Les marionnettes, ou, comme disait notre regretté Courbet, les polichinelles changent, mais la farce reste la même. Ces foux, furieux ou burlesques, tous rapaces, qui exploitent le pays, sont bien plus à redouter que les malheureux internes de Charenton, et c'est faire œuvre de bon citoyen que de mettre en relief l'insanité de leurs doctrines qui mènent aux abîmes.

L'auteur, jaloux de faire comprendre « le décousu, la confusion et l'incohérence qui existent dans les idées actuelles des peuples civilisés ; l'antinomie de leurs lois, le désaccord et l'antagonisme que chacun peut voir dans leurs principes et leurs institutions » suppose pour cela l'existence de deux cités : *Insaniapolis* (la ville des fous) qui représente le monde moderne gouverné par les *Passions*, et *Raisonville* représentant une société qui vit sous l'empire des lois de la *Raison*.

M. Simonin n'est pas de ceux qui se résignent, dans leur égoïste paresse, à subir les maux actuels et futurs, en jouissant le plus possible de l'heure présente ; il ne se courbe pas lâchement devant la force brutale. Fort de la conscience de son libre arbitre et de sa foi dans l'efficacité des lois morales pour le bonheur des nations comme de l'individu, il dévoue sa vie à combattre pour la vérité. Sans doute, on trouvera des propositions hasardées, des erreurs de détail. Il se trompe, en faisant de Malebranche un prélat, et il a tort de chercher querelle à Bossuet parce qu'il place « l'étonnement » parmi les passions de l'âme. Bossuet entend par *passions*, non pas, comme l'auteur, les mauvais penchants, mais toutes les émotions, les agitations, les mouvements de l'âme : c'est encore aujourd'hui, d'après le dictionnaire de l'Académie, le sens ordinaire de ce mot. Nous ne nous sommes pas amusé à noter en lisant ce qui pouvait être contesté ou rejeté ; nous nous sommes laissé aller au charme de la causerie avec un homme de bien, dévoré du zèle du vrai et du bien. Dans l'état de marasme et de stupide indifférence où se trouve aujourd'hui une grande partie de ce qu'on peut appeler encore les honnêtes gens, nous nous faisons un devoir de rendre hommage aux écrivains courageux qui ont gardé assez d'énergie et de générosité pour mettre encore en pratique le vieil et noble adage : *Vitam impendere vero*.

ERNEST AIMÉ.

MANUEL DES LOIS DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, par PROVOST DE LAUNAY, avocat, docteur en droit, député. Un volume de xii-657 pages. Paris, 1889. Prix: 2 fr. 50

Ce recueil, composé avec beaucoup de soin et disposé avec clarté, est indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux questions relatives à l'enseignement primaire. Depuis dix ans, la législation a été complètement transformée. Une douzaine de lois ont été promulguées, de 1875 à 1889, dans le but d'exagérer l'ingérence de l'État et de restreindre, de plus en plus, le peu de liberté qui reste à l'enseignement privé et aux pères de famille.

La plus importante de ces lois, celle du 30 octobre 1886, qui comporte 68 articles, a été interprétée par une douzaine de décrets, dont un seul (celui du 18 avril 1887) ne compte pas moins de 195 articles.

Ce n'est pas tout : ces décrets ont eu besoin eux-mêmes d'un certain nombre d'arrêtés pour en déterminer le sens précis. Ainsi, les 195 articles du décret du 18 janvier, ont reçu, le 24 juillet 1888, un appendice qui la complète en 271 articles !

Enfin, ces décrets et arrêtés, depuis le 11 novembre 1886 jusqu'à ce jour, ont été commentés par une trentaine de circulaires ministérielles.

Cet exposé suffit pour faire apprécier l'importance du volume que nous recommandons à nos lecteurs. Il tient lieu de toute une bibliothèque spéciale, et il offre l'immense avantage de faciliter et d'abrégé les recherches, par son excellente disposition, et par la clarté et la précision qui ont présidé au travail de l'auteur.

On a, de plus, l'avantage de trouver ici les récentes décisions du Conseil d'État, de la Cour de cassation, des tribunaux et du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

A. DUCIS.

LA RUCHE POÉTIQUE, par W. MOREAU. Un volume in-8° de x-350 pages. Paris et Poitiers, 1889. Prix: 7 fr. 50

Ce volume est le *Livre d'or* des élèves de Rhétorique du petit séminaire de Montmorillon, publié par leur digne professeur : les essais des disciples attestent la valeur du maître. Il y a dans ce recueil des pièces charmantes, des strophes qui pourraient faire envie aux meilleurs de nos poètes en renom, même académiciens ; comme celles-ci que nous cueillons çà et là.

D'abord, la finale d'une ode sur la mort d'O'Connell :

Dors auguste vieillard, sous ton marbre glacé
Qu'à jamais sur ce sol ta dépouille chérie
Reste pour témoigner des droits de ta patrie,
Et rappeler à tous l'éclat de ton passé.

De ton être en mourant, ô mémorable offrande,
Tu fis un triple legs : tu donnas à l'Irlande
Ton corps, ton cœur à Rome, et ta grande âme au ciel :
Dieu, Rome, la Patrie ! ô testament sublime,
Où ta vie en trois mots se résume et s'exprime,
Dernier cri d'un héros digne d'être immortel.

Dans le genre léger, quoi de plus gracieux que cette boutade sur les ravages causés par le prosaïque chemin de fer, qui vient couper et flétrir un délicieux petit bocage ?

Ah ! si vous saviez le ravage,
Le carnage,
Qu'ils ont fait dans notre bocage,
Où nous cueillions, après l'hiver
Les muguet et les violettes,
Les noisettes,
Ou bien les grappes aigrettes
Du myrtille au feuillage vert !

Où nous écoutions les fontaines
Souterraines
Jaillissant à l'ombre des chênes.
Les refrains des petits grillons,
Les sérénades musicales
Des cigales,
Les alouettes matinales
Qui s'envolaient dans les sillons.

Où, foulant les herbes fleuries
Des prairies,
Nous racontions nos rêveries
A tous les échos du printemps :
Songes qu'un léger souffle enlève,
Comme un rêve,
Quand le cœur est rempli de sève
Et qu'on n'a pas encor vingt ans !

.

Ils ont troublé les chansonnettes
Des fauvettes,
Et les gracieuses coquettes
Voyant leurs boudoirs dévoilés
Ont abandonné le feuillage
Du bocage,
Où l'on n'entend plus le ramage
Des petits musiciens ailés.

La demoiselle aux ailes vertes
Entr'ouvertes
Ne trouve plus d'îles couvertes
De nénuphars et de roseaux
Et, sur les deux rives souillées,
Dépouillées,
Un pont aux arcades rouillées
Pèse lourdement sur les eaux

Tel est le bilan du ravage,
Du carnage,
Qu'ils ont fait dans notre bocage,
Pour tracer la route de fer,
Où leur fétide cheminée
Charbonnée
Hurle comme une âme damnée
Dans le soupirail de l'enfer.

Et ce début d'une élégie dédiée à la mère d'une noble jeune fille, M^{lle} Antoinette de Villars, enlevée par une mort prématurée, n'est-ce pas digne des premiers chants de Lamartine, qui depuis... mais alors il était vertueux... et harmonieux.

I

Un chant mélodieux captive mon oreille :
J'entends des séraphins la harpe qui s'éveille.
Quoi ! Villars est en deuil et le ciel est joyeux !
La joie et la douleur partagent mon délire :
Sous mes doigts frémis, ô ma lyre,
Gémis avec la terre, et chante avec les cieux.

Près du tombeau gardien de ta cendre chérie,
Je viens à deux genoux, mains jointes et front nu,

Bénir ton nom, louer ta vie,
Vierge que le ciel a ravie,
Être que je regrette et n'ai jamais connu !

Oui c'est ton souvenir, ta vertu que je chante,
Immortelle habitante
De la sainte cité.
Un autre vantera tes talents et ta grâce ;
Je ne vois plus en toi ce que la mort efface,
Je veux louer ta charité.

La charité, soleil de l'âme,
Mûrit ton jeune cœur aux rayons de sa flamme,
Doux reflet de l'amour divin.
Et quand tu pris ton vol, ô pieuse colombe,
Les pauvres femmes sur ta tombe
Vinrent, en sanglotant, déplorer ton destin.

Lis de la terre, sœur des anges,
Du sein des célestes phalanges,
Vierge radieuse, entends-moi !
Je vais pleurer ta mort et chanter tes louanges ;
Lis de la terre, sœur des anges,
Oh ! puissent mes accents être dignes de toi !

Comme le cœur de ces braves jeunes gens, élevés dans la bienfaisante atmosphère d'une Maison où l'exemple et la parole des maîtres les affermissent dans la foi et la pratique de la religion, se dilate généreusement et s'ouvre à toutes les nobles inspirations ! Comme la grandeur des pensées s'unit à la gaieté du premier âge, dans ces âmes où la grâce conserve l'innocence et la paix. Comme ils savent rire de bon cœur et spirituellement. Écoutez ce début du badinage du *Futur avocat* :

Mes bons amis, je vais chanter
L'exquise douceur de l'étude :
Et si vous voulez m'écouter,
Mes bons amis je vais chanter,
Soit dit pourtant, sans me vanter,
Pour ma verve la tâche est rude ;
Mais n'importe, je vais chanter
L'exquise douceur de l'étude.

Si le soir couché dans mon lit,
Je veux m'endormir au plus vite,
Je fais un thème en mon esprit.
Quand je suis couché dans mon lit ;
Un petit thème et ça suffit.
Aux plus doux rêves il m'invite
Si le soir, couché dans mon lit,
Je veux m'endormir au plus vite.

Il faut renoncer à citer toute la pièce, et c'est dommage. Encore une strophe ou deux sur un tout autre ton, pour montrer que cette franche gaieté, témoignage d'un cœur pur et d'une conscience en paix, n'exclut pas les graves pensées sur les devoirs et le but de la vie : nos citations précédentes le prouvent déjà ; mais voici qui est plus explicite encore ; dans la Méditation intitulée VINGT ANS Nous ne donnons que quelques vers détachés :

Vingt ans ! c'est aujourd'hui qui sourit à demain :
La jeunesse qui tend, sur le bord du chemin,
Sa coupe de jours encor pleine ;
L'illusion, l'espoir, volages et rieurs,
Qui chantent au soleil dans le fond de nos cœurs.
Comme les oiseaux dans la plaine
.....
Vingt ans, c'est quelquefois l'écho de nos douleurs
Qu'on entend sangloter, c'est un ruisseau de pleurs ;
Vingt ans, c'est quelquefois la tombe.
.....
Mais puisque, loin du ciel, l'homme est un pèlerin
Qui ne sait, quand la nuit assombrit son chemin,
S'il verra se lever l'aurore,
Confiants en Celui dont l'arrêt est sacré
Résignons-nous à vivre ou mourir à son gré,
Puisque mourir c'est vivre encore.

Ceux qui, comme nous, ont eu occasion d'entendre ce qui se dit, et de lire ce qui s'écrit dans les casernes universitaires, comprendront le bonheur des familles dont les fils trouvent, dans la candeur de leur jeunesse, de pareils accents. Nous remercions le maître qui nous a procuré la consolation de lire les essais de ses disciples : pour relever la France, il suffirait d'une génération élevée dans de si nobles et si purs sentiments.

I. CARNO.

LA BONTÉ ET LES AFFECTIONS NATURELLES CHEZ LES SAINTS, par le MARQUIS DE SÉGUR. Trois volumes in-18 Jésus. Prix : 10 fr. 50

Montrer que la sainteté la plus haute n'étouffe point chez les saints la bonté naturelle et les affections légitimes, n'est certes point de nos jours une œuvre superflue. Beaucoup d'esprits, en ce temps d'ignorance religieuse, et je ne parle pas du vulgaire, ont là-dessus des préjugés étonnants. Les lettrés, en ce point, sont souvent pires que le peuple, car ils n'ont plus comme lui le sens chrétien. Ils se représentent la sainteté comme « un fantôme à effrayer les gens ». J'avais l'occasion naguère de relever cette bévue dans une œuvre littéraire d'un des maîtres de la philosophie contemporaine. Il osait bien accuser les dévots « de sacrifier la famille aux prétendus intérêts de Dieu ». Les faux dévots j'en conviens; seulement on ne sait jamais, pas même après *Tartufo*, où certains lettrés fixent les limites de la vraie et de la fausse dévotion.

Le jeune missionnaire qui, suivant le conseil de l'Évangile, délaisse ses parents et sa patrie pour aller porter sa foi sur des terres inconnues et convertir des étrangers dont il fait des frères en Jésus-Christ; la jeune religieuse qui, renonçant aux doux espoirs du foyer domestique, tant regrettés par les vierges antiques, fait un vœu de chasteté pour avoir le droit de se mettre au service des pauvres et des malades, sa famille nouvelle; doit-on les admirer ou les plaindre? Certains vanteront leur héroïsme. Ils se persuaderont même de la tendresse de leurs âmes, convaincus que personne n'aime les siens d'une affection plus vraie et plus profonde que ceux qui les abandonnent dans une pensée de charité supérieure. Mais d'autres ne les condamnent-ils pas, en taxant leur dévouement de folie et leur sacrifice de cagotisme?

C'est l'éternelle apparence de contrariété entre la nature et la grâce. Cette difficulté scandalisait déjà des chrétiens faibles au temps de saint Grégoire pape, puisqu'il a pris la peine de nous en indiquer la solution. Lisez son homélie sur ce passage de l'Évangile: Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère, son épouse, ses fils, ses frères, ses sœurs et même sa vie, il ne peut être mon disciple. « Mais pourquoi, s'écrie le Pontife docteur, haïr nos proches, puisque nous devons aimer même nos ennemis? Saint Paul ne recommande-t-il pas aux maris d'aimer leurs épouses? L'envoyé veut il donc contredire la doctrine du Maître? Ou bien est-il possible d'aimer et de haïr à la fois? Oui, nous le pouvons avec discernement. Aimons nos proches, mais fuyons les obstacles à notre salut. »

La grâce ne détruit point la nature; elle la supporte au contraire et la perfectionne. La bonté est la base des vertus surnaturelles. Mais une fois

qu'elle a reçu le baptême de la grâce elle devient, c'est Mgr Gay qui le dit dans une lettre-préface, le couronnement de la vie spirituelle et la cime de la perfection. On aimera donc à voir dans la vie des saints, les tendresses du cœur et les austérités du sacrifice harmonieusement unies, en sorte qu'on puisse dire d'eux, avec Nisard : « de ces possédés de la folie de la Croix, qu'ils ne sont au demeurant que les plus honnêtes gens de la terre ».

L'écueil était d'humaniser trop leurs vertus et de les approprier, comme on le fait trop souvent, au goût de notre siècle qui n'aime pas le sacrifice. Le marquis de Ségur a évité cet écueil en se gardant de dogmatiser sur leur sainteté. Il s'est contenté de raconter leur vie non sans appuyer pourtant sur les faits qui sont à l'honneur de leur bonté. L'un des récits par où débute ce livre nous montre « Jésus quittant ses parents pour aller dans le temple entretenir les docteurs » puis revenant à Nazareth où « il leur était soumis ». Cette conduite mystérieuse de l'Homme-Dieu par laquelle il révèle ses deux natures est comme le flambeau qui illumine les saints marchant à sa suite.

De la vie de Jésus et de la vie des saints, M. de Ségur a donc extrait quelques-unes de ces « simples histoires » qu'il aime tant et qu'il fait tant aimer. Heureux sommes-nous que la série en soit continuée. La vie des saints ainsi racontée, a vraiment un charme nouveau. Oh ! les attachantes histoires d'intimité domestique ! J'en sais qui pourraient être des sujets de poèmes délicieux, par exemple cette conversation du vieux prêtre de Jupiter, Albinus, obtenue comme en se jouant par la grâce souriante d'une enfant, sa petite fille, en même temps que celle de sainte Paule. C'est la réduction familiale des *Martyrs* de Châteaubriand. Il appartenait au poète de *Sainte-Cécile* et de *la Maison* de nous révéler ces sources de poésie.

Il l'a fait dans une prose simple et sans prétention d'aucune sorte, ni à l'érudition ni à la théologie, pas même à la littérature. Mais son style tout uni et sans grand relief repose doucement des efforts laborieux que s'imposent les tortionnaires de la décadence, comme dit M. Nisard, pour mettre à la question la langue de Racine et de Fénelon. M. de Ségur n'est pas homme à faire hurler les mots de se voir accouplés ni à donner des contorsions à la phrase. Mais sous la forme calme et reposée, il a une flamme intérieure qui éclaire l'esprit et réchauffe le cœur. Du reste, la simplicité de l'esprit, non moins que la bonté du cœur, sont chez lui des traditions de famille. Les Ségur en actes et en écrits, étaient faits pour renouveler de nos jours la vie des saints. Le nôtre s'était préparé à l'écrire en donnant *les Souvenirs et Récits d'un frère*. B. C.

PÈLERINAGE CÉLÈBRE A NOTRE DAME DES VERTUS

Un proverbe populaire dit naïvement : « Dans les petites boîtes, les bons onguents. » Voici une jolie petite brochure rose qui le justifie, le titre seul est un poème : « *un pèlerinage célèbre à Notre Dame des Vertus* », par Gabriel Massard.

Et le nom du libraire qui la vend ? me dira-t-on. Eh mais ! c'est l'auteur lui-même s'il vous plaît. Son adresse paraîtra au premier abord un peu lointaine, à Aubervilliers (Seine) ! Pieuse ruse que cela, M. l'abbé Gabriel Massard est vicaire de cet endroit et il veut attirer les pèlerins à son cher sanctuaire. Allez-y, croyez-moi ! achetez la brochure, visitez Notre Dame des Vertus et vous me remercirez au retour.

Les trente-cinq pages de cette œuvre charmante sont autant de pages appartenant à l'Histoire de la France chrétienne, c'est une chronique digne des Bollandistes et nous retraçant à grands traits les faits admirables qui se rapportent au sanctuaire de la Vierge.

Heureux Paris ! à Notre Dame des Victoires, joindre Notre Dame des Vertus ! et à ce double écrin, ajouter le Sacré-Cœur ! il ne fallait rien moins que cela pour contrebalancer le Panthéon laïcisé et tant d'horribles statues grimaçant au ciel, Voltaire en tête. Ah ! comme il était croyant le bon peuple du vieux Paris, qu'on en juge par les lignes suivantes :

« A Aubervilliers, deux morts ont été ressuscités par la miséricordieuse entremise de la sainte Vierge. L'un était fils d'un mercier de Saint-Denis, il était tombé à l'eau en s'amusant sur les bords de la Seine et s'était noyé. Le mercier, qui était absent, trouve à son retour chez lui l'enfant inanimé. Dans un sublime élan de sa foi et de sa douleur, il charge sur ses épaules cette dépouille si chère, il court à Notre Dame des Vertus. Et là, déposant son pieux fardeau devant l'image de Marie, il la conjure, par ses cris et ses sanglots, de lui rendre son fils bien-aimé ; ô prodige, ô merveille, ô étonnante puissance de Dieu ! le noyé revient tout à coup à la vie, comme s'il sortait d'un profond sommeil, il va, il marche ; il est ressuscité !

« Plusieurs personnes de Saint-Denis avaient suivi le malheureux mercier emportant son enfant, avec cette impétuosité qui accusait une sainte démençe ; elles furent témoins de sa résurrection. Le prêtre et les habitants d'Aubervilliers attestèrent aussi le même fait.

« Le mercier reconnaissant n'eut point de repos qu'il n'eût organisé en l'honneur de Marie une confrérie d'hommes de son métier. C'est par ses soins, son zèle et ses exhortations que se fonda dans Paris cette célèbre confrérie de merciers qui a subsisté jusqu'au siècle dernier et qui se réunissait à la chapelle de Saint-Julien-le-Pauvre, à l'Hôtel-Dieu. »

Les faits miraculeux sont semés dans ces pages émues, comme autant de perles attachées sur le manteau de la Vierge. Les saints accourent vers le sanctuaire, semblables au fer attiré par l'aimant. Que de grâces n'y ont-ils pas obtenu ! Les mains de la Vierge ne sont jamais vides. Toujours elles s'étendent vers l'humanité souffrante, chargées de bienfaits comme l'abeille est chargée de miel.

N'ira-t-on plus les y chercher et ne sent-on pas le moment arrivé de redoubler de prières ; les douleurs de la patrie ayant redoublé !

Trois des dernières pages de l'écrit ravissant sur Notre Dame des Vertus seront lues avec une émotion toute particulière. Il s'agit des bénédictions pour les petits enfants. A l'heure présente, ces pages acquièrent une autorité triste, redoutable même ! l'enfance a-t-elle jamais été plus en butte à la corruption et à la méchanceté ? Tantôt on la repousse, tantôt on l'abandonne, tantôt on la séduit, on ne veut plus d'enfants ! on les remplace, ô honte ! par des chiens que l'on attife, que l'on pomponne et sur lesquels on déverse une affection que l'on refuse aux âmes des petits délaissés.....

Notre Dame des Vertus, convertissez la France endurcie, la France égarée ! attirez à vous les foules comme jadis et chargez les bras des femmes, redevenues bonnes mères, d'enfants gracieux et purs, d'enfants qui vous soient consacrés, ô Vierge d'Aubervilliers !

VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE DE SEGUR

CHARLES X ET LOUIS XIX EN EXIL. (*Mémoires inédits* du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils.) Un volume grand in-8°. Prix : 7 fr. 50

Si quelque chose peut encore inspirer l'espérance ou plutôt soutenir la foi en la vie d'un peuple, alors même qu'il semble s'abimer dans un tourbillon de folies, c'est le culte du souvenir ; c'est l'ardente, et j'oserai dire la respectueuse curiosité qui le pousse et le presse à se remémorer les scènes du passé.

Ces grandes scènes que le malheur enveloppe de son prestige, que la splendeur des victimes couronne de l'auréole du martyr ont pour l'âme humaine un irrésistible attrait. Considéré sous ces deux aspects, le livre qui vient de paraître : *Charles X et Louis XIX en exil*, doit fixer l'attention, et, tout en éveillant la curiosité, doit toucher le cœur et intéresser l'esprit de cette partie de la société française qui se plaît à remonter le cours des années et à retrouver la trace d'une histoire presque contemporaine, déjà cependant à demi effacée de notre souvenir.

Recueillis avec un soin attentif par une famille respectueuse, ces

Mémoires dont les lecteurs d'élite sauront apprécier la valeur ont tout l'attrait de l'intime pensée livrée au foyer de la famille. Le marquis de Villeneuve les écrivait dans le silence d'une douce et profonde retraite. Après les agitations de la vie politique et les événements dramatiques auxquels il s'était trouvé mêlé, il s'attachait à se reproduire à lui-même les détails curieux de ces vies de Rois jetés en exil par les tempêtes révolutionnaires, et son judicieux esprit saisissait avec un délicat talent d'observateur les nuances des caractères et les mouvements de cette cour à jamais bannie de ses palais et de son pouvoir.

A la manière de ces peintres célèbres qui, pour mieux faire valoir encore les éclatants sujets dont leur génie dévoile les beautés, placent dans leurs tableaux de minimes détails dont la perfection ne saurait nous échapper, le marquis de Villeneuve a retracé la vie, les habitudes, les élans, les épanchements secrets, les défaillances même de ces personnages illustres, les derniers de la branche des Bourbons, qu'il ait connus, aimés et servis.

On peut dire, en parlant la langue de la vérité et sans céder à l'entraînement d'une prévention que justifierait la tendresse passionnée de celle qui écrit ces lignes, que le livre une fois saisi ne peut plus être abandonné. Le style est empreint de cette calme sagesse qui fait pénétrer la foi monarchique au plus profond du cœur, et rien n'égale cependant les traits pleins de finesse qui appellent le sourire sans nuire à la gravité du sujet; la note mélancolique y est touchée d'une main délicate et sûre. Ainsi résonnent à notre oreille les plaintes mélodieuses des Gounod et des Thomas. « Ces pays où fleurit l'oranger » semblent alors renaître doucement sur la terre de l'exil. On sent la tristesse de ces victimes augustes qui aiment et regrettent ce que nous aimerons toujours : la patrie ! Le tableau charmant de la vie intime de ces princes morts, les ravivent dans nos souvenirs; leurs paroles simples, confiantes, entrecoupées de mots aimables ou tristes, les ramènent sous nos yeux. Il y a de l'ancien et du nouveau dans ces peintures aux vives et chatoyantes couleurs. Comment révéler d'avance la force et la grâce de ces récits qui charment par leur variété, attachent par leur exquise simplicité, touchante expression de l'âme qui les inspire ?

Mais le serviteur des grandes causes ne veut se parer que de son inflexible fidélité, et le cortège des noms illustres qui furent ses appréciateurs ou ses amis, en ajoutant encore à l'intérêt de ses souvenirs, semble n'apparaître sous sa plume que pour laisser entrevoir, sans la trahir, tout ce que sa vie garde de magnanimes exemples et de hauts enseignements à ceux qui ont pour devoir d'honorer sa mémoire et de porter noblement son nom.

Plus tard, peut-être, d'autres récits où se développent les actes d'une

vie incessamment mêlée aux graves événements de nos luttes et de notre histoire semi-contemporaine, attireront ou mériteront sinon la faveur, du moins la juste appréciation des lecteurs et penseurs de notre époque.

Aujourd'hui, nos yeux restent rivés à ces grandes et poétiques images de la fille de Louis XVI, de son frère, de Charles X, personnalité ravivée de notre antique chevalerie, et de ce jeune enfant qui a disparu dans la tourmente comme ces éclairs des jours d'orage sillonnant la nue et s'enfonçant ensuite à jamais dans la profondeur d'un ciel sans azur.

IGNOTA.

LES SŒURS AVEUGLES DE SAINT-PAÛL, par BATHILD BOUNIOL

Il est parfois important de rappeler les livres déjà anciens ; les lecteurs de cette aimable revue me pardonneront donc de leur parler d'une brochure aussi curieuse que touchante. L'édition en est épuisée, malheureusement, l'auteur n'est plus !

C'est à titre de rareté que je signale ici *les Sœurs aveugles de Saint-Paul*, par Bathild Bouniol (édité par Bray), un chef-d'œuvre littéraire peut-être fort bref. La pensée est un éclair, la plume chargée de la transmettre trace quelques traits. Cela suffit. Le lecteur électrisé palpite.

Me demandera-t-on pourquoi le titre seul de ces quelques pages m'a doucement émue ? mon nom seul l'explique sans que je le fasse. Après avoir lu... que dis-je, après avoir savouré ce simple récit, je suis restée pensive, il me semblait que l'écrivain à jamais endormi prenait ma main et lui faisait tracer les lignes que l'on va lire, afin de faire revivre sa tâche sacrée et d'émouvoir, aujourd'hui comme jadis, les cœurs chrétiens.

Je détache pieusement de sa brochure les lignes suivantes, on y verra sous l'empire de quel généreux entraînement parlait Bathild Bouniol :

« Une autre enfant, plus à plaindre encore, fut victime, non pas d'un
» accident, mais d'un crime, d'un crime odieux. Par l'inspiration d'une
» haine infernale autant qu'inexplicable, des mains barbares lui crevèrent
» les yeux, et avec des circonstances horribles. Je ne sais pas si le juge
» humain eut connaissance de cette atrocité et en punit l'auteur ; mais,
» dans tous les cas, le coupable n'eut pas longtemps à s'applaudir de
» l'impunité, car il périt bientôt d'une mort prématurée et horrible, par
» un de ces jugements de Dieu sans doute, qui sait, quand il le faut, hâter
» ses justices..... »

Je n'en citerai pas plus, il faut manier avec délicatesse ce bijou littéraire ciselé par les anges. Il suffit d'exciter plus et mieux que la curiosité,

éveiller la sainte compassion de la charité, voilà la récompense de l'écrivain catholique: Bathild Bouniol l'a reçue déjà. Puisse la Divine miséricorde daigner me l'accorder également!

Les Sœurs aveugles de Saint-Paul demeurent à Paris, 88, rue Denfert-Rochereau.

VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE DE SÉGUR.

LE CENTENAIRE DE 1889, par E. LE FEBVRE. Une brochure in-8°

Prix: 1 franc

Ce travail qui a paru dans *la Revue catholique des Institutions du Droit*, a été fort goûté par les graves lecteurs de cette revue. On a pressé l'auteur de l'éditer en brochure. C'est ce qui a paru de plus complet et surtout de plus pratique sur la question. M. E. Le Febvre prouve que, depuis 1789, aucune assemblée n'a été légale; — que la nation, depuis lors, n'a jamais été réellement consultée; — que le peuple français n'a pas trempé dans les crimes de la Révolution; qu'il en a été la victime et non l'auteur.

M. Le Febvre montre par quels moyens on peut arriver, d'ici aux élections prochaines, à faire constater, par le suffrage universel, que la France veut encore aujourd'hui ce qu'elle voulait en 1789 par dessus tout, ses libertés provinciales et communales garanties par la monarchie, ainsi que le respect de la religion et des droits du père de famille.

Si cet éloquent appel aux chefs du parti conservateur et surtout à la jeunesse catholique est entendu, on peut espérer que les élections prochaines, en venant clore l'ère de la Révolution, permettront à la France de reprendre, avec sa constitution nationale, sa prospérité intérieure, et son rang parmi les grandes puissances européennes. X.

DEMAIN, réponse à *la Fin d'un Monde*, de ED. DRUMONT, par J. DE PENBOCH

Un volume in 18 de 334 pages. Paris, 1889. Prix: 3 fr. 50

Le chapitre qui répond réellement aux exagérations de M. Drumont, est le huitième, page 226. Paris n'est pas la France, et ce n'est pas sans fruit que l'enseignement libre a pu, depuis deux générations, former en grande partie la jeunesse des classes dirigeantes. Ce serait à désespérer de tout, si, au bout de quarante ans, on devait constater que les prêtres et les religieux enseignants aidés de laïcs aussi remarquables par leur science que par leur piété, n'ont réussi qu'à nous donner une race de gommeux et de crétiens.

A Paris même, à côté de ces gommeux qui mettent, jour et nuit, toute

leur âme dans les préoccupations des courses et la couleur de leur habit, à côté de ces dignes lecteurs du *Figaro*, il y a de jeunes hommes à l'esprit élevé, aux nobles aspirations, toujours prêts à se dévouer pour l'Église et pour la France : les soldats manquent moins que les chefs. Mais c'est en province surtout que l'on trouve des convictions profondes et d'admirables exemples, comme ceux que citent l'auteur. Nous qui avons été dans la vie militante, à Paris et en province, sous le gouvernement de Juillet et les autres, sans fermer les yeux sur les scandales et les hontes du jour, nous trouvons encore vrai le mot de Pie IX : « Le monde va mieux. »

Ce qui empêche le triomphe de la vraie majorité, c'est la grande erreur inoculée aux lettrés et même à beaucoup d'écrivains catholiques, par de Tocqueville, honnête homme mais esprit faux et observateur superficiel. Ses deux ouvrages *la Démocratie en Amérique* et *l'Ancien Régime*, ont mis en vogue deux erreurs fondamentales : la légitimité du suffrage universel et l'avènement fatal du règne de la démocratie. M. Le Play, malgré son amitié et son estime pour la personne de l'écrivain, a très franchement signalé l'influence funeste de ses livres : « Tocqueville, dit-il, en faussant sur un point capital, la notion de la vie publique, acheva parmi nous l'œuvre de la Révolution. Il n'eut pas assez de perspicacité pour voir que les forces morales accumulées sous l'ancien régime (la suprématie des classes dirigeantes) diminuaient à mesure que la classe inférieure de l'Amérique adoptait les mœurs de celles que Jefferson avait jugées si sévèrement en Europe (1), et c'est ainsi qu'il crut pouvoir ériger en dogme la supériorité du nombre en matière de gouvernement. Il considérait comme frappé d'une irrémédiable impuissance le milieu social où il était né. Il avait les illusions du libéralisme français : il croyait que l'esprit d'invention pouvait résoudre les problèmes fondamentaux du gouvernement, et il se persuadait que la réforme morale ne pouvait être opérée, dans la France révolutionnaire, que par la classe inférieure instruite et guidée par les hommes de nouveauté (2). »

C'est surtout dans les questions sociales que le mot de M. de Bonald trouve son application : « Une erreur est pire qu'un crime. » Aussi ne peut-on assez déplorer la faute des journalistes et des auteurs catholiques qui

(1) Le démocrate matérialiste Jefferson n'estimait que le peuple des campagnes, les petits propriétaires cultivateurs. Quant aux agglomérations urbaines d'ouvriers, il les regardait comme éminemment dangereuses, parce que, disait-il, parmi elles l'élément qui domine est toujours *la canaille*.

(2) M. Le Play, Lettre à M. Claudio Jannet, à l'occasion de son excellent ouvrage : *les États-Unis contemporains*, pages XXII et XXV.

inoculent cette erreur révolutionnaire à leurs lecteurs, J. de Penboch semble, au début de son livre (page 12) se ranger parmi les disciples de cette école dangereuse qui, regardant comme fatal l'avènement de la démocratie succédant à la bourgeoisie, se résigne trop facilement à ne plus combattre, et à assister, en ricanant, à l'égorgement du bourgeois, de l'ancien noble et du curé, avec un espoir naïf dans la sagesse et la générosité du « bon peuple » qui viendra recueillir les fruits de la victoire des pillards et des assassins. Idée fausse, réfutée par l'histoire comme par la logique, mais qui laisse le champ libre à l'armée de Satan, organisée par la franc-maçonnerie. Ah! pourquoi, au lieu de tirer sur les siens et de se compromettre avec les chéris des Loges, la presse catholique n'obéit-elle pas à la voix de Léon XIII, qui lui disait dans son encyclique de 1884, de démasquer avant tout la franc-maçonnerie?

Nous n'avons pas à apprécier le rêve de l'auteur sur *Demain* : on ne discute pas les songes. Quant à la longue et chaleureuse exhortation adressée à M. Drumont, pour lui persuader de se faire religieux, nous ne pourrions que nous réjouir de son succès : on doit toujours désirer ce qu'il y a de plus parfait.

Comme tous nos lecteurs voudront lire ce volume, nous ne croyons pas, utile de l'analyser en détail : ils jugeront par eux-mêmes ; soit qu'ils blâment ou qu'ils louent, ils seront charmés de la franchise, comme du ton alerte et spirituel de l'auteur. Bien qu'il soit parfois atteint par l'épidémie de la fièvre démocratique, il reconnaît très carrément que la monarchie qui a fait la France peut seule la sauver, et que M. le comte de Paris est l'héritier légitime du trône.

I. CARNO.

LA COMPLAINTÉ DE L'ÊTRE (*notes d'un pessimiste*), par EDMOND THIAUDIÈRE, préface par AUGUSTE DIETRICH. Un volume in-32 de xii-320 page. Prix : 2 fr. 50

La France n'a jamais manqué de moralistes. Hommes et femmes, tout le monde moralise volontiers chez nous, et fait de son mieux son métier d'abstracteur d'essence et de quintessence. Notre langue et notre tour d'esprit se prêtent à merveille à cet exercice littéraire. Notre temps, à lui seul, compte au moins autant de petits moralistes que les astronomes ont pu découvrir de petites planètes.

Je suis un peu embarrassé pour parler de la *Complainte de l'Être*, de M. Thiaudière. M. Thiaudière nous avertit loyalement, dans sa préface, que ses pensées, « notes d'un pessimiste », s'adressent au « synnoète » et

« non à d'autres ». Si vous n'avez pas tout à fait oublié votre grec, vous aurez compris que le « synnoète », c'est l'homme qui pense comme nous et partage nos idées.

Or je ne suis point le « synnoète » de M. Thiaudière. Je ne suis pas pessimiste, je le confesse à ma honte. D'abord, parce que je trouve la vie bonne; ensuite, parce que je désire très vivement voir la France reprendre son rang parmi les nations, et que ce n'est point le pessimisme qui l'y aidera.

Je ne suis donc point de ceux à qui la *Complainte de l'Être* s'adresse, et je risquerais d'en parler comme un aveugle des couleurs. Le sens délicat et exquis, qui est la marque des natures d'élite, qui permet de ne sentir de la vie que les épines et de ne trouver un peu de joie que dans les pensées désolantes, ce sens, la cruelle nature me l'a refusé. J'ai beau savoir qu'il faudra mourir, je n'aspire pas au néant, je n'ai pas la soif du non-être. Je me résigne à traîner le lourd fardeau de l'existence. C'est une infirmité assurément, mais je ne suis plus assez jeune pour essayer de m'en corriger.

Aussi le mieux est-il de me borner à mettre sous les yeux des lecteurs quelques-unes des pensées de M. Thiaudière.

« Un mot dans notre langue française, un seul, peut résumer suffisamment la vie depuis la naissance jusqu'à la mort, c'est l'interjectif hélas ! »

« Une des observations qui révèlent le plus cruellement l'infirmité humaine, c'est que très souvent ceux-là mêmes qui nous veulent du bien nous font du mal, non par méchanceté, mais par sottise. »

« L'amour, c'est la prodigalité morale et physique de soi-même. »

« Quelque chose gâte tout. »

« La sensualité de l'homme et la perfidie de la femme s'entendent d'emblée en amour, et il leur sied vraiment de se fusionner. »

« Il n'est pas une jouissance qui ne soit expiée par la douleur, tandis que bien des douleurs ne sont compensées par aucune jouissance. Quelle justification du pessimisme ! »

« La misère de tous les êtres atteste celle de l'Être universel. »

Et encore :

« Meilleur on est et pire on voit la vie. »

« Les pessimistes souffrent tout le mal que font les optimistes. »

« Les gens auxquels l'expérience de la vie ne donne point une tristesse définitive sont ou ingénument méchants ou méchamment ingénus. »

Pauvre moi ! Me voilà bien loti, et je n'ai plus qu'à choisir entre ces deux hypothèses également flatteuses.

Eh bien ! je ne rendrai pas la pareille à M. Thiaudière et j'ai pris plaisir

à lire son petit livre, bien qu'il ne me soit pas adressé. J'y ai trouvé, avec une langue souvent fine et précise, plus d'une réflexion ingénieuse et pénétrante. Non celle-ci, assurément : « Pour l'intelligence de l'homme, un peu de femme est une allumette; beaucoup de femmes est un éteignoir. » Mais celle-ci, par exemple : « Il y a une exquise vanité, celle qu'on tire du fond même de sa modestie. » Ou celle-ci : « Bon par instinct, combien il est facile d'être meilleur par raison. » Et encore : « On peut satisfaire un désir coupable, mais se satisfaire ainsi, — non pas, non pas ! »

E. FLORENTIN.

NOUVEAU JOURNAL D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE. *La*

Commune, par le COMTE D'HÉRISSE. Onzième édition. Paris, 1889. Un volume in-18 de vii-371 pages. Prix : 3 fr. 50

Le succès du premier Journal assurait la vente rapide du second : c'est la onzième édition que nous avons en main. L'auteur se présente cette fois en compagnie d'excellents collaborateurs : ce sont des hommes distingués qui ont bien voulu rédiger ce récit de faits importants dont ils ont été témoins oculaires.

Le nouveau journal commence à la déplorable époque de la capitulation. L'entrée des Prussiens à Paris est racontée avec une verve toute patriotique, mais sans chauvinisme : l'officier d'ordonnance, sans souci de ce que pensera la galerie, rend hommage au bon ton et aux procédés délicats des officiers ennemis.

Les prolégomènes de la Commune nous offrent des aperçus intéressants : il y a encore beaucoup à dire, après Maxime du Camp et tant d'autres. Nous pourrions ajouter nous aussi quelques Chapitres au *Nouveau Journal*, pour expliquer comment les canons ont été non pas enlevés par les gardes nationaux, mais livrés à ces futurs communards par ordre formel de la place. Cela achèvera de prouver que M. Thiers avait besoin de la Commune, pour « travailler » la Chambre et l'inféoder à sa petite personne.

Nous aurons aussi à raconter comment, à l'instigation de quelqu'un, que nous connaissons comme nous-même, deux braves Parisiens (après avoir obtenu de celui qui était alors tout-puissant, la promesse d'ouvrir sans coup férir, une porte de Paris à l'armée de Versailles), allèrent, pleins de confiance, demander à M. Thiers quel jour et à quelle heure, il voulait entrer. Hypocrite comme toujours, le petit homme d'État répondit d'abord qu'il n'avait pas la somme nécessaire : (la clef d'argent était requise, cela va sans dire, et l'on avait établi le tarif des consciences démocratiques à acheter). Le député du Nord qui présentait les deux Parisiens,

dit aussitôt: Monsieur le président, je me charge de fournir les fonds. Mis au pied du mur, M Thiers dut avouer qu'il ne voulait pas rentrer alors dans Paris. Que de sang et que de ruines sur la conscience de cet homme dont M. le comte d'Hérisson qui l'a vu de près, dit avec raison : « M. Thiers dans toute sa carrière politique, littéraire et administrative, a été un être à la fois néfaste et méprisable. »

On lira avec intérêt le récit comique de la fuite ventre à terre de M. Thiers, à l'instant où il croit que sa petite personne peut courir un danger, et l'aplomb de comédien avec lequel, une fois arrivé, il joue l'homme calme et sans aucun souci, venu en promenade à Versailles, pour s'occuper de l'installation de l'Assemblée qui devait se réunir le lendemain.

Il y a beaucoup de détails nouveaux sur des faits importants; ce qui est attesté par témoins ou acteurs de ces jours affreux, servira pour l'histoire; mais il y a des appréciations hasardées. Nous sommes loin de vouloir excuser ceux qui ont accepté un rôle dans l'orgie communarde, mais nous avons motif pour ne pas croire, par exemple, aux intelligences de Cluseret avec la Prusse.

Dans les révélations relatives au martyre de l'archevêque de Paris et de ses compagnons, nous avons profondément regretté de voir l'auteur céder à la tentation de livrer à la publicité des scènes intimes, que la prudence et le respect pour les personnes et leur caractère sacré, avaient fait retrancher d'un livre où elles avaient moins d'inconvénients, parce qu'il s'adressait à un public bien plus restreint et plus éclairé. Nous avons eu l'honneur et le bonheur d'être traité en ami par le vénérable prêtre qui eût, avec Mgr Darboy, les démêlés dont parle l'auteur, et nous vénérons sa mémoire; nous sommes certains qu'il désavoue la publicité scandaleuse donnée ici à la scène déplorable de l'archevêché. Quant au soupçon de complaisance lâche de l'archevêque de Paris devant l'empereur, voici un fait que nous attestons, et qui lave sa mémoire sur ce point. Aux premières élections qui eurent lieu après la promotion de Mgr Darboy, M. Duruy, alors ministre, crut pouvoir lui écrire pour lui demander d'appuyer auprès du clergé de Paris, les candidats officiels. Mgr Darboy répondit par un refus motivé et très net. Stupéfait de cette résistance, M. Duruy s'en plaignit à l'empereur. L'archevêque dinait quelques jours après aux Tuileries. Le repas fini, Napoléon III prenant à part Mgr Darboy, lui communique les doléances de M. Duruy. « Sire, répond l'archevêque, je vous l'ai dit, en acceptant le siège de Paris; Votre Majesté peut compter sur mon affection et mon dévouement personnels; mais pour ce qui est de mêler la politique à mon ministère, jamais. » Jesavais bien à l'avance quelle serait votre réponse, dit

Napoléon, mais j'avais promis à M. Duruy de vous en parler moi-même. Vous avez raison.

Nous n'avons jamais eu de motif de partialité pour Mgr Darboy, et nous avons toujours été ennemi très déclaré du bonapartisme, que nous regardons comme l'incarnation la plus fatale du génie révolutionnaire ; mais nous mettons au-dessus de tout le culte de la vérité, et c'est pour cela que nous rendons le témoignage que notre conscience nous impose. L'homme de Sedan a pu songer à un schisme, mais jamais il n'a pu espérer trouver un complice dans Mgr Darboy.

L'auteur regrettera d'avoir répété une grossière calomnie contre le légat du Pape. C'est là le triste résultat de l'étude de l'histoire faite dans des écrivains sans critique et haineux comme H. Martin. Les honnêtes gens qui ont la patience de lire la phraséologie de cet amant passionné du druidisme, au lieu d'accueillir sans contrôle tout ce qui peut servir sa thèse contre le catholicisme et la monarchie, devraient bien prendre la peine, ou plutôt se procurer le plaisir de lire le volume dans lequel M. Henri de L'Épinois relève, avec autant d'atticisme que d'érudition, les plus grossières erreurs historiques de M. H. Martin.

Le mot odieux attribué au légat : « Tuez les tous, car Dieu connaît les siens ! » n'a jamais été prononcé, il constitue une belle et bonne calomnie. Nous avons huit récits en prose et en vers, publiés par les contemporains, aucun n'en fait mention. Le sac de Béziers et le massacre des habitants n'a point été prémédité, ni ordonné ; c'est le fait de l'irruption brutale des truands, qui agirent sans l'ordre des chefs, impuissants ensuite pour arrêter leur fureur. Un autre érudit, M. Tamizey de Larroque, a publié sur ce sujet une dissertation qui met à néant cette fable, sur laquelle H. Martin a brodé une de ces déclamations à effet qui laissent une si profonde impression dans les esprits crédules.

Quant à la pensée finale, c'est encore à la science de l'histoire qu'il appartient de la rectifier. L'auteur croit à la réalisation de la Commune de nos utopistes, dans vingt ans : la vraie commune, la seule réalisable, c'est celle qui a fait la vigueur de la France jusqu'en 89 ; la commune de nos pères, organisée par l'Église sur le type de la famille, comptant par feux ou foyers, et non par individus, administrée par l'assemblée des pères de famille, assurant à tous ses membres la possession d'un toit pour s'abriter et par la libre pâture dans les biens communaux, le nécessaire pour la nourriture et le vêtement. Quant aux villes et aux agglomérations d'ouvriers, c'est à la corporation chrétienne qu'il faut demander ces garanties contre la misère.

L'auteur a beaucoup d'esprit et de cœur ; mais, quand on touche à l'histoire, la qualité maîtresse c'est l'érudition. ERNEST AIMÉ.

DEUX IMITATIONS DE JÉSUS-CHRIST (les); le De Imitatione

Christi et l'Imitation de Corneille comparées dans leurs parties principales, par AUGUSTE NISARD. Un volume in-8° de LXVII-510 pages. Prix : 7 fr. 50

M. Auguste Nisard n'est que le frère d'un grand critique, ce qui ne veut pas dire qu'il en soit un petit. S'il ne fallait envisager que le sens chrétien, le plus grand des deux ne serait pas celui qu'on pense. Il n'est pas sans quelques traits de ressemblance avec M. de Ségur car lui aussi il aime les choses intimes et il a même publié les Souvenirs d'un enfant catholique : *l'Église et la Maison*. Seulement si M. de Ségur aime à conter la vie des saints, M. Nisard préfère approfondir la psychologie de leurs vertus. Le concret pourrait éclairer l'abstrait, et le philosophe venir en aide au conteur : ils se complèteraient avantageusement.

C'est dans l'Imitation et dans la traduction de Corneille, les deux seules Imitations de Jésus-Christ qui à son avis soient originales, que M. Nisard se plaît à rechercher les secrets de la sainteté et les différences de la nature et de la grâce. Vrai ! tout séculier et tout profane qu'il se dise, ce vieux lettré est un mystique, et il pousse bien avant l'analyse de l'état d'âme des saints. Où donc, sinon dans ses méditations personnelles, a-t-il pris cette science profonde de la vie ascétique ? Il soutient que Corneille a tiré de son propre fonds ce cri d'une âme confiante en la grâce :

« J'y mets toute ma force et j'en fais tout mon bien. »

Il est sûr du moins qu'en transcrivant ce vers, M. Nisard à son tour l'a pleinement senti.

C'est presque à se réjouir que le parallèle entre l'Imitation de Jésus-Christ et la traduction de Corneille n'ait tenté jusqu'à lui la plume d'aucun lettré. Il y en a une bonne raison : bien peu ont lu leur Corneille en entier, et l'on dédaigne généralement ses œuvres spirituelles. C'est un malheur assurément, mais il a eu cet heureux résultat de laisser le sujet intact et de ne pas l'exposer aux injures d'une critique libre-penseuse. Corneille n'a prétendu faire qu'une traduction, il le dit formellement. Malgré cela M. Nisard soutient que la paraphrase tourne à l'invention. Il est difficile, j'en conviens, que l'auteur de *Polyeucte* en traduisant *l'Imitation*, ne l'ait pas sentie pour son propre compte. Parmi les difficultés dont il se plaint sans cesse, de mettre en vers ces matières spirituelles, il a laissé échapper trop de vers cornéliens pour n'avoir pas fait œuvre originale.

En lettré délicat et de bonne marque, M. Nisard sait comprendre et faire

goûter la saveur de ces vers. Mais il s'élève bien plus haut que cette critique de détail ; il ne voit pas seulement les mots, il approfondit les choses en penseur chrétien. Sa vieillesse était digne de comprendre la vieillesse de Corneille. Si le grand poète sommeille quelquefois dans ses répétitions d'ailleurs inévitables, entre son commenteur et lui c'est une ressemblance de plus. M. Nisard se plait à nous conter l'histoire de son édition familière de *l'Imitation*, les services qu'elle lui a rendus, le baume qu'elle a mis sur toutes ses douleurs, et il met une certaine complaisance à nous redire deux fois que son étude sur la latinité de l'auteur, publiée d'abord dans *le Correspondant*, n'a pas déplu à ses lecteurs. C'est apparemment une fois de trop. Du reste, il faut applaudir à son succès, il ne pouvait être mieux mérité, et je souhaite vivement que celui du livre le continue. Encore qu'il soit bien substantiel et trop nourri de l'expérience de la vie pour être complètement goûté de la jeunesse, on ne saurait lui en recommander de meilleur. Le style est plein d'allusions aux auteurs anciens et modernes que M. Nisard a fréquentés, il a cette saveur déjà archaïque des écrivains du dix-septième siècle et ce sont les plus graves et les plus profonds, un Pascal, un Bossuet, qui en fournissent la substance. Partout, dans la forme, il révèle la bonhomie charmante d'un lettré vieillissant qui se joue parmi ses grands souvenirs. Vive encore notre vieux Corneille ! sans avoir l'onction du moine du moyen âge, il peut faire la leçon au meilleur d'entre nous et son *Imitation* avec un tel commentateur, pourra être une nourriture savoureuse et succulente pour la méditation des prêtres mêmes et des laïques sérieux.

B. C.

LE DIVORCE DE NAPOLEON, par HENRI WELSCHINGER

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Dans ces dernières années, on a fort étudié Napoléon I^{er}, et définitivement la légende a fait place à l'histoire. Les admirateurs du Grand-Homme n'ont pas trop à le regretter ; l'histoire est assez belle pour se passer d'ornements mensongers. Mais beaucoup d'historiens, — ou bien éblouis par l'éclat des hauts faits, ou prenant le contrepied par la crainte de se laisser éblouir — ont été excessifs dans la louange ou dans le blâme. Garder le juste milieu est difficile, personne ne l'ignore. Pourtant M. Welschinger s'y est essayé, une première fois dans son *Duc d'Enghien*, et aujourd'hui dans *le Divorce de Napoléon* ; et il paraît bien avoir réussi.

Que demandons-nous à l'historien ? Qu'il sache la vérité et qu'il nous la dise ! Or, M. Welschinger a eu la bonne fortune de mettre en œuvre des documents authentiques, documents qui jusque-là avaient été tenus sous

clef ou insuffisamment consultés. Ses découvertes, il nous les livre sans restriction, et nous met à même de prononcer sur la question.

« En examinant les choses de très près, dit-il, je pus me convaincre que (même après M. Thiers, après M. d'Haussonville et d'autres), tout n'avait pas été dit, et je tentai de tout connaître et de tout dire.

« C'est ainsi que je vis les pièces mêmes du procès, la requête de Cambacérès, la décision de la commission des évêques, le procès-verbal d'enquête, les dépositions de Talleyrand, de Durer, de Berthier et du cardinal Fesch, la sentence de l'official diocésain, l'acte d'appel du promoteur, l'arrêt définitif de l'official métropolitain. Mis en goût par ces découvertes, je voulus scruter les minutes des procès-verbaux qui avaient préparé les décisions du cabinet des Tuileries et du Sénat, le relevé du cérémonial, les projets de discours rédigés à l'avance pour Napoléon, Joséphine et le prince Eugène, tous les accessoires enfin du drame émouvant dont le dernier acte se joua du 15 décembre 1809 au 11 janvier 1810. »

Le travail consciencieux de M. Welschinger n'embrasse donc qu'une courte période, *qu'un moment*, de la vie de Napoléon I^{er}, mais cette période est de la plus haute importance, c'est le *moment critique*. Peut-être n'osera-t-on pas affirmer avec l'auteur que c'est « le divorce qui a perdu Napoléon » ; déjà beaucoup d'autres fautes avaient été commises, qui devaient avoir des suites fâcheuses. Mais on reconnaîtra avec lui que le divorce « a contribué à rompre les relations déjà si tendues entre l'empereur et l'Église, et que le mariage autrichien a eu pour conséquence la fatale guerre de Russie ». Or, ces deux luttes, également sans issue, devaient amener une catastrophe.

Le livre de M. Welschinger est plein de vie et de mouvement. Pour être impartial, l'auteur n'est pas indifférent. Qui pourrait lui reprocher une bien juste émotion ? Qui pourrait lui en vouloir, quand il plaint la malheureuse Joséphine, quand il s'indigne contre la dureté de Napoléon, quand il flétrit la plate servilité des courtisans ? Il a soin, du reste, de mesurer la responsabilité de chacun des acteurs du drame, celle de l'empereur, de sa famille, de son entourage, celle aussi du peuple engoué de son héros. Nulle part il ne dénigre ; toujours il rend justice à Napoléon. Oui. Napoléon a commis des fautes, mais auparavant, a dit Veillot (1), « il avait abattu les échafauds, relevé les autels, rétabli la borne des héritages, ranimé la civilisation, rendu à la France son honneur, peut-être sauvé sa nationalité ».

ROMAIN BOUTTER.

(1) Nous laissons complètement à l'ancien rédacteur en chef de *l'Univers* la responsabilité de cette affirmation. (N. D. L. R.)

DOM BOSCO ET VICTOR HUGO

Dom Bosco, à la fin de mars 1883, séjourna quelque temps à Paris. Dès que la présence de ce vieux prêtre dans la capitale fut connue, elle prit les proportions d'un événement.

Un soir, un vieillard à l'air pensif, au maintien noble mais un peu sombre et hautain, demanda, sans se nommer, à voir dom Bosco. On l'introduisit dans un salon d'attente : il attendit trois heures. A onze heures, son tour venu, il entra, salua poliment l'humble prêtre, puis il lui fit très nettement sa profession d'incrédulité, surtout aux miracles. « *Je n'ajoute aucune foi*, lui dit-il, *aux miracles que certains vont proclamant.* »

Dom Bosco, entendant ce vieillard qu'il ne connaissait pas, lui déclarer qu'il ne croyait pas au miracle ne chercha pas à le connaître, et il ne discuta point. Il se contenta d'enfoncer dans son âme, comme une sonde, doucement, adroitement, une série de questions.

Parmi ces questions, il en est deux surtout auxquelles le visiteur inconnu ne s'attendait pas, et qui l'embarrassèrent, le firent réfléchir, et même le troublèrent un peu.

Le saint dirigea la conversation de manière qu'elle l'amena vite à demander à son interlocuteur :

« *Qu'admettez-vous en fait de vie future ?* »

Ce qu'il admettait ? Il ne le savait pas. Il y avait longtemps qu'il n'avait songé à cela. Il répondit :

« Ne perdons pas de temps à traiter cette question ; je parlerai de la vie future quand je me trouverai dans le futur. »

Dom Bosco ne fit nullement attention à ce qu'il y avait de cassant, de brusque et de sec dans la réponse qu'on vient de lire, et il continua tranquillement à sonder son homme. Quand il eut bien lu dans l'âme qui était devant lui ce qu'il voulait y lire, il posa résolument cette dernière question :

« Si vous êtes ainsi, qu'espérez-vous donc ? Bientôt le présent ne vous appartiendra plus. Le futur, vous ne voulez pas qu'on vous en parle. Quelle est donc votre espérance ? »

A cette question, le poète, qui jusque-là avait tenu le front haut et regardé le saint, baissa la tête et regarda au dedans de lui-même. Au lieu de répondre, il se prit à méditer. Car s'il s'était résigné à n'avoir plus de foi, il n'avait jamais pu se résigner à n'avoir plus d'espérance.

Son espérance n'était qu'un *songe*. Mais pour réveiller le *songeur*, il suffisait de lui dire : Quand on espère, on espère quelque chose. Vous,

qu'espérez-vous donc? Cela vient de lui être dit, et voilà pourquoi il ressemblait à un homme qui s'éveille et qui cherche à saisir la réalité de ce qu'il a vu dans son rêve.

Le saint laissa le poète quelque temps pensif, puis voyant qu'il avait touché le fond de l'âme :

« Il vous faut penser à l'avenir suprême. Vous avez devant vous un peu de vie encore : si vous en profitez pour rentrer dans le sein de l'église et implorer la miséricorde de Dieu, vous serez sauvé, et sauvé pour toujours. Dans le cas contraire, vous mourrez en incrédule, en réprouvé. »

Le poète alors répondit : « Je sais que de tous mes amis, très avancés en fait de philosophie, aucun n'a jamais résolu le problème : ou l'éternité malheureuse, ou le néant. » Puis il ajouta : « Je veux méditer sur ce que vous venez de me dire, et, si vous le permettez, je reviendrai vous voir. »

L'illustre visiteur avait voulu se cacher; maintenant il tenait à se faire connaître. Il serra la main du saint prêtre, et, en le quittant, il lui remit sa carte. Son visiteur inconnu sorti, dom Bosco prit cette carte et il y lut : *Victor Hugo*. Quelques jours après, à la même heure, Victor Hugo revint. Et abordant le saint pour la seconde fois, il lui prit les mains, et il lui dit :

« Je ne suis plus le personnage de l'autre jour : je vous ai fait une plaisanterie en me présentant comme un incrédule. Je suis Victor Hugo, et je vous prie de vouloir bien être mon ami dévoué. Je crois à l'immortalité de l'âme, je crois en Dieu, et j'espère bien mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui puisse recommander mon âme au créateur. »

On sait que, deux ans après cette entrevue, dans ce même mois de mai au milieu duquel il avait manifesté à dom Bosco son espoir de mourir *entre les bras d'un prêtre catholique*, Victor Hugo fut atteint de la maladie qui l'emporta. Dans la soirée du 22 mai, il paraissait devant Dieu, mais sans avoir été assisté par un prêtre.

Pauvre grand poète, que ne s'est-il jeté aux genoux de dom Bosco pour lui demander l'absolution, alors que la grâce l'en pressait!

Qui peut dire ce qui serait arrivé si l'entourage de Victor Hugo lui avait communiqué la lettre par laquelle le cardinal Guibert offrait son ministère au poète mourant. Quel crime de se poser comme un obstacle entre une âme et Dieu!

PETIT BLEU, par GYP Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Antoinette de Champrau est une enfant de treize ans, turbulente, indisciplinée — et bonne, par-dessus tout. Elle aime les faibles et les défend. Toute frêle et mignonne, elle se bat comme un garçon, et, rebelle à l'application, à la règle et à la discipline, elle en sait plus que toutes ses grandes camarades réunies. Elle ne peut garder une impression pour elle, et dans la classe de la pension où elle a été conduite, elle scandalise les maîtresses pincées et sèches par ses saillies inattendues et ses réparties cavalières. « Active, vaillante, pleine de bonne humeur et de gaieté, primesautière et drôlette. ., » elle a un cœur d'or, qui se révolte et s'enflamme contre toutes les injustices.

C'est ce petit être qui, dans son milieu provincial, est un vrai gamin de Paris, que Gyp nous peint en son nouveau volume; « Petit Bleu » est son surnom, qui lui fut décerné à cause de ses rêveries, de son amour pour les petits coins de ciel, qu'elle s'oublie à regarder longuement, dans les éclaircies des jours tristes. Sa courte vie est tout un roman délicieux, plein d'attendrissement, écrit en un style alerte et clair, et où le drame vient tout seul, sans recherche, sans arrangement voulu, par la logique même de son caractère. On doit à Gyp bien des œuvres charmantes; mais, en celle-ci, il y a une note nouvelle ajoutée aux notes anciennes, beaucoup d'émotion et peut-être un peu de souvenirs.

Petit Bleu est suivi de plusieurs dialogues où se retrouve l'esprit d'observation de l'auteur, et se termine par une brève nouvelle intitulée *Joseph*, très colorée, très enlevée, et qui semble un épisode détaché du premier récit. Ce bon cocher, cet espion, ce bookmaker, cette trinité en une seule personne, est merveilleusement portraiturée, avec, toujours sur son chemin, cette figure d'Antoinette et son exquise générosité.

Quel joli livre! Je serais bien surpris si, dans la bibliothèque de Gyp, il ne tenait pas une des premières places — ce qui n'est pas peu dire. D'autant plus qu'avec ses libres allures, il ne contient pas une page qui ne puisse être lue par tous les « Petits bleus » du monde.

E. FLORENTIN.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE COMTE DE CHAMBRUN, ses études politiques et littéraires par l'auteur de « *la Comtesse Jeanne* ». Un volume in-8° de viii-501 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

Après avoir lu cette synthèse des œuvres d'un penseur qui fait honneur à notre époque, nous renonçons à en exposer nous-même le plan et le but : mieux vaut laisser parler l'auteur lui-même.

« Ancien député, ancien sénateur, le comte de Chambrun, frappé de cécité, a dû renoncer à sa carrière politique. Mais, plus que jamais, dans sa retraite, il s'est donné aux études philosophiques qui avaient animé d'une si généreuse inspiration sa vie parlementaire. Aussi bien dans les lettres et dans les arts que dans les sciences morales et politiques, il recherche l'âme de l'humanité. Toujours et partout nous retrouvons le psychologue, et c'est du psychologue seul que nous avons voulu exposer les idées.

« De la haute conception du philosophe résulte une œuvre considérable, en partie inédite, et dont notre humble plume s'est essayée à donner la synthèse.

« En considérant avec M. de Chambrun la civilisation de l'humanité; en contemplant avec lui les lignes, les couleurs des arts plastiques; en entendant avec lui les sons de la musique et les harmonies plus idéales encore de la poésie; en voyant avec lui se dérouler, dans la vie des peuples, les principes mêmes de la civilisation, nous avons compris l'unité qui relie toutes ces études en apparence si diverses. Il nous semblait que nous nous trouvions devant un temple dont certaines parties seulement avaient été achevées; mais dont les matériaux étaient prêts à prendre leur place dans l'ordonnance du monument... Nous sentions, dans ces études, palpiter la vie même des peuples. Le cœur de l'humanité était là, avec sa double action, recevant le sang généreux que lui apporte le christianisme, et le propulsant dans toutes les artères de la civilisation. C'est ce cœur que le psychologue nous fait ausculter dans l'œuvre à laquelle il donne ce titre : *Christianisme et Civilisation*.

« Le style de M. de Chambrun a pu parfois sembler obscur à ceux qui n'ont pas une vue d'ensemble du système de l'auteur. Cette langue, si ferme et si souple à la fois, qui se prête aux descriptions de la nature, comme aux abstractions philosophiques ; aux nuances délicates de l'art comme aux traits vigoureux de l'histoire ; cette langue rencontre facilement un péril : c'est d'exprimer trop d'idées en peu de mots. Heureux défaut à une époque où si souvent les mots remplacent les idées absentes. »

Nous ne savons si c'est l'effet de la belle ordonnance dans laquelle l'auteur présente les extraits des œuvres de M. de Chambrun, mais, ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons trouvé aucune obscurité dans les citations qui remplissent ces 500 pages.

Suivant la pensée exprimée ci-dessus, l'auteur divise son travail de synthèse en cinq sections : l'âme de l'humanité dans l'œuvre de la civilisation ; — dans les œuvres de l'intelligence ; — dans les arts ; — dans la poésie ; — dans les principes de la civilisation, c'est-à-dire dans la philosophie de l'histoire.

L'auteur a choisi, avec beaucoup de goût et de tact, dans l'œuvre de M. le comte de Chambrun, les pages les plus remarquables par la pensée et le style ; il a su grouper et relier entre elles ces larges citations, avec art et méthode. Loin d'être fatigante, la lecture de ce livre est pleine de charme : il y a beaucoup d'élévation et d'originalité dans la manière d'envisager et de juger les œuvres d'art, et surtout la marche de la civilisation. Nous aurions des réserves à faire sur cette dernière question particulièrement : elle se lie essentiellement à la philosophie et à l'histoire et ce sont les deux points que M. le comte de Chambrun a le moins approfondis ; cela se comprend : une vie entière bien occupée suffirait à peine pour embrasser, dans le détail et avec la profondeur nécessaire, ces deux sciences maîtresses, dont la synthèse peut seule donner une solution sage et pratique aux questions sociales.

M. de Chambrun, sans remonter aux sources, a suivi pour l'histoire, le courant vulgaire de l'opinion publique faussée pour les lettrés : il se fie au témoignage de Montesquieu, de Guizot, de Thiers et de Tocqueville. Or, comme M. Simonin l'a fort bien dit, Montesquieu s'est inspiré de Machiavel et de Grotius dont il a délayé les idées en les accommodant au goût de son siècle ; pour lui l'état de société engendre fatalement la guerre, et la force tient lieu de justice, la victoire légitime la conquête, et le droit des gens doit être basé sur cette fatalité. Montesquieu était un esprit brouillon et ambitieux qui, en niant la force suprême du droit, a fait un mal incalculable à la société. Guizot est un esprit plus sérieux, mais aveuglé par ses pré-

jugés de sectaire, il n'a pas voulu ou n'a pas su étudier les faits avec assez d'impartialité pour voir les principes d'anarchie et d'athéisme que la réforme inoculait à la république chrétienne. Guizot écrivait d'ailleurs, d'après les autorités, de seconde main, sans lire même les auteurs, et sans vérifier ses citations ; comme il l'a franchement reconnu en remerciant l'humble abbé Gorini, qui relevait, avec tant de courtoisie mais aussi avec une science magistrale, les erreurs de Guizot, d'A. Thierry et de tant d'autres.

Depuis quarante ans surtout, des monographies innombrables ont fait sortir la vérité sur l'état social des siècles passés, des archives des villes et des communes. Dans une seule de ces monographies, il y a plus de lumière sur les origines et l'organisation de la vie sociale au moyen âge jusqu'à la prétendue renaissance, que dans toutes les œuvres de Guizot et d'A. Thierry. Quiconque a lu l'admirable travail de l'abbé Defourny sur la Loy de Beaumont, sera de notre avis.

Quant à Thiers, c'est un beau parleur, sans aucun respect pour les principes non plus que pour la vérité : des hommes sérieux ont pris la peine de montrer avec quelle impudence il pratique le mensonge. Tout arriérée qu'elle est encore, l'opinion publique commence à revenir de son erreur au sujet de cet ambitieux néfaste : ses gros volumes sont au rabais, et bientôt, nous l'espérons, ils se vendront au poids.

De Tocqueville est un honnête homme qui a reconnu franchement beaucoup de ses erreurs historiques, dont il n'a pu, malheureusement, empêcher les funestes effets : c'est sur lui que retombe la responsabilité de l'engouement pour le suffrage universel absolu et l'antipathie aveugle pour l'ancien régime de la France, qu'il n'avait pas mieux compris que la véritable situation de l'Amérique. Comme le dit M. Le Play, bien que « depuis la publication du *Contrat social* le livre de Tocqueville soit celui qui a exercé la plus funeste influence sur nos destinées », il est juste d'atténuer la responsabilité des maux que les écrits de cet historien ont déchaînés sur nous, par les sentiments qu'il a exprimés souvent dans l'intimité, de 1840 à 1848. De Tocqueville, dit M. Le Play, avait des convictions très arrêtées sur l'utilité de l'ordre moral garanti par la religion. Il exprimait avec chaleur le mépris que lui inspiraient ces histoires de la révolution, où la réussite et l'insuccès des entreprises sont pris pour *criterium* du bien et du mal.

De Tocqueville n'avait pas compris ce grand principe social, mis en relief par le profond penseur anglais Burcke qui a si bien étudié notre Révolution : « Pour opérer une réforme, la première règle à suivre est de ne rien inventer : il faut au contraire restaurer et imiter. »

Les erreurs de Tocqueville sur l'Amérique sont parfaitement démontrées par l'étude de M. Claudio Jannet sur les États-Unis contemporains, dont la quatrième édition vient de paraître. Nous regrettons de n'avoir pas encore à citer un ouvrage de la même valeur pour rectifier tout ce qu'il y a d'erroné dans le livre sur l'Ancien régime. Nous ne connaissons que des études partielles et incomplètes.

Comme M. le comte de Chambrun déclare qu'il s'appuie sur les historiens que nous venons de citer, il fallait dire un mot de leurs œuvres, pour justifier nos réserves à l'égard des théories et des jugements de l'auteur sur les questions sociales et les principes philosophiques d'après lesquels on doit les discuter et les résoudre.

Ces réserves faites, il ne nous reste qu'à rendre hommage à la grande valeur de ce livre; le texte méritait le luxe de bon goût avec lequel il est édité, et l'on est heureux de pouvoir contempler au frontispice, les traits de ce profond et hardi penseur pour lequel on ne peut s'empêcher de concevoir une profonde et respectueuse sympathie; tous les lecteurs remercieront, comme nous - l'auteur de *la Comtesse Jeanne* - de nous avoir aidé à le mieux connaître et à l'apprécier davantage.

A. CARION.

L'OUVRIER, par CH. BERTHEAU. Un volume in-8°. Prix : 5 francs

Au nom de la section de morale, M. Henri Baudrillart a lu à l'académie, dans la séance du 1^{er} décembre 1888, un rapport dont nous extrayons la partie qui concerne l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs.

« ...Sur 7 mémoires envoyés au concours, la section de morale en a retenu 3. Elle ne pouvait s'arrêter longtemps sur les mémoires 2, 3 et 6, trop insuffisants dans leur brièveté. Le mémoire n° 4, sans être dépourvu de qualités, devait être exclu pour le même motif.... »

« Lorsqu'on parcourt l'ordre des chapitres d'un autre mémoire réservé, qui porte le n° 7 (celui de M. Bertheau), on se sent incliné à croire que l'on tient ce travail dont l'académie avait indiqué le programme. On se convainc de même à la lecture, qu'il a eu le mérite d'attacher à la partie morale sa juste importance et d'y toucher plus d'une fois d'une manière heureuse. Par là, un avantage assez marqué lui eût été assuré sur ses concurrents, si l'exécution avait été mieux en rapport avec cette conception exacte des conditions du sujet. Malheureusement on croit sentir trop fréquemment les marques d'une précipitation involontaire sans doute.... »

« Nous n'en avons pas moins beaucoup à louer dans cette étude. On peut se faire une idée des sentiments qui animent l'auteur par sa devise

qu'il emprunte à *l'Ouvrière*, de M. Jules Simon : « Le problème à résoudre est celui-ci : sauver l'ouvrier par lui-même. » Cette formule pose nettement le principe de l'initiative, ou tout au moins s'aider lui-même. Tel est le principe que l'auteur oppose à ces systèmes qui mettent le bonheur des populations ouvrières à l'entreprise, et qui croient pouvoir remplacer par des organisations mécaniques la force morale. Nous félicitons aussi l'auteur d'avoir fait justice de cette thèse qui consiste à prétendre que les logements insuffisants, défectueux, et d'un prix élevé, sont pour l'ouvrier une conséquence de l'état social, à laquelle il ne peut échapper que si cet état est changé de fond en comble. Une pareille thèse serait faite pour décourager tant d'efforts en mettant les plus désirables réformes à la merci d'irréalisables utopies. »

Au fond, lorsque l'on parcourt le travail de M. Ch. Berthéau, on s'aperçoit bien vite que son étude est plus théorique que pratique, malgré toute la valeur de ses arguments, et si l'auteur avait lu le très petit volume de M. Carroll D. Wright, *The relation of political economy to the labor question*, peut-être son travail eût-il pu se compléter avantageusement. Le volume dont nous parlons a été publié à Boston, par les éditeurs A. Williams et C^{ie}, et nous le recommandons à tous ceux qui s'occupent de la question ouvrière. M. Carroll D. Wright déclare que la famille seule sauvera l'ouvrier, et cherche plus pratiquement que ne l'a fait M. Berthéau, et cela se comprend, le premier étant chef du bureau des statistiques du travail, est plus à même de savoir exactement les choses pratiques qu'un docteur en droit.

Nous avons aussi étudié la question ouvrière, et le remède tant cherché nous est apparu d'une telle simplicité que quelques pages seulement suffiraient pour en expliquer les rouages.

Pourquoi l'ouvrier est-il malheureux ?

1^o Parce que le prix de la vie est trop élevé; 2^o parce que le travail manque quelquefois; 3^o parce que la maladie et la vieillesse empêchent le travail.

Or si les ouvriers au lieu de s'isoler par groupes infimes s'étaient serrés par grandes familles, ils ne souffriraient d'aucun de ces inconvénients. C'est la dispersion des familles qui est la cause de la misère; qu'elles se groupent, il n'en sera plus question.

1^o Qu'importe que le prix de la vie soit élevé? Si vous formez un groupe, ce prix s'abaisse de moitié et plus si l'on achète en grande quantité, relativement plus un logement est grand, moins il est cher;

2^o Qu'importe que quelques-uns manquent momentanément de travail,

si la masse travaille pour ceux qui travailleront à leur tour, lorsque d'autres se reposeront forcément ?

3° Qu'importe que quelques-uns soient arrêtés quelques jours dans leur travail, si les autres peuvent travailler pour eux, à charge de revanche ?

Le fils de l'ouvrier quitte sa famille aussitôt qu'il a l'âge de « manger » son salaire et de se « payer » des jouissances. S'il était resté dans sa famille, ayant un métier en main, il apportait à celle-ci le fruit de son travail, jouissait des avantages de la coopération ; il travaillait pour son père, ses frères, quand ceux-ci tombaient malades, et réciproquement. Il n'y avait plus que « manque à gagner », il n'y avait pas misère.

Dix ouvriers, en famille, se logent pour six ou sept cents francs ; s'ils sont seuls, une chambre meublée leur revient à chacun 25 fr. au moins, par mois, 300 fr. par an, soit pour les dix : 2,500 fr., et tout s'ensuit. On veut être chez soi, on ne veut pas s'entendre, subir la loi de famille, l'autorité du père, les conseils prudents de la mère : chacun chez soi ! c'est la devise, c'est celle de la misère à notre sens.

On ne voit guère, même à Paris, de grandes familles dans lesquelles le père, la mère, les enfants, petits et grands, vivent unis, et travaillent selon leurs moyens, avoir besoin de recourir à la charité publique. La famille n'est-elle pas la véritable société coopérative ? La mère n'est-elle pas là pour établir l'ordre et l'économie, réunir dans ses mains sûres les salaires, mettre de côté, etc. Belle affaire lorsque les fils quitteront le toit familial pour courir les bals, les marchands de vin, ruiner leur santé et faire de mauvaises connaissances ; ils seront bien avancés s'ils tombent malades, si le chômage arrive. Courront-ils chez la mère leur réclamer ses soins ou une place à table ? Mais alors elle aura le droit de leur dire : Où sont vos économies ? Qu'avez-vous apporté pour nous aider... à vous aider ?

Pour nous, et nous n'avons pas de place ici, pour développer notre pensée, la vie de famille est le remède à la misère. Nous voyons d'excellents ouvriers donner 6 francs par mois et plus à des sociétés de secours mutuels : voilà qui est fort bien, mais dans la famille, sur un salaire de 3, 5, 6 et 7 francs par jour, une dizaine de personnes économiseraient pour tous les cas malheureux qui peuvent survenir des sommes importantes, qui n'empêcheraient nullement que l'on fit partie de sociétés de secours mutuels qui procurent 2 francs par jour aux malades, donnent les médicaments et les frais de visites du médecin.

E. FLORENTIN.

VOYAGES ET LITTÉRATURE, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Un volume in-16. Prix : 3 fr 50

Tout volume de M. Xavier Marmier apporte un plaisir aux délicats. On sait gré à un homme, passé maître dans l'art des voyages, de nous initier à ses impressions. Qu'il veuille nous instruire ou nous distraire, qu'il fasse appel à notre sens artistique ou à notre curiosité, il est sûr de trouver notre esprit ou notre cœur prêt à le suivre partout où il voudra.

L'ouvrage s'ouvre par un mémoire sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, au dixième siècle. C'est la traduction d'un savant danois, M. Rafn. Voilà un étranger qui ne se plaindra pas du traducteur. Il y a là un travail d'érudition qu'il appartenait à M. Marmier de faire connaître en France

Après avoir fait œuvre de compilateur de mérite, l'écrivain nous parle de la Valachie et de la Moldavie. Son chapitre est intitulé : Poésie d'un champ de bataille. Ici nous retrouvons l'ami des chants populaires, des contes et des légendes, d'une — « littérature qui n'a point été enseignée » dans les écoles, couronnée par les académies, une ancienne littérature » dont les diverses compositions se sont faites peu à peu, en silence, on » ne sait quand ni par qui, comme ces fines étoffes qu'on se plaît à voir » dans les bazars de l'Orient, et qui ont été tissées lentement, sans le » secours de nos mécanismes industriels, sous la tente d'un Arabe. C'est » la littérature des traditions et des chants populaires. Cette bonne, can- » dide littérature ! il faut l'aimer pour la modestie qu'elle conserve et pour » le bien qu'elle fait ».

Ému, l'auteur continue son apologie : « Comme une source limpide, elle » rafraîchit le sol qu'elle arrose ; comme un oiseau familier, elle récréé » par ses gazouillements la maison où elle a posé son nid, elle égaye » l'enfant, elle fait sourire le vieillard. Comme un ami compatissant, elle » apparaît au foyer du pauvre, elle le distrait de son rude labeur par de » naïfs récits, elle l'encourage à l'espoir par une légende miraculeuse, » elle réveille en lui la fibre nationale par le souvenir des luttes » glorieuses de ses aïeux, elle le berce avec un chant d'amour, elle » l'endort dans l'illusion d'un songe. » M. Marmier nous dira dans ce même style ce qu'il a entendu en Perse, ce qu'il a trouvé au pays des Cosaques, ce qu'il a recueilli des traditions de l'Allemagne. Il poussera une pointe dans l'histoire et nous racontera une chronique suédoise, Eric XIV. Puis, revenant doucement à Paris et à notre siècle, il nous dépeindra la Bibliothèque Sainte-Geneviève en 1847. Le récit chez notre académicien

est simple, harmonieux, gardant ce parfum de tendresse et d'enthousiasme pour les belles choses dont le lecteur peut se faire quelque idée d'après les lignes que nous avons transcrites.

B. C.

PHILOSOPHIE DE L'ALPHABET OU SYMBOLISME UNIVERSEL; par le docteur TIXIER. Un volume in-12 de 300 pages. Paris, 1883.
Prix : 4 francs

On ne peut s'empêcher de rendre hommage à la générosité des sentiments et à la science de l'auteur. Il a compris la difficulté de faire admettre ses théories, car les prolégomènes forment le premier tiers de l'ouvrage (103 pages). La pensée dominante est vraie : il y a un rapport frappant entre le monde physique et le monde spirituel ; de plus, la nature porte l'empreinte de la trinité. Plusieurs auteurs ont déjà développé cette thèse du rôle universel du nombre trois qui se retrouve partout : la famille se compose de trois éléments : père, mère, enfant ; la nation organisée, extension de la famille, dans sa forme la plus parfaite présente les trois éléments similaires : roi, ministres, peuples ou sujets ; les corps offrent trois dimensions : longueur, largeur, épaisseur, etc., etc.

Ce qu'il y a de neuf ici, c'est l'application rigoureuse du principe à tout, et la tentative de montrer, dans cette théorie universelle, la solution des problèmes scientifiques les plus ardues : en même temps que l'accord évident de la science et de la foi, c'est-à-dire la révélation évangélique aidant à sonder et à résoudre les mystères de la nature. D'un autre côté, les phénomènes physiques, les organismes et leurs éléments rendent sensibles, en quelque sorte, les mystères de la foi.

On comprend qu'un pareil livre doit renfermer bien des témérités, bien des propositions hasardées : ce qu'il y a de plus étrange, c'est malheureusement la base que le savant auteur veut donner à sa thèse : l'explication du symbolisme de l'alphabet.

En voici le début :

A (*alpha*), c'est le Père impliquant le Fils et le Saint-Esprit. Le trait médian représente le Père et le Fils indissolublement unis.

B (*bêta*), exprime le Fils, image, gloire, splendeur du Père, par la forme rebondie du B qui figure aussi l'équation, la logique (*logos*). Il figure aussi le *moyen* ; toutes les lettres symbolisant un mixte, un médiateur, ont cette forme redoublée, répétée, de haut en bas.

Γ (*gamma*), le *crampon*, symbolise énergiquement l'Esprit d'amour qui procède du Père et du Fils.

Nous abrégeons la suite, en gardant les termes de l'auteur.

Les trois lettres suivantes symbolisent la nature évangélique : Δ (*delta*), triangle isocèle, c'est l'ange parfait ; E (*epsilon*), c'est l'ange imparfait ; Z (*dzeta*), c'est l'ange rebelle, disloqué, foudroyé.

La triade *éta, teta, iota*, symbolise la vie terrestre, l'homme, l'animal, le végétal.

Mais la triade qui suit est, pour l'auteur, une révélation ; c'est la transition entre la *biologie* et la *chimie* minérale. Elle explique le *protoplasma* de Max, Schultz, Huxley ; la *glairine* de H. Lecoq ; le *protogène* d'Hæckel ; le *blastème* des biologistes, la matière *colloïde* de Fremy, etc. Pour nous, dit l'auteur, c'est *l'élément organique*, pendant de l'élément cahotique ou minéral.

κ (*cappa*), le double plan incliné, en latin *capax* ; c'est l'état de la matière capable de la vie.

Λ (*landa*), l'*aréostat*, c'est de la matière virtualisée, transfigurée. C'est l'état de grâce, de la vertu.

μ (*mu*), *Peson*, c'est l'état de la matière lourde, pesante ; l'état de nature, de chute.

Tout l'alphabet est commenté dans la suite de ses triades, jusqu'à l'*omega*, le *grand cercle* embrassant tout ; l'océan, l'absolu, d'où tout est parti, où tout revient.

Ces derniers mots sentent le panthéisme ; mais tout l'ouvrage atteste que l'auteur repousse cette grande erreur philosophique, et qu'il est convaincu de l'existence éternelle d'un Dieu pur esprit, unique dans sa nature infinie, Père, Fils, Saint-Esprit.

« On se plaît à répéter, dit le docteur Tixier, que la foi est morte et la philosophie à l'agonie. Illusion, myopie, paradoxe. Plus que jamais on a soif de vérités, de principes, de fixité, et les erreurs actuelles ne font que mieux préparer la réaction décisive que tant de symptômes annoncent et dont ce livre est lui-même un présage. » Nous acceptons cet heureux augure.

POTIER.

FILAGE (LE) DE L'HUILE, son action sur les brisants de la mer.

Aperçu historique. Mode d'emploi, par le vice-amiral G. Cloué. Un volume in-8° de 05 pages. Prix : 2 fr. 50

On sait depuis très longtemps, sur certaines côtes, qu'une petite quantité d'huile répandue sur la mer fait disparaître les dangers dont les lames

menacent les navires. Mais les marins de nos côtes regardaient il n'y a pas longtemps encore ces faits comme légendaires. M. le vice-amiral Cloué s'est proposé la tâche de recueillir toutes les observations propres à démontrer l'efficacité du filage de l'huile; de populariser l'emploi de cette méthode; d'indiquer les précautions à prendre dans son application. C'est là le but du remarquable petit livre dont nous avons à rendre compte aujourd'hui.

L'huile versée en très petite quantité sur la mer s'y répand aussitôt en une couche très mince présentant les couleurs irisées de l'arc-en-ciel. Cette couche a pour effet de supprimer les brisants, de transformer les lames à crêtes en une grosse boule qui soulève le navire sans déferler sur lui, et par conséquent de faire disparaître les principaux dangers de la grosse mer.

La couche d'huile qui suffit à produire cet effet est d'une minceur qui défie toute imagination.

« Si l'on veut bien, dit le vice-amiral Cloué, se représenter un navire fuyant vent arrière avec une vitesse de 10 nœuds, parcourant par conséquent 18,520 mètres en une heure, et couvrant d'huile cette longueur sur une largeur de 10 mètres avec 2 litres 20 seulement (nous avons dit plus haut que 18 navires fuyant vent arrière ont donné une consommation moyenne de 1 litre 83 seulement), on arrive à reconnaître que cette longue couche d'huile est d'une fraction de millimètre tellement infime que cela dépasse toute imagination.

« En effet, en partant de ce point que 1 litre d'huile représente 100 tranches de 1 décimètre carré chacune sur 1 millimètre d'épaisseur, nous arriverons par le calcul à conclure que la couche formée par 2 litres 20 d'huile en une heure sur 18,520 mètres de long et 10 mètres de large a environ 1/90,000 de millimètre d'épaisseur. C'est un chiffre que j'ose à peine énoncer tant il est extraordinaire. »

L'amiral Cloué, s'appuyant sur un nombre immense d'observations, indique quelles sont les précautions que doit prendre, dans le filage de l'huile un navire marchant au plus près, grand largue ou vent arrière; un vapeur marchant vent debout; un navire au mouillage ou effectuant un sauvetage; il indique aussi comment l'huile permettrait de faciliter l'entrée des ports.

Il faut espérer que le livre si intéressant de M. l'amiral Cloué fera définitivement entrer le filage de l'huile dans la pratique maritime et supprimera ainsi une partie des dangers auxquels les marins sont exposés.

B. C.

INDO-CHINE (I^{re}) FRANÇAISE. *Étude politique, économique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin*, par J.-L. DE LANESSAN, député de la Seine. Un volume in-8° de vii-760 pages avec 5 cartes. Paris, 1888. Prix : 15 francs

L'origine de ce volume est expliquée par l'auteur en ces termes :

« En 1886, le gouvernement désireux d'être exactement renseigné sur la situation économique de nos colonies, me confia la tâche d'aller en faire l'étude sur place... Je partis dans les premiers jours de juin 1886, et je ne rentrai que vers la fin d'octobre 1887. Pendant ces seize mois de voyages incessants, je parcourus la Tunisie, les Indes anglaises et les établissements français de l'Inde, le Siam, la Cochinchine et le Cambodge, l'Annam et le Tonkin, et je visitai les grands ports et villes commerçantes ou industrielles de la Chine, du Japon, des Détroits et des Indes néerlandaises, accumulant les observations et les notes sur toutes les questions qui s'offraient à mes études. »

Il faut savoir gré à M. de Lanessan de n'avoir pas laissé ses notes s'enveler dans les cartons d'un ministère. Son ouvrage, bourré de faits et de documents, devra être lu et médité par tous ceux qui tiennent à comprendre ce qu'il appelle « l'histoire si obscure et si attristante de l'Indo-Chine française ».

Après une *Introduction* considérable, mais en grande partie théorique et fort sujette à discussion, sur l'évolution des peuples de l'extrême Orient et les règles de la colonisation moderne, le premier chapitre est consacré à la géographie de l'ensemble et des diverses parties de l'Indo-Chine française : le second traite de leur climat ; le troisième fait connaître les populations, avec leurs caractères physiques et moraux, leur religion, leur organisation sociale, politique et administrative ; dans le quatrième, le cinquième et le sixième, est exposé l'état de l'agriculture, de l'industrie et des arts, et enfin du commerce ; les derniers chapitres (VII-IX) nous mettent sous les yeux la situation financière et monétaire, le régime douanier, la situation politique et administrative de nos domaines de l'extrême Orient.

Sur tous ces sujets, M. de Lanessan donne des renseignements abondants et de grand intérêt. Le tableau qu'il fait de l'Indo-Chine française est loin d'être brillant ; mais tout porte à penser qu'il n'est que trop véridique. Du moins, le député de Paris, grâce à sa qualité officielle, a joui de facilités d'informations exceptionnelles ; de plus, il a vraiment pris sa mission à cœur, c'est visible, et il n'a rien épargné pour rendre son enquête sérieuse, complète, telle qu'elle pût servir de base à une réforme salubre de notre

politique coloniale. Encore une fois donc, il mérite d'être lu avec grande attention, mais sans qu'on puisse attendre de lui le dernier mot de tant de questions qu'il a essayé de résoudre. Nous regrettons que des préventions inconscientes peut-être, en matière de politique et de religion, aient parfois troublé l'impartialité de ses jugements et la justesse de ses déductions. Cette remarque s'applique surtout à l'Introduction, où il y aurait à relever bien des erreurs même de fait concernant « l'évolution des peuples de l'extrême Orient ».

Par suite des mêmes préventions, les conclusions formulées à la fin du livre perdent beaucoup de leur autorité. M. de Lanessan se prononce fortement contre ce qu'il appelle « la politique de conquête et d'annexion, » — qu'il qualifie aussi (peu exactement, je crois) de « politique des missionnaires » ; — enfin contre l'administration directe d'une partie quelconque du pays par des agents français. Il attend, au contraire, les meilleurs résultats d'un « *protectorat* loyal et sage », laissant « l'administration intérieure du pays aux fonctionnaires annamites, que nous guiderons de nos conseils et que nous entourerons de notre contrôle ». Ce système justifierait-il les espérances de l'honorable auteur ? L'expérience en a déjà été faite assez largement, ce nous semble, et elle n'a pas été heureuse. N'est-ce pas sous ce régime qu'ont eu lieu les massacres des chrétiens indigènes ? M. de Lanessan insiste beaucoup sur la nécessité de « respecter les institutions, » notamment la religion des peuples de l'Indo-Chine. Ce serait très bien, s'il ne demandait à la France, sous couleur de ce respect, d'être neutre et indifférente à l'égard du christianisme, des missionnaires français, et des 400,000 alliés naturels qu'ils lui ont donnés et qui sont presque les seuls sur qui nous puissions compter dans ces pays-là. Une pareille politique, indigne d'une nation chrétienne, serait certainement aussi contraire aux intérêts français ; au lieu d'augmenter notre influence, de rendre « notre autorité plus respectée et notre nom plus aimé, » comme M. de Lanessan l'imagine, elle ne nous vaudrait que le mépris de tous nos protégés orientaux.

Les observations de M. de Lanessan sont décisives et irréfutables, tant qu'elles se bornent à la triste constatation de l'état économique et administratif de nos colonies. On peut l'en croire encore, quand il montre la cause principale de ce lamentable état dans les vices de notre administration coloniale, soit métropolitaine, soit locale : notamment, dans la « manie de transporter partout la paperasserie administrative, l'innfinie multiplicité des rouages gouvernementaux, l'encombrant et coûteux personnel de la France ; » dans l'absence d'un système équitable et régulier pour le recru-

tement, l'avancement et la solde des fonctionnaires indispensables, d'où provient, par exemple, « cette injustice criante qui fait qu'un vieil administrateur de la Cochinchine, ayant subi pendant douze, quinze et vingt ans toutes les fatigues d'un climat meurtrier, ayant rendu à son pays des services souvent éminents, voit passer par dessus sa tête des jeunes gens sans expérience et souvent sans autres titres que l'intrigue ; » enfin, dans le manque absolu d'esprit de suite, et souvent de toute compétence, chez les chefs changeants de l'administration coloniale à Paris. Mais le député radical n'est-il pas naïf de demander qu'on réforme tout cela, pour arrêter nos colonies sur la pente ruineuse qu'elles descendent de plus en plus, malgré les sacrifices en sang et en or qu'on ne cesse d'imposer pour elles à notre pays ? La France elle-même souffre-t-elle moins que ses colonies de l'hypertrophie du fonctionnarisme, de la paperasserie administrative, du favoritisme dans la distribution des places, de l'instabilité et de l'incapacité ministérielle ? Et qu'ont fait les coreligionnaires politiques de M. de Lanessan au pouvoir pour y remédier ? Espère-t-il qu'ils traiteront mieux l'Indo-Chine que la France ?

B. C.

LETTRES DE LORD BEACONSFIELD A SA SŒUR, traduites et précédées d'une étude sur lord Beaconsfield et le parti tory, par ALEXANDRE DE HAYE. Paris. 1889. Un volume in-12 de 460 pages. Prix : 3 fr. 50

La dédicace est signée du nom de l'auteur : DISRAËLI, selon la seconde orthographe, car d'abord le fameux ministre anglais, mort en 1881, signait d'Israëli ; ce qui indiquait plus nettement son origine juive, dont il se glorifie dans ses œuvres littéraires.

Dans l'étude remarquable qui précède les lettres, M. Alexandre de Haye n'hésite pas à reconnaître que l'idée dominante de lord Beaconsfield a toujours été de contribuer au triomphe de la race juive, destinée, comme race supérieure, à courber sous son joug toutes les nations. « Sa politique orientale, dit-il, est toute juive, c'est l'orient judaïque qu'il ambitionnait de relever et d'où il espérait voir surgir, suivant la prophétie de Tacite, les futurs maîtres du monde, prêts à partager l'empire avec la Grande-Bretagne, en récompense de ses efforts pour les aider à le reconquérir. S'il se montre si fidèle à la cause de la Turquie, sans doute il songe à l'équilibre européen, à la lutte contre le formidable rival du Nord, mais surtout il se félicite de retrouver dans l'islamisme la vieille société qui lui est chère d'Abraham, de Moïse, de Mahomet, survivant encore à côté de l'Arabie, où le peuple hébreu avait jadis dressé ses tentes. Avec Disraëli c'est l'idée

juive qui arrivait au pouvoir, et, tant qu'il eût l'autorité, la race persécutée et honnie a pu dire qu'elle menait l'État. Le merveilleux n'est pas que les ennemis du premier ministre s'en soient indignés, c'est que la nation l'ait souffert, y ait même applaudi.

« ...Il avait projeté au dedans d'augmenter l'importance du peuple, au dehors d'implanter la domination anglaise dans l'Asie mineure ; c'est lui qui, inaugurant la réforme populaire, ouvrit, en 1867, la première large brèche par où la démocratie est entrée sur la scène politique en Angleterre ; et c'est lui qui, en 1878, donna Chypre à son pays . »

Dans son roman de *Tancrède*, Disraëli, posant l'hypothèse où la nation anglaise refuserait de se prêter aux transformations sociales ou plutôt à la ruine de ses coutumes et de sa constitution, fait dire par un des personnages de ce roman : « Eh bien ! alors un coup d'État sauvera tout, que la Reine, s'affranchissant de l'autorité de ses Chambres, rassemble une grande flotte, qu'elle y entasse ses trésors, ses lingots, son argenterie, ses armes précieuses, qu'elle se fasse accompagner de toute sa cour et de l'élite de son peuple et qu'elle transporte le siège de ses États de Londres à Delhi. Là, elle trouvera un immense empire tout créé, une armée puissante, un revenu énorme... *Nous saluerons l'IMPÉRATRICE DES INDES.* »

On sait, dit M. A. de Haye, que depuis 1876 la reine Victoria porte la couronne d'impératrice que Disraëli a posée sur sa tête.

Cet homme, qui faisait si bon marché de la nation anglaise, avait donné à ses adeptes le titre de *parti national*. Il s'était entouré de jeunes lords enthousiastes qui le suivaient dans ses extravagances radicales. Il trouve que le peuple est mal représenté par les Chambres, et il propose de les remplacer par la presse, expression de l'opinion publique : c'est là le seul intermédiaire qu'il admette entre le peuple et le roi, fonctionnaire responsable, choisi par le suffrage populaire.

On voit que le juif Naquet n'est pas l'inventeur du *parti national* : c'est un plagiat fait à son coréligionnaire Disraëli, tout aussi bien que le rêve d'une monarchie démocratique avec son roi plébiscité.

La grande conspiration de la juiverie maçonnique, dont Disraëli a chanté le triomphe dans ses élans prophétiques, se poursuit en France comme en Autriche, en Allemagne, en Espagne, etc. ; tout converge à la République universelle gouvernée despotiquement par les juifs, race supérieure, c'est l'exécution du plan infernal révélé par Simonini, en 1806, etc. ; évidemment démontré par M. Gougenot des Mousseaux dans son savant ouvrage (1).

(1) *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*. Deuxième édition. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Quant aux lettres reproduites dans ce volume, elles sont familières et peignent jour par jour, en peu de mots, les émotions, les pensées intimes de cet homme, l'un des plus remarquables de cette race vraiment douée d'aptitudes merveilleuses; et par là même redoutable pour la tranquillité des États et la prospérité des peuples qui forment la grande famille chrétienne.

ERNEST AIMÉ.

UN CARACTÈRE, par LÉON HENNIQUE. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

M. Léon Hennique est très original, et son livre est, je ne crains pas de le dire, extrêmement curieux. Assurément, vous n'y trouverez pas les vilaines choses ordinaires de la vie, décrites et analysées, depuis quelques années, dans des centaines de volumes qui se vendent, paraît-il, puisque les mêmes études y sont imperturbablement recommencées; mais l'observation calme d'un être qui se laisse vivre, sans prendre garde à des séries d'événements extérieurs, en se complaisant dans sa chimère. Heureux ceux qui peuvent ainsi accomplir leur voyage, et se soustraire aux ennuis et aux soucis de la route! Le marquis de Cluses est de ceux-là, très rares, confessons-le; peut-être même est-il unique au monde, et fils de l'imagination de Léon Hennique. Toujours est-il que dédaigneux des choses du dehors, il vit avec les souvenirs, palpables pour lui, de celles qu'il a aimées: une femme adorée, et une petite fille en qui elle lui semble revivre. Un pareil sentiment ne s'analyse pas; on serait obligé de dire qu'il touche de près à la folie. M. Léon Hennique en a su faire une chose des plus attachantes, et je dirais presque vraisemblables, tant ce pauvre, ou plutôt cet heureux homme a de foi tendre et naïve dans ses illusions. Je sais bien qu'il n'y a pas là de quoi tenter les lecteurs du jour, du moins en nombre; l'auteur de ce charmant livre s'en consolera, en véritable artiste qu'il est, en se disant qu'il aura, et longtemps, les suffrages des lettrés.

E. FLORENTIN.

LA RÉVOLUTION ET SON ŒUVRE A PROPOS DU CENTENAIRE

DE 1789, par GEORGES ROMAIN. Brochure de 47 pages. Paris, 1889. Prix : 25 centimes; le cent : 15 francs

Cette excellente brochure, extraite d'un ouvrage de haute portée, rectifie avec beaucoup de verve, de clarté et de précision, les erreurs trop en vogue sur le mouvement de 89. L'auteur montre clairement que l'agitation révolutionnaire a faussé la note, dès le début, pour aboutir à l'anarchie, aux massacres, à la banqueroute. Non seulement, comme le dit avec raison M. Georges Romain, les véritables réformes étaient assurées par

la Déclaration royale du 23 juin 1789, mais les quinze années du gouvernement personnel de Louis XVI, avaient été consacrées à réorganiser d'abord dans les pays d'États les administrations communales et provinciales, et à doter ensuite le reste du royaume de ce *self government* dont jouit la France entière, du mois d'août 1787 aux premiers mois de 1789. Comme l'a si bien dit A. Thierry, les utopies révolutionnaires et l'usurpation du pouvoir par l'Assemblée nationale ont fait oublié cette ère de liberté que l'ouvrage trop peu connu de M. E. Sémichon (*les Réformes sous Louis XVI*) a remis en mémoire, en 1876. La brochure de M. Georges Romain devrait être répandue par milliers d'exemplaires, pour porter la lumière, c'est-à-dire la vérité historique sur la révolution de 89. jusque dans le moindre hameau. C'est en réfutant les mensonges révolutionnaires, pas autrement, qu'on rectifiera l'opinion publique et qu'on préparera des élections vraiment conservatrices, c'est-à-dire franchement catholiques et monarchiques.

I. CARNO.

VIE DE JUST DE BRETENIÈRES, *missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en 1866*, par MGR D'HULST, recteur de l'Institut catholique de Paris.

Un volume in-18° de 348 pages. Paris. 1889. Prix : 3 francs

La lecture de cette biographie est pleine d'intérêt et de charme; pour quiconque a du cœur, de l'esprit et le goût littéraire, elle aura plus d'attrait qu'un bon roman. Il n'y a point de longueurs, ni rien de banal; tout intéresse. tout est écrit d'un style pur, simple, facile, sans négligences et sans clinquant. On verra dans ce livre la démonstration de deux vérités fondamentales en fait d'éducation et d'instruction: d'abord, le devoir essentiel des parents de se dévouer à l'œuvre sublime d'élever leurs enfants pour les rendre utiles à la société ici-bas et leur assurer, autant que possible, le bonheur éternel; — la seconde vérité, c'est que l'instruction privée, en dehors des méthodes universitaires, assure une instruction plus complète, plus solide, plus rapide. Les collèges et les pensionnats, même les meilleurs, ne sont que des pis-aller; le véritable foyer où se forme le cœur et l'esprit, c'est le sanctuaire de la famille. Des cours publics peuvent être utiles pour les études supérieures; mais les classes ne vaudront jamais l'enseignement privé, donné par le père lui-même ou, sous sa direction, par des professeurs spéciaux bien choisis.

Qu'il serait à désirer de voir méditer, dans les familles riches, cette page du début. « L'enfance et l'adolescence de Just s'écoulèrent dans les conditions communes, si toutefois l'on peut appeler de ce nom la simplicité austère d'une vie de famille entièrement réglée par l'esprit chrétien. Ces

intérieurs recueillis, où la vivacité des affections réciproques tempère seule la sévérité du devoir ; où les parents se séparent en quelque sorte du monde pour vaquer à l'éducation de leurs enfants ; où tout est ordonné en vue de cette œuvre unique, occupations, séjour, relations ; où la religion éclaire la conscience, et où la conscience gouverne tout ; ces intérieurs-là étaient nombreux, avant comme après la Révolution française (1), dans la noblesse de nos provinces et dans la haute bourgeoisie de nos cités. Aujourd'hui, hélas ! ils sont rares ; et à voir grandir les générations qui devront demain se créer un foyer, on se demande si de tels exemples ne vont pas disparaître sans retour. Ce que deviendra l'éducation, et par conséquent la nation, quand le luxe, la frivolité, l'esprit superficiel, l'ambition précoce, la cupidité empressée, l'oubli de la subordination et du respect auront achevé d'envahir les familles, on ose à peine l'annoncer, bien qu'il soit trop facile de le prévoir. En attendant, le mal grandit tous les jours et menace la société française d'une complète dissolution. C'est donc faire une œuvre salubre et patriotique que de rappeler les parents chrétiens à la saine notion de leurs devoirs, en leur mettant sous les yeux des modèles du genre de vie qui devrait être le leur ; modèles contemporains et que, pour cette raison, on ne puisse pas d'avance déclarer inimitables. »

On lira avec grand profit la description de ce noble et touchant intérieur de famille où se forme le futur missionnaire. On verra le succès des études des deux frères, dans les lettres comme dans les sciences. A l'âge où l'on subit d'ordinaire les épreuves des baccalauréats, ces jeunes gens par leurs promenades et leurs excursions de vacances bien dirigées, avaient acquis en géologie des connaissances assez étendues pour que le savant M. Charles d'Orbigny, déclarât qu'il n'avait plus rien à leur apprendre pour la détermination des roches, et pour qu'il les fit recevoir tous les deux membres de la *Société géologique de France*, tenant à honneur de leur servir de parrain.

Le séjour aux séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice, avec les incidents de vacances n'est pas dépourvu d'intérêt, mais il tient peu de place. Le départ pour la Corée mêle bientôt au récit de la vie du pieux jeune homme, les détails les plus curieux sur la Manchourie et la Corée dont la dramatique histoire, trop peu connue, est habilement résumée jusqu'à nos jours, c'est-à-dire bien au delà de la mort de Just de Bretenières qui eut la gloire de verser son sang pour la foi en 1866.

(1) Voir les remarquables monographies de M. Ch. de Ribbe, sur les *Livres de raison*.

Le texte latin de l'acte authentique du martyr, se trouve dans l'appendice, avec le discours ou plutôt le panégyrique prononcé à Dijon par Mgr Mermillod, en 1867.

C'est une œuvre chrétienne et patriotique que de faire connaître et de propager un livre de cette valeur.

L'ABBÉ CARION.

MAUD DEXTER, par HENRI GAULLIEUR. Un volume in-18 Jésus

Prix : 3 fr. 50

Est-ce donc dans les pays républicains de l'autre côté de l'océan que nous trouverons la loyauté dans la classe gouvernementale ? Écoutez ce récit tiré d'un curieux et fort intéressant roman de M. Henri Gaullieur, *Maud Dexter*.

« C'est à la fin de la guerre entre le Nord et le Sud, en Amérique. Un tripoteur d'affaires était propriétaire d'une machine pour tailler les vêtements militaires. Comme de juste, il vend son brevet à une société. Celle-ci se voit ruinée par la paix et vient trouver le vendeur.

« Lorsque les capitalistes, si vivement intéressés, se rendirent chez lui et lui demandèrent, d'un ton un peu aigre, ce qu'il comptait faire en sa qualité d'actionnaire, il répondit gravement, avec cette figure sereine qui le caractérisait :

« Messieurs, la paix est évidemment un malheur, surtout pour moi qui suis si largement intéressé encore aujourd'hui à votre entreprise, mais tout n'est pas perdu. Les bureaux du ministère de la guerre fonctionneront toujours et même, si on licencie les troupes, il n'est pas impossible d'obtenir des contrats de fournitures. Au lieu de les user sur le dos de l'armée, l'État emmagasinera les uniformes, voilà tout !... Il ne s'agit que de savoir s'entendre avec ces messieurs de Washington. Parlez à notre ami le député X... ; il est actionnaire comme nous. Il arrangera cette affaire, il s'entend à ces choses-là. Qu'il représente au ministère de la guerre la position déplorable dans laquelle nous serions placés si le gouvernement refusait de protéger notre industrie, — une industrie éminemment américaine, messieurs, — et nous obligerait à fermer nos ateliers faute d'ouvrage. Il s'agit, messieurs, de plaider un peu habilement cette cause dans la ville fédérale, et puis, naturellement, de payer largement les dépenses occasionnées par les démarches de nos amis.

« Et il congédia ses collègues. Le conseil, d'ailleurs, était bon, et il fut suivi. Grâce aux démarches du député X..., dans les bureaux du ministère de la guerre, la Compagnie générale des confections militaires de la Nouvelle-Angleterre reçut aussitôt des ordres de l'État qui eussent suffi pour

habiller une armée Les capitalistes rentrèrent dans leur argent et chacun fut content. Toutefois, leur agent, le député dut fréquemment recourir à la caisse de la société, et cet argent, ou une bonne partie du moins, passait dans les mains de « ces messieurs de Washington ». Et les uniformes confectionnés par la Compagnie générale des confections militaires de la Nouvelle-Angleterre ont continué à s'empiler durant nombre d'années dans les magasins de l'État où ils sont finalement tombés en poussière, comme toutes les créations humaines. »

Ah ! que M. Drumont pourrait donc écrire un important volume sur les agissements du haut personnel du gouvernement américain !

Je ne sais dans quel journal je lisais qu'en France, pour ne pas laisser une usine à rien faire, on fabriquait des ancres en telles quantités que nous avions pour un demi-siècle de ces engins, qui, pourtant, ne se mangent pas aux vers comme les fournitures d'habillements. En Amérique, après enquête, voici les chiffres des provisions de fournitures pour la marine qui n'existe pas, du reste, en ce pays. L'État avait, au moment de l'enquête, des bottes pour 10 ans, des vestes de matelots pour 23 ans, des vareuses pour 35 ans, des pantalons bleus pour 7 ans, des pantalons blancs pour 8 ans, des vestes blanches pour 14 ans, des chemises de flanelle bleue pour 5 ans, sans compter de la flanelle bleue en pièces pour 14 ans.

« Un député facétieux proposa alors à la Chambre de voter aussitôt vingt millions de dollars afin de construire des navires sur lequel on put employer tous ces effets. Personne ne fut puni, le ministre de la marine, Robeson, resta à son poste. »

Et voilà comment les choses se passeront toujours, sans que nous en soyions à la Fin d'un monde. M. Drumont peut écrire des volumes de mille pages, rien n'y fera, le peuple n'aura qu'à choisir la sauce à laquelle il voudra être dévoré !

E. FLORENTIN.

LES VACANCES D'UN MÉDECIN, par M. le docteur E. GUIBOUT
médecin honoraire des hôpitaux de Paris, 8^e série. Un volume in-12. Prix : 3 fr.

Comme le dit fort bien M. Guibout, ce voyage est le plus long et le plus intéressant de tous ceux qu'il a entrepris. Il le raconte, comme les précédents, en homme de goût et de cœur, mêlant avec beaucoup d'art au charme des descriptions les plus pittoresques, une érudition sans pédanterie, de hautes considérations morales et le laisser-aller des petits détails de l'intimité. Le docteur fait ainsi de ses lecteurs, en quelque sorte, des compagnons de route, enchantés de voir les plus beaux sites, les lieux les

plus célèbres, avec un « cicerone » si bien renseigné et si spirituel, toujours si franc chrétien et si bon Français.

On ne peut s'empêcher de partager l'admiration du docteur pour ces belles contrées dont il sent et peint si bien les merveilles, soit qu'il nous montre Brousse « mollement assise au milieu des fleurs et des jardins, sous les épais ombrages d'une prodigieuse végétation, à la base du mont Olympe de Bithynie, dont les sommets neigeux lui versent en abondance des eaux toujours limpides et murmurantes », soit qu'à Smyrne « toute palpitante encore des souvenirs sacrés de l'apôtre saint Jean et de son illustre disciple saint Polycarpe », il nous promène dans ces rues sillonnées par les longues files de chameaux qui affluent en ce point de départ et d'arrivée des plus pittoresques caravanes.

En traversant les mers de l'Archipel, on aborde à Mételin, l'antique Lesbos et à Corfou, l'ancienne Corcyre.

« Ses routes bordées de lauriers-roses, d'aloès et de cactus ; ses jardins, ses campagnes plantées de gigantesques eucalyptus, de palmiers, de myrtes, d'orangers, de vignes, dont les rameaux flexibles s'aventurent d'arbre en arbre et se balancent gracieusement de tous côtés dans l'espace, sont comme un paradis terrestre que baignent les eaux bleues de l'Adriatique. »

Mais tout s'éclipse devant les splendeurs et les magnificences de ce demi-cercle de collines, arrondies en forme de croissant, et si bien nommé la CORNE D'OR. Impossible de ne point partager l'enthousiasme du docteur pour ces merveilles de la nature et de l'art qu'il admire avec tant de bonheur, et qu'il sait peindre sous leurs divers aspects, avec les couleurs les plus vives et les plus vraies ; on voit et on palpite d'émotion en contemplant « cette merveille des merveilles, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus beau en Europe et peut-être dans l'univers ».

Quel contraste entre cette suave et splendide apparition de la Corne d'Or, et l'aspect misérable, les rues étroites, malpropres de Constantinople ! Mais indépendamment du charme des contrastes, des spectacles curieux nous font bientôt revenir sur notre première impression. Nous sommes au vendredi : le Sultan se rend à la Mosquée ; l'armée entière est sur pied. Voici un régiment de soldats nègres, voici de noirs et corpulents eunuques, des pachas tout chamarrés d'or, des derviches à la démarche compassée, des imans, des muftis et le Cheik-ul-Islam, le chef suprême des Ulémas aux longues robes brunes, vertes et jaunes, la tête couverte des blanches torsades de leurs énormes turbans. Voici enfin la voiture du *Grand Seigneur* ; toutes les troupes le saluent, l'acclament, à un commandement

donné, par trois formidables hurrahs, poussés de toute la force de leurs poumons et qui retentissent au loin.

Mais une pompe religieuse bien plus émouvante nous surprend dans cette capitale de l'Islamisme. Nous sommes à l'époque de la Fête-Dieu. « Le jeudi et le dimanche, dans ces mêmes rues de Constantinople, enguirlandées, cette fois, de fleurs et de feuillage, pavoisées de drapeaux et d'oriflammes, nous assistons à la procession solennelle du Saint-Sacrement. Escortée par des soldats turcs, elle défile lentement au milieu d'une foule immense de toutes les couleurs, de tous les costumes, de toutes les croyances, de toutes les nationalités, mais toujours respectueuse et sympathique. Le cortège pieux s'avance, précédé des croix et des bannières ; en tête marchent, sur deux longues lignes, les enfants des écoles chrétiennes dirigées par les Frères, puis les Sœurs de charité et les religieuses des différents ordres avec l'immense rangée des jeunes filles vêtues de blanc ; ensuite les vénérables religieux qui font connaître et aimer la France en Orient, les dominicains, les bénédictins, les franciscains ; ils sont suivis d'un nombreux clergé, revêtu de riches ornements sacerdotaux. Les accords éclatants de la musique alternent avec les chants sacrés ; des reposoirs où scintille, au milieu des fleurs, la lumière des cierges, s'élèvent de place en place ; les encensoirs répandent dans l'air leur fumée et leurs parfums ; enfin apparait le Saint-Sacrement, porté par un évêque sous le dais, escorté de soldats derrière lesquels se presse avec ordre une suite innombrable et recueillie.

C'est là le spectacle touchant et sublime qu'offraient à pareil jour toutes les villes de France : le fanatisme athée de nos despotes républicains nous réduit à envier la liberté de conscience dont on jouit auprès du Grand Turc.

Mais il faut nous hâter : nous fermons le livre si attrayant, et sans consulter davantage nos notes, nous nous bornons à dire au lecteur qu'il verra à Athènes, à Salamine, à Eleusis, à Corfou les ruines de l'ancienne Grèce et ses sites immuables à travers les transformations des peuples.

Après avoir goûté les délices du ciel de Naples, à Rome, il entrera dans les appartements du Saint-Père, à la suite de l'auteur accueilli en audience particulière, douce et juste récompense de son dévouement à la cause de l'Église. Une autre faveur lui est accordée ce même jour, fête de saint Pierre : le docteur assiste à la messe du Pape et reçoit de sa main la sainte communion.

C'est merveille de voyager avec un pareil guide ; en peu d'instant on voit, on admire tout ce que Rome a de plus intéressant.

Florence, Pise, Milan, captivent tour à tour notre attention; nous traversons le lac de Côme en contemplant ses rives délicieuses et son pittoresque encadrement de montagnes. A travers l'ancienne Lombardie, le chemin de fer nous transporte sur les bords du lac Majeur. De là, par la voie ferrée du Saint-Gothard, après avoir traversé le grand tunnel de quinze kilomètres, nous gravissons en voiture, par l'ancienne route, les pentes abruptes du Saint-Gothard, jusqu'à une altitude de huit mille pieds.

Enfin nous accompagnons notre aimable guide dans sa station à « cette chère ville de Troyes » où s'écoula son enfance, et nous partageons ses émotions en le suivant dans cette église où il fut baptisé, auprès des tombes qui lui sont chères et jusqu'au seuil de la maison paternelle, au village de Viélaines.

Le monde physique, avec toute sa magnificence, n'offre qu'un faible rayon des perfections de son auteur : elles ont un reflet bien plus brillant et plus fidèle dans l'âme humaine, surtout lorsqu'elle est transfigurée par les splendeurs de la foi. C'est ce que M. le docteur Guibout a mis merveilleusement en relief, en ajoutant au récit de son dernier voyage une nouvelle d'une fraîcheur ravissante; nous confessons qu'elle nous a profondément ému. *Lucie*, c'est le titre de cette nouvelle, n'est point un roman, la donnée est un fait réel; mais ce qui est tout entier à l'auteur, c'est l'art de la mise en scène, la noblesse, la beauté des caractères, l'exquise délicatesse des sentiments, l'analyse des plus pures et des plus sublimes aspirations du cœur chrétien. Au milieu des défaillances actuelles et de l'abaissement des pensées, même dans le meilleur monde, cette résurrection d'un intérieur digne des grandes et saintes familles du siècle de saint Vincent de Paul; cet heureux rapprochement des misères de notre époque et de la générosité chevaleresque de la vieille noblesse française, charment l'esprit en rassérénant le cœur et l'âme.

Il y a un tel cachet de vérité dans la peinture de tous ces personnages qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils ont été peints d'après nature : heureux l'auteur qui trouve de pareils types au foyer domestique et dans le cercle de ses amis intimes. Un pareil ouvrage est plus qu'une gloire littéraire, c'est une bonne œuvre chrétienne et patriotique; faire aimer et admirer les vertus de nos pères, c'est la façon la plus éloquente, la plus persuasive de nous inviter à y revenir.

V. TAUNAY.

MÉTHODE PRATIQUE DE LANGUE ALLEMANDE

par ANTOINE LÉVY. Trois volumes Prix : 9 francs

Sous ce titre commence la publication d'une nouvelle méthode qui, s'inspirant du proverbe *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*, se propose d'apprendre à parler l'allemand aux élèves *en les faisant parler*.

L'auteur, M. Antoine Lévy, professeur au lycée Charlemagne, s'efforce d'acclimater à l'école, dans les limites du possible et en l'étayant d'exercices grammaticaux, la méthode que *la mère emploie pour faire parler l'enfant* avec le tempérament et les additions qu'elle comporte. La mère ne lui inflige pas, que nous sachions, une nomenclature sèche et aride d'adjectifs, de verbes, de substantifs; elle les lui enseigne dans de petites phrases courtes, nées sous l'empire de la nécessité.

C'est exactement ainsi qu'a procédé M. Antoine Lévy dans sa Méthode, dont le premier volume, *Mots et Phrases*, contient les substantifs les plus usuels, et groupés par séries, associés à des adjectifs et à des verbes et souvent à d'autres mots variables ou invariables, de façon à former de petites phrases, mettant ainsi en jeu non seulement la mémoire, mais encore le jugement.

A mesure que le cercle des idées de l'enfant s'élargit, la mère lui fait dire des phrases plus compliquées, mais prises sur le fait et qui éclosent comme d'elles-mêmes, au spectacle des objets qu'il a successivement sous les yeux. De même, M. Antoine Lévy, enseigne à l'élève, dont la mémoire est suffisamment meublée de mots, des phrases de plus en plus compliquées, non pas au moyen de thèmes et de versions, mais en engageant avec lui une conversation suivie, dont les difficultés sont suffisamment graduées, sur tout ce qui peut l'intéresser : les parties de son corps, ses vêtements, sa famille, les objets de la maison, la cour, le jardin, la rue, les animaux, l'école, les métiers, les arts, la société, etc., etc. Mais comme à l'école on ne peut pas disposer de tout le temps que la mère peut employer pour faire parler l'enfant, la nouvelle méthode vient en aide au professeur au moyen de règles de grammaire, méthodiquement intercalées entre les exercices de conversation et servant de guide à l'élève. C'est là l'objet de la deuxième partie de cette méthode, *Grammaire et Exercices de conversation*.

Dans la troisième partie, *Idiotismes et Proverbes*, nouvelle innovation. Partant de cette observation, que la mère enseigne à l'enfant et que celui-ci apprend, avec une égale facilité, les idiotismes les plus délicats de la langue maternelle, l'auteur a pensé qu'on ne saurait trop tôt familiariser l'élève avec les idiotismes dont fourmille la langue allemande, au lieu d'en

remettre l'étude à plus tard, quand la mémoire de l'élève a perdu de sa souplesse et est surmenée par d'autres études. Il a donc rangé par ordre alphabétique, les principaux germanismes et les principaux proverbes allemands, en mettant en regard les gallicismes et les proverbes français correspondants.

Il est à craindre que cette méthode ait à lutter au début contre les partisans de l'ancienne méthode, qui se propose d'enseigner l'allemand au moyen de thèmes et de versions comme si c'était une langue morte. Ce serait regrettable, car elle pourrait réaliser un grand progrès, et nous faire voir enfin des jeunes gens pouvant parler l'allemand ou toute autre langue vivante au terme de leurs études. La librairie H. Le Soudier se propose d'appliquer la nouvelle méthode aux autres langues vivantes, dont l'ensemble formera une collection sous le titre de *Bibliothèque de l'enseignement pratique des langues vivantes*.

J. LEFORT.

LA LITTÉRATURE DE TOUT A L'HEURE, par CHARLES MORICE

Un volume in-12 de vi-384 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

L'auteur nous avertit, dans sa préface, que c'est à la V^e partie qu'est fixée « l'orientation véritable de cette littérature de *Tout à l'Heure* ». Nous nous hâtons d'y courir, en sautant les 353 pages de préliminaires, et voici ce que nous trouvons :

« En attendant que la Science ait décidément conclu au Mysticisme, les intuitions du Rêve y devancent la Science, y célèbrent cette encore future et déjà définitive alliance du Sens Religieux et du Sens Scientifique dans une fête esthétique où s'exalte le désir très humain d'une réunion de toutes les puissances humaines par un retour à l'originelle simplicité. Ce retour à la simplicité c'est tout l'Art..... La synthèse de l'Art, c'est : le RÊVE JOYEUX DE LA VÉRITÉ BELLE. »

Et comme « observations essentielles à l'intelligence de cette formule » les lignes qui vont suivre pour conclure :

« Donc ton devoir Poète et ton droit ne font qu'un : intrangressible (*sic*), imprescriptible. C'est ta propre joie et, par ainsi, tu symbolises à miracle les devoirs et les droits de tout homme, lesquels sont d'être heureux...) Oui, te contenter, tirer de toi le livre que tu voudrais lire, où s'épanouirait ton cœur, où s'accomplirait ton esprit : ta propre joie. Mais n'oublie pas, puisque tu te sers d'un instrument d'artifice à recréer la nature, — d'artifice, c'est-à-dire d'intelligence, — que tu es obligé à la noblesse intellectuelle et que ta joie doit-être cérébrale. Sinon, combien

mieux que toute œuvre d'art te conviendrait n'importe quelle fraîcheur de bain de chair jeune ou quelle frivolité d'alcool ou de venaison ! et pourtant les sensualités elles-mêmes doivent être satisfaites par l'œuvre de ton art, nulle de tes actions ne pouvant avoir lieu que par le concours de toutes les puissances de ton essence : tout réside en la couleur de l'atmosphère où cette tienne essence, d'où qu'elle vienne, choisit sa patrie.

• Sois le mineur et l'orfèvre de ton or.

• ...Et ta pensée, garde-toi de la jamais nettement dire. Qu'en des jeux de lumière et d'ombre elle semble toujours se livrer et s'échapper sans cesse — agrandissant de tels écarts l'esprit émerveillé du lecteur, comme il doit être, attentif et soumis — jusqu'au point final où elle éclatera magnifiquement en se réservant, toutefois et encore, le nimbe subtil d'une équivoque féconde, afin que les esprits qui t'ont suivi soient récompensés de leurs peines par la joie tremblante d'une découverte qu'ils croiraient faire, avec l'illusoire espérance d'une certitude qui ne sera jamais et la réalité d'un doute délicieux. »

Ces lignes-là continuent en sept grandes pages de petit texte. Mais en voilà assez pour indiquer le genre de l'auteur et sa pensée dominante ; tout en cherchant la joie comme but, il appartient à la funeste et désolante école du doute, qui cherche en vain sa consolation dans l'orgueilleuse pensée de faire de l'homme sa propre fin.

Souvent, en parcourant ce livre, nous avons vu nous apparaître, comme type de cette beauté joyeuse rêvée par l'auteur, la souriante et mielleuse figure de Renan, ce déserteur de la vérité, qui délaie ses négations et ses blasphèmes dans des formules vaporeuses, acceptant, comme nous l'avons vu au cours d'hébreu, sans rougeur ni embarras, les démentis les plus humiliants et les plus irrécusables, s'efforçant de s'endormir dans le doute, après avoir goûté en sybarite, les plaisirs d'une sensualité raffinée, avec le vague et honteux espoir que son cadavre pourrira, et que ce sera tout.

L'auteur n'est point, lui, un déserteur de la vérité : il est évident qu'il ne l'a jamais connue. Dans tout son livre respire un esprit sincère. Malgré ses préjugés révolutionnaires et anti-chrétiens, il lui échappe des admirations pour les grands hommes ou les grands faits du christianisme ; il avoue franchement que la Renaissance n'est qu'une reculade vers le paganisme, et il admire le grand siècle littéraire de Louis XIV ; il reconnaît que Voltaire ne sait pas rire, mais qu'il ricane, comme le sentimental déclamateur Jean-Jacques Rousseau, incapable de pleurer réellement, ne sait que larmoyer ; il écrase de son mépris les réalistes immondes du roman et de la presse ; il se moque de l'Hugolâtrie ; enfin, pour les orateurs

en vogue de nos jours, s'il met à leur tête Gambetta, c'est en avouant que « son charabia » rend ses discours illisibles.

Mais le moyen âge lui est complètement inconnu : l'auteur est un de ces hommes de bonne foi pour lesquels l'ouvrage de M. Georges Romain (1) sera une révélation. Le livre trop peu connu, (et du reste maintenant introuvable) de M. A. Pouchet (2), docteur assurément peu prévenu en faveur du moyen âge, a démontré, il y a plus de trente ans, l'injustice du préjugé qui refuse à cette grande époque de libertés politiques et d'activité intellectuelle, sa large part au progrès scientifique « par l'application de la méthode expérimentale ».

M. Ch. Morice méconnaît aussi le véritable esprit de l'Église catholique : s'il voulait, comme tant d'hommes illustres de notre époque, comme notre plus grand mathématicien, le baron Cauchy ; comme un des créateurs de la Géologie, Élie de Beaumont ; comme le plus illustre de nos physiciens, Ampère ; comme le plus savant et le plus hardi nos modernes astronomes, Secchi ; comme le maître incontesté de la science de l'économie sociale, Le Play, étudier sérieusement la doctrine de l'Église, il reconnaîtrait que, loin d'immobiliser la pensée et de contredire la raison, ses dogmes sur la grande question de l'origine et de la fin de l'homme, et sur la chute originelle, ne font que donner un appui solide aux études philosophiques et scientifiques. Les dogmes ne gênent pas plus la pensée que les axiomes n'embarrassent les développements de la géométrie, de l'arithmétique et de l'algèbre. C'est la notion nette et précise de la création selon un plan divin, qui a suggéré aux Pères de l'Église la pensée de retrouver les grandes lignes de ce plan, et les lois de la nature ; idée féconde que n'avaient pas soupçonnée Aristote ni Pline.

Loin d'arrêter le progrès des sciences, l'Église, qui en est la première inspiratrice, ne cesse point de l'encourager et elle a la gloire de voir ses plus fidèles enfants briller à la tête dans chaque branche de ces nobles études. Comme l'a proclamé le dernier Concile, l'Église enseigne qu'il ne peut jamais y avoir d'opposition entre la Science et la Foi.

La profonde estime que nous inspire pour l'auteur la lecture de son livre, nous impose le devoir de faire appel à sa loyauté, contre les accusations injustes de son livre à l'égard du moyen âge et les enseignements de l'Église.

I. CARNO.

(1) *Le moyen âge fut-il une époque de ténèbres et de servitude.*

(2) *Histoire des sciences naturelles au moyen âge.* Paris 1853.

SAINTE MADELEINE DANS L'ÉVANGILE, par le R. P. EXUPÈRE DE
PRATS DE MOLLO, capucin. Trois volumes in-12. Prix : 7 fr. 50

Ce n'est pas une vie de sainte Madeleine que l'auteur a voulu écrire, mais l'histoire de son âme, de ses progrès dans la charité, par conséquent dans la perfection, à l'aide des seuls documents qui renferment la vérité absolue, les textes de la sainte Écriture. Il ne quitte pas le récit évangélique; il ne considère Madeleine qu'à l'éclat que la présence du Sauveur projette sur elle. Nous la trouvons d'abord aux pieds de Jésus, qu'elle arrose de ses larmes, dans la demeure de Simon le pharisien; puis, suivant Jésus dans les courses de sa vie publique, à travers la Palestine, avec les apôtres et d'autres saintes femmes, et le servant de ses soins et de ses biens. Nous la voyons ensuite à Béthanie, se livrant avec ardeur à la contemplation, et recevant cette assurance divine : Marie a choisi la meilleure part. Plus tard, dans cette maison où Jésus aimait à se reposer, Madeleine, baignée de larmes, est aux pieds du Sauveur qui lui accorde la résurrection de son frère Lazare. Six jours avant Pâques, à Béthanie encore, Jésus était à table, chez Simon le lépreux, lorsque Madeleine vint répandre une seconde fois en son honneur un vase de parfum précieux. Enfin, nous la retrouvons au pied de la Croix avec la Mère du Sauveur, et puis au Tombeau, où elle est favorisée d'une apparition particulière du divin Ressuscité, en récompense de son amoureuse fidélité.

L'auteur tire de ces scènes évangéliques, où Madeleine est en relation avec Jésus-Christ, toute la division de son sujet : « Sa *conversion*, son *changement de vie*, sa *vocation*, l'épreuve qu'elle souffre à l'occasion des *créatures*, la *purification*, qui en est la conséquence, enfin l'épreuve *suprême* par où cette âme, sous la main redoutable et paternelle de Dieu, atteint à la perfection de la foi et de la charité, et s'y repose comme au vestibule du ciel. » Il se trouve que la suite naturelle de la vie de la sainte, telle que l'Évangile nous la fait connaître, est en même temps la suite nécessaire des phases diverses par lesquelles passe son âme pour s'élever de sa conversion, qui est son point de départ, à la suprême perfection. Et ce qui donne à l'ouvrage dont nous nous occupons un caractère général et du plus haut intérêt, c'est qu'en réalité, c'est là la marche ascensionnelle de toute âme qui quitte le monde et le péché pour se donner à Dieu, et suivre jusqu'au bout les impulsions toujours plus puissantes, si elle y est fidèle, de la grâce divine. L'auteur a pu dire : « L'ouvrage est divisé en six livres, correspondant aux six phases de la vie spirituelle communes à toutes les âmes qui tendent à la perfection. » Il est persuadé que le Saint-Esprit « a voulu nous proposer sainte Marie Madeleine comme le parfait

modèle des âmes converties, ou plutôt comme un exemple achevé et absolu de vie spirituelle; que la partie de sa vie qu'il a dictée aux évangélistes est une carte routière de la perfection chrétienne, l'itinéraire que l'âme doit suivre pour aller de la conversion à l'union avec Dieu. »

L'auteur a adopté la forme de méditations, quoiqu'il s'adresse à une classe de lecteurs relativement peu étendue. Il a eu raison. Les âmes qui travaillent généreusement à leur perfection en retireront de plus grands fruits; et d'ailleurs, les enseignements tirés si immédiatement et avec tant d'abondance de l'Évangile, ne doivent pas être seulement lus avec une attention quelconque, mais soigneusement médités et appropriés aux besoins de l'âme qui les reçoit.

Le livre I, *la Conversion*, renferme quarante-sept méditations. Là, sont disposés avec une lumière saisissante tous les enseignements qui jaillissent de cette scène sublime où Madeleine, aux pieds de Jésus, entendit ces divines paroles : Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; et ces autres : Votre foi vous a sauvée; allez en paix.

Le livre II, *Changement de vie*, n'a que douze méditations, et nous apprend les œuvres que la charité inspire aux âmes vraiment converties.

Dans le livre III, *Fidélité à la grâce de la vocation*, l'âme convertie se pénètre, par une série de vingt-deux méditations, de l'importance de la vocation, et apprécie les richesses spirituelles que lui apporte la visite de Jésus.

Le livre IV, *la Douleur*, expose en cinquante-quatre méditations tous les enseignements que l'âme, aspirant à la perfection et en proie aux épreuves de toute nature, peut retirer de la grandiose scène de la résurrection de Lazare.

Les vingt-cinq méditations du livre V, qui a pour titre : *les Œuvres de la charité*, décrivent les progrès de l'âme et développent toute la doctrine de l'adoration.

Enfin le livre VI, *l'Épreuve suprême*, est divisé en deux parties : Madeleine au pied de la Croix; et Madeleine auprès du Sépulcre. Ce livre, qui est le couronnement de toute l'œuvre, nourrit l'âme qui le médite de la doctrine de la plus sublime perfection, exposée avec une grande hauteur de vue et une merveilleuse abondance.

Outre la doctrine solide qui distingue cet ouvrage, et lui assigne une place de choix parmi les œuvres ascétiques de notre temps; il convient de signaler les mérites d'un style pur, chaud, imagé, d'une simplicité élégante et vive.

Au reste, de très flatteuses approbations, et venues de très haut, ont

déjà recommandé cet important ouvrage. Son Éminence le cardinal de Toulouse déclare que ces méditations « sont un bon travail, écrit avec piété, sagesse et talent », et sait gré à l'auteur d'avoir suivi pas à pas le récit évangélique de la vie de sainte Madeleine. Mgr Mermillod écrit à l'auteur : « Vous avez su rester dans le récit évangélique, développer le texte sacré, et en faire jaillir des lumières et des flammes pour les âmes qui méditeront vos pages pleines de doctrine et de vie. Il me semble que vous êtes un disciple de saint Bernard dans votre heureux commentaire des Livres saints. » Enfin Mgr Dabert, évêque de Périgueux, dans une approbation solidement motivée, loue en ce bel ouvrage la doctrine fortement nourrie d'Écriture sainte, et dans vos méditations, ajoute le vénérable prélat, « se révèlent non seulement votre âme ardente et votre connaissance approfondie du cœur humain, mais encore votre science des voies de la vie spirituelle. »

Convient-il, après des éloges si hauts et si mérités, de donner une place à la critique ? oui, sans doute, puisque toute œuvre humaine est imparfaite. Du reste, cette place sera fort restreinte. Bien des personnes trouveront de prime abord que trois volumes pour un sujet qui ne paraît pas très étendu, c'est beaucoup et peut-être trop. La lecture des volumes ne dissipe pas entièrement cette première impression. On trouvera un peu trop large la place faite à l'imagination, par exemple, dans les entretiens de Madeleine avec Jésus, dans l'expression et la traduction de ses sentiments intimes, dans la description de certaines scènes et dans des développements quelque peu subtils et qui ne tiennent que d'assez loin au récit évangélique. L'auteur manque donc parfois de mesure et de sobriété. Le style paraît çà et là un peu trop soigné et même, s'il faut le dire, viser un peu à l'effet. Ceci, du reste, ne relève que du goût, et nous n'insistons pas ; nous ne retirons rien de ce que nous en avons dit plus haut.

En résumé, *Sainte Madeleine dans l'Évangile* est un ouvrage d'une doctrine spirituelle profonde, sûre et complète, et fera les délices des âmes qui aspirent à la perfection chrétienne. Elles y apprendront surtout à mieux connaître sainte Madeleine, la glorieuse pénitente de l'Évangile, à l'aimer davantage et à marcher plus courageusement sur ses traces. Prendre cette illustre amante du Sauveur pour patronne et pour modèle, c'est un sûr moyen de faire de rapides progrès dans la perfection chrétienne. En un mot, le livre dont nous parlons donne tout ensemble et comme fondus dans un même tout l'enseignement de la doctrine et l'exemple à suivre.

B. C.

UN NOUVEAU COMMENTAIRE SUR LE DANTE

Dans le *Rosario, memorie domenicane*, recueil périodique savant et varié que les religieux dominicains font paraître depuis quelques années à Ferrare; le dernier numéro de décembre 1888 et les numéros suivants nous offrent une nouveauté littéraire que nous croyons devoir être d'un grand intérêt pour les esprits studieux. C'est un nouveau commentaire sur le poème de Dante. L'auteur érudit, qui cache son nom sous l'initiale Y., en développe l'esprit dans une lettre servant de préface. Rejetant les interprétations arbitraires, capricieuses, ou exclusives, de l'allégorie dantesque données par Foscolo, Baglioli, Carducci, Bovio, laissant de côté les commentaires qui ne présentent pas un ensemble complet; après avoir payé le tribut de louanges dû à Ozanam, à Bernardelli, à Cornoldi, à Poletto (et on aurait pu ajouter à Benassuti), il arrive à expliquer sa pensée fondamentale et son but. « Nous ne croyons pas, dit-il, qu'il ait été démontré que la Divine Comédie peut être vraiment considérée comme un traité scolastique complet de morale chrétienne sous une forme poétique, où se développe du commencement jusqu'à la fin, d'une manière non interrompue, une doctrine admirable non moins qu'édifiante, dans laquelle aucun point nécessaire n'a été oublié; où chaque partie, principe et conclusion, occupe sa place logique; et qui est exposée avec une incomparable splendeur de science et d'expressions. »

En d'autres termes, dans la Divine Comédie, que Dante lui-même, par sa lettre à Can Grande, déclare être une œuvre de philosophie morale, et chrétiennement morale, l'auteur du commentaire le suivant pas à pas trouve évident que le poète a suivi non seulement les doctrines et toutes les doctrines, mais encore la méthode scolastique; c'est-à-dire cette forme spéciale et cet enchaînement qui constituent véritablement un édifice scientifique.

Cette conception, ce plan, ne peuvent être regardés comme absolument nouveaux, puisque le commentaire de Tommaseo en offre plus qu'un simple aperçu: ce qui est bien nouveau c'est l'extension, l'universalité que lui donne l'auteur et la mise en œuvre d'un tel plan, entreprise à laquelle peut se décider celui-là seul qui a pour ainsi dire sur le bout du doigt toute la philosophie et la théologie des scolastiques, et qui surtout, par une étude prolongée et un grand amour, plus encore que par ténacité de mémoire, possède les œuvres du prince même des scolastiques, saint Thomas d'Aquin.

Que le nouveau commentateur soit pourvu de ces moyens, c'est ce que

prouvent suffisamment les cinq premiers chants de l'Enfer publiés par lui jusqu'à présent; quoiqu'il appelle tout d'abord son travail, un *petit commentaire scolastique*, n'ayant l'intention d'écrire maintenant qu'un sommaire de ses idées. On aperçoit bien d'ailleurs la grande modestie du titre; car ce n'est pas précisément un petit labeur ni de peu d'importance, de reconstruire pour ainsi dire le travail d'esprit qui amena Dante, d'après les œuvres du docteur angélique dont il avait le cœur et l'intelligence pénétrés à concevoir et à composer son poème en cette manière, avec cet ordre général, ces détails, et jusqu'aux expressions particulières.

En tous cas, l'entreprise du très savant dominicain est digne de louange; et dans le fait la louange n'a pas tardé à lui arriver, de ses dignes confrères d'abord, et puis de l'illustre poète et lettré, le chanoine Merighi. Il faut souscrire sans réserve aux éloges, aux encouragements, aux vœux, que contient sur ce commentaire sa lettre du 5 février; et les légers défauts qu'il y remarque impartialement, ou que d'autres pourraient y apercevoir; causés peut-être par la finesse même et la pénétration d'esprit du commentateur disparaîtront sans doute avec facilité quand le commentaire, passant des feuilles détachées d'une revue à un état mieux approprié sera réuni en un beau volume.

Croyons que, alors, l'auteur auquel ne manque sans doute ni la variété des connaissances, ni la richesse de langage, voudra bien condescendre un peu plus à la faiblesse des estomacs modernes, trop rétrécis pour être de force à digérer certains aliments succulents et solides sans quelque condiment qui les assaisonne; ou, pour employer une autre métaphore, il voudra bien *oindre* un peu plus de *liqueur* les bords de ce fameux *vase* que l'enfant malade, c'est-à-dire l'esprit actuel, doit vider pour y trouver la vie. C'est une chose d'ailleurs qu'il saura faire sans s'écarter en rien de sa conception, ni du système qu'il s'est proposé, comme il ne s'en écarterait pas non plus si, au lieu de la simple indication des endroits analogues, il rapportait plus souvent le passage correspondant du docteur angélique, soit en résumé, soit textuellement.

On pourra alors retrancher certaines allusions à des faits et à des personnalités du jour, bonnes seulement pour une publication périodique, et mettre à la place quelques considérations de plus sur le sens littéral qui est la forme extérieure de l'allégorie, et sur le sens propre de certains mots ou de certaines locutions.

En un mot, nous désirons que le commentaire puisse être lu, et lu avec plaisir par tous, pour qu'il produise de bons fruits. La gloire du prince des théologiens et celle du prince des poètes modernes y gagneront également,

et cela, par l'œuvre d'un fils de cet Ordre qui a formé et inspiré les maîtres et les amis de Dante aussi bien que les administrateurs, les interprètes et les imitateurs du divin poème comme l'observe justement l'auteur dans sa préface.

J. R.

JUSTICE par HECTOR MALOT. Un volume in-18 Prix : 3 fr. 50

Hector Malot a récemment publié le pendant d'un livre qui fit du bruit : *Conscience*, dont le héros principal arrivait à la fortune et aux honneurs à la suite d'un crime pour lequel un innocent avait été puni et condamné à la déportation. Je n'ai pas à revenir sur ce livre. Quant au nouveau-venu, *Justice*, il montre, dans un drame fort bien combiné, que l'audace criminelle ne reste pas toujours impunie sur terre, ce qui est d'un bon enseignement. S'il en était ainsi pour tous les crimes que la justice ne peut pas atteindre, ce serait une consolation. Mais, que de scélératesses impunies, et qui n'offrent même pas matière à poursuites ! Les gens au pouvoir ou plutôt leur servile entourage ont toujours eu un grand nombre de ces délits, pour rester parlementaire, sur la conscience, et c'est pour eux chose admise et chose reçue que, pour raisons politiques, ou bien pour cause de rancunes personnelles, des familles peuvent être jetées, du jour au lendemain, dans la noire misère, par suite de la disgrâce de leur chef. Les exécuteurs de ces basses œuvres s'endorment, la conscience tranquille, en admettant qu'ils en aient une. et avec le sentiment d'avoir bien mérité de la patrie. Jamais cette sorte d'attentats n'a été plus largement pratiquée qu'aujourd'hui.

Il appartiendrait à un romancier comme Malot de prendre, sur le vif, ces habitudes barbares et d'en montrer les lendemains possibles. Quoi de plus moral que de faire voir le châtiment dû aux mauvaises actions, et c'est précisément ce qui ressort de son nouveau roman, dont le héros, une sommité parisienne de la science médicale, le docteur Saniei, assassin impuni, expie un crime qu'il n'a pas commis. La justice, — pas celle des hommes, puisqu'ici elle se trompe, — mais la justice immanente l'attendait là ; elle le saisit au collet et le pousse sur le banc des accusés, pour crime imaginaire, de sorte que l'expiation ne se fait pas attendre et que la morale humaine, chose trop rare, rencontre ici la satisfaction qui lui est due. Tout cela est arrangé avec la science dramatique que possède Malot et aussi cette inappréciable qualité du naturel, de plus en plus absente de la littérature contemporaine.

CH. C.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

MES CAMPAGNES, 1792-1815, notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches, mises en ordre et publiées par MM. M. CHIPON et L. PINGAUD. Un volume in-12 de xxviii-520 pages, avec une carte des campagnes. Paris, 1889. Prix 6 francs.

Voilà encore un document précieux pour la rectification des légendes révolutionnaires et napoléoniennes. Le brave colonel Pion des Loches a écrit un journal tout intime, dans lequel le récit des plus grands faits se mêle aux plus minces détails personnels : rien ici qui sente la pose et la phrase à effet : c'est l'expression de la pensée, de la sensation du moment, dans toute la naïveté du langage le plus familier. Bien des figures historiques ne gagnent pas à être vues dans ce déshabillé ; à commencer par Napoléon, et Drouot lui-même perd un peu de son prestige, quand on le suit d'étape en étape pendant cette lamentable déroute de Russie ; car il n'y a pas moyen de donner le nom de retraite à cette débandade qui restera une honte sans pareille dans l'histoire, pour la mémoire de Napoléon. En suivant au jour le jour, le colonel Pion des Loches, on entre dans la réalité de ces expéditions et de ces batailles transfigurées par les habiletés et l'emphase des grands romanciers historiques comme Thiers et C^l. Aux lecteurs qui voudront vérifier la justesse de nos observations, nous recommandons de lire tout d'abord, de la page 287 à 293, le journal du colonel Pion des Loches, sous la date du 7 septembre 1812 : c'est la bataille de la Moskova.

Le récit de l'incendie de Moscou est bien loin de la fameuse description si connue. Comme dans tout le reste de ses notes, le colonel écrit les faits tels qu'il les voit, et la réalité ne ressemble guère aux merveilleux tableaux créés par l'imagination. Le colonel, qui s'était installé avec ses hommes dans le palais du prince Baryatinski, le préserve de l'incendie avec une facilité qui étonne. Ce n'était point le zèle pour les intérêts du prince qui inspire la pensée de sauver sa magnifique propriété, mais c'est que ce palais abondamment pourvu, était un magasin d'un prix inestimable pour la retraite qu'on allait opérer à travers un pays sans ressources, et la cave

surtout largement garnie d'excellents vins, « méritait à elle seule les plus grands sacrifices ».

Rien de plus navrant que le journal de cette retraite qui pèsera de plus en plus sur la mémoire de Bonaparte. Jamais il n'afficha avec plus d'aisance son mépris de la vie des hommes et son incapacité pour les retraites, qui furent toujours comme la pierre de touche des vrais talents militaires d'un grand chef d'armée. Le brave colonel ne peut retenir un cri d'indignation quand il apprend en entrant à Wilna, la course à fond de train de l'empereur pour Paris, abandonnant les débris de la grande armée à l'incapacité de Murat.

Les notes relatives à la grande trahison de l'armée aux Cent jours tiennent une place assez importante dans la dernière partie du Journal du colonel Pion des Loches, dont nous ne saurions trop recommander la lecture à tous ceux qui ont quelque souci de la vérité historique.

I. CARNO.

LA VIE DES SAINTS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, par l'abbé RADIER, ouvrage illustré de 102 gravures dans le texte. Un volume grand in-8° de 535 pages. Lille, 1889. Prix : 5 francs

L'excellent esprit des éditeurs et le caractère de l'auteur sont assurément des garanties d'orthodoxie, mais on regrette cependant de ne pas voir, en tête d'un ouvrage de ce genre, l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

L'Église ne demande pas les éloges mais uniquement « la permission » d'imprimer et de vendre. Nous savons qu'il y a ici une permission tacite ; mais les fidèles ne sont pas tenus de le deviner, et nous ne voyons pas pourquoi, à une époque où il est si important de veiller à l'exactitude de la doctrine, on ne rendrait pas, de plus en plus facile, l'observation des règles de l'Église.

Nous le regrettons d'autant plus ici que cet excellent ouvrage est l'un des premiers à placer dans la bibliothèque de famille, pour aider à reprendre la pieuse coutume de la lecture en commun de la vie du saint du jour. C'est une bonne pensée d'orner ce livre de nombreuses gravures ; elles peuvent servir à frapper l'imagination des enfants, et elles ont du charme pour tous les âges. Seulement il serait temps de renoncer au fétichisme des *mattres de l'art* païen et matérialiste de la Renaissance. Le nom de Raphaël ne suffit pas pour faire supporter qu'on travestisse le saint enfant Jésus en Cupidon voluptueux et d'une nudité révoltante, et la très sainte Vierge en fille italienne d'allure plus gracieuse que modeste, coiffée en cheveux et plus ou moins décolletée.

L'Évangile et la tradition nous montrent le divin enfant « enveloppé de langes », et le costume si grave, si modeste des femmes juives est encore aujourd'hui porté dans la contrée sanctifiée par les mystères de l'enfance de Jésus-Christ. Il est donc facile de restituer aux images de ces scènes de l'Évangile, l'exactitude des costumes et toute la vraie couleur locale.

Les honorables éditeurs partagent nos idées sur ce point et nous n'avons guère vu que l'*adoration des Mages*, page 20, à laquelle puisse s'appliquer en partie la critique ci-dessus. Mais nous nous permettrons de leur faire observer que le fétichisme du moyen âge a aussi ses inconvénients et que la naïveté des premiers imagiers a souvent un caractère, sinon indécent, du moins ridicule ; or, pour tout ce qui touche à la religion, il importe d'éviter le ridicule. Maintenant qu'un heureux courant de « vérité historique » fait rechercher, même au théâtre, l'exactitude des paysages, des meubles et des costumes, n'est-il pas fâcheux de présenter sérieusement, dans un livre grave comme celui-ci, l'empereur romain Claude II travesti en Charlemagne, y compris le sceptre et la fameuse couronne légendaire ? et, de plus, « le prêtre Valentin » qui fait vis-à-vis à ce Charlemagne préhistorique, affublé en évêque du seizième siècle, mitre en tête ! Que ce tableau d'une naïveté fantaisiste de Barth. Zeitblom soit reproduit, comme curiosité archéologique, dans quelque traité spécial de l'histoire de l'art, nous le concevons ; mais le donner ici aux fidèles, comme l'image de l'interrogatoire du prêtre Valentin par l'empereur païen Claude II, cela vraiment n'est point admissible, même pour l'amour du moyen âge. Cette magnifique époque la plus féconde, la plus noble de l'humanité, parce qu'elle est la plus conforme à l'Évangile, ne doit pas être présentée sous son côté défectueux ; l'incorrection du dessin et la licence des anachronismes poussés jusqu'au ridicule : l'imagier normand, par exemple, affublant la sainte Vierge et les saintes femmes en paysannes ou en bourgeoises de Normandie au XIII^e ou XIV^e siècle ; et l'imagier de Florence les habillant comme les Italiennes de son temps : ainsi qu'on le voit ici, page 300. C'est uniquement sous ce rapport, qu'on peut accuser le moyen âge d'ignorance et de barbarie ; sans doute sous un rapport très secondaire et qui ne compromet en rien le respect de la liberté et le progrès des lumières ; mais encore une fois, pourquoi perpétuer ce travers, pourquoi prêter au ridicule, et donner un prétexte aux déclamations contre le moyen âge ?

L'image n'est utile que comme complément de vérité historique, et le goût de notre époque qui exige l'exactitude archéologique est louable ; c'est une expression de cette soif de vérité qui tourmente la société empoisonnée par le mensonge. Rien n'est plus conforme à l'esprit de l'Église que de

rappeler l'imagerie chrétienne à la correction du dessin et à la vérité historique dans les types et les costumes comme dans tous les accessoires, meubles, paysages, bâtiments, etc.

Ce volume a, du reste, un très bon aspect. Peut-être la division en deux colonnes rendrait-elle la lecture plus commode; quoique le texte soit assez gros et le caractère très net, l'ampleur du volume fait paraître les lignes un peu longues.

Les éditeurs produisent tant et de si bons ouvrages que l'on peut, en applaudissant à leur zèle et à leurs succès, leur demander de tendre à la perfection.

ERNEST AIME.

LE COLONEL PAQUERON. par Mgr SALVET, évêque de Perpignan

Un volume in-8° de xvi-202 pages. Lille, Paris, 1889. Prix : 2 fr.

Cette nouvelle édition d'un vrai chef-d'œuvre, se recommande par le luxe de l'impression. Pour le fond, c'est une magnifique leçon pratique de patriotisme et de foi; c'est un type admirable du caractère français, tel que l'avaient formé, dans les familles patriarcales, les traditions de fidélité à Dieu et à son Église, de dévouement à la patrie et au roi qui la personnifiait.

Quel fils, quel citoyen, quel père de famille que ce brave colonel Paqueron ! Et comme sa belle et pure existence est racontée avec cœur et éloquence par son digne biographe !

Ce livre, à sa première apparition, a été salué avec une admiration unanime par *le Monde*, *l'Univers*, *la Gazette de France*, *le Français*, *les Études historiques*, *le Correspondant* et *la Revue des Deux-Mondes*. Jamais concert d'éloges n'a été plus complet, ni mieux mérité.

Cette belle édition prendra place dans toutes les bibliothèques : on a eu la bonne pensée de placer en tête le portrait de ce grand chrétien, de ce Français digne de figurer parmi nos plus grands citoyens. Il nous reste à répéter le vœu que nous exprimions en rendant compte de la première édition : c'est de voir bientôt cette leçon sublime et persuasive, mise à la portée des plus humbles familles, par une édition à bon marché, mais néanmoins en beaux caractères et de belle apparence : on peut faire cela avec un tirage à dix mille, et ce serait une bonne œuvre de grande portée : *exempla trahunt*.

L'ABBÉ CARION.

LETTRÉS INÉDITES DE TALLEYRAND À NAPOLEÓN (1800-1809)

publiées par M. PIERRE BERTRAND. Un volume in-8° Prix : 7 fr. 50.

La publication des *Lettres de Talleyrand à Napoléon* a rendu un double service à cette mémoire tant soit peu compromise, ou du moins controversée. Nul ne songeait à contester l'esprit du prince de Talleyrand ; mais on faisait surtout consister cet esprit dans des mots, dont quelques-uns sont restés historiques ou légendaires, dans l'art des réticences, dans le talent, essentiellement diplomatique, de faire parler les autres, et de profiter à la fois de leurs paroles et de son propre silence. Ses aptitudes ou habitudes de rédaction littéraire, et même épistolaire, rencontraient plus d'incrédulés. On le savait, en dépit des révolutions, demeuré très grand seigneur, et l'on se demandait si, en matière de littérature, il n'était pas de l'avis de ce pacha, qui, assistant à un bal européen, s'étonnait que de beaux messieurs et de grandes dames prissent la peine de danser en personne, au lieu de faire danser, pour leur argent, des houris, des bayadères ou des almées. Les houris de M. de Talleyrand auraient été ses secrétaires, sans préjudice des autres qu'il ne passait pas pour dédaigner. Il y avait surtout un M. de La Besnardière qui, disait-on, était le véritable auteur des lettres de Talleyrand à Napoléon. A ce compte, ce M. de La Besnardière aurait été bien modeste, lui qui, ayant écrit ces lettres, n'en aurait pas réclamé la paternité ! M. Pierre Bertrand fait aisément justice de cette erreur ou de ce mensonge, probablement propagé par les nombreux ennemis de Talleyrand.

Et d'abord, comment supposer que l'ex-évêque d'Autun, qui avait débuté dans le monde à ce moment unique du dix-huitième siècle où une société passionnément lettrée préludait à sa ruine en associant dans un même groupe gentilshommes, abbés, beaux esprits, philosophes, poètes, académiciens, se serait résigné, lui, de tous le mieux doué, à se brouiller avec son écritoire, entre Rivarol et Beaumarchais, entre Chamfort et Maury ? Comment admettre que, dans ses liaisons avec les femmes les plus spirituelles de son temps, il n'eût pas appris à tourner élégamment ces jolis billets du matin, dont la tradition s'est perdue ? Mais les meilleures preuves, ce sont les lettres elles-mêmes. Nous pouvons dire, sans sortir de notre sujet, que Talleyrand y a mis son cachet. Lui seul pouvait atteindre du premier coup et sans effort ce mélange de grâce aristocratique, de souplesse courtisanesque qui n'est pas tout à fait du servilisme, de délicate flatterie où l'exquise qualité de l'encens excuse l'encensoir. Si, en d'autres occasions, Talleyrand s'est seulement prêté avec l'intention de se reprendre,

il se donne là tout entier, et, en lisant ces lettres, on doute qu'il ait jamais dit : « *N'ayez pas de zèle!* » Remarquez une nuance qui, sous cette plume peu sentimentale, a pu passer pour une curiosité. Dans tel ou tel passage de ces lettres, il y a plus que de l'admiration, il y a de la tendresse. Vous vous demanderez si cette tendresse est sincère. J'y vois surtout le tact raffiné d'un courtisan d'ancien régime, qui veut se distinguer de la foule. Il devine que, pendant ces années éblouissantes qui vont de 1800 à 1809, Napoléon Bonaparte, dans tout l'éclat de ses victoires, de ses conquêtes et de son génie, est saturé d'adulations. Il lui donne le plaisir plus rare d'être aimé non moins qu'admiré. Il sait que l'exagération de l'éloge cesse d'être un signe de bassesse, quand c'est le cœur qui parle, et quand il mêle aux témoignages de ses sentiments quelque chose des effusions et des coquetteries de l'amour. Peut-être, en pareil cas, devrait-on modifier le sens du vilain mot de *duplicité*. Elle ne serait pas simultanée, mais successive, et deviendrait synonyme d'une sincérité sujette à varier selon les circonstances. Ce serait une ressemblance de plus avec le langage des amoureux, qui sont de bonne foi lorsqu'ils disent : *Toujours!* — et qui, le lendemain, ou un mois après, ne sont pas moins véridiques lorsqu'ils s'étonnent d'avoir promis l'éternité à ce qui n'a pas même la durée.

M. de Talleyrand écrit à Napoléon : « Entre nous, c'est à la vie et à la mort. » — « Trois jours passés sans recevoir de vos nouvelles sont trois siècles d'anxiété et de tristesse. » — « Je vous conjure que l'on m'écrive un seul mot de la part de V. M. *Mon cœur* en a bien besoin. » — « Je sens que votre absence serait pour moi la plus cruelle des privations. » — « Je frémis en songeant aux dangers auxquels V. M. s'expose. » — Ailleurs, il se fait humble et petit pour demander à Bonaparte la permission de passer deux jours au château de Valençay. — Le 26 novembre 1806, il écrit cette louange un peu subtile qui est presque le langage d'un amoureux : « Je crains que ce ne soit par bonté que V. M. m'ait dit que son absence ne serait que de quatre ou cinq jours. » — « J'ai un besoin extrême de me trouver auprès de V. M. *Je l'aurai vue, je serai content.* » Plus loin, le voilà bonhomme, — j'allais dire bonne femme, — pour déplorer l'humidité du cabinet de travail du Premier Consul. Peu s'en faut qu'il ne lui recommande d'éviter les courants d'air, de ne pas se mouiller les pieds et de porter de la flanelle.

Il faut l'avouer, ces démonstrations romanesques et passionnées semblent bien peu d'accord avec l'idée que nous nous sommes toujours faite du caractère de M. de Talleyrand, de cet *impassible*, dont le visage était un masque, dont la parole était un leurre, dont le silence était une énigme,

dont le sourire était un piège, dont l'esprit avait desséché le cœur ; de ce froid politique, de qui l'on avait dit que, s'il recevait un coup de pied *par derrière*, sa figure n'en trahirait rien ; de ce diplomate consommé, qui, dinant un jour à la droite de la maîtresse de maison, but sans sourciller un verre de vinaigre que le maître d'hôtel, par erreur, avait versé en guise de johannisberg, et attendit, pour s'en étonner, que les autres convives se fussent récriés. Pourtant, n'allons pas trop vite ! Né en 1754, enfant précoce en 1769, M. de Talleyrand, depuis le moment où sa vive et prompte intelligence avait pu réfléchir, observer et juger, n'avait vu, à la tête des destinées de la France, que des sujets de scandale, d'impatience, d'horreur, d'indignation, de mépris et de honte. Adolescent, il avait assisté au règne de la Du Barry ; plus tard, il s'était pris d'une pitié dédaigneuse pour la faiblesse de Louis XVI, qui lui fit pressentir la fin de la monarchie. Les crimes de la Terreur, les tristesses de l'exil, n'étaient pas de nature à lui faire aimer Danton et Robespierre. Il prit sa part, à titre d'épicurien, des voluptueux désordres du Directoire, comme on accueille une courtisane pour égayer un souper de libertins. Mais il avait trop d'esprit politique pour ne pas comprendre qu'une orgie ne saurait être un gouvernement. Un homme tel que celui-là peut se pervertir, surtout si les événements se font ses complices ; mais il garde de ses traditions et de ses instincts de race un je ne sais quoi qui l'attire vers les hauteurs, et supplée à la morale par le goût.

Le premier consul, à cette glorieuse phase qui suivit le 18 brumaire, réalisait, avec un prestige incomparable, l'idéal de M. de Talleyrand. Il arrivait avec une telle provision de gloire que toutes les formes de l'adulation s'ennoblissaient à son contact et que l'on se sentait, en le flattant, plus enorgueilli que rapetissé. On n'avait pas à craindre qu'il rouvrit la porte de l'ancien régime, qui rappelait à Talleyrand les souffrances d'une vocation forcée. Homme nouveau, il attirait à lui l'ancienne noblesse, pour qu'elle l'aidât à faire sortir de ses ruines une société qui représentât tout à la fois une fusion et une refonte, où le fils d'un aubergiste pût devenir maréchal de l'empire ou même *passer roi*, sans qu'il fût interdit à un descendant des croisés d'être sénateur, chambellan ou ministre. A tous ces points de vue, on pouvait dire de Napoléon et de Talleyrand ce que l'on dit des bons ménages : « Ils étaient faits l'un pour l'autre. »

Pourtant, ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette correspondance, et de plus honorable pour la mémoire de Talleyrand, ce n'est pas l'affinité, c'est le contraste ; c'est que, au milieu de ces hommages, de ces effusions,

de ces tendresses, à travers la fumée de cet encens on distingue une différence d'opinion sur la question capitale de la paix et de la guerre. Dans chaque grande victoire, Talleyrand voit ou voudrait voir un gage de paix, le moyen de s'assurer les avantages acquis au vainqueur, de donner enfin un peu de repos à l'Europe si longtemps bouleversée, sans pousser à bout les vaincus et s'exposer à de fatales revanches. Pour Napoléon, génie prime-sautier, sans limites, mais sans équilibre, la victoire est comparable à ce qu'est chaque partie gagnée pour les joueurs heureux et insatiables ; un motif pour doubler sa mise, accumuler les *parolis*, jusqu'au moment où la chance tourne et fait perdre en une soirée les bénéfices de toute une saison. Les conseils de Talleyrand ne furent pas écoutés. Le maître, grisé par ses triomphes, se croyant invulnérable, arrivant à confondre le merveilleux avec le chimérique et l'invraisemblable avec l'impossible, devint plus susceptible et plus irritable. Les rapports s'aigrirent ; il y eut des scènes violentes ; les dissentiments furent des présages de rupture ; si bien que l'enthousiaste, le serviteur passionné, l'*amoureux* de 1800, put, en 1814, changer de cocarde sans s'infliger de démenti, multiplier ses serments sans imposer trop de pluriels à sa conscience, et soutenir qu'une désertion n'est pas une trahison, quand l'armée qu'on déserte n'existe plus. Le *caniche* de 1809 était revenu à sa nature féline, et l'on sait que le privilège des chats est de retomber toujours sur leurs pieds

N'importe ! sachons gré à M. de Talleyrand de s'être fait, dans ces lettres à Napoléon, l'interprète, non seulement du bon sens, mais de l'humanité. Sa conversion *in extremis* fut vivement discutée. Toutefois, si, dans ce redoutable inventaire, il a pu compter les milliers d'existences qui auraient été sauvées, les torrents de sang qui eussent été épargnés, les innombrables souffrances qui eussent été évitées, dans le cas où Napoléon eût suivi ses sages conseils, il est permis de croire que, malgré ses fautes, ses vices et ses sacrilèges, la miséricorde divine lui a pardonné

G. DE F.

JALOUSIE DE JEUNE FILLE. par M^{me} ADAM. Un volume in-18

Prix : 3 fr. 50

M^{me} Vitel a aimé autrefois, dans les lointains de sa petite enfance, son cousin Gilbert de Romain. A travers les années et les nécessités d'un mariage sans amour, elle lui a conservé toute sa tendresse. Gilbert n'avait pour elle qu'une vague affection fraternelle. Devant la femme jeune, et belle de la beauté triomphante et sûre de ses trente ans, il s'émeut. Aussi

bien, libres maintenant tous deux, pourquoi ne s'aimeraient-ils pas librement ?

Gilbert a une fille, Éveline. Exclusive et tyrannique dans son affection filiale, Éveline ne peut souffrir qu'une autre femme prenne place dans ce cœur qui lui appartient tout entier. Elle s'exalte au souvenir de sa mère morte dont elle a reçu les confidences jalouses. Elle défendra son père contre cet amour. « Pour livrer son cœur à cette femme, s'écrie-t-elle, il faudra que mon père arrache le mien, qu'il le voie pantelant et saignant, qu'il le déchire de ses propres mains. »

La lutte s'engage. Des mots définitifs, presque irréparables, sont prononcés; les choses vont à l'extrême, quand la jeune fille est enlevée en plein jour, au milieu du bois de Boulogne, par un certain de Radec, officier allemand, agent secret de la diplomatie allemande à Paris.

Franchement, n'aurait-on pas pu nous épargner ces espions allemands? L'aventure seule n'était-elle pas déjà d'une banalité suffisante? Quel besoin de renchérir! Et puis, nous en avons tant vu, en ces dernières années, de ces espions allemands! Ceux-ci sont bien les mêmes. Alors à quoi bon ?

Mais où l'étude d'âme? Au premier diner de famille qui réunit M^{me} Vitel, Gilbert et sa fille, nous trouvons une gamine volontaire, mal élevée, que sa tante réprimande, que son père est obligé de rappeler aux convenances. Ailleurs, sur la terrasse des Tuileries d'où, « par un jeu de lumière », elle voit son père dans les bras de M^{me} Vitel, a-t-elle un cri, un mot qui révèle le spasme d'une âme torturée? Pourquoi, d'ailleurs, s'acharner à trouver dans ce livre des choses qui n'y sont pas? M^{me} Adam avait pris soin de nous avertir. Dans une préface adressée à ses petites-filles elle nous indique ce qu'elle a entendu faire : « Ecoute bien ce que nous te demandons : un livre où il n'y aura pas de trop grandes pages sans alinéa, de trop longues descriptions de la nature, où tu ne mettras ni beaucoup de réflexions de l'auteur, ni des raisonnements interminables sur le caractère, sur les idées, sur les goûts des personnages. » Rien de mieux. Seulement pourquoi alors donner à son livre les allures ambitieuses d'une étude psychologique. Nous pensions que l'auteur du *Voyage autour du Grand-Pin* avait les visées plus hautes que celle de prendre place dans la bibliothèque rose à côté des *Mémoires d'un âne*.

H. P.

LE BAPTÊME DE LA FRANCE. *Tableau historique du mouvement social et religieux dans les Gaules, au v^e siècle*, par M. l'abbé PÉRIGAUD, curé de Saint-Léon, au diocèse de Moulins. Un volume in-8° de xii-381 pages. Prix : 4 francs

ÉTUDES MORALES SUR LES GRANDS ÉCRIVAINS LATINS, par M. l'abbé M. MORLAIS, docteur ès lettres, professeur de littérature latine à l'université catholique de Toulouse. Un volume in-12 de xiii-360 pages. Prix : 2 fr. 50

Voici deux excellents ouvrages : l'un, signé de M. le curé Périgaud, et qui vise surtout la formation morale des jeunes gens par l'étude des grandes leçons de notre histoire nationale ; l'autre, plus directement approprié à la culture de leur esprit, et qui émane de M. Morlais, professeur à la faculté libre des lettres de Toulouse.

L'un et l'autre écrivain a d'ailleurs déjà fait ses preuves.

Il y a bientôt dix ans, M. Morlais nous donnait, sur Robert de Torigni, le savant abbé du Mont-Saint-Michel, une étude instructive dont le seul défaut était d'arriver un peu tard, je veux dire, de paraître *après* les deux volumes publiés chez Le Brument, à Rouen, en 1872-73, par M. Delisle, sur le même personnage. Simultanément — car c'était le sujet de sa thèse française pour le doctorat, devant la faculté de Rennes, et le pendant de son essai *De vita et scriptis Roberti de Torineio* —, il livrait à l'impression une *Étude sur le traité du libre arbitre de Vauvenargues*, qui se fait lire avec intérêt, même après ce qu'ont écrit, sur le délicat moraliste, Sainte-Beuve, D. Nisard, et le dernier de ses éditeurs, M. D.-L. Gilbert, le lauréat du prix d'éloquence décerné par l'académie française en 1856. Aujourd'hui, M. Morlais réunit, dans l'élégant volume que nous annonçons, les leçons d'ouverture de ses cours pendant les six dernières années. Ces leçons sont consacrées à étudier Cicéron, Tite-Live, Tacite, Lucrèce, Horace et Virgile, et, en particulier, dans chacun de ces auteurs, les idées morales, et partant, la valeur morale de leurs écrits. On pressent avec quelle sûreté de doctrine, quelle finesse d'analyse et quel tact, le philosophe chrétien qui avait débuté dans les lettres par une thèse sur Vauvenargues a touché à cette matière, et combien large, disons un mot plus juste, combien vraie et réelle, il sait faire la part qui revient aux leçons de Jésus-Christ et de ses apôtres dans la transformation du vieux monde. Aussi n'hésitons-nous pas à recommander la lecture de son substantiel travail, non seulement aux étudiants qui veulent acquérir une connaissance sérieuse et raisonnée de la littérature de Rome, mais encore aux gens du monde qu'affriandent encore les plaisirs de l'esprit et qui sont curieux des travaux d'apologétique.

Pour le même motif, quoiqu'on arrive ici d'une autre manière au même résultat, nous dirons beaucoup de bien du nouveau livre de M. Périgaud. Ce tableau historique, qu'il a intitulé fort heureusement : *le Baptême de la France*, n'est en effet que la continuation d'un grand travail, également apologétique, dont la maison de Nazareth et les catacombes ont marqué les deux premiers jalons. Après nous avoir montré dans *les Gloires de saint Joseph*, l'Église préludant à sa mission divine, et, dans *Cécilia*, la même Église luttant contre la rage des persécuteurs, il nous la représente maintenant, au lendemain de l'invasion des barbares, gravissant les degrés d'un trône avec Clotilde, en attendant que Clovis la reconnaisse à Tolbiac, et qu'il se constitue son défenseur après avoir reçu l'onction sainte dans la cathédrale de Reims. Dix récits successifs nous retracent les étapes de la conversion de la France, et sa première initiation au rôle providentiel de fille aînée de l'Église. dix récits où l'intérêt va croissant et qui rappellent, avec la note chrétienne en plus, le ton des *Récits mérovingiens*, ou encore, celui du superbe chapitre que Paul de Saint-Victor a consacré, dans *Hommes et Dieux*, à Attila. On offrira donc, aux élèves de tout âge, un aliment de choix en leur mettant aux mains ce beau volume : les plus jeunes, qui n'y verront guère que le récit pour lui-même, ou l'*histoire*, y trouveront du moins un récit qui leur apprendra à mieux aimer l'Église et la patrie : et les aînés, qui sont plus aptes à réfléchir sur les causes et les conséquences des événements, y apprendront ce qu'on gagne à bien servir Dieu et à faire toujours son devoir. De toute façon, la leçon sera excellente, et c'est pourquoi nous les convions tous indistinctement à cette bienfaisante lecture.

E. FLORENTIN.

MARIE-ANTOINETTE : sa vie, sa mort (1755-1793), par M. F. DE VYRÉ
Paris, 1889. Un volume in-8° de 484 pages. Prix : 7 fr. 50

Une des choses qui honorent notre époque, c'est la réhabilitation dans l'opinion publique — les fanatiques révolutionnaires exceptés, — de l'auguste et infortunée Marie-Antoinette. Les correspondances publiées par MM. d'Arneth, Geffroy, Feuillet, de Conches, etc..., ont fait rayonner sur sa mémoire une lumière vengeresse, et par suite des écrivains sincères, appuyés par ces documents, ont restitué à l'histoire une physionomie dénaturée par les passions révolutionnaires. A son tour M. de Vyré a voulu apporter sa part de contribution à cette belle œuvre. Il a compulsé tous les écrits du dix-huitième siècle et du nôtre concernant la reine ; à ces renseignements qu'il a fondus dans ses récits, il a ajouté les précieuses commu-

nications qui lui ont été faites, et les archives ainsi que les bibliothèques lui ont livré plus d'un secret. Toutes ces informations se pressent au bas des pages et passent très souvent dans le texte qu'elles animent. Quelquefois, cependant, la provenance des sources n'est pas assez claire. Toutes n'ont pas, tant s'en faut, la même autorité; certaines citations paraissent superflues; beaucoup d'autres sont enfermées entre guillemets, sans qu'on sache d'où elles viennent.

L'auteur a mis dans ce livre son talent d'écrivain, son âme de chrétien et de Français. Il suit Marie-Antoinette de son berceau à sa tombe, non pas avec le parti pris du panégyriste, mais avec une consciencieuse impartialité; quand il se trompe, c'est toujours en gardant une parfaite honnêteté d'intentions.

D'abord il constate le traité d'alliance entre la France et l'Autriche, traité qui, malgré des clauses trop favorables à l'Autriche, n'était point contraire aux traditions nationales que M. de Vyré oppose. Ce traité facilita l'union de Marie-Antoinette et du Dauphin. L'auteur expose les touchants adieux de la jeune princesse à sa mère Marie-Thérèse, femme de génie et de haute moralité, sur la vie de laquelle il n'y eut qu'une tâche, l'acceptation d'un tronçon de la Pologne. Il décrit ensuite les enchantements de son voyage, les acclamations enthousiastes qui l'accueillirent en France et auxquels de sombres présages firent contraste. Son arrivée à Versailles où régnait l'ignoble Du Barry, la froideur de Louis XVI faisant place plus tard à une vraie tendresse, le désarroi et la fausse position d'une fille de seize ans ayant au plus haut point la fierté de l'innocence, son aversion pour l'étiquette, l'attitude peu sympathique des tantes du Dauphin, la licence de la cour dans cette atmosphère de dépravation qui enveloppait Louis XV et son entourage, l'isolement et l'inexpérience de Marie-Antoinette, cherchant des distractions imprudentes dans les futilités de son âge; ses confidences à sa mère que M. de Vyré trouve trop rares, les lettres de celles-ci, toutes de prudence et de tendresse, la vigilance expérimentée de Mercy d'Argenteau, confident de la mère et de la fille, la lutte autour de Marie-Antoinette du parti Choiseul, auquel elle appartient d'après les injonctions de Marie-Thérèse et du parti anti-autrichien de la favorite; tout cela est coloré, vivement senti.

Louis XV meurt, la Dauphine devient souveraine à vingt ans. Ce règne a deux faces tour à tour étudiées par l'auteur : l'une frivole, mais toujours marquée d'une honnêteté sans défaillance; l'autre sérieuse et de plus en plus tournée vers le ciel aux heures de maturité et aux approches des grandes infortunes. Marie-Antoinette était alors dans le plus bel éclat de

cette beauté qui ravissait son siècle. Si sa nature vive et bonne fut facile aux entraînements des fêtes, jamais du moins elle n'oublia le respect d'elle-même et sa dignité d'épouse. Bientôt la maternité fit entrer pour toujours le sérieux dans son âme. Madame Royale, plus tard duchesse d'Angoulême, naquit en 1778; trois ans plus tard la naissance du Dauphin provoqua des explosions d'enthousiasme qui déjà, hélas! ne se confondaient pas toutes dans les mêmes sentiments Louis XVI et la reine. Le Dauphin mourut en 1789, cette mort ouvrait pour tous deux l'ère des grandes épreuves. Quatre ans plus tard celui qui devait être l'infortuné Louis XVII vint au monde; et comme pronostic de ses destinées, il y eut, cette année même, l'affaire lamentable du collier, retracé fidèlement par M. de Vyré. Depuis ce temps l'outrage et la calomnie immondes, entretenus par les propos satiriques de hauts personnages, par les pamphlets de courtisans avilis et les menées ténébreuses de la franc-maçonnerie, se répandirent à flots. C'était M^{me} Déficit, en attendant M^{me} Veto, c'était la Messaline, l'Autrichienne, le comité autrichien que l'auteur passe sous silence. Le déficit avait pour cause les gaspillages de la Pompadour et de la du Barry, ainsi que les désordres financiers du précédent règne. Si Marie-Antoinette avait eu à se reprocher trop de faveur pour ceux qui sollicitaient sa facile bonté; si elle accepta des donations coûteuses, en revanche on lui donnait plus qu'elle ne désirait, et elle avouait noblement que tous ces dons l'avaient laissée ignorer la mauvaise situation du trésor. Lorsqu'elle fut toute entière aux soins de la maternité, on la vit renoncer au luxe de la toilette, fonder des hospices, nourrir les pauvres, se livrer à tous les dévouements de la charité. Quant aux injures abjectes, que réfutaient la pureté de sa vie et son amour de la France, elles naissaient d'une conspiration sourdement révolutionnaire qui cherchait à déshonorer la femme pour n'avoir pas à craindre le courage et la fermeté de la reine. Quelle était donc la politique soi-disant autrichienne de Marie-Antoinette? M. de Vyré s'en occupe dans les limites de son sujet. Française d'adoption, elle l'était jusqu'au bout des ongles, comme elle le disait; par cela même elle avait un sentiment élevé des droits et des devoirs de la royauté. Loin de s'attacher aux abus de l'ancien régime, elle revendiquait les réformes; c'est dans ce but qu'elle appuya successivement, jusqu'à l'excès, Turgot, Necker, et surtout Brienne sur qui sa loyauté mal informée s'égara. En 1789 son esprit et son cœur adhéraient aux protestations de fidélité et aux doléances des États-Généraux. Les premiers orages de la Révolution n'obtinrent de son patriotisme que des concessions, car elle avait en horreur la guerre civile et elle aimait à compter sur le retour d'un peuple abusé à ses

traditions séculaires. Ce qu'elle déploya d'énergie et même d'héroïsme dans les mauvais jours, à Versailles en octobre, à Paris au 20 juin et au 10 août, dans sa captivité au temple, à la Conciergerie, au tribunal révolutionnaire et dans les inénarrables douleurs de ses derniers moments adoucies et consolées par les sacrements de l'Eglise. M. de Vyré le dit en ajoutant quelques fleurons à la couronne de son martyr; seulement je regrette l'absence de détails sur les généreuses initiatives qui eurent pour objet sa délivrance. La dernière tentative d'évasion n'est pas même mentionnée.

Comment voulait-elle relever le trône et dompter la Révolution? Profondément ennemie des atteintes aux prérogatives essentielles de la monarchie, sa raison repoussait intérieurement la constitution de 1791, et les humiliations de Louis XVI révoltaient sa tendresse. Mais elle restait prudente en même temps qu'elle agissait. De concert avec Louis XVI elle essaya de Mirabeau malgré ses répugnances. Au dedans, elle tentait vainement de rallier autour du roi, pour le sauver, les dévouements de tous les nobles cœurs; aussi les témérités de l'émigration militante la désolaient et l'irritaient. De là ses lettres, trop peu citées par M. de Vyré, pleines de ses conseils, de ses larmes, de ses récriminations éplorées. Se voyant impuissante, elle organisa le plan d'une retraite aux frontières de la France, pour délivrer la famille royale et le pays par un appel à leurs défenseurs; ce fut la triste affaire de Varenne.

Dans ses relations avec les puissances, avec ses frères Léopold et François, jamais elle n'eut la pensée d'attirer sur la France les armées étrangères; sa correspondance met en pleine lumière ce fait décisif. « D'après ce que j'ai observé moi-même, écrit à cet égard le général Mathieu Dumas dans ses mémoires, et d'après les rapports qui m'ont été faits par des personnes bien informées, il est résulté pour moi que ni Louis XVI, ni la reine ne conçurent jamais le criminel dessein et la folle espérance de rétablir l'autorité royale par les mains de l'étranger.

Ni au dedans ni au dehors Marie-Antoinette ne put trouver pour ses efforts un appui efficace, et on peut dire qu'elle traina jusqu'à l'échafaud la longue chaîne de ses espérances trompées.

M. de Vyré a su grouper autour d'elle les faits graves et les principales figures du temps, aux uns et aux autres il donne un éclatant relief. Qu'il veuille bien, cependant, permettre à mes sympathies pour son travail quelques observations amies.

Au point de vue social, il effleure à peine le mesmérisme, la franc-maçonnerie qui fut si puissante dans les origines et les agissements de la

Révolution, le philosophisme qui ravagea les croyances et les mœurs. Il paraît croire à la réalité du pacte de famine. Il juge mal les coups d'État du chancelier Maupeau contre les parlements et leur funeste rappel par Louis XVI. Voltaire, dit-il, introduisit le doute en matière de religion et il attaqua tout ; cet ennemi personnel du Christ fit bien plus qu'introduire le doute et d'autre part il n'attaqua pas ceux qui flattaient ou ménageaient sa vanité, sa cupidité, sa frénésie antichrétienne. Rousseau n'est ici que l'amant de la nature ; et on ne remarque pas que ce naturaliste sapait les fondements naturels de la société ; par contre, la déchéance du clergé supérieur et des ordres religieux est surfaite, généralisée. Les tableaux de la société française, brillants et pris sur le vif, manquent d'ampleur. M. de Vyré voit trop la France dans Paris ; noblesse, tiers-État et classes inférieures, quoique touchés par les influences perverses de la capitale, n'abdiquaient pas leur foi monarchique et chrétienne. Ici l'auteur a raison d'affirmer, après Tocqueville, que vingt ans avant la Révolution, jamais la France n'avait été aussi prospère Marie-Antoinette favorisait de tout son pouvoir les progrès de la science, des lettres et des arts.

En ce qui concerne la politique, le docte écrivain se tait sur les cahiers des États-Généraux, en tant qu'ils exprimaient d'une voix unanime les principes de la constitution française ; même silence sur les révoltes de l'Assemblée nationale et leurs suites. En outre, il n'est pas toujours assez net, assez homogène dans ses récits et ses appréciations des hommes et des choses. Assurément la Révolution lui déplait, l'indigne, sous quelque forme qu'elle se produise, et pourtant il exalte outre mesure l'utopiste Turgot, utile en certaines réformes, mais qui finit par coaliser les antipathies de tout le monde, et spécialement de la reine, contre ses témérités. Necker a aussi ses félicitations plus loin, les impardonnables négligences de Lafayette à Versailles, dans la nuit du 5 et 6 octobre ne lui inspirent pas un blâme énergique. Je cite : Lafayette « se présente devant la famille royale ; implacable, Marie-Antoinette reçoit l'ami félon, le soufflette d'un doute, l'accuse d'abandonner son roi. — Non, Lafayette ne trahit ni la personne royale ni son honneur. — Ce qui les trahissait tous, c'est le destin. » Le destin ! mot vide de sens, emprunté à l'antiquité païenne pour couvrir une mauvaise action.

Un mot sur le style. Sans aucun doute il est original, chaud et coloré. Par malheur il a les défauts de ses qualités : l'originalité est quelquefois incorrecte, amie du néologisme, souvent cherchée et bizarre dans ses formes. Bien des phrases sont bondées de tirets. En dépit de ces imperfections, et alors même que je notais au courant de la lecture les desiderata

et les réserves, je me sentais sous le charme, il me semblait voir passer devant mes yeux les péripéties d'une vie d'abord enchantée, puis longuement torturée, et qui connut toutes les extrémités des choses humaines.

Ce livre est venu à son heure, il fait voir jusqu'où la Révolution a été féroce et lâche pour se venger d'une femme dont le caractère lui faisait peur.

B. C.

MÉMORIAL DU CENTENAIRE. par HIPPOLYTE GAUTIER, illustré de 60 reproductions des gravures de 1789. Brochure in-4° de 80 pages. Prix : 1 franc.

M. H. Gautier est l'auteur d'un énorme et écrasant volume in-4°, intitulé : *L'An 1789*. Malgré l'évidence des faits, les aveux des principaux révolutionnaires, les révélations historiques de M. Taine et de tant d'autres, M. H. Gautier s'est imposé l'ingrate et triste fonction d'apologiste de ce grand crime de la franc-maçonnerie, accompli au moyen de la Terreur, malgré les protestations solennelles de la nation, protestations écrites dans les cahiers rédigés par les électeurs pour les États généraux ; protestations renouvelées à main armée, non seulement par la Bretagne et la Vendée, mais plus tard par les soulèvements de Marseille, de Lyon, de Bordeaux, etc.

La hideuse Terreur répandue par les bandes de brigands organisées au Palais Royal, *des les premiers jours de la réunion des États*, et imposée surtout au Tiers-État qui usurpait l'autorité sous le titre d'*Assemblée nationale*; cette Terreur avouée par Bailly, Mounier et plusieurs autres, est adroitement dissimulée, afin de présenter comme « volonté nationale » les actes révolutionnaires, imposés à la majorité par une infime minorité de *dix à trente* membres, appuyés par les vociférations et les menaces de mort de l'armée d'égorgeurs. recrutée et organisée, on ne saurait trop le redire, par la franc-maçonnerie, siégeant au Palais Royal, d'où part, chaque jour, le mot d'ordre.

Ce régime de Terreur qui fausse les votes des premières séances du Tiers-État, est avoué, nous le répétons, par Bailly, le maire de Paris; par Mounier, le promoteur du Serment du Jeu de paume, serment dont il ne tarda pas à faire son « mea culpa »; par Mirabeau dans ses entretiens et sa correspondance intimes; enfin, pour les esprits paresseux qui ne veulent pas remonter aux sources, tous ces aveux irrécusables sont résumés *avec indication précise des sources*, par M. Taine, dans le premier volume de son *Histoire de la Révolution*.

C'est donc une œuvre déloyale et coupable de chercher à soutenir la

légende « du bon 89 », et de présenter, comme une œuvre de liberté et de régénération, l'établissement de la plus ignoble et de la plus brutale tyrannie, sur les ruines des institutions qui avaient fait la grandeur, la richesse, la gloire de la France; institutions dont le maintien venait d'être discuté et voté par six millions d'électeurs, après six semaines de libres et calmes délibérations, dans les assemblées primaires, où le plus humble citoyen du moindre hameau de la France avait pu faire entendre sa voix et donner son suffrage.

Avant la publication de l'enquête franche et loyale de M. Taine, l'erreur et l'ignorance étaient excusables chez les gens trop occupés ou paresseux; mais aujourd'hui, comme disent les théologiens, c'est de *l'ignorance crasse* qui n'est plus une excuse, mais une faute. Comme l'a dit M. de Bonald, « 89 devait produire 93 et le produirait encore ». C'est en 89 que le train a déraillé; pour qu'il puisse reprendre sa marche il faut d'abord le remettre sur la voie, sans cela on ne fera qu'enfoncer dans la boue.

I. CARNO.

SANS ALLIAGE, poésies par L. DE ROUVROY. Un volume in-16 de 114 pages
Paris, 1889. Prix : 3 francs

Oui, ce délicieux petit recueil est bien réellement « sans alliage » : c'est l'or pur de la poésie qui puise ses inspirations à la source de la beauté et de la vérité par essence.

A la première page l'auteur écrit :

Ce livre est tout mon cœur, et je l'offre à ma mère.

Heureuse la mère qui a formé le cœur et cultivé l'esprit d'un tel fils. La noble et sympathique figure de ce fils brille et console au milieu des défaillances et du doute qui abaissent tous les caractères. C'est un lis dont la tige verdoyante élève bien haut, parmi les ruines, son bouquet de blanches fleurs, qui charment les yeux par leur éclat velouté et métallique, et qui répandent au loin leur suave parfum.

La pureté des sentiments, la vérité des pensées ont préservé l'auteur des infirmités de notre littérature de décadence : ses vers sont marqués au bon coin : on y retrouve la vigueur de Corneille et la douceur de Racine, mais avec un caractère original et une forme nouvelle. Citons au hasard :

On est toujours sans peur quand on est sans reproche
Et quand on a la foi.

.

Je maudis et je plains le triste suborneur
Qui préfère la boue, au pur cristal de roche
Mieux vaut vivre ignoré, sans tache et sans reproche,
Que gagner le succès au prix de son honneur !

.

Tout est borné dans l'univers ;
Le temps y marque ses ravages,
Il n'est pas de mers sans rivages,
Et pas de printemps sans hivers.

Mais il faudrait, pour faire apprécier la valeur du poète, donner en entier une de ses compositions, et nous ne pouvons nous déterminer à choisir. Quel souffle chevaleresque, quel sentiment vrai des devoirs à notre époque dans ces nobles strophes intitulées : *l'Épée et la plume* ! Quelle douce et saine mélancolie dans ces petits chefs-d'œuvre : *Dans les bois, le Jardin, la Moisson*.

Nous nous arrêtons à la pièce intitulée *Vision* : c'est une éloquente protestation contre l'avilissement des âmes qui se souillent dans la fange de Zola et les théories bestiales du juif Naquet, le destructeur de la famille, cet élément nécessaire de la société chrétienne, ce type parfait du meilleur gouvernement qui concilie la propriété avec la charité, l'autorité avec la liberté, l'obéissance avec la dignité.

VISION

Il est un rêve d'or qui ravit ma pensée,
Rêve de pénétrante et suave douceur,
Où, dans le pur amour l'âme par Dieu fiancée
Trouve son âme sœur !

Rêve où pour deux la vie en un lien se tresse,
Extase, enchantement, délice surhumain
Qui réunit deux cœurs dans la même tendresse,
Sur le même chemin !

Rêve où sourit l'image adorable de celle
Qu'un jour je dois aimer dans la réalité
De cet unique amour dont le pacte se scelle
Devant l'éternité !

Rêve où plane le cœur dont le ciel me destine
L'enivrant abandon et l'intime soutien
Dont le nom est inscrit sur la page divine
Tout à côté du mien !

Nous remercions l'auteur des moments délicieux que nous avons passés à savourer ses mâles et vraiment poétiques inspirations. Son livre le fait aimer, et il inspire de la vénération pour sa mère. Si toutes, dans les classes dirigeantes, comprenaient et savaient accomplir comme elle leur sublime mission, l'honneur et les pures joies refleuriraient au foyer domestique. Alors il serait permis d'espérer la prochaine réalisation de ce chant prophétique qui termine une des perles de cet écrin poétique : *la Plume et l'Épée* :

Ils revivront ces jours de bravoure loyale,
Où l'honneur était fort et l'amour respecté.
Où les lis fleurissaient sur la France royale,
Où la foi soulevait toute la chrétienté !

O France, donne-nous l'élan de ta grande âme !
Jadis ton cri de foi rayonnait en tout lieu :
Preux, nous saurons encor jouter pour Notre-Dame,
Vaincre pour notre roi, mourir pour notre Dieu !

Quand le nom de l'imprimeur ne le dirait pas, on devinerait que c'est de la pieuse et valeureuse Bretagne que partent ces nobles accents si profondément chrétiens et français. Encore une fois merci à l'auteur ; qu'il nous permette de le prier d'offrir à sa mère l'hommage de notre reconnaissance et de notre profond respect.

AUGUSTE CARION.

LES ADMIRATEURS DE LA LUNE, par LÉO TAXIL et TONY GALL

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

M. Léo Taxil intitule son nouveau livre *Histoire amusante d'une loge de francs-maçons*. Nous ne le contredirons pas. — Après un léger ennui qui provient d'une mise en scène longue et un peu embarrassée, c'est avec charme que l'on suit la trame de cette histoire écrite d'un style rapide et franc.

Un riche commandant de vaisseau s'est retiré aux Aygalades, près de Marseille. Les francs-maçons de l'endroit veulent l'avoir pour *frère*. C'est l'or qui les attire. Leurs basses flatteries et surtout l'intention qu'ils annoncent de fonder une école pour les fils des pauvres matelots gagnent la confiance du commandant, qui accepte l'*initiation* maçonnique. Mais il revient bien vite de son erreur. Les francs-maçons, alors, jurent de se venger.

Tout le bonheur du commandant repose sur le futur mariage de sa fille

unique, avec un jeune lieutenant de vaisseau de noble famille, de cœur plus noble encore. Une sœur maçon, la baronne de Trans, séduit le commandant, complot contre son honneur et par conséquent contre le mariage de sa fille. Le complot, ourdi avec une habileté infernale et soutenu par tous les francs-maçons de la région est sur le point de réussir, quand une circonstance providentielle le dévoile et le fait échouer.

Ce livre n'est donc pas uniquement un jeu. Il nous fait voir de près les francs-maçons; et les voir de près, c'est les mépriser et les haïr.

Lorsqu'on a devant soi le portrait du franc maçon, tracé par M. Léo Taxil avec autant de franchise que de compétence, la pensée se porte naturellement sur un personnage très connu; et en fermant le livre on se dit avec indignation : « Le franc-maçon, c'est la flatterie, le mensonge, l'amour de l'or, la haine; c'est *Satan*. »

RENÉ CHOMEL

HENRI SAINTE-CLAIRE-DEVILLE. *Sa vie et ses travaux*, par JULES GAY, docteur ès sciences, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Louis-le-Grand. Un volume in-8° de 118 pages (1889). Prix : 2 fr. 50

Dans le groupe très restreint des législateurs de la science, Henri Sainte-Claire-Deville occupe une place éminente. Né à Saint-Thomas (Antilles), en 1818, d'une famille originaire du Périgord, rendu à la France quand fut arrivé l'âge des études, docteur en médecine et docteur ès sciences (1843), chargé d'organiser la Faculté des sciences de Besançon (1844), dont il fut nommé doyen (1845), Sainte-Claire-Deville commença dès lors, à 26 ans, cette brillante carrière, couronnée par le respect et l'admiration de l'Europe savante. Successeur de M. Balard dans la chaire de chimie de l'École normale, directeur du laboratoire, d'où vont sortir tant de belles découvertes, il en devient pour ainsi dire le créateur, et en fait une sorte de salon scientifique, où les savants de tous pays, géomètres, physiciens, chimistes, naturalistes, industriels, philosophes, gens de lettres et gens du monde, se donnent rendez-vous, assurés d'y trouver un aimable accueil, un entourage de grands talents, et d'y entendre des causeries pleines d'entrain, agrémentées d'expériences captivantes, sur les points les plus délicats de la science. Professeur suppléant à la Sorbonne (1853), titulaire (1867), Deville conserva toujours ses préférences pour l'École normale. C'est dans son laboratoire que, en dehors de la vie de famille pour laquelle il était si bien fait, il passa ses meilleurs moments. C'est là que, de 1851 à 1881, pendant 30 ans, s'écoula sa vie de savant et de professeur. Ce savant distingué, que toutes

les académies de l'Europe avaient tenu à s'associer, était chez lui, dans la vie de famille, nous qui l'avons connu, pouvons lui rendre ce témoignage, l'homme le plus simple, le plus gai, le plus affectueux. C'est dans sa modeste retraite de Boulogne-sur-Seine qu'il rendit le dernier soupir (1^{er} juillet 1881). Il vit venir la mort sans défaillance, et, après avoir appelé lui-même le prêtre à son chevet, fit ses adieux à sa famille en larmes, laissant à ceux qui l'avaient aimé, la suprême consolation, la seule efficace en pareille douleur, d'une fin chrétienne, et l'espérance du revoir dans la patrie céleste.

Le nom de Henri Sainte-Claire-Deville rappelle le souvenir de quelques-unes des plus fécondes découvertes de ce temps : l'étude de l'aluminium rendu usuel, l'application du platine à la fabrication des étalons internationaux de poids et de longueur ; la continuité des phénomènes physiques et chimiques établie par la découverte capitale de la dissociation, etc. M. Gay a analysé d'une façon étendue l'œuvre du savant et dressé une liste complète, avec indications bibliographiques précises, des Mémoires publiés par lui de 1839 à 1881, et dont le nombre s'élève à plus de deux cents.

CH. DENIEUL.

PREMIÈRES FABLES, par CLOVIS LAMARRE Un volume in-12 de 211 pages
Paris, 1889. Prix : 3 francs

L'auteur, qui a composé, pour le doctorat ès lettres, une thèse latine sur « les vignes et les vins chez les anciens Romains » et dont les études sur « la milice romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin » arrivent à leur troisième édition, s'est délassé de ses travaux sérieux en s'essayant à rimer les fables qui remplissent ce volume. Ce sont des allégories, des apologies fort raisonnables ; mais une trop longue habitude de travaux d'érudition semble avoir enlevé à l'auteur le laisser-aller, la bonhomie, la grâce, en un mot cet ensemble de qualités tellement rares, que les bons fabulistes forment le groupe le moins nombreux parmi les poètes.

Nous ne prétendons pas imposer notre manière de voir ; une citation fournira au lecteur la facilité d'apprécier lui-même le mérite de ces fables, qui ont une allure très uniforme. Nous choisissons la meilleure.

LE LIERRE ET LE BUIS NAIN

Le long d'un chêne avait grimpé le Lierre
Haut parvenu, sous lui, d'un air hautain,

Il regardait en pitié le Buis Nain,
A ses discours donnait libre carrière :
Il le traitait de sot et d'avorton,
Riant bien fort de sa petite taille.
Pendant qu'ainsi brutalement il raille,
L'autre, en deux mots, le fait changer de ton ;
« C'est bien à vous, dit-il, Dieu me pardonne,
De vous moquer ! Ai-je pour parvenir
Jamais rampé ? Dois-je, pour me tenir
Avoir recours à l'appui de personne ? »

Tels sont les fiers, haut placés aujourd'hui,
Qui n'ont grandi que par leur platitude,
Et qui d'ailleurs perdraient leur attitude
S'ils ne pouvaient s'appuyer sur autrui.

Beaucoup de fables sont d'une dimension bien plus considérable. La pensée d'Ovide *Donec eris felix*, etc., devient le thème d'une compétition entre la Canne à pomme d'or et le Parapluie. personnages qu'il est difficile de poétiser ; et cela occupe près de trois pages. « Le Brochet et le Pêcheur » tel est le titre d'une fable qui remplit six pages d'une imitation peu heureuse de la charmante fable commençant par les deux vers si connus, expurgés dans l'édition officielle du conseil municipal de la Ville-lumière, vu leur cachet clérical :

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

L'intention, du reste, est excellente : le but de l'auteur est de combattre la stupide tendresse des jurés pour les assassins, voire même les parricides les plus exécrables.

L'apologue « les Cerises de saint Pierre » agrémenté de quelques pointes d'un goût douteux sur les rêves de saint Pierre touchant le gouvernement temporel du monde, est peut-être la pièce la plus péniblement rimée. Ce n'est pas à dire que la rime ne soit riche pour l'oreille, mais quelle cheville !

Il achète un bouquet de vingt belles cerises,
Et se remet en route... après les avoir prises.

On l'a dit depuis longtemps le genre léger de la fable est l'un de ceux qui supporte le moins la médiocrité, et nous resterons sans doute encore longtemps avant d'avoir à citer un troisième nom après La Fontaine et Florian.

N. DUCIS.

HISTOIRE DE LA POÉSIE LYRIQUE GRECQUE, par E. NAGEOTTE, professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Besançon. Un volume in-12 de xv-323 pages. Prix : 3 fr. 50

Voici un livre qui vient de combler une lacune importante dans le domaine de la littérature grecque. Nous avons des travaux nombreux et estimables sur l'Illiade et l'Odyssée. La tragédie est justement fière des belles études de M. Patin. Au livre de M. Edelstan du Méril sur la comédie ancienne est venue s'ajouter l'*Histoire de la comédie chez les Grecs*, par M. Denis. Les lyriques, il faut l'avouer, ont été un peu délaissés en France, ou n'ont pas eu toute la faveur à laquelle ils pouvaient prétendre. Il est vrai que c'est une histoire hérissée de difficultés. D'un côté, par bien des causes diverses, les œuvres des vieux lyriques grecs ne nous sont arrivées que par fragments. C'est dans cette région surtout que la dent meurtrière du temps a exercé ses ravages. Ensuite un élément considérable de cette poésie échappe à notre appréciation. La musique et la danse en étaient les compagnes inséparables. Le lyrique devait être à la fois musicien et poète et se souvenir sans cesse de cette double mission. Il y a dans les épînicies de Pindare telle épithète qui, par sa sonorité et la place qu'elle occupait dans la phrase, était appelée à faire ressortir le chant. Entre ces trois éléments existait un lien que le poète ne devait jamais perdre de vue, et ce lien était le rythme.

L'auteur a intitulé son livre : *Essai sur la poésie lyrique grecque*. La plus grande partie est consacrée aux poètes élégiaques et iambiques. Il y aura peut-être là un mouvement léger de surprise pour les lecteurs qui ne sont pas bien familiarisés avec cette partie de la littérature grecque. En France, les deux genres sont séparés par une ligne de démarcation bien précise.

Il ne vient à l'esprit de personne de mettre sur le même pied les odes de Victor Hugo ou de Lamartine avec les élégies d'André Chénier. Il n'en était pas de même chez les Grecs. L'élégie et l'ode étaient deux branches sorties du même tronc. Expression diverse du sentiment, elles appartenaient toutes les deux à ce genre de poésie qui a pour objet de révéler le fond de l'âme humaine. Au delà du Rhin, on l'appelle poésie subjective. Avouons que pour être un peu vague, l'expression ne manque pas de justesse. Elle peut être conservée. L'ode, en somme, n'est qu'un développement de l'élégie, et l'une et l'autre sont une manifestation du moi, une peinture très animée du monde intérieur.

L'origine de la poésie lyrique chez les Grecs est obscure, comme, du reste,

l'origine de tous les genres. On peut toutefois affirmer qu'elle a précédé les premières inspirations de la muse épique. Elle a pris naissance aux pieds des autels. Dans ces vieux sanctuaires, les enfants de l'Hellas éclatèrent en hymnes de louanges. La Thrace est l'heureux pays où germèrent les premières semences de la poésie. Quand les ancêtres des Grecs eurent franchi l'Hellespont ils séjournèrent dans les montagnes de la Piérie, et y déposèrent les ferments civilisateurs qu'ils avaient apportés de l'Asie-Mineure. Les Thraces de cet âge primitif ne ressemblent en rien à la nation violente et sauvage, à ces pillards avides de rapines et de meurtres, qu'on a désignés plus tard sous ce nom. C'était une race intelligente, de mœurs douces et paisibles, adonnée à la culture des arts. Un jour, ils sortirent des gorges étroites de Piérie, et traversant les plaines thessaliennes, descendirent jusque dans les vallées du Parnasse, et même si l'on en croit certaines traditions, dominèrent quelque temps dans le pays des Cécrops. Cette domination des Thraces représente une période de civilisation qui ne dut pas être sans éclat, et dont le souvenir s'est conservé dans les légendes de Linos, d'Orphée, de Musée et de Thamyris. Malheureusement les recherches des érudits n'ont pas encore dissipé les ténèbres qui planent sur cette enfance de la culture intellectuelle des Grecs.

Une autre source de poésie non moins féconde se trouve dans les chants populaires. Dès les temps les plus reculés, le Grec aimait à distraire son esprit par les inspirations de la muse. Il y eut des chants pour toutes les professions. Le laboureur chantait en jetant la semence dans la terre, et en liant les gerbes qui tombaient sous la faucille. Le vigneron dissipait ses ennuis par les charmes de la mélodie, soit lorsqu'il cueillait le raisin soit lorsqu'il le foulait dans le pressoir. On s'excitait à moudre le grain, à tisser la laine en fredonnant une cantilène. Ce sont là des idées longuement exposées dans l'histoire de la lyrique de Flach. M. Nageotte les a heureusement condensées.

L'auteur, dans l'étude de l'élégie, adopte la division ordinaire qui, du reste, s'abrite sous de grandes autorités. Il distingue l'élégie politique et guerrière, l'élégie érotique et l'élégie gnomique.

Nous ne voulons pas nous égarer dans des chicanes de peu d'importance. Nous avons peine toutefois à admettre ces classifications si rigoureuses. Il n'y a, en somme, qu'une espèce d'élégie. Les diverses compositions que l'on réunit sous ce titre ne diffèrent guère que par des nuances. Entre l'élégie de Solon et celle de Théognis, les limites sont difficiles à établir. Cette division, nous l'avouons volontiers, M. Nageotte ne la pousse pas trop loin, et il se garde des subtilités allemandes qui multiplient les

catégories et ajoutent à cette nomenclature, déjà assez longue, l'élégie plaintive, l'élégie pragmatique, etc.

Cette manie de faire des groupes a passé jusque dans l'ode. On connaît les trois genres adoptés par M. O. Muller et devenus à peu près classiques, l'ode éolienne, l'ode dorienne, l'ode ionienne.

Quelques érudits, entre autres Bernhardt, ajoutent une quatrième espèce, l'ode universelle représentée par Pindare et par Simonide. Cette division est vraie, quand les poètes ont vécu sur le même sol et dans le même temps, comme Alcée et Sapho. Il y a là une confraternité d'esprit qui a dû se refléter dans les œuvres. Mais quand les poètes, quoique issus de la même race, ont été séparés par plusieurs générations et ont vu le jour dans des cités fort éloignées les unes des autres, la communauté des idées et des sentiments a dû s'effacer bien vite. Ainsi nous ne comprenons pas qu'on mette sur la même ligne Aleman et Stésichore. M. Nageotte avec plus de raison suit l'ordre des temps, et nous promène sur les divers points de la Grèce, à mesure que la poésie lyrique y fait son apparition. C'est d'abord l'Asie-Mineure qui donne le signal. Puis, viennent les poètes de Lacédémone. La série se termine par les poésies siciliennes. Il y a bien quelque inconvénient dans ce procédé. Aleman, le vieux lyrique de Sparte, est à côté des poètes élégiaques. Mais, à tout prendre, c'est encore le meilleur parti. Il est dans son milieu et Tyrtée n'est pas inutile pour le juger et le comprendre.

L'auteur, sans dédaigner les découvertes de l'érudition moderne, n'en fait point étalage, et en a usé avec une sage discrétion. Il n'y est point étranger, et plus d'un chapitre renferme des vues qui paraîtront nouvelles. Les théories qu'il emprunte aux ouvrages d'Outre-Rhin prennent une forme qui, sans rien ôter à la solidité des idées, séduit l'esprit et plaît à l'imagination.

Au point de vue pratique il y a peut-être plusieurs lacunes que regretteront surtout les candidats à la licence et à l'agrégation. Les questions de métrique y sont à peine effleurées ; et cependant qui ne sait que ces vieux lyriques ont servi de modèle à Catulle, à Horace et aux élégiaques latins ?

Il y aurait eu un vif intérêt à assister à l'éclosion des maîtres si variés, et à les suivre dans leur développement. Leur langue aussi est extrêmement curieuse. Le dialecte des poètes doriens est devenu l'organe accrédité du chœur dans la tragédie. Alcée et Sapho sont les témoins vivants de cette belle langue éolienne si souple et si naïve à la fois, qui, par sa teinte si prononcée d'archaïsme, convient à l'expression de l'enthousiasme Archiloque et Solon, par leur phrase sobre et précise, vive, colorée et simple

en même temps, font pressentir la gracieuse simplicité des Attiques. C'est un point qui aurait dû être mis plus en relief. Quelle mine féconde pour la linguistique et la grammaire !

L'auteur signale, avec raison, la variété presque infinie des chants lyriques.

Les Grecs les désignaient sous des noms qui en indiquaient la nature. Il y avait les parthénies, les prosodies, les thrènes, l'hyménée, etc. Il nous semble qu'un bon chapitre où chacun de ces termes aurait été expliqué, était le complément indispensable d'une histoire de la poésie lyrique chez les Grecs.

En revanche, les questions purement littéraires sont traitées avec un rare bonheur. M. Nageotte nous reporte dans le temps passé, il nous initie à la vie intime d'un Alcée, d'une Sapho. Chacun de ces vieux poètes se dresse sur son piédestal, et sa physionomie animée et vivante nous livre les secrets de son âme. Les débris qu'ils nous ont laissés ne sont pas des feuilles mortes ou desséchées. La vie et le sentiment y sont cachés comme l'étincelle dans le caillou. Par des recherches intelligentes, on peut les dégager et les produire au dehors. M. Nageotte y a parfaitement réussi. Ces études littéraires très approfondies, remarquables de finesse, d'une grande sûreté d'analyse, inspirées par une émotion bien sentie, sont de véritables portraits.

Elles n'ont pas seulement la fidélité incolore de la photographie ; mais encore par des touches délicates et expressives elles redonnent la vie aux originaux, comme le fait l'art de la peinture. Enfin, mérite qui n'est pas à dédaigner dans une matière souvent aride, l'auteur se fait lire avec plaisir. Quand on sort de la lecture indigeste des auteurs allemands, on aime à parcourir ses pages si claires, si lumineuses et en même temps si pleines de choses, si condensées. « C'était à des lecteurs français, dit-il dans la préface, que j'avais l'honneur de m'adresser. Aussi, non content d'aller, autant que possible, au fond des choses, d'étudier les textes, de remuer les documents, de soupeser les systèmes, me suis-je appliqué constamment à mettre de l'ordre, de la lumière dans cette matière éparse et souvent obscure. C'est au lecteur à juger maintenant jusqu'à quel point mes efforts ont abouti. » L'auteur a réellement tenu sa promesse. De l'ordre, de la lumière, c'est bien l'impression qu'on éprouve après la lecture de cet ouvrage.

AVEU SUPRÊME, par MAXIME JUILLET. Un volume in-12 de 265 pages (1889). Prix : 3 francs

Madeleine Nevers est jolie, jeune, bonne musicienne, intelligente, riche. Le cœur n'est au-dessous d'aucun de ces mérites. Les amoureux bourdonnent autour d'elle. Un de ceux dont elle a mis le plus la cervelle à l'envers est Sylvain Darband. Ce soupirant est prompt à s'exalter. Il a une foule de qualités. Pourtant ce n'est point l'homme qui convient à la jeune fille. Cette nature pétulante, expansive à l'excès, ce bavard, manque de tenue. L'homme de cœur est irréprochable, mais non l'homme de bonne compagnie. Un type parfait dans son genre, c'est Norbert Lestrangle son ami.

Du premier fond il s'attache à Madeleine et Madeleine s'attache à lui. En camarade loyal, Norbert, quand il a senti l'attrait qui le poussait vers la jeune fille, Norbert quitte le pays. M^{me} Nevers est fort attristée de ce départ et Sylvain n'y comprend rien. Darband bien accueilli par M. Nevers, se risque à demander la main de sa fille et découvre ainsi l'affection des deux jeunes gens. La scène est à la fois comique et attendrissante. Si notre candidat manque de tact, il ne manque point de générosité. Il se sacrifie et court à la recherche de Norbert.

Au moment où celui-ci va toucher au bonheur, sa mère expire, lui laissant le soin de restituer une forte somme dérobée jadis par son père. Le héros s'exécute. Faut-il dire qu'à cette occasion les événements se compliquent ? Heureusement, tout finit bien, grâce à l'intervention de Darband épris, au dernier chapitre, d'une nouvelle perfection.

M. Maxime Juillet est un écrivain catholique. Il s'est rendu compte de l'influence qu'exerce le roman au dix-neuvième siècle ; il a écrit un roman. Son intention est louable. L'homme aujourd'hui est un être sensible. Exposez-lui une théorie il ne vous écoutera pas.

Faites-lui un récit vivant des conséquences que telle ou telle idée entraîne avec elle, vous captivez son attention, ce genre littéraire est le seul accès qui nous reste auprès des masses, ne le négligeons pas. Nous voyons avec plaisir éclore de nouveaux romanciers pour les lettres catholiques.

C'est à eux que nous nous adressons et nous leur recommandons de bien étudier la nature de leur talent. Il y a, nous l'avons fait sentir, différentes catégories dans le roman. A laquelle appartiennent-ils ? Qu'ils le demandent et à des écrivains expérimentés et à leur goût.

B. C.

PENSÉES CHOISIES DE L'ABBÉ HENRI PERREYVE, extraites de ses œuvres, par M. l'abbé ÉVESQUE et précédées d'une *Introduction* par Mgr PERRAUD, évêque d'Autun. — Un volume in-18 de ix-212 pages. Paris, 1889.

Tout a été dit sur Henri Perreyve; à moins que tout ne soit encore à dire, — ce qui est peut-être possible. En attendant, voici un petit volume qui va faire le régal de ses nombreux admirateurs. Quatre cent cinquante *Pensées*, glanées d'une main délicate et intelligente dans les œuvres de l'éminent apôtre des jeunes gens ou dans ses papiers encore inédits, et classées avec méthode, c'est plus qu'une gerbe, c'est une moisson, et dont les épis sont d'or. Car, qu'il parle de la mort ou de la vie, des joies ou des souffrances, de la science ou de l'art, du patriotisme ou du progrès; qu'il aborde les problèmes de la métaphysique, ou qu'il sonde du regard les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine; qu'il cause enfin, ou qu'il enseigne, Henri Perreyve se distingue par l'originalité de la pensée, la sûreté de la doctrine et l'élégance de la forme, sans parler d'un je ne sais quoi de tendre et d'enthousiaste qui va trouver le cœur, l'échauffe et le remue. Si j'ajoute que le péristyle du gracieux monument élevé par les soins de son récent éditeur à la mémoire bien-aimée d'Henri Perreyve a eu, pour architecte, celui-là même qui, à l'Oratoire, fut autrefois, avec M. l'abbé Charles Perraud, son confident intime et son plus parfait ami, il est bien évident que chacun devra s'empresser autour de l'œuvre nouvelle. Les fidèles lecteurs des *Entretiens sur l'Église catholique*, du *Chemin de la Croix* et de la *Journée des malades* se délecteront à aviver là de chers souvenirs; et quant à ceux qui ne connaissent encore qu'imparfaitement Henri Perreyve, ils trouveront dans ces glanures de si touchantes réflexions, qu'ils subiront, incontinent et à leur tour, comme les premiers, cette « bienfaisante influence » dont Mgr Perraud a délicieusement parlé dans l'*Introduction* de l'opuscule. J. C.

BALTHAZAR, par ANATOLE FRANCE. Un volume in-18. Prix : 3 fr 50

Les recueils de nouvelles, à moins qu'ils ne portent le nom d'auteurs, qui s'imposent, comme Guy de Maupassant, par exemple, et, dans un autre genre, le rabelaisien Armand Silvestre, deviennent de plus en plus rares. Les éditeurs n'en veulent plus, parce que le public ne les accueille pas. C'est le métier des éditeurs qui, d'autres fois, refusent d'excellents livres pour en publier de si mauvais. La littérature inférieure, mêlée à l'argent, — tous les écrivains n'en ont pas, au contraire. — a chance de se manifester.

ter; il ne s'agit plus là que de commerce et de spéculation. Quoi de plus charmant, cependant, que ce volume d'Anatole France, *Balthazar*, publié par Calmann-Lévy? C'est la première nouvelle qui fournit le titre au volume, et elle est adorable. Avis aux faiseurs ou fournisseurs de lettres qui dédaignent, à la façon du renard de la fable, quelques pages accomplies! Il y a là de quoi humilier et faire rentrer sous terre toutes leurs malsaines élucubrations. A coup sûr, le public qui lit celles-ci et — juste ciel! — les admire, n'en saura rien, et, de plus, il n'est pas éduqué, confessons-le, pour y comprendre quelque chose. La délicatesse ne lui va guère; il lui faut les épices, l'in vraisemblance et la bêtise, en un mot la littérature portée à domicile comme les denrées de Potin. Avant la fin du siècle, peut-être, les grands magasins fourniront cela, et les romans accompagneront les prospectus! C'est une idée à creuser.

Selon toute apparence, on n'y lira point de nouvelles signées Anatole France, parce que la majeure partie des clients renverraient la marchandise. On ne comprend pas grand'chose encore à la manière de ces artistes en phrases, qui ne livrent rien à l'imprimeur, sans avoir la certitude complète de la qualité irréprochable. Lisez ce livre, qui a pour titre *Balthazar* et savourez-le; il en vaut la peine, et c'est un régal qui ne se rencontre plus souvent.

CH. C.

LE NOUVEAU MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, tiré des écrits du P. Croiset, S. J. Un volume in-32, orné de filets rouges. Prix : 85 centimes

Ce nouveau *Mois du Sacré-Cœur*, nouveau par l'ordre et la division des matières, est tiré tout entier de l'incomparable ouvrage du P. Jean Croiset : *la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*.

On sait que le P. Croiset, appelé par Dieu à diriger la bienheureuse Marguerite-Marie, après la mort du P. de la Colombière, fut au xvii^e siècle l'apôtre et en quelque sorte l'évangéliste du Sacré-Cœur.

La multitude des éditions de ce livre en prouve la beauté, et les fruits abondants qu'en ont retirés ceux qui l'ont pratiqué, en démontrent l'utilité mieux que nous ne saurions le faire. Si la dévotion des peuples envers le Sacré-Cœur a souvent épuisé les éditions de cet ouvrage, ses nombreuses éditions ont, à leur tour, propagé cette dévotion en tous lieux, et ainsi s'est vérifiée la prédiction de sœur Marguerite Marie.

Nous avons pensé que ces pages si efficaces, à une époque de jansénisme, pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, n'avaient rien perdu de leur vertu, et fourniraient en core aujourd'hui, à la piété des fidèles, un

inestimable aliment, à la paresse des tièdes un irrésistible stimulant. Quoiqu'il soit divisé en trente lectures suivies chacune d'une prière, comme l'exigeait la pratique toute moderne du « Mois du Sacré-Cœur » texte et prières, tout est de lui ; c'est toujours ici le livre du P. Croiset, et nous espérons qu'il plaira au divin Sauveur d'en retirer encore de grands fruits.

TH. DUFOUR.

**LÉON D'AUREVILLY DEVENU PRÊTRE
GRACE A SA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE**

La mort d'un littérateur célèbre, M. Jules Barbey d'Aurevilly, a rappelé le souvenir de son frère, l'abbé Léon Barbey d'Aurevilly, mort en novembre 1876.

Avant son entrée dans les ordres, Léon d'Aurevilly avait fondé en 1832 le *Momus normand*, journal satirique en vers, où il chansonnait avec une verve impitoyable le gouvernement, les ministres, la charte et la politique juste-milieu. Un jour il fut traduit en cours d'assises, pour une ode à la duchesse de Berry. Il eut à soutenir plusieurs autres procès. Lorsque tout à coup il se tourna vers Dieu ; et Dieu comme il le dit lui-même un jour au chanoine Do, de Bayeux, Dieu lui apparut si grand et si beau, qu'il resta du côté de Dieu.

Voici à quelle occasion se fit cette conversion :

Parmi ses amis se trouvait un jeune officier, M. Léopold de Saint-Aubin, dont la vie sérieuse et la solide vertu faisaient contraste avec les habitudes mondaines des jeunes gens ; et comme Léon d'Aurevilly lui demandait d'où lui venait la force de résister ainsi aux séductions du monde, M. de Saint-Aubin ouvrit, dans sa chambre, la porte d'un cabinet, au fond duquel se dressait un grand crucifix attaché à la muraille, et lui dit : « Voilà Celui pour qui je fais peu de cas de tout le reste. » Cette parole alla jusqu'au fond du cœur de Léon. Sans doute, il n'avait jamais été l'esclave d'aucun vice grossier. Sa simplicité et sa candeur ne lui avaient jamais permis de faire un mensonge. Il déplorait une éclipse de sa foi, sa dissipation mondaine, cette indifférence des choses religieuses qui atteint les jeunes gens jetés dans le tourbillon du monde.

Et le bonheur d'avoir rencontré un ami comme Léopold de Saint-Aubin, il l'attribua à la dévotion toute spéciale qu'il avait conservée pour Notre Dame de la Délivrance, le célèbre sanctuaire normand. C'est à elle qu'il faisait remonter le bienfait de sa conversion, car il se convertit jusqu'à demander à être admis dans le sanctuaire.

Dans une lettre à un religieux, qui voulait écrire la biographie de son frère, lettre datée du 18 septembre 1882, M. J Barbey d'Aurevilly lui disait :

« Mon frère, avant d'être prêtre, fut un mondain. Le monde l'aimait, et il aimait le monde. Il allait même se marier, quand la grâce de Dieu le touchant, lui donna la force de briser des liens qui devaient lui être chers.

« Il était né avec des talents très mondains. Il était poète, vous le savez, et même chansonnier — chansonnier délicieux — capable, s'il ne s'était donné à Dieu, d'atteindre à *plus d'un genre de renommée*; mais il préféra Dieu à tout. Cependant, en prenant de lui ce qu'il avait de meilleur, Dieu n'atteignit pas ses facultés. Il était resté poète.

« Seulement, mon Père, puisque vous pensez à consacrer une notice à sa mémoire, j'oserai me permettre de vous donner un conseil. Parlez moins de ce qu'il avait été que de ce qu'il était devenu. N'insistez pas beaucoup sur ses facultés et ses productions littéraires, passez légèrement là-dessus, faites comme lui. *Il n'y tenait pas et n'en parlait pas*. Vous qui voulez être son historien, vous ne pouvez pas ne pas en parler; mais ne pesez pas sur cette partie de sa vie et de ses mérites. Il avait, avant d'être prêtre, écrit beaucoup de choses, d'un sentiment poétique très élevé, et publié un recueil de vers, intitulé : *Amour et Haine*, mais il avait tout détruit de ces choses brillantes et qu'il jugeait vaines, et moi, mon Père, qui venais, je crois, le premier dans son cœur après Dieu, je n'ai pas une pauvre bribe de ses vers à vous envoyer. »

Ce fut en octobre 1834 que Léon d'Aurevilly entra au grand séminaire de Coutances, son père ayant exigé qu'il attendit un an pour étudier et mûrir sa vocation.

Il fut ordonné prêtre en 1839 et employé aussitôt aux missions diocésaines.

Une fois qu'il eut été élevé au sacerdoce, l'abbé d'Aurevilly, de son propre aveu, avait demandé à Dieu que son amour de la poésie ne lui procurât aucune distraction dans l'accomplissement de ses devoirs quotidiens; et, pour mériter cette grâce, il avait résolu de ne pas faire un seul vers pendant un espace de dix ans. De fait, on n'a retrouvé aucune poésie de lui, de 1840 à 1850. Mais cette année-là, il recommença quelques improvisations, quelques essais, qu'il envoya à M. Trébutien, avec qui il conservait toujours les relations les plus intimes.

Voici le témoignage que lui rendait son frère dans une lettre à ce même M. Trébutien :

« La tunique du prêtre a dévoré le vieil homme, ce vieil homme que je

suis toujours. Mon cœur bat pour les choses visibles; lui, (Léon) les tient en pitié. Là où va ma pensée, il détourne la sienne. Il y a un infini entre nous. »

Dans la préface de son livre : *les Philosophes et les Historiens religieux*, Jules d'Aurevilly disait à son frère : « Tu as le grand honneur d'être prêtre, et le grand avantage de ne pas écrire. Tu agis sur les âmes de plus haut que nous, vulgaires écrivains .. Voilà pourquoi je te dédie ce livre sur les philosophes et les philosophies de ce temps. Je te le dédie à toi, théologien, que les choses qu'il contient regardent et qui as mieux que du génie pour en connaître, puisque tu as *grâce d'état* pour en juger. »

A partir de 1865, la santé du P. d'Aurevilly commença à décliner, mais, pour autant, il ne ralentit point ses travaux apostoliques.

A l'époque de la guerre, il fut tellement frappé des malheurs de la France que la maladie s'aggrava. Il priaient continuellement pour la patrie, il disait sans fin son chapelet, qu'il appelait sa « mitrailleuse de poche ».

Il mourut le 14 novembre 1876. Il avait soixante-sept ans. Sa tombe, au cimetière de l'hospice, est ornée d'une croix en fer, sur un socle de pierre, où sont inscrits son nom, son âge, et la date de son dernier jour.

HYGIÈNE (L') DU TRAVAIL. par le Dr MONIN. Un volume in-12

de 287 pages. Prix : 4 francs

Une préface de M. Yves Guyot nous fait comprendre que nous ne trouverons pas dans ce livre une grande sympathie pour les choses religieuses? J'entends le lecteur nous demander : en quoi la religion peut-elle être attaquée ou défendue dans un ouvrage qui traite de l'hygiène du travail? Eh bien! écoutez, et tirez avec nous cette conclusion que la neutralité de l'enseignement est une cynique plaisanterie bonne tout au plus à séduire quelques ventrus hypocrites! la neutralité? mais citons dans le chapitre « l'hygiène et l'Eglise », car il y a dans le livre du travail au chapitre où l'auteur donne des conseils aux prêtres et aux fidèles

Le docteur Monin dit donc à la page 235 « les prêtres ont heureusement abandonné aujourd'hui, des errements bien dignes du moyen âge, ce long passé morbide ». Plus loin : « les ecclésiastiques ont contre eux le célibat : c'est d'après tous les hygiénistes, funeste à la durée de la vie ».

Nous admettons que les conseils donnés tour à tour aux peintres, aux ébénistes, aux cuisiniers, sont très pratiques, très simples et peuvent rendre service aux travailleurs, mais à quoi bon faire des digressions sur le moyen âge et calomnier les prêtres?

Le Gérant : F WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SOUVENIRS SUR LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE LA RESTAURATION, par le général comte DE ROCHECHOUART. Mémoires inédits publiés par son fils. Ouvrage orné de deux gravures Un volume in-8° de xi-539 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

Encore un nouveau faisceau de lumière sur l'histoire de cette ruineuse Révolution, qui tourmente la France depuis un siècle. Il faudra bien que la réalité finisse par effacer la légende et que l'histoire cesse d'être une conspiration contre la vérité. L'auteur s'est trouvé merveilleusement placé pour la connaître dans les circonstances les plus mémorables. C'est lui même qui nous explique les vicissitudes de son existence dans ces temps troublés. Né en 1788, à la veille de la Révolution, victime de la tourmente, il souffrit dans son enfance la faim, le froid, et toutes les misères humaines. La tragique histoire de sa première enfance, racontée en quelques pages, aide à comprendre comment Louis XVII, même sauvé du Temple, a pu disparaître sans laisser de trace, ni lui, ni ceux qui l'auraient délivré. Orphelin très jeune, sans fortune, sans appui il trouva chez le duc de Richelieu, son cousin, (qu'il prit l'habitude d'appeler son oncle, par respect), un protecteur qui lui facilita les premiers échelons de la carrière militaire, un second père qui ne cessa de lui témoigner la plus tendre affection. On sait que le duc de Richelieu, après avoir été l'ami et le ministre de l'empereur de Russie Alexandre I^{er}, si français de cœur et de caractère, devint ministre de Louis XVIII. Par l'habileté avec laquelle il dirigea les affaires, de 1815 à 1819, il sut libérer le territoire de l'occupation des armées étrangères, et reconstituer le crédit de la France, à tel point qu'en 1818, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, la rente, dont on ne voulait offrir aucun prix en 1816, se négociait couramment à 75 francs. Le duc de Richelieu, par sa noble attitude, releva la France devant les rois alliés, et le roi reprit son rang dans le conseil des puissances européennes. Après avoir si bien mérité de la patrie, M. le duc de Richelieu abandonna aux pauvres malades la dotation que les Chambres lui votaient, et ajouta, à la gloire de son brillant ministère, l'honneur de sa pauvreté.

Le comte de Rochechouart fut, pendant l'empire, le secrétaire intime du duc de Richelieu. En 1815, il fut nommé gouverneur de Paris. Il a été merveilleusement placé pour suivre l'histoire, il eut l'heureuse pensée de commencer, dès l'âge de douze ans, à tenir un journal de son existence intime, des faits dont il était témoin, des affaires auxquelles il se trouvait mêlé.

Or, ce sont ces impressions du moment, ces faits enregistrés au jour le jour que le comte de Rochechouart a réunis et coordonnés à la fin de sa carrière. « En remettant au net, nous dit-il, les différentes notes de mon journal, j'ai laissé au style sa forme primitive, telle que j'écrivais au fur et à mesure des événements, corrigeant seulement les plus grosses fautes élaguant des phrases ampoulées. Mais comment, me dira-t-on, à douze ans, écrire d'une manière supportable ? Quelles réflexions un enfant de cet âge peut-il confier au papier ? Est-il en état de porter un jugement quelconque sur l'événement le plus simple de la vie ? Voici ma réponse : Rien ne forme comme l'adversité, quand elle n'abrutit pas ; le malheur, aussi bien que les souffrances physiques, laisse des traces profondément gravées dans la mémoire ; à cette école bien des choses s'apprennent sans livres. De bonne heure livré à moi-même, obligé de me créer une existence, je fus forcé de réfléchir, à l'âge où l'on joue à la balle ou aux barres. » Ceci était écrit en 1857.

La mère de M. le comte de Rochechouart avait vécu dans la plus grande intimité de la reine Marie-Antoinette, et c'est à lui-même que furent confiées en 1833 et 1834, les missions les plus délicates par M^{me} la duchesse de Berry. Il y a donc, dans ces mémoires, des détails précieux sur la famille royale, ses malheurs et les trahisons dont elle fut victime. Le long séjour en Russie, dans la haute position que lui donnait le titre de secrétaire du duc de Richelieu, l'ami intime de l'empereur Alexandre, fournit les renseignements les plus précieux sur l'organisation, les richesses, les mœurs de cette grande nation. Les plus secrets ressorts de la politique se découvrent ici, à côté de la peinture des fêtes splendides de ces salons russes où le luxe éclipsa l'éclat de nos fêtes parisiennes, en y mêlant l'esprit et le bon goût ; témoin, cette partie d'échecs jouée, sur un immense tapis en échiquier, par des personnages vivants, splendidement costumés et manœuvrant avec toute la science du jeu, jusqu'à ce que l'un des deux rois se trouvât échec et mat.

Aide-de-camp de l'empereur Alexandre I^{er}, le comte de Rochechouart recueille au jour le jour les renseignements les plus précieux sur la fameuse et désastreuse expédition de 1812.

Commandant de la place de Paris à l'instant où les alliés entrent dans la capitale, il voit et connaît mieux que tout autre ce qui se passe dans la ville et dans les conseils secrets des Rois. Un des faits qui se présente ici avec des circonstances inconnues ou dénaturées, c'est la regrettable, exécution du maréchal Ney.

Les premiers instigateurs de la condamnation du maréchal, furent les deux grands agents de la franc-maçonnerie, imposés à Louis XVIII : l'ignoble Fouché et le renégat Talleyrand. Les avocats de Ney, en faisant prononcer l'incompétence du conseil de guerre, firent perdre à leur client la dernière planche de salut que le Roi lui avait ménagé : il était presque certain que le maréchal, jugé par ses anciens camarades, aurait profité au moins des circonstances atténuantes. Comme le fait de trahison était indiscutable, la condamnation capitale s'imposait devant un tribunal ou une haute cour de justice.

Ce fut le comte de Rochecouart qui se trouva, comme commandant la place de Paris, chargé de faire exécuter la sentence. Le maréchal fut remis entre ses mains. On trouvera donc ici la vérité sur le dénouement de ce drame fatal. Nous extrayons une page de ce récit si plein d'intérêt. Le comte de Rochecouart, sur l'ordre du Roi, est venu prendre le commandement au palais du Luxembourg où le condamné est placé sous sa responsabilité. Le Roi envoie dire qu'il permet au maréchal Ney de recevoir trois personnes seulement : sa femme, son notaire et son confesseur.

« Je montai chez le prisonnier : il occupait une des chambres hautes du palais et deux vieux grenadiers de la garde royale étaient constamment avec lui. M. le colonel de Montigny, ayant lu en ma présence l'autorisation royale, le maréchal me dit : « Je vais d'abord m'entretenir avec mon notaire; ensuite je recevrai ma femme et mes enfants; quant au confesseur qu'on me laisse tranquille, je n'ai nul besoin de la prêtraille. »

« A cette dernière phrase un des deux vieux grenadiers se levant lui dit : — Vous avez tort, maréchal, — et lui montrant ses bras ornés de plusieurs chevrons, il ajoutai : — Je ne suis pas aussi illustre que vous, mais je suis aussi ancien. Eh bien ! jamais je n'ai été si hardiment au feu que lorsque j'avais auparavant recommandé mon âme à Dieu ! — Ces quelques mots, prononcés d'une voix émue et solennelle, par ce colosse, parurent impressionner vivement le maréchal ; il s'approcha du grenadier, lui dit avec douceur en lui tapant sur l'épaule : « Tu as peut-être raison, mon brave, c'est un bon conseil que tu me donnes là. » Puis, se tournant vers le colonel de Montigny : — Quel prêtre puis-je faire appeler ? — L'abbé de Pierre, curé de Saint-Sulpice ; nous sommes sur sa paroisse : c'est un

ecclésiastique des plus distingués sous tous les rapports. — Priez-le de venir, je le recevrai après ma femme. — Le conseil du vieux soldat avait été entendu. »

Après l'entrevue déchirante du maréchal avec sa femme et ses enfants, on introduisit le curé de Saint-Sulpice qui resta une heure avec lui seul ; le comte de Rochecrouart avait ordonné aux deux grenadiers de rester en dehors de l'appartement : le saint prêtre promit de revenir et il monta dans la voiture, accompagnant le condamné jusqu'au lieu du supplice.

Tous les détails de cette scène sont rétablis dans leur vérité, et les erreurs volontaires du *Moniteur officiel* sont expliquées et rectifiées.

Il en est de même pour plusieurs faits notables de cette époque si importante. Quelle noble et sympathique figure que celle de ce grand homme si aimable et si modeste, le duc de Richelieu, acceptant, malgré lui, le poste de président du conseil des ministres de Louis XVIII, pour aider l'empereur, Alexandre I^{er} à sauver la France du partage que dès lors la Prusse préparait avec la complicité de l'Angleterre !

M. le comte de Rochecrouart s'étonne que la France, si prodigue de statues dans notre siècle, n'en ait pas élevé une en témoignage de sa reconnaissance envers ce grand patriote, si habile diplomate, si fier représentant de la France et si noblement désintéressé. C'est précisément parce que le marbre est aujourd'hui prostitué aux effigies d'un Gambetta et d'un Paul Bert, qu'il est facile de se consoler d'un pareil oubli. Ces Mémoires, dans lesquels le noble duc tient une si large place, valent mieux qu'un monument muet devant lequel passe une foule ignorante : le duc de Richelieu revit dans ces pages émues, dans ces lettres intimes où s'ouvre tout entier ce cœur qui aimait tant la France, et la lecture de ce livre fera bénir et vénérer son nom par tous ceux qui ont encore le sens de l'honneur et l'amour de la patrie.

Quiconque a quelque souci de connaître la vérité sur l'histoire contemporaine, à partir du commencement de la Révolution, ne peut se dispenser de lire et de méditer cet ouvrage. Ce serait une œuvre patriotique que d'en donner de nombreux extraits dans la presse quotidienne : il serait aisé d'en tirer une série de feuilletons bien préférables aux meilleurs romans. C'est par l'action continue de la presse quotidienne qu'on peut espérer de réagir dans l'opinion publique contre les légendes et les mensonges qui l'ont égarée.

AUGUSTE CARION.

LE CRIME DE VIRIEU-SUR-ORQUES, par le COMTE DE MARICOURT
Un volume in-12. Prix : 3 francs

J'ai jadis signalé avec éloge, dans cette Revue, *le Couteau du Bandit* de M. le comte de Maricourt; je suis heureux de pouvoir rappeler à mes lecteurs le nom de cet ingénieux écrivain, et d'ajouter que son nouvel ouvrage n'est inférieur en rien à son devancier.

Si je qualifie M. de Maricourt d'ingénieux écrivain, ce n'est pas sans une arrière-pensée : ses romans sont en effet inspirés, en général, par une idée nouvelle, dont l'auteur sait tirer un bon parti. *Le Crime de Virieu-sur-Orques* a été suggéré par un misérable à une de ces natures sur lesquelles M. Charcot opère avec tant de — réclame. — On peut prétendre qu'il est regrettable que de pareils faits soient livrés en pâture à la curiosité du public; on peut dire que des expériences, faites dans la solitude du laboratoire, ne doivent pas être divulguées; on peut enfin affirmer que de telles lectures peuvent inspirer l'idée de crimes, d'attentats monstrueux. Cette opinion ne manque pas de justesse; mais, à ce compte-là, le livre du Dr Gilles de la Tourette serait une œuvre malhonnête. M. de Maricourt constate un fait, en tire parti; mais ne l'explique pas, tout est là ! Il est bon que les magistrats, en certains cas, aient sous les yeux un exemple, qui pourra devenir documentaire; il est bon aussi qu'ils aient un traité scientifique où les causes seront indiquées en regard des effets.

Cela dit, quelle est la trame de ce roman ? Sans être très neuve, elle est habilement appropriée au sujet; c'est donc encore ingénieux. M. Georges Nathaize est parisien, libre de son temps, un tantinet homme de lettres; les lauriers de feu M. Lecoq l'empêchent de dormir : il se met en tête de découvrir l'auteur d'un crime, resté jusqu'alors inconnu; et le voilà parti en campagne. On comprend maintenant que le roman prendra la forme d'une enquête : l'auteur dépouille son dossier sous les yeux du lecteur. Le récit peut perdre en clarté; à mon sens, il n'en est que plus original. M. de Maricourt eut fait un bon juge d'instruction sous l'Empire; alors que les magistrats n'étaient point obligés de signer des réquisitoires tout faits et de rendre des ordonnances autres que celles que leur conscience seule leur avait dictées. Ce n'était peut-être plus le très bon temps, mais c'était encore un bon temps.

Tout cela ne m'empêchera pas d'ajouter que M. Georges Nathaize arrive à ses fins, démasque le coupable, et que l'hypnotiseur en est pour ses frais. Il meurt, repentant, consolé et réconforté par l'abbé Bourgueil :

cet abbé joue, à travers le drame, un rôle admirable ; c'est, au reste, le seul que M. de Maricourt, un écrivain chrétien, pouvait prêter à un honorable prêtre. En passant, j'oserai dire que j'aimerais mieux que jamais les ecclésiastiques ne fussent mêlés aux intrigues qu'inventent les romanciers et les auteurs dramatiques ; mais on me répondra que c'est, pour ainsi dire, impossible ; et j'aurais peine à soutenir mon opinion.

M. de Maricourt, avant de publier son livre, a voulu consulter un certain nombre de prêtres et de théologiens : il nous donne dans la préface le résumé de leurs réponses ; je le reproduis ici : « Certains que la vérité est une, et qu'elle doit aboutir à la glorification de Dieu, nous ne pouvons qu'appeler de nos vœux les études qui la feront connaître aussi complète que possible. » La thèse n'est donc pas condamnée, si elle est discutable ; quant à la forme, elle est irréprochable. Ce roman est destiné à figurer dans les bibliothèques catholiques, nous dit l'auteur ; nous ajouterons : il est digne, en tous points, d'y prendre place.

M. DU MAZEL.

FOU D'AMOUR, par CH. D'HÉRICAULT. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ce *Fou d'amour* s'appelle Pierre ; il est vicomte de Lozembrune et possède quatre-vingt mille livres de rentes. Voilà un gaillard que je ne plaindrais pas, s'il n'était pas fou, et fou d'amour ; mais, par exemple, il l'est bien : il a son compte, comme disent les bourgeois tranquilles, à l'aspect de la plupart des *fétards* du 14 juillet.

Ce brave Lozembrune est féru d'une jolie Américaine, qui se nomme Flora, et qui est coquette comme... (toute comparaison pourrait être dangereuse) ; donc, Flora est très coquette. Par suite de raisons quelconques, Pierre n'a pas épousé Flora, au bout de cinq ans de service, je veux dire, de services amoureux. Au fond, je crois que la principale de ces raisons est celle-ci : c'est que le roman n'aurait plus de fondement si Pierre était l'heureux, ou même le malheureux époux de Flora. Mais Pierre veut toujours épouser, parce que Flora n'a nulle envie de pousser le *flirtage* plus avant que ne l'autorisent les convenances américaines ; et Flora, qui n'aime pas son fou, ne se hâte pas de donner son consentement.

Tout cela n'empêche pas Lozembrune d'avoir, par une belle nuit de mai, retiré de la Seine, à la suite d'un fort plongeon, une jeune personne intéressante, qui, préférant la mort au déshonneur, s'était précipitée dans les ondes malpropres du fleuve, qui a l'honneur de baigner les pieds de la tour Eiffel. Berthe Loudéac, pauvre, mais honnête, est encore plus jolie que Flora ; et l'on comprend qu'elle deviendra promptement folle d'amour,

de son côté, pour ce Lozembrune, qui est non seulement vicomte, mais encore joli garçon.

On saisit maintenant la trame de l'intrigue : qui l'emportera, de l'astucieuse Américaine ou de l'innocente Française? Lozembrune restera-t-il fou, ou bien recouvrera-t-il la raison? Qui épousera-t-il, Flora ou Berthe?... Tout compte fait, je ne donnerai pas le mot de l'énigme : j'enlèverais à mes lecteurs l'envie de lire ce livre intéressant et honnête, et je les priverais d'une agréable distraction. Car si « ce roman ne peut pas, dit M d'Héricault, être offert aux jeunes filles chrétiennes, la barrière s'arrête là, et cette œuvre s'adresse au reste de l'humanité. Si le titre est un peu flamboyant, si le style est chaud, si le récit est haletant, si le drame est poignant, la lumière qui éclaire toute l'œuvre est pure. »

Certains esprits, romantiques, trouveront peut-être que le dénouement manque de logique : je ne suis pas de ces gens-là. S'il est vrai qu'un fou fait toujours des folies ; il n'est pas moins exact que le Dr Blanche et d'autres parviennent à guérir des fous, lesquels peuvent alors se conduire, au moins comme des députés. Donc, j'approuve fort la fin de ce *Fou d'amour* : si elle eut été autre, je serais devenu moi-même enragé, tant ce Lozembrune m'avait agacé, jusqu'au moment où... Si j'en disais davantage, je dirais tout. Je me contente de féliciter M. d'Héricault de nous avoir donné un bon roman ; et, je l'avoue, de n'avoir pas emprunté son sujet à la Révolution française ; voilà qui vous délasse, en cette année du CENTENAIRE !

MAURICE PUJOS.

**BOSSUET GUIDANT L'ÂME CHRÉTIENNE DANS SES DEVOIRS
ENVERS DIEU.** Un volume in-12. Prix : 2 francs

Aucun livre de piété ne saurait se présenter sous de meilleurs auspices. Le nom seul de Bossuet est toute une recommandation. Nous offrons donc ce charmant petit volume avec sécurité aux lecteurs de *la Revue*, en nous contentant de leur dire que tout ce qu'il contient est emprunté au grand évêque de Meaux. C'est un choix intelligent fait dans ses œuvres pastorales, ascétiques et liturgiques.

Le livre se divise en deux parties : la première comprend les prières ecclésiastiques, pour aider le chrétien à bien entendre le service de la paroisse aux dimanches et aux fêtes principales ; la seconde contient les passages les plus importants du catéchisme de Bossuet.

• Est-il une intelligence, quelque élevée qu'elle soit, dirons-nous avec l'auteur dans son *Introduction*, qui rougisso de croire et de pratiquer ce que croyait, pratiquait et enseignait si bien notre grand Bossuet, la gloire

de l'Église comme de la France? Et d'un autre côté, pourrait-il se trouver une âme, quelque timide et craintive qu'on la suppose, qui craignît de s'égarer en suivant un tel guide? — Non, certainement. Aussi les âmes pieuses aimeront à lire et à méditer, pour en faire ensuite la règle de leur conduite, ces pages admirables que l'incomparable évêque adressait aux enfants et aux vieillards, aux savants comme aux ignorants. Ce livre plein de sève, de doctrine et de vie, sera la nourriture solide des forts et des parfaits, et le lait des petits et des faibles.

M. B.

LES MARIAGES DE JACQUES V, par EDMOND BAPST, secrétaire d'ambassade

Un volume in-8° de 338 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

Cette monographie est une œuvre d'érudition, un travail très sérieux, puisé aux sources, avec une longue patience et beaucoup de discernement. C'est un point historique très nettement éclairci, avec indications précises des documents et des auteurs consultés. L'importance de ce mariage se mesure aux rivalités séculaires de la France et de l'Angleterre. L'Écosse avait été une alliée sur laquelle nous nous étions habitués à compter, dans nos luttes contre les Anglais. La politique de Henri VII d'Angleterre, qui réussit à marier sa fille Marguerite Ludor avec le roi d'Écosse Jacques IV, créa, par cette alliance, des affinités entre les deux pays rivaux jusqu'alors. Malgré le caractère peu sympathique de Marguerite, un parti anglais se forma à la cour des Stuarts, et bientôt il fut assez puissant pour faire échec à la France. Dès lors les deux nations rivales eurent les yeux fixés sur l'héritier du trône d'Écosse Jacques V : son mariage devait relever le crédit de la France ou consolider l'influence anglaise. Quant à Jacques V, il n'était préoccupé que de l'alliance la plus avantageuse pour lui : s'assurer par son mariage une alliance puissante, tel était son but politique. L'empereur Charles-Quint, François I^{er}, Henri VIII, se disputaient la prépondérance en Europe : Jacques V demanda successivement à chacun d'eux la main d'une de leurs proches parentes.

Mais ni l'un ni l'autre de ces grands monarques ne se souciait de donner sa fille ou sa sœur au roi d'Écosse pauvre et sans puissance ; d'un autre côté, ils désiraient empêcher cet allié tel quel, de fortifier un rival. Tous les trois répondirent aux avances de Jacques V en lui proposant d'autres princesses que celle qu'il désignait, ou en renvoyant à une époque lointaine la conclusion du mariage.

Voilà comment il se fit que, durant vingt ans, François I^{er}, Henri VIII et Charles-Quint épuisèrent toutes les ruses de la diplomatie pour amuser Jacques V par de vaines espérances, s'efforçant à l'envi de faire échouer

toutes les combinaisons matrimoniales qui pouvaient procurer à l'un d'eux l'alliance de l'Écosse.

On sait que la persévérance de Jacques V, triomphant enfin des répugnances de François I^{er}, fit asseoir Madeleine de Valois sur le trône d'Écosse : c'était le rétablissement de l'influence française à la cour des Stuarts. La mort prématurée de Madeleine de Valois fit passer la couronne sur la tête d'une autre princesse de France, Marie de Lorraine, duchesse de Longueville, et l'Écosse resta notre alliée jusqu'à ce qu'un Stuart devint roi d'Angleterre.

On comprend l'intérêt qu'offre le beau travail de M. Edmond Bapst à ceux qui ont le loisir d'approfondir avec ce luxe de détails, un point de l'histoire

I. CARNO.

LETTRES D'UN JEUNE OFFICIER A SA MÈRE (1803-1814)

avec une préface et des notes, par M. H. FARÉ. Un volume gr. in-8°. Prix : 6 fr.

La préface est écrite avec infiniment d'esprit et un sel un peu voltairien ; mais quels que soient le talent et les efforts de l'auteur, tout le récit est trop intime pour intéresser le lecteur qui ne connaît pas la famille. Il en est de même des lettres du jeune officier et des réponses de sa mère : ce sont de très louables épanchements d'affections de famille, mais l'on y trouve bien peu de chose d'intérêt général, presque aucune note à glaner pour l'histoire. Il y a un témoignage non suspect de l'enthousiasme spontané de Paris à la rentrée de Louis XVIII en 1814. Le jeune officier et sa famille sont attachés à Bonaparte ; voici un fragment de la lettre du 18 mai :

« Je suis arrivé à Paris le 2 ; c'est le 3 que le roi a fait son entrée. Il faisait un temps superbe ; la rue Saint-Honoré présentait un spectacle magnifique ; cette fois-ci les journaux n'ont point menti : la joie, l'enthousiasme étaient universels.

« Je n'ai pas connu les Bourbons, j'ai même en quelque sorte combattu contre eux, eh bien, j'ai partagé les transports que leur présence a excités. Ils ont été si malheureux, et ils sont si affables ! et puis ils sont Français. Que ne sont-ils descendus du ciel !

LE NORD DE LA FRANCE (*Flandre, Artois, Hainaut*) en 1789 ; par ARDOUIN-DUMAZET. Un volume in-8° de 360 pages. Paris, 1889. Prix : 6 francs

L'auteur a eu une singulière manière d'argumenter. Il lit dans les cahiers de la noblesse que les ci-devant nobles recommandaient la réforme des abus. Et aussitôt il s'écrie : Ne fallait-il pas que ces abus fussent excessifs

pour que les nobles eux-mêmes aient demandé leur réforme ? Cet étonnement naïf prouve que l'auteur n'a pas eu le loisir d'étudier l'époque dont il parle. Les idées de réformes, de changements, n'avaient, dans aucune classe, des partisans plus nombreux, plus enthousiastes que dans l'ordre de la noblesse. C'est parmi les nobles que les idées, même les plus révolutionnaires de la secte philosophique, et de Rousseau en particulier, compétaient leurs plus dévoués adeptes.

Il n'est donc pas surprenant que la noblesse accueille avec empressement la pensée de la réforme des abus, surtout lorsque cette réforme est provoquée *par le roi lui-même*, dans la lettre de convocation des assemblées des trois ordres pour la rédaction des cahiers.

Louis XVI, l'auteur le cache ou l'ignore complètement, avait consacré les quinze années de son règne personnel à rétablir, là où elles n'existaient plus, à développer, là où elles avaient toujours subsisté, les assemblées communales et provinciales.

Il faut compter beaucoup sur l'ignorance des lecteurs pour leur faire accroire que nos pères étaient d'humeur à accepter le joug d'employés ministériels comme nos préfets et sous-préfets, qui trônent en maîtres depuis le premier empire.

D'abord, il faut rappeler puisqu'on l'oublie (et que certains ne l'ont jamais su) que la France se partageait en deux sortes d'éléments : les pays d'Élection et les pays d'État. Dans les provinces qui avaient conservé ce dernier régime, l'administration était restée aux assemblées ou états de la province et des communes.

Dans les pays d'élection, le roi nommait aux charges et l'intendant avait une plus grande influence. Mais, comme on le voit par les archives des villes et des communes, comme M. Babeau l'a mis en relief dans ses excellentes et pittoresques monographies, les échevins, les baillis, avaient un pouvoir bien plus large que celui de nos maires, et les assemblées des villages et des villes arrangeaient leurs affaires et choisissaient les employés avec plus d'indépendance que nos conseils municipaux. Ce n'est pas à nos pères qu'on aurait fait accepter des instituteurs insultant leur croyance et leurs principes.

A propos d'école, l'auteur qui n'a pas le temps de lire les ouvrages si complets publiés depuis vingt ans, parle ingénument du triste état de l'enseignement avant 89 !

Si une commune se plaint d'être privée de telle et telle franchise, de tel ou tel avantage dont jouissent les autres ; au lieu de voir que cette plainte même est la constatation d'un vice purement local, et la preuve du bon état

de la masse des communes, l'auteur se répand en lamentations sur le mal universel, en croyant ses lecteurs assez bornés pour croire que l'exception est la règle elle-même.

C'est aussi en comptant sur l'ignorance qu'il fait ronfler le gros mot de la *dîme*. Il croit qu'on ne sait pas compter. La *dîme* était nominativement la dixième partie du produit de la terre, et en pratique le vingtième. Vous entendez, le vingtième de la récolte; on ne donne qu'à proportion de ce qu'on a récolté; et si la récolte est nulle, le dixième de zéro, est zéro. Aujourd'hui il est reconnu, par tous les économistes et agriculteurs, que la terre, par l'ensemble des impôts dont elle est grevée, paye le *tiers* de son produit en bonne année. L'impôt est fixe et immuable : récoltez peu ou rien du tout, vous êtes contraint de payer également vos contributions. L'État, lui, récolte toujours : le propriétaire ou le fermier se ruine; cela ne lui importe pas.

En somme, ce volume n'est qu'une rapsodie d'articles de journaux, apologistes quand même de la Révolution qui a remplacé par la bureaucratie de la centralisation, et un budget de près de quatre milliards doublé d'une dette de trente milliards, les impôts relativement si faibles qui pesaient sur nos pères.

Et qu'on ne parle pas de la répartition inégale de ces charges. D'abord, il n'y a plus que les ignorants en histoire qui croient à l'exemption complète des impôts pour les nobles et le clergé : en tout temps, et surtout à la veille de la Révolution, ils participaient d'une façon très notable aux charges de l'État et de la province. En second lieu, les cahiers l'attestent, le clergé et la noblesse demandaient, de leur propre mouvement, l'abolition de leurs privilèges pécuniaires et la répartition égale de l'impôt.

Il en est de même de l'admission de tous aux emplois et aux charges de l'État.

Non seulement ces réformes étaient acceptées à l'avance, mais Louis XVI, dans sa déclaration du 23 juin, avait formulé le programme de toutes les améliorations ou réformes dont le vœu ressortait de l'ensemble des cahiers.

Ce n'est donc pas l'obstination à maintenir les abus qui a mené à 93 : ce sont les principes absurdes de Rousseau, le nombre devenant l'unique règle de vérité et de droit, la négation par conséquent de toute vérité et de tout principe, avec la proclamation de l'omnipotence de l'État pouvant imposer même son athéisme et ses absurdités sous peine de mort. Voilà ce qui a fait 93... avec l'aide de la franc-maçonnerie, comme l'ont avoué M. H. Martin et Louis Blanc, les deux historiens révolutionnaires

Nous avons vécu, dans notre jeunesse, avec les paysans, les bourgeois et les nobles qui avaient vu 89 et 93 ; nous avons constaté : 1° la bonne intelligence, les rapports bienveillants qui existaient entre eux, et dont M. Taine a retrouvé l'attestation dans ces innombrables documents des archives étudiés par lui avec une bonne foi entière, et une rigoureuse critique ; 2° les bourgeois et les paysans surtout parlaient avec regret des douceurs de l'existence et de l'esprit de gaité de l'ancien régime. C'est l'aveu de l'un des plus mauvais génies de la Révolution, le grand agent de la franc-maçonnerie, le fourbe Talleyrand. « Quiconque n'a pas vécu avant 89, disait-il, ne sait ce que c'est que la douceur de vivre. »

En somme, ce volume manque de science et surtout d'intérêt : il y a beaucoup de déclamations vieux style Constitutionnel, et c'est tout.

J.

LES CHINOIS CHEZ EUX, par J.-B. AUBRY, missionnaire apostolique au Kouy-Tchéou. Ouvrage approuvé par Mgr Mermillod, évêque de Genève ; par Mgr Peronne, évêque de Beauvais ; par Mgr Léons, évêque de Basilite, etc. Un volume grand in-8° Jésus de 300 pages, illustré de 25 gravures. Prix : 3 fr.

On se rappelle l'amusante déception que causèrent, il y a quelque dix-huit mois, les ouvrages de cet attaché de l'ambassade chinoise sur les mœurs et la littérature de la Chine. Tout le monde attendait mille renseignements curieux et inédits de ce lettré qui, après un nombre incalculable d'examens et de concours, devait avoir acquis sur son pays la science la plus spéciale et la plus autorisée. Grande fut la surprise quand on reconnut que ce *Céleste* avait étudié l'histoire de la Chine dans Voltaire, et qu'il connaissait infiniment mieux le répertoire des théâtres parisiens que la littérature des Mongols. Tout cela, d'ailleurs, agrémenté de mots piquants et d'allusions fines, était pour rendre jaloux les chroniqueurs les plus en vogue. Il fallut bien reconnaître que, si les Chinois ont inventé avant nous les images d'Épinal, il est plus évident encore qu'ils nous dépassent de beaucoup dans l'art de la mystification.

A ceux qui seraient curieux de connaître la Chine autrement que par les plaisanteries d'un Chinois de boulevard, nul livre ne saurait être plus recommandé que l'ouvrage d'un missionnaire, mort récemment au Kouy-Tchéou, le P. Aubry. Ce n'est pas seulement l'âme d'un apôtre qui anime ces pages ; c'est un esprit d'observation incomparable qui sème partout les détails frappants, les anecdotes expressives, les traits instructifs. Jamais la psychologie des populations de la Chine centrale n'a été démêlée avec plus de clairvoyance ; jamais on n'a mieux décrit ces cerveaux étroits et obscurs, où les idées enfantines et les sentiments vieillots, le doute subtil et la rou-

tine niaise, forment un chaos si étrange ; jamais on n'a mieux pris sur le fait le travail prodigieux qu'amène, dans ces âmes engourdies et compactes, l'intrusion d'une idée nouvelle. Les notions de l'autre vie, de la société religieuse, de la morale chrétienne, produisent, au fond de ces intelligences naïves et compliquées, des crises étonnantes, et l'on pense avec quelle infatigable curiosité elles ont dû être étudiées. Aussi bien, il ne s'agit pas ici d'une vaine recherche, mais du salut des âmes, et c'est une œuvre de foi à laquelle on a donné sa vie et dont on finit par mourir.

Ne croyez pas toutefois que la moindre tristesse se dégage de ces observations profondes. N' imaginez pas que ce désabusé ait été un triste. Rien de plus gai, au contraire, que ces feuilles, écrites au jour le jour, sur tous les chemins de la Chine. Rien de plus alerte que ces récits sans cesse interrompus par les travaux d'une vie accidentée, mais toujours repris avec une bonne humeur entraînant. Vives saillies, histoires plaisantes, éclats d'une verve joyeuse, c'est au milieu des souffrances et des persécutions que ces flots de gaieté jaillissent intarissables. On a beau apprendre, par un mot jeté ici et là, que les forces du vaillant missionnaire s'épuisent ; on a beau se dire que tant de violences et de perfidies amèneront tôt ou tard un dénouement tragique. On est sous le charme : on partage jusqu'au bout cette allégresse communicative. En même temps que cette abnégation vous attendrit, cette sérénité vous gagne. Au milieu du drame le plus poignant, on se laisse prendre sans remords à cette gaieté légère, parce qu'elle est faite d'abnégation généreuse et d'intrépide vaillance. On est ému par un si entier sacrifice, mais on ne peut s'empêcher de sourire à un héroïsme si joyeux.

Ce Chinois, qui a lu *Candide* et fréquenté nos petits théâtres, pour y apprendre l'esprit, comme on apprend les caractères de sa langue à l'école des mandarins, peut un instant nous surprendre avec son rire froid et pincé, son persiflage narquois et mince ; mais si l'on veut trouver de la vraie gaieté, il faut aller la chercher parmi ces missionnaires français que traquent et persécutent sès amis les lettrés.

H. MARGIVAL,
agréé en littérature,
professeur à l'université catholique de Paris.

LA FIANCÉE DE LA FONTENELLE

par CH. D'HÉRICAULT. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Dans le temps où nous vivons, chacun doit avoir une spécialité : pour confectionner une épingle, combien comptez-vous d'ouvriers ? Tel extrait le

cuivre, tel le zinc, tel autre compose le laiton; passons aux lamineurs, puis aux tréfileurs; puis nous aurons affaire aux pointeurs ou pointiers et aux faiseurs de têtes... J'en passe, et des meilleurs; car, si j'en crois mes souvenirs, la composition du métal étant obtenue, douze ou quatorze spécialistes concourent à la fabrication de cet objet d'utilité et de nécessité primordiales. Autrefois, le même artisan, pourvu de ses fils métalliques, confectionnait son épingle, sans aucune collaboration: mais c'était au temps jadis, où les chemins de fer, les machines, les télégraphes, les téléphones et les ballons n'existaient pas. On produisait moins d'épingles, on en usait moins; et l'homme, moins encombré d'idées et d'épingles, pouvait envisager d'un seul coup d'œil les choses de son temps et embrasser d'un regard la somme des connaissances acquises: je ne dis pas qu'il pût exceller en tout; mais il lui était loisible de pouvoir n'être ignorant en rien.

Aujourd'hui, les temps sont changés: M. Pasteur a le microbe. M. Edison a l'électricité, M. Ferry a l'opportunisme, M. Carnot a la République et M. Ch. d'Héricault a la Révolution: chacun a donc sa ou une spécialité; et c'est ce qui explique et justifie la supériorité de l'auteur de *la Fiancée de la Fontenelle*.

Tous nos lecteurs ont lu, sans doute, *l'Histoire de la Révolution française, la Fille de Notre-Dame, les Amours de lord Saint-Albans, les Noces d'un Jacobin, etc., etc.* L'étude, et j'ajouterai la haine de la Révolution, ont inspiré ces œuvres vivantes, qui n'ont rien du pamphlet et qu'on pourrait citer comme des pages d'histoire: un spécialiste seul pouvait arriver à traiter son sujet avec cette vérité; avec ce *réalisme*, dans le bon sens du mot.

La Fiancée de la Fontenelle habite la Bretagne, et l'action se passe en 1790-1791. La Fontenelle est un de ces nobles dévoyés, qui s'imaginent régénérer la France à l'aide des clubs et en propageant le mouvement révolutionnaire: en résumé, c'est un gredin, capable d'illustrer son parti. Deux jeunes filles jouent un rôle dans ce récit, rôle différent; et le contraste est d'autant plus saisissant qu'elles ont reçu la même éducation, et vu les mêmes exemples. L'une d'elles devient, à Brest, la déesse Raison... Cependant, M. Ch. d'Héricault sait que ses lecteurs sont tous gens de goût et de bonne compagnie, par la bonne raison que: « Qui se ressemble, s'assemble »; donc, l'on peut être certain que la déesse Raison restera à peu près raisonnable et pure. Au reste, si la plupart des personnages de ce livre sont des misérables gredins, l'auteur a su éviter d'en faire des êtres immoraux et odieux, à la façon de certains types, chers aux romanciers de l'école naturaliste.

Le comte d'Argentré, le chevalier de Mésarnou font heureusement diversion et reposent l'esprit du lecteur, troublé par les nombreuses péripéties de ce récit dramatique. Que d'incidents ! Que d'aventures ! Or, tout cela se poursuit, se coordonne et s'enchaîne admirablement : une analyse de ce livre est presque impossible. Nous retrouvons là toute la riche imagination de M. d'Héricault qui, semblable en bien des points à Alexandre Dumas, a de plus le mérite de toujours respecter la vérité historique.

La Fiancée de la Fontenelle est un bon roman de cape et d'épée : l'auteur s'est abstenu d'employer des ficelles trop usées ; ou plutôt, en sa qualité de spécialiste, il a su encadrer si habilement son récit que tout y semble neuf et véridique. Décidément la spécialité a du bon : les épingles piquent mieux et les livres plaisent davantage... Voilà pourquoi je crie comme les autres : Vive le progrès !

MAURICE PUJOS.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par PAUL JANET, membre de l'Institut. Un volume in-12 de 287 pages. Paris, sans millésime. Prix : 3 fr. 50

Ce petit volume, dont les pages sont loin d'être compactes, n'est qu'un résumé trop rapide des faits. Nous regrettons de voir l'auteur se montrer d'une partialité déplorable dans l'énoncé de ses jugements, sans preuves, sans discussion. C'est une apologie systématique de la Révolution, sans tenir aucun compte des nombreuses monographies qui ont mis hors de service, entre gens sérieux, les vieux clichés révolutionnaires. Non seulement nous avons le trésor des monographies, mais la bonne foi et les laborieuses recherches de M. Taine ont groupé et mis en relief les documents authentiques, irrécusables, qui remplacent la vieille légende de la réforme des abus, de l'entraînement populaire, de la volonté nationale, par la démonstration de la conspiration et du triomphe de la faction JACOBINE, infime minorité qui impose à la France son joug par la Terreur, à l'aide d'une armée de galériens, de voleurs, de bandits, de femmes perdues, - des hommes de ruisseau et des filles de trottoir, rebuts de l'espèce humaine -. C'est dès le mois de Mai que, par ses clameurs et ses menaces, en saisissant à la gorge Malouet, en pleine séance, c'est dès les premières séances de l'Assemblée nationale que cette armée de la faction jacobine dicte ses volontés par la Terreur. C'est le 13 juillet 1789, qu'un détachement de cette immonde armée, partie du Palais-Royal et obéissant à des chefs, comme un corps discipliné, se rend la nuit devant la maison de Saint-Lazare, paisible asile de la science et de la charité, où les enfants du populaire saint Vincent de Paul se préparent aux missions qui, sans

coûter un homme ni un écu, assurent l'influence prépondérante de la France à Pékin. Cette troupe de brigands attend le signal de ses chefs ; à deux heures du matin, on leur ordonne d'enfoncer la porte : elle cède bientôt à leurs efforts et ils se précipitent dans la sainte maison en tirant des coups de fusils. Après avoir mis en liberté vingt pauvres fous que l'on soignait, n'ayant pas de plus amples instructions, ces bandits se rendent au réfectoire et se font servir à boire et à manger fort paisiblement.

Ils allaient, croyait-on, se retirer, quand arrive un renfort d'hommes et de femmes, conduits par des chefs reconnaissables à leurs insignes, et, sur leur ordre, commence le sac et le pillage de l'immense enclos. Mille portes sont enfoncées le mobilier de quatre cents personnes détruit, quatre riches bibliothèques dont l'une renfermait cinquante mille volumes, un magnifique cabinet de physique, de précieux appareils d'astronomie, des galeries de tableaux et de portraits d'un grand prix, tout est brisé, déchiré, piétiné, été par les fenêtres, et le feu est mis aux granges. C'est le vrai peuple, ce sont les bourgeois formant une garde civique qui viennent éteindre l'incendie, chasser les brigands attardés et faire enlever les cadavres des hommes et des femmes qui se sont gorgés de vin dans les caves jusqu'à en mourir.

Voilà le premier exploit de l'armée jacobine. Le lendemain les mêmes bandits, auxquels se mêlent des déserteurs des Gardes françaises, entreront, par ruse, dans la Bastille, et au mépris de la parole donnée, ils tortureront de braves officiers, ils porteront leurs têtes au bout des piques, et le premier magistrat de la bourgeoisie, le prévôt des marchands, sera lâchement assassiné.

Tous les hommes honnêtes qui eurent le malheur de faire avorter les États généraux par la constitution illégale de l'Assemblée nationale et le coupable serment du Jeu de Paume, Bailly, Mounier et les autres, d'accord avec Malouet dans leurs Mémoires, racontent avec horreur et indignation ces premiers exploits de la faction jacobine.

De plus les historiens révolutionnaires eux-mêmes, Henri Martin, Louis Blanc, avouent que la franc-maçonnerie avait préparé et qu'elle dirigeait ce régime de Terreur, jugé nécessaire pour le triomphe de la secte, parce que l'immense majorité des Français était catholique et royaliste.

On sait que la mort de Louis XVI avait été décrétée en séance des Loges maçonniques, en même temps que celle du roi de Suède, assassiné dans un bal, parce qu'on redoutait son opposition énergique à la Révolution. Quant à Louis XVI, on le laissera vivre parce qu'on a besoin de son nom, chéri et vénéré du vrai peuple français, pour faire accepter par les popu-

lations, le renversement de la constitution française et la persécution religieuse.

Quand, dès 1789, la faction jacobine commence à incendier les châteaux, à terroriser, à persécuter leurs habitants, on a l'impudence de faire crier : « Brûler les châteaux, c'est le roi qui l'ordonne, il ne veut plus qu'il y en ait d'autres que le sien. »

Nous le répétons, quand tous CES FAITS indiscutables, sont reconnus, avoués, publiés dans des ouvrages qu'on ne peut réfuter, qui s'imposent par leur valeur historique et la notoriété de leurs auteurs ; quand ces révélations ont démasqué toutes les roueries, tous les mensonges révolutionnaires, on ne comprend pas la réimpression de sommaires historiques en contradiction absolue avec les progrès de la science, et la diffusion des documents qui mettent à néant les vieux clichés maçonniques des libéraux.

Il est vrai que cette réimpression ne porte pas de millésime ; on peut supposer que le texte remonte à l'époque où florissait la légende, en 1825 ou en 1830.

ERNEST AIMÉ.

PARIS EN 1789, ouvrage illustré de 96 gravures sur bois et photogravures d'après des estampes du temps, par ALBERT BABEAU. Un volume in-12 de 532 pages. Paris, 1889. Prix : 5 francs

Cet ouvrage est une publication sérieuse. Rédigé avec soin, par un homme habitué à remonter aux sources, et à grouper avec art les matériaux rassemblés par l'étude, le texte complété par une illustration excellente, permet au lecteur de se représenter, sous son véritable aspect, le Paris d'il y a cent ans.

La division est simple et complète : 1° *la vie extérieure* qui nous fait connaître les accroissements de Paris, les rues de jour et de nuit, avec leurs spectacles, la foule, les voitures alors en usage, le Pont-Neuf, le Palais-Royal, les théâtres, les boulevards et les promenades, enfin les modes ;

2° *La vie intérieure*, étudiée dans les palais, les hôtels, les salons, les maisons ;

3° *La vie intellectuelle*, c'est-à-dire l'état des arts, des sciences, des lettres et de l'enseignement ;

4° *La vie religieuse* considérée dans les églises et les couvents ;

5° *La vie administrative* nous fait connaître : les agents de l'État, le Palais de justice, l'Hôtel de ville, la police ;

6° *La vie charitable*, c'est-à-dire les hospices et les œuvres de bienfaisance ;

7° *La vie industrielle* : la Bourse, le commerce, le peuple, ouvriers et artisans.

Des statistiques comparées complètent le volume, en faisant apprécier l'importance des modifications que la capitale de la France a subies depuis un siècle.

L'exécution typographique ne laisse rien à désirer et le brochage est de très bon goût ; il peut tenir lieu de reliure. Nous ne voyons pas pourquoi on maintient l'usage des brochures non rognées : rien de plus incommode que ces pages à couper, surtout en voiture ; et aujourd'hui plus que jamais, on lit beaucoup en faisant ses courses ou ses voyages. Les papiers d'impression sont maintenant si réguliers, que la rognure nécessaire ne prendrait guère que deux millimètres pour la tranche du haut, et quatre à cinq millimètres pour l'autre tranche. Quelle sera la maison qui se mettra la première au-dessus du vieux préjugé, pour répondre à un besoin de notre époque ?

N. Ducis.

UNE GRANDE DAME DANS SON MÉNAGE AU TEMPS DE LOUIS XIV, D'APRÈS LE JOURNAL DE LA COMTESSE DE ROCHEFORT (1689), par CHARLES DE RIBBE. Un volume in-12 de 384 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

L'auteur, qui nous avait fait pénétrer dans l'intimité des bonnes maisons de l'âge précédent, par son délicieux ouvrage : *Une femme au xvi^e siècle*, nous introduit aujourd'hui dans l'intimité de la vie de ménage de l'une de ces grandes dames de la cour luxueuse de Louis XIV, où le faste et le jeu engloutissaient des fortunes de plusieurs millions. Quand le beau joueur criblé de dettes avait le bonheur d'être uni à une femme d'un caractère énergique, la vie de ménage, au milieu des terres seigneuriales et la mise en valeur des domaines, pouvaient sauver l'honneur et satisfaire les créanciers.

Ces bonnes traditions se retrouveront encore au xviii^e siècle, témoin M^{me} de Maurepas qui, pendant les quarante années de l'exil de son mari au château du Plessis, pouvait se réjouir d'avoir sauvé sa maison. « J'ai payé pour onze millions de dettes, s'il vous plait, tout en lésinant », écrivait-elle. C'est ainsi qu'elle rendit son mari capable de reparaitre à la cour, quand il devint ministre de l'infortuné Louis XVI.

Le journal qui sert de thème au charmant volume que nous venons de parcourir, nous montre par quel travail intelligent, énergique et soutenu, une grande dame pouvait opérer de pareils prodiges.

La comtesse de Rochefort est réduite, elle aussi, à lésiner pour payer

les dettes de son mari. et elle consigne, au jour le jour, par des notes brèves et simples, ses efforts et ses succès.

Le premier moyen. c'est le lever matinal et le sérieux emploi du temps. Les parents faisaient contracter cette habitude à leurs enfants, filles et garçons, dès le bas âge. — Je vous ai accoutumé, il y a déjà longtemps, à vous lever dès quatre heures du matin, disait en 1749, au comte de Gisors, le maréchal de Belle-Isle, conservez cette heureuse habitude.

Souvent la note journalière commence par ces mots : « Je me suis levé de bon matin », ce qui veut dire à quatre heures. Après la messe qui commence toujours la journée, viennent les occupations avec les domestiques, les ouvriers, les marchands, les fermiers. Presque tout se fait dans la maison : on récolte la laine des troupeaux, on la prépare et on la tisse pour les vêtements ; de même pour le lin et le chanvre : puis ce sont les caves à visiter et à entretenir pour loger le vin à la vendange. A l'époque de la fameuse foire de Beaucaire, il y a des appartements à préparer pour être loués aux marchands enchantés de payer un bon prix pour déposer leurs marchandises. Rien n'est négligé, rien ne se perd. Les serviteurs, les ouvriers traités avec bonté et stimulés par l'exemple comme par une surveillance active, s'acquittent avec zèle de leurs fonctions. Les terres s'améliorent, les fermages sont exactement touchés, les troupeaux prospèrent et les récoltes augmentent. Une rigoureuse et intelligente économie, sans retrancher le bien-être, permet de réaliser, chaque année, de plus amples bénéfices.

La comtesse de Rochefort, grâce à son lever matinal et au laborieux emploi de ses longues journées, put laisser à ses enfants « avec un patrimoine de vertu, l'héritage venu des aïeux. » A une époque où la corruption avait envahi les hautes classes sociales, elle fut, comme le dit fort bien M. de Ribbe, une noble et touchante personnification de la vraie réforme, la réforme dans la famille et par la famille, pour laquelle les femmes d'aujourd'hui n'ont pas moins de mission que leurs devancières.

L'ABBÉ CARION.

LA MORALE D'ARISTOTE, par M^{me} J. FAVRE. Un volume in-18
de 384 pages (1889) Prix : 3 fr. 50

M^{me} Jules Favre, directrice de l'école normale de Sèvres, a cru bon d'initier ses élèves à la morale de l'antiquité. Elle emprunte, aux traducteurs des moralistes les plus célèbres, des passages de choix, les groupe, les agrmente de ses propres réflexions, puis les fait lire aux jeunes filles que l'État destine à professer dans ses collèges féminins. Ce n'est point,

croyons-nous, sans l'intention d'admettre le grand public aux mêmes avantages.

Déjà Zénon et Socrate ont eu l'honneur de cette présentation. C'est par la morale de Zénon que M^{me} Favre a débuté, quoique le chef du Portique soit loin d'être le premier en date. Peut-être n'est-il pas le premier non plus si on le considère au point de vue de la correction des principes. Comment donc a-t-il mérité les préférences de M^{me} Favre ? Il y a là un petit problème dont la solution aurait quelque intérêt : mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

Voici le tour du fondateur du lycée. A cet titre la première place lui appartenait dans un lycée, voire de jeunes filles. M^{me} Jules Favre a conçu pour le prince des philosophes, un respect, une vénération où l'on dirait qu'il entre une sorte de terreur religieuse. « Le puissant génie, dit-elle, qui durant des siècles, a régné en maître absolu sur le monde savant, ne s'offenserait pas du maladroît hommage des ignorants qui viennent s'éclairer à sa lumière. Son âme profondément équitable serait disposée à pardonner leurs tâtonnements et leurs faux pas en faveur de l'intention. » La superstition vous trouble, Madame. Aristote aurait eu de la peine à comprendre ce que signifie notre hommage légèrement amphigourique. Pour vous remettre en possession de vous-même, je veux vous faire un compliment auquel vous avez la modestie de ne pas vous attendre. En fait de morale vous n'êtes pas une ignorante devant Aristote : vous en savez beaucoup plus loin que son puissant génie. Ce n'est pas à vous à trembler devant lui, c'est à lui de vous rendre hommage. Non que je veuille mettre votre génie au-dessus du sien : ce serait, vous le pensez vous-même, sottise de ma part. Mais vous avez sur lui et sur tous les moralistes de l'antiquité, l'inappréciable avantage d'une éducation pénétrée de morale chrétienne. Cette morale, vous ne la possédez pas tout entière : on peut vous dire cela sans manquer ni à la vérité ni au respect. Mais ce que vous en avez dépasse de beaucoup les plus hautes conceptions du génie grec et de tous les génies du monde infidèle. Cela est tellement vrai que dans plus d'un endroit de votre livre, vous tâchez de purifier, non sans succès, la morale d'Aristote en y mêlant quelques grains de la vôtre.

Quelle est, en effet, la morale d'Aristote ? Il n'est pas difficile d'en saisir, dans les seules citations de M^{me} Favre, les membres épars. Ce n'est pas à inculquer de bonnes mœurs, mais à créer une théorie de la morale que s'applique le philosophe grec. Il étudie la morale, comme il a étudié l'animal, en savant, en naturaliste, nullement en moraliste. Pour lui, il y a dans la morale ce qui en est comme la matière et ce qui en est comme la

forme. La matière est fournie par les passions, c'est-à-dire par les impulsions de la vie animale, lesquelles n'ont par elles-mêmes rien de moral. La forme, c'est la raison s'exerçant sur les passions pour les diriger : la morale n'est pas autre chose que l'hégémonie de la raison.

Mais quelle règle suit la raison pour diriger les passions? C'est ici que la théorie d'Aristote prend un caractère absolument original. Il donne pour règle à la raison ce qu'on a pu appeler « le juste milieu ». La passion est placée entre deux écueils qui sont : « l'excès et le défaut ». La raison doit la maintenir à égale distance de ces deux extrêmes, comme le pilote son navire entre Charybde et Scylla. Celui qui manœuvre de la sorte son navire moral est un sage, et son habileté conquise par l'exercice est la vertu. Reste à savoir quelle est la fin de la vertu.

Aristote, comme les anciens du reste, assigne le bonheur comme dernier mobile aux actions du sage. Il le définit : « ce qu'il y a de plus excellent, de plus beau, de plus agréable ». Mais, dans ce cadre, il fait rentrer les biens extérieurs, la richesse, la puissance, une certaine somme de plaisirs sensibles. Quand on suit le développement de cette pensée, on a bien de la peine à en faire accorder tous les détails, et on se demande si le grand génie savait toujours bien ce qu'il voulait dire sur ce sujet le plus grave du monde. Ritter écrit avec une justesse parfaite : « L'indétermination dans laquelle Aristote a laissé l'idée du bonheur a sa raison en ce qu'il cherche une fin générale d'action qui doit s'accomplir pour l'homme dans cette vie terrestre, c'est-à-dire une chose qui n'existe absolument pas. » En d'autres termes Aristote a ignoré la raison dernière de toute morale, qui est la vie éternelle, terme de la vie temporelle. Le christianisme seul a connu cette vérité, et c'est pourquoi il a une morale. Les moralistes non chrétiens et ceux qui les imitent codifient, sous le nom de morale, des préceptes très variables de savoir-vivre, où la mode, la coutume, le préjugé ont une part dominante et où le germe de la loi naturelle déposé dans la conscience de tous les hommes ne donne jamais que des fruits avortés.

Aussi le grand Aristote, embarrassé dans son idée de sagesse humaine et de bonheur terrestre, exclut de la morale les ignorants et les simples, de même qu'il exclut les esclaves et probablement le bas peuple de l'humanité. On n'est ni sage ni vertueux, d'après sa doctrine, si l'on n'est assez à l'aise pour se livrer à la culture de l'esprit sans en être détourné par les besoins matériels. Sa morale est une morale aristocratique ou pour le moins bourgeoise.

N'avons nous pas raison d'avancer que M^{me} Jules Favre a de la morale une idée plus haute et plus vraie? C'est pourquoi l'on doit regretter qu'elle

perde son temps et le fasse perdre à ses élèves avec les moralistes du paganisme : on ne mendie pas le petit sou de cuivre quand on a de l'or. Dira-t-elle qu'elle offre à son petit monde studieux des sujets d'étude littéraire ? Fort bien ; mais alors qu'elle n'abuse pas de la naïveté de ses lycéennes, qu'elle ne leur fasse pas admirer ce qui n'est pas admirable, au moyen de suppressions trompeuses ou d'interprétations forcées. Je sais bien que la morale d'Aristote a longtemps été expliquée dans les cours de théologie. Mais, toujours aussi, les théologiens ont eu grand soin de compléter la théorie du stagirite. Toujours ils ont donné la fin de l'homme, c'est-à-dire le service et l'amour de Dieu, pour objet à la vertu. Avec ce correctif nécessaire, la morale d'Aristote se trouve purifiée, ce qu'elle a d'incorrect s'en détache ; l'étudier devient non seulement un jeu innocent, mais un exercice utile. M^{me} Jules Favre ne perdrait rien à faire comme les théologiens.

B. C.

NAPOLÉON, L'HOMME, LE POLITIQUE, L'ORATEUR, d'après sa correspondance et ses œuvres, par ANTOINE GUILLOIS. Deux volumes in-8° de 689-648 pages. Paris, 1881. Prix : 3 francs

L'auteur se pose très nettement en apologiste de Napoléon, et il avoue naïvement qu'à ses yeux, le meilleur juge de son héros, c'est lui-même. Ce qui ne s'accorde guère avec le sentiment commun de tous les moralistes, passé en proverbe sous la forme connue : « *quisque sibi minime notus* » ce qui est d'autant plus vrai que l'orgueil est plus ou moins grand, et il était énorme chez Napoléon : ses adulateurs lui ont prodigué tant d'encens que la tête lui a tourné. M. Antoine Guillois cite cette parole de Bonaparte : « Quand les historiens voudront être beaux, ils me vanteront. » et il ajoute qu'on ne saurait y trouver rien d'exagéré !

Même en adoptant le singulier procédé d'investigation de l'auteur, on arrive à des conclusions bien différentes de celles qu'il cherche.

Cet homme, qu'on voudrait faire passer pour le restaurateur de la religion catholique en France, pour un homme foncièrement chrétien, annonce sa disposition à abjurer le christianisme pour se déclarer mahométan, (comme il le fit réellement) dans cette phrase de sa lettre du 13 septembre 1797, citée à la page 73. « Avec des armées comme les nôtres, pour qui toutes les religions sont égales : mahométane, cophte, arabe, etc., tout cela nous est indifférent ; nous respecterons les unes comme les autres. »

Quand il se trouva en Égypte Napoléon, pour se concilier la bienveillance des musulmans, ne rougit pas de formuler cette lâche apostasie de la foi chrétienne.

« Il n'y a qu'un Dieu, qui n'a ni fils ni associé dans son royaume Les Français adorent l'Être suprême et honorent le prophète Mahomet et son saint Alcoran. Les Français sont de vrais musulmans; il n'y a pas longtemps qu'ils ont marché à Rome, et renversé le trône du Pape qui excitait les chrétiens contre les disciples de l'Islamisme. »

L'auteur exalte l'animosité de Napoléon contre l'indépendance et l'autorité du Saint-Siège, ainsi que son antipathie à l'égard des ordres religieux. Il cite avec complaisance le mot de Bonaparte sur l'ordre de la Trappe, qui a rendu de si grands services à l'agriculture: car le temps est partagé entre le travail et la prière. « Un empire comme la France, dit Bonaparte, peut et doit avoir quelques hospices de fous appelés trappistes. »

M. Guillois loue Napoléon d'avoir voulu imposer un catéchisme composé sous sa direction, et dont il avait écrit lui-même un chapitre entier, celui qui traitait de l'obéissance au pouvoir civil. Cet étrange théologien avoue, comme le reconnaît son panégyriste, qu'il a sérieusement balancé pour savoir s'il ne se ferait pas musulman. Ailleurs il reconnaît que Napoléon « employait des moyens arbitraires pour soumettre le clergé à ses idées; qu'il en était arrivé à exiger de lui une obéissance passive, militaire; qu'il avait fini par LE DOMESTIQUER, en lui enlevant son initiative, *même dans les choses qui étaient exclusivement de son ressort* ». Tome I^{er} p. 342.

Dans les nombreuses pages que M. A. Guillois consacre à l'exposition et à l'apologie des doctrines et des actes de Napoléon, sous le rapport de la religion, nous ne citerons plus que ce passage de la lettre au cardinal Fesch, en date du 8 octobre 1809, à l'occasion de l'interdiction des missions prêchées par des prêtres suspects de trop de déférence pour l'autorité du Pape. « Une partie de ces missionnaires, dit Napoléon, élevés à Rome dans des principes antigallicans, ne lisent leurs devoirs que dans les leçons d'orgueil et les maximes d'usurpation de la cour de Rome. Ma volonté est irrévocable; c'est à MON CLERGÉ de s'y conformer... Il est du devoir de MON CLERGÉ de m'obéir, ET LE SAINT-ESPRIT CESSERAIT D'ÊTRE AVEC LUI LE JOUR OÙ IL TENTERAIT DE S'ÉCARTER DE L'OBÉISSANCE QU'IL ME DOIT. »

Le Saint-Esprit aux ordres de Napoléon pour forcer son clergé à mépriser l'autorité et la doctrine du Saint-Siège! Cela paraît tout naturel à M. Guillois.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les détails de ses citations, divisées en trois Livres: L'Homme et le Philosophe; La politique dans les œuvres de Napoléon; L'orateur et l'écrivain. Ce que nous avons cité est extrait du premier livre et suffit pour donner la mesure de l'engouement aveugle de M. A. Guillois pour un homme qui, jugé même exclusivement

d'après les données de cette apologie ne paraît qu'un sceptique, croyant au plus à l'existence d'un Dieu mal défini.

La théorie de Napoléon sur l'état de nature et l'origine des sociétés, est d'une faiblesse puérile. Ses jugements littéraires dénotent l'insuffisance de ses études et un goût peu sûr. M. A. Guillois ne trouve rien à reprendre dans cette étrange sentence : « Les combats des gladiateurs et ceux des hommes livrés aux bêtes féroces étaient bien autrement terribles que toutes nos scènes dramatiques ensemble ; et c'était, du reste, les seules tragédies propres à la trempe robuste, aux nerfs d'acier des Romains. »

La longue apologie de l'assassinat du duc d'Enghien n'est pas heureuse. Prudhomme fait remonter la cause de ce crime à la noble fierté avec laquelle les Bourbons repoussèrent les offres insolentes de Bonaparte. Le 26 février 1803, il avait osé « faire proposer à Louis XVIII, alors à Varsovie, de renoncer à la couronne de France, et d'y faire accéder tous les membres de la maison de Bourbon, lui offrant en échange un établissement en Italie avec un revenu considérable. »

Louis XVIII adressa à l'envoyé de Bonaparte cette réponse digne d'un Bourbon : « J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées, par le rang dans lequel il lui a plu de me faire naître chrétien, je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir. Fils de saint Louis je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les fers ; successeur de François 1^{er} je veux du moins pouvoir dire avec lui : *Nous avons tout perdu, fors l'honneur.* »

« Tous les princes de la maison de Bourbon, continue Prudhomme (T. XI, p. 386), qui étaient à Varsovie ou en Angleterre, ont adhéré à la déclaration de Louis XVIII. L'émissaire de Bonaparte demande de nouvelles instructions ; il reçoit, en date du 25 avril, cette réponse qu'il est pénible de consigner dans l'histoire : « 1^o Le Prétendant (Louis XVIII) ayant refusé d'accéder à la proposition du premier consul, vous l'enlèverez de force ; et s'il fait la moindre résistance, vous le tuerez... Le comte de *** sera informé et donnera des ordres à la régence de Varsovie de ne point envoyer de troupes après vous pour ramener ou protéger le Prétendant ;

2^o Vous tâcherez de vous emparer des papiers de M. de la Chapelle et de M. de la Chapelle lui-même, ainsi que de M. le comte d'Araraj ;

3^o Assurez-vous des commis de la poste de Varsovie, pour intercepter, ou au moins pour lire les lettres qu'écrit le prétendant, et celles qui lui seront adressées.

« On fit parvenir de Paris à Varsovie cinq mille ducats, qui furent envoyés à Varsovie pour aider à la réussite du projet.

« L'émissaire ne s'étant conformé à aucune de ces instructions, quitta la Pologne. Un an après, on en envoya deux autres pour concerter les moyens d'empoisonner Louis XVIII et toute sa famille. Cet infâme projet fut découvert ».

Nous aurions voulu continuer à citer Prudhomme et aller jusqu'à la consommation du crime : l'assassinat du duc d'Enghien ; mais cela nous ferait dépasser les bornes d'un compte rendu.

Que d'aveux écrasants dans l'apologie de Bonaparte comme législateur ! L'auteur qui est un libre penseur, assomme son héros par ses coups d'encensoir. Témoin ce pavé, au sujet de la base de la famille, premier élément social. « Le mariage, disait Napoléon, ne dérive pas de la nature, mais de la société et des mœurs. »

Du reste tout despote a besoin de briser la famille et les groupes sociaux qui en dérivent, afin de n'avoir devant lui que des individus, un amas de grains de sable sans cohésion. M. Taine lui-même a parfaitement compris et exprimé cette vérité dans son histoire du triomphe de la faction jacobine, dont l'œuvre a été organisée, codifiée et rendue durable par Napoléon.

Le socialisme et toutes les nuances des utopies démagogiques partagent cette antipathie pour la famille. Le grand chef du césarisme actuel, le président suprême du Parti qui se dit national, le franc-maçon juif Naquet, le promoteur du divorce (si bien pratiqué par tous ses principaux clients et acolytes), Naquet a formulé cyniquement la doctrine de son école : « Le mariage, dit-il, est une institution attentatoire à la liberté de l'homme, génératrice de vice, de misère et de mal : il faut lui préférer le concubinage ou l'union libre, sans consécration religieuse et légale. »

Voilà la doctrine qu'expose dans son livre : *Religion, famille, propriété*, le chef du grand parti qui se flatte de conduire la France.

M. Guillois, dans son zèle de libre-penseur, en montrant les affinités du césarisme avec les théories antisociales de la juiverie maçonnique, se montre donc un imprudent ami.

Puisse son livre éclairer tant de braves gens catholiques qui se laissent entraîner au césarisme en suivant Naquet comme le bon pasteur, même après qu'il a formulé avec cynisme le dernier mot des doctrines radicales : « la destruction de la famille ».

I. CARNO.

LES SAINTS ÉVANGILES, traduction du P. LALLEMANT. Un volume in-12 de xxxv-473 pages (1888). Prix : 3 francs

L'Écriture sainte est la parole de Dieu. Les anciens traducteurs croyaient que cette parole divine exige le plus religieux respect et s'imposaient le

soin scrupuleux de le laisser subsister dans leurs traductions. Vous lisiez la parole de Dieu dans toutes les langues ; mais quelque fut l'interprète, quelque fut son idiome, dans la traduction, c'est l'original qu'on entendait laisser voir. Bossuet, dans ses instructions sur la version de Trévoux, trace avec précision et rigueur les règles d'une si délicate et si difficile entreprise. « Le premier objet du traducteur, dit-il, c'est d'être fidèle au texte, sans lui ôter un seul trait ni la plus petite syllabe. » Dans sa lettre au cardinal de Noailles, il avait déjà dit : « Qu'il y faut regarder de près et qu'un verset échappé peut causer un embrasement universel... Aucune des fautes de cette nature ne peut passer pour importante ; puisqu'il s'agit de l'Évangile, qui ne doit perdre ni un iota ni aucun de ses traits. » Bossuet veut le mot propre de l'original dans sa simplicité et même dans sa rudesse. Que Richard-Simon adoucisse un mot, Bossuet s'indigne : « C'est visiblement altérer la parole sainte, dit-il, attenter sur le texte même et vouloir déterminer le Saint-Esprit à un sens plus faible que celui qu'il s'est proposé. » Bossuet ne tolère pas davantage qu'on allonge la parole sainte pour la mieux faire entendre : « C'est une licence criminelle d'introduire des périphrases dans le texte. » A ces commentaires particuliers il préfère le mot propre, si obscur qu'il paraisse, et trouve du prix à ces obscurités mêmes. « La révérence du texte sacré, dit-il encore, doit empêcher en ces endroits, plus que jamais de déterminer le sens suspendu pour tenir les esprits dans le respect et la crainte... autrement, non seulement l'on met ses pensées à la place de celles de Jésus-Christ, mais encore on entame le secret de Dieu plus qu'il n'est permis à des hommes. » Ces termes consacrés ont, à ses yeux, une telle importance que Bossuet va jusqu'à dire : « Quand on ôte au peuple les expressions auxquelles il est accoutumé... il ne sait presque plus si c'est l'Évangile qu'il lit. »

La juste rigueur de l'antiquité ecclésiastique inspirait manifestement ici le grand évêque ; de nos jours où l'indécision des esprits fait trop bon marché des règles de la tradition, un traducteur s'était rencontré pour accommoder les Évangiles aux goûts du jour : une sentence de l'Index est venue fort à propos couper court à ses témérités et défendre l'esprit français contre les infatuations de l'orgueil allemand. Pour tirer des consignes de l'Église un profit immédiat, un autre traducteur, M. Rambouillet, a pris le contrepied du traducteur frappé et a ressuscité tout simplement une ancienne traduction. Trait remarquable, mais qui n'étonnera pas un homme instruit, après Bossuet qui est sans rival, les meilleurs traducteurs des saints Évangiles étaient l'oratorien Amelotte et les jésuites Bouhours et Lallemand. C'est le dernier qu'a adopté le savant et courageux vicaire

de Saint-Philippe-du-Roule. Par un travail qui lui est propre et dont lui seul connaît l'étendue, M. Rambouillet s'est approprié le travail du P. Lallemand et l'offre au public mis en goût pour la lecture des Évangiles.

Nous n'avons plus ici un traducteur qui met de côté les règles de l'évêque de Meaux. En présence du libre examen et de la libre pensée M. Rambouillet ne croit pas qui faille laisser les Évangiles à l'aventure; sans doute, il veut réveiller la foi et relever les mœurs, mais ne se persuade pas qu'on le puisse par la lecture indistincte des saints Évangiles. « Dans les premiers siècles de l'Église, dit-il, cela pouvait se faire sans inconvénient. Les fidèles étaient alors si profondément pénétrés de l'esprit des saints Évangiles soit par de fréquentes homélies des pasteurs, soit par la puissante influence d'une éducation toute évangélique, qu'ils ne pouvaient lire le texte sacré, sans en trouver aussitôt l'explication dans leur souvenir. Maintenant que peu de chrétiens possèdent cette science vive et profonde des Évangiles, il est aisé de comprendre qu'il y aurait beaucoup d'inconvénients et peu d'avantages à mettre le texte sacré seul entre les mains de tout le monde.

Ces considérations ont déterminé le traducteur à accompagner les Évangiles de notes courtes et substantielles et à donner le tout dans un format portatif et peu coûteux. Le texte sacré est précédé d'un abrégé de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ où sont placés suivant l'ordre chronologique, par une exacte concordance les faits des quatre Évangiles. Vient ensuite le texte dans l'ordre de la Vulgate. Les chapitres sont divisés en alinéas avec des sommaires traduits de la Vulgate. Les notes et réflexions se trouvent au bas des pages. La plupart sont terminées par l'indication abrégée de la source d'où elles sont tirées, sinon quant à l'expression, du moins quant au sens. Enfin le volume se termine par diverses tables indiquant les Évangiles qui se lisent à la messe pour toute l'année, puis les paraboles et les miracles du Sauveur. La nouvelle traduction avait été approuvée en première édition, par Mgr Guérin, évêque de Langres, qui l'avait trouvée « entièrement conforme à la saine doctrine .. très propre à former et à entretenir l'esprit chrétien et comme pouvant être très utile dans les écoles, dans les catéchismes de persévérance, dans les familles, pour y propager la connaissance et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour attacher les esprits et les cœurs à Celui qui est la voie, la vérité, et la vie. » La seconde édition a été approuvée canoniquement par Mgr l'archevêque de Bourges.

Nous avons consacré plusieurs jours à comparer cette nouvelle traduction au texte de la Vulgate. Autant nous avons été mécontent de la

traduction de M. Lasserre, autant nous sommes heureux du travail de M. Rambouillet. On peut le lire en toute confiance. Il est partout un interprète exact du texte, un écho scrupuleusement fidèle des enseignements de la tradition. Cette traduction est irréprochable et au-dessus de toute critique

B. C.

PSYCHOLOGIE, par ANTONIO ROSMINI SERBATI, traduit de l'italien sur la nouvelle édition, par E. SEGOND, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au collège Stanislas Tome I^{er}, in-8° de LXXX-436 pages. Prix : 7 fr. 50

La congrégation du Saint-Office vient de condamner quarante propositions extraites des œuvres posthumes de Rosmini. La traduction des ouvrages que le célèbre philosophe a publiés de son vivant ne vient pas moins fort à propos, et il faut remercier M. E. Segond de l'avoir commentée, en souhaitant qu'il l'achève bientôt avec le même succès. Les grands penseurs, tels que Rosmini, ne se contentent pas d'aborder et d'éclairer d'un jour nouveau les questions les plus hautes et les plus ardues, ils se font remarquer surtout par l'unité qu'ils mettent dans leur pensée. Chez eux, tout se tient, tout s'enchaîne; les conceptions ne sont pas distribuées par groupes indépendants; elles s'appellent les unes les autres et forment un tout organisé. La psychologie ne contient pas les erreurs considérables qui ont été si justement proscrites, mais il n'est pas nécessaire de faire de grands efforts d'attention pour y découvrir le germe de ces erreurs. Non que la psychologie rosminienne conduise nécessairement à la théosophie qui a été si justement frappée, car cette théorie n'est qu'une forme du panthéisme; elle peut seulement y conduire; elle y conduira un esprit ardent qui s'avance sans explorer soigneusement son chemin. Ce fut le cas de Rosmini, intelligence puissante, curieuse et aventureuse, admirable quand il s'agit d'analyser et de pousser dans l'inconnu, mais très peu sûre et peu clairvoyante quand il s'agit de juger sainement ce qu'elle croit découvrir. S'il fallait le définir en deux mots, peut-être dirions-nous qu'il fut éminent dans l'analyse et médiocre dans la synthèse. Du reste, la connaissance de la théologie lui fit évidemment défaut. Pieux et dévoué à l'Église comme il l'était, jamais il n'eut écrit la plupart de ses propositions condamnées s'il en eut soupçonné la portée théologique.

Le présent volume est le premier de la *Psychologie* et a pour objet l'essence de l'âme. « Les doctrines dont se compose la Psychologie, dit Rosmini, peuvent se distribuer convenablement en trois parties, qui traitent : de la nature de l'âme, du développement de l'âme, et des destinées de l'âme. » C'est la première seulement que le traducteur donne

aujourd'hui au public. Certes tout n'est pas à louer dans cette longue et profonde étude; nous conseillons même aux intelligences nouées (dont le nombre est plus considérable qu'on ne soupçonne parmi les amateurs de philosophie) de ne point y toucher; mais les autres y trouveront, non sans profit, une foule d'aperçus originaux, d'idées peu communes, de ces pensées qu'on appelle maintenant suggestives, tout cela fondu, harmonisé dans une théorie générale fortement imaginée, car nous ne voulons pas dire conçue : la part du vraisemblable, du douteux, du faux même y est trop grande pour qu'on puisse sagement attribuer l'ensemble à la raison, en dépit d'un grand appareil de logique et de l'assurance du logicien.

Nous ne voulons pas entrer dans le détail. Nous ferons seulement remarquer, à titre de curiosité, que Rosmini soutient à sa manière le transformisme et les générations spontanées. C'est une conséquence de ses idées sur les éléments matériels. Pour lui « les premiers éléments » sont déjà doués « de vie ». La raison de ce fait est une conséquence de la nature de l'être; car « si les éléments n'avaient pas le sentiment, ils n'auraient pas une existence propre, mais seulement une existence extra-subjective, relative à un autre sujet (p. 287). » L'organisation de l'animal et son évolution n'est qu'une manière d'ordonner les conditions du sentiment.

J. DE B.

UN HOMME LIBRE, par MAURICE BARRÈS. Un volume in 12

Prix : 3 fr. 50

Mon cher Wattelier,

Je suis horriblement vexé, vous m'entendez? Je viens de recevoir un terrible camouflet, à cause de votre *Homme libre*; et cela ne m'amuse pas. Au reste, voici la chose :

Mercredi dernier, je suis allé au Café de la Comédie, place Centrale, à 4 heures 32 minutes, j'étais en avance, vous m'entendez? J'attendais le lieutenant vicomte de Beautranchet, le seul officier intelligent du régiment, parce que tous les autres sont à l'école de guerre ; au reste, il se présente, cette année, et sera sans doute reçu l'année prochaine, n'étaient ses opinions sur la politique. Beautranchet est arrivé à 4 heures 53 minutes ; il était en retard ; je ne lui ai rien dit à ce sujet, (vous m'entendez?) parce qu'il avait peut-être ses raisons : il est jeune, n'est-ce pas, en activité ; moi, je suis en retraite.

Mais je lui ai dit, parce que c'est un garçon d'avenir, qui ne fume pas,

qui ne boit pas, un officier moderne, avec qui, néanmoins, j'aime à causer en sirotant :

— Avez-vous lu *Un Homme libre* de M. Maurice Barrès? Cela, c'est un livre, trois cents pages!.....

Beautranchet qui s'imaginait que j'allais lui proposer une partie de dominos, suivant la coutume, a paru interloqué, vous m'entendez ?

Je lui ai répondu poliment que ce livre était la dernière œuvre d'un homme de lettres des plus distingués, décadent, mais encore un peu inconnu ; et j'ai ajouté :

— Je vous demande votre opinion, mon cher lieutenant, parce que, moi, je n'y ai rien compris !

— Cela m'étonne, m'a-t-il dit, avec la grâce qui le caractérise ; car au régiment, vous ne passiez pas pour une bête... ..

(Cela, c'est absolument exact ; mais depuis que je suis réserviste, dans la territoriale, voilà la question : vous m'entendez?)

— Vous êtes dans le vrai, ai-je répondu ; et cela ne me surprend pas que les camarades aient conservé de moi ce souvenir aussi juste que justifié ; car enfin, mes états de service sont là, au ministère ; et cela ne se passe pas au bleu, des états de service ; ce n'est pas comme une affaire de fonds secrets, vous m'entendez ?

— Eh bien ! l'avez-vous, cet *Homme libre*, m'a dit Beautranchet, avec son aimable sourire.

— Le voilà !... Et j'ai retiré le bouquin de la poche gauche de ma redingote, parce que je mets mon portefeuille dans la poche droite, généralement.

— Très bien ! mon commandant, je lirai cela.....

Le lendemain, Beautranchet, par extraordinaire, fut exact ; moi aussi, par habitude. Et voici ce que me dit ce jeune homme remarquable :

— Si vous n'avez pas oublié le grec, commandant, vous vous souvenez du *Gnoti Séauton* ; si vous avez conservé souvenance du latin, vous savez ce que signifie le *nos ce te ipsum* ; si vous vous en tenez au français vulgaire, vous n'ignorez pas le *connais-toi toi-même*... Eh bien ! voilà !.....

— Alors, c'est une étude de *connais-toi toi-même* ?

— Oui, c'est ce que nous appelons de l'égotisme

— Je n'y suis pas du tout.....

— M. Maurice Barrès est un égotique ; son livre est une œuvre puissante, dans la note psychique. Que cherchons-nous ? La vérité. Où la trouver ? en soi !... Donc, l'auteur s'est étudié, a cherché, a trouvé.....

— Quoi, ai-je murmuré, palpitant... (J'y étais de moins en moins.)

— L'essence exacte de *l'Homme libre* !.....

Et je suis demeuré stupide, vous m'entendez ?

— Alors, je n'y ai rien compris, dites-vous, me suis-je exclamé.....

— Mais si, mon commandant, vous aviez mal lu....

Et je suis rentré dans mon casernement et j'ai mis mes besicles, quoique horriblement vexé, vous me comprenez ? Voici mon appréciation définitive, revue et corrigée, mais seule et unique édition :

Le bouquin est divisé en trois chapitres : *En état de grâce, l'Église militante, l'Église triomphante*... Je ne sais pas du tout ce que l'Église vient faire là-dedans... Or, l'auteur a un ami, qui s'appelle Simon : ce n'est pas Simon l'apostat, ni le duc de Saint-Simon ; ce n'est pas non plus Simon le Cananéen, l'un des douze apôtres ; encore moins Simon Macchabée : serait-ce Jules Simon ?... Je ne le crois pas ; c'est un Simon tout court, un vrai copain. Ils s'en vont tous les deux à Jersey, à Saint-Germain-en-Laye, en Lorraine (dans une vieille abbaye abandonnée), en Italie, fuyant leurs semblables et s'efforçant de développer leurs facultés sensationnelles. Ils font même des examens de conscience sur leurs manies et des méditations calquées sur celles des maîtres de la vie spirituelle. Je le répète : je n'y ai rien compris, vous m'entendez ? Je suis vexé.

Mais ce que je voudrais bien savoir, au fait, c'est ceci : quels sont donc les malins qui trouveront la clef de ce rébus ?.. Moi, qui vous écris, j'ai fait une campagne dans les devinettes du *Gaulois*, et j'ai été cité au rapport.

Cela me console : je ne suis pas encore, peut-être, complètement ramolli ; mais c'est égal, je le répète lâchement, je suis horriblement vexé, vous m'entendez ?

Bien affectueusement à vous.

A.-JEAN DUPONT.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANNE, DUC DE MONTMORENCY, connétable et pair de France, sous les rois Henri II, François II et Charles IX, par Francis Decrue, docteur es lettres, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-8°, avec fac-similé d'autographe. Prix : 8 fr.

A TRAVERS LA POLITIQUE, par Jules Delafosse, membre de la Chambre des députés. Un vol. in-18 Jésus de viii-342 pages. Prix : 3 fr. 50

BOUCHES CLOS, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

CONGRÉGATION (la), 1801-1830, par M. Geoffroy de Grandmaison. Préface par M. le comte Albert de Mun. Un vol. in-8° de xxiv-411 pages. Prix : 7 fr. 50

CONTEMPORAINS (les), études et portraits littéraires, par Jules Lemaitre ; 4^{me} série (Sten-

dhal, Baudelaire, Mérimée, Barbey d'Aurevilly, Paul Verlaine, Victor Hugo, Lamartine, G. Sand, Taine et Napoléon, Sully-Prudhomme, Alphonse Daudet, Renan, Zola, Paul Bourget, Jean Lahor, Grosclaude). Un vol. in-18 Jésus de 347 pages. Prix : 3 fr. 50

CONTES CHINOIS, par le général Tcheng-Ki-Tong. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

CONTES RUSSES, traduits par Xavier Marmier, de l'Académie française. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

COUSINE ESTHER (la), par M. Maryan. Un vol. in-12. Prix : 2 fr.

PARIS EN 1793, par Albert Babeau, ouvrage illustré de 96 gravures et photographies d'après les estampes de l'époque. Un vol. in-18 de 529 pages. Prix : 5 fr.

DE DANTE A L'ARÉTIN, la société italienne de la Renaissance par Lefebvre Saint-Ogan. Un vol. in-18 Jésus de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES INÉDITES DE VICTOR-HUGO, Drame. Les Jumeaux, Ami Robsart. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix : 6 fr.

DAVID ROI, PSALMISTE, PROPHÈTE, avec une introduction sur la nouvelle critique, par M. Meignan, archevêque de Tours. Un vol. in-8° de 568 pages. Prix : 7 fr. 50

DEUX SŒURS, par André Theuriot. Un vol. in-18 Jésus de 309 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCIPLE (le), par Paul Bourget. Un vol. in-18 Jésus de xii-369 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCOURS DE MGR BOUGAUD précédés d'une notice biographique par M. l'abbé F. Lagrange, chanoine à Paris. Un vol. in-8° avec portrait. Prix : 7 fr. 50

DOC DE PENTHIEVRE (le), Mémoires de dom Courdemanche, documents inédits sur la fin du xviii^e siècle, par Etienne Allaire. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

FEMMES DES TUILERIES (les), la duchesse de Berry et la Vendée, par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-18 Jésus de 356 pages. Prix : 3 fr. 50

FOU D'AMOUR, par Ch. d'Héricault. Un vol. in-18 Jésus de iv-292 pages. Prix : 3 fr. 50

FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME (la), deuxième partie : les usages et les mœurs, par le vicomte de Broc. Un vol. in-8° de 552 pages. Prix : 7 fr. 50

GUERRE DE DEMAIN (la), grand récit patriotique et militaire, par le capitaine Danrit. Édition illustrée par P. Cousturier. Deux volumes grands in-8°, t. I, p. 1 à 256 ; t. II, p. 257 à 480. Prix : 6 fr.

FRANCE DU CENTENAIRE (la), par Édouard Goumy. Un vol. in-18 de viii-388 pages. Prix : 3 fr. 50

GUERRE ET LA SOCIÉTÉ (la), par le général Jung, gouverneur de Dunkerque, commandant supérieur de la défense. Un vol. in-8° de 342 pages. Prix : 6 fr.

HENRIETTE, par François Coppée. Un vol. in-18 Jésus de 201 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE, par Julien Tiersot. Un vol. grand in-8° avec musique. Prix : 12 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE, par M. J.-A. Petit, le second Empire. Tome XII et dernier. Un vol. in-8° de 590 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRE DE SAINT-VINCENT DE PAUL, par Mgr Bougaud, évêque de Laval. Deux vol. in-8° avec deux portraits. Prix : 15 fr.

JEUNE HOMME CHRÉTIEN (le), par F. Hervé-Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers. Un vol. in-12. Prix : 2 fr.

JOURNAL DE LA CAMPAGNE D'ITALIE, par le comte d'Hérissou. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

JOURNAL DES PRISONS DE MON PÈRE, DE MÈRE ET DES MIENNES, par M^{me} la duchesse de Duras née Noaille. Un vol. in-18 Jésus de 329 pages. Prix : 3 fr. 50

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS pendant la Révolution française (année 1789), par M. Monin, docteur ès lettres, professeur au collège Rollin, Ephémérides, grands événements et détails caractéristiques, sentiments et mobiles de la population, la vie nationale et la vie parisienne il y a cent ans. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LETTRÉS DU DUC D'ORLÉANS, publiées par ses fils le comte de Paris et le duc de Chartres, avec un portrait en héliogravure d'après Alfred de Dreux. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LETTRÉS DE LORD BRACONSFIELD A SA SŒUR, traduites avec introduction, notices historiques et notes et précédées d'une étude sur lord Braconsfield et le parti tory, par Alexandre Dehaye, de la Société de législation comparée. Un vol. in-12 de 467 pages. Prix : 3 fr. 50

LETTRÉS D'UN JEUNE OFFICIER A SA MÈRE,

1803-1814, par Charles-A. Faré. Un vol. in-8° raisin renfermant eaux-fortes. Prix : 6 fr.

MAMAN CAPITAINE, par Victor Fournel. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

MARIAGES DE JACQUES V (les), par Edmond Bapst, secrétaire d'ambassade. Un vol. in-8° de 342 pages. Prix : 7 fr. 50

MAÎTRES DE LA CRITIQUE AU XVII^e SIÈCLE (les), Chapelain, Saint-Evremond, Boileau, La Bruyère, Fénelon, par Auguste Bourgoïn, docteur ès lettres. Un volume in-12 de 353 pages. Prix : 3 fr. 50

MA VOCATION, par Ferdinand Fabre. Un vol. in-18 Jésus de 453 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES DES AUTRES (les), par Jules Simon. Un vol. in-18 illustré. Prix : 3 fr. 50

MENSONGES DE L'HISTOIRE (les), 3^e série (L'Antipape Félix, La Conquête de la Chypre et de la Maison de Savoie, la première ambassade de Bayard, les collaborateurs de Christophe Colomb, Histoire d'un archevêque, la Jeunesse de Richelieu, Philippe II, Antonio Perez et l'Inquisition), par Charles Buet. Un vol. in-8° de 255 pages avec gravures. Prix : 2 fr. 50

MONSIEUR DUPANLOUP ET LA LIBERTÉ, sa vraie doctrine, par M. l'abbé Chapon, chanoine honoraire d'Orléans. Un volume in-12. Prix : 4 fr.

MYSTÈRE DU SANG (le), chez les Juifs de tous les temps, par Henri Desportes, préface d'Edouard Drumont. Un volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

NOTES ET SOUVENIRS SUR L'ABBÉ PETIT, chanoine, vicaire général, chancelier de l'archevêché de Paris, mort à Jérusalem le 11 octobre 1888, par l'abbé Tapie, directeur du petit séminaire de Paris. Un vol. in-12 de viii-302 pages et portrait. Prix : 3 fr. 50

POLITIQUE ISRAËLITE (la), par Kimon. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PROFES ÉTRANGERS, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

RETRAITES PASTORALES ET DISCOURS DIVERS, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, publiés par un prêtre de la communauté de Saint-Sulpice. Deux vol. in-12 de 1,116 pages. Prix : 7 fr.

ROIS DE LA RÉPUBLIQUE (les), histoire des Juliverties. Troisième partie : l'Infamie, par Auguste Chiriac. Un volume in-18 Jésus de ix-305 pages.

SECRETS DES BONAPARTE (les), par Ch. Vauroy. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SIX MOIS AUX INDES, chasses aux tigres, par le prince Henri d'Orléans. Un vol. in-18 Jésus de ii-392 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS D'UN OCTOGÉNAIRE PARISIEN tour à tour citoyen de Lyon et de Lille, par A. de Berne. Un vol. in-8° de 663 pages. Prix : 8 fr.

SOUVENIRS SUR LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION, par le général comte de Rochemouart, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre I^{er} commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits publiés par son fils. Un vol. in-8° orné de deux portraits. Prix : 7 fr. 50

THÉÂTRE CONTEMPORAIN (le), par J. Barbey d'Aurevilly. Tome III. Un volume in-18 Jésus de 363 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE COLONIE FÉODALE EN AMÉRIQUE, L'Acadie (1604-1821), par Rameau de Saint-Père. Deux vol. in-18 Jésus. Tome I, xxxii-365 pages, tome II, 429 pages et carte. Prix : 8 fr.

UNE GRANDE DAME DANS SON MÉNAGE au temps de Louis XIV, d'après le journal de la comtesse de Rochefort, 1689, par Charles de Kibbe. Un vol. in-18 Jésus de 384 pages. Prix : 3 fr. 50

UN HOMME LIBRE, par Maurice Barrès. Un vol. in-18 Jésus de 200 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE NIECE D'AMÉRIQUE, par M. Maryan. Un vol. in-18 Jésus de 307 pages. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque des mères de famille)
UNE RELIGION SECRÈTE, par Louis Baume. Un vol. in-16 de 152 pages. Prix : 2 fr.

Le Gérant : F. WATTELLIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

**LA RÉFORME ET LA POLITIQUE FRANÇAISE EN EUROPE
JUSQU'A LA PAIX DE WESTPHALIE**, par le VICOMTE DE MEAUX.
Deux volumes in-8° de vii-569 et 691 pages. Paris, 1889. Prix : 15 francs

Cet ouvrage est de ceux qui resteront : il sera dans toutes les bibliothèques sérieuses. L'époque à laquelle il est consacré est des plus importantes dans l'histoire moderne : elle a péniblement préparé la paix de Westphalie.

La guerre de trente ans tient ici une très large place. Le premier volume en facilite l'intelligence en exposant, avec autant d'érudition que de clarté, la situation intérieure, depuis la Réforme jusqu'à la mort de Henri IV, 1° des États protestants : l'Angleterre, les États scandinaves, les Pays-Bas, l'Allemagne hérétique ; 2° des États catholiques : l'Espagne, l'Italie, la Pologne et l'Allemagne orthodoxe.

Cette connaissance intime des puissances belligérantes est nécessaire pour l'intelligence des péripéties de la guerre de trente ans, à laquelle est consacrée la majeure partie du second volume.

L'auteur a su mettre en œuvre, avec le talent qu'on lui connaît, les trésors de documents qui manquaient à ses devanciers, comme il le dit fort bien : « Tandis que la France oubliait ses anciens triomphes et la politique qui les lui avait valus, l'Allemagne, avec un ressentiment amer, ravivait le souvenir de ses désastres. De la Bohême au Danemark, toutes les chancelleries ont livré leurs secrets, tous les champs de bataille ont été fouillés, tous les héros de la grande tragédie, tirés de leurs tombeaux. Pour diriger la troupe des travailleurs, en éclairant de haut le terrain qu'ils exploraient, un vrai maître, Ranke, est demeuré, durant trois quarts de siècle, infatigable à Berlin.

« Du côté des catholiques, les uns ont pris parti pour la maison de Bavière, les autres pour la maison d'Autriche, et ces deux vieilles maisons ont rencontré, dans les érudits de nos jours, des historiens épris de leur gloire. En ce moment enfin, Mgr Janssen instruit le procès de la Réformation, et lui demande compte de la longue ruine de sa patrie. »

Quant aux sources françaises, il y a d'abord les Mémoires si précis, si complets du cardinal de Richelieu, et, pour en contrôler l'exactitude, une collection déjà énorme de documents authentiques publiés surtout dans ces derniers temps. L'auteur a encore enrichi ce trésor historique par ses patientes recherches au dépôt des archives des Affaires étrangères. Il s'est attaché avec un soin particulier aux questions religieuses, souvent traitées trop légèrement. Il a compulsé les correspondances de nos négociateurs, et pour apprécier à leur juste valeur les plaintes fréquentes qu'elles renferment contre la cour de Rome et sa politique, il a consulté les Archives romaines et confronté les lettres de nos ministres avec les lettres des ministres et des envoyés du Saint-Siège.

On a généralement une idée bien incomplète des difficultés que cette époque de troubles opposait à l'établissement d'une paix solide, entre ceux que séparaient les dissentiments religieux. D'un autre côté, les catholiques étaient loin de se montrer assez dociles aux enseignements du Saint-Siège qui venait d'approuver et de confirmer la véritable Réforme, définie par le Concile de Trente. On verra avec intérêt, comment les sages avis de conciliation et de tolérance, émis par le savant et pieux jésuite Canisius, présentés et soutenus à Rome par le général de l'Ordre, François de Borgia, triomphèrent des répugnances de Pie V, et amenèrent, en même temps, la reconnaissance de la paix de religion et l'introduction du Concile de Trente et de ses canons en Allemagne (pp. 285 à 289. Tome I^{er}). On peut aussi, pour apprécier l'excellent esprit et le tact de l'auteur, ouvrir le même volume à la page 557 : on y verra, développé, avec une netteté remarquable, « le grand dessein de Henri IV ».

Le second volume s'ouvre par un chapitre consacré à l'illustre et puissante Compagnie de Jésus dont l'auteur admire l'esprit et les travaux. Une étude sur les nouvelles congrégations, l'Épiscopat, l'esprit chrétien de la société laïque et l'exposé de la naissance du jansénisme qui fut « à l'insu de ses auteurs un calvinisme amoindri et dissimulé » complète ce remarquable chapitre.

Le suivant a pour objet l'exposé de la grande question des rapports de l'Église et de l'État. On lira avec intérêt l'analyse des délibérations des Assemblées du clergé et des États Généraux, qui devaient être les derniers jusqu'à ceux de 1789. Alors, c'est le Tiers-État qui refuse toute délibération en commun avec les deux autres Ordres, et qui se montre plus royaliste que le roi.

Le troisième chapitre est consacré aux révoltes des protestants qui amènent le siège de La Rochelle et la Paix d'Alais.

Les sept chapitres suivants sont consacrés à tout ce qui se rapporte à la guerre de Trente ans et au Traité de Westphalie qui en fut le résultat. C'est ce traité qui avait réuni l'Alsace à la France, et qui, en assurant l'indépendance des petits États de l'Allemagne, nous donnait, de ce côté, une sécurité parfaite. Partagée entre cette multitude de petits souverains la puissante race allemande occupait le centre de l'Europe, sans menacer les nations voisines. Napoléon III a détruit cette garantie, en s'obligeant à favoriser la formation de l'unité allemande au profit de la Prusse : c'est dans le pacte secret juré en présence de Mazini, que Napoléon III fit ce serment fatal, en même temps que celui de la destruction du pouvoir temporel du Pape par la formation de l'unité italienne au profit de la Maison de Savoie. Par ce marché doublement criminel Napoléon s'assura l'appui et le concours des loges maçonniques ; le lendemain par ses démarches auprès de *l'Univers* il se conciliait les suffrages des catholiques : c'est comme cela qu'on organise un plébiscite.

M. de Meaux fait ressortir le caractère tout séculier de ce Traité de Westphalie, où se trouvèrent tranchées tant de questions religieuses qui réclamaient l'intervention du Saint-Siège. Il blâme Richelieu et Mazarin dont les procédés ont pu contribuer à empêcher les Papes d'entrer alors dans la voie des négociations que plus tard ils entamèrent avec les États protestants. Le mal dès lors était consommé : les États protestants formaient la moitié de l'Europe ; il y avait des sacrifices nécessaires à régler. L'Autriche n'agit qu'après avoir pris l'avis de ses théologiens qui déclarèrent que, dans l'extrémité où il se trouvait, l'empereur avait le droit de séculariser les biens ecclésiastiques, et, s'il faut en croire les archives de Vienne, « le Nonce lui-même n'estimait pas, en conscience, pouvoir condamner cette doctrine (1) ».

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne pouvait imaginer « une extrémité » plus regrettable. Henri IV sut la pressentir, et il l'aurait fait éviter, si sa vie n'avait point été prématurément tranchée par le couteau de Ravallac ; car, au témoignage du protestant Sully, il entra dans son « grand dessein » de faire reconnaître les Pontifes romains, même par les États protestants, « arbitres des différends entre les potentats et les peuples », et de leur déférer la présidence de « la République chrétienne ».

Comme nous le disions en commençant, et comme nous avons essayé de le faire entrevoir à nos lecteurs, cet ouvrage est un de ceux que les hommes sérieux liront avec plaisir et profit. Il serait bien à désirer que

(1) Ch. Koch. *Ferdinand III*, tome II, pages 188 et suivantes

les écrivains du journalisme dont l'action est si grande sur l'opinion publique, et le bagage scientifique si léger, pussent s'astreindre à puiser dans ces livres consciencieusement élaborés, des idées exactes et saines sur l'histoire du passé, qui est souvent le meilleur guide pour nous diriger au milieu des difficultés du présent et des incertitudes de l'avenir.

ERNEST AIMÉ.

LA FRANCE DU CENTENAIRE, par ÉDOUARD GOUMY. Un volume in-12 de n-388 pages Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

L'auteur est un partisan aveugle de la *Révolution*. Sans tenir aucun compte des faits historiques, sans s'inquiéter des ruines accumulées par cette fatale révolution, organisée par la franc-maçonnerie et imposée à la nation par la Terreur, malgré la démonstration de la banqueroute qu'elle a faite à toutes les promesses de son programme, M. Édouard Goumy proclame que l'attentat par lequel les députés, foulant aux pieds leurs mandats, ont jeté la France dans l'anarchie d'abord, puis sous le despotisme, « fut très légitime ».

C'est en vain que Mounier a fait son *mea culpa* du criminel serment du jeu de Paume; c'est en vain que Malouet a démontré, en enregistrant les faits, que dès le mois de juin 1789, tout avait été l'œuvre d'une bande de factieux appuyée par une armée de galériens, de gens sans aveu et de filles perdues; c'est en vain que M. Taine, dépouillant les archives, a reconnu avec stupeur que la Révolution avait été, dès le début, dès 1789, l'œuvre de la faction jacobine dont l'armée se composait « d'hommes du ruisseau et de filles du trottoir ». Tout cela pour M. Édouard Goumy, s'efface devant la vieille légende du libéralisme menteur.

Non seulement il néglige les témoignages historiques accumulés dans cette seconde partie du XIX^e siècle; mais il invente des documents de sa façon. Ainsi, pour lui les cahiers de 89 exigeaient l'abolition des trois ordres; tandis que, même après avoir usurpé le titre d'*Assemblée nationale*, le Tiers État songeait si peu à l'abolition des deux autres ordres, qu'il disposait leur place distincte dans la salle provisoire qu'il adoptait.

D'ailleurs, ce grand attentat de lèse-Majesté et de lèse-Nation, par lequel ils s'érigèrent en *Assemblée nationale*, n'a pas été voulu, mais subi par le Tiers État. Les Mémoires de Malouet établissent formellement qu'une majorité imposante repoussait ce premier pas dans la carrière révolutionnaire, ce premier acte de révolte contre la volonté de la nation, formulé dans les cahiers. Malouet raconte au long par quelles manœuvres de Terreur la bande jacobine qui hurlait les menaces de mort dans les

tribunes et à la porte, réduisit, du jour au lendemain, cette majorité à 90 ; quatre-vingt-dix hommes assez énergiques pour braver la mort et exposer leur femme et leurs enfants à être égorgés : on ne les trouverait plus aujourd'hui.

Ceci n'est point de l'hyperbole : le sang coula bientôt, et le carnage dans les campagnes, l'incendie des châteaux, les égorgements, les scènes de cannibales épouvantèrent la France, dès la fin du mois de juillet 1789.

L'auteur parcourt l'histoire de France avec une érudition qui paraît puisée dans la lecture du *Constitutionnel* et du *Temps*, bien plus que dans les Mémoires des témoins et des acteurs, ou dans les Archives. Le dépouillement consciencieux qui en a été fait par M. Taine semble lui être absolument inconnu.

Il ignore tout à fait qu'en 1799, comme le reconnaît Bonaparte lui-même, toute la France (sauf la queue du jacobinisme) était royaliste. Il ne sait pas non plus qu'alors, spontanément, le culte catholique était rétabli dans quarante mille communes. C'est encore Bonaparte qui le reconnaît formellement, dans son fameux discours aux curés italiens, avant la bataille de Marengo.

Écrivain bon enfant, sans aucun principe ni politique, ni religieux, ayant vaguement une habitude de scepticisme voltairien, mais disposé à une certaine tolérance des pratiques religieuses, vieilles habitudes qu'il croit imprudent et de mauvais ton de vouloir contrarier, il blâme le zèle maçonnique des inventeurs de l'école sans Dieu, et des hautes études imposées aux jeunes filles, qu'on rend incapables d'être mères pour en faire des doctresses sans emploi. Il réprouve aussi la loi militaire destinée uniquement à jeter les séminaristes dans les orgies de la caserne, pour les forcer d'aller au cabaret et de là ailleurs, comme le dit gaiement M. Dreyfus.

Il n'est ni monarchiste, ni radical, ni bonapartiste ; il échappe même à l'épidémie boulangiste. Son utopie est de persuader aux chrétiens conservateurs, à la masse des honnêtes gens, d'organiser, sous le patronage de M. Carnot, une république anodine qu'on ferait acclamer par le suffrage universel, aux prochaines élections.

Il y a, dans ces pages fantaisistes, plusieurs aveux importants qui pourront servir à démontrer aux esprits prévenus la nécessité de la monarchie pour le salut de la France.

ERNEST AIME.

LE PRINCE NEKHLILOUDOW. par le COMTE TOLSTOÏ. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Juger l'œuvre d'un littérateur russe, selon la méthode française, nous paraîtrait être une forte erreur. Quel que soit le sujet traité par un romancier de notre nation, la critique pourra toujours déterminer une thèse plus ou moins discutable, et surtout plus ou moins morale. L'un dépeindra un ou plusieurs vices, l'autre racontera l'histoire d'une passion ; celui-ci cherchera à peindre un caractère, celui-là se bornera à reproduire le récit d'un crime. Un écrivain russe, et notamment le comte Tolstoï, regarde simplement autour de lui, prend un individu comme type et décrit son bonhomme, sans se préoccuper de la conclusion : le roman n'affecte plus les allures d'une thèse, encore moins d'une histoire ; c'est une étude, la présentation d'un sujet ; c'est de la dissection, et après que le cadavre a été bien fouillé, bien travaillé, l'auteur vous dit : Vous avez vu la maladie, n'est-ce pas ? Eh bien ! cherchez le remède !.....

Le prince Nekhlioudow a fait toutes ses études à l'université ; et, au lieu de se faire nihiliste, il entreprend de faire le bonheur de ses serfs. Mais les serfs, qui n'ont pas reçu — les bienfaits de l'instruction — se trouvent très heureux tels qu'ils sont, et n'ont nulle envie d'échanger leur sort contre une vie meilleure. Quand le prince s'offre à leur faire construire des maisons confortables, les autres sont très étonnés, très ennuyés ; et après maintes hésitations répondent : « Eh ! petit père, Votre Excellence, ici, c'est un endroit animé. Nous avons une route, nous avons un étang où la baba peut laver le linge et où les bêtes vont boire ; tout ce qui est nécessaire au moujik se trouve ici : l'aire pour battre le blé, les potagers que nos parents ont cultivés... Nos grands-pères, nos pères ont rendu ici leur âme à Dieu. J'y voudrais aussi finir mon siècle ; c'est tout ce que je demande à Votre Excellence. Si votre bienveillance m'aide à réparer mon izba, nos désirs seront satisfaits, Votre Excellence ; sinon, nous achèverons tout de même notre siècle en cette ruine. Nous prierons Dieu pour toi toute notre vie, mais ne nous chasse pas de notre nid, mon petit père !... » Il en est ainsi des autres, qui ne veulent changer aucune de leurs habitudes, ni améliorer leur condition, autrement qu'à leur fantaisie, et suivant la coutume de leurs pères.....

Que fera le prince ? Un auteur français aurait poursuivi son idée et développé sa thèse : le prince aurait au moins tenté de réaliser ses projets ; il aurait triomphé ou succombé à la peine ; mais enfin, il aurait agi et suivi son plan. De là un intérêt quelconque pour le lecteur : le plan eût été bon

ou mauvais, discutable ou excellent ; mais enfin l'action eût suivi son cours régulier. Le comte Tolstoï ne s'occupe pas de cela : son prince qui paraît n'avoir fait qu'une seule tentative pour le relèvement matériel et moral de ses serfs, ne poursuit pas plus longtemps son œuvre et s'en va... en Suisse.

Là encore, la société lui paraît aussi ridiculement organisée qu'en Russie : ce brave prince, logé dans un des meilleurs hôtels de Lucerne, entend dans la rue un chanteur qui, né dans le canton d'Argovie, s'est fait une spécialité dans le genre tyrolien, et rendrait, comme violoniste, des points à feu Paganini. Il va chercher cet artiste ambulant, le fait asseoir dans le salon du Schweitzerhof, lui offre le champagne et trinque avec lui ; quoique le grand artiste vienne de passer son hiver en prison. Les voyageurs prennent mal cette fantaisie moscovite ; le portier intervient, le gérant se fâche, le faux tyrolien déguerpit et le prince se livre à un dithyrambe contre les inégalités sociales ! « De quel droit renvoyez-vous cet homme ? Parce qu'il est mal vêtu ! Pourquoi m'accueillez-vous avec respect, moi ? Parce que je suis bien habillé ! Mais tous les hommes sont égaux, non seulement dans une République, mais dans le monde entier ! La voilà, l'égalité ! Elle est dégoûtante, votre République !... » etc., etc. (Celle-là n'est pas la seule.) Et quand le prince a bien expectoré ses théories sociales, il retourne en Russie.

Il est évident qu'un auteur français eût fait profiter le prince de l'expérience acquise en ses voyages et tâché de tirer une conclusion conforme à ses prémisses : n'oublions pas qu'il s'agit d'un grand seigneur instruit, d'une intelligence reconnue, et qui s'est donné pour mission de régénérer le monde par l'élévation spirituelle des humbles. Eh bien ! le prince s'installe dans un tripot, se met à jouer et à boire, perd sa fortune, vend ses terres avec ses serfs ; et quand il est bien abruti, bien vidé, il se fait proprement sauter le peu qui lui reste de cervelle....

Et puis, après ? Que me fait l'histoire de ce fou ? Veut-on me prouver que tous les grands seigneurs russes sont incapables de toute énergie, de toute puissance civilisatrice ou même réformatrice ? Veut-on me démontrer que les moujiks sont indignes de tout intérêt, de toute pitié ? Non, n'est-ce pas ? Veut-on me divertir ? En ce cas, donnez-moi un récit ayant un intérêt, une conclusion, un but.

On me dit que le comte Tolstoï vient de publier *le Chant du cygne* ; voilà une bonne nouvelle : le cygne chante et se tait dans la nuit éternelle... Que le comte Tolstoï vive encore de longs hivers, soit : mais qu'il délaisse la littérature pour le nihilisme, comme je ne suis pas Russe, je n'y verrais aucun inconvénient.

MAURICE PUJOS.

LE XIII^e SIÈCLE ARTISTIQUE, par M. LECOY DE LA MARCHE, professeur aux facultés catholiques de Paris. Grand in-8o jésus de 430 pages, illustré de plus de 190 gravures dans le texte. Prix broché : 5 francs

S'il est vrai, selon la maxime de Carnot, qu'il y ait beaucoup à apprendre, même dans la conversation d'un cordonnier, quand on le fait parler de sa spécialité, rien ne peut être plus agréable et aussi instructif, que d'écouter M. Lecoy de la Marche, parlant du XIII^e siècle. Que ne nous a-t-il pas révélé déjà sur cette brillante époque dont il connaît le tout mieux que les contemporains de saint Louis : il nous en a dit les us, les coutumes, les exploits ; il nous a fait entendre ses prédicateurs, ses hommes de loi et ses bourgeois ; dernièrement, il l'étudiait au point de vue littéraire, et chacun des chapitres de ce livre nous apportait plus d'une surprise ; cette fois, c'est du XIII^e siècle artistique qu'il s'agit.

M. Lecoy de la Marche ne prétend nullement avoir découvert la Sainte-Chapelle, le portail de Reims, les nefs d'Amiens, ou les vitraux de Chartres. Nous ne sommes plus au temps où il était de bon ton, voire de bon goût, de critiquer avec Fénelon, Saint-Evremond, La Bruyère et *tutti quanti*, les merveilles du moyen âge, qualifiées de *gothiques* par mépris. Ce livre n'invente donc rien, mais, sur toutes ces choses anciennes et déjà explorées, il dit ce qu'on n'a pas dit encore, *non nova sed nove*. L'auteur passe en revue tout ce qui nous reste de cette heureuse époque, où l'artiste et l'ouvrier s'appelaient du même nom *artisans*, parce que chaque métier s'exerçait avec art. On *artialisait* toute chose, pour employer un mot du pauvre grand Millet, artiste lui aussi comme on l'était alors. Maintenant on fait de l'art industriel ; ce qui est précisément le contraire. — Donc tout figure en ce livre, tout ce qui était dû à la collaboration du génie et de la main de l'homme, églises et palais, monastères et hôpitaux, forteresses et beffrois, hôtels de ville et maisons bourgeoises — vitraux, fresques, manuscrits, statues et tableaux, et les miracles d'orfèvrerie accomplis pour relever la majesté du culte ; bijoux, sceaux, monnaies, étoffes et tapisseries ; le vêtement et le mobilier, depuis la table et le bahut jusqu'aux hanaps, jusqu'au modeste peigne de toilette. Tout cela est décrit, expliqué, justifié avec clarté, verve et bon sens ; tout cela est représenté dans les cent quatre-vingt-dix gravures qui font de cette œuvre très littéraire un musée d'art rétrospectif, où tout le monde peut entrer. Le *cicerone* est causeur si charmant que les uns l'écouteront comme s'il n'était pas savant de son métier ; les autres, comme s'il n'était que cela.

E. FLORENTIN.

LES GRANDS INITIÉS, par ÉDOUARD SCHURÉ

Un volume in-8° de xxxii-554 pages. Prix : 7 fr. 50

L'auteur est un illuminé qui s'imagine que l'homme, ou plutôt quelques intelligences d'élite, parviennent à la connaissance de la vérité « par la voie de l'initiation intérieure et de la méditation ». L'essence de la doctrine ésotérique qui est la perfection de cette science transcendante a été définie par Amiel, dit l'auteur, « de la manière la plus saisissante et la plus lumineuse ».

Or, voici cette définition : « Chaque sphère de l'être tend à une sphère plus élevée et en a déjà des révélations et des pressentiments. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation, la vision prophétique de cette existence supérieure à la sienne, à laquelle chaque être aspire toujours. Les degrés de l'initiation sont innombrables. Ainsi veille, disciple de la vie, chrysalide d'un ange, travaille à ton éclosion future, car l'Odyssée divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, ou chaque forme, résultat des précédentes, est la condition de celles qui suivent. La vie divine est une série de morts successives où l'esprit rejette ses imperfections et ses symboles, et cède à l'attraction croissante du centre de gravitation ineffable, soleil de l'intelligence et de l'amour. »

Ce grand éclat de mots signifie tout bonnement, pour ceux qui savent comprendre, que la doctrine ésotérique consiste dans la croyance à la métempsycose et la négation d'un Dieu personnel, créateur et providence de tout ce qui existe.

L'auteur l'avoue en termes positifs : « L'esprit, dit-il, est la seule réalité. La matière n'est que son expression inférieure, changeante, éphémère, son dynamisme dans l'espace et le temps. La création est éternelle et continue comme la vie. L'âme humaine, l'individualité est immortelle par essence. Son développement a lieu par des existences alternativement spirituelles et corporelles. La réincarnation est la loi de son évolution. Parvenue à sa perfection, elle y échappe et retourne à l'Esprit pur, à Dieu dans la plénitude de sa conscience. »

Comme on le voit, c'est simplement le vieux panthéisme, et la vieille métempsycose. L'auteur consacre ce gros volume à suivre cette doctrine dans le cycle arien, dans l'Inde et l'initiation brahmanique, dans les mystères d'Égypte, de Dionysos, de Delphes, d'Eleusis.

Il tente de les appliquer à la mission d'Israël, et à la mission même de Jésus-Christ, en dénaturant l'histoire par les rêves de son imagination, en

torturant quelques textes et par des inductions les plus fantaisistes, reconnaissant d'ailleurs, dans le Christ même rapetissé au niveau de sa théorie, une supériorité immense sur les autres initiés, Orphée, Pythagore, Platon, etc.

L'auteur, dans son introduction, énonce deux erreurs de fait. La première c'est que l'Église combat la science : elle l'a toujours protégée et encouragée ; elle compte au nombre de ses fidèles enfants, parmi les contemporains, des sommités scientifiques dans toutes les branches des sciences philosophiques et naturelles : le dernier Concile a proclamé qu'il n'y avait aucune opposition entre la science et la foi. Ce que l'Église repousse, et avec raison, ce sont les hypothèses contraires aux faits et basées sur de vains fantômes ou de fausses déductions.

La seconde erreur, c'est que la science expérimentale a été reconstituée au seizième siècle. Nous savons bien que cette erreur est fort répandue parmi les faiseurs de livres de science popularisée et de chronique scientifique du journalisme ; mais ce n'en est pas moins une grosse erreur. Nous nous contenterons de renvoyer l'auteur à l'ouvrage remarquable d'un libre penseur, M. Pouchet ; dans son *Histoire des sciences naturelles au moyen âge*, il verra démontré, par l'analyse des ouvrages de l'époque, que la gloire de la méthode expérimentale appartient au moyen âge et que c'est au pieux et savant théologien Albert le Grand et au moine Roger Bacon « qu'il faut restituer la gloire d'avoir indiqué les premiers la méthode expérimentale ».

M. Ed. Schuré reconnaît qu'aux yeux de la science et de la critique, il est aujourd'hui démontré que la théorie de Strauss, qui prétendait ne voir, dans la vie de Jésus-Christ racontée dans les Évangiles, rien d'autre que « un mythe et une légende créée par l'imagination populaire » est *absolument insoutenable dans l'ensemble et sur les points essentiels*.

Il avoue aussi que la critique sérieuse rejette l'œuvre de M. Renan, comme une œuvre d'imagination faisant du Christ « un doux rêveur, moraliste naïf, qui finit en thaumaturge violent ayant perdu le sens de la réalité ».

La science et la critique sérieuse n'admettront pas davantage le Christ imaginé par l'auteur des *Grands Initiés* : ses « peut-être », ses suppositions d'une initiation par les Esséniens, ses interprétations arbitraires de textes nets et précis, tout cela ne soutient pas l'examen. Les Évangiles dans leur sublime simplicité continueront à démontrer au monde, jusqu'au dernier jour, la divinité du Sauveur.

ERNEST AIMÉ.

SAINT JEAN BERCHMANS, par M. le CHANOINE Docq. Un volume in-8° d'environ 400 pages, orné de filets rouges. Prix : 4 francs

C'est l'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur la vie et les vertus de ce jeune saint. Ce n'est pas à proprement parler une biographie ; sans doute il justifie son titre, et raconte la courte et tranquille existence de Jean Berchmans ; mais à côté du récit qui sert de thème aux divers chapitres, il présente un commentaire à la fois doctrinal et pratique de tout ce qui prépara et constitua la sainteté propre de Jean Berchmans : vertus préférées, dévotions spéciales, chaque trait de cette vie d'étudiant, si simple et si remplie, donne lieu à des considérations admirablement faites pour toucher les cœurs et les attirer dans les sentiers de la vérité, où « Berchmans marcha avec un doux courage et un bonheur visible ».

Mais, hâtons-nous de le dire, la gravité du sujet et la portée de ces pages, qui ne visent à rien moins qu'à la sanctification du lecteur, n'en font pas un livre austère ni ennuyeux. L'auteur sait exciter et retenir l'attention, il sait surtout réveiller les nobles sentiments, allumer les saints enthousiasmes ; il mêle à la précision qu'exige la raison, la poésie qui plaît au cœur.

M. le chanoine Docq avait demandé à Dieu « le temps pour étudier Jean Berchmans, la pénétration pour découvrir les secrets de son intérieur, le talent pour les faire connaître, et, par-dessus tout, la grâce pour amener et attacher les esprits à son esprit, et les cœurs à son cœur ! »

Chacun sentira au plus intime de son âme, en méditant ce livre, que le vœu de l'auteur a été exaucé.

Nous nous permettons d'attirer sur l'ouvrage de M. le chanoine Docq l'attention toute spéciale de messieurs les supérieurs de maisons d'éducatons, des préfets de discipline, directions de congrégations, en un mot tous ceux qui ont la haute mission de former la jeunesse chrétienne. Ils y pourront puiser, à propos de chacun des épisodes de la vie de saint Jean Berchmans, des exhortations, des enseignements, des considérations, appropriés de tout point à ceux à qui ils s'adressent. Nous ne pouvons oublier que le Souverain Pontife désire vivement que saint Jean Berchmans soit proposé comme modèle à la jeunesse studieuse : rien ne saurait mieux contribuer à atteindre ce but que la méthode suivie par le savant auteur.

E. FLORENTIN.

L'ÉCOLE NEUTRE EN FACE DE LA THÉOLOGIE, CAS DE CONSCIENCE, par DEUX PRÊTRES, docteurs en théologie. Un volume in-8° de viii-140 pages. Paris, 1889. Prix : 2 francs

Ce livre, dont nul n'essaiera de nier l'intérêt, se présente avec de trop hautes recommandations, pour que nous ne nous bornions point à un simple résumé de la doctrine qu'il enseigne.

Une première partie intitulée : *l'Attaque par la loi scolaire*, nous montre dans la loi du 28 mars 1882 l'œuvre de la franc-maçonnerie : elle a pour but de déchristianiser la France, et elle suffit pleinement à atteindre ce but. On dit, il est vrai : neutralité n'est pas hostilité; de plus, l'article 2 de la loi « statue que les écoles primaires publiques vaqueront un jour par semaine, en outre du dimanche, afin de permettre aux parents de faire apprendre, s'ils le désirent, le catéchisme à leurs enfants, en dehors des édifices scolaires ». A cette objection, les auteurs répondent : 1° la neutralité est impossible, par la nature de l'homme et l'instituteur incroyant ou impie ne pourra s'empêcher de faire l'aveu de cette indifférence ou de son impiété; par la nature de l'enseignement qui ne peut écarter toutes les hautes et décisives questions de la création de l'homme, de ses destinées, de sa vie, etc... Ce n'est pas tout, la neutralité rigoureuse, à supposer qu'elle fût possible, constituerait encore par elle-même une offense à Dieu qui a des droits imprescriptibles sur la conscience humaine, et un grave péril pour l'âme de l'enfant qui a droit à la vérité. En parlant de la loi belge qui exclut, comme la nôtre, l'enseignement religieux, Léon XIII dit : « Une loi de telle nature qui entame à ce point l'enseignement et les droits de l'Église, qui expose à de graves périls le salut éternel de la jeunesse ne pouvait être, sans prévarications, approuvée des évêques. » Enfin il est aisé de montrer que la loi du 28 mars est tyrannique puisqu'elle viole avec les droits de l'Église ceux de l'enfant et du père de famille. Immorale, parce qu'elle supprime la notion de Dieu, le principe et sanction du devoir; antisociale, parce qu'elle bouleverse les idées de patrie et ruine dans les âmes les saintes croyances qui sont les sources du dévouement.

La deuxième partie, *la Résistance*, insiste d'abord sur la nécessité même de cette résistance : elle en indique ensuite les moyens, c'est-à-dire : 1° la surveillance de l'école laïque, par exemple l'examen des livres et des cahiers, l'enquête sur l'enseignement oral; mais il faut bien avouer que l'école laïque est soustraite, chez nous, à toute surveillance sérieuse; 2° on recourra donc à la fondation d'écoles libres, soit paroissiales, soit cen-

trales; 3° le devoir des prêtres est de prier, de parler, d'agir; et les auteurs n'hésitent pas à dire ici à leurs confrères placés à la tête des paroisses : L'obligation de fonder des écoles libres quand c'est rigoureusement possible, est pour vous une obligation grave, de justice et de charité. La Belgique est parvenue en quelques années à couvrir ses provinces d'écoles libres; la France ne saurait se laisser surpasser. Des objections sont à prévoir; dans beaucoup de paroisses, il y a une église ou un presbytère à bâtir ou à restaurer, les encouragements aux prêtres occupés à l'œuvre des écoles font défaut, les ressources deviennent de plus en plus difficiles à se procurer, dans la multiplicité des œuvres qui sollicitent la charité des fidèles; aurait-on les ressources qu'il ne serait point aisé de recruter des instituteurs chrétiens. Les auteurs de ce volume n'ont pas oublié de telles objections; ils les exposent et y répondent en des pages émues, puis rappellent aux fidèles leur essentiel devoir de prêter aux écoles libres l'appui de leur sympathie et de leurs aumônes. *Necesse est*, disait la Sacrée Congrégation de la propagande aux évêques des États-Unis, *necesse est ut commonefiant (fideles) sese officio suo graviter defuturos, nisi omni quâ possunt curâ impensâque scholis providerint.*

Quant aux parents, l'obligation de veiller au salut éternel de leurs enfants est une loi naturelle et divine, dont rien ne peut les dispenser. De là, pour eux, deux sortes de devoirs : devoirs positifs par l'éducation chrétienne de la famille; devoirs négatifs, qui consistent à mettre les enfants à l'abri du danger de perversion, à éloigner d'eux tout ce qui est contraire à la foi ou aux mœurs. Eh bien! est-il permis aux parents, dans certains cas du moins, d'envoyer leurs enfants dans des écoles soumises à la loi de neutralité

Nous touchons, on le voit, à la grande question. Quelle sera la réponse. Les auteurs distinguent trois cas :

I. L'école publique est positivement irrégieuse. « Les parents sont tenus, sous peine de péché mortel, d'éloigner leurs enfants d'un pareil foyer de corruption, au risque de perdre leur emploi, d'être condamnés à l'amende ou à la prison. » L'école irrégieuse est, en effet, celle qui met les enfants en danger prochain de perdre la foi ou les mœurs. Dans un paragraphe spécial, les auteurs appliquent ces règles aux lycées, et concluent ainsi : « Si ce danger prochain, comme il arrive aisément en temps d'athéisme officiel, est tel qu'il ne puisse en aucune façon devenir éloigné, il n'est jamais permis de s'y opposer; dans le cas contraire, c'est-à-dire si ce danger prochain peut devenir éloigné pour avoir le droit de s'y opposer en comptant sur cette atténuation, il faut encore avoir des raisons graves

et s'entourer de précautions suffisantes. Dans le doute, la présomption commune fait la loi ; car, quand il s'agit d'un danger prochain de péché mortel, le tutorisme est de rigueur. »

II. L'école est neutre, autant qu'elle peut l'être, mais à côté d'elle fonctionne une école libre. « Les parents doivent, sous peine de faute grave, préférer l'école chrétienne à l'école neutre. Sauf raisons vraiment sérieuses, dont l'appréciation appartient à l'évêque ou aux confesseurs délégués à cet effet. »

III. L'école est neutre autant qu'elle peut l'être, et, en outre elle est seule, parce qu'il a été impossible d'en établir une autre pour les familles chrétiennes. « Si l'école chrétienne dans une de ces pauvres paroisses, comme on en voit dans certains diocèses, était manifestement impossible, quelle direction donner au pauvre chrétien ? Nous croyons d'abord qu'il faut songer à les faire profiter de l'école religieuse la plus rapprochée, quand la distance n'est pas un obstacle insurmontable. » « Mais enfin, que dire à ceux que l'on supposerait dans l'impossibilité de profiter d'une école religieuse ? Il nous semble qu'on ne peut leur interdire formellement de s'adresser à l'école neutre si, par des mesures énergiques, on espère écarter le danger grave de perversion. »

Voilà ce livre, ou plutôt le sec résumé de ce livre dont Mgr Freppel écrivait aux auteurs : « Vous avez posé les vrais principes sur la matière, et vos conclusions sont déduites avec autant de justesse que de rigueur... Je forme donc les meilleurs vœux pour que ce livre si intéressant et si opportun obtienne bientôt toute la diffusion qu'il mérite. Vous aurez rendu un service signalé à la cause de l'enseignement chrétien. »

B. C.

LES MÉMOIRES DE PARIS, par CHARLES CHINCHOLLE. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

M. Émile Zola a — enrichi — d'une préface ce volume, composé des principaux articles d'un reporter *convaincu* ; or, dit M. Zola, les convaincus mènent le monde ; donc, vous et moi, qui sommes du monde, nous nous trouvons menés par M. Chincholle : pour ma part, je ne m'en serais jamais douté.

Tout compte fait, je croirais plutôt que c'est le bon public qui mène M. Chincholle ; et ce volume en est bien la preuve. En reporter consciencieux, l'auteur passe sa vie à courir par monts et par vaux, à la recherche de l'actualité ; et chacune de ses chroniques montre qu'il sait choisir son homme et se rendre au bon endroit. Vous souvient-il du docteur Castel-

nau? Avez-vous conservé mémoire de M^{me} Limouzin? Vous plait-il de connaître les fantaisies de Maxime Lisbonne? Avez-vous envie de savoir ce qu'est l'anarchiste Ernest Gegout? Lisez *les Mémoires de Paris*!

Mais l'auteur est un éclectique: il nous parle aussi du Père Monsabré, dont il décrit la cellule et raconte la vie; de M^{me} Dieulafoy, chevalier de la Légion d'honneur, qui n'a qu'un défaut: celui de s'habiller avec les redingotes de son mari; de l'amiral Courbet, de si glorieuse mémoire; de Jules Barbey d'Aureville, le dernier dandy, que ceux-là même de ma génération regardaient jadis comme un bonhomme de 1830, échappé de son cadre; enfin de Rosa Bonheur, un autre chevalier de la Légion d'honneur, qu'on ne voit plus guère à Paris et qui préfère, en son château de By, la société des animaux à celle des hommes. On le voit, les sujets sont variés et généralement intéressants.

M. Chincholle a un mérite: il sait toujours respecter les convenances; et l'on peut laisser *les Mémoires de Paris* sur la table de son salon à la campagne. Car ce volume est de ceux qu'on apprécie surtout au fond des grands bois ou au sein des grandes plaines, loin de Paris enfin, dont il rappelle sans fatigue la vie enfiévrée: on jouit mieux de son repos, en songeant aux agités des boulevards, aux épileptiques des réunions publiques et privées, aux passionnés de la politique et l'on se dit: Mon Dieu! que je suis donc bien ici et que je plains les gens qui sont là-bas!

Je m'en tiens à cette conclusion non moins morale que consolante.

M. DU MAZEL.

FORT COMME LA MORT, par GUY DE MAUPASSANT. Un volume in-12

Prix : 3 fr. 50

Pourquoi ce roman est-il intitulé : « *Fort comme la mort*? » C'est que ce titre a paru bon à l'auteur, voilà la seule explication que je puisse donner.

Un jeune peintre, Olivier Bertin, rempli de talent, officier de la Légion d'honneur à trente-cinq ans, est devenu l'amant de la comtesse de Guilleroy : les peintres ont détrôné les ingénieurs, lesquels avaient remplacé les jeunes colonels de l'empire, lesquels avaient succédé aux marquis de l'ancien régime; c'est ainsi que va le monde, au dire de nos littérateurs. Quant aux comtesses, elles aiment toutes un peintre; et c'est généralement celui que l'imbécile de mari charge de faire leur portrait : cela pourra surprendre les gens du monde qui vivent dans la société des comtesses; mais cela n'en est pas moins exact, toujours au dire de nos littérateurs.

Et ces amants coupables sont très heureux ; ce bonheur, que monsieur le comte ne trouble pas, dure pendant des années... C'est ce qui vous expliquera qu'Olivier commence à trouver que sa noble amie ne rajeunit pas, et que les cosmétiques les plus perfectionnés ont peine.....

A réparer des ans l'irréparable outrage

Sur ces entrefaites, cette imprudente comtesse est forcée de retirer sa fille du couvent ; or, la jeune Annette ressemble étonnamment à sa mère ; mais elle a dix-huit ans de moins, naturellement. Alors commence le drame : Olivier aime Annette, Annette se prend à aimer Olivier ; la comtesse s'aperçoit de ce manège... Quel sera le dénouement ? Les romanciers de l'ancienne école auraient fait mourir la comtesse d'une façon quelconque : elle fût morte de désespoir, en mettant la main de sa fille dans celle de son ami ; elle eût péri de consomption, en maudissant Olivier : elle se fût noyée dramatiquement dans l'étang de son parc. . Ou bien, le comte se serait aperçu de cette situation, aurait provoqué Olivier et l'aurait noblement occis ; ou bien encore, Annette, apprenant l'horrible mystère, aurait pris le voile et consacré sa vie à Dieu pour racheter les péchés de sa mère.. Certains folliculaires, sous le règne de Louis-Philippe, s'inspirant de certain exemple fameux, aurait fait épouser Annette par Olivier ; et tout ce monde-là eût vécu tranquille, dans la paix du cœur et de la conscience, et dans le même hôtel. Mais les romanciers de l'école moderne procèdent autrement : donc, Olivier utilise l'invention des omnibus à trois chevaux et se jette sous les roues d'un de ces chars populaires .. Comme il a bien choisi son moment, il est blessé à mort et il ne lui reste plus que le temps nécessaire pour faire ses adieux à la comtesse : scène touchante et finale, et il demeure « détendu, impassible, inanimé, indifférent à toute misère, apaisé soudain par l'Éternel Oubli ».

Pourquoi Olivier est-il *fort comme la mort*?... On me dira : quel dénouement eussiez-vous préféré ? Je n'aurais pas voulu d'abord qu'Olivier se tuât et se tuât bêtement, comme le premier ivrogne venu ; il pouvait s'expatrier, d'accord avec la comtesse ; il pouvait mourir autrement : par exemple, en se faisant tuer au Tonkin, dans la légion étrangère... En somme, je reconnais le réel talent de M. Guy de Maupassant, j'admire ses analyses et l'harmonie de ses conceptions, je constate que son style est noble et n'a rien d'affecté : mais je n'aime pas son genre et n'aurais nulle envie de m'asseoir sur les bancs de son École.

MAURICE PUJOS.

CATÉCHISME DU PATRON, par LÉON HARMEL. Un volume in-18
de xxv-209 pages. Paris, 1889. Prix : 1 franc

Voici un petit livre qui est tout simplement un chef-d'œuvre. Aussi, avec quels soins, avec quelle sage lenteur a-t-il été élaboré ! L'auteur est, sans contredit, l'homme le plus compétent pour traiter cette grave question ; mais, loin de se fier à sa longue expérience et aux succès admirables obtenus par la mise en pratique de ses doctrines, M. Léon Harmel, après avoir rédigé son ouvrage, en a soumis les épreuves aux supérieurs des grands séminaires, aux doyens des facultés de théologie et aux patrons chrétiens les plus en vue.

D'après les observations faites par cet aréopage de docteurs et de praticiens, l'auteur remit son ouvrage sur le métier, et, entièrement modifié, le *Catéchisme* reçut, sous sa forme nouvelle, une longue approbation, fortement motivée, de Mgr Freppel : « Il est si bien fait, disait l'illustre prélat, que je ne saurais rien y ajouter. Ce que je désire c'est qu'on le lise et qu'on le médite, comme le résumé de tout ce qui a été écrit de meilleur, dans ces derniers temps, sur la question ouvrière, envisagée au point de vue moral et pratique. »

L'auteur fut plus sévère pour son œuvre que l'éloquent évêque d'Angers. Il s'imposa la peine d'une nouvelle rédaction, vers la fin de 1887. Ce n'est que dans le courant de l'année suivante qu'il soumit au Maître du Sacré-Palais et à plusieurs théologiens romains de grande autorité, le texte définitif. Il fut trouvé irréprochable, comme l'atteste le R^{me} Père général des Franciscains, dans sa lettre du 26 juin 1888 à M. Léon Harmel ; nous en détachons les lignes suivantes : « Les théologiens de l'Ordre qui ont étudié ce Catéchisme, en ont rendu un favorable témoignage. Le Maître du Sacré-Palais qui, à notre demande, a bien voulu l'examiner à son tour, a déclaré qu'il le trouvait irrépréhensible au point de vue doctrinal. »

Les gens sérieux, qui ont approfondi les questions d'économie sociale, savent combien il est facile, aux hommes les mieux intentionnés, et même les plus franchement chrétiens, de se laisser égarer en pareille matière, et de glisser sur la pente du socialisme. Aussi ne saurait-on louer trop haut la prudence de l'auteur, et cette sincère humilité du laïc qui soumet, en toute sincérité, ses vues et ses théories au jugement de ceux qui ont le dépôt de la science. C'est à cette condition, et pas autrement, qu'on peut être sûr de ne point compromettre, par des témérités funestes, la cause de la religion dans la solution des questions sociales. En si grave matière, comme le dit Bossuet, « l'éloquence n'est qu'une servante qu'on peut laisser marcher à sa

suite »; mais la qualité maîtresse, c'est la science théologique, la netteté des principes, l'exactitude doctrinale.

C'est en se pénétrant de cette vérité, en en faisant la règle de son travail, que l'auteur a mérité cet éloge si juste et si complet de Mgr l'évêque de Rodez : « Dans ce petit volume, les enseignements de la plus haute théologie morale sont mis à la portée de tous : les questions les plus délicates sont élucidées avec autant de compétence que de clarté. Votre livre fera le plus grand bien; il propagera, parmi tous les patrons de bonne volonté, les principes qui doivent les diriger dans leur conduite personnelle, dans leurs rapports avec l'ouvrier et dans leur action sociale. »

Ce *Catéchisme du Patron* est vraiment un livre d'or : sous un petit volume il offre la plus grande valeur. L'ABBÉ CARION.

HENRY DE ROHAN, SON RÔLE POLITIQUE ET MILITAIRE
SOUS LOUIS XIII (1579-1638), par AUGUSTE LAUGEL. Un volume in-8° de 445 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

L'auteur est un écrivain sérieux : il a interrogé, avec la patience d'un bénédictin, tous les monuments, et puisé à toutes les sources, en France et à l'étranger; enfin il a eu la bonne fortune de voir tomber entre ses mains un cahier manuscrit, renfermant des copies de lettres assez nombreuses du duc de Rohan, et de son frère Soubise, à leur mère Catherine de Parthenay, des lettres à la même de Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, et de sa fille, qui devint la duchesse de Rohan-Chabot. L'authenticité de ces copies a été constatée par la comparaison de plusieurs d'entre elles avec des lettres originales acquises par M. le duc d'Aumale.

C'est un savant professeur du Collège de France, dont l'amitié honore l'auteur, M. de Loménie qui, peu de temps avant sa mort, lui a remis ce précieux manuscrit enrichi de notes et d'indications de sources à consulter.

La lecture du travail de M. Auguste Laugel ne plaira qu'aux esprits sérieux, aux érudits qui ont l'énergie et le loisir de suivre, dans les petits détails, une existence sans grand éclat, mais mêlée à toutes les intrigues, à toutes les luttes d'une époque tourmentée par les menées politiques auxquelles la religion servait de voile ou de prétexte.

La maison de Rohan, comme l'on sait, tenait le premier rang dans le parti protestant : c'était une des plus illustres de Bretagne. Son origine se perd dans la nuit des temps. La généalogie historique remonte au onzième siècle. Alain de Rohan, qui servait sous Duguesclin, épousa Béatrix de Clisson, la fille du connétable.

Au commencement du seizième siècle, René de Rohan épousa Isabel,

filie de Jean d'Albret, roi de Navarre. Isabel, veuve de bonne heure (son mari ayant été tué dans un combat sous les murs de Metz en 1552), se laissa gagner au protestantisme par Marguerite de Navarre, et ses enfants furent ainsi engagés dans le parti huguenot.

Louis XIII, qui espérait peut-être ramener Henry de Rohan au catholicisme, lui témoigna beaucoup d'affection et de confiance : il le chargea de faire exécuter dans le midi la paix de Montpellier, en 1622. Richelieu employa Rohan pour se saisir des Grisons, et il eut d'abord à s'en féliciter. A la fin, Rohan lui parut coupable d'avoir montré « trop de timidité ou beaucoup de malice », en livrant la Valteline aux Grisons.

Le duc de Rohan mourut des suites d'une blessure reçue sous les murs de Rheinfelden, une des villes forestières qui jalonnent le cours du Rhin. Il combattait contre les Impériaux, dans l'armée du duc Bernard de Saxe-Weimar qui s'était donné à la France.

Comme le dit fort bien l'auteur, sa vie avait été une douloureuse suite de déceptions et de mécomptes. Il ne réussit à servir, comme il l'aurait voulu, ni le parti protestant, ni la France ; il épuisa son activité et ses talents militaires « ou dans la révolte ou dans des campagnes sans résultats... Tombé dans un abîme d'inquiétudes et de doutes, il alla chercher, sur un champ de bataille obscur, la mort du soldat ».

On comprend que, malgré le talent de l'auteur et son érudition, un pareil héros ne lui ait pas offert la facilité de donner un vif intérêt à cette biographie. Nous respectons les convictions de M. Laugel : il partage les opinions religieuses de celui dont il vient d'écrire la vie ; mais il se tient en garde contre l'ardeur des passions de l'époque où il vivait. M. Laugel a l'intention d'être impartial : on ne peut s'étonner qu'il n'ait pas toujours réussi à l'être parfaitement. C'est un écrivain honnête et sérieux de l'école de M. Guizot. Il s'est imposé une tâche bien aride, en faveur de très rares lecteurs qui auront le loisir de s'appesantir sur cette vie sans portée et sans éclat.

I. CARNO.

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (année 1889), par H. MONIN, docteur ès lettres, professeur au Collège Rollin. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ceci n'est nullement de l'histoire, mais du roman. L'auteur nous dit, dans sa préface, que « il a imaginé qu'un bourgeois de Paris ait eu le loisir » de noter jour par jour les nouvelles qui lui arrivaient, les menus faits » ou les grandes choses dont il était témoin, les premières impressions » qui l'avaient frappé ».

Ce bourgeois imaginaire est fort mal renseigné, et il ne voit pas clair. M. Taine, qui a lu les journaux et les mémoires des véritables bourgeois de 1789, et les documents du temps conservés dans nos archives, nous trace un tableau bien plus vrai et plus intéressant de cette aurore de la Révolution.

A la veille des saturnales du 14 juillet, le bourgeois de M. Monin entend à peine parler de ce pillage affreux de la maison des enfants de Saint-Vincent de Paul, « qui abritait plus de quatre cents personnes; il ne sait rien de ces scènes de vandales, enfonçant, brisant portes et fenêtres, par milliers, détruisant un précieux cabinet de physique, déchirant et foulant aux pieds une précieuse galerie de tableaux, et finissant par mettre le feu à la maison. Les bourgeois du quartier parviennent enfin à chasser ces brigands organisés en bandes, obéissant à des chefs portant des insignes et recevant les ordres du Palais Royal. C'est au Palais Royal qu'est porté la tête de la statue de saint Vincent de Paul, pour être jetée ignominieusement dans le bassin, après avoir été promenée dans la ville par les pillards. Les officiers bourgeois constatent les dégâts et le nombre des hommes et femmes trouvés ivres-morts dans les caves, le nombre des cadavres de ceux et de celles qui sont morts sur place, gorgés de vin. Nous avons les rapports officiels et les Mémoires des témoins oculaires, qui forment plus de trente pages de détails précis. Mais le bourgeois de M. Monin ne sait rien de tout cela: voici sa note sur ce fait, et tout ce qu'il en apprend à ses lecteurs: « Il s'est passé d'étranges événements à la maison mère de Saint-Lazare, faubourg de Saint-Denis; mais le récit en est confus et contradictoire, et l'on ne sait qu'imaginer sur les causes réelles ou les auteurs secrets *d'un attentat des pauvres contre le père des pauvres.* »

Mais il n'y a rien du tout à « imaginer »; il n'y a qu'à consulter les rapports officiels et les documents authentiques. Voir « des pauvres » dans ces brigands enrégimentés, choyés au Palais Royal, et largement payés, c'est faire un tour de force d'imagination pour courir après un jeu de mots....

Il en est de même de la fameuse journée de la « prise de la Bastille »... qui n'a pas été prise du tout. Notre bourgeois ne sait pas un traitre mot de la capitulation acceptée par ce malheureux Élie, officier au régiment de la Reine, un de ces militaires politiciens qui avaient déserté leur drapeau pour se mêler aux bandes impures du Palais Royal. Marmontel, dans ses Mémoires, a donné la déposition d'Élie, confirmée par les témoins oculaires dont l'attestation se lit dans *la Bastille dévoilée*.

Nous avons vu avec peine les lâches assassinats commis par les brigands, attribués au peuple de Paris, et les accusations accumulées contre l'infortuné prévôt des marchands, M. de Flesselles, victime aussi, non « de la vengeance populaire » comme le dit notre bourgeois fictif, mais tué par les conspirateurs qui dressaient les listes de proscription publiées au Palais Royal.

Il suffisait de lire le premier volume de l'*Histoire de la Révolution* par M. Taine, pour voir la vérité sur ces faits, avec l'indication des sources historiques.

Tout en trouvant « horribles » ces vengeances soi-disant populaires, savez-vous quelles sont « les impressions qui frappent » le bourgeois de M. Monin ? Les voici : « Est-ce l'aurore de la liberté, est-ce le signal de la guerre civile ? Les citoyens paisibles sont dans le doute. »

Non, dans la sanglante orgie de ces bandits aux manches retroussées et aux mains toutes dégoutantes de sang humain, rien ne suggère l'idée de « l'aurore aux doigts de rose » qui annonce un beau jour. Ce sont les prémices de cette ère de Terreur qui va faire couler à flots le sang des paisibles citoyens, de leurs femmes, de leurs enfants, par centaines de mille ; car dès lors, la *Terreur* a commencé son règne : Malouet l'a constaté le jour où des cris de mort ont assailli les députés à la porte de l'Assemblée et jusque dans la salle des séances.

Au mois de juillet, on égorge impunément les citoyens, même sans forme de procès ; au mois d'août, dans toute la France, les brigands promènent l'incendie et le meurtre.

Voilà l'histoire de 1789 ; elle ne ressemble guère aux imaginations des bourgeois de la trempe de celui qu'a créé M. Monin.

I. CARNO.

LA PRISE DE JEANNE D'ARC DEVANT COMPIÈGNE ET L'HISTOIRE DES SIÈGES DE LA MÊME VILLE, SOUS CHARLES VI ET CHARLES VII, d'après des documents inédits : par M. ALEXANDRE SOREL à la librairie Alphonse Picard. Prix : 10 francs

On ne parlera jamais trop de Jeanne d'Arc et quiconque apportera une pierre à l'édifice de gloire élevé en l'honneur de la libératrice, sera le bienvenu. C'est, d'ailleurs, une justice à rendre à notre époque si néfaste par tant d'autres côtés, qu'elle est unanime, ou à peu près, dans le culte de cette grande, de cette unique mémoire. Plus tard, lorsque les passions seront calmées, tout au moins assoupies, s'il est permis à ce pays d'espérer une pareille fortune, les Français, à quelque opinion qu'ils appar-

tiennent, reconnaîtront que la fête nationale doit changer de date et se célébrer à un anniversaire d'une toute autre importance que celui de la prise de la Bastille. Cela ne fera peut-être pas le compte des badauds qui aiment à se leurrer et à être trompés ; mais ça fera le compte du pays, et nous ne demandons pas autre chose :

La France révolutionnaire n'a eu, jusqu'à ce jour, qu'un souci bien marqué, celui d'oublier le passé, de faire comme s'il n'existait pas. Quelle erreur pouvait être plus grande ? Avant la prise de la Bastille et la déclaration des droits de l'homme, il y avait une France, et lorsque la révolution éclata, cette France était faite et unie. A quoi bon revenir là-dessus ? Les esprits sages et impartiaux ne se donnent pas le ridicule de croire, et surtout de vouloir faire croire que notre histoire date tout juste d'un siècle.

Nulle époque, mieux que la nôtre, n'était propre à faire renaître l'histoire de Jeanne d'Arc. Avec des différences sensibles dans les procédés de l'invasion, plus rapides quoique aussi cruelles, elle a connu pour ainsi dire les mêmes transes, et touchait presque à la même agonie. Comment ne pas évoquer, dans de telles circonstances, le souvenir de *la bonne Lorraine*, comme disait François Villon, de cette prédestinée, suscitée par la grand-pitié qu'il y avait au royaume de France. Quant à son image, elle n'existe pas ; et ce qu'il y a d'aussi extraordinaire peut-être que sa gloire, si rapide et si grande, on pourrait dire si spontanée, c'est qu'il n'est resté rien d'elle, et qu'il est défendu à qui que ce soit de reproduire les traits réels de sa physionomie. Il fallait que tout fût merveilleux en elle, et qu'elle ne survécût pas matériellement dans la mémoire des hommes. Toujours est-il qu'après des centaines d'années d'oubli, sinon de dédain, les angoisses passées et les appréhensions patriotiques se sont coalisées pour exhumer cette grande mémoire, et que la fumée du bûcher de Rouen monte à l'horizon de l'histoire pour accuser et flétrir les bourreaux.

Un magistrat, président du tribunal civil de Compiègne, M. Alexandre Sorel, apporte sa pierre à l'édifice, non de réhabilitation mais de réparation. Avec nombre de pièces justificatives à l'appui, il a reconstruit l'histoire de la prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne, c'est-à-dire la préface du drame indigne dont les comparses sont aujourd'hui justement flétris. L'épopée merveilleuse était à peu près terminée, couronnée par le sacre de Charles VII à Reims, et les Anglais, comme les Bourguignons restaient sous le coup de l'impression prodigieuse. De là l'accusation de sorcellerie, l'instruction d'un procès indigne, et la condamnation qui pèsera éternellement sur la mémoire des juges qui la prononcèrent, et des soldats qui l'imposèrent, par rancune de la défaite, sinon par peur et couardise. Est-ce qu'il n'y eut pas,

même dans l'entourage du roi de France, une sorte de satisfaction, lorsqu'on sut la libératrice au pouvoir de l'ennemi? Elle avait acquis trop de gloire, pour ne pas provoquer l'envie, et l'envie prit vite son parti des événements. Elle respira; la captivité de Jeanne d'Arc lui donnait une satisfaction depuis longtemps attendue; la gloire de la Pucelle était gênante, en ce sens qu'elle réduisait, à des proportions minimales, le rôle des gentilshommes et des courtisans. N'est-ce pas à leur intention que M. Wallon, dans sa belle histoire de Jeanne d'Arc, a écrit cette phrase flétrissante, qui sert de conclusion au livre de M. Alexandre Sorel ?

Aux Pierre Cauchon, aux d'Estivet, aux Loyseleur, aux Bedford, aux Winchester, aux Warwick, il faut associer les Regnault de Chartres, les La Trémoille et tous ces tristes personnages qui, pour garder leur ascendant dans les conseils du roi, ont sacrifié avec Jeanne, le prince, la patrie et Dieu même; car ils ont, autant qu'il était en eux, fait mentir ses oracles, en abandonnant la Pucelle aux mains de ceux qu'elle avait mission de chasser.

Et c'est pour cela que la tâche de Jeanne d'Arc n'eut point son plein accomplissement, et qu'il fallut encore vingt années de pillages, d'exactions et de combats pour que les envahisseurs disparussent à jamais du territoire. Lors du siège de Compiègne, défendue par un vaillant homme du nom de Guillaume de Flavy, la jalousie s'était accentuée, et le faible Charles VII prêtait l'oreille aux insinuations les plus perfides. On l'avait bien vu déjà, lorsqu'il abandonnait presque l'héroïne sous les murs de Paris. Elle avait pris tant de gloire qu'il n'en restait pas pour les autres, et que ces autres, par rancune et dépit, étaient disposés à tout faire pour la perdre. L'histoire n'a-t-elle pas même accusé ce Guillaume de Flavy d'avoir favorisé sa prise, sous Compiègne, en faisant lever le pont-levis qui pouvait lui permettre de rentrer dans la ville, après son échec? M. Alexandre Sorel fait à peu près justice à cette accusation grave, c'est-à-dire qu'il ne veut pas songer à un pacte conclu d'avance entre Guillaume de Flavy et les assiégeants; mais, ce qu'il ne fit pas pour argent, il ne recula pas à le faire par envie et par amour-propre; et voici ce que M. Alexandre Sorel écrit à ce sujet:

Nous innocentons, dit-il, Guillaume de Flavy de tout pacte, soit avec le duc de Bourgogne, soit avec les Anglais, ayant pour but de leur livrer Jeanne d'Arc. Nous reconnaissons, à la louange de ce capitaine, qu'il a toujours eu l'intention de rester fidèle à son roi, et de défendre avec énergie la ville de Compiègne; les événements l'ont d'ailleurs prouvé; mais nous admettrons aussi avec M. Villiaumé, qu'on peut très bien trahir par

jalousie et par ambition, sans pour cela se vendre pour de l'argent. Et sous ce rapport, l'opinion publique ne s'était pas autrement égarée, puisque *la Chronique de Normandie*, en annonçant la prise de Jeanne, ajoutait : « et ce firent faire par envie les capitaines de France, parce que si aucuns faits d'armes se faisaient, la renommée était pour tout le monde, que la Pucelle les avait faits ». Et *la Chronique de Tournai* a proclamé à son tour, que la perte de la Pucelle était due - à l'envie des capitaines de France » ; or, les capitaines de France c'étaient surtout Regnault de Chartres, la Trémoille et Guillaume de Flavy. C'est ce que l'abbé Lenglet-Dufresnoy a parfaitement résumé, quand il dit : « Quelques historiens prétendent que Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne, avec quelques autres officiers, jaloux de cette héroïne, convinrent ensemble de la faire prendre ; de peur sans doute que si le siège de Compiègne était levé, la gloire en rejaillit sur elle comme la réussite de celui d'Orléans. » Pour nous, sans aller aussi loin, notre conviction intime est qu'au moment où Jeanne d'Arc a été engagée avec ses ennemis, une pensée diabolique a dû traverser l'esprit de Guillaume de Flavy, celle de se débarrasser de cette gêneuse. L'examen minutieux de l'endroit où la scène a eu lieu, et les propres déclarations de Jeanne d'Arc ont suffi pour nous inspirer cette conviction.

Donc, point de vénalité, mais envie, désir inavoué de mettre l'héroïne dans un mauvais pas et d'en chercher l'occasion. Or, cette occasion se présenta dans la journée du 23 mai 1430, et, comme nous dirions aujourd'hui, la voyant en peine, on la laissa tenter seule de se tirer d'affaire. Les historiens anglais, David Hume, entre autres, ne doutent pas que l'envie eut une grande part, dans cette néfaste journée, et il ajoute ceci, qui montre combien elle était redoutée : « Une preuve du mérite de la Pucelle, plus grande encore que celle qui résulte de l'envie de ses compagnons, ce fut la joie extraordinaire que témoignèrent ses ennemis quand elle fut en leur pouvoir. Bedford se regarda dès lors, comme le maître de la France » Bedford se trompait, mais la terreur qu'inspirait la Pucelle était telle, que son erreur, son illusion plutôt, était toute naturelle. Cette allégresse était très explicable ; ce qui l'était moins, c'est la satisfaction qui, sans éclater, se manifestait dans l'entourage du roi. Cette jeune fille de dix-huit ans n'était plus là pour offusquer le mérite des autres, pour accaparer toute la gloire ; et ces honteuses spéculations expliquent le peu qui fut fait pour la sauver. La joie des envahisseurs, à la nouvelle de la prise, suffit à montrer combien elle était au-dessus d'eux, ainsi que la satisfaction intime que tous ces hommes, presque tous braves, mais de petit caractère, éprou-

vaient de son éloignement, ou plutôt de sa disparition définitive, car les mains qui l'avaient saisie ne la lâcheraient pas.

Si quelque chose était capable d'ajouter à sa gloire, écrit Villaret, c'est la joie immodérée que les Anglais et Bourguignons firent éclater. Montrelet, auteur entièrement dévoué aux adversaires du roi, nous a transmis un témoignage non suspect. Les soldats accouraient en foule pour considérer cette jeune fille dont le nom seul, depuis plus d'une année, les faisait trembler et portait la terreur jusque dans Londres. Leur camp retentissait de cris d'allégresse. Jamais les victoires de Crécy, de Poitiers ou d'Azincourt n'avaient excité de pareils transports; ils allaient jusqu'à l'ivresse.

En France, dans Paris surtout, encore au pouvoir des Anglais, la prise de Jeanne d'Arc suscita des prédications furieuses, dans lesquelles on voua la prisonnière à tous les maux et aux sévérités impitoyables de la justice séculière. Il y avait quelque temps déjà, d'ailleurs, que l'envie couvait dans les cœurs. Charles VII, croyant peut-être à la possibilité d'un traité, tout au moins d'une trêve, ne l'avait-il point, pour ainsi dire, abandonnée sous les murs de Paris, où elle fut blessée? Mais, au lieu de la paix attendue, dit M. Quicherat, on eut vingt nouvelles années de guerre sur le territoire, et il ajoute :

Mais, le résultat non avoué, celui qui était dans les vœux du plus grand nombre des politiques, avait été atteint; on avait mis fin à une fièvre d'enthousiasme qui faisait peur; on avait commencé à ternir une gloire importante dont l'éclat éclipsait toutes les autres. L'intrigue, servie par la médiocrité envieuse et par l'ingratitude, a fait de ces coups-là dans tous les temps.

Le livre de M. Alexandre Sorel est un hommage de plus à la libératrice, à la martyre de Rouen, dont le procès mit si bien en relief le bon sens et l'esprit droit, l'amour qu'elle avait au cœur pour la France, et qui lui fit dire si souvent tant de choses de haute éloquence en très peu de mots. Il expose, d'une manière irréfutable, et à l'aide de témoignages probants, l'espèce de révolte éclosée d'une façon presque spontanée, dans le cœur de certains hommes, non méchants mais médiocres, et qui devaient se montrer impatients d'une telle supériorité. Il en résulta l'un des plus grands crimes qu'ait enregistrés l'histoire, après un procès intenté pour la forme, et au cours duquel, comme le démontra naguère M. Joseph Fabre, juges et témoins, aveuglés par la passion, au point de ne pas vouloir entendre les réponses si nettes de l'accusée, les débats roulèrent sur une accusation vulgaire de sorcellerie. Mais, comme le dit excellemment M. Alexandre Sorel, une telle infamie humaine était sans doute dans les desseins de la

Providence : il fallait à l'héroïne française la palme du martyr, cette auréole qui grandit encore les héros et qui, en immortalisant leur mémoire, fait rejaillir tout l'odieux de leur mort sur ceux qui l'ont provoquée. L'histoire impartiale a remis les choses en place, et c'est sur la mémoire des juges et des bourreaux qu'elle a appliqué, pour jamais, la marque d'infamie.

C. C.

FRANÇOIS MIGNET, par EDOUARD PETIT. Un volume in-12 de 316 pages
Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Comme on le sait, Mignet est l'auteur d'une *Histoire de la Révolution* dans laquelle, sous le masque de la gravité d'un historien, il ne fait que reproduire ses mensonges et ses utopies du journaliste républicain, digne collaborateur de Thiers au *National*.

Mignet a affecté parfois une certaine impartialité envers les victimes des calomnies et des fureurs révolutionnaires : il a dit de Louis XVI qu'il était « le seul prince peut-être qui, n'ayant aucune passion, n'eut pas celle du pouvoir, et qui réunit les deux qualités qui font les bons rois : la crainte de Dieu et l'amour du peuple ». Cet hommage est juste, mais ce qui ne l'est pas c'est ce « peut-être ». Louis XIII, Henri IV, saint Louis, sans parler de tant d'autres princes, avaient assurément « la crainte de Dieu et l'amour du peuple ».

Mignet a d'ailleurs des tendresses et des excuses pour les plus horribles attentats et les plus grands criminels, surtout pour les misérables Girondins, maintenant démodés, il est vrai, mais dont la légende, grâce aux éloges emphatiques de la presse et des écrivains révolutionnaires, s'est maintenue si longtemps.

On connaît l'homme par ses amis : Mignet est resté jusqu'à la fin l'intime de Thiers, cela suffit pour le juger. Ce phraseur prétentieux, ce grave philosophe voltairien, fut l'amant de la romanesque Virago, Christine de Belgiojoso, qui posait dans les salons avec des airs de fantôme, en donnant à son teint, par l'abus du *Datura stramonium*, une pâleur cadavérique, et qui faisait, à l'occasion, le coup de fusil avec les bandes révolutionnaires qu'elle soudoyait.

Rien de plus terne que la vie de ce vieux garçon viveur épicurien, sans aucun souci de l'immortalité de son âme, sans aucune marque de « cette crainte de Dieu » qui est le principe de la vraie sagesse et de la générosité du cœur, pour le plus humble des hommes aussi bien que pour les princes.

On ne lit plus guère l'ouvrage vieilli de Mignet ; on lira encore moins

son éloge biographique : ce n'est point la faute de l'auteur qui sait écrire, assurément, mais c'est la faute du sujet qui ne mérite que l'oubli.

I. CARNO.

LA GLORIOLE, par ALBERT WOLFF. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Chaque année, fin décembre, tout chroniqueur qui connaît son métier, met ses papiers en ordre ; et, bien qu'en classant avec méthode, ses yeux relisent, comme par hasard, les articles si spirituels et si fins qu'il a consacrés à l'événement du jour pendant le cours de l'an qui va finir. Et le bon chroniqueur pense que ses contemporains ont été sans doute assez négligents pour ne pas collectionner ces notes précieuses ; et que, vraiment, ce serait un crime de priver la postérité d'une aussi parfaite sélection de chefs-d'œuvre. Notre homme prend ses ciseaux, coupe, taille, rogne ou rallonge ; colle sur feuilles blanches ses coupures imprimées, réunit le tout par une mise en page savante et voilà un volume inédit, bâclé pour la saison nouvelle. Cela se vend ou ne se vend pas ; le tout est d'avoir la chance de pouvoir glisser son œuvre dans la bibliothèque des chemins de fer, alors on est sauvé ! Tout voyageur, ami de la littérature, emportera ce volume, composé de feuillets disparates, qu'on parcourt sans fatigue, en contemplant le paysage.

Toutefois, un point important est à noter : il faut trouver un titre alléchant, pour décorer son ana. A cet égard, *la Gloriole*, c'est très réussi ; rien que cela prouverait que M. Wolff est un maître. Je pourrais m'en tenir là ; car la critique n'a pas grand'chose à dire de ces sortes d'ouvrages ; et proclamer que l'auteur est un maître, c'est démontrer déjà la sublimité de son livre. Cependant pour ceux de mes lecteurs qui aiment à se rendre compte, un mot d'analyse est nécessaire.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'on aborde tous les sujets, dans *la Gloriole* ; le choix est-il habile, voilà la question. A coup sûr, il est intelligent ; mais ces chroniques écrites, pour les lecteurs du *Figaro*, ne forment pas un volume que l'on pourrait donner comme prix, même dans un lycée de jeunes filles : au moins, c'est mon humble avis. *La Vertu au théâtre, les Publications obscènes, un Ruy Blas moderne, une Femme galante, etc.*, ce sont autant de scènes ou de récits très spirituels ; mais j'engage mes lecteurs seuls à les parcourir. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître que tous ces morceaux portent la marque de l'esprit si fin, si parisien de leur auteur : *Paris jugé par le shah de Perse* est une vieillerie bien drôle, qui est redevenue une actualité. *Monsieur le Sous-Préfet* m'a considérablement diverti ; car j'ai assisté à un trop grand nombre de

revues du 14 juillet en province, et je puis dire que ce petit tableau est joliment peint....

En somme, je le répète : si vous partez, chers lecteurs, pour les bains de mer ou pour la Suisse ; si même vous alliez à Londres par hasard, ou pour rendre visite à des amis exilés ou non, emportez *la Gloriole* ; vous trouverez toujours quelque distraction à lire ce volume qui vous fera oublier, pour un moment, le tracass des affaires ou les soucis de la politique.

M. DU MAZEL.

LE PETIT GOSSE, par WILLIAM BUSNACH. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Qui donc aurait jamais pensé que M. William Busnach, connu comme auteur dramatique, nourrissait l'arrière et secrète pensée de franchir un jour, soit comme lauréat, soit comme Immortel, le seuil de l'Académie française? Cela est cependant : il vient de nous donner un *Sans famille* de sa façon, qui vaut bien le livre couronné d'Hector Malot ; et sans doute, il confectionne en silence un autre *Abbé Constantin*, qui lui vaudra la vraie palme académique, la verte ; et non la violette, bien entendu.

Sérieusement, il y a longtemps que je n'avais lu un ouvrage qui m'ait autant charmé : je regrette le titre, que jamais n'eût pu digérer feu Viennet ; et je parierais que l'amiral Jurien de la Gravière restera rêveur : la petite gosse, il comprendrait cela ; et se dirait : « Bon ! on doit parler là-dedans d'anneaux et de cordages ; c'est mon affaire, une histoire de matelots, de lous de mer (1)... » Mais *le petit gosse* ???.. Enfin l'académie se montrera bonne *Princesse*, grâce à M. Ludovic Halévy ; et comprendra que M. Busnach a cédé au goût du jour : comme tant d'autres, il a voulu tirer son pétard, son coup de revolver, si vous le préférez, afin d'attirer sur lui l'attention de la foule, cette Souveraine..

Nous dirons donc qu'un beau matin, M^{me} Mondétour, qui tient un hôtel meublé, trouve dans une chambre, louée pour la nuit à une étrangère, un superbe garçon âgé de quelques mois. Cette étrangère était-elle une mère coupable ou une servante dénaturée? Elle n'a pas dit son nom, et elle a disparu, abandonnant sur un fauteuil une créature du bon Dieu, comme un vulgaire paquet de professions de foi. Cet enfant, c'est *le petit gosse*, qu'on appellera Gilbert, en l'honneur du saint de service ce jour-là sur le calendrier. M^{me} Mondétour, que l'exploitation de l'*Hôtel du Dauphiné* n'a pas

(1) Pour ceux de mes lecteurs qui, comme le *Petit Navire*, n'ont jamais navigué, je dirai qu'en terme de marine, on appelle une gosse, une sorte d'anneau de métal, que les matelots garnissent de petits cordages, pour conserver les gros cordages, qui passent au travers.

enrichie, est obligée de mettre Gilbert aux Enfants-Trouvés : mais le petit gosse s'échappe, vers sa dixième année, par la fenêtre d'une sacristie, au grand désespoir de la sœur Félicité ; et le voilà lancé dans le monde, le vaste monde.

Doué d'une santé des plus robustes et d'une intelligence des plus précoces, le gaillard s'adonne aux métiers les plus divers ; mais sait rester toujours et partout honnête et loyal. Naturellement, il deviendra saltimbanque : c'est obligatoire dans toute histoire d'enfant abandonné ; M. Busnach respecte les traditions. Mais ainsi, le petit gosse fera la connaissance de Djamileh, une petite fille volée ; il deviendra son protecteur et la rendra à sa famille. Djamileh reprendra son nom de Suzanne et tout ira pour le mieux. Comment Gilbert retrouvera-t-il sa famille ; comment finira-t-il par triompher dans le rude combat de la vie ? C'est ce que je me garderai bien d'apprendre à mes lecteurs, parce que cela serait trop long à raconter.

Et puis, c'est un livre à lire, et même à faire lire aux enfants. Tous les personnages sont de ceux dont on peut parler en bonne compagnie : il y en a même de très sympathiques, comme M^{me} Mondétour. Le petit gosse n'a pas été abandonné par ses parents, il a été plutôt perdu ; les saltimbanques ne sont pas plus scélérats qu'il ne convient ; tous les incidents de l'histoire se produisent dans des milieux avouables. Il est certain que l'auteur publiera de son livre une édition illustrée : et s'il parvient à l'établir à bon compte, *le Petit gosse* figurera au premier rang parmi les ouvrages qu'on donnera en prix l'année prochaine. Ce qui ne l'empêchera pas, cet heureux petit gosse, de remporter peut-être un prix lui-même ; et nous sommes convaincus qu'il aura le bon goût d'en faire hommage à M. William Busnach.

MAURICE PUJOS.

DÉFENSE DE DANTZIG EN 1813, journal de siège, journal personnel et notes du général de division de Campredon, commandant le génie du 1^{er} corps. annotés et publiés par CHARLES AURIOL. Un volume in-18 de viii-312 pages. Paris, 1888. Prix : 4 francs

Parmi les brillants faits d'armes qui marquent les campagnes de 1813 et 1814, la belle défense de Dantzig par le général Rapp, commandant le 10^e corps de l'armée française, est un des plus remarquables et des moins connus.

Dans une ville mal protégée par un front de défense trop étendu et inachevé ; sans casemates, sans magasins voûtés pour mettre à l'abri les munitions de guerre et de bouche, les hôpitaux et les réserves ; avec des trou-

pes de vingt nations diverses : Français, Polonais, Espagnols, Napolitains, Allemands, sujets de douze à quinze princes, appartenant à plus de cent corps différents, débris à demi vaincus par la fatigue, la nostalgie, l'hiver, la fièvre et la faim ; le général comte Rapp sut improviser une garnison solide et dévouée, terminer les ouvrages incomplets, en élever de nouveaux, tenir à la fois les faubourgs et la plaine, rentrer des vivres et des fourrages, calmer une population conquise, animer ses soldats, en un mot, résister douze mois à une armée entière et montrer, par un exemple de plus « qu'il n'y a pas de mauvaise place quand elle est défendue par des gens de cœur ».

Un témoin, un acteur principal dans ce mémorable épisode, le général baron de Campredon, commandant le génie du 10^e corps, écrivait le soir d'un assaut, ou le lendemain d'une sortie, le récit et l'appréciation des faits de la journée. Ces notes prises à bâtons rompus, mais saisissantes sous leur forme un peu abrupte, ont été communiquées par M. Louis des Hours, petit-fils du général, à M. Charles Auriol qui les publie aujourd'hui.

Le livre se divise en cinq parties : 1^o Avant le blocus. Retraite du 10^{me} corps de la Dirna sur Dantzig, tirée d'une correspondance inédite entre Berthier et Macdonald ; 2^o le blocus ; 3^o l'armistice ; 4^o le siège ; 5^o la capitulation. Ces quatre dernières parties presque exclusivement composées du journal, des lettres et des papiers du général de Campredon.

Ces documents divers, annotés par M. Auriol, et accompagnés d'une belle carte chorographique du Werder de Dantzig d'après Ludwig Koppin, forment un petit volume utile à l'historien, intéressant pour tous les lecteurs.

S'il en est parmi eux qui aient connu le supplice d'un blocus prolongé, d'un siège soutenu sans espérance, ils liront sous le coup d'une émotion faite de souvenirs et de regrets, la défense de Dantzig en 1813 ; et ils plaindront la patrie de n'avoir pas toujours rencontré dans ses gouverneurs militaires le caractère indomptable, la ténacité, l'énergique audace, qui firent du comte Rapp le type idéal d'un commandant de place forte.

B. C.

JOURNAL DES PRISONS DE MON PÈRE DE MA MÈRE ET DES MIENNES, par M^{me} la DUCHESSE DE DURAS, née NOAILLES. Un volume in-18 de 322 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Ce journal qui se compose de mémoires inédits, raconte un drame poignant au temps de la Terreur. Le maréchal de Noailles, âgé de 80 ans, et madame la maréchale avaient quitté Paris pour se retirer dans leur terre

de Mouchy-le-Châtel (Oise), où ils pensaient abriter leur vieillesse contre la tourmente révolutionnaire. Modèle de piété filiale. M^{me} la duchesse de Duras les avaient suivis pour leur prodiguer ses soins et les encouragements. La charité chrétienne rayonnait autour de la seigneuriale demeure ; mais les vertus et les bienfaits signalaient alors à la haine des scélérats, et comme il fallait « des personnes titrées » pour peupler les prisons, les inoffensifs et nobles châtelains sont arrêtés comme « suspects ». Par un raffinement de barbarie les prisonniers sont séparés ; M^{me} la duchesse de Duras détenue à Beauvais, puis à Chantilly, transférée au collège du Plessis, ne peut, malgré les promesses formelles des commissaires républicains, menteurs à leur parole, obtenir la permission de rejoindre et de soigner son père et sa mère prisonniers au Luxembourg.

Et quelles scènes, quels tourments inénarrables derrière les verroux ! Quelle horrible exploitation des victimes par les gardiens et les administrateurs de police ! C'est avec une résignation toute chrétienne que le maréchal et la maréchale de Noailles et M^{me} de Duras supportent les souffrances physiques et morales. M^{me} de Duras avait fait le sacrifice de sa vie pour sauver son père et sa mère ; le sacrifice ne fut pas accepté. Le 22 juillet 1794 (3 thermidor an II), l'illustre maréchal de Noailles-Mouchy et madame la maréchale périssaient à l'échafaud. On connaît ces belles paroles du maréchal conduit au supplice : « A 17 ans j'ai monté à l'assaut pour mon roi ; à 80 ans je vais à l'échafaud pour mon Dieu ; mes amis je ne suis pas malheureux. » Le style de ce journal est sans apprêt ; l'émotion du récit est communicative, et ce livre a son utilité morale, outre son intérêt historique et dramatique. Toutes les archives de France devraient livrer à l'histoire leurs secrets pour bien faire connaître « cette bête fauve qu'on appelle la Révolution ».

B. C.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A TRAVERS LA POLITIQUE, par Jules Delafosse, membre de la Chambre des députés. Un vol. in-18 Jésus de viii-342 pages. Prix : 3 fr. 50
BOUCHE CLOSSE, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
CONGRÉGATION (la), 1801-1830, par M. Geoffroy de Grandmaison. Préface par M. le comte Albert de Mun. Un vol. in-8° de xxiv-411 pages. Prix : 7 fr. 50
CONTEMPORAINS (les), études et portraits littéraires, par Jules Lemaitre ; 4^{me} série (Stendhal, Baudelaire, Mérimée, Barbey d'Aurevilly, Paul Verlaine, Victor Hugo, Lamartine, G.

Sand, Taine et Napoléon, Sully-Prudhomme, Alphonse Daudet, Renan, Zola, Paul Bourget, Jean Lahor, Grosclaude). Un vol. in-18 Jésus de 347 pages. Prix : 3 fr. 50
CONTES CHINOIS, par le général Tcheng-Ki-Tong. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
CONTES RUSSÉS, traduits par Xavier Marmier, de l'académie française. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
COUSINE ESTHER (la), par M. Maryan. Un vol. in-12. Prix : 2 fr.
FRANCE ET LE SACRÉ-CŒUR (la), par le R. P. Alet. Un vol. gr in-8° de 411 pages. Prix : 10 fr.

DE DANTE A L'ARÉTIN, la société italienne de la Renaissance par Lefebvre Saint-Ogan. Un vol. in-18 Jésus de 350 pages. Prix : 3 fr. 50
ŒUVRES INÉDITES DE VICTOR-HUGO. Drame. Les Jumeaux, Ami Robsart. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix : 6 fr.

DAVID ROI, PSALMISTE, PROPHÈTE, avec une introduction sur la nouvelle critique, par M. Meignan, archevêque de Tours. Un vol. in-8° de 588 pages. Prix : 7 fr. 50

DEUX SŒURS, par André Theuriot. Un vol. in-18 Jésus de 300 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCIPLES (le), par Paul Bourget. Un vol. in-18 Jésus de xii-389 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCOURS DE MOR BOUGAUD précédés d'une notice biographique par M. l'abbé F. Lagrange, chanoine à Paris. Un vol. in-8° avec portrait. Prix : 7 fr. 50

DU C DE PENTHIÈVE (le). Mémoires de dom Courdemanche, documents inédits sur la fin du XVIII^e siècle, par Etienne Allaire. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

FEMMES DES TUILERIES (les), la duchesse de Berry et la Vendée, par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-18 Jésus de 356 pages. Prix : 3 fr. 50

FOU D'AMOUR, par Ch. d'Héricault. Un vol. in-18 Jésus de iv-292 pages. Prix : 3 fr. 50

FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME (la), deuxième partie : les usages et les mœurs, par le vicomte de Broc. Un vol. in-8° de 552 pages. Prix : 7 fr. 50

GUERRE DE DEMAIN (la), grand récit patriotique et militaire, par le capitaine Danrit. édition illustrée par P. Cousturier. Deux volumes grands in-8°, t. I, p. 1 à 256 ; t. II, p. 257 à 480. Prix : 6 fr.

FRANCE DU CENTENAIRE (la), par Édouard Goumy. Un vol. in-18 de viii-388 pages. Prix : 3 fr. 50

GUERRE ET LA SOCIÉTÉ (la), par le général Jung, gouverneur de Dunkerque commandant supérieur de la défense. Un vol. in-8° de 342 pages. Prix : 6 fr.

HENRIETTE, par François Coppée. Un vol. in-18 Jésus de 201 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE par Julien Tiersot. Un vol. grand in-8° avec musique. Prix : 12 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE, par M. J.-A. Petit, le second Empire. Tome XII et dernier. Un vol. in-8° de 580 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRE DE SAINT-VINCENT DE PAUL, par Mgr Bougaud, évêque de Laval. Deux vol. in-8° avec deux portraits. Prix : 15 fr.

JEUNE HOMME CHRÉTIEN (le), par F. Hervé-Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers. Un vol. in-12. Prix : 2 fr.

JOURNAL DE LA CAMPAGNE D'ITALIE, par le comte d'Hérissou. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

JOURNAL DES PRISONS DE MON PÈRE, DE MÈRE ET DES MIENNES, par M^{me} la duchesse de Duras née Noaille. Un vol. in-18 Jésus de 329 pages. Prix : 3 fr. 50

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS pendant la Révolution française (année 1789) par M. Monin, docteur es lettres, professeur au collège Rollin, Ephémérides, grands événements et détails caractéristiques, sentiments et mobiles de la population, la vie nationale et la vie parisienne il y a cent ans. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LETRES DU DUC D'ORLÉANS, publiées par ses fils le comte de Paris et le duc de Chartres, avec un portrait en héliogravure d'après Alfred de Dreux. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LETRES DE LORD BEACONSFIELD A SA SŒUR, traduites avec introduction, notices historiques et notes et précédées d'une étude sur lord Beaconsfield et le parti tory, par Alexandre Dehaye, de la Société de législation comparée. Un vol. in-12 de 467 pages. Prix : 3 fr. 50

LETRES D'UN JEUNE OFFICIER A SA MÈRE,

1803-1814, par Charles-A. Faré. Un vol. in-8° raisin renfermant eaux-fortes. Prix : 6 fr.

MAMAN CAPITAINE, par Victor Fournel. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

MARIAGES DE JACQUES V (les), par Edmond Bapst, secrétaire d'ambassade. Un vol. in-8° de 342 pages. Prix : 7 fr. 50

MAÎTRES DE LA CRITIQUE AU XVIII^e SIÈCLE (les), Chapelain, Saint-Evremond, Boileau, La Bruyère, Fénelon, par Auguste Bourzoin, docteur es lettres. Un volume in-12 de 353 pages. Prix : 3 fr. 50

MA VOCATION, par Ferdinand Fabre. Un vol. in-18 Jésus de 453 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES DES AUTRES (les), par Jules Simon. Un vol. in-18 illustré. Prix : 3 fr. 50

MENSONGES DE L'HISTOIRE (les), 3^e série : L'Antipape Félix, la Conquête de la Chypre et de la Maison de Savoie, la première ambassade de Bayard, les collaborateurs de Christophe Colomb, Histoire d'un archevêque, la Jeunesse de Richelieu, Philippe II, Antonio Perez et l'Inquisition, par Charles Buet. Un vol. in-8° de 255 pages avec gravures. Prix : 2 fr. 50

MONSIEUR DUPANLOUP ET LA LIBERTÉ, sa vraie doctrine, par M. l'abbé Chapon, chanoine honoraire d'Orléans. Un volume in-12. Prix : 4 fr.

MYSTÈRE DU SANG (le) chez les juifs de tous les temps, par Henri Desportes, préface d'Edouard Drumont. Un volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

NOTES ET SOUVENIRS SUR L'ABBÉ PETIT, chanoine, vicaire général, chancelier de l'archevêché de Paris, mort à Jérusalem le 11 octobre 1888, par l'abbé Tapie, directeur du petit séminaire de Paris. Un vol. in-12 de viii-302 pages et portrait. Prix : 3 fr. 50

POLITIQUE ISRAËLITE (la), par Kimon. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PROFILS ÉTRANGERS, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

RETRAITES PASTORALES ET DISCOURS DIVERS, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, publiés par un prêtre de la communauté de Saint-Sulpice. Deux vol. in-12 de i, 116 pages. Prix : 7 fr.

ROIS DE LA RÉPUBLIQUE (les), histoire des juiveries. Troisième partie : l'Infamie, par Auguste Chirac. Un volume in-18 Jésus de ix-305 pages.

SECRETS DES BONAPARTE (les), par Ch. Vauroy. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SIX MOIS AUX INDES, chasses aux tigres, par le prince Henri d'Orléans. Un vol. in-18 Jésus de ii-392 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS D'UN OCTOGÉNAIRE PARISIEN tour à tour citoyen de Lyon et de Lille, par A. de Berne. Un vol. in-8° de 663 pages. Prix : 8 fr.

SOUVENIRS SUR LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION, par le général comte de Rochechouart, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre I^{er} commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits publiés par son fils. Un vol. in-8° orné de deux portraits. Prix : 7 fr. 50

THÉÂTRE CONTEMPORAIN (le), par J. Barbey d'Aurevilly. Tome III. Un volume in-18 Jésus de 363 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE COLONIE FÉODALE EN AMÉRIQUE. L'Acadie (1604-1811), par Rameau de Saint-Père. Deux vol. in-18 Jésus. Tome I, xxxii-365 pages, tome II, 429 pages et carte. Prix : 8 fr.

UNE GRANDE DAME DANS SON MÉNAGE au temps de Louis XIV, d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689), par Charles de Ribbe. Un vol. in-18 Jésus de 384 pages. Prix : 3 fr. 50

UN HOMME LIBRE, par Maurice Barrès. Un vol. in-18 Jésus de 200 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE NIECE D'AMÉRIQUE, par M. Maryan. Un vol. in-18 Jésus de 367 pages. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque des mères de famille)

UNE RELIGION SECRÈTE, par Louis Baume. Un vol. in-10 de 152 pages. Prix : 2 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HISTOIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL, par Mgr BOUGAUD, évêque de Laval. Deux volumes in-8° de xii-487-428 pages, avec deux portraits du saint. Paris, 1889. Prix : 15 francs

Après les remarquables travaux sur la vie de ce grand saint, publiés dans ces derniers temps, il nous semblait peu probable que l'auteur ait pu trouver le moyen d'écrire une vie d'un caractère assez neuf par la forme, assez piquant par les détails, pour offrir de l'attrait au lecteur. C'est cependant ce qu'a fait et d'une façon très remarquable, Mgr Bougaud ; cet ouvrage qui est le dernier sorti de sa plume et qu'un digne ami a pieusement recueilli et publié, nous a complètement captivé : nous en avons poursuivi la lecture avec autant de charme que d'édification.

La gravure mise en tête du premier volume nous donne le portrait du saint, déjà vieux, mais n'ayant pas encore le bas du visage défiguré par la perte des dents, comme dans la gravure si connue, reproduite dans le second volume. Sans méconnaître le mérite des biographies antérieures, il nous semble que celle-ci l'emporte sur elles, comme ce nouveau dessin des traits de saint Vincent, l'emporte sur celui qui, jusqu'à présent, passait pour le plus fidèle.

Mgr Bougaud a accentué plusieurs traits de la vie de son héros, surtout dans ces premières années, qui le présentent sous un jour plus naturel qu'on n'a coutume de le faire. Il est avantageux de montrer que les saints ont su distinguer les circonstances où la prudence demande qu'on se tienne au précepte, sans vouloir s'astreindre au conseil. C'est ainsi qu'on verra ici le saint poursuivre avec énergie et toute la rigueur de la légalité, le paiement d'une créance dont il avait hérité.

La description de la demeure de ses parents et de leur genre de vie, nous apprend qu'ils vivaient non dans la misère, mais dans une large et honnête aisance, en propriétaires cultivateurs, indépendants et pourvus largement du nécessaire.

Cette pauvreté du temps passé peut faire envie aux innombrables légions,

des petits fonctionnaires, des employés, des marchands et bureaucrates qui composent aujourd'hui la majorité de la classe aisée.

Sans doute il n'y avait sous ce toit où naquit Vincent de Paul, rien du clinquant et du faux luxe des constructions modernes, si coquettes d'apparence et si mesquines à l'intérieur, si peu commodes, si promptes à tomber en ruines.

L'humble maison où vivait la famille du saint subsiste encore dans sa solide rusticité. Elle est construite, comme toutes les maisons de paysans de cette époque, avec de fortes poutres en chêne à peine dégrossies ; l'entre-deux est rempli par de la terre glaise, mêlée de paille et séchée au soleil. Cette maison est assez vaste : elle se compose d'un rez-de-chaussée qui comprend cinq pièces et que surmonte un double grenier. On entre d'abord, par une forte porte de chêne assez grossière, dans une première pièce, la plus vaste de toutes. Une haute cheminée en bois noirci est au fond ; en face et sur le côté, une petite fenêtre ; le plafond en bois de chêne, le plancher en terre battue. C'était à la fois la cuisine, la salle à manger, le lieu où se tenait habituellement la famille. Sur la gauche s'ouvrent deux chambres : l'une la chambre du père et de la mère, l'autre la chambre destinée à l'ainé, à celui qu'on appelait l'héritier ; mais il n'en prenait possession que le jour de son mariage. Au fond et par derrière il y avait encore deux grandes chambres : l'une, le dortoir des garçons ; l'autre, le dortoir des filles ; dans cette dernière on n'entrait que par une porte ouvrant sur la salle commune ; la chambre des garçons a une porte sur le jardin et un escalier conduisant aux greniers. Un toit en briques couvrait la maison et rejetait les eaux pluviales à droite et à gauche. Au dehors étaient les trois étables, celle des porcs, celle des moutons, celle des bœufs. Quatre ou cinq hectares de terre autour de la maison complétaient la propriété de la famille.

Comme le dit fort bien Mgr Bougaud, ce n'était pas la richesse, surtout avec six enfants ; mais ce n'était pas l'extrême pauvreté, la misère. C'était cette vie de travail, d'ordre, d'économie, de sobriété, d'indépendance qui, avec la religion, préparent les bonnes mœurs et font quelquefois les grandes âmes.

Nous ne pouvons suivre ici les épisodes connus de la vie de saint Vincent de Paul depuis ses études, sa captivité à Tunis, jusqu'à la merveilleuse fondation de l'Institut des Lazaristes et de la pieuse famille des Sœurs de la Charité. Partout on trouve des aperçus nouveaux ou des détails plus précis. Par exemple, dans le récit de sa captivité, nous aimons cette citation textuelle du témoignage du saint, esprit cultivé, d'une trempe très

solide et incapable de se laisser prendre à une supercherie. En parlant des travaux chimiques du vieux médecin musulman qui l'employait dans son laboratoire, notre saint écrit : « Je lui ai vu souvent fondre autant d'or que d'argent ensemble, le mettre en petites lames, et puis mettre un lit de quelque poudre dans un creuset, le tenir au feu vingt-quatre heures, puis l'ouvrir et trouver l'argent être devenu or ; et plus souvent encore congeler ou fixer argent vif en fin argent, qu'il vendait pour donner aux pauvres. » Les juifs auxquels ce vieux médecin vendait son argent et son or étaient trop déflants et trop rusés pour payer du vermeil comme or pur, ou du métal frotté de mercure comme de l'argent en barre. Ce fait avec dix autres attestés par les savants les plus connus et les plus en garde contre toute fraude, doit rendre circonspects ceux qui déclament trop légèrement contre les alchimistes du moyen âge.

Dans un ordre d'idées tout différent, nous recommandons l'exposé des doctrines jansénistes dont tout le venin se trouve admirablement dévoilé par le récit des entretiens du saint avec le fameux abbé de Saint-Cyran. Tout en repoussant avec horreur les doctrines hérétiques, Vincent de Paul fut, jusqu'au bout, bon et charitable pour l'hérétique qu'il espérait ramener à l'humble et entière obéissance due à l'enseignement infallible de l'Église de Jésus-Christ.

Dans l'histoire si vivante de l'institution des Charités, c'est-à-dire des associations de pieux laïques des deux sexes pour secourir les pauvres à domicile, quelle lumière sur la misère d'alors, et comme les progrès effrayants du nombre des indigents et de l'intensité de leurs souffrances à notre époque ressortent avec évidence, et donnent un cruel et implacable démenti aux déclamations sur le prétendu progrès du bien-être et la diminution du chiffre des malheureux à notre époque. Qui oserait proposer aujourd'hui de porter à tous les malades ou infirmes pauvres, à midi, un repas de viande bouillie, de légumes bien apprêtés, avec vin et dessert ; le soir, une viande rôtie, et les dimanches et jours de fête de la volaille ; le tout servi avec linge bien blanc et accompagné de bons propos, gais et affectueux, pour exciter l'appétit.

Ne regarderait-on pas comme insensé celui qui oserait proposer sérieusement d'interdire toute mendicité, à condition d'offrir et de fournir à tout homme valide un travail rémunérateur, de créer des ateliers pour occuper, selon leurs forces, les hommes malades, les jeunes gens et les enfants, tout en procurant à ces derniers une instruction primaire solide, et à tous l'éducation chrétienne.

Voilà cependant ce que saint Vincent de Paul proposait et faisait accep-

ter dans plusieurs villes. Représentants de l'autorité royale, civils ou militaires, magistrats, officiers municipaux, nobles et grandes dames, riches bourgeois, veuves et filles de bonne maison, accouraient aux réunions, versaient en commun leurs abondantes aumônes, et se formaient en pieuses phalanges pour aller porter partout les consolations, les soulagements, les soins délicats et affectueux aux pauvres, qu'on servait avec respect, comme membres souffrants de Jésus-Christ.

Quel abîme entre ces magnifiques, ces délicates largesses, et les trois francs par mois, accordés aux indigents grelottant dans le chenil d'un garni, avec trois et quatre enfants blêmes, mal couverts de haillons, gisant pêle-mêle sur un peu de paille ! Et cela se compte par cent mille, dans Paris et les environs ; et chaque jour apporte la nouvelle des malheureux qui se tuent de désespoir, après avoir tout tenté en vain pour rapporter le soir, le prix de la journée du garni. et un morceau de pain aux enfants qui crient la faim !

Ce n'est point seulement saint Vincent de Paul qui revit dans ces pages si souvent remplies de ses propres paroles. empruntées au trésor de cette correspondance que ses fidèles disciples ont fait imprimer dans ces dernières années. Non, ce n'est pas seulement le héros de la charité chrétienne, c'est la société à son époque qui revit, qui ressuscite devant nous ; cette société toute pleine de la sève chrétienne, malgré les malheurs des siècles précédents, et au sein de laquelle, en grande partie par l'action de notre saint, se prépare ce qu'il y a eu de plus réellement grand, de plus solide dans les splendeurs du dix-septième siècle.

L'esprit satanique de la Révolution a tenu rancune de cette action bienfaisante du grand apôtre de la charité. Aussi aux premiers jours de 89, c'est contre cette sainte maison de Saint-Lazare, où s'était développée la famille de saint Vincent de Paul, que l'armée jacobine, organisée par la franc-maçonnerie et recevant le mot d'ordre du club du Palais-Royal. vint essayer ses forces et inaugurer, par le pillage, la dévastation et l'incendie, ces funèbres orgies qui allaient épouvanter la France et souiller son histoire des pages les plus honteuses et les plus sanglantes.

Le récit de cette digne veillée de l'envahissement de la Bastille et des lâches assassinats de la bande jacobine, nous semble un complément nécessaire de l'histoire de l'œuvre de saint Vincent de Paul. La haine des suppôts de l'enfer contre l'apôtre de charité, jeta son masque dans cette nuit effroyable, où on la vit décapiter la statue du saint, promener en trophée sa tête au haut d'une pique, comme on devait, le lendemain, en promener d'autres, chaudes et saignantes, et venir enfin jeter, dans le

bassin du jardin du Palais Royal, les débris de la statue que dans leur rage ils avaient brisée (1).

Nous voudrions avoir réussi à inspirer à tous nos lecteurs le désir de lire cette *Histoire de saint Vincent de Paul*. Le titre « histoire » est justifié par la manière large de l'écrivain. Comme nous l'avons dit, la société, si profondément et si heureusement remuée par le zèle apostolique du saint, nous apparaît vivante, avec ses défaillances et ses grandes qualités, avec ses misères et ses trésors de charité. Cet ouvrage n'est pas seulement un livre de la plus haute valeur historique et littéraire, c'est une éloquente prédication par les faits et les exemples, c'est une œuvre de régénération sociale.

AUGUSTE CARION.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE VENTADOUR. Un grand amour chrétien au xviii^e siècle, par X^{xxx}, avec une introduction par M. l'abbé F. LAGRANGE, chanoine de Notre-Dame de Paris et vicaire-général d'Orléans. Un volume in-12 de LI-358 pages. Paris 1889. Prix : 3 fr. 50

Après avoir lu, avec un charme indicible, ce délicieux ouvrage, rempli de détails les plus intéressants sur la cour de Louis XIII, et tout embaumé du parfum de la vertu angélique des deux jeunes époux, nous répétons, avec conviction, les premiers mots de l'admirable Introduction de M. l'abbé Lagrange : C'est « un diamant finement et délicatement ciselé » qu'il vient de présenter au public.

Malgré la faveur coupable et honteuse qui a fait accueillir, dans le sanctuaire de familles nobles et chrétiennes, les grossiers romans qui semblent écrits avec la fange des mauvais lieux ; malgré l'excès de dépravation et l'oubli de toute pudeur qui a remplacé l'exquise délicatesse du ton et des manières de la haute société, par les allures et le jargon de la tourbe du demi-monde ; oui, malgré cette profonde décadence qui a permis d'écrire avec l'hyperbole de la satire : *Un monde qui finit*, nous espérons que la vivacité du contraste, et ce sentiment, ce besoin du vrai et du beau, toujours vivace au fond d'une âme qui a été illuminée des splendeurs de la foi, feront rechercher « ce diamant », et que le public, tout gangrené qu'il

(1) Il serait à désirer qu'on fit réimprimer le *Mémoire* du temps, rédigé sous la surveillance et avec le contrôle des témoins les plus respectables, accompagné des documents authentiques, et qui remplit cinquante pages in-8°. *La Gazette de France* en a donné, au jour anniversaire, un résumé très intéressant dans ses *Éphémérides de 1789*, mais le texte même du *Mémoire* est un document historique qui mérite d'être conservé.

est par la littérature du *Figaro* et de M. Zola, saura encore apprécier son incomparable valeur.

Les âmes blasées, qui ont profané le plus sublime sentiment, voudront lire ces pages éloquentes dans lesquelles le théologien rend à l'amour conjugal sa grandeur et sa dignité. Cette étude aussi remarquable par la sûreté de la doctrine que par la beauté et la noblesse du style, sera une révélation pour les intelligences abaissées par le matérialisme bestial de la libre pensée, qui aboutit à l'union libre.

Une curiosité, peut-être malsaine dans son principe, inspirera aux âmes les plus déchuées le désir de voir comment un prêtre de Jésus-Christ peut expliquer les harmonies de l'amour conjugal et de l'amour divin ; et surtout l'union de cet amour avec ce qui reste, pour le monde, « la folie de la croix ».

Cette Introduction était nécessaire pour préparer la lecture de ce céleste poème qui raconte, au sein de la brillante cour de Louis XIII, les opérations merveilleuses de la grâce dans les cœurs d'une jeune duchesse ravissante d'esprit comme de beauté, et d'un jeune duc, brillant capitaine. Obéissant aux inspirations d'une haute piété, après s'être tendrement chéris, comme frère et sœur, à la fleur de l'âge, ils se séparent pour s'unir d'une façon plus parfaite, plus sublime dans le cœur de Jésus, centre de l'amour divin qui les embrase. Après avoir conduit lui-même au Carmel la duchesse de Ventadour, le duc se prépare à se donner aussi à Dieu, en renonçant à sa haute position sociale pour se faire humble prêtre.

Ceux qui sont familiers avec la vie des saints, savent que cette merveille de l'union de la chasteté la plus parfaite, avec toutes les tendresses et l'intimité de l'amour conjugal, n'est pas sans exemple dans l'Eglise. Mais le public de nos jours lit-il la vie des saints ? Nous prévoyons sa surprise, son incrédulité même aux premiers mots de cette merveille. En parcourant le volume, les lecteurs mondains iront de surprise en surprise.

Ils verront par quelle mâle et sage éducation on donnait, à la jeune noblesse, cette vigoureuse trempe d'esprit et de corps qui formait d'habiles et vigoureux capitaines de seize ans, et des généraux capables de mener à la victoire de grandes armées à vingt ans, comme Condé à Rocroy.

Ils suivront avec étonnement les plus séduisantes beautés de la Cour, dans leurs visites et leurs retraites, parmi les grandes dames devenues d'austères et saintes carmélites, sans cesser d'être leurs amies dévouées.

La sève d'une solide éducation chrétienne donnait aux âmes une maturité précoce. Au milieu même du tourbillon des plaisirs et des égarements du cœur, l'amour divin faisait sentir ses attraits et aussi l'aiguillon du remords. A côté du scandale il y avait de sublimes exemples.

Les esprits superficiels sont plus frappés des splendeurs de la Cour, du luxe vraiment éblouissant de ces princesses, de ces duchesses portant « des colliers de perles qui valent chacune mille francs ». Ces détails de toilette, la richesse des étoffes, le bon goût des costumes et leur majestueuse élégance, tout se trouve décrit dans ce livre, tableau vivant des salons dans les palais de nos rois.

La marche des événements transporte le lecteur à la suite de la Cour, dans les villes où Louis XIII et le comte de Ventadour se trouvent appelés pour diriger les armées. On lit, parmi les pièces justificatives la lettre autographe dans laquelle Louis XIII raconte le siège et la ruine de Privas, au jeune duc de Ventadour qui cernait alors la ville de Castres, forcée bientôt de se rendre.

L'opposition opiniâtre du Sénat de Chambéry, refusant malgré les lettres de leur souverain, d'autoriser la fondation d'un Carmel, nous conduit avec le duc de Ventadour dans l'intimité de ce pieux et noble ménage du duc de Savoie, dont la femme avait été amenée de France par son directeur, saint François de Sales, qui resta son aumônier jusqu'à sa mort ; c'est à elle qu'il avait donné la sainte communion pour la dernière fois, et il lui avait légué un de ses anneaux pastoraux en signe de sa paternelle affection.

Quant au style de l'auteur anonyme, nous ne pouvons que souscrire à l'avis de M. l'abbé Lagrange : « On prisera, comme elle doit l'être, cette manière sobre, originale, de mettre en relief les choses, dans un récit qui court avec une rapidité attachante, et vous entraîne en vous charmant. »

ERNEST AIMÉ.

LE SOCIALISME D'ÉTAT ET LA RÉFORME SOCIALE, par
M. CLAUDIO JANNET, professeur d'économie politique à l'Institut catholique de
Paris. Grand in-8° de xvi-544 pages. Paris, 1889. Prix : 7 fr. 50

La question sociale, qui embrasse les relations du capital et du travail, est maintenant à l'ordre du jour dans l'ancien monde et le nouveau, spécialement dans les grands États industriels. Toutefois, les utopies du socialisme qui dénaturent ces relations, ne sont pas récentes. On les trouve dans la seconde moitié du XVIII^e siècle parmi les pseudo-philosophes et les physiocrates. Montesquieu et surtout Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité des conditions*, les proclament ; les principes révolutionnaires de la souveraineté de l'homme, les établissent implicitement ; la Constituante les prépare en abolissant les associations ouvrières ; la Convention, en glorifiant le *Droit sacré* à l'assistance, leur rend hommage.

« De nos jours, et principalement depuis la Révolution de 1848, l'augmen-

tation exorbitante des charges publiques, le développement des agglomérations amènent, au détriment des campagnes, la diminution du revenu de l'agriculture et des industries de l'Europe occidentale, arrêtent l'amélioration du sort des travailleurs dans nos vieux pays et ébranlent même l'assiette de la propriété rurale. » Mais il y a plus, la fièvre du bien-être et des jouissances matérielles, surexcitée par les doctrines qui méconnaissent la fin dernière de l'homme, est hostile à l'ordre économique fondé sur le droit de propriété et la liberté civile. C'est pourquoi le socialisme, en tant qu'il répudie les croyances chrétiennes et que son matérialisme a pour unique horizon, le bonheur sensuel d'ici-bas, est essentiellement destructeur et ne peut rien édifier. Il s'étend sur les principales contrées du globe, et malgré la variété de ses formes il fait appel de préférence à l'omnipotence de l'État sous le nom de collectivisme ; c'est ainsi que l'un de ses chefs, Karl Marx, voudrait déplacer au profit des travailleurs, par l'État et la commune, la propriété du sol, le capital industriel. Toutefois partout où l'État sort de son rôle pour empiéter sur la liberté économique aussi souvent que le socialisme se rattache dans une mesure plus ou moins grande à l'ingérence excessive du pouvoir, il y a ce qu'on nomme le *socialisme d'État*, et voilà le fléau social que M. Jannet attaque : il en décrit les origines, la diffusion, les influences cachées ou évidentes dans les manifestations du travail et du capital. Il va plus loin : il étudie les lois naturelles qui règlent ces manifestations, il précise d'une main sûre l'action normale de l'État, de la liberté du patronage des classes que M. Le Play appelait dirigeantes, et s'élevant aux plus hautes considérations, il n'hésite pas à dire que la question sociale est avant tout religieuse, qu'aussi longtemps que le christianisme sera complet, le catholicisme ne pénétrera pas profondément dans le monde économique, la réconciliation du capital et du travail se dérobera aux plus savantes combinaisons.

Dans cet ordre d'idées confirmées toujours par les faits, M. Jannet examine successivement l'État et le régime du travail, le socialisme de la chaire et la politique sociale en Allemagne, l'assurance obligatoire, les associations rurales et la réforme des lois de succession dans ce pays, la loi française du 24 mars 1884 sur les syndicats professionnels, les syndicats industriels pour limiter la production, les associations professionnelles catholiques et les sociétés coopératives de consommation, l'association des honnêtes gens dans les affaires, la situation de l'agriculture en France et les conditions de la lutte contre la concurrence des pays neufs, le code civil et les réformes indispensables à la liberté des familles, l'ordre économique naturel et l'avenir des sociétés européennes.

Pour combattre efficacement le socialisme d'État il importe de définir les droits légitimes de l'État, et ses usurpations; cette étude est d'autant plus nécessaire que M. Jannet nous montre l'Allemagne comme donnant pour ainsi dire aux parlements de l'Europe le signal des interventions officielles dans la question sociale. Les sectes socialistes sont tellement puissantes au delà du Rhin qu'elles menacent, en grandissant toujours, de s'emparer du pouvoir. Vainement pour en neutraliser les efforts, M. de Bismarck veut pousser à outrance le socialisme autoritaire par une vaste organisation de la triple assurance des accidents, des maladies et de la vieillesse, le socialisme avance encore; le grand chancelier a d'ailleurs contre son despotisme économique les énergies catholiques du centre, les associations rurales des paysans de Westphalie, du pays Rhénan, de la Silésie et de la Bavière, la modification salutaire du partage égal des successions dans un grand nombre de provinces d'après l'initiative des diètes locales. M. Jannet esquisse l'histoire de ce mouvement réformateur; il ajoute avec raison que le socialisme, malgré les excitations malsaines de ses libres penseurs à l'application des théories de Malthus, rencontre dans la population allemande une forte réprobation de ce qu'elle nomme le *franzosische zwei kindersisteun* (système français des deux enfants); il en résulte au profit social de nos voisins un accroissement rapide de la natalité; d'une part il favorise considérablement l'émigration; de l'autre, il contraste douloureusement avec la situation à peu près stationnaire de la France.

D'après ces données expérimentales, et aussi au point de vue des principes, il est facile de circonscrire le rôle économique de l'État.

Il ne doit pas s'ingérer dans la production ni dans la répartition des richesses, mais il est tenu de dégager de toute pression les forces économiques et conséquemment de prescrire le repos du dimanche, rigoureusement observé en Angleterre et aux États-Unis; il est tenu de réprimer la violation de la loi morale, de remplir ses devoirs politiques, financiers, administratifs et policiers. Si à la pratique fidèle de ces devoirs on ajoute le patronage des chefs d'industries vis-à-vis des classes laborieuses, les sociétés ouvrières et leur union avec les sociétés industrielles, les œuvres ouvrières, les associations professionnelles chrétiennes en corporations libres, la pleine liberté de l'église dans la constitution de son patrimoine, dans ses dévouements aux pauvres et dans toute son action, on aura l'ensemble des remèdes qui, employés simultanément avec persévérance selon les conditions appropriées aux besoins divers des pays et des localités, pourront produire, non pas l'abolition de la pauvreté ni même de la misère, mais au moins l'apaisement social. Or l'État, en ce

qui le concerne, est-il fidèle en Europe à ses obligations? Pour ce qui regarde la France, quelle est sa politique? M. Jannet n'a pu évidemment parcourir ce vaste domaine. Mais qui ne connaît les oppressions de tout genre qui pèsent sur notre pauvre patrie? M. Ferry, dans l'un de ces discours dont il est si prodigue, a déclaré sans détour que toutes les forces sociales doivent appartenir à la direction de l'État et qu'il est par essence l'éducateur universel; c'était formuler clairement la doctrine du socialisme officiel, doctrine qui se révèle par un despotisme à la fois politique, religieux, financier et administratif. M. Jannet s'attache, et il faut l'en féliciter, à résumer par des chiffres éloquents et incontestables le gaspillage croissant des deniers publics, l'augmentation progressive d'une dette flottante d'un milliard, la dette collective de l'État, des départements et des communes, qui s'élève actuellement à plus de trente deux milliards.

Continuant d'examiner l'action de l'État français dans l'assurance obligatoire, dans la constitution des syndicats, dans la situation lamentable de l'agriculture, dans les réformes indispensables à la liberté familiale, M. Jannet fait la part équitable du bien et du mal. Celle du bien est restreinte, celle du mal est immense: tendance au socialisme d'État dans les questions complexes d'assurance; rien pour améliorer notre législation déplorable sur les successions quand au partage des ascendants, quand à l'extension de la quotité disponible, à la liberté des arrangements de famille, à l'adoption de dispositions spéciales touchant les héritiers mineurs de la petite propriété; rien non plus, et cela en opposition avec la condition meilleure des classes ouvrières en Angleterre depuis un demi-siècle rien contre les plaies hideuses de notre siècle: l'alcoolisme (on pourrait ajouter l'usage de plus en plus immodéré du tabac), le surmenage scolaire par la tyrannie de l'État sur l'enseignement, tyrannie à laquelle est due la multitude encombrante et antisociale des déclassés; enfin la lèpre nouvelle (syphilis), produit infect des mauvaises mœurs dont le socialisme d'État favorise par les écoles sans Dieu et par l'impunité de la presse pornographique la contagion incessante.

En ce qui a trait au patronage des ouvriers et aux associations ouvrières, M. Jannet constate, d'une part, des dispositions meilleures mais encore bien insuffisantes, dans les chefs d'industrie, et d'autre part, l'heureux effet des sociétés de secours et des sociétés de consommation entre ouvriers. Les syndicats professionnels, légalisés en 1884, n'ont pas encore dit leur dernier mot. Ils peuvent révéler bien des avantages et aussi bien des abus. La fédération des syndicats industriels pourrait aboutir à une vaste mainmise du capitalisme sur les travailleurs et à l'écrasement des

établissements moyens et petits de l'industrie et du commerce par l'extension de l'anonymat, puis la fédération des syndicats d'ouvriers, ce qui est peut-être plus à craindre, pourrait faciliter les hostilités systématiques du travail contre la capital par des grèves générales et la perturbation de tous les intérêts.

Jusqu'à présent, l'union si désirable des syndicats industriels et ouvriers a été rare : l'antagonisme subsiste ; donc il faut dire et redire avec M. Jannet : C'est au christianisme complet qu'est réservé l'honneur de pacifier le monde économique avec le secours actif des honnêtes gens malheureusement trop inertes, alors qu'il s'agit de conjurer les catastrophes, de venir en aide à la coopération par le patronage, de créer des syndicats agricoles et de les unir aux sociétés ouvrières de consommation, de vivifier et de retenir le travail des champs par la présence des grands propriétaires et l'emploi second de leurs capitaux. Déjà les œuvres ouvrières, grâce à l'inépuisable charité de l'église, fonctionnent admirablement parmi nous. Elles répondent aux souffrances de l'ouvrier dans les agglomérations urbaines, aux exigences du travail des adultes, des femmes et des enfants dans les manufactures. Rappelons les patronages d'écoliers et d'apprentis par les conférences de Saint-Vincent de Paul et des frères des écoles chrétiennes, les belles œuvres des *cercles catholiques d'ouvriers* répandus dans toute la France, les *Petites-Sœurs de l'ouvrier* qui vont porter dans l'usine un rayonnement du ciel.

Ce n'est pas tout : le catholicisme a la mission de résoudre, par la coopération et la confrérie, son indispensable associé, la question sociale autrement insoluble. On sait que la Constituante de 1791 brisa l'ancienne organisation du travail et prohiba les associations ouvrières. Cette folie eut pour conséquence l'empire de la Révolution et de la maçonnerie, son aide, sur les malheureux travailleurs. La force des choses ramena les masses à l'esprit d'association, mais le socialisme et les sociétés secrètes ont fait dévier leurs corporations. De là, et aussi de bien des souffrances imméritées, est née la lutte, aujourd'hui suraiguë du capital et du travail.

Dans les régions où régnait le principe protestant de la souveraineté absolue de l'individu et du peuple, cette lutte a pris naturellement un caractère de domination hautaine chez les uns, de révolte irréconciliable chez les autres.

Mais les pays catholiques, par exemple la France, vivent encore, en dépit de leurs défaillances, du fonds de traditions religieuses qui résiste aux acharnements de la libre pensée ; c'est ce qui rend possible, moyennant le retour graduel des classes supérieures à la foi de leurs pères, la reconsti-

tution progressive de la corporation chrétienne. M. Jannet, à ce propos, jette un coup d'œil sur le régime corporatif d'autrefois; il n'en dissimule ni les précieux avantages, ni les abus. Dès le ^{xvi}^e siècle, et surtout sous Louis XVI, la grande industrie lui échappait. Au ^{xviii}^e siècle, le système obligatoire des jurandes et des maîtrises, si profondément social au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle, n'étaient plus en harmonie avec les besoins du temps. Cela ne veut pas dire, assurément, qu'il fallait radicalement le détruire; seulement une transformation devenait nécessaire; la liberté devait se substituer au régime obligatoire, et c'est également la liberté qui, dirigée et vivifiée par les inspirations chrétiennes, devra présider au développement du régime corporatif et de la confrérie, son auxiliaire.

M. le comte de Chambord, dont M. Jannet rappelle avec une patriotique émotion la perspicacité dans les grandes questions de notre époque, avait prévu les services que la nouvelle corporation libre, et pourtant encouragée par l'État, aurait pu rendre au fonctionnement régulier du suffrage universel. De son côté, le Pape Léon XIII a consacré les initiatives de son génie, et l'infailibilité de ses enseignements, à faire rayonner dans l'univers catholique, et même ailleurs, la puissance des associations professionnelles adaptées aux nécessités de notre siècle et admirablement propres à rétablir enfin la paix sociale sous la garde de l'esprit chrétien. Et dans ses magnifiques encycliques, il continuait glorieusement la mission de l'Église.

Ne s'est-elle pas, dans tous les âges, préoccupée des petits et des humbles? Elle a multiplié partout les merveilles monumentales de sa charité. Avec le concours des souverainetés dont elle était l'âme, elle a fait passer les classes inférieures de l'esclavage au servage, de celui-ci à la vie civile; et quels efforts continus pour la sauver des brutalités de la force, pour opposer ses légions de moines civilisateurs aux violences de la barbarie qui tendait toujours à reprendre son empire! Ce fut ainsi qu'au ^{xiii}^e siècle, saint Dominique et saint François vinrent providentiellement au secours des peuples, unirent les puissants et les déshérités de ce monde par les prodiges de leur apostolat. Sous la bannière du séraphique François d'Assise, le tiers-ordre se ramifia de toutes parts et abrita dans les confréries réconciliatrices toutes les conditions. Aujourd'hui ne faut-il pas voir, dans les invitations de Léon XIII à l'expansion de ce tiers-ordre, un symptôme de la régénération sociale dont il sera un fécond initiateur? Au surplus, le régime corporatif n'est pas uniquement la promesse d'un avenir plus heureux. Il est implanté sur notre sol: il y plonge ses racines, il y pousse des rejetons.

En dehors de l'admirable usine de M. Harmel, au Val-au-Bois, M. Jannet cite les associations lyonnaises de la soierie, une association des armuriers de Saint-Étienne et d'autres encore qui toutes s'inspirent, largement et avec succès des sentiments chrétiens.

En définitive quel sera l'avenir économique de l'Europe occidentale? L'auteur se pose cette question. Par suite du progrès manufacturier de la Russie, des développements de la production dans l'Inde et l'Australie, il arrivera probablement que les débouchés actuels, venant à cesser ou du moins à se restreindre dans de larges proportions, l'Europe occidentale devra se contenter de la consommation intérieure. Alors « nous serons relégués à un rang inférieur dans la nouvelle répartition économique des forces du monde, et si nos ouvriers continuent de réduire la journée de travail et à hausser les salaires, ils rencontreront sur le marché national la concurrence au rabais des produits similaires ». En outre, la paix armée ne peut durer indéfiniment sans ruiner les États sous le poids des dettes.

Serait-il possible de considérer les peuples de l'Europe pour une paix définitive? Le double conflit des intérêts et des passions rend difficile la solution du problème. L'arbitrage du Souverain Pontife, déjà exercé plusieurs fois à la satisfaction des parties contondantes, pourrait seul, à mon sens, prévenir les conflits armés et établir sur de solides bases une paix durable. Mais cette réforme capitale exige, préalablement, la rentrée du christianisme dans le gouvernement des États, et, s'il fait défaut, un cataclysme européen n'est-il pas inévitable? nul ne saurait, à cet égard, pénétrer dans les desseins providentiels. Tout au plus peut-on pressentir dans le rapprochement et la mêlée des peuples un secret divin.

Quoi qu'il en soit, le jour approche où le combat s'étant engagé à fond entre la révolution et le christianisme, les peuples devront reconnaître, sous peine de mort, « la restauration du droit chrétien comme but du pouvoir ». C'est par cette pensée profondément vraie que M. Jannet termine son docte et si utile ouvrage.

On jugera peut-être que des développements sur la prépondérance financière des juifs, sur les jeux de bourse, les marchés fictifs et les krachs récents, sur l'extension désastreuse des sociétés anonymes déjà signalée par M. Leroy-Beaulieu, sur les accaparements et certains symptômes de ce qu'on appelle avec exagération la féodalité financière, seraient accueillis avec plaisir et profit. Tout cela est indiqué, sans doute; mais quelques additions ne seraient pas des hors-d'œuvre. La sagacité et la compétence de l'auteur apprécieront la valeur de ces desiderata.

B. C.

LE SANG CHRÉTIEN DANS LES RITES DE LA SYNAGOGUE MODERNE, par JOB Un volume in-12 de LII-397 pages, orné de plusieurs gravures. Paris, Reims. 1889. Prix : 3 francs

L'importante *Introduction* de 52 pages est consacrée à l'exposé de la puissance vraiment effrayante que les Juifs ont déjà acquise en Europe, et le péril qu'ils font courir à tous les peuples composant ce qu'on appelait au moyen âge, « la République chrétienne » : Avec l'aide de la franc-maçonnerie, les juifs travaillent depuis un siècle à en faire la *République universelle* gouvernée par eux avec tout le raffinement de tyrannie et de persécution religieuse dont ils sont capables.

La haine qui les anime contre les chrétiens se témoigne par la pratique de l'assassinat, dans le but de se procurer le sang chrétien, dont les rites odieux du Talmud leur prescrivent l'usage à certaines fêtes, et comme remède pour diverses infirmités ou maladies :

Le corps de l'ouvrage renferme d'abord la traduction complète d'une brochure très rare et fort curieuse, intitulée : *Révélation faites par Néophyte, ancien rabbin*.

Néophyte, est le nom d'un moine grec, ancien rabbin juif, qui se fit chrétien à l'âge de trente ans. En 1803, il publia en langue moldave cette brochure intitulée : *Réfutation de la religion des juifs et de leurs rites par le témoignage de l'Ancien et du Nouveau Testament*.

Comme le dit le traducteur grec dans sa préface, le principal but de Néophyte était d'éclairer ses frères et de leur procurer le bonheur d'arriver, comme lui, à la lumière de l'évangile ; c'est à cet apostolat qu'il consacra toute sa vie.

Les éditions du texte original, comme les traductions en grec et en arabe, plusieurs fois rééditées, ont été recueillies avec soin par les Juifs, qui les ont fait disparaître. C'est une coutume à laquelle ils restent fidèles. Ici à Paris, il y a trente ans, l'un d'eux, assez millionnaire pour se passer cette fantaisie, a acheté en bloc pour la mettre au pilon, la première édition du savant ouvrage de M. Gougenot des Mousseaux. On en a publié une seconde édition il y a trois ans, mais grâce au silence obtenu dans toute la presse, l'existence de cette grave étude, publiée à la demande d'éminents théologiens du Concile du Vatican, reste ignorée du public. L'auteur même de l'ouvrage dont nous rendons compte, n'en a pas le soupçon, et regrette que le livre de *M. Gougenot des Mousseaux* « soit actuellement très difficile à trouver ! (1) » Voilà la

(1) *Le juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, par Gougenot des Mousseaux, 2^e édition. Un volume in-8°. Prix, pour nos agrégés : 5 francs.

preuve du résultat de la conspiration du silence organisé par les juifs, avec un succès si inexplicable.

Espérons qu'il n'en sera pas de même pour le livre dont nous rendons compte. Indépendamment de la traduction complète de la brochure de Néophyte, qui paraît pour la première fois en français, on lira avec intérêt, des abrégés de plusieurs procès publics et établissant d'une façon irréfutable l'horrible pratique de l'égorgement des chrétiens, pour fournir le sang prescrit par les rites du Talmud. Il est fâcheux qu'on ait dû écourter le compte rendu du procès intenté aux assassins du Père Thomas et de son domestique, le 5 février 1840.

Dans les interrogatoires publics des coupables ; dans les rapports des médecins qui ont reconnu l'identité des restes des victimes, coupés par morceaux et pilés ; dans les aveux des coupables en présence des preuves manifestes de leur attentat ; dans les tentatives de corruption pour acheter le silence des juges ; dans l'intervention officielle du représentant de la France, soutenu par M. Thiers alors ministre du roi Louis-Philippe ; dans tous ces documents authentiques d'un fait constaté avec éclat, en plein dix-neuvième siècle, il y a, pour les esprits les plus prévenus, une preuve irrécusable de la permanence de cette affreuse coutume de l'égorgement d'une victime chrétienne pour recueillir, selon le rituel talmudique, le sang dont l'usage est prescrit dans la circoncision, à la Pâque, à la mort et dans d'autres circonstances.

Comme l'auteur a soin de le dire, et comme nous éprouvons le besoin de le proclamer avec lui, ce serait une injustice de croire tous les juifs capables de commettre ou même d'excuser de pareils crimes. Il y a, notamment en France, une foule de juifs qui ne gardent aucune pratique religieuse et qui se confondent avec nos libres-penseurs. Plusieurs mêmes (pour parler de ceux que nous avons connus intimement) comme le vénérable Libermann et Alphonse Marie de Ratisbonne avant leur conversion, peuvent être des gens de cœur, bons, délicats, ayant puisé dans un milieu honnête l'amour du bien, le désir de connaître la vérité.

Des révélations comme celles que renferme ce livre peuvent préparer leur conversion.

DUCIS.

LA GESTION CONSERVATRICE ET LA GESTION RÉPUBLICAINE JUSQU'AUX CONVENTIONS (1872-1883), par AMAGAT, député du Cantal. Un volume in-8° de III-502 pages. Paris, 1889. Prix : 10 fr.

Voici un livre parfaitement adapté aux besoins et aux goûts de notre époque. Le temps des beaux discours est passé ; la foule blasée par les

gros mots et les divagations furibondes de la presse qui vomit l'injure et parle la langue des halles, n'écouterait plus l'éloquence : elle ne saurait entendre une voix calme et modérée : le gros tapage du style Rochefort et C^{ie} lui a durci l'oreille, comme le bruit du canon qui rend sourds les artilleurs.

D'un autre côté, inutile de se le dissimuler, la franc-maçonnerie à force de prêcher « la république universelle », et de tourner en ridicule l'amour de la patrie, comme n'étant qu'un stupide chauvinisme, la franc-maçonnerie cosmopolite a éteint dans les masses, surtout parmi les ouvriers des grandes villes, comme dans les centres industriels des campagnes, le sentiment du patriotisme ; on en a vu de lamentables exemples aux dernières élections, dans le Nord.

Pour attirer l'attention, pour remuer les cœurs, il faut montrer les périls de la bourse ; c'est le seul côté sensible. Pas d'autre moyen de faire ouvrir les yeux à ceux qui prennent plaisir à se laisser aveugler : pas d'autre moyen de tirer de leur apathie criminelle les braves gens, que les hontes et les dangers de la patrie, les humiliations de l'Église, la perte des âmes, ne peuvent plus ni émouvoir, ni arracher, même au jour de scrutin, à la molle indolence de leur égoïsme et de leurs plaisirs.

Donc, merci à l'auteur, républicain honnête (*rara avis*) qui, sans un mot de polémique, vient exposer froidement, avec l'implacable éloquence des chiffres, la dilapidation de la richesse publique depuis que les conservateurs ont été expulsés de l'administration des affaires ; et l'abîme de la banqueroute, où la gestion républicaine va nous précipiter, pour peu qu'on lui laisse encore la manipulation des budgets.

On verra ici, clairement exposée, avec le calme glacial d'un comptable teneur de livre, et avec tous les chiffres officiels à l'appui, l'histoire financière de douze années.

La première partie est consacrée aux budgets de 1872 à 1876 inclusivement, et à tous les faits qui s'y rattachent : premier compte de liquidation, dédommagement aux victimes de l'invasion et de la Commune, reconstitution des forces nationales : c'est la gestion conservatrice.

En 1872, l'assemblée nationale se trouvait en face d'un déficit de 425 millions, malgré la création de 400 millions d'impôts. — Grâce à une sage administration, en 1873 le déficit s'abaisse à 288 millions. Il n'est plus que de 75 millions en 1874. Enfin les difficultés sont diminuées en 1875, et le Trésor encaisse un excédent de 73 millions. Cet excédent est de 95 millions en 1876.

Alors commence la gestion républicaine. Dès sa première année, en 1877, l'excédent tombe à 47 millions, et les déficits commencent l'année

suivante pour aller toujours croissant : 257 millions de déficit en 1878 ; — 308 millions en 1879 ; — 415 millions en 1880 ; — 674 millions en 1881 ; — 769 millions en 1882, et la dette flottante s'avance vers TROIS MILLIARDS !

Voilà les faits, exposés et jugés dans cet ouvrage, avec l'explication des fautes commises et des vices de l'administration de la fortune publique.

Des tableaux très complets, accompagnés d'un texte qui en rend l'intelligence facile, apprendront aux lecteurs à se rendre compte de toutes les dépenses pour l'administration civile et militaire, la marine, les routes, les canaux, les ports, les chemins de fer, etc.

Enfin, on verra nettement démontré, par des comparaisons décisives, ce que sur tant de milliards, un gouvernement économe pourrait épargner de centaines de millions.

C'est un livre dont tous les hommes de cœur et d'intelligence devraient se nourrir, pour en populariser ensuite les doctrines par la presse de province, par des conférences et la conversation.

I. CARNO.

DOM PÉDRO II, Empereur du Brésil, par Mossé. Un volume in-12
de 451 pages. Paris, 1889. Prix : 4 francs

La préface révèle chez l'auteur les préjugés les plus aveugles contre la monarchie qui a été et qui reste la meilleure forme de gouvernement, celle qui garantit le plus solidement les vraies libertés des communes et des provinces, la sécurité et l'indépendance des familles. L'histoire atteste que les démocraties engendrent la tyrannie des factions commandées par des ambitieux, pour aboutir à la dictature et à la domination étrangère. Il ne faut pas s'étonner si, adepte des théories juives et maçonniques de la République universelle, l'auteur parle en révolutionnaire d'un souverain qui a su se maintenir sur le trône dans des circonstances difficiles, et donner à son règne un grand et pur éclat.

Cette réserve faite, à défaut d'une biographie plus exacte et mieux écrite, on lira avec intérêt l'histoire de ce prince qui eut le bonheur de se voir entouré de professeurs distingués sous la direction de son précepteur, le pieux et savant évêque de Chrysopolis.

L'éloignement de son père, qui avait abandonné le Brésil pour aller disputer le trône de Portugal à Dom Miguel, avait rendu le jeune prince, âgé de huit ans, orphelin de fait, et de grands troubles compromirent plusieurs fois la sûreté du pays pendant la régence.

* * *

Malgré ses préventions républicaines, l'auteur est forcé de reconnaître que le pouvoir monarchique pouvait seul sauver le Brésil de l'anarchie.

« La guerre, dit-il, désolait une des provinces les plus importantes de l'empire. L'effervescence gagnait les autres. Un malaise général pesait sur tout le pays. Tout progrès était paralysé. »

Dans une situation si critique, les libéraux honnêtes s'unirent aux conservateurs pour demander à Dom Pédro de prendre, à quinze ans, l'exercice du pouvoir « pour sauver le pays et le trône ».

La Constitution fixait la majorité à dix-huit ans ; mais les deux Chambres réunies en Assemblée générale, modifièrent cet article, le 23 juillet 1840. Le jeune prince, formé par une sérieuse éducation « et se sentant à la hauteur de la mission glorieuse qu'on le priait d'accomplir prématurément, l'accepta bravement à l'heure du péril » ; ce sont les termes mêmes de l'auteur.

Dom Pédro II forma immédiatement son premier ministère. « Le 18 juillet 1841 eut lieu à la cathédrale de Rio, la cérémonie du sacre et du couronnement, au milieu de l'enthousiasme général. » Nous venons de citer encore l'auteur : l'évidence du fait le contraint de reconnaître qu'un pays, menacé d'une ruine totale par les divisions et les luttes des partis, trouve son salut dans l'unité du pouvoir monarchique, garantie de l'ordre comme de la liberté.

C'est le 23 juillet de l'année suivante que fut signé, à Vienne, le contrat de mariage de l'empereur avec la princesse Frédéric-Christine-Marie de Bourbon, fille de François I^{er}, roi des Deux-Siciles.

Un portrait de Dom Pédro II en 1839, qu'on verra à la page 62, exprime d'une manière remarquable la maturité précoce du jeune empereur. Jamais nous n'avons vu, sur une physionomie de quinze ans, une si noble, une si fière expression de pensées profondes et d'énergie de volonté.

* * *

Malgré la grande influence de l'esprit français au Brésil, et le maintien de l'usage de notre langue à Rio-de-Janeiro, où des journaux et des ouvrages même quasi-officiels s'impriment en français (1), cet empire est trop peu connu chez nous ; aussi fournissons-nous un bien faible contingent dans

(1) Par exemple, le compte rendu de l'admirable *Retraite de Laguna*, par M. A. d'Escragnolle-Taunay. Dans l'article que notre Revue a consacré à cet ouvrage, notre collaborateur n'a pas hésité à le comparer à la *Retraite des Dix-Mille*, en donnant la préférence au récit de l'officier brésilien. Sa plume élégante l'a aussi bien servi pour célébrer l'indomptable énergie de cette poignée de braves, que son cœur et son épée, pour partager leurs épreuves et leurs périls.

l'immigration si importante de ces dernières années. La lecture de l'ouvrage que nous analysons aura, pour le plus grand nombre, tout le piquant de l'inconnu.

Le récit de la guerre contre le Paraguay (soumis alors au bon plaisir d'un dictateur, fou furieux, Lopez II), occupe une assez large place. L'empereur prit part à la première expédition, mais il dut, selon la Constitution, rentrer bientôt à Rio-de-Janeiro, où il est tenu de résider pendant la session des Chambres. C'est son gendre, le comte d'Eu, fils de Mgr le duc de Nemours, qui eut la gloire de mener à bonne fin cette guerre qui dura cinq ans.

Mgr le comte d'Eu fit preuve d'une grande capacité militaire; mais en vrai fils de France, il se laissa entraîner par sa bravoure jusqu'à mettre sa vie en péril. Dans la bataille décisive de Campo-Grande, le succès demeura longtemps incertain. « Alors, le comte d'Eu, quoique général en chef, emporté par sa fougue martiale, s'aventura si avant et si témérairement que ses aides-de-camp, Rufino Galvão, Salgado, d'Escragnolle-Taunay et Almeida Castro, le voyant à quelques pas de l'ennemi, se jetèrent à la tête de son cheval, pour l'arrêter et l'arracher à une mort certaine (1). »

* *

Si les talents militaires et la bravoure de Mgr le comte d'Eu contribuèrent au gain des batailles, c'est la fermeté de l'Empereur qui a sauvé l'honneur et les intérêts du Brésil, en résistant aux défaillances de ses conseillers. « Quelques-uns des ministres et des membres du parlement s'étaient un peu découragés, au cours de cette longue lutte », dit l'auteur. Cette guerre lointaine exigeait de lourds sacrifices d'argent, et des sacrifi-

(1) M. d'Escragnolle-Taunay, brésilien de naissance, homme de lettres, écrivain et orateur illustre, est aujourd'hui sénateur de l'empire. C'est un des petits-fils de notre peintre Nicolas-Antoine Taunay, membre de l'Institut, le *Poussin des petits tableaux*, comme l'a surnommé Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres dans l'École française*. On trouve au Brésil bien d'autres noms français. Citons celui du comte Henri de Beaupaire Rohan, comte dans les nobiliaires français, vicomte au Brésil, et général de l'armée brésilienne. Il a été ministre de la guerre. C'est le fils du comte de Beaupaire, émigré en Portugal au commencement de ce siècle, puis général au Brésil.

Quant aux autres officiers dont il est question ici, M. Almeida Castro est aujourd'hui major honoraire de l'armée (il était officier des volontaires); M. Salgado, alors capitaine de frégate est aujourd'hui contre-amiral et baron de Corumbá; M. R. Galvão, alors colonel, est aujourd'hui général et vicomte de Maracajú. (*Note de M. Mossé*, pp. 172-173.)

ces d'hommes plus pénibles encore (34,254 brésiliens dont 2,653 officiers, tués ou blessés, sans compter les pertes des alliés).

Le théâtre de la guerre, le Paraguay, se trouvait séparé de la partie peuplée du Brésil par des déserts immenses.

Mais aux ministres et aux députés qui s'efforçaient de lui persuader qu'il valait mieux traiter avec Lopez II, que de continuer à combattre, l'Empereur répondit, avec une fermeté qui coupait court à toute hésitation : « J'abdiquerais plutôt que de traiter avec un pareil monstre. » Page 177.

Que serait-il advenu s'il n'y avait eu qu'un président de République, sans aucune autorité personnelle?

*
* *

C'est encore la constante et ferme volonté de l'Empereur qui a mené à bonne fin la grave question de l'abolition de l'esclavage au Brésil. Cette grande œuvre a été la préoccupation de tout son règne, et il a su en ménager le succès, de façon à éviter également les immenses dangers d'une trop grande précipitation, et les délais sans fin d'une politique timide, qui renvoie toujours au lendemain la solution des problèmes sociaux les plus difficiles.

Joaquim Nabuco, dans son livre *O Abolicionismo*, rapporte à ce sujet, une belle parole de l'Empereur. En 1849, dans un conseil du cabinet où l'un des ministres combattait, comme dangereux, les moyens énergiques de répression demandés par Eusebio de Queirós, pour faire cesser la traite des noirs, Dom Pedro trancha la question par ces mots : « J'aime mieux perdre ma couronne que de souffrir la continuation de la traite. »

Quant à l'abolition de l'esclavage sur le territoire brésilien, après avoir été sagement préparée en 1871 par la loi qui proclamait l'émancipation de tout enfant né de mère esclave, elle a pu être enfin décrétée sans péril en 1888. Le chiffre des esclaves, qui était de 1,700,000 en 1871, se trouvait réduit à 600,000.

Tout le monde civilisé d'une voix ~~unanime~~ ^{unanime} applaudit à cette œuvre si éminemment chrétienne. Le Saint Père Léon XIII, interprète de toute la chrétienté, a envoyé à la princesse impériale régente, pendant le voyage de son père, la *Rose d'or*, dont il dispose chaque année en faveur d'un Souverain. Ce précieux présent était accompagné d'une admirable lettre aux évêques brésiliens, dans laquelle le vicaire de Jésus-Christ donne les conseils les plus sages à ces milliers d'esclaves, appelés à recueillir les heureux effets de l'Évangile, qui depuis dix-huit siècles poursuit l'œuvre de

l'abolition de l'esclavage, fléau universel avant l'avènement du Sauveur. La dernière croisade, si éloquemment prêchée par un grand Français, le cardinal Lavigerie, va éteindre dans son dernier foyer, ce fléau, cette lèpre honteuse de la civilisation païenne qui s'en accommodait comme d'un rouage nécessaire de l'ordre social.

*
* *

C'est dans la force de ses convictions religieuses et de sa foi pratique que Dom Pédro II a puisé cette fermeté de jugement et de volonté qui l'a rendu capable de gouverner, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à nos jours, cette grande et généreuse nation brésilienne.

Mieux que tout autre il a compris que la base de l'ordre social et de la liberté se trouve dans la famille, premier groupe social qui engendre immédiatement le second, la Commune, et par le groupement des Communes, la Province. La monarchie constitue le faisceau des provinces, qui acquièrent en elle la force de l'unité, sans altérer leur indépendance locale et personnelle. C'est ainsi qu'avec l'ordre, la liberté se maintient partout ; dans la province, dans la commune, dans la famille ; à tous les degrés l'autorité est paternelle et s'identifie avec le groupe auquel elle préside.

Mais le lien essentiel c'est l'idée du Maître suprême de qui découle tout principe d'autorité, et toute notion d'ordre.

La négation de Dieu par un peuple est son arrêt de mort, parce que l'anarchie en est la conséquence nécessaire. Aussi dès qu'il apprit qu'une ligue contre l'athéisme venait de se former en France, sous le patronage d'un membre de l'Institut, Dom Pédro II s'est-il hâté de se faire inscrire sur la liste des adhérents, parmi les membres de la première heure. Son nom y figure depuis deux ans, quand une foule d'hommes de bien, de mérite et de talent en France, à Paris même, ignorent encore son existence !

Mais le grand empereur du Brésil ne s'arrête pas à un vague déisme. Sa foi est éclairée et pratique : il en donna l'an passé un témoignage éclatant, lorsque dangereusement malade au cours de son dernier voyage, il demanda, dans la plénitude de sa belle intelligence, à recevoir les derniers sacrements. Il a plu à Dieu de leur donner la vertu efficace qu'ils possèdent de rendre la santé quand elle est utile à sa gloire et au plus grand bien de l'infirme. Sans doute d'habiles médecins ont continué de prodiguer à l'auguste malade tous leurs soins ; mais comme le grand chirurgien Paré, quand il vit sur pied ce fier Balafré qu'il avait si rudement débarrassé du fer de lance laissé planté dans sa tête, le docteur a dû dire : « Je le pensai Dieu le guérit. »

Les Brésiliens ont accueilli au retour leur grand empereur avec une joie et un enthousiasme bien légitimes. Puissent-ils continuer à marcher dans la voie du vrai progrès, et préparer, par leur concorde et leur attachement aux principes conservateurs, les joies du jubilé, les noces d'or de l'union contractée, il va y avoir cinquante ans, entre le monarque et la nation.

* * *

Dans les documents et les lettres placés à la fin du volume, nous trouvons, presque à chaque page, une formule d'éloge mal sonnante, qui nous avait aussi agacé plusieurs fois au cours de l'ouvrage. On croit faire un compliment au noble monarque en lui disant qu'il est « un philosophe », et l'on ne craint pas d'éveiller le souvenir de Platon, de Voltaire et de Rousseau.

Ce n'est pas à pareille école qu'on puise l'amour des faibles, des ignorants, des petits, et encore moins le respect du foyer domestique et la sollicitude pour la famille du pauvre.

L'esclavage, dernière expression de la misère et de la dégradation de l'homme, loin d'inspirer la moindre commisération à Platon ou à Aristote, était regardé par eux comme une institution de droit naturel, indispensable à la prospérité des nations et même à leur maintien (1). Jamais il ne se rencontra un philosophe chez les Grecs ni chez les Romains, pour s'apitoyer sur le sort des esclaves. Caton, dans son traité d'agriculture, avec un flegme révoltant, ne conseille-t-il pas, au père de famille de « vendre les vieux chariots, les vieux fers, les esclaves vieux ou malades et tout ce qui peut être vendu ! »

Pour soulever de nos jours, dans le monde, un cri d'indignation contre l'esclavage aux États-Unis, quel sentiment l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom* a-t-elle fait vibrer ? N'est-ce pas le sentiment de la famille, les joies, les douceurs et la dignité du foyer domestique refusées aux esclaves, le tableau des enfants arrachés à leur mère, de l'épouse enlevée à son mari ?

Or, Platon dans son idéal de république efface la famille ; il veut que les enfants soient mis pêle-mêle « au bercail » et que les femmes amenées pour donner leur lait « au troupeau » ne puissent pas reconnaître leurs enfants. De plus il demande que les femmes des hommes libres soient communes toutes à tous (2), qu'on élève seulement les enfants robustes et

(1) Arist., *De Rep.*, liv. I. — Plat., *De leg.*, liv. VI.

(2) Plat., *République*, liv. V. Τας γυναικας ταυτας των ανδρων παντων πασας εινα κοινας....

qu'on fasse disparaître les autres, afin que « le troupeau soit excellent (1) ».

Voilà ce que l'on peut apprendre à l'école d'Aristote, de Caton et du divin Platon : ces suaves et sublimes relations de la famille, remplacées par des idées d'écurie, des préoccupations de choix d'étalons et de poulinières !

Ce n'est point là que le cœur généreux de l'empereur a puisé la pensée de faire briller sur le berceau de l'enfant de l'esclave l'aurore de la liberté.

Ce zèle paternel pour l'éducation et l'instruction du peuple, dont une légion d'esclaves allait grossir les rangs, Dom Pédro ne l'a pas puisé non plus à l'école de Voltaire qui, ne trouvant pas d'esclaves sur qui verser son mépris, s'en dédommage sur « la canaille qui n'est pas faite pour être éclairée », sur ce peuple de serviteurs et d'ouvriers qui, pour lui, « ne sont que des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin ». A ce philosophe enrichi de la ruine de ses libraires, « il paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants (2) ».

C'est à une autre école que le jeune empereur eut le bonheur d'apprendre l'amour des faibles, des malheureux, des déshérités de ce monde. Ceux qui formèrent si bien son esprit et son cœur, lui ont appris à puiser dans l'Évangile cette vraie philosophie, cette divine sagesse qui lui montra, dans le plus humble de ses sujets, dans le plus malheureux esclave, un frère, image de Dieu comme lui-même, appelé aux mêmes destinées éternelles, à la même gloire dans le ciel.

Dom Pédro II n'est pas de l'école des philosophes qui ne veulent « ni Dieu ni maîtres » ; mais qui s'accommodaient fort bien de l'esclavage ; et qui sont prêts à le rétablir demain, dans la mesure du possible, pour écraser les minorités.

L'empereur qui a brisé le joug des esclaves au Brésil est de l'école des Charlemagne et des Louis IX : c'est un monarque chrétien ; ce qui vaut mieux pour le bonheur des peuples et la gloire de l'humanité qu'un philosophe déiste ou athée.

* *

Nous ne voulons pas clore ce compte rendu sans parler du troisième

(1) *Εἰ μὲλλει το ποιμνιον οτι ακροτατον ειναι.* — Un des chefs les plus éminents parmi les philosophes israélites libres penseurs, M. Naquet, pense comme Platon, sur ce point, « le mariage, dit-il, est la cause de la dégénérescence de la race humaine, il faut lui préférer le concubinage ou l'union libre ». C'est sans doute pour nous acheminer vers ce progrès qu'il a fait inscrire dans nos lois le divorce.

(2) VOLTAIRE, *Lettres à Tabareau*, à Diderot, 2 septembre 1762-8 septembre 1760.

portrait placé à la page 202. Il représente Dom Pédro II, en 1870, dans toute la splendeur de sa virile beauté, tel qu'il nous a été donné de le contempler pour la première fois, quand il nous fit l'honneur de nous recevoir à Paris, avec cette esquisse affabilité qui gagne le cœur de tous ceux qui l'approchent. Rentré au Brésil l'empereur a daigné nous accorder un précieux témoignage d'estime et de bienveillance : notre respectueuse affection et notre vénération pour celui qui a bien voulu nous octroyer cet honneur, en double encore le prix

A. CARION.

chevalier de l'ordre de la Rose du Brésil.

JEAN BISE, par JEAN HONCAY. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de ce livre prend soin de dire, en son Avertissement, qu'il « n'a pas eu l'intention d'accabler le triste héros d'un drame récent, et qu'il n'a voulu tenir compte de la réalité que dans la mesure où elle pouvait lui servir à établir certaines idées générales qu'il était *opportun* de formuler ».

Or, le triste héros du drame récent, c'est ce produit frelaté du quartier latin, nommé Chambige, dont on se rappelle suffisamment l'étrange aventure. Était-il opportun de formuler des idées générales à l'occasion de ce *déséquilibre*, qui n'est qu'une exception ? Voilà la question. Si l'on pouvait supposer que les jeunes gens, qui étudient au quartier latin, professent en majorité les théories du *décadentisme*, s'il était certain que la pseudo-philosophie de Shopenhauer a de nombreux adeptes, ce serait à désespérer de l'avenir de la France.

Qu'enseignent donc alors les professeurs de littérature, de droit, de philosophie ? Cousin, Guizot, Villemain, Saint-Marc Girardin, Duranton, Pellat n'ont-ils donc laissé aucune trace, et n'ont-ils pas fondé une école ? Si la révasserie allemande nous envahit, de même que les flots de la bière tudesque nous inondent, que deviendront notre génie français, notre caractère national ? Et les pères de famille, à quoi pensent-ils donc ? Sans doute, le général a du prestige ; et le président Carnot est remarquable de correction ; assurément Mgr le comte de Paris présente un vif intérêt, et le prince Victor ne manque pas d'agrément : l'un honore la mémoire de son père en publiant sa correspondance, signe des temps anciens ; l'autre répudie les doctrines paternelles et entre en lutte avec le chef de sa famille, signe des temps nouveaux... Mais sont-ce là des spectacles tellement absorbants, qu'un père, ou une mère, ne puisse plus surveiller le développement moral de ses fils et guider cette formation de l'âme qui vaut bien celle du corps humain ?....

Je reviens à Jean Bise. Voilà un incohérent qui vit dans les brasseries, ne passe pas un examen, et qui rentre dans sa famille avec un paquet de poésies que personne ne comprend. Sa mère s'extasie, et ses amis font chorus : ces bonnes gens-là font pitié ! Voilà un jeune homme qui s'attache aux jupes d'une jolie femme, mère de plusieurs enfants, qui l'obsède en lui faisant une cour aussi incongrue qu'assidue ; et le mari, un capitaine d'artillerie, n'empoigne pas une bonne trique pour mettre à la porte cet encombrant personnage ! Or, le capitaine, M. Demay, est représenté comme un gaillard carré d'épaules et solide de bras... Eh bien ! alors?... Voilà enfin une jeune femme très honnête, très chaste, très éprise de son mari, et elle n'a pas l'énergie de faire comprendre à cet étudiant chevelu qu'Ulpien et Cujas étaient de braves gens, et que le code civil et le code pénal édictent sur le mariage et sur l'adultère certaines prescriptions qu'on ne saurait trop méditer ?

Celui qui écrit ces lignes déclare que toutes ces choses dépassent de beaucoup les limites de son vulgaire intellect, et ajoute que les étudiants de son temps fussent tombés du haut mal, si on les eût entretenus de pareilles billevesées.

Néanmoins, il faut reconnaître que *Jean Bise* est une étude approfondie et bien menée de ce que nous appellerons une névrose contemporaine, pour employer le langage du jour. L'auteur a bien reproduit, a pastiché, si l'on veut, les idées, les phrases de ces impuissants, qui se croient du génie parce qu'ils sont bizarres. A-t-il compulsé toutes les œuvres des maîtres du genre ? Je le plaindrais d'avoir entrepris ce travail ingrat. A-t-il eu entre les mains le véritable journal de Chambige ? Cela paraît vraisemblable, et l'auteur aurait perdu moins de temps. Mais M. Jean Honcey ne conclut pas : cependant par suite d'une sorte de substitution de lettres, il laisse supposer qu'on pourra - prouver l'innocence de Jean -. J'aimerais mieux que l'auteur eût adopté un dénouement autre que celui du drame réel : Jean Bise, désespéré du peu de succès de ses tentatives amoureuses, se serait tué aux pieds de son idole ; cela, peut-être, n'eût pas été très neuf et eût rappelé certaine aventure du temps jadis ; mais cela eût été moins répugnant.

Devait-on remuer ces cendres, était-il opportun d'exhiber ces plaies sociales ? Je ne le pense pas. En tout cas, *Jean Bise* est au nombre de ces livres qu'on ne saurait absolument pas recommander : les moralistes, les médecins, les magistrats pourront parcourir ces pages et y trouveront peut-être l'explication de certains phénomènes encore mal définis ; les prêtres feront bien de les lire, afin de préserver les âmes des funestes conséquences d'un mal moral, qui pourrait contaminer toute une génération ; mais que

tous ceux qui ne se croiront pas obligés à cette lecture, s'abstiennent; c'est là le conseil d'un ami.

MAURICE PUJOS.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise, par CH. BUET

Un volume in-8° de 370 pages avec gravures. Prix : 3 francs

Charles Buet, qui démasqua à tout jamais Gaspard de Coligny, cette antipathique figure de traître à qui l'on vient de dresser une statue, nous donne aujourd'hui le grand duc de Guise, François de Lorraine. C'était attendu et désiré. Guise et Coligny ont été trop étroitement unis d'abord, et ensuite trop constamment en lutte, pour qu'il ait été possible d'étudier l'un sans bien connaître l'autre.

L'auteur, son premier travail terminé, s'est donc trouvé tout prêt à peindre François de Lorraine : inutile d'ajouter qu'il dut éprouver à tracer ce second portrait, autant de fièvre allégresse qu'il ressentit d'indignation en restituant à l'amiral sa vraie face de sectaire.

Cependant le procédé est le même : ici et là, la main reste calme ; des deux côtés nous avons sous les yeux de la peinture d'histoire ; tout est vrai, jusqu'à l'accessoire ; tout est plein de couleur locale, dessiné d'après nature, et, pour sortir de la métaphore, écrits sur documents. Aussi pourrions-nous appliquer à *François de Lorraine* l'approbation que donna à *l'Amiral Coligny*, du même auteur, Mgr l'évêque d'Angers.

De l'intérêt qu'offre cette vie, nous ne dirons rien ; le nom seul du héros éveille trop de glorieux souvenirs pour qu'il soit utile d'insister ; mais nous louerons l'auteur d'être enfin sorti de l'ornière où se sont embourbés beaucoup de ses devanciers, et d'avoir osé justifier la résistance à l'hérésie.

E. FLORENTIN.

L'HOMME DE GÉNIE, par CÉSARE LOMBRoso. Traduit de l'italien par

F. COLONNA D'ISTRIA, agrégé de philosophie ; et précédé d'une préface par CH. RICHERT, professeur à la faculté de médecine de Paris. Avec 11 planches hors texte. Un volume in-8° de xxvi-499 pages. Prix : 10 francs

Nous ne montons pas haut avec M. Lombroso et son *Homme de Génie*. C'est un certain *Colonna d'Istria*, se disant agrégé de philosophie, qui le présente au public français ; mais en quelle langue, grand Dieu ! Ce n'est pas même de l'auvergnat. Qu'on en juge par deux ou trois exemples. — « C'est aujourd'hui un fait acquis être le manciniisme un des caractères de l'atavisme et de la dégénérescence » (p. 18.) — Un peu plus loin : « Michel Ange disait : J'en ai bien assez de l'art en fait d'épouse. » — Une influence plus grande sur sa psychose l'ont eue les folies qui dominaient dans sa

famille, » (p. 191). Cette dernière phrase se rapporte à M. Renan, que M. Lombroso classe parmi les fous de génie. Le traducteur nous fait lire à la même page : «..... éducation du séminaire, qui lorsqu'elle tient un homme ne le quitte plus, et qui pour cela même, regorgeait de fous ».

C'est peut-être du volapuck, ce que j'ignore ; mais, en tous cas, il faudrait prévenir les lecteurs. Est-ce l'éditeur ou ce traducteur fantaisiste qui est responsable de l'orthographe ? Jamais la prose française n'a été plus ouvertement en révolte contre les prescriptions de l'académie. Plût à Dieu cependant qu'il n'y eut pas d'autres extravagances dans le livre du psychiatre Lombroso.

Nous ne dirons pas que c'est l'œuvre d'un cerveau mal équilibré, bien que plus d'un clair symptôme nous en donnât le droit, mais d'un savant à l'esprit rétréci par des études trop exclusives. M. Ch. Richet, dans la préface dont il a bien voulu honorer le volapuck de M. Colonna d'Istria, écrit : « Jamais M. Lombroso n'a prétendu mettre sur la même ligne l'homme de génie et l'aliéné. Il est innocent de cette *colossale bêtise*, et c'est avec raison qu'il peut s'irriter contre ceux qui lui prêtent cette *ridicule assimilation*. » Que M. Lombroso soit innocent de la *colossale bêtise*, nous sommes bien aise d'entendre M. Ch. Richet l'affirmer ; mais qu'il ne l'ait pas commise, tout en conservant son innocence, lui-même va nous le dire.

Voici en quels termes il se résume dans une dernière conclusion : « Après tout cela nous pouvons sans crainte affirmer que le génie est une véritable psychose, dégénératrice du groupe des folies morales, qui peut temporairement se former au sein d'autres psychoses et en prendre la forme, tout en conservant certains caractères spéciaux qui le distinguent de toutes les autres. — *L'identité du génie à la folie morale*, se voit dans cette altération générale de l'affectivité qu'on découvre, plus ou moins masquée, chez tous. » M. Lombroso ne s'arrête pas à ces traits généraux, il marque la place précise du génie dans le triste catalogue des maladies mentales. Pour lui le génie c'est *l'épilepsie*. « *L'identité du génie et de l'épilepsie* nous est prouvée surtout, par l'analogie de l'accès épileptique avec le mouvement de l'inspiration (!!!), par cette inconscience active et puissante qui crée dans l'un et produit des convulsions dans les autres. » Il y a là un raisonnement d'épileptique ; mais la *colossale bêtise* est manifestement commise aux yeux de qui sait lire. Est-ce que M. Ch. Richet n'aurait pas lu ? Quoi qu'il en soit, nous n'en tenons pas moins son jugement pour irréformable en ce qui concerne la qualification infligée à l'œuvre du psychiatre italien. Balaam envoyé pour maudire, fut forcé de bénir ; M. Ch. Richet choisi pour

bénir, a maudit. Rien de plus juste : Lombroso ne recule pas devant le blasphème contre la personne adorable de Jésus-Christ et celle de ses Saints, à la suite de l'apostat Renan, qu'il range parmi les fous. Son châtiment a commencé.

B. C.

LE SOLDAT CHAPUZOT, par JEAN DRAULT. Un volume in-12. Prix : 2 francs

Il n'y a pas de hautes visées dans ce livre écrit à la diable, sans grandes prétentions, et ce ne sont là que des esquisses de la vie de caserne plaisamment brossées. Mais il y a un fond d'observation assez curieusement vraie dans ces croquis de belle humeur.

Ce n'est plus là le soldat qui réfléchit ; c'est le très obscur pauvre diable, prenant le temps comme il vient, et ayant sa philosophie, brave garçon au fond, un peut carotteur, pas très zélé toujours, ayant d'abord appris de son métier les petites roueries, cherchant à « se débrouiller », maugréant volontiers, mais, somme toute, bonne pâte de troupier. Nous l'avons tous connu, celui-là. Il est assez joliment pris sur le vif.

Il n'y a, du reste, aucune amertume dans ces récits rapides et alertes, mais qui n'ont rien de frondeur, et qui ne raillent pas ce qui est respectable.

Le fantassin Chapuzot, c'est une sorte de Jérôme Paturot militaire. Il est toujours à la recherche de la meilleure situation dans le régiment, mais il a des déboires ! Il a voulu entrer dans la musique, et a été éconduit. Il a ambitionné l'emploi de tambour et n'a pas plus réussi. Il a brigué les galons de caporal, et il faisait déjà le faraud, mais les galons n'ont pas été pour lui. Du moins les hautes fonctions de cuisinier en pied ont-elles fini par lui être dévolues.

Les mésaventures de cet intrigant de Chapuzot servent de prétexte à de petits tableaux de l'existence intime du soldat qui ne sont vraiment pas sans saveur. Il y a même là une scène (il faut avoir porté le pantalon rouge pour bien la goûter) qui est bien vivante, dans son pittoresque.

Chapuzot se trouve à la salle de police avec quelques camarades. Malgré l'inspection du sergent de garde, ils ont pu dissimuler l'un du tabac dans son soulier, l'autre un vieux jeu de cartes grassex dans son képi, un autre des allumettes dans la doublure de sa manche, un quatrième avait caché sur sa poitrine une chandelle : elle s'y est même fort aplatie. Ainsi, malgré les règlements, ils auront de la lumière, ils fumeront et ils joueront aux cartes. Dans quelles conditions ! Avec la crainte sans cesse de voir arriver une ronde : et leur sybaritisme se doit contenter des planches, avec le voisinage de l'ignoble baquet surnommé « Jules ». N'importe ! il faut si peu de chose au soldat pour le contenter.

Il n'y a pas à dire, s'écrie Chapuzot avec conviction en bourrant sa pipe avec le tabac pris dans dans le godillot d'un ami, « on rigole rudement à la boîte ! »

Mais quoi ! tout est relatif !

E. FLORENTIN.

PENSÉES SUR L'HISTOIRE, par CHARLES CHARAUX, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Grenoble. Un volume in-12 de 220 pages.
Prix : 2 fr. 50

L'université française compte un petit groupe d'hommes d'élite qui n'ont pas plié le genou devant Baal et qui démontrent par leur propre exemple qu'on ne fait pleinement honneur à la raison qu'en se soumettant à la foi. Parmi ces fiers croyants M. C. Charaux occupe depuis longtemps une place distinguée. Nos lecteurs savent en quelle haute estime nous tenons ses petits livres si bien pensés et si bien écrits. En voici un nouveau dont l'histoire fait le sujet. On le comprend tout de suite, en histoire le philosophe ne devient pas historien, il reste philosophe : il cherche les raisons générales des événements généraux. La religion n'est pas un accident dans l'histoire de notre race ; elle ne s'y mêle pas par le dehors : elle en est le facteur premier et le dernier terme. On voit par là combien le philosophe religieux l'emporte sur le rationaliste en face des problèmes multiples que présente la vie de l'humanité.

Ce n'est pas un rationaliste qui aurait trouvé cette pensée si vraie et pourtant si ingénieuse : — « Plus le nombre est grand ici-bas de ceux qui regardent la terre comme un lieu d'exil et la demeure d'un jour, plus s'embellit notre habitation terrestre. Elle deviendrait le théâtre affreux de toutes les turpitudes et de tous les crimes, si tous les hommes étaient convaincus qu'elle est notre unique et dernière demeure. »

Nous pouvons bien en dire autant de ce trait de lumière : — « Il semble, durant un long temps, que tout aille au gré de leurs désirs : les victoires, les prospérités s'enchaînent. On s'applaudit, on se félicite les uns les autres, souverains, généraux, ministres : « Voyez comme tout relève en fin de compte de la sagesse humaine, comme tout lui est soumis. La fortune, mot vide de sens, la Providence également : l'homme habile, avisé, est à lui-même sa fortune, sa providence. » Soudain, un léger choc, une pierre, moins qu'une pierre, un petit caillou, un rien, l'inattendu pour tout dire, et les prospérités s'arrêtent, et les désastres leur succèdent : tout est changé, bouleversé, confondu. Entendez-les de nouveau : « Est-ce donc le hasard qui mène le monde ? Est-ce donc que la Providence se joue de nous et de nos desseins ? » Le hasard, il n'est rien, ne l'accusez pas. La Providence, elle

ne vous veut aucun mal, mais elle vous a laissés, puisqu'il vous plaisait ainsi, tandis que votre aveugle et superbe sagesse la dédaignait, placer vous-même sur la route où devait passer triomphant le char de votre fortune, le petit caillou qui l'a renversé. »

Mais un ouvrage tel que celui de M. C. Charaux ne peut être apprécié de loin que sur échantillon, et les échantillons sont forcément en petit nombre.

B. C.

LA SALETTE, par J. BERTRAND. Un volume in-12 de xi-526 pages, 18 gravures hors texte. Paris, 1888. Prix : 5 francs

Un sous-titre développé contient toute la substance du livre de M. Bertrand : Le Dauphiné pittoresque et religieux. — De Grenoble à Corss et à la Salette. — Apparition de la Belle-Dame. — Les Bergers. — Émotion produite par cet événement. — L'Autorité ecclésiastique. — Les Pouvoirs civil et judiciaire. — Enquête épiscopale. — Les Miracles. — L'Opposition. — Affaire d'Ars. — Le Secret des bergers et Pie IX. — Le Mandement doctrinal de l'évêque de Grenoble. — Donnadieu. — Ses Pamphlets. — M^{lle} de Lamerlière. — Son procès. — Pèlerinage national en 1872. — Consécration de la basilique et couronnement de la Vierge.

On le voit, le sujet est traité à fond et sous toutes ses faces ; les faits et la doctrine, tout y est. Ajoutons que le moment est bien choisi pour parler de la Salette et des événements dont elle a été le théâtre. On a pu pendant un certain temps mettre en doute la vérité de l'apparition. Mais le peut-on encore aujourd'hui lorsqu'on voit l'accomplissement manifeste des menaces prophétiques de la sainte Vierge. Dès 1846, j'en ai pour ma part le souvenir très net et absolument certain, de grands malheurs étaient annoncés par les petits bergers de la Salette comme devant fondre sur la France coupable.

Est-ce que nous n'avons pas vu la terre de France frappée de plaie terrible, le phylloxéra, par exemple ? Est-ce que nous n'avons pas vu les Prussiens ? Est-ce que nous ne voyons pas les Républicains ? Est-ce que nous ne tremblons pas dans l'appréhension de nouvelles calamités ?

Ceux donc qui refusent de croire à l'apparition de la Mère de Dieu sur la montagne de la Salette se trouvent contraints d'admettre que les deux petits pâtres qui l'ont publiée étaient prophètes : une absurdité au lieu d'un miracle.

L'impression qui m'est restée de la lecture de ce livre, dit un chanoine de la cathédrale de Grenoble, c'est que le sujet a été bien traité ; que la forme en est correcte et la lecture intéressante. Quant au fond, aux faits, aux difficultés soulevés, l'auteur discute, et il a raison ; mais il ne consacre

à la discussion que le temps voulu pour convaincre les âmes sincères. Enfin le livre me paraît digne de son sujet, qui est le fait le plus considérable et le plus étonnant des temps actuels

Ce jugement si favorable est adopté par M^{re} Fava, évêque de Grenoble, dans une approbation développée et très remarquable, où Sa Grandeur résume avec une éloquence émue toute cette merveilleuse histoire de la Salette : les deux petits pâtres ; le fait de l'apparition ; les menaces prophétiques ; les foules qui bientôt gravissent la montagne ; les théologiens, les évêques, les incrédules ; Rome qui vient dire le dernier mot ; enfin le couronnement de la statue de Notre-Dame de la Salette au nom et par le représentant du Pontife romain, ce qui eut lieu le 26 août 1879. C'est tout le livre de M. Bertrand éloquentement résumé. B. C.

MANUEL POLYLOTTE ou *Méthode permettant à tout prêtre d'entendre la confession des Italiens, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, de les instruire et de les assister dans leurs maladies sans connaître leur langue, par un ancien aumônier d'hospice. Brochure oblongue de 62 pages. Paris, 1886. Prix :*

L'auteur justifie son titre-programme en donnant une méthode de conversation, de confession et d'exhortation dans les quatre langues, avec la prononciation figurée pour l'allemand et l'anglais. Deux pages de notes dans l'introduction expliquent les particularités de la prononciation pour l'italien et l'espagnol.

Ce travail, qui paraît le fruit d'une longue expérience, peut rendre service non seulement aux prêtres, mais aux religieuses et aux pieuses gardes-malades, mises à même de suggérer de bonnes pensées aux malades, de les aider à réciter des prières, et de soutenir la patience des agonisants, en invoquant avec eux et pour eux la miséricorde de Dieu. A. C.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALMANACH ILLUSTRÉ DES FAMILLES pour 1890. Un vol. in-8° illustré de nombreuses gravures et d'une superbe oéographie. Prix : 0 50

ALMANACH ILLUSTRÉ DE L'ARMÉE FRANÇAISE, par R. de Beauvoir. Un vol. in-4° richement illustré. Prix : 1 fr.

ALMANACH-ALBUM DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES. Un vol. très grand in-8° illustré de 75 portraits gravés sur bois. Prix : 1 fr.

ALMANACH DE L'ATELIER pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 25

ALMANACH DU BON CATHOLIQUE, 14^{me} année. Un vol. in-16 Jésus illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DES CAMPAGNES pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DE LA CHASSE ILLUSTRÉE. Un vol. in-8° illustré. Prix : 1 fr.

ALMANACH DES CHAUMIÈRES pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU COIN DU FEU pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU CULTIVATEUR Agriculture, élevage du bétail, 47^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES, 40^{me} année. Un vol. in-16. Prix : 0 50

ALMANACH DES FAMILLES pour 1890. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 30

ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES, 58^{me} année. Un vol. in-12 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION. Un vol. très grand in-8°. doré sur tranches, illustré de vignettes, 48^{me} année. Prix : 1 fr.

ALMANACH DU JARDINIER, 47^{me} année. Un vol. in-16 grand jésus illustré. Prix : 0 50

ALMANACH ILLUSTRÉ A L'USAGE DES JEUNES MÈRES. Un vol. in-16 jésus. Prix : 0 50

ALMANACH DU LABOUREUR ET DU VIGNERON pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 25

ALMANACH-MANUEL DE LA BONNE CUISINE ET DE LA MÀITRESSE DE MAISON. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU MARIN pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 25

TRIPLE ALMANACH MATHIEU (de la Drôme), indicateur du temps, indispensable à tout le monde, 27^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH DE L'OUVRIER pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU PARFAIT VIGNERON, 35^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH PROPHÉTIQUE, PITTORESQUE ET UTILE, 50^{me} année. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE, 15^{me} année. Un vol. in-16 raisin. Prix : 0 50

ALMANACH DU SAVOIR-VIVRE, par la Comtesse de Hassenville. Un vol. in-16 jésus illustré. Prix : 0 50

ALMANACH SCIENTIFIQUE, par M. Laurencin. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU SOLDAT pour 1890. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 25

ANNUAIRE MATHIEU (de la Drôme). Un vol. in-18 illustré. Prix : 1 fr.

ASTROLOGUE UNIVERSEL I^{er}, ou le véritable triple Liégeois. Almanach journalier, par M^r Mathieu Laensberg, 360 pages. Prix : 0 fr 40

DOUBLE ALMANACH MATHIEU de la Drôme, indicateur du temps, indispensable aux cultivateurs et aux marins. Un vol. in-32 orné de vignettes. Prix : 0 fr 30

NOUVEAU DOUBLE LIÉGOIS, 264 pages. Prix : 0 fr 25

PETIT ALMANACH NATIONAL DE LA FRANCE. Un vol. in-32 illustré, 43^{me} année. Prix : 0 fr 50

PETIT LIÉGOIS (le), almanach journalier, 120 pages. Prix : 0 fr 10

VÉRITABLE DOUBLE LIÉGOIS, 312 pages. Prix : 0 fr 30

ANNE DUC DE MONTMORENCY, connétable et pair de France sous les rois Henri II, François II, Charles IX ; par Francis Deceun, docteur en lettres, professeur à la faculté des lettres de l'université de Genève. Un vol. in-8° de xvi-512 pages. Prix : 8 fr.

BOB A L'EXPOSITION, par Gyp ; dessins nombreux de Bob. Un vol. in-8° colombier. Prix : 3 fr. 50

CAHIERS CONSERVATEURS DE 1899 (les), la politique conservatrice, par M. le marquis de Castellane, ancien Membre de l'Assemblée nationale. Un vol. in-8° de iv-311 pages. Prix : 6 fr.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS. Exposition du dogme catholique. L'autre Monde, par le T. R. P. J.-M.-L. Monsabré des Frères-Prêcheurs. Carême 1899. Un vol. in-8° de 340 pages. Prix : 4 fr.

Le même. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

CONTES RUSSES. Traduits par X. Marmier, de l'Académie française. Un héros de notre temps ; le Manteau ; la Pharmacienne. Un vol. in-18 jésus de 344 pages. Prix : 3 fr. 50

DERNIER AMOUR, roman nouveau, par Georges Ohnet. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier.)

EDUCATION ET HÉRÉDITÉ, étude sociologique par M. Guyau. Un vol. in-8° de xvi-304 pages. Prix : 5 fr.

EGLISE ET LA JEUNESSE OUVRIÈRE I^{re}, par l'abbé Secretain, rédacteur au journal l'Univers, précédé d'une lettre de Mgr Freppel. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

EMPEREUR GUILLAUME II I^{er}, et la première année de son règne, par Édouard Simon. Un vol. in-18 jésus de viii-307 pages. Prix : 3 fr. 50

FINANCES FRANÇAISES (les), sous l'Assemblée nationale et les Chambres républicaines. La gestion conservatrice et la gestion républicaine jusqu'aux conventions 1872-1883, par Anagat, député du Cantal. Un vol. in-8° de iv-506 pages. Prix : 10 fr.

FIN DE LA MARINE FRANÇAISE (la), par Paulin Masson, ingénieur de la marine en retraite. Un vol. in-18 jésus de xxii-446 pages. Prix : 3 fr. 50

FIN DE RÊVE, par Georges Duruy. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

GUILLAUME II ET SES SOLDATS, par Edmond Neukomin. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA RENAISSANCE ARTISTIQUE EN ITALIE, par Charles Blanc, de l'Académie française. Révisée et publiée par Maurice Faucon, ancien membre de l'école française de Rome. Deux vol., grand in-8°. Tome I, xxiii-455 pages ; tome II, 325 pages. Prix : 20 fr.

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par l'abbé Léon Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. Deux vol. in-8°. Tome I, xlii-467 pages. Tome II, 487 pages. Prix : 12 fr.

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS, pendant la Révolution française, l'année 1789, par H. Monin, docteur en lettres, professeur au collège Rollin. Un vol. in-18 jésus de viii-435 pages. Prix : 3 fr. 50

JOUIR SELON LE TALMUD (le), par Auguste Rohling ; édition française considérablement augmentée, par A. Pontigny, préface d'Edouard Drumont. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

JULIEN DALLIERE, sa vie, ses œuvres, par Élie Sorin. Avec un portrait par Geoffroy de la Comédie-Française. Un vol. in-18 jésus de 246 pages. Prix : 3 fr. 50

MES PROCES, par Albert Savine. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MŒURS ET LA CARICATURE EN FRANCE (les), par J. Grand-Carteret ; 56 planches en couleur, 36 planches hors texte, 500 illustrations dans le texte. (Reproduction d'œuvres anciennes et œuvres originales des artistes), in-4° de xii-655 pages. Prix : 30 fr.

MON ONCLE ET MON CURÉ, par Jean de la Brète. Un vol. in-18 jésus de 313 pages. Prix : 3 fr. 50

MYSTÈRE DU SANG (le), chez les Juifs de tous les temps, par Henri Desportes, préface d'Edouard Drumont. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

OUVRIERS (les) ont ils vraiment été victimes de la Révolution ? par M. Hippolyte Blanc, chef de division honoraire au ministère de l'intérieur. Un vol. in-18 de 310 pages. Prix : 3 fr. 50

PENSIÈRES DU CARDINAL DE RETZ, extraits de ses mémoires et précédées d'une introduction par Ch. Létourneau. Petit in-32 de xxxviii-254 pages et deux eaux-fortes. Prix : 4 fr.

POLITIQUE ISRAËLITE (la), par Kimon. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

PROFILS ÉTRANGERS ; Hegel et sa correspondance, le prince de Bismarck et M. Moris Buc, Lord Beaconsfield, Guillaume de Humboldt et Charlotte Diède. Un bourgmestre de Stralsund au xvi^{me} siècle, M. de Beust et ses mémoires, le roi Louis de Bavière. Charles Gordon, Léopold Ranke, M. Geffcken et le journal de l'Empereur Frédéric, M. Francesco Crispi et sa politique, Un missionnaire écossais, le poète Don Séraphin Esteban, l'oprit chinois, la Famille Buchholz par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

USAGES DU MONDE, règles du Savoir-Vivre dans la société moderne, par la baronne Staël. Un vol. in-18 cartonné. Prix : 4 fr.

VÉNÉRABLE MÈRE AGNES DE JÉSUS (la), de l'Ordre de Saint-Dominique, par la vicomtesse d'Ussel. Un vol. in-8° de xxiv-356 pages. Prix : 6 fr.

VIE DE MGR JACQUENET, évêque de Nantes, par l'abbé Victor Martin, du diocèse de Nantes, professeur aux facultés catholiques d'Angers. Un vol. in-8° de 505 pages. Prix : 7 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE MOYEN AGE FUT-IL UNE ÉPOQUE DE TÉNÉBRES ET DE SERVITUDE ? Études par GEORGES ROMAIN. Un volume in-8° de 359 pages. Paris, 1889. Prix : 5 francs

L'obstacle suprême au rétablissement de l'ordre, en France, se trouve dans une série de préjugés, basés sur les mensonges historiques les plus impudents. Ils font le canevas de presque tous les ouvrages en vogue, et surtout des articles à sensation des grands journaux, comme de la presse à un sou. La génération actuelle est saturée de cet esprit de mensonge, à tel point qu'elle ne permet plus de les discuter.

La mauvaise foi de tous les tenants de la grande conspiration judaïco-maçonnique, paralyse l'effet des excellents travaux, des monographies, des Mémoires les plus précieux, qui remettent en honneur la vérité sur les grandeurs et la prospérité des âges passés. La franc-maçonnerie a le secret moyen d'obtenir le silence (même dans les organes les plus catholiques, les plus conservateurs), sur les livres qui porteraient la lumière dans les esprits prévenus; si bien que l'on est tout surpris de trouver des gens, bons chrétiens et instruits, qui, en fait d'histoire, sont au niveau des lecteurs du *Temps*, du *Figaro* et de *l'Intransigeant*.

L'excellent livre de M. Georges Romain aura-t-il l'heureuse chance d'échapper à cette conspiration du silence, qui tient sous le boisseau (c'est-à-dire sur les rayons de l'infortuné libraire éditeur) tant d'excellents ouvrages? Nous le souhaitons de tout cœur, et pour notre part, nous nous faisons un devoir de faire connaître le mérite hors ligne de ce beau travail.

* *

L'auteur, que recommandent ses excellentes publications antérieures, est un de ces hommes, si rares aujourd'hui, qui ont l'énergie, comme M. Taine, de s'imposer les plus rudes travaux, les plus longues études pour arriver à la vérité. Dès qu'elle brille à leurs yeux, ils la saluent avec amour, ils la proclament avec une fière indépendance, sans se soucier des criailleries,

des colères que leur franchise va susciter dans les usines des falsificateurs de l'histoire, et parmi la tourbe ignorante de leurs dupes.

Rien de plus attrayant, pour la masse des lecteurs, que la forme adoptée par M. Georges Romain : c'est une causerie vive, spirituelle, appuyée par le récit des faits, et les citations les plus probantes. On sent le ton convaincu d'un honnête homme qui a été, comme tant d'autres, trompé d'abord par les historiens à la mode, et dont la droiture s'indigne maintenant des roueries et des effronteries des misérables qui ont si indignement calomnié nos aïeux, et dénaturé la belle ordonnance de la société au moyen âge.

Jetant d'abord un coup d'œil rapide sur l'état social avant cette époque, depuis les premiers temps de l'ère chrétienne jusqu'au dixième siècle; l'auteur indique, en quelques pages, l'admirable mouvement intellectuel, si accentué dès le onzième et douzième siècles, où apparaissent les grandes figures du sublime et hardi penseur saint Anselme, du trop fameux Abélard, de saint Bernard et de Suger.

Mais c'est surtout au treizième siècle que la sève chrétienne qui vivifie la société du moyen âge, fait fleurir de tous côtés la science et la liberté. Victor Cousin a dû le reconnaître : « Alors, dit-il, le Moyen âge porte avec une fécondité admirable les plus belles choses que le monde ait encore vues. »



Le lecteur trouvera ici une esquisse des principaux personnages de cette grande époque : Roger Bacon, génie prodigieux qui prévoit et définit les progrès, les inventions dont notre siècle se glorifie ; Raymond Lulle que Dumas, de l'institut, place au premier rang parmi les chimistes qui ont donné à la science sa vraie direction et assuré ses progrès ; Vincent de Beauvais, qui rédigea, pour les enfants de saint Louis, une encyclopédie résumant toutes les connaissances humaines, avec une élévation de pensée et une sûreté de jugement qui donne à ce monument scientifique un cachet de grandeur que le temps n'a pas effacé ; Albert le Grand, le *Docteur universel*, embrassant avec la force de son génie les connaissances physiques et la science sacrée, et dont les maîtres de nos jours ont dit : « Il semble avoir atteint le dernier terme de la science humaine » ; saint Thomas d'Aquin, dont Albert le Grand, son maître, avait prévu et prédit la gloire qui resplendit de nos jours avec un nouvel éclat. « Prince, moine, disciple, lui seul, a dit Lacordaire, pouvait monter sur le trône de la science divine, et depuis six siècles qu'il y est assis, la Providence ne lui a pas encore envoyé de successeur ni de rival. »

Et parmi cette pléiade de génies et de saints, resplendit encore d'un plus vif éclat, le modèle des rois, au jugement même de Voltaire, saint Louis, réalisant le type sublime défini par celui qui occupait le « trône de la science » : « Le roi doit être pour son royaume, ce que l'âme est pour le corps, ce que Dieu est pour le monde. »

Sous ce type parfait du roi chrétien, on voit les corps de métiers fortement organisés, assurant à toute la classe des artisans, l'aisance, les secours, la justice, l'indépendance ; les communes florissantes sous l'égide de leurs franchises et libertés ; la Chevalerie rendant au droit sa supériorité sur la force et imposant au monde ce culte de l'honneur que les vilénies des temps modernes n'ont pu encore éteindre ; l'architecture faisant surgir partout ces monuments pleins de pensée et de poésie, dont les proportions nous étonnent et l'élégance nous charme, ces voûtes à la fois légères et gigantesques, et ces flèches hardies dont la pointe élancée, comme l'a dit si heureusement un poète :

Avec la croix unit la terre aux cieux.

Oui, c'est bien là, dans toute l'histoire de l'humanité, l'époque la plus noble, la plus brillante, la plus heureuse.

La guerre de cent ans vient en assombrir le déclin ; mais il y a encore, à travers les nuages, des rayons resplendissants, dignes de l'éclat de la science, de l'honneur de la sainteté aux plus beaux jours du moyen âge : les triomphes de l'éloquence inspirée de Savonarole, la découverte de l'imprimerie, la mission divine de Jeanne d'Arc.

* * *

Ce magnifique tableau, dont les principaux traits et les couleurs les plus brillantes sont empruntés aux auteurs modernes les moins suspects de partialité pour ces siècles de foi, ne forme que le préambule, l'introduction nécessaire pour l'ouvrage de polémique que nous devons à M. Georges Romain.

Le but de son livre étant la réfutation des mensonges sur le moyen âge et des préjugés qui en sont la conséquence, il prend une à une ces grosses erreurs et il en démontre, jusqu'à l'évidence, la fausseté et la mauvaise foi.

Il répond aux déclamations vulgaires contre l'astrologie, l'alchimie, la sorcellerie et montre avec autant de verve que de force que *la Renaissance* greco-romaine n'a été qu'une véritable décadence, un mouvement rétrograde qui nous a mené, par le protestantisme et la philosophie de

Voltaire et de Rousseau, aux hontes, aux ruines, au péril social de la Révolution qui agite et corrompt la société depuis cent ans.

* *

La deuxième partie de l'ouvrage répond à cette question : « Le moyen âge fut-il une époque de servitude. »

Ici, il faudrait tout citer; l'analyse même devient impossible, tant les pages sont remplies de documents, de citations du plus haut intérêt. Nous devons nous borner à indiquer les principales questions abordées par l'auteur, avec toute la franchise et la vigueur de sa polémique. Il n'hésite pas à prendre le taureau par les cornes et il le terrasse d'une main vigoureuse et sûre.

La féodalité, le servage, le droit public chrétien, les croisades, la dime, la corvée, les droits de taille, de mainmorte, de formariage, le fabuleux droit du seigneur, les oubliettes; tout cela est exposé, discuté de façon à ne plus laisser le moindre nuage dans l'esprit du lecteur.

* *

L'auteur aime les citations, surtout celles qu'il peut emprunter à des auteurs libres penseurs, révolutionnaires ou protestants : ces citations, non suspectes de « cléricalisme » sont utiles pour convaincre les esprits prévenus qui ne croiraient pas un écrivain catholique sur parole, et qui n'auraient point le courage ni le loisir de remonter aux sources. Mais il y a parfois un inconvénient : c'est que, à côté de la vérité, ces fragments d'auteurs sectaires, souvent francs-maçons, renferment des pensées fausses, des assertions erronées.

Ainsi, dans une citation de Michelet, on parle de l'esprit de démocratie du christianisme.

Rien de plus inexact : l'esprit du christianisme est opposé à la démocratie qui est la force brutale du nombre, c'est-à-dire le matérialisme en action, car le nombre est une propriété de la matière.

L'esprit du christianisme comme organisation sociale, c'est l'esprit de famille, c'est-à-dire l'autorité paternelle et l'obéissance affectueuse des enfants. L'assemblée chrétienne se compose de « frères » et les chefs religieux sont des « pères ». Dans l'ensemble de la hiérarchie les fidèles saluent avec amour leur sainte *Mère* l'Eglise, et le chef suprême s'appelle le Saint *Père*. S'il joint à ce titre celui de Souverain Pontife, c'est pour exprimer qu'il a la supériorité sur tous les pasteurs comme sur les brebis.

Le type de gouvernement qui répond exactement à l'esprit de la famille

chrétienne c'est la monarchie, où le roi tient la place du père et où le peuple représente les enfants; les ministres, c'est-à-dire tous les agents de l'autorité, remplissent le rôle de la mère, qui participe en même temps au pouvoir du père et à la dépendance des enfants.

La famille est donc l'élément de la société chrétienne, et, comme l'a fort bien dit un historien cité par l'auteur, César Cantu, « la commune n'est que l'extension de la famille ». Le groupement des communes constitue la province, et la réunion des provinces forme le royaume.

On sait que saint Thomas d'Aquin, dans la discussion des différentes formes de gouvernement, conclut en faveur de la monarchie tempérée, comme étant la forme la plus parfaite pour concilier les avantages d'une autorité forte, avec le respect des libertés de la famille et des groupes qui sont formés par la réunion de plusieurs familles.

* *

Cet inconvénient des citations d'auteurs hétérodoxes (citations d'ailleurs très précieuses par l'autorité qu'elles ont sur les esprits prévenus) se fait aussi sentir dans les chapitres relatifs à l'alchimie et à la sorcellerie.

Les convictions si franchement catholiques de l'auteur ne permettent pas de douter de sa croyance à l'action du démon, aux possessions, aux faits surnaturels, dont il est si souvent parlé dans l'évangile; mais comme plusieurs des auteurs cités par lui sont des libres penseurs, leurs expressions souvent impliquent la négation des possessions et de la sorcellerie.

On ne saurait trop rappeler que la science historique et la critique la plus sévère, sont ici, comme partout, d'accord avec la foi : l'admirable livre de M. de Mirville sur les Esprits (1) établit, avec toute l'autorité de la science la plus solide, l'action continuelle de l'esprit du mal, et par le récit du siège prodigieux de la maison de l'ancienne *Rue du Grès* à Paris, comme par le compte rendu du procès contemporain du berger sorcier de Cideville, l'auteur force les plus incrédules à reconnaître que, en plein dix-neuvième siècle et dans la « ville lumière », l'action surnaturelle du démon s'atteste par des faits tout aussi merveilleux que ceux du Moyen âge et de la Renaissance.

* *

Les recherches de l'alchimie pour la transformation des métaux, ne peuvent plus être traitées avec un sourire de pitié. Des faits contempo-

(1) *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*. Six volumes in-8°. Prix : 44 fr. 50.

rains attestent la possibilité d'opérer cette merveille. Nous avons connu personnellement la famille d'un inventeur qui a expié par une monstrueuse détention, sous l'empire de Napoléon III, le tort d'avoir réussi à « faire de l'argent ». Afin de pouvoir continuer ses travaux, afin d'arriver à fabriquer cet argent de façon à en abaisser le prix au-dessous de celui du cuivre, l'inventeur portait de temps en temps un lingot de son produit au mont de piété. Les essayeurs du bureau, après vérification de la pureté du métal, l'admettait sans hésiter. Mais bientôt l'accumulation de ces lingots inspira des soupçons. L'ouvrier fut interrogé sur l'origine de ces nombreux dépôts d'argent. On lui demanda d'où il les recevait. — Je ne les reçois pas, répondit-il naïvement, c'est moi qui les fais. — Vous faites de l'argent! — Oui. — Comment? avec quoi? — Ça c'est mon secret, et je ne vous le dirai pas : je ne veux pas qu'on me vole ma découverte. — Mais vous avez trompé en présentant vos lingots comme étant de l'argent naturel. — J'ai dit simplement : « Combien me prêtez-vous là-dessus. » Ce sont les essayeurs qui ont dit que c'était de l'argent pur. D'ailleurs c'est bel et bien de l'argent; mais c'est moi qui le fais et à bon compte. »

Ce brave homme méritait les encouragements, les félicitations de tout le monde savant : on le mit en prison, et je tentai inutilement, avec son malheureux père, de l'en faire sortir.

A l'hôtel de la Monnaie on dépensa, m'a-t-on dit, beaucoup de temps et de grosses sommes pour découvrir le secret, on ne trouva qu'une chose : la pureté, la réalité du métal, capable de rivaliser avec les produits extraits des minerais des gîtes argentifères. Et l'affaire, dont tous les journaux du temps avaient parlé, en resta là.

Quant à la fabrication de l'or, M. Figuier, qui est passablement sceptique au sujet de l'alchimie, a dû enregistrer cependant un grand nombre de faits attestés par les personnages les plus graves, de vrais savants, incrédules d'abord et défiants, mais convaincus en opérant eux-mêmes. Ces témoignages s'étendent depuis l'illustre et vénérable Raymond Lulle qui atteste avoir fait « cinquante mille livres d'or, avec du vif argent, du plomb et de l'étain (1), » jusqu'à saint Vincent de Paul qui atteste avoir vu son maître arabe, faire de l'or souvent sous ses yeux, et les juifs, bons connaisseurs, acheter cet or.

En présence de ces faits et de ces témoignages, il est prudent de se tenir

(1) *Converti in una vice in aurum, ad L millia pondo argenti vivi, plumbi et stanni.*

en garde contre les préventions de l'école moderne à l'égard des travaux des alchimistes.

* *

Il en est de même pour ce qui concerne l'Ancien régime. Il y a, dans la plupart des auteurs, une tendance à l'exagération ; et souvent aussi de graves inexactitudes, dont le danger ne saurait être méconnu. Pour ne citer que l'un des plus fameux et des plus estimables par son caractère personnel, par la loyauté avec laquelle, dans l'intimité, il reconnaissait ses erreurs, de Tocqueville a entassé tant d'assertions inexactes et de théories fausses dans ses livres sur l'*Ancien régime*, et la *Démocratie en Amérique*, que son intime ami (en qui il reconnut un maître), M. Le Play n'a pas hésité à dire en parlant spécialement du dernier de ces ouvrages : « Depuis la publication du *Contrat social*, le livre de Tocqueville est celui qui a exercé la plus funeste influence sur nos destinées. »

Il faut rabattre beaucoup des déclamations sur « la monarchie absolue » de Louis XIV et de ses successeurs. Louis XIV n'avait pas de Chambre des députés instable, bavarde, inepte, menée par une société antipatriotique ; mais il avait un conseil d'hommes graves, instruits, éminents chacun dans leur partie, pleins de patriotisme, préparés par de fortes études, délibérant avec maturité sur toutes les affaires, remettant des mémoires écrits, modèles de science d'État et qu'on possède encore. Le roi écoutait ses conseillers, discutait avec eux ; les mémoires sont annotés de sa main. Huit heures par jour étaient consacrées par le monarque à l'étude et à la discussion des affaires, (ce qui ne l'empêchait pas de trouver le temps de dire chaque jour son chapelet et d'entendre la messe).

Contrairement au préjugé vulgaire, le bon plaisir du monarque absolu s'inclinait devant l'avis de son conseil. Ce n'est pas un courtisan qui l'atteste, mais le critique le plus chagrin et souvent le plus injuste, Saint-Simon, dont M. Le Play, dans son amour ardent de la vérité, a reproduit ce passage :

« Dans son règne, qui fut si long, Louis XIV ne manqua que deux ou trois fois de se soumettre à la décision de son conseil. C'est au point qu'un jour, devant une majorité due à une seule voix, celle du duc de Bourgogne, dont il pouvait cependant contre-balancer le vote par le sien, le fier monarque sut imposer silence à son attachement pour la princesse de Soubise et donner raison au duc de Rohan-Chabot, contre lequel il nourrissait d'ailleurs une aversion personnelle. » Saint-Simon, *Mémoires*, t. IV, p. 303.

* *

Les réclamations, les protestations rédigées par les provinces et les villes, contre les attentats insensés de la nuit du 4 août 1789, attestent que jusqu'alors presque partout on avait continué à jouir des franchises et libertés garanties par les traités. Les monographies publiées depuis quarante ans, d'après les archives d'une foule de communes, prouvent également que les intendants n'avaient nullement le pouvoir de nos préfets et sous-préfets; l'administration locale gardait son initiative et son indépendance. D'ailleurs Louis XVI avait rétabli complètement dans toute la France et remis en plein exercice ces assemblées provinciales et communales.

Il préparait, par cette administration locale, des hommes que l'habitude des affaires aurait, en quelques années, rendus capables de former une Assemblée grave et éclairée des États-Généraux. La franc-maçonnerie, en faisant brusquer leur convocation et en grisant l'opinion publique par le déluge de ses milliers de pamphlets, parvint à livrer la France à un ramas d'avocats sans cause, de cerveaux creux, dupes des déclamations de Jean-Jacques Rousseau; et ces rêveurs utopistes, dont M. Taine a si bien analysé les folies, abandonnèrent le peuple à la tyrannie de la bande immonde des cent mille jacobins, aux ordres de la juiverie maçonnique. Voilà le vrai mouvement de 1789 et son résultat. C'est la fin de la liberté et le commencement de la décadence de la France, qui ne se relèvera de ses ruines qu'en revenant à sa constitution naturelle et séculaire, la monarchie, protectrice de la liberté dans la famille comme dans la commune.

Les ennemis de l'Église et de la France le savent bien, et le prince de Bismarck a eu la franchise de le reconnaître: voilà pourquoi ils aiment tant à jeter l'odieux sur l'ancien régime, ce qui, pour la foule des lecteurs signifie ce qui était avant 89. Voilà pourquoi ils exaltent cette nuit fatale du 4 août qui vit élever sur les ruines de nos franchises et libertés l'autel infâme du Dieu-État.

* * *

Sous le bénéfice de ces réserves, nous ne saurions trop recommander la lecture et la propagande de l'ouvrage de M. Georges Romain. Qu'il nous soit permis d'espérer que les rédacteurs des journaux catholiques de Paris et de la province s'empresseront de lui donner la notoriété que la presse franc-maçonnique s'entend si bien à assurer aux livres qui altèrent l'histoire, pour prôner l'impiété et les idées révolutionnaires. Comment réussissent-ils, de plus, à tramer et à imposer chez les nôtres la conspiration du silence contre les livres qu'ils ne sauraient réfuter.

On devrait organiser dans toutes les villes et jusque dans les villages, des conférences pour populariser ces réfutations des mensonges historiques, que la presse et les conférences ont répandus partout, et que l'enseignement athée et obligatoire met en circulation plus que jamais.

Cette propagande de la vérité, cette réfutation des mensonges historiques, constituent la plus solide préparation électorale. Puisque tout dépend du suffrage universel, éclairons-le : c'est parce qu'elle a oublié son glorieux passé et ses antiques libertés, que la France s'enfonce dans le bournier révolutionnaire où elle court risque d'étouffer bientôt.

Honneur aux hommes qui combattent comme M. Georges Romain, avec autant d'énergie que de talent, pour la défense de la vérité et le salut de notre malheureuse patrie.

AUGUSTE CARION.

CHRONIQUE DES ÉLECTIONS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

1634-1870, par ALBERT ROUXEL, deuxième édition revue et augmentée. Un volume in-8° de XVIII-475 pages (1888), Paris. Firmin Didot. Prix : 5 francs

L'Académie est un but, et malgré les épigrammes que lui décochent, depuis deux siècles et demi, les candidats malheureux et les futurs immortels, il semble doux à plusieurs de figurer parmi ces « quarante qui ont de l'esprit comme quatre, de s'asseoir sur le velours du fauteuil narcotique » ; des légions d'écrivains aspirent à y prendre leurs invalides. Par malheur on n'abaisse point devant chacun d'eux les barrières des formes, comme on le fit jadis pour Bossuet : et tous ne se voient point, comme Châteaubriand, dans l'agréable alternative d'accepter un des fauteuils au palais Mazarin, ou une cellule au donjon de Vincennes. Il faut peiner, suer, se démener, se courber même pour entrer sous cette coupole. Mais on se condamne à tout cela et à bien d'autres corvées, comme nous se fait voir le livre de M. Albert Rouxel. Il est si malaisé, quand on fait des livres et qu'on se croit du génie, d'échapper aux atteintes de l'*Académie morbus*, décrit par H. Rigault : « crise mentale qui prend les gens d'esprit entre quarante et cinquante ans et fait de grands ravages chez les mieux constitués. Il en est qui en meurent ».

M. A. de Pontmartin a défini ce mal « la fièvre verte », dont fort heureusement il n'est point mort. M. H. de Bornier, qui en a souffert, sans préjudice de sa santé, en a donné le diagnostic :

Œil vitreux, angoisse, langueur,
Pouls capricant, soif dévorante,
Le thermomètre sur le cœur
Monte à quarante !

L'académie (autre figure scientifique) est, selon Philarète Chasles : « un baromètre social indiquant les variations de la température ». M. A. Rouxel, dans ses *Chroniques des élections*, note quelques-unes de ces variations aux courbes capricieuses, entre 40 et 0.

Pellisson et d'Ollivet ont fait une histoire de l'académie et des académiciens, polie, un peu solennelle, où toutes les têtes apparaissent embellies sous l'auréole, souriantes sous le laurier. Chez M. A. Rouxel, les immortels n'ont pas cette posture olympienne. Ce qu'il montre surtout, dans ce gros in-8°, c'est la lutte, la lutte acharnée, à outrance, pour le fauteuil. De là, des anecdotes à pleines mains, puisées à toutes les sources, même à des sources inédites ; des histoires de cabales et d'intrigues ; bref la recherche de l'immortalité, considérée par les petits côtés, par les côtés souvent mesquins et vulgaires et plats, parfois scandaleux. M. A. Rouxel, qui se permet d'appeler le Temple de Gnide un « élégant badinage », ne refuse pas même à ses lecteurs telle ou telle citation libre et libertine.

Le chroniqueur des élections académiques, voyant surtout les choses en petit, n'en donne pas une physionomie complète. Son livre est intéressant, comme tous les recueils d'anecdotes et d'ana ; mais on s'y perd un peu au milieu des broussailles. A travers ses broussailles, l'auteur laisse aussi trop percer l'esprit d'intolérance, dont il accuse à diverses reprises certains partis à l'académie. M. A. Rouxel ne voit pas d'un bon œil que Louis XIV fut fidèle à la règle, vraiment royale, d'écarter de l'académie « les jansénistes et les libertins ». Pour M. A. Rouxel, les jansénistes sont des victimes, des « persécutés », des gens à plaindre : les ennemis des jansénistes, c'est-à-dire les catholiques, sont des fanatiques », et le zélé archevêque de Sens, Mgr Languet de Gergy, n'est, au regard de M. A. Rouxel, qu'un homme de rien, parce qu'il fut « historien de Marie Alacoque ». M. A. Rouxel est heureux de jeter ce pavé sur l'académicien-archevêque, si heureux qu'il s'y reprend à plusieurs fois.

D'autre part, il blâme Mgr Dupanloup d'avoir protesté contre l'élection de Littré ; protestation qui est et qui restera une des belles actions de l'évêque d'Orléans. En un mot, quand il s'agit de donner un coup de griffe aux choses et aux gens d'église, M. A. Rouxel ne s'en fait pas faute ; pas plus que certains académiciens.

Selon M. A. Rouxel, l'académie ne serait qu'un foyer de coteries ; selon M. Alphonse Daudet (*l'Immortel*), ce serait une collection de niais et de dupes. Excès de langage et d'injures. Sans doute pour tel ou tel choix, là comme ailleurs

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Mais parmi les quarante il y a toujours eu une somme respectable, soit de génie, soit de science, soit d'autres qualités qui honorent une compagnie.

Si nos pères de 89 supprimèrent l'académie, c'est qu'ils y voyaient une supériorité blessante pour l'égalité, c'est-à-dire pour la médiocrité républicaine. Bien que l'académie ait passablement perdu l'esprit de ses origines, elle ne fait pas trop mauvaise figure dans le monde des lettres françaises. Ceux qui se moquent de l'académie, ressemblent aux gens qui crient ou qui rient, pour se faire remarquer, ils seraient bien aise que les immortels eussent la générosité chevaleresque de se venger en leur disant : *Dignus es intrare*. Leurs cris ou leurs rires, ont quelque chose de fébrile, ce sont les symptômes de la *fièvre verte*. B. C.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE PROFANE DE LA BIBLE

Sous ce titre bizarre on a cherché à condenser les hypothèses, les difficultés, les négations sans preuves solides, en un mot tout ce qui peut effacer le caractère divin, afin de présenter la Bible comme un amas de compositions plus ou moins remarquables sous le rapport du style, mais sans valeur historique et à plus forte raison sans aucun caractère sacré.

Le désir exprimé par l'auteur, c'est que l'on introduise, dans l'enseignement public, cette manière de dénaturer l'Écriture sainte et de saper ainsi par la base le christianisme. Il est possible que cela devienne un classique de l'enseignement athée obligatoire. En attendant, nous signalons le livre comme très venimeux et d'ailleurs sans portée pour ceux qui ont le goût et quelque connaissance de la critique sérieuse des Livres saints.

I. CARNO.

A TRAVERS LES TROPIQUES, par XAVIER MARMIER

de l'Académie française. Un volume in-16 de 11-291 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Dans une courte préface, d'une bonhomie charmante, l'aimable et spirituel académicien nous apprend que son grand âge ne lui permettant plus de voyager comme autrefois, il s'est mis à voyager dans sa retraite avec des livres. C'est ainsi qu'il a revu quelques-unes des contrées dont il nous a rapporté de si délicieux souvenirs, et qu'il aborde des pays qu'il n'a pas eu le bonheur de visiter.

Dans ma paisible exploration, dit-il, de côté et d'autre je glane tantôt une étude d'histoire naturelle, tantôt une leçon de morale, un récit dramatique, une scène de mœurs, un paysage.

C'est ainsi qu'ont été réunies peu à peu les pages de ce recueil si varié. « Je les ai prises, dit M. Xavier Marmier, dans des ouvrages anglais, allemands, suédois, espagnols, et je les ai traduites fidèlement. »

Le volume s'ouvre par une excursion au Pérou et une description fort intéressante des Cordillières, si riches en mines d'or, d'argent, de mercure et de cuivre.

Un voyage en Afrique nous conduit chez les Cafres. Chemin faisant l'auteur rappelle que les Portugais ont tort de prétendre avoir les premiers reconnu le cap Vert et atteint le Sénégal : cinquante ans avant l'expédition portugaise, des négociants de Dieppe et de Rouen avaient fondé des établissements de commerce plus loin que l'embouchure du Sénégal et de la Gambie, par delà Sierra-Leone. L'un de ces établissements s'appelait le Petit-Dieppe, un autre le Petit-Paris.

L'Inde offre à notre admiration la merveille du monde, le Tadj-Mahal, l'incomparable palais sépulcral, dont le plan fut conçu et tracé au dix-septième siècle, par un Français, Austin, de Bordeaux, qui en commença la construction achevée par son fils. Les sept merveilles du vieux monde ne sont rien en comparaison.

Les heureuses populations de l'Arabie se présentent à nous avec cette variété de climat qui réunit l'aridité du désert brûlant, aux jardins enchantés dans lesquels l'oranger et les dattiers prodiguent leurs fruits avec tant d'abondance qu'on n'en récolte que la moitié.

Mais dix pages ne nous suffiraient pas pour analyser même sommairement ce recueil qui renferme plus de quatre-vingts notices sur les merveilles des régions des tropiques, en Amérique, en Asie, en Afrique. Le spirituel académicien a su, dans les nombreux ouvrages qu'il a lus, choisir les fleurs les plus belles, et il en a composé un bouquet délicieux.

ERNEST AIMÉ.

SENSATIONS, par RENÉ MAIZEROT. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ce volume a pour but de nous faire connaître les *sensations* qu'a éprouvées M. Maizerot en Savoie, en Provence, à Paris, en Espagne et ailleurs : publié en juillet dernier, ce livre en est à sa cinquième édition ; nous pouvons donc dire que quatre mille personnes au moins, ont lu ce recueil de notes, pensant y trouver un certain agrément. D'aucuns jugeraient cette aventure extraordinaire ; en ce qui me concerne, je n'y vois qu'un signe des temps.

Jadis, nos écrivains, quel que fût leur genre, étudiaient la femme comme épouse, comme mère, comme fille ; et la considéraient sous les nombreux aspects qu'elle peut avoir, en cette qualité, dans une société où la morale n'était pas toujours respectée, mais où les Laïs et les Phrynéas étaient loin d'être au premier rang et de figurer comme prototypes. Aujourd'hui,

toute femme jeune est un objet — désirable — ; et toute femme vieille, avec sa « figure ratatinée, maquillée de rouge aux pommettes et ses cheveux teints en blond, » est un objet — d'horreur.

Ces *sensations* là, qu'on les éprouve en Provence, en Savoie ou à Paris, ne sont pas les miennes ; et je ne sens pas mon cœur s'émouvoir, et mon âme s'envoler vers l'idéal, à la lecture de ces pensées d'un réaliste, qui n'a même plus, pour excuse, les entraînements de la jeunesse.

Ces considérations n'empêcheront probablement pas le volume de « sensations » de parvenir à sa dixième... édition ; et ce sera le seul compliment que je ferai à son auteur.

M. DU MAZEL.

LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN, par F. HERVE-BAZIN, professeur à l'Université catholique d'Angers. Un volume in-12 de xi-368 pages. Paris, 1889. Prix : 2 francs

La mort a ravi à la France et à l'Église, l'homme de cœur, de science et de talent qui a écrit ces pages admirables. Que tous les pères soucieux de l'honneur de leurs fils, que toutes les mères jalouses de les voir grandir dans la dignité et le charme de la vertu, se pénétrant de ce grand et noble enseignement, afin de le distiller dans les jeunes cœurs qu'ils ont mission de former, ou pour mieux dire « d'élever ».

■ Ces âmes tendres et faibles, ces esprits inexpérimentés, ces cœurs enclins aux affections, aux plaisirs qui abaissent, il faut « les élever », il faut leur enseigner à mépriser les jouissances vulgaires et le goût paresseux du bien-être, et à s'enthousiasmer pour le bien, le juste et le vrai.

Comme le dit si bien l'auteur dans le chapitre XXV, qui est la péroraison de son beau livre, c'est l'enthousiasme qui élève l'âme tellement au-dessus de la terre qu'il fait disparaître les difficultés de toute entreprise et montre toutes les voies praticables à celui qui brûle d'aller à Dieu, en entraînant avec soi d'autres âmes.

Sans enthousiasme, les courages se refroidissent vite, et les meilleures volontés s'amointrissent. Avec de l'enthousiasme, au contraire, les bons désirs du cœur ne font que grandir de jour en jour.

Qui donc soutient les hommes dans la lutte séculaire du bien et du mal, et empêche le monde de s'écrouler dans la boue des passions ? C'est l'enthousiasme chrétien qui conserve la vertu, maintient les longs espoirs, agrandit la pensée. La froide raison qui discute, qui pèse les avantages et les inconvénients d'une décision, ne conduira jamais l'homme, ni les nations, aux actions qui grandissent et ennoblissent l'humanité. L'enthousiasme seul se donne et ne se vend pas, seul il ignore les obstacles et relève

l'homme à ses propres yeux. L'enthousiasme c'est l'élan du cœur qui, sous l'inspiration divine, se livre à une grande cause, et le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas.

Tous les cœurs généreux sentent le besoin de cet enthousiasme qui les arrache aux vulgarités de la terre. « Nous périssons par la médiocrité ! » s'écriait La Moricière. Aussi je travaille avec toute l'énergie dont je suis capable à reconquérir chaque vérité peu à peu, comme j'ai autrefois conquis ma position militaire, de haute lutte. »

« Mes jeunes amis, soyez enthousiastes. Aimez avec ardeur les nobles causes, vos parents, vos traditions de famille, vos maîtres, vos amis, dévouez-vous au service des ouvriers et des pauvres. Pour votre patrie aussi, ayez de l'enthousiasme. Il en faut à notre chère France. La grande France d'autrefois, celle des Croisades, celle de Bouvines, celle de la Ligue en ses beaux jours et celle de Louis XIV en sa jeunesse, était faite d'enthousiasme. Serrez-vous autour de l'Église, lutez pour Dieu, et soyez sûrs qu'à soixante ans vous vous retrouverez tels que vous êtes maintenant, toujours jeunes, toujours ardents au bien, pleins de courage et pleins d'espérance. »

Voilà les nobles et éloquents enseignements que le professeur de l'université catholique d'Angers donne à la jeunesse. C'est avec cette chaleur de cœur, cette élévation de pensée et de style qu'il inculque au jeune homme chrétien les vertus qui lui conviennent : la piété, l'instruction, le courage, la distinction, l'honneur, l'esprit d'apostolat, enfin l'humilité qui agrandit les autres vertus et leur donne toute leur valeur.

L'exemple entraîne ; aussi le grand chrétien à qui nous devons ce livre d'or a-t-il eu soin d'appuyer ses thèses éloquentes par une foule de traits empruntés à la vie des héros et des saints, de tous les temps, mais surtout à ceux qui ont maintenu de nos jours l'honneur de l'humanité : ceux dont on peut dire comme un ennemi le disait de Turenne : « Il faisait honneur à l'homme. »

Puisse un pareil livre devenir le manuel des étudiants de nos écoles libres et de nos universités catholiques : l'apostolat par la jeunesse chrétienne, organisant par milliers des conférences dans tout le pays, avec une science solide de notre constitution séculaire, des libertés communales et provinciales, des éléments de grandeur et de prospérité que la Révolution a détruits et fait oublier ; la vérité en un mot sur le passé et la démonstration des moyens à prendre pour remettre la France dans la voie qui la fit, pendant huit siècles, grandir en gloire, en force, en richesse, tout cela exposé avec cet enthousiasme persuasif dont parle si bien l'auteur, pour-

rait, en quelques mois, rectifier l'opinion publique, dans la portion honnête, patriotique et chrétienne, qui forme encore, grâce à Dieu, la majorité de la nation; alors, même avec le suffrage universel organisé et exploité comme il l'est, la France pourrait être sauvée.

AUGUSTE CARION.

ALMANACH DES FAMILLES CHRÉTIENNES pour l'année 1890

Brochure in-4° de 96 pages. Prix : 50 centimes, la douzaine 5 francs

C'est la quatorzième année de publication de ce splendide almanach, riche album de gravures très fines, orné, de plus, d'une chromolithographie représentant la scène du Calvaire, et accompagné d'un calendrier sur carton à accrocher dans l'appartement. L'énorme chiffre du tirage explique à peine le bas prix de cette publication.

La rédaction est dans le meilleur esprit, ce qui ne l'empêche pas d'être très intéressante, et d'offrir çà et là le mot pour rire. Il y a un peu de tout : de l'histoire, des descriptions, des notices biographiques avec portraits, des Nouvelles, des anecdotes, des bons mots, des récréations scientifiques, des vues de l'Exposition et (ce qui est plus neuf) un ensemble des découvertes espérées dans cinquante ans ! Rien de plus drôlatique que cette dernière gravure.

La partie « calendrier » est des plus riches en détails astronomiques, ingénieusement figurés, de façon qu'on a pu les reproduire sur la ligne consacrée à chaque jour, après l'indication de deux saints ou saintes. Une colonne en blanc est réservée pour les notes de l'agenda quotidien.

Enfin six cents chromolithographies seront distribuées, par voie de tirage au sort, aux souscripteurs. C'est pour cela qu'on doit garder précieusement la couverture qui porte un numéro pour cette loterie gratuite. On verra, au verso de la couverture, le mode du tirage et de la distribution des lots.

C'est bien là l'almanach des familles : par ses centaines de gravures, il fera les délices des enfants, et les grandes personnes, tout en prenant plaisir aussi à regarder ces gravures vraiment artistiques, jouiront en outre du charme d'une lecture que la grande variété des sujets rend doublement intéressante.

Ducis.

LES ORIGINES DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. *Études et documents historiques.* Deuxième édition. Un volume in-18 de xiii-333 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

La rédaction de cette curieuse étude remonte à 1873 : M. Callet, vice-président de la réunion du centre droit de l'Assemblée nationale, avait été

chargé de soumettre à cette Assemblée un rapport, au nom de la commission d'enquête sur le 4 septembre.

M. le comte Daru, devenu président de cette commission, après la mort de M. Saint-Marc-Girardin, fut, comme toute la commission, enchanté des premières lectures du travail de M. Callet : il lui adressa des éloges chaleureux dans sa correspondance à cette date de 1873.

« Laissez-moi, lui disait-il, vous remercier de cet excellent résumé ; c'est l'expression même du bon sens, traduite dans un beau langage, et ce sera, je n'en doute pas, le jugement de la postérité ; mais, hélas ! sera-t-il compris des contemporains ? Votre rapport, mon cher collègue, j'en suis convaincu par cette lecture de vendredi, restera comme une œuvre politique de premier ordre et comme une pièce à jamais historique. »

Or, c'est ce précieux document, tenu sous le boisseau par les timidités de la commission, (et sans doute par les influences maçonniques), que M. Callet fils publie aujourd'hui, pour se conformer aux ordres de son père.

C'était un homme de grand cœur et d'une haute intelligence que M. Auguste Callet. Il n'avait pas les molles complaisances, les ménagements qui frisent la complicité, pour les criminels politiques, les criminels de lèse-nation, qui jettent la France dans les aventures d'un gouvernement antinational et de guerres sans motifs honnêtes, sans résultat, quand elles ne sont pas funestes.

Avec l'autorité d'un magistrat, il citait au tribunal de l'histoire, ces conspirateurs, ces aventuriers dont l'audace et les intrigues avaient su escamoter le pouvoir pour imposer à la nation leur joug honteux et ruineux.

On comprend que dans la commission, bon nombre de conservateurs qui avaient pactisé avec les gouvernements d'aventures précédents et qui conservaient des relations maçonniques, aient reculé devant la rude indépendance avec laquelle le courageux rapporteur démasquait les faiseurs de révolutions.

Les bonapartistes particulièrement se sentaient mal à l'aise pour flétrir les bohèmes du 4 septembre, qui pouvaient leur rappeler le 2 décembre. Mais, pur de toutes compromissions avec les factions que des pactes secrets inféodaient à la juiverie maçonnique, M. Auguste Callet pouvait parler en toute franchise et liberté. Il a donc montré, dans leur triste déshabillé, tous ces bohèmes qui se groupèrent autour de Gambetta.

Les faits et gestes de la dictature de l'incapacité sont mis dans tout leur jour, avec la plus entière indépendance. Chacun d'ailleurs peut remonter aux sources : les documents à l'aide desquels cet éloquent réquisitoire a été rédigé, sont à la portée de tous. Les dépêches officielles du gouvernement

et des préfets, les dépositions des témoins devant la commission d'enquête sur les actes des hommes du 4 septembre, les rapports lus à l'Assemblée, ont été publiés en double édition : la première à Versailles, la seconde à Paris.

On a plusieurs copies manuscrites du rapport de M. Dréo, et c'est par milliers que se trouvent répandus les ouvrages de MM. J. Simon, J. Favre, Trochu, Glais-Bizoin, Crémieux. etc., etc.

Quant aux documents publiés ici pour la première fois, ils se trouvent dans les archives de l'Assemblée.

Ce n'est donc ni un pamphlet, ni une satire contre les sinistres farceurs du 4 septembre; c'est un réquisitoire officiel, c'est une œuvre historique d'une valeur incontestable que M. Callet fils offre au public. Selon la première impression de M. le comte Daru, président de la commission d'enquête : « c'est l'expression du bon sens traduite dans un beau langage; ce sera le jugement de la postérité ».

I. CARNO.

LE CHANT DU CYGNE, par le comte LÉON TOLSTOÏ, traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Un volume in-18 jésus de 322 pages. Prix : 3 francs

Mon cher directeur,

Il y a beaucoup de camarades qui me disent : « Vous avez tout de même de la chance, vous, de recevoir un tas de livres et de savourer toutes les productions nouvelles sans avoir besoin de passer par le cabinet de lecture... » Ce n'est pas que M^{me} Ferdinand, qui nous nourrit de littérature, soit une femme acariâtre; elle a même été jolie, en 1850; et peut-être a-t-elle été aimable... Mais je reconnais qu'il est ennuyeux d'aller compulser ses bouquins défraîchis, quand il pleut, qu'il vente, ou qu'il fait un froid de Moscou. Et cependant croyez-vous que lire dans son fauteuil, sans s'être dérangé, *le Chant du Cygne* de Tolstoï, soit une cause de distractions surabondantes? Vrai! cela m'a procuré le même agrément que lorsque j'étais jadis de corvée pour le service des écuries.

Car il s'agit, là-dedans, d'un vieux cheval qui nous raconte sa vie, avant qu'on le mène à l'abattoir; et d'un musicien, à moitié fou, qui meurt de froid à la porte d'une maison où la musique n'est considérée que comme distraction d'un ordre très secondaire. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi? J'en ai connu beaucoup, de vieux chevaux; sans compter ma jument Bella, avec qui j'ai fait ma première campagne en Italie : bonne bête, un peu sur l'œil, mais quel jarret! Elle faisait le même écart quand elle apercevait sur la route une feuille morte ou une sentinelle

autrichienne; et cela m'a servi, car les Autrichiens, en ce temps-là, ne travaillaient pas pour le roi de Prusse : il était bon de se méfier !...

J'en étais là, quand mon ami Beautranchet, que vous connaissez, est venu me rendre visite : car je l'avais invité à dîner quelques jours auparavant ; autrement, il ne se dérangerait pas pour le plaisir de me contempler. Or, je lui parle du *Chant du Cygne*, parce qu'il est très au courant des romans nouveaux, pour pouvoir faire de l'esprit dans les salons ; et voici ce qu'il m'a dit ; je le transcris *in-extenso*, quoique cela me vexe : « Mais vous n'y entendez rien, commandant ! Ce musicien, dont le grand romancier russe nous retrace la navrante histoire, c'est le génie méconnu ! C'est Berlioz, c'est Millet, c'est... vous, peut-être ! Et quelle poésie, d'un réalisme puissant, alors que dans une vision d'apothéose, qui à sa dernière heure le console de toute sa vie, il exhale le chant plaintif et sublime du cygne expirant ? Et le cheval, ce vieux cheval qui, lui aussi, arrivé au terme de ses souffrances, les raconte en semant son récit de réflexions profondes et originales sur la vie humaine et les rapports entre l'homme et les animaux !... Vous ne comprenez donc pas que cela est une œuvre de haute portée sociale ? C'est l'hymne des humbles, la glorification des deshérités ; c'est la voix prophétique et terrible d'un monde qui s'écroule et aspire vers des destinées meilleures ; c'est, en un mot, la voix de Tolstoï, cet homme incomparable, qui a sacrifié sa vie au bonheur de l'humanité ! »

Là-dessus, j'ai souri, en allumant ma pipe....

« — Vous riez, commandant ! s'est exclamé Beautranchet ; me prenez-vous pour un nihiliste ? Mais ne savez-vous pas que Tolstoï a sacrifié tous ses biens, a partagé ses terres entre tous ses paysans ?... »

A ces mots, expression de la pensée d'une âme jeune et pure, j'ai cru que j'allais étouffer et j'ai senti les affres de l'apoplexie.

« — Malheureux ! ai-je clamé de ma vieille voix de commandement, vous ne savez donc pas que si Tolstoï a partagé son saint-frusquin, il avait eu soin d'en donner auparavant la nue-propriété à sa femme !... »

Beutranchet a été atterré ; et il est parti, il court encore. Il m'ennuyait avec son sentimentalisme. Enfin, voilà !... Les uns vous diront que ce n'est pas avec des phrases et un tas d'histoires ennuyeuses, que l'on améliorera le sort des masses populaires ; et ajouteront même qu'on leur inspirera ainsi une plus profonde horreur pour leur méprisable sort, sans leur indiquer d'autre moyen de le modifier qu'une révolution brutale ; et je suis de ceux-là, comme toutes les vieilles perruques : les autres s'apitoieront, trouveront Tolstoï un penseur, un poète, un philosophe, un martyr volontaire de l'idée ; et comme Beautranchet, vous diront : lisez et

méditez ce livre!... Cela, c'est l'opinion de la jeune France. Je doute fort que ce soit celle du tzar Alexandre III, un homme que j'aime parce qu'il a de la poigne; et je crois que la jeune France ferait bien de le ménager.

Telles sont les idées de ma petite jugeotte: je ne sais pas si vos honorables lecteurs seront de mon avis; en tout cas, au premier jour où ma goutte me permettra de sortir, j'irai consulter là-dessus M^{me} Ferdinand: n'étant ni jeune, ni somnambule, mais directrice du « cabinet littéraire », elle est de bon conseil.

C^t-JEAN DUPONT.

LA FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME, deuxième partie:

Usages et mœurs, par LE VICOMTE DE BROC. Un volume in-8°. Prix: 7 fr. 50

Personne ne songe à nier les torts et les défauts de *l'ancien régime*; mais si l'on veut être juste envers lui on ne saurait lui contester des qualités et même une grandeur qui, en somme, avaient élevé la France à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Elle régnait sur le monde par ses lettres, ses arts et ses triomphes de toutes sortes; elle tenait le premier rang que la Révolution lui a fait perdre.

Voltaire a pu dire du plus haut représentant de ce régime: « Si l'on considère tout ce que Louis XIV fit de mémorable, les esprits les plus sévères et les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. »

Dans un premier volume dont nous avons rendu compte à cette même place: *la France sous l'ancien régime, ses institutions*, M. le vicomte de Broc a montré qu'on ne connaît guère, de l'ancien régime, que ses torts et ses fautes. Dans le second qui vient de paraître, l'auteur passe en revue *les usages et les mœurs*, pendant la même période.

Nous ne pouvons faire une analyse même abrégée de ce nouveau et très intéressant travail. La nature du sujet ou plutôt la multiplicité même des sujets s'y oppose. On le comprendra rien qu'à l'énoncé que voici des matières traitées par l'auteur: « *L'éducation, le mariage, la famille; la toilette, l'existence et la table; tableaux de Paris aux dix-septième et dix-huitième siècles; Versailles; la vie en province; les villes et les châteaux, la vie rurale; la poste et les voitures publiques; les auberges et les voyageurs; la poste aux lettres et les journaux; le théâtre, les idées et les mœurs d'après les comédies du temps; les salons aux dix-septième et dix-huitième siècles.* »

C'est une revue complète de l'ancienne société française depuis Richelieu jusqu'à la Révolution. Les détails instructifs et piquants, les appréciations

des critiques, les récits des voyageurs y abondent. Il faut les lire pour se faire une idée exacte de l'époque que l'écrivain érudit a voulu peindre.

Nous nous bornerons à tirer du tableau qu'il en fait, une comparaison entre les deux moitiés de cette époque, c'est-à-dire entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, et l'enseignement capital qui ressort de cette comparaison au point de vue social et religieux.

On ne peut étudier sérieusement l'histoire depuis l'ère chrétienne sans y lire, en traits lumineux, cette vérité d'une évidence frappante : que l'esprit chrétien fut le grand élément moralisateur et civilisateur du monde, et que l'irréligion et le scepticisme en sont un de décadence et de corruption.

Nous croyons avoir fait cette double preuve, pour les quinze premiers siècles de l'ère chrétienne, dans notre ouvrage sur le moyen âge chrétien, rapproché de la renaissance gréco-païenne. Le dix-septième et le dix-huitième siècles offrent un spectacle analogue à l'observateur. Bien que ce ne soit pas là le but spécial du nouveau volume que nous examinons, la même leçon en ressort clairement.

Au dix-septième siècle une foi sincère et éclairée inspire la chaire, les œuvres et les grands hommes. La conséquence naturelle c'est la grandeur nationale, la dignité des caractères, l'élévation des esprits et des âmes, le respect général des mœurs. S'il y a des scandales à la cour, du moins l'expiation les répare et les rachète. Les grands repentirs et les grandes pénitences succèdent aux grandes fautes. Finalement la vertu triomphe en même temps que la foi, et *par elle*.

Quand l'Église a été libre et que la parole évangélique a pu se faire entendre du haut de la chaire chrétienne, les mœurs et les libertés ont toujours eu un avocat vigilant et un vengeur ; les despotes et les luxurieux un frein.

« C'est pendant la passion de Louis XIV pour M^{lle} de La Vallière, dit M. le vicomte de Broc, que Bossuet ne craint pas de dire au Louvre, en présence du roi et de la cour : *« Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout les péchés des rois. »*

Massillon et Bourdaloue s'élèvent aussi contre les scandales royaux. Mascaron évoque, en présence du souverain, le souvenir du prophète Nathan reprochant au roi David ses désordres ; et les courtisans blâmant l'audace du prédicateur, Louis XIV leur répond : *« Le prédicateur a fait son devoir ; c'est à nous de faire le nôtre. »* L'époque où un roi qui symbolise la toute-puissance, respecte ainsi la liberté de la chaire s'exerçant contre lui, dénote un sentiment religieux sincère, même lorsque l'entraînement de la passion semble le faire oublier. La fin de Louis XIV l'a prouvé.

« Le sentiment religieux est profond au xvii^e siècle, dit M. le vicomte de Broc. Il n'a pas seulement pour interprètes la sublime éloquence de Bossuet, le charme pénétrant de Fénelon, l'ardeur persuasive de Bourdaloue, les mouvements oratoires de Fléchier et de Massillon. La foi chrétienne inspire le génie de ce grand siècle, la poésie de Corneille et de Racine, la morale de Pascal et Labruyère, la philosophie de Descartes et de Malebranche. Elle apparaît à travers le charmant esprit de M^{me} de Sévigné. Le satirique Boileau est chrétien. Les erreurs de Port-Royal ne sont, elles-mêmes, que l'exagération du christianisme. L'abbé de Rancé va porter la réforme à la Trappe et se voue à la plus austère pénitence. On voit d'illustres mondaines comme la duchesse de Longueville et M^{me} de Sablé, consacrer à la retraite et à la piété la fin de leur existence. De grands désordres sont suivis de repentirs non moins éclatants, et M^{me} de La Vallière renonce volontairement à la faveur royale pour prendre le voile des carmélites. »

Au xviii^e siècle, c'est différent.

« Ce n'est plus le génie chrétien, ajoute l'auteur, qui animera la littérature, c'est le génie du scepticisme et de la raillerie représenté par Voltaire. Presque tous les écrits respirent alors le doute et l'irrégion qui s'exhalent de l'école des encyclopédistes, de Diderot, de D'Alembert, d'Helvétius, d'Holbach, de la philosophie de Bayle et de Candillac, tandis que Jean-Jacques Rousseau, par ses théories sociales, ébranle l'édifice politique. »

La conséquence était inévitable. Le siècle de l'irrégion et du scepticisme devait être et fut, en effet, le siècle par excellence du gouvernement personnel et d'une dépravation éhontée. Le renvoi du Parlement et le Parc aux Cerfs le caractérisent.

A cette chute lamentable de la plus glorieuse monarchie dont l'histoire fasse mention, succéda la Révolution. Par cela seul que celle-ci fut également antichrétienne, elle ouvrit une ère épouvantable de décadence de l'instruction, de ruines, de misères et de crimes. Depuis cent ans elle suscite les divisions et les haines sociales, elle renverse les gouvernements. Elle a voué la France à l'instabilité, aux invasions, à la décadence. La monarchie de 1815 à 1848, respectueuse de l'esprit chrétien, a rendu seule, à la France, un tiers de siècle de paix, de liberté, de considération. Tout cela a été de nouveau reperdu sous notre incapable et cynique régime de *latcisation* à outrance.

Il ne faut pas se lasser de faire ressortir ces grandes leçons de l'impartiale histoire. Le relèvement et le salut de la France sont à ce prix.

La revue des salons du xvii^e et du xviii^e siècles, qui fournit un des plus intéressants chapitres du nouveau volume de M. le vicomte de Broc, appuie encore nos observations.

Les salons du xviii^e siècle se distinguent par le respect des convenances, l'esprit et la dignité, notamment le premier en date par l'importance et le mérite : celui de la marquise de Rambouillet. « Les habitués s'appelaient le grand Condé, la duchesse de Longueville, la princesse Marie de Gonzague, depuis reine de Pologne, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Sablé, M^{lle} Scudéry, le grand Corneille, Bossuet, Malherbe, Balzac, Ménage, Chapelain, Voiture, etc.

« Au xviii^e siècle, ajoute l'auteur, tout autre est le salon de M^{me} de Tencin par le ton, les manières, le genre d'esprit et la société.

« M^{me} de Tencin avait pris part, avec son frère, non sans profit, aux spéculations de Law. De sa liaison avec le chevalier Destouches était né d'Alembert qu'elle abandonna et qui fut élevé par une vitrière qu'il considéra toujours comme sa véritable mère. Le suicide d'un conseiller au Parlement qui se tua d'un coup de pistolet chez M^{me} de Tencin, la fit mettre à la Bastille où elle séjourna peu de temps.

« Tel était son passé quand elle consacra aux lettres et à la société la seconde période de sa vie, époque où son salon devint le rendez-vous des écrivains et des savants qu'elle appelait *ses bêtes* ou *sa ménagerie*. »

On n'y pourrait trouver guère à redire si elle n'eût eu, parmi ses habitués Fontenelle et Montesquieu. La plupart des autres qui ne croyaient peut-être pas à leur âme, avaient-ils le droit de se plaindre d'être ainsi qualifiés ? En tout cas ce n'est pas à nous de réclamer quand les disciples du sarcastique Voltaire se jugent de la sorte entre eux. Ils ne peuvent nous accuser de les noircir ; ce sont eux qui tiennent le pinceau.

Le livre de M. le vicomte de Broc renferme, nous l'avons dit, une grande variété de sujets : il est rempli de remarques judicieuses ou d'anecdotes spirituelles qu'on aimerait à citer, comme celle-ci :

A Beaune, Piron se rend un soir à la comédie. Il demande à un Beaunois du bel air quelle pièce on jouait. Celui-ci répond gravement : *les Fureurs de Scapin*. — On m'avait dit, répond non moins gravement Piron, que c'était : *les Fourberies d'Oreste*.

« A ce mot qui était hébreu pour le Beaunois, tous deux entrent au théâtre. Un autre petit-maitre de Beaune, enthousiasmé de la scène du sac et impatienté du bruit s'écria : *Paix donc, là, on n'entend rien !* Piron riposte sur le même ton : « *Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles.* »

Terminons par ce trait de celui qui disait, en montrant le Palais Mazarin, « *Ils sont, là-dedans, quarante qui ont de l'esprit comme quatre.* » Le dépit d'avoir été repoussé par l'académie lui inspira cette épitaphe :

Ci-git Piron qui ne fut rien
Pas même académicien.

GEORGES ROMAIN.

FIN DE LA MARINE FRANÇAISE, par PAULIN MASSON, ingénieur de la marine en retraite. Un volume in-12 de xv-446 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Bien que sa qualité d'ingénieur rende suspecte l'aversion de l'auteur pour la suprématie de l'élément militaire dans la direction des affaires de la marine, nous admettons, en partie, ses arguments et sa théorie. On peut être un très brave et excellent amiral, sans être nullement un bon administrateur, et l'expérience prouve que le ministre de la marine a été très sagement dirigé par des hommes étrangers aux trois éléments qui constituent la marine de guerre, à savoir : le matériel et les ingénieurs qui la préparent; le corps naviguant et combattant; les corps assimilés : commissaires, médecins, pharmaciens, etc.

« Dans la marine, dit l'auteur (page 80), le matériel joue le rôle principal, l'engin prime tout. Le courage individuel et la valeur des officiers comme des équipages seraient impuissants, si le matériel faisait défaut ou était insuffisant. »

Cette théorie trop absolument matérialiste est fausse, et l'auteur lui-même la réfute à la page 260, où il rappelle l'exemple du combat de *Lissa* : une vieille frégate autrichienne en bois et non blindée, par la vivacité et la vigueur de son attaque, eut la gloire de couler à fond le *Re d'Italia*, magnifique et puissant cuirassé de construction récente.

Il y a malheureusement trop de vérités dans les récriminations de l'auteur contre les bévues et les folles dépenses de l'administration républicaine de la marine : en prodiguant les millions, on n'a rien fait ou presque rien d'utile; avec beaucoup moins d'argent et une direction plus intelligente, notre marine aurait été mise sur un pied redoutable.

Ce volume n'est que le recueil d'articles publiés au jour le jour, dans la presse périodique, sous un nom de guerre : la position officielle de l'auteur en activité de service, ne lui permettait pas d'éclairer l'opinion publique sur les méfaits ou les âneries de l'administration, sans recourir au pseudonyme.

L'esprit sectaire, le fiel des haines antireligieuses et antimonarchiques

de l'auteur se manifeste parfois d'une façon si brutale que le dégoût fait jeter là son livre. Par exemple, la vue de deux Petites Sœurs des pauvres, ou de deux Sœurs de Saint-Vincent de Paul, admises à exercer leur ministère de charité dans l'arsenal de Toulon.

« Deux fantômes, dit-il, se glissent, dissimulant sous leur cape leur visage et leur sexe ; — et chacun se range, s'incline respectueusement... Nul ne songe à rechercher sous leurs amples déguisements, les produits de leur industrie... Ce qu'il y a de plus raide, c'est qu'une baleinière de l'État, montée de quatre ou six hommes, sous le commandement d'un patron, est mise à la disposition de ces nonnes (car ce sont des nonnes) pour qu'elles puissent aller exercer leurs talents en rade, sur les bâtiments qui sont mouillés au large... Le chef qui tolère, qui encourage de pareilles choses, qui les commande, ne mérite-t-il pas d'être renvoyé à ses *oremus*?... Qu'on mette à la porte des arsenaux de la marine les fantômes de toutes sortes avec leurs souteneurs patentés. »

Un des derniers chefs de la marine auquel l'auteur a eu l'impudence de jeter cette épithète immonde de « souteneurs patentés » s'appelait l'amiral Courbet. Monsieur l'ingénieur regrette-t-il qu'on ne l'ait pas renvoyé à ses *oremus* ! S'il veut savoir pourquoi ceux qui vont au feu saluent avec respect ces femmes qu'il insulte en style propre à inspirer une si triste idée de son éducation et de son équité, nous allons le lui dire.

On lisait dans les journaux de la semaine dernière :

« Le gouverneur général du Tonkin, après avoir fait former le carré par les troupes de la garnison de la capitale, s'adressant à la sœur Thérèse, supérieure du couvent des Filles de la Charité, s'est exprimé ainsi :

« Sœur Marie-Thérèse, à peine âgée de vingt-cinq ans, vous avez été blessée à Balaklava (campagne de Crimée), au moment où vous prodiguez vos soins aux blessés ! A Magenta, vous avez reçu une blessure, vous trouvant aux premiers rangs ! Depuis lors, vous avez soigné nos soldats en Syrie, en Chine et au Mexique ! Sur le champ de bataille de Reichshoffen, vous avez été relevée, grièvement blessée au milieu des cadavres de nos cuirassiers. Plus tard, une bombe étant tombée dans les rangs de l'ambulance confiée à votre garde, vous avez saisi de vos mains cette bombe, et l'ayant transportée à quatre-vingt mètres, elle éclata en tombant et vous blessa cruellement. A peine guérie, vous répondîtes à l'appel pour le Tonkin ! »

Après ces paroles touchantes, le gouverneur général tira son épée, en toucha à trois reprises l'épaule de la sœur et s'écria :

« Au nom du peuple français, au nom de l'armée française, je vous

accorde cette croix d'honneur, personne n'a de titres plus glorieux à cette récompense, car personne n'a plus que vous voué son existence et sa vie tout entière au service de la patrie. Soldats, présentez les armes ! »

Voilà pourquoi des amiraux comme Courbet se font gloire d'être les « protecteurs » reconnaissants des religieuses ; voilà pourquoi nos braves marins saluent avec respect ces « nonnes » dont le grave costume leur est connu : ils l'ont vu au milieu de la mitraille où il n'y avait point d'ingénieurs pour les insulter ; leur costume religieux n'est point pour nos matelots « un déguisement », mais le symbole d'une charité maternelle et héroïque.

Nous nous associons de grand cœur aux gémissements de l'auteur, sur la ruine de notre marine par l'administration républicaine ; mais il y a une ruine plus déplorable encore, c'est celle de l'esprit français, chevaleresque et religieux, qui enfante les héros et qui peut encore, comme on l'a vu à Lissa, suppléer à la défectuosité de l'outillage par le génie audacieux des chefs et la bravoure des soldats.

I. CARNO.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE

FRANCE, par FUSTEL DE COULANGES, membre de l'Institut, professeur en Sorbonne. *La Monarchie franque*. Un volume in-8° de 635 pages (1838). Prix : 7 fr. 50

Les études de M. Fustel de Coulanges réunies sous ce titre ont pour objet tout ce qui se rattache à la vie publique des populations de la Gaule sous le gouvernement des rois de France de la famille mérovingienne. L'auteur en circonscrit le champ entre ces deux dates : 506-687, la domination des Mérovingiens ayant été fort incomplète avant la première et purement nominale après la seconde.

Cette époque de nos origines, qui sert de transition entre la décadence de l'empire romain et la naissance du régime féodal, a donné lieu à bien des systèmes, chacun cherchant dans les documents moins ce qu'ils contiennent que ce qui est utile à sa thèse. M. Fustel de Coulanges s'élève avec raison contre ces idéologues, aussi bien contre ceux qui — Boulainvilliers par exemple, — ont prétendu trouver dans les origines franques les titres des privilégiés de la troisième race, que contre les amis du parlementarisme qui ont cru très sincèrement y voir un système d'assemblées nationales et presque la pratique des régimes constitutionnels.

« Il y a surtout, dit-il, une idée qui, depuis cent cinquante ans, s'est insensiblement enracinée dans les esprits, et a faussé l'histoire : c'est celle qui représente l'empire romain comme un despotisme pur et la vieille Germanie comme la pure liberté. De ces deux propositions, la première

est à moitié inexacte, la seconde n'a jamais été prouvée... L'érudition française ne parle jamais de l'empire romain qu'avec une certaine répugnance, loue, au contraire la Germanie, exalte et grossit l'invasion et suppose volontiers que le régime de l'État franc a dû être fort libéral. »

Après la lecture du présent livre, il faut absolument renoncer à ces rêveries, si séduisantes qu'elles soient pour les modernes. S'il est, au contraire, un fait incontestable, c'est que la monarchie franque aux sixième et septième siècles, était une monarchie absolue, puissamment centralisée et sans aucun des contrôles que la féodalité devait, plus tard, imposer au pouvoir royal. La royauté mérovingienne est entièrement étrangère au régime féodal.

Voilà une affirmation qui heurtera bien des partis pris et à laquelle pourtant il faut se rendre si l'on veut suivre attentivement la discussion de l'auteur.

Il serait trop long d'entrer dans les détails ; bornons-nous à relever les principales conclusions du livre, en signalant les points où elles s'écartent des opinions courantes.

On enseigne généralement que la royauté franque était élective. — Erreur, répond M. Fustel de Coulanges ; pas un texte ne corrobore cette assertion ; tout démontre, au contraire, que la royauté était héréditaire. L'élévation sur le pavois et le serment de fidélité, si souvent invoqués comme arguments en faveur de l'élection, n'étaient que des formalités d'investiture empruntées, l'une aux traditions germaniques, l'autre à la pratique de l'empire.

De même pour les assemblées populaires. Les érudits modernes veulent à toute force retrouver dans les *Champs de Mars* et autres *Conventus* les formes d'un gouvernement populaire et libre. C'est une interprétation dont on ne trouve nulle part la justification. Pas une seule fois n'apparaît même l'idée d'un contrôle et encore moins de la souveraineté populaire.

Mais, au moins, on ne peut nier que le pouvoir royal était circonscrit et gêné par une noblesse turbulente et jalouse, issue de la conquête, faisant ou déposant les rois au gré de ses ambitions ? — Pas du tout ! répond l'auteur. Il n'y avait pas de noblesse franque. « Les Francs n'ont pas implanté en Gaule une aristocratie de naissance. Aucune caste n'a soutenu ou gêné l'action de la royauté mérovingienne. Et ce n'est pas non plus d'une noblesse franque qu'a pu venir le régime féodal. »

Comment ! ces fameux *leudes* dont l'épée était toujours hors du fourreau, n'étaient pas de grands seigneurs ? — Pas le moins du monde. Un *leude* n'était pas un noble ; c'était l'homme, le fidèle, le sujet d'un prince ; on

disait : les leudes de Ragnachaire, les leudes de Dagobert, jamais : un leude, tout court. De même *l'autrustion* n'était que l'homme dans la *truste* du roi, son subordonné. Loin d'exprimer un état social privilégié, ces termes impliquaient une sujétion personnelle.

Le grand fait qui ressort d'une sérieuse étude de cette époque est celui-ci : pas de noblesse héréditaire ; il n'y avait de supériorité véritable que pour ceux à qui le roi voulait en conférer. Au-dessus des esclaves, tous les hommes libres ne faisaient qu'une classe d'hommes égaux dans la liberté. C'était là que le roi recrutait ses officiers, ses grands *optimates*, *proceres*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, ses fonctionnaires. Tel est le caractère de la royauté mérovingienne aux sixième et septième siècles : une monarchie absolue, ayant seule le pouvoir législatif, gouvernant au moyen d'un nombreux personnel de fonctionnaires, ses délégués immédiats.

C'était autour du roi, dans le *Palais*, que se formait ce personnel. Le Palais était le grand rouage de l'État, le centre du gouvernement. On s'y élevait par une sorte d'ascension hiérarchique, à de nombreuses charges (conseillers, jurisconsultes, ministres, sénéchaux, maréchaux, etc.) d'où sortirent souvent des hommes de la plus grande valeur pour administrer l'Église et les provinces.

A la tête du Palais était un *maire*, véritable premier ministre chef de toute l'administration du royaume, et que ses attributions indéfinies et illimitées plaçaient trop près du trône pour que l'envie ne lui vint pas un jour de s'y asseoir.

En pénétrant en Gaule, les rois francs conservèrent les divisions administratives qui avaient survécu à la domination romaine. La circonscription habituelle était la *Civitas*, comprenant, autour d'une ville importante, un territoire rural souvent fort étendu. A la tête de chaque *cité* ils placèrent un comte, quelquefois un duc. Le comte, *comes* ou *gräfo* (le graf germanique), fut le chef civil et militaire. A son tribunal aboutissaient toutes les causes civiles ou criminelles ; au-dessus de lui il n'y avait que le roi, au-dessous toute une série d'officiers subalternes, *vicarii*, *tribuni*, *centenarii*, etc... se partageaient la direction des divers services.

En tout cela nulle trace d'assemblées locales, de participation du peuple à l'administration. Le royaume se gouvernait par des fonctionnaires, désignés par un seul terme générique : *judices*. Rien de féodal dans le régime fiscal, que les Francs avaient hérité des Romains, en conservant presque tous les anciens impôts, et qui frappait tout le monde, Francs et Romains, sans distinction ni privilège légal, quoique prétende l'opinion contraire.

Rien de féodal non plus dans le service militaire. « Les rois francs n'ont pas eu d'armées. » Dans le principe ils utilisèrent les débris des légions romaines trouvées en Gaule. Quand ces troupes eurent disparu, ils ne connurent plus d'autre système que celui de la levée en masse. Franque et romaine, toute la population civile était réquisitionnée pour la guerre : système déplorable qui faisait de mauvaises armées ; aussi les rois furent-ils souvent obligés d'appeler des auxiliaires d'outre-Rhin.

Nous avons parlé du pouvoir judiciaire des comtes. Est-il vrai, comme on l'affirme communément, que les Francs étaient en possession d'une justice populaire, de petites assemblées, de *centaines*, sorte de jury d'une composition tout à fait démocratique ?

Encore une erreur, dit M. Fustel de Coulanges, ni dans les lois, ni dans les chroniques, ni dans les formules judiciaires, on ne trouve une seule ligne laissant supposer que la justice était rendue par le peuple. C'est toujours le comte qui juge, avec l'aide des *rachimbourgs*, assesseurs choisis parmi les notables (rachimbours a pour synonyme : *boni homines*). Loïn d'être une assemblée populaire, le *mallus* indique toujours le tribunal du comte.

Encore un préjugé à biffer de nos histoires. Les criminalistes vous diront que, chez les Francs, à qui le ministère public était inconnu, la partie lésée seule pouvait poursuivre le coupable. Voilà qui n'est qu'à moitié vrai. En principe, la répression appartenait à l'autorité publique ; le diplôme du comte lui faisait un devoir de punir les malfaiteurs, *proprio motu*. En fait, c'était le plus souvent les particuliers qui prenaient l'initiative des accusations.

Parmi les pratiques judiciaires, il en est une dont le caractère paraît avoir été jusqu'à présent mal compris : c'est la *composition*. On s'en rendrait un compte peu exact en disant avec la majorité des historiens que la composition était une peine pécuniaire, la façon germanique de punir un crime. L'auteur démontre que son caractère et son origine sont bien plus complexes.

En premier lieu la composition n'est pas une peine ; on y trouve, en l'analysant, trois caractères : indemnité, — rachat de la peine encourue, — transaction entre deux familles. Pour distinguer son origine, il faut tenir compte non seulement des habitudes germaniques, mais encore des pratiques romaines et de l'esprit de l'Église, qui a toujours professé une grande répulsion pour la peine de mort.

Dans cet examen superficiel, gardons-nous d'oublier le chapitre très important où l'auteur décrit les « rapports des rois avec l'Église ». Il y retrace

d'une plume respectueuse, le rôle de l'Église et spécialement de l'épiscopat aux sixième et septième siècles. En passant il réfute victorieusement cette assertion sur laquelle Febronius et tant d'autres ont échafaudé leurs hérésies, à savoir que l'Église aurait, dans les premiers siècles, admis en droit et en pratique, l'élection des évêques par le peuple. On voit au contraire, que si l'assentiment populaire à l'élection des évêques fut toujours toléré et quelquefois subi, on ne le considéra jamais que comme une simple désignation, l'expression d'un désir. Plus tard la volonté royale s'y ajouta et finit par se substituer à lui, si bien qu'à la fin du septième siècle la nomination, c'est-à-dire la désignation à l'épiscopat devint la récompense des fonctionnaires royaux : beaucoup, d'ailleurs, furent de saints prélats, témoins saint Éloi, saint Didier, saint Ouen, saint Arnoul, qui tous avaient occupé des charges au palais.

Ce qui précède suffit à donner une idée de l'intérêt de ce livre. Ses conclusions seront certainement discutées par ceux dont elles contrarient les préjugés. Ce que l'on peut affirmer, c'est que jamais les documents relatifs à nos origines n'ont été maniés et interprétés avec autant de sûreté et de vraisemblance. Comme dans toutes ses œuvres, M. Fustel de Coulanges s'est exclusivement attaché aux textes, qu'il regarde comme la principale source de la certitude historique. Encore faut-il savoir lire dans ces textes. A ce point de vue, ce livre est un modèle de critique scientifique.

B. C.

ÉTUDE SUR LES SERMONS DE BOSSUET, par l'abbé LEBARQ, docteur ès lettres. Trois volumes in-8°. Prix : 15 francs

L'éloquence de Bossuet, qui obtint de si grands triomphes au dix-septième siècle, a eu dans le nôtre celui d'enlever tous les suffrages et de provoquer des admirations dont l'expression se renouvelle sans cesse. Les plus illustres critiques, Sainte-Beuve, Nisard, Saint-Marc Girardin, Patin, ont écrit sur celui qu'ils appellent le plus grand des orateurs, des éloges où l'enthousiasme le plus sincère et le plus motivé s'efforce d'élever l'hommage à la hauteur du sujet.

Il est un moyen plus efficace encore de rendre justice à Bossuet que de célébrer ses louanges, c'est de nous le montrer tel qu'il est, c'est de dégager ses sermons des additions sacrilèges que de malheureux éditeurs s'étaient permis d'entremêler à ses compositions. Le travail de reconstitution du vrai texte a été entrepris depuis longtemps. C'est un élève de l'école des Carmes, l'abbé Vaillant, qui, le premier, a eu l'honneur d'ouvrir la voie. A sa suite M. Floquet, M. Gaudad, continuèrent dans de savantes études, ce qui avait été si bien commencé. On peut dire que l'abbé Lebarq, dans

une thèse qui a eu beaucoup de retentissement en Sorbonne, vient de mettre la dernière main à cette grande œuvre.

Tout d'abord un point très difficile à fixer, c'était la chronologie des sermons de Bossuet. L'abbé Vaillant s'était aidé, dans ce dessein, de quatre sortes de considérations : 1^o la langue (style et locutions) ; 2^o les allusions à des faits historiques, victoires, traités, malheur public, etc. ; 3^o le caractère de l'écriture ; 4^o le remaniement de passages similaires. C'étaient des règles excellentes qui amenèrent l'habile investigateur à un premier résultat très satisfaisant. M. Floquet a poussé plus loin que l'abbé Vaillant les recherches historiques ; M. Gaudad s'est attaché surtout à l'étude technique des autographes. Il serait resté peu de chose à faire après lui si son travail avait embrassé toute la carrière oratoire de Bossuet ; mais il s'arrête au carême du Louvre, en 1662, au moment où l'orateur entrait dans la pleine maturité de son génie.

M. l'abbé Lebarq a su découvrir un moyen d'information de la plus haute importance. Il existe en ce moment à Paris une Association fonétique dont le but est de substituer dans l'usage l'orthographe fonétique à l'orthographe traditionnelle aujourd'hui employée. Cette association phonétique qui a pour président M. Paul Passy, fils du député de la Seine apprendra sans doute avec plaisir qu'en 1650 Bossuet encore écolier de théologie, mais prêchant déjà au collège de Navarre, écrivait à peu près comme elle : Dispance, pène, plène, profétie, son fis, mes cors, conêtre. Cette prédilection de Bossuet pour l'orthographe phonétique dura peu. Dès 1656, nous le voyons pratiquer l'orthographe étymologique, mais son enjouement pour l'autre système, bien que passager, permet de donner une date certaine aux productions dont le manuscrit porte l'orthographe phonétique.

M. Lebarq fait les plus heureux emplois de sa découverte. Reprenant en même temps en sous-œuvre le travail de ses prédécesseurs, profitant des solutions acquises, donnant la certitude à nombre de dates restées douteuses, rectifiant sur sa route beaucoup d'erreurs, il arrive à retracer tout entière la vie oratoire de Bossuet. Ce n'était pas chose facile. Qu'on se rappelle que la carrière du grand orateur n'embrasse pas moins de cinquante-quatre ans, que, malgré la perte irréparable de beaucoup de sermons, ce qui nous a été conservé l'emporte encore comme quantité sur le bagage oratoire de Bourdaloue et de Massillon, et l'on comprendra combien il est ardu de fixer l'époque de chacune de ses productions.

M. Lebarq a pu classer chronologiquement deux cent trente-cinq sermons ou fragments. Un fait curieux : outre ces œuvres que nous possédons en tout ou en partie, il a pu citer trois cent cinquante autres sermons ou

allocutions, dont l'on trouve mention dans les documents contemporains, qui en ont donné parfois une analyse plus ou moins décolorée.

Notre savant critique suit en quelque sorte à la piste les productions du grand orateur dans les transformations diverses qu'il leur a fait subir.

En voici un exemple :

En 1665, le troisième dimanche de l'Avent, Bossuet devait prêcher devant la cour. La nuit du samedi au dimanche, Gaston de Foix était emporté à vingt-sept ans, « ayant laissé, dit *la Gazette*, un deuil inconcevable dans toute sa famille et même en cette cour par ses belles qualités ». Il avait succombé à un mal effrayant, à la petite vérole, qui avait à cette époque une malignité extrême et des effets foudroyants. Bossuet s'était enfermé avec le malade pour lui prêter le concours de son ministère dans cette maladie terrible. « Celui-ci, raconte l'abbé Ledieu, ne voyait goutte, tant il était couvert de petite vérole : ses paupières en étaient collées et ses mains toutes gâtées. Mais touché de componction et percé jusqu'au vif des tendres exhortations de son confesseur, il lui prenait les mains et les serrait de joie. »

Ce dévouement de Bossuet qui ne saurait étonner de la part d'un disciple de saint Vincent de Paul, ne pouvait passer inaperçu. « Cette œuvre d'éclat, dit Ledieu, sue de toute la cour par le sermon manqué, fit beaucoup d'honneur à l'abbé Bossuet. C'étaient des éloges publics de son bon cœur, qui lui avait fait exposer sa propre vie pour son ami ». L'éditeur Huchet affirme que ce sermon, qui ne fut pas prêché, est perdu, ou plutôt qu'il n'a jamais été composé ; mais M. Lebarq a su le découvrir. Il nous montre comment Bossuet le détruisit en grande partie trois mois plus tard et le refit sur un autre évangile, mais d'après le même plan, pour le même auditoire de la cour auquel il était primitivement destiné.

Outre les indications si précises sur l'œuvre oratoire de Bossuet, ce livre de M. Lebarq nous fait en quelque sorte assister à l'élaboration de ses chefs-d'œuvre. Nous entrons avec lui dans les confidences du génie du grand auteur. Certes, rien de plus hardi, de plus impétueux que l'éloquence de Bossuet ; eh bien, cet homme inspiré, ce prédicateur de primesaut, ce poète nous a laissé de nombreux cahiers de note, en français, en latin, en grec même, recueillis dans la Bible, les Pères, les philosophes, les poètes. Tel cahier, qui ne se compose plus que d'une vingtaine de pages in-folio, n'en comptait guère moins de deux cents, puisque la dernière feuille est cotée 192 par l'auteur lui-même. C'est sur ces données, sur ce fond de connaissances acquises, que le génie de l'orateur se détache tel que nous le connaissons, harmonieux et sublime.

OUTIS.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALLOCUTIONS POUR LES JEUNES GENS, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'école Massillon (nouvelle série). Un vol. in-16 de xiii-265 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE (les), avec une préface par M. Hector Pessard, par Edouard Noël et Edmond Stoullig (14^{ème} année, 1888). Un vol. in-18 Jésus de xxi-422 pages. Prix : 3 fr. 50

ARCHE NOUVELLE (l'), histoire anecdotique et descriptive, depuis l'an du monde 386 (chronologie de la Vulgate) jusqu'à ce jour, de la mystérieuse demeure de la sainte Vierge à Nazareth, gardée et vénérée dans la basilique de Lorette, avec la description des localités et des monuments les plus remarquables de la Palestine et un guide en Italie par P. Pierre Arrighi, inspecteur honoraire de l'enseignement. Un vol. in-8° de xii-303 pages. Prix : 3 fr. 50

A TRAVERS LA KABYLIE et les questions Kabyles, par François Charvériat, professeur à l'école de droit d'Alger. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

AVENIR D'ALINE (l'), par Henry Gréville. Un vol. in-18 Jésus de 267 pages. Prix : 3 fr. 50

CHANSON DE L'ENFANT (la), par Jean Aicard. Ouvrage couronné par l'Académie française. Un vol. in-24 double couronne. Prix : 3 fr. 50

CHINOIS CHEZ EUX (les), par J.-B. Aubry, missionnaire apostolique au Kouy-Tchéou. Ouvrage illustré de 20 gravures dans le texte. Grand vol. in-8° de 300 pages. Prix : 4 fr.

DERNIER AMOUR par Georges Ohnet. Un vol. in-18 Jésus de 356 pages. Prix : 3 fr. 50

EDUCATION ET HÉRÉDITÉ, par M. Guyau. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr.

(Bibliothèque de philosophie contemporaine) ÉQUILIBRE EUROPÉEN A LA FIN DU XIX^{ème} SIÈCLE (l'). Français et Russes vis-à-vis la triple alliance : la Russie, ses forces militaires, la mobilisation et la concentration des armées russes, par Paul Marin, capitaine d'artillerie. Un vol. in-18 Jésus de 322 pages. Prix : 5 fr.

ÉTUDES SUR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE (littérature et mœurs, par Ernest Bertin, professeur libre à la Sorbonne. Un vol. in-18 Jésus de iii-377 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉTUDES DE FEMMES, par André Mellerio (Henriette Suzor, Blanche Chaptal, M^{lle} Aubierge, Claire Aubry, Marcelle Lévanneur). Un vol. in-18 Jésus de 301 pages. Prix : 3 fr. 50

EXEMPLE DE L'AMÉRIQUE (l'), Washington et son œuvre, par E. Masseras, ancien rédacteur en chef du *Courrier des États Unis* et de la *France*. Un vol. in-18 Jésus de xii-303 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, par M. le comte de Paris, ancien aide de camp du général Mac Clellan. Tome VII. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier) HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE PENDANT LA RÉVOLUTION, 1789-1804. Garat, Tracy, Cabanis, Rivarol, Condorcet, Volney, M^{lle} Condorcet, Vilers, Saint-Martin, Chateaubriand. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DES JOUETS ET DES JEUX D'ENFANTS, par Edouard Fournier. Un vol. in-18 raisin. Prix : 5 fr.

ILLUSION DE FLORESTAN (l'), par Henry Rabusson. Un vol. in-18 Jésus de 367 pages. Prix : 3 fr. 50

JEAN BISS, par Jean Honcey. Un vol. in-18 Jésus de iv-234 pages. Prix : 3 fr. 50

JÉRUSALEM, son histoire, sa description, ses établissements religieux, par Victor Guérin, agrégé et docteur ès lettres. Un vol. in-8° avec une carte en couleurs. Prix : 7 fr. 50

LITTÉRATURE DE TOUT A L'HEURE (la), par Charles Morice. Un vol. in-18 Jésus de vi-365 pages. Prix : 3 fr. 50

LOUIS VI, LE GROS, annales de sa vie et de son règne (1081-1137) avec une introduction historique, par Achille Luchaire, professeur suppléant d'histoire du moyen âge à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8° de cc-400 pages. Prix : 15 fr.

MADemoiselle d'YPRE, par Roger Dombre. Un vol. in-18 Jésus de 372 pages. Prix : 2 fr. 50 (Bibliothèque des mères de famille)

MAISON DES HIBOUX (la), roman posthume d'E. Marlut. Traduit de l'allemand par M^{lle} Emm. Raymond. Deux vol. in-18 Jésus. Tome 1^{er}, 336 pages; tome II, 349 pages. Prix : 5 fr.

MARIAGE RICHE, par Hector Malot. Illustrations de Duez, Jeannot et F. Fraipont. Un vol. in-18 Jésus de 255 pages. Prix : 3 fr. 50

MARIE STUART, l'œuvre puritaine, le procès, le supplice 1585-1587, par le baron Kervyn de Lettenhove, président de la commission royale d'histoire de Belgique, ancien ministre, correspondant de l'Institut de France. Deux vol. in-8°. Prix : 15 fr.

MOYEN-ÂGE (le) fut-il une époque de ténèbres et de servitude. Etudes par Georges Romain. Un vol. in-8° de 365 pages. Prix : 5 fr.

NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE sous le second empire et la troisième République (1852-1889), par Victor Jeanroy-Félix. Un vol. in-8° de 504 pages. Prix : 5 fr.

PAMPA (la), par Alfred Ebelot. Illustrations d'Alfred Paris. Un vol. in-18 Jésus de 300 pages, orné de 60 gravures d'après les plus nouveaux procédés directs de reproduction avec couverture en couleur. Prix : 3 fr. 50

POÉSIE CASTILLANE CONTEMPORAINE (la). Espagne et Amérique, par Boris de Tannenberg. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

PRINCESSE GISLE (la), par Charles Buet. Un vol. in-18 Jésus de 311 pages. Prix : 3 fr. 50

RESTAURATION D'OLYMPIE; l'histoire; les monuments; le culte et les fêtes, par Victor Laloux, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome et Paul Monceaux, docteur ès lettres, ancien membre de l'école française d'Athènes. Un vol. in-folio colombier contenant 20 planches en héliogravure d'après les reproductions directes des originaux et 80 motifs disséminés dans le texte. Prix : 100 fr.

ROMAN D'UN ASSIÉGÉ, le Biche (1870-1871), par Jean de Villeurs. Un vol. in-18 Jésus de 317 pages. Prix : 3 fr. 50

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE : Lith; l'Eau et le Feu; l'Idéal de M. Gindre; le Pardon; la dernière Idylle; Noce d'or, par Edouard Rod. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

SENSATIONS, par René Maizeroy. Un vol. in-18 Jésus de 251 pages. Prix : 3 fr. 50

SUR LES PRINCIPES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. L'exercice et les droits du suffrage universel. Réponse à Mgr Freppel, par le docteur Viteault. Brochure in-8° de 41 pages. Prix : 1 fr. 25

UNE NATION AU PILLAGE, par Armand Fresneau, sénateur. Un vol. in-18 Jésus de 273 pages. Prix : 3 fr.

VACANCES D'UN MÉDECIN (les), par M. le docteur E. Guibout, ex-médecin de l'hôpital Saint-Louis, 9^{ème} série, 1883. Jérusalem; le Caire; Damas; l'Égypte; la Palestine; la Syrie. Un vol. in-14 Jésus de 346 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE AUGUSTIN, première supérieure générale de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph, d'Aubenas, par M. l'abbé L.-A. Benoît, curé-desservant de Saint-Pierre-les-Marseille. Un vol. in-18 Jésus de x-496 pages. Prix : 4 fr.

VIE DU R. P. PIERRE CHAIGNON, de la Compagnie de Jésus (1791-1883), par le P. Xavier-Auguste Séjourné, de la même compagnie. Un vol. in-18 Jésus de iii-424 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA FRANCE ET LE SACRÉ-CŒUR, par le P. VICTOR ALET, de la Compagnie de Jésus. Un volume grand in-8^o de 405 pages, contenant 180 gravures. Paris, 1889. Prix, broché : 10 francs. Relié percaline, plaque riche, tranche dorée : 15 francs. Quelques exemplaires papier de luxe, 15 francs

Le texte du R. P. Alet se divise en deux parties : il trace d'abord, à grands traits, le rôle brillant de la France comme nation privilégiée, fille aînée de l'Église, mettant, avec une fidélité inviolable, son cœur et son épée au service du Saint-Siège. Dans une seconde partie, qui est la plus étendue, l'auteur fait l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de ce divin Sauveur qui a montré sa prédilection envers la France, en la choisissant pour y révéler, à une humble religieuse, les développements qu'il demandait pour son culte, et les merveilles de miséricorde qui en seraient la récompense.

Cette suite de textes qui établissent la perpétuité du culte du Sacré-Cœur, depuis la Cène jusqu'à nos jours, répond victorieusement à ces déclamations des ennemis de l'Église, assez ignorants pour voir toujours des nouveautés dans les simples développements de vérités et de pratiques qui ont leur source aux temps apostoliques et dans le saint Évangile.

Il est utile d'avoir sous la main, groupés comme ils le sont ici, ces textes des saints Pères qui, de siècle en siècle, sont les témoins de l'antiquité et de la perpétuité de la dévotion envers ce Cœur adorable d'où jaillit le sang par lequel fut payée la rançon du monde.

Nous félicitons le pieux auteur d'avoir trouvé un collaborateur également bien inspiré : il a su compléter son œuvre par une illustration hors ligne. On y voit dans une suite de gravures très judicieusement choisies, non seulement l'histoire du dévouement de la France à l'Église, mais aussi l'explication de l'excellence de la dévotion au Sacré-Cœur, touchante manifestation de l'amour tendre et compatissant de Dieu pour l'homme et de cet amour de reconnaissance envers Jésus-Christ, qui est l'essence même de la religion et auquel tout doit se rapporter.

Les confrères du R. P. Alet, dans le numéro des *Études religieuses* du mois de juillet, ont généreusement reconnu l'importance de ce travail de l'éditeur. Nous ne pouvons mieux faire que de citer leur témoignage.

« Le texte, disent les *Études religieuses*, est à peine la moitié du livre. De nombreuses illustrations jettent sur ce monument un opulent décor qui l'explique, le complète et l'embellit. C'est un commentaire dogmatique, historique et ascétique de la dévotion au Sacré-Cœur. Ses merveilles et ses bienfaits y sont rendus visibles, prouvés et chantés par tous les arts et tous les siècles. Un goût sûr, une sagacité patiente et une pleine intelligence du sujet étaient nécessaires pour concevoir ce plan et le remplir, en disposant dans un ordre logique et lumineux tant de monuments dispersés, parfois rares et difficiles à atteindre. Mais l'amour de l'art, aiguillonné par un amour meilleur encore, surmonte tout; M. Dumoulin le prouve une fois de plus : car il est impossible de séparer ici les noms de l'auteur et de l'éditeur. Il existait déjà un certain nombre de volumes illustrés dans lesquels la théologie, la piété et le goût n'ont qu'à louer; celui-ci prendra sa place à côté des meilleurs. Le texte fait admirer et aimer la France chrétienne et le Cœur de Jésus; les gravures impriment dans l'imagination et la mémoire les scènes les plus consolantes, les monuments les plus pieux et les figures les plus saintes de l'humanité. C'est à la fois la fleur de l'histoire, de l'art et de la religion. »

Nous sera-t-il permis, en nous unissant d'ailleurs à ces éloges du texte et de l'illustration, d'exprimer notre étonnement au sujet d'une affirmation de l'auteur qui nous semble plus que hasardée. On lit à la page 12 : « Les nations sont toujours guérissables, dit l'Esprit-Saint. »

Le R. P. Alet est le premier qui ait trouvé le mot « toujours » et cette formule si affirmative. Jusqu'ici on a répété cette traduction trop littérale d'une ligne du livre de la Sagesse : « Dieu a fait les nations guérissables. »

En considérant le contexte et en remontant à l'original grec, on voit clairement que le sens du passage cité est : « Dieu a fait saines dans leur origine toutes les espèces qui remplissent le monde. » Cela était reconnu par la *Controverse* de Lyon, rédigée par les RR. Pères jésuites, en 1883. En rendant compte d'une étude publiée sur ce texte, la *Controverse* concluait par ces mots : « La traduction répandue aujourd'hui — *Dieu a fait les nations guérissables* — est donc un contre-sens formel. »

Voici notre seconde observation critique. Le rapprochement des trois dates 1689 — 1789 — 1889 — n'est-il pas plus ingénieux que juste ? Nous sommes à la fin de 1889, et il nous semble bien difficile de voir poindre dans cette année, si peu que ce soit « le prélude de notre pacification

« sociale et de la reconnaissance publique des droits de Dieu ». D'un autre côté, quand le Pape a jugé prudent d'attendre jusqu'en 1765 pour autoriser *officiellement* la célébration de la fête du Sacré-Cœur, peut-on faire un crime à Louis XIV de n'avoir pas imposé officiellement ce culte en 1689, en plaçant sur son étendard l'image du Sacré-Cœur. D'ailleurs, Louis XIV avait un directeur de conscience, et nous n'avons vu nulle part que le roi se soit montré rebelle à ses conseils sur ce sujet.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'année même où le Pape autorisa officiellement la fête du Sacré-Cœur, l'Assemblée des évêques de France, sur la demande de la reine, s'empessa de provoquer l'établissement de cette dévotion dans les diocèses où elle n'était pas encore établie.

On lira avec intérêt la touchante consécration de Louis XVI au Sacré-Cœur.

En résumé, nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs cet excellent livre, chef-d'œuvre de typographie, plein d'attrait pour son illustration accompagnée toujours d'un texte parfaitement rédigé, ce qui en double la valeur. C'est assurément un des plus beaux cadeaux à faire et à un prix très modéré.

ERNEST AIMÉ.

LES GRANDS PEINTRES DE LA FRANCE, par T. DE WYZEWA et X. DE PERREAU. Ouvrage orné de 121 gravures. Un volume grand in-8° de 188 pages. Paris, 1890. Prix : 4 francs. Cartonné, tranche dorée : 5 fr. 50. Relié genre demi-reliure : 6 francs

L'abondance des gravures, dont un grand nombre occupent la page entière, laisse peu de place au texte. Les auteurs ont eu à résoudre un problème difficile : condenser en quelques lignes le caractère de chaque maître et indiquer en même temps les développements, les progrès ou la décadence de l'art national. Nous avons ici l'énumération des principaux artistes connus et l'indication des œuvres des primitifs qui ont laissé les traces de leurs essais sur les murailles des églises, à partir du temps de Childebert.

L'ouvrage se divise en quatre parties : — la première, depuis les origines jusqu'au dix-septième siècle ; — la deuxième est consacrée uniquement au dix-septième siècle, et la troisième au dix-huitième ; — la quatrième, qui conduit l'histoire de l'art jusqu'à nos jours, traite de la peinture romantique et spécialement des œuvres de Delacroix et Decamps, puis du retour à la peinture classique et des peintres d'histoire : Ingres, Carlet, Raffet, Horace Vernet.

Une table des gravures et une table des peintres cités dans l'ouvrage, facilitent les recherches.

Nous avons regretté de ne pas trouver, auprès de chaque gravure, une courte légende indiquant l'auteur et le sujet; c'est une lacune que nous signalons afin qu'on puisse y remédier dans la prochaine édition.

En feuilletant avec soin le volume, nous avons constaté avec plaisir qu'on avait évité les sujets inconvenants, surtout pour de jeunes lecteurs. C'est un mérite rare aujourd'hui.

DUCIS.

LA SAINTE RUSSIE, par le COMTE PAUL VASILI, ouvrage illustré de 4 chromolithographies et de 200 gravures et héliogravures. Un volume in-4° de 600 pages. Broché, 30 fr. Relié, 40 fr.

A une époque où tous les regards se portent sur le monde slave — ce trait d'union entre l'Europe et l'Asie — il y a pour le public un intérêt réel à connaître un ouvrage d'ensemble sur le pays dans lequel cette grande famille offre le plus d'agglomérations, c'est-à-dire sur la Russie. Pour aborder un sujet aussi vaste, pour donner un résumé complet de l'état actuel de la nationalité russe et présenter une peinture savante et animée de ses mœurs, de ses usages, il fallait la plume autorisée d'une personnalité servie par un talent et une compétence déjà consacrés par la faveur du public. Le comte Paul Vasili était tout désigné pour remplir ce but. C'est de la façon la plus attachante que l'auteur nous parle de ce grand peuple; il a vécu au milieu des personnages qu'il met en scène; les sujets qu'il décrit lui sont merveilleusement connus. Enfin l'auteur a su — a côté de certaines parties principalement anecdotiques présentées avec la saveur et l'originalité qui lui sont propres — traiter, avec toute la gravité et le soin qui conviennent à ces sortes de récits, les faits relatifs aux gloires rétrospectives et contemporaines de la Russie.

L'illustration d'un texte de ce genre devait être des plus choisies; aussi a-t-elle été puisée aux sources les plus authentiques, et exécutée — en majeure partie — d'après des photographies, interprétation qui, à l'aide des moyens ingénieux de reproduction si perfectionnés de nos jours, contribuera à rendre encore plus vivantes les descriptions si colorées que l'auteur nous a données. Rien en effet ne sera plus attrayant que d'avoir devant soi ces cérémonies de la cour impériale, si imposantes dans le cadre somptueux de ce magnifique Palais d'hiver, de voir défiler les principales villes de la Russie : Pétersbourg, « la cité aux distancés magnifiques », Moscou « la ville aux mille clochers », Kiev « la Sainte »

Nijni-Novgorod où se coudoient Géorgiens, Boukhares et Persans. Rien encore de plus instructif que cette suite de types, de costumes variés qui seront — aussi bien pour l'artiste que pour le lecteur — comme une véritable révélation.

Ce travail, il sera aisé de le constater, a été exécuté avec beaucoup de soin et répondra certainement au besoin de curiosité qui est le trait caractéristique de l'esprit de notre époque.

OUTIS.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les origines jusqu'au xvii^e siècle, par V. CANET, professeur aux facultés catholiques de Lille. Illustrée de 170 gravures dans le texte. Un volume grand in-8^o de 496 pages. Lille, 1889. Prix : 5 francs ; reliure percaline, tr. dorée, 8 francs.

Voici un ouvrage à gravures bien conçu : l'illustration est un ornement et un complément, mais non pas la partie dominante ; c'est le texte qui constitue l'intérêt et la valeur du volume.

Le savant auteur nous initie lui-même à la pensée qui l'a dirigé dans son travail, et il expose très nettement la méthode qu'il a suivie. « Nous avons essayé, non pas de tout dire, — c'est trop souvent le secret d'ennuyer, — mais de ne rien omettre d'essentiel, de placer chaque homme et chaque événement dans son milieu, et de fournir les éléments indispensables pour un jugement éclairé.

» Il nous a semblé que le moyen le plus sûr d'intéresser, c'était de présenter les faits sous le jour véritable indiqué par une critique sincère, et de laisser au lecteur le soin de faire son appréciation. »

*
*
*

En suivant la marche des événements, depuis l'origine de notre histoire jusqu'à Louis XIII, on remarque à l'origine la petitesse de cette nation qui devait remplir le monde de son nom ; on admire au prix de quels efforts elle s'est donné un territoire, comment elle est entrée dans la voie que la Providence lui a tracée, élaborant et déterminant, par une longue tradition, une sage et forte constitution « écrite es cœur des Français ». Constitution qui assura le progrès réel et constant de ces institutions chrétiennes et monarchiques qui ont formé un peuple dont la supériorité a été admise par les autres nations, un peuple d'un caractère ouvert, gai, aimable, loyal, généreux et brave jusqu'à la témérité, par dessus tout, un peuple moral et croyant, ramenant tout à trois amours : Dieu, le roi, la famille ; et dans la personne du roi, voyant la patrie incarnée, tant le roi ne faisait qu'un avec elle, ainsi que l'exprime le mot de Louis XIV si venimeusement

interprété : l'État c'est moi. Le cœur du roi battait à l'unisson avec les cœurs des sujets comme le dit si bien la devise gravée sur l'anneau du plus grand d'entre eux, parce qu'il fut le plus saint : DIEU, FRANCE ET MARGUERITE.

* *

Toute l'organisation sociale, basée sur le principe de l'élément chrétien de la famille, imprimait son caractère à chaque groupe : autorité incontestée du père, ministère de la mère, intermédiaire entre le père et les enfants soumis affectueusement, lesquels sont admis à la discussion des affaires quand l'âge leur en donne la capacité. C'est le type de la Commune, de l'administration provinciale, du gouvernement royal. La nation vote les impôts, et la loi est acceptée par le peuple avant d'être promulguée par le roi. *Lex fit ex consensu populi et constitutione regis.*

Les rois sont jaloux des libertés et franchises de leurs sujets. Philippe-Auguste proclame « qu'il est de la dignité du roi de conserver avec zèle, dans leur intégrité, les libertés, les droits et les coutumes des villes ». On lit dans les recommandations suprêmes de saint Louis à son fils : « Surtout garde les bonnes villes et les coutumes de ton royaume dans l'état et les franchises où tes devanciers les ont gardées, et tient-les en faveur et amour. » Et Louis XI, à l'égard duquel l'auteur ne nous semble pas avoir assez franchement secoué les vieux préjugés popularisés par Walter Scott et Casimir Delavigne, Louis XI, comme Philippe-Auguste et saint Louis, dit, dans ses instructions à son fils Charles VIII : « Quand les princes n'ont point de respect pour la loi, ils rendent leur peuple serf et ne méritent plus de porter le nom de roi. »

* *

Pourquoi présenter comme probable la fable de la pêche empoisonnée qui aurait été cause de la mort du duc de Guienne en ajoutant cette calomnie que pour Louis XI « tout cédait devant la raison politique » ? Après la publication des documents recueillis par Urbain Legeay pendant quarante années de patientes recherches, il est temps de rétablir la vérité sur ce grand roi, brave et habile sur le champ de bataille, grand législateur sage et prudent dans le conseil, mais non rusé ni fourbe ; généreux envers son bouillant et déshonnête ennemi Charles le Téméraire ; d'une piété solide et éclairée (et à cause de cela très dévot envers la sainte Vierge qui récompensa sa confiance en lui accordant les plus heureux événements de son règne, le samedi, et à la suite de neuvaines) ; moins sujet que tout autre aux erreurs de son temps sur la science des astrologues dont il disait

qu'ils se montraient « moins bons connaisseurs du temps qu'il fera, que l'âne du meunier voisin » ; ferme et sévère, mais jamais injuste ni cruel, et ne montrant cette sévérité qu'envers des traîtres toujours prêts à se liguer avec l'étranger contre le roi de France. Si, tout en recourant d'abord aux remèdes humains, il implora, par des pratiques de dévotion, le secours surnaturel de l'intercession de la sainte Vierge et des saints, s'il demanda au Pape de lui envoyer saint François de Paule, ce fut moins par crainte de la mort que par prévision et souci des dangers où la minorité de son successeur allait jeter la France.

Tout cela est bien contraire aux racontages du protestant anglais et au drame du versificateur de la Révolution de juillet, aussi bien aux insinuations de Michelet et de Martin, et aux concessions, aux contradictions de Barante et surtout de Dareste ; mais toutes ces propositions que nous venons de formuler, sont fortement motivées et victorieusement établies dans ces deux volumes in-8° où l'on trouve le trésor de documents réunis et mis en lumière par Urbain Legeay. Si Dieu nous en accorde le loisir, nous populariserons ce précieux travail en le condensant sous une forme plus élémentaire.

* * *

Nous avons aussi vu avec regret, dans la préface, la reproduction des reproches exagérés de l'école historique qui a tant contribué à faire accepter l'Empire persécuteur du Saint-Siège et la République athée, en étouffant, dans les cœurs chrétiens et surtout dans le clergé, l'attachement traditionnel à la Monarchie par un système de dénigrement à l'égard des derniers rois, et spécialement des Bourbons. La haine de la franc-maçonnerie contre les Bourbons suffirait pour prouver que leur présence sur le trône était le principal obstacle au triomphe de la Révolution satanique dont le but suprême est la guerre à Dieu.

Loin de nous la présomption de donner un avis au respectable professeur des facultés de Lille, mais comme nous savons sa déférence pour l'illustre Compagnie de Jésus, nous nous permettrons d'appeler son attention sur deux admirables pages d'un écrivain des plus estimés parmi les religieux de notre époque, le P. Marin de Boylesve. Dans son beau livre intitulé : *les Grands hommes et les Grands siècles*, nous lisons :

« Aujourd'hui encore, malgré les fureurs antinationales et antireligieuses de la secte révolutionnaire, quand on dit le grand siècle, c'est le dix-septième qu'on entend ; quand on dit le grand roi, c'est Louis XIV qu'on nomme, et quand on dit la grande nation, c'est la France du dix-septième siècle, la France de Louis XIV qui se présente à la pensée. »

Après avoir indiqué les erreurs de la politique de Richelieu et de Mazarin, le R. P. Marin de Boylesve continue :

« Le jour où Mazarin mourut, les ministres demandèrent à qui dorénavant ils devaient s'adresser : A moi, répondit le jeune Louis. Le grand règne commençait.

« Comme Salomon, Louis XIV représente l'ordre. La régularité de sa journée rappelait la régularité du soleil. Autour de l'astre de la France graviteront, chacune dans sa sphère, toutes les grandeurs, toutes les gloires. »

* *

Nous passons la brillante énumération des grands hommes, généraux, marins, administrateurs, théologiens, philosophes, savants, peintres, sculpteurs, poètes et prosateurs. Nous ne citerons que les lignes suivantes, parce qu'elles protestent contre les déclamations et les invectives de l'école historique qui confond dans ses haines le grand roi et le grand évêque.

« Quand le siècle de Louis le Grand n'aurait produit que le *Discours sur l'histoire universelle* c'en serait assez pour l'élever au niveau des époques les plus brillantes au point de vue intellectuel. Histoire, philosophie, théologie, politique, esthétique, tout se rencontre dans ce chef-d'œuvre.

« La Déclaration (de 1682) et la Défense des funestes Articles impriment au nom de Bossuet une note ineffaçable ; mais ce n'est pas un motif de fermer les yeux sur les splendeurs de ce puissant génie. Il y a des taches dans le soleil, et le soleil ne laisse pas de nous éclairer.

« Controversiste invincible quand il est dans le vrai, Bossuet, par l'*Histoire des Variations*, réduit à néant la grande hérésie des derniers temps. Avec lui, l'homme par la *connaissance de soi-même*, s'élève à la *connaissance de Dieu*. La *politique* qu'il a tirée de l'*Écriture Sainte*, tout en respectant les rois qui représentent la divine Majesté, se montre cependant plus libre et plus indépendante que les utopies soi-disant libérales d'une certaine école. Dans ses *Oraisons funèbres*, le sublime orateur rappelle sans cesse les vrais principes du gouvernement, et de la grandeur. Enfin ses *Sermons*, comme ceux de Bourdaloue, offrent un cours complet de théologie, et ses *Élévations sur les mystères* sont une épopée. »

* *

« Malgré la légèreté des mœurs à peine déguisée par la gravité des dehors, on peut dire que ce qui domine dans ce siècle c'est l'esprit de foi.

et c'est surtout à cet esprit de foi que les hommes d'alors doivent leur supériorité.

« Les chefs-d'œuvre de nos deux grands poètes, *Polyeucte* et *Athalie*, sont inspirés par la religion. Hors de la France et jusque dans le protestantisme, les deux plus grands génies dans l'ordre intellectuel se distinguent par l'esprit religieux. Le chef-d'œuvre du protestant Leibnitz est un *Système de théologie* dans lequel il se montre presque partout catholique. Le grand Newton ne peut entendre prononcer le nom de Dieu sans incliner la tête.

« Les grands guerriers sont aussi des hommes de foi. Si trop souvent ils cèdent aux entraînements de la passion, — ce malheur est de tous les temps, — du moins ils meurent humbles et repentants.

« Enivré par l'admiration universelle, Louis se laissa éblouir par les illusions de l'orgueil et séduire par les appâts de la volupté; mais tel fut l'empire de la religion sur son esprit et sur son cœur que, sans attendre la vieillesse, à l'âge de quarante-sept ans, il rentra dans l'ordre.

« L'affaire des Franchises, celle de la Régale, la Déclaration de 1682, constituent des fautes graves que les influences subalternes ne sauraient excuser. Mais Louis XIV a reconnu et déploré ces excès, et par un désaveu formel des quatre Articles, il est redevenu, de fait comme de nom, le fils aîné de l'Eglise. »

* * *

« Il n'est pas bon toutefois de toucher au Pape. A partir de la Déclaration, l'étoile du grand roi pâlit. Contraint de faire la guerre, quand il n'aspire plus qu'à la paix, Louis voit les succès remplacés par les revers. Ce revirement fut un châtiment et une récompense. Un châtiment sur le prince qui s'était oublié envers le Pape, et sur le peuple qui s'était associé aux excès du roi; une récompense pour celui qui eut le rare courage de reconnaître sa faute.

« Le malheur ne servit qu'à faire éclater les grandeurs de Louis XIV, Tant qu'il avait eu sous la main des généraux tels que Condé, Turenne, Tourville, Luxembourg, Vauban, Vendôme, Catinat, et des ministres tels que Louvois et Colbert, on avait pu croire que sa force reposait sur son entourage. Mais quand Dieu lui eut retiré ces puissants auxiliaires, et que, n'ayant pas un ministre capable de le seconder, il ne lui reste plus que deux grands guerriers pour tenir tête à l'Europe coalisée; lorsqu'on le vit, aux jours de malheur, aussi calme, aussi ferme, aussi résolu qu'au sein de la plus brillante prospérité, et que, finalement, le

succès eut couronné ses efforts, il fallut bien aussi reconnaître que ce n'était pas seulement le cortège, mais le roi lui-même qui était grand.

« Ceux qui réclament pour l'erreur et pour l'impiété la même liberté que pour la vérité et la religion, reprochent à Louis XIV la révocation de l'Édit de Nantes. Ils oublient sans doute que l'édit était violé par les protestants eux-mêmes qui, par l'abus qu'ils firent des concessions de Henri IV, en rendirent la révocation nécessaire. »

* * *

« On reproche encore à Louis XIV d'avoir dit : « L'État, c'est moi. » Le mot est de saint Thomas, et saint Thomas serait fort surpris de s'entendre reprocher un faible pour le despotisme, lui qui déclare que dans le cas de tyrannie, c'est le tyran qui est le séditieux. Et cependant saint Thomas enseigne que le prince est l'État tout entier : *Princeps dicitur esse tota civitas*.

« Malheur au peuple dont le souverain ne dit pas : L'État c'est moi ? Malheur à la famille dont le chef ne dit pas : Ma famille c'est moi ; malheur à l'armée dont le général ne dit pas : L'armée c'est moi !

« Si le souverain et l'État font deux, si la famille et le père font deux, si l'armée et le général font deux, l'armée, la famille, l'État ne sont plus pour le chef qu'un troupeau qu'il engraisse, mais pour le tondre, pour le traire, pour le dévorer ou pour le vendre.

« Louis XIV ne se distinguait pas de la France : « En travaillant pour la France, disait-il, je travaillais pour moi. » Il disait encore : « Nous devons considérer le bien de nos sujets comme le nôtre. Il semble qu'ils fassent une partie de nous-mêmes, puisque nous sommes la tête d'un corps dont ils sont les membres... Ce pouvoir que nous avons sur eux ne nous doit servir qu'à travailler plus efficacement à leur bonheur. » Louis XIV comprenait donc le pouvoir autrement que ceux qui gouvernent la France depuis cinquante ans (1830-1880). S'il fut grand, il le fut par la France et avec la France, et si la France fut grande, elle le fut avec son roi et par son roi. Les revers même de la période finale, après avoir servi d'expiation aux fautes de la première, se tournèrent en succès ; la dernière entreprise du grand roi réussit comme les autres : son petit-fils s'assit sur le trône d'Espagne, et Louis put dire avec vérité : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

* * *

« Si la France fut grande avec Louis XIV, c'est que, alors plus que jamais, elle se montra la nation très chrétienne. Par elle, en ce siècle,

l'action de l'Église s'étend à tous les points du globe. Les missionnaires français sont partout; on les voit au centre même de l'empire turc et de l'empire persan, aux Indes et dans l'empire annamite, à l'extrême Orient, au sein de l'empire chinois, à l'Occident au milieu des rudes forêts de l'Amérique du Nord, et partout l'autorité du grand roi les suit et les protège.

» Enfin tel fut, en ce temps-là, l'ascendant de la France que l'histoire de ce règne est, pour ainsi dire, l'histoire de l'Europe et par là même l'histoire du monde entier. Car, comme l'a dit un Allemand, Leibnitz qui, après Bossuet, fut peut-être le plus étonnant génie de cette époque, Louis XIV faisait seul le destin de ce siècle. En Europe on ne l'appelait que le roi.

» On a comparé Louis XIV à Salomon. Salomon commença bien et finit mal. Louis finit comme il aurait dû commencer. Les protestants, les jansénistes, les sophistes du dix-huitième siècle, les libéraux du dix-neuvième, les professeurs de l'Université, les révolutionnaires en un mot et les francs-maçons se sont accordés contre ce prince. Il serait étonnant qu'il ne fut pas grand cet homme dont le nom offusque tous les yeux qu'offusque la grandeur. »

* *

Nous avons dû abréger quelques paragraphes dans ces pages si fortement pensées et si bien écrites; leur reproduction intégrales aurait occupé trop de place. Dans un de ces passages, le R. P. Martin de BoYLESVE cède à l'entraînement du rapprochement entre la Déclaration du clergé et la Déclaration des droits de l'homme. Présenter la seconde comme la conséquence de la première ne nous paraît nullement juste et l'histoire, maintenant connue de l'œuvre révolutionnaire de 89, dit absolument le contraire.

La trop fameuse Déclaration de 1682, réfutée en quelque sorte à l'avance par l'admirable discours sur *l'unité de l'Église*, formulait l'erreur de la nécessité de l'intervention du consentement de l'Église pour assurer l'infailibilité aux décisions dogmatiques ou morales du Saint-Siège, cette erreur est maintenant une hérésie depuis la définition du dogme de l'infailibilité. Mais à cette époque et jusqu'aux derniers temps c'était chez les évêques gallicans plutôt une théorie d'école qu'un principe de conduite. La preuve c'est que tous nos évêques de 89 (à l'exception de quatre) ont affronté la mort ou l'exil pour rester fidèles au Pape, en refusant avec un élan sublime leur adhésion à l'Église nationale constitutionnelle. Et cependant le roi, après avoir pris l'avis des conseillers ecclésiastiques

désignés par le Pape (1), avait cru devoir sanctionner l'établissement de cette Église constitutionnelle.

D'ailleurs Louis XIV ayant désavoué par une lettre autographe cette erreur aussi bien que la prétention à une indépendance absolue pour le pouvoir temporel, on ne saurait y voir un appel à la Déclaration des Droits de l'homme. Le rapprochement est logique, mais il n'est pas historique.

Cette Déclaration des Droits de l'homme repose sur les dogmes révolutionnaires empruntés à Jean-Jacques Rousseau, et qu'assurément aucun évêque gallican n'a jamais tolérés : la négation du péché originel d'où découle la bonté native de l'homme, l'infailibilité de sa raison et l'égalité absolue de tous. L'homme naissant naturellement bon, c'est la société qui le rend pervers, donc guerre à la société ; en d'autres termes : Vive la Révolution.

..

Il serait même inexact de dire que les ouvrages corrupteurs des philosophes du dix-huitième siècle ont fait la Révolution de 89. Car les cahiers des États généraux attestent qu'en dépit du relâchement des mœurs et du libertinage de l'esprit, la volonté UNANIME de la nation, formulée dans les cahiers, demandait le maintien de la religion catholique et de la monarchie : on ne réclamait pas même à l'abolition des trois Ordres, mais seulement l'égale répartition des impôts (ce qui était accordé d'avance), et l'admission de tous aux charges de l'État. En un mot les réformes et les améliorations désirées étaient si facilement admises par tous, que le roi les avait décrétées et proclamées avant la première étape de la Révolution.

Cette Révolution que la France ne voulait pas, fut organisée par la franc-maçonnerie comme l'ont proclamé Louis Blanc et Henri Martin. Et les francs-maçons reconnurent si bien qu'elle répugnait à la nation qu'ils déclarèrent qu'elle ne pouvait être imposée que par la Terreur. De là les assassinats du 14 juillet qui furent décrétés en Loge comme nécessaires pour imposer la Révolution. L'armée jacobine, l'armée de bandits, de voleurs, de déserteurs, si pittoresquement décrite par M. Taine, avait été recrutée pour l'exécution de ces premiers massacres. Malouet nous apprend dans ses Mémoires, comment le même régime de Terreur faussa les décisions de l'assemblée dès ses débuts, aux premiers jours de 89.

Voilà ce qu'il importe de faire comprendre, selon l'instruction donnée

(1) ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, Gaume, 1867. Tome XIV, page 303.

par Léon XIII dans la bulle de 1884 : « Avant tout démasquer la franc-maçonnerie. »

* *

Il est déplorable de voir présenter la monarchie des Bourbons et l'ancienne constitution de la France, comme principe, origine et cause de la Révolution satanique de 89. On fausse l'opinion publique, en répétant avec l'école révolutionnaire, que c'est l'ancien régime qui a poussé le peuple à la Révolution, et que ce sont les envahissements, les désordres du clergé qui ont soufflé l'impiété.

Comme nous l'avons vu avec plaisir, parfaitement démontré dans ma série de remarquables articles de la *Revue des Jurisconsultes catholiques*, de Grenoble(1), le peuple n'a été pour rien dans la Révolution ; elle a été faite malgré lui, par cette poignée d'hommes que M. Taine a justement nommée « la faction jacobine ».

A la fin du siècle, après la seconde Terreur organisée en vain par le directoire, le peuple français, resté fidèle malgré tout, à la religion catholique et à la monarchie, allait de lui-même revenir à son état normal, si la franc-maçonnerie n'avait trouvé dans Bonaparte un instrument capable de faire dévier le mouvement national.

Déjà (Bonaparte lui-même le proclame dans son discours aux curés italiens), *le culte catholique était rétabli dans quarante mille communes de France*, et (c'est encore Bonaparte qui l'avoue dans ses Mémoires) *tout le monde était chouan, c'est-à-dire royaliste*.

Sans Bonaparte, Pichegru et Moreau faisaient crier à l'armée : Vive le Roi, et, sans secousse, la France se remettait elle-même dans son état normal.

Bonaparte a enchaîné la liberté de l'Eglise renaissante et préparé son étouffement par le Concordat surchargé de ses Articles organiques ; il a rivé au pied de la France le boulet de la Révolution, en codifiant, en réglementant et organisant par le régime de la centralisation, l'œuvre des jacobins de la Constituante et de la Convention.

La franc-maçonnerie n'a permis à Louis XVIII de remonter sur le trône qu'en lui imposant *la Charte*, formule hypocrite du programme révolutionnaire. En 1830 les francs-maçons vainqueurs se sont vantés d'avoir joué la comédie pendant quinze ans. En 1848 leur essai de retour à la forme républicaine a amené les sanglantes journées de juin. Vaincus par l'élan

(1) Ces articles ont été publiés en brochure sous le titre de : *Centenaire de 89*, par Le Febvre.

dé la nation, ils ont livré la France à Louis Bonaparte après lui avoir fait jurer comme conditions du marché la ruine du pouvoir temporel du pape et notre propre ruine en s'engageant à laisser s'accomplir l'unité allemande au profit de la Prusse.

* *

Voilà l'œuvre satanique de la franc-maçonnerie qu'il importe de « démasquer avant tout, » au lieu de faire le jeu des Loges en écartant les foules de la seule voie de salut, par l'épouvantail du croquemitaine de l'Ancien Régime.

Nos rois de l'ancien régime, sans excepter Louis XIV, se montraient les dignes fils aînés de l'Église en se faisant les propagateurs de la foi ; les Révolutionnaires, ils s'en font gloire, sont les fils aînés de Satan ; après avoir garrotté l'Église pour l'étouffer à loisir, ils organisent l'athéisme obligatoire.

Pour les masses, l'ancien régime c'est la constitution séculaire de la France monarchique. Pas plus que les individus les États ne peuvent changer leur constitution : c'est donc une question de vie ou de mort. Voilà ce qui nous fait appréhender les coups portés à nos rois et surtout aux Bourbons qui nous touchent de plus près.

* *

Nos réserves faites, nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs ce premier volume de l'*Histoire de France* par M. V. Canet. C'est assurément un des cadeaux les plus sérieux à offrir comme étrennes. Ce n'est pas seulement un bon livre : grâce au choix judicieux et à l'abondance de l'illustration c'est un des plus beaux que nous ayons vus cette année, et il a de plus l'avantage d'être d'un prix très modéré.

I. CARNO.

L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE, par le baron J. DE BAYE, avec 51 figures intercalées dans le texte. Un volume in-12 de 337 pages. Paris, 1888. Prix : 2 fr. 50

L'Archéologie préhistorique est une de ces sciences dont le nom bizarre sonne comme un pléonasme étrange. Parler de choses tellement vieilles qu'elles précèdent toute histoire, n'est-ce pas donner à son lecteur le droit de suspecter quelque peu la réalité des observations qu'on lui raconte, ou du moins la vérité des interprétations dont on les accompagne ? Sans être absolument de ceux qui repoussent *a priori* les découvertes de l'école d'anthropologie moderne, nous ne craignons pas d'avouer quelque scepticisme à l'endroit de ses plus retentissantes inventions. Il

faudrait, du reste, peu de savants comme M. de Mortillet, pour nous rendre odieuse une science qui assimile les images de Notre Seigneur et des Saints à des amulettes de sauvages. La série des mannequins exposés au Champ-de-Mars ne dépasse guère non plus en valeur le spectacle offert aux curieux par un musée genre Grévin. Nous ne serons jamais d'accord avec une école scientifique dédaigneuse à ce point de l'histoire de nos origines, telle que Dieu a bien voulu nous la révéler. Nous n'admettrons à aucun prix cette préhistoire injurieuse à l'humanité, qui n'a point commencé par une pareille dégradation, mais subi dans quelques-uns de ses rameaux une dégénérescence physique et morale, dont la cause première n'est point le Créateur.

Ces réserves faites, qui du reste ne sauraient concerner M. de Baye, nous n'avons pas de peine à convenir avec lui que « les études relatives aux âges de pierre ont, depuis quinze ans, pris une place importante » dans les préoccupations de la science moderne. Nous ne lui chercherons pas querelle sur ces âges divers, si complaisamment séparés et subdivisés en paléolithiques, néolithiques, etc. dont la simultanéité finira par éclater tôt ou tard aux yeux des plus opiniâtres. L'usage que font encore de nos jours d'instruments en pierres certaines peuplades demi sauvages ne les constituent pas pour cela dans un rang chronologique distinct du nôtre. Ainsi doit-il en être de tous ces âges prétendus, inventés par une science née d'hier, afin de reculer au delà de toute proportion avec les données de l'histoire l'origine de l'humanité. M. de Baye observe avec raison que *l'Archéologie préhistorique* a reçu de ses adeptes une impulsion anormale. Ils lui ont donné l'allure tapageuse et, dès ses premiers pas, ils ont voulu remplacer le sérieux par la mise en scène, et la démonstration par les audaces du radicalisme scientifique. Les vrais savants ont hésité longtemps à se compromettre dans un milieu si peu sûr, et la géologie n'a pas manqué de donner à la préhistoire de retentissantes leçons à l'occasion surtout de l'homme tertiaire.

M. de Baye ne nous donne pas à proprement parler un traité d'*Archéologie préhistorique*. Il se borne à l'étude d'une région et d'une époque. Cette région, c'est la Champagne et surtout la Marne, et cette période c'est celle que l'on appelle ordinairement néolithique, ou l'âge de la pierre polie. On lira avec le plus grand intérêt cette monographie sur une région nettement circonscrite et une période bien déterminée. Grottes d'habitation ou de sépultures, flèches à tranchant transversal, haches polies, instruments divers, parures et céramique, autant de chapitres écrits avec un intérêt et une clarté qui ne laisse rien à désirer. Nous signalerons en parti-

culier la *trépanation préhistorique*, dont les preuves sont *incontestables*, mais dont le but et les procédés demeurent encore à l'état de *problème*. . B. C.

UN AMOUR EN RUSSIE, par GEORGES DU VALLON, avec préface par ARSÈNE HOUSSAYE. Un volume in-18 jésus de 304 pages Prix : 3 fr. 50

Certes, ce nouveau roman ne causera pas d'incidents diplomatiques de *nature* à nous brouiller avec la Russie.

Gérard de Valdau est alsacien et capitaine de cavalerie, attaché militaire à l'ambassade française à Pétersbourg; c'est, naturellement, un *admirable* cavalier, alliant à toute la grâce franco-alsacienne, ce je ne sais *quoi de* charmant qui trouble le cœur des jeunes filles et que tous nos *jeunes gentilshommes* français possédaient autrefois; et possèdent encore, dit-on, tout au moins dans les chasseurs à cheval. Cet officier, breveté, *chevalier* de la Légion d'honneur à vingt-sept ans, pour faits d'armes en Tunisie... (J'avoue que j'ignorais complètement que nous eussions fait la conquête à main armée de la Tunisie et qu'il y ait eu des faits d'armes dans cette campagne pacifique dirigée contre des Kroumirs invisibles; mais on me répondra que Georges du Vallon est un romancier et non un historien, et je n'aurai, moi, rien à répondre...) Donc, Gérard de Valdau a eu la bonne fortune de rendre un léger service au général Vonzoff, alors qu'il voyageait en Alsace avec ses deux filles, et cela, au lendemain même de sa sortie de Saint-Cyr, comme sous-lieutenant; et il a la meilleure fortune de rencontrer, au bal de la cour, Alexandra Vonzoff, le premier soir où il fait son entrée dans le monde russe.

Alexandra Vonzoff, quoique bien jeune alors, a gardé le souvenir de cette rencontre fugitive; et bientôt notre irrésistible officier de chasseurs aura fait la conquête de l'adorable Slave, qui adore les Français en général, et Gérard en particulier, quoique simple capitaine. Le mariage se ferait sans encombre au bout des trois mois de cour régulière et obligatoire, s'il ne se trouvait, à Pétersbourg, un attaché d'ambassade allemand, le baron de Hubschausen; ce malin Teuton a jeté son dévolu sur M^{lle} Vonzoff, qui non seulement est adorable (déjà dit), mais encore possède dans l'Oural une foule de mines non moins diverses que fécondes; ce qui la rend, pour le baron qui connaît les traditions, plus adorable et plus désirable encore qu'une pendule française.

On comprend que le baron de Hubschausen fera tous ses efforts pour dénouer, pour briser les liens qui unissent les deux cœurs de la Russie et

de la France; mais il en sera pour ses frais; et nous avons à cette heure tout lieu de croire que nous possédons, parmi les charmantes femmes de nos officiers, une Russe merveilleuse, que je n'ai pas encore eu l'honneur de contempler dans un salon parisien, parce que l'on prétend que son heureux époux est chef d'escadrons à Pontivy, ou ailleurs.

Sous le pseudonyme de Georges du Vallon, se cache une aimable femme du monde qui, n'ayant probablement pas d'enfants, consacre ses loisirs à raconter des histoires à ses contemporains, jeunes ou vieux, de l'un ou l'autre sexe. Ce prénom de Georges est heureusement choisi; nous avons eu Georges Sand, et nous avons aujourd'hui, à ma connaissance, Georges de Peyrebrune et Georges du Vallon. Ce prénom est un porte-bonheur; et ces deux émules de la baronne Dudevant, qui ont eu bien soin de ne lui emprunter que son nom de Georges, écrivent des romans aussi distingués dans la forme que dans le fond, aussi honnêtes qu'intéressants.

Cet *Amour en Russie* est frais comme une idylle et pur comme une poésie de M^{me} Deshoullières; peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de sacrifier trop au rêve du jour, l'alliance avec la Russie?... Mais est-ce là une critique ayant une valeur littéraire? Cependant, en qualité de littérateur un peu puriste, d'écrivain de la vieille école, je me permettrais, si je l'osais, de faire remarquer à l'auteur que cette locution: « Je veux vous *causer*, cher Monsieur, ou chère Madame, est un gros barbarisme? Mais pour si peu, je ne voudrais pas *causer* de peine à M^{me} Georges du Vallon; et qui songe donc aujourd'hui, à notre époque de *décadentisme*, à écrire selon les formules de Vaugelas et de La Harpe?

On a pu remarquer que ce roman est orné d'une préface de M. Arsène Houssaye; si l'on a quelque temps à perdre, on fera bien de lire ce morceau d'éloquence. Si, en effet, l'on a parcouru les œuvres de l'auteur du 41^e fauteuil à l'Académie, on pourra être surpris que M. Houssaye pense que le roman, — « c'est là le travail des femmes dans les manufactures de lettres. — » et que, quant à lui, s'il a conté, plutôt qu'il n'a écrit des romans, c'était — « dans les entr'actes de ses études historiques ». — Cela m'a paru la plus forte idée de cette préface; et j'ai surtout admiré que l'aimable préfacier décerne comme suprême éloge à Madame du Vallon cette superbe phrase: « Je n'estime que L'ORIGINALISME: voilà pourquoi j'ai lu ses *premiers* romans avec beaucoup de plaisir, parce que ce n'était pas la chanson des orgues de barbarie. »

Très curieuse, cette préface pour le lecteur attentif.

MAURICE FUJOS.

LETTRES DE SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, fondateur de la Congrégation du très saint Rédempteur, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, docteur de l'Eglise, traduites de l'italien par le P. F. DUMORTIER, rédemptoriste. — Première partie: Correspondance générale; t. II. Lille, 1889. Un volume in-8° de 500 pages. Prix : 6 francs

Ce second volume de lettres achève l'année 1762 et s'étend jusqu'à l'année 1773. En y comprenant le premier volume, nous arrivons à un total de 738 lettres. Et nous ne possédons pas toutes celles que le saint écrivit pendant la longue carrière de son apostolat. On voit que le convertisseur de l'Italie, le grand docteur des temps modernes, écrivait beaucoup, et sur tous les sujets.

C'est que bien des intérêts étaient confiés à sa sagesse prévoyante et paternelle. Aux soucis accablants que donne la direction d'une congrégation naissante et déjà nombreuse, se joignaient les charges de l'épiscopat dans un pays démoralisé et parmi un clergé passablement relâché. Que l'on ajoute à cela le soin de la direction des âmes, et l'on aura une faible idée des objets qui réclamaient la sollicitude du saint.

Aussi ses lettres, la plupart du temps, sont-elles courtes et concises ; on y sent l'homme forcé d'économiser jusqu'aux moindres parcelles de sa journée, parce qu'un saint devoir l'appelle toujours. Et malgré cette brièveté et cette concision rien n'est attachant comme ces monuments d'une sollicitude toujours en éveil pour la glorification de Dieu et les intérêts des âmes. On y reconnaît le cri du cœur : là rien n'est calculé, rien n'est laissé à la pose, rien n'a été fait en vue de la publicité et de la renommée. Nous sommes loin de la préoccupation littéraire du grand siècle et cependant l'intérêt n'est pas moindre.

Comment, en effet, ne pas s'intéresser vivement à tout ce qui peut reconstituer devant nos yeux une société disparue ? Comment ne pas s'intéresser à tout ce qui évoque devant nous la vivante physionomie d'un grand saint, dont l'œuvre de moralisation apostolique s'est continuée jusqu'à nous ? Nous apprenons dans ces lettres le secret de ces grands cœurs qui enfantèrent des merveilles.

Dans l'œuvre de saint Liguori, rien n'était laissé au hasard. Les plus petites choses ont leur importance et ceux qui sont chargés de gouverner les hommes le savent bien. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir le Père des Rédemptoristes entrer dans les plus petits détails, même matériels, quand il s'agit du bonheur de ses enfants et du succès de l'entreprise tentée. Installation, revenus, logement, voisinage, parloir, assemblées de religieux, chapitres, études, missions, retraites, prédications, tout ce qui est de la vie

monastique est de la compétence du saint. Toutes ces questions sont traitées tour à tour avec une rare sincérité de plume.

On peut puiser dans ce livre des leçons pour toutes les circonstances de la vie. Le directeur des âmes le consultera avec autant de fruit que le mondain qui veut faire son salut. Il sera utile surtout à ceux qui ont charge d'âmes et qui veulent s'inspirer des maximes des saints. Enfin il sera lu avec bonheur par tous ceux qui aiment saint Liguori, et ceux-là sont nombreux. C'est dire que la correspondance du docteur de l'Église sera parfaitement accueillie partout. Elle le mérite.

H. DESPORTES.

LE DISCIPLE, par P. BOURGET. Un volume in-18 de xii-359 pages
Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Le Disciple est aujourd'hui entre toutes les mains. Nous avons attendu qu'il eût pénétré partout, non pour le signaler à nos lecteurs, mais pour examiner avec eux sa portée morale et littéraire.

Pour moi, je l'avouerai sans honte, j'ai éprouvé une émotion en lisant ces pages empreintes d'une sincère émotion. Je me suis laissé gagner par cette sympathie profonde et communicative que l'auteur manifeste pour la jeunesse. Il a vu ses misères, indiqué les graves problèmes qui l'agitent, sondé l'abîme vers lequel l'entraîne une philosophie menteuse, décrit ses angoisses en homme que tant de souffrances remuent dans ses fibres les plus nobles et les plus généreuses. Cependant, parmi tant de douleurs fouillées avec exactitude, il en est une qu'il n'a pas dépeinte. Il a dû, plus que tout autre, en sentir la cruauté. Peut-être cette réserve est-elle inspirée par une délicatesse dont nous n'avons pas le droit de soulever le voile. Les maux qui nous torturent sont graves; les remèdes qu'on nous propose sont des palliatifs impuissants. L'auteur du *Disciple* a engagé la jeunesse dans une voie qui peut être un acheminement vers le bien. A examiner les querelles qu'il a soulevées, on ne peut douter qu'il a rendu à nos générations un service considérable. Il leur a montré ce que certaines doctrines avaient de creux. Une polémique engagée au sujet de son livre entre M. Brunetière, de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Anatole France, du journal *le Temps*, et un rédacteur anonyme de la *Revue scientifique* a remis en honneur les discussions d'antan sur la théorie de l'art pour l'art. Les écrivains, les savants, les artistes sont-ils responsables des conséquences que les hommes peuvent tirer de leurs œuvres? Oui, affirme notre psychologue, en se plaçant sur le terrain de la science. Et il discute sa thèse avec le beau talent que nous lui connaissons.

Comment a-t-il été conduit à traiter ce sujet, il nous l'explique dans sa préface, dédiée à *un jeune homme* :

« C'est à toi, écrit-il, que je veux dédier ce livre, jeune homme de mon pays, à toi que je connais si bien, quoique je ne sache de toi ni ta ville natale, ni ton nom, ni tes parents, ni ta fortune, ni tes ambitions, rien sinon que tu as plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq ans et que tu vas, cherchant dans nos volumes, à nous tes aînées, des réponses aux questions qui te tourmentent. Et des réponses ainsi rencontrées dans ces volumes, dépend un peu de ta vie morale, un peu de ton âme : et ta vie morale c'est la vie morale de la France même, ton âme, c'est son âme. Dans vingt ans d'ici, toi et tes frères vous aurez en mains la fortune de cette vieille patrie, de notre mère commune. Vous serez cette patrie elle-même. Qu'auras-tu recueillis, qu'aurez-vous recueillis dans nos ouvrages ? Pensant à cela, il n'est pas d'honnête homme de lettres, si chétif soit-il, qui ne doive trembler de responsabilité.....

Croyant « profondément au sérieux de son art », M. Bourget a étudié par *le Disciple* les hommes et les idées de notre fin de siècle. Son roman est une étude psychologique. Il ne nous fait grâce d'aucun détail. Loin de lui en faire un reproche, je lui en sais gré. Son livre s'adresse à des cœurs malades, et puisqu'il approfondit notre mal, il est utile qu'il en signale tous les caractères. Tel trait qui semble une longueur sera peut-être pour quelques-uns le détail lumineux. La matière traitée convenait au talent de l'auteur. Il était préparé à mener à bien ce sujet, par son tempérament et par son éducation.

Le volume s'ouvre par un portrait de philosophe moderne. M. Adrien Sixte est un vieux savant confiné de longue date dans le monde des idées. L'analyse de ce caractère est un morceau complet auquel nous conseillons de comparer le *docteur Rameau* pour faire juger l'art sérieux de celui qui ne l'est pas. L'étude comprend trente et une pages qui se lisent avec intérêt.

Quand nous connaissons bien le personnage, quand nous savons ses origines, son milieu, sa doctrine, ses habitudes, le second chapitre commence. *L'affaire Greslou* expose la conversation singulière que M. Sixte, savant, entretint avec M. Valette, juge d'instruction. La science et la morale sont en présence. Elles se causent l'une et l'autre des surprises. Le jeune Greslou est accusé d'avoir assassiné une jeune fille, M^{lle} de Jussat. Ce disciple de M. Sixte pourrait bien avoir considéré sa victime comme un cas scientifique et expérimenté, sans scrupule, ses théories pour le plus grand bien de l'art. Les doctrines du maître ont eu là un résultat qui l'ont conduit

chez le juge d'instruction où il a entrevu une foule de vérités dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Les surprises du savant nes'arrêteront pas à cette entrevue. Il a encouru les reproches de la société, il va entendre la plainte beaucoup plus personnelle et beaucoup plus inquiétante d'une mère. Il sera mis en contact direct avec la douleur d'un être dont il aura brisé l'âme. Le cœur, a-t-on dit, a des raisons que la raison ne comprend pas. Dans son troisième chapitre, M. Bourget commente avec bonheur cette pensée que j'ai toujours aimée. Il nous montre cet homme qui a vite trouvé des motifs pour se tranquilliser, inquiet, troublé, ému malgré lui. M^{me} Greslou remet entre ses mains un manuscrit que son fils a composé en prison. L'œuvre est dédiée au vieux philosophe. Elle porte pour titre : *Psychologie moderne. — Mémoire sur moi-même*. La mère se retire. Le troisième tableau s'achève, *simple douleur* est tout un monde. C'est la foule des petits et des humbles, non de ceux qui pensent, mais de ceux qui vivent. Ils témoignent avec des larmes devant les idéologues qu'une idée c'est quelque chose, qu'elle se convertit en un fait et que ce fait a de quoi remuer les plus placides et les plus orgueilleux.

La quatrième partie est composée du journal même du *Disciple*. On peut dire qu'elle est la confession d'un enfant du siècle en 1887. Greslou raconte sa vie dans le détail. Il l'examine à l'aide des éléments qui composent une bonne biographie.

Notre jeune criminel étudie d'abord ses hérédités. Son père est ingénieur à Clermont. La supériorité de cet homme intelligent éclate aux yeux de Greslou. Petit enfant, il observe que ce père ne va pas à la messe. Sa mère répond à sa question « que les enfants ne doivent jamais demander pourquoi leurs parents font telle ou telle chose ». Et il ajoute : « Toute la différence d'âme qui nous a séparés ma mère et moi tenait déjà dans cette phrase. » On voit comment l'idée religieuse se trouva ébranlée dès le jeune âge de l'accusé. Pourquoi est le mot qui fait le tourment mais aussi la gloire de l'humanité. « Il ne faut jamais dire pourquoi » est la réponse inflexible d'une mère avec laquelle les fils du siècle ne pourront plus s'accorder. Je souligne la perfidie de ce raisonnement. Plus d'enfants qu'on ne le croit se le sont posé et le point de départ de l'effondrement de leurs croyances remonte à cette pensée.

L'attitude de M^{me} Greslou vis-à-vis de son mari augmentait l'estime du fils pour le père : « Quand ma mère prenait son avis, c'était pour l'écouter avec un intime respect. Elle trouvait donc naturel qu'il n'accomplît pas certaines actions, qui, pour nous, étaient obligatoires. Nous n'avions pas

les mêmes devoirs, lui et nous. Cette idée ne se formulait pas dès lors dans mon cerveau d'enfant avec cette netteté, mais elle y déposait le germe de ce qui allait être plus tard une des convictions de ma jeunesse, à savoir que les mêmes règles ne gouvernent pas les hommes très intelligents et les autres. »

Le Disciple est un spécimen fort curieux de ceux que M. Bourget nomme *les intellectuels*. Notre bambin se heurte contre l'infériorité visible de sa mère, surtout après la mort de l'ingénieur. Un abîme se creuse entre cette femme et son enfant. Joseph de Maistre a écrit que l'homme moral est formé à douze ans. A cet âge, il s'opère, en effet, chez les plus légers même, une éducation personnelle, à côté de l'éducation de la famille et des milieux. Toutes ces nuances sont marquées par l'autobiographe. L'orgueil grandit. Blessé par la simplicité de M^{me} Greslou, le jeune philosophe s'isole, son instinct de solitude se développe, son mépris s'étend à ses camarades et à ses maîtres : « Je me sentais différent d'eux, d'une différence que je résumerai d'un mot. Je croyais les comprendre tout entiers et je ne croyais pas qu'ils me comprissent. La réflexion m'enseigne maintenant à croire que je ne les comprenais pas plus qu'ils ne me comprenaient; mais je vois aussi qu'il y avait entre nous cette différence qu'ils acceptaient leur personne et la mienne, simplement, bonnement, bravement, tandis que je commençais déjà de me compliquer en pensant trop en moi-même. »

Un tel sentiment est celui des philosophes modernes. Ils retranchent de la société ce qui n'est pas eux ou ce qui ne vient pas d'eux. Utopistes, ils sont le jouet de leur imagination et ils prennent leurs ingéniosités pour des explications scientifiques. Leur vanité leur fait échafauder des systèmes qui ne reposent sur aucune base; ils se perdent dans la béatitude de leurs conceptions. Ils se compliquent, pour prendre l'expression de ce pauvre Greslou, ils cherchent dans leur cerveau ce qu'ils devraient chercher dans le monde extérieur. Rien de moins scientifique que leurs procédés, puisqu'ils ne savent ni observer, ni généraliser. M. Bourget ne s'attarde point à tirer conclusion des fausses doctrines qu'il expose. Son grand art et le grand service qu'il nous aura rendu consiste à mettre ses penseurs en contact avec la vie réelle.

Nous suivrions ainsi pas à pas l'erreur de la science contemporaine. Quand le *Disciple* rencontre M^{me} de Jussat, il se forge sur l'amour une théorie. Il veut se faire aimer par principes. Ce pion malhonnête prend des airs d'homme incompris. Monsieur se livre à des expériences *in animâ vili*. Tandis que cette jeune fille s'attache à lui spontanément, notre bête en est encore à l'application de ses formules. Il est aimé qu'il

n'en sait rien. La jeune fille est obligée de lui fournir les preuves les plus éclatantes de son affection, pour que l'imbécile ouvre les yeux. Alors le drame se déroule. Une catastrophe termine les expériences de Greslou à qui le frère de la victime finit par brûler la cervelle.

Le livre est bon. Il expose que l'homme n'est pas seulement *un intellectuel* et qu'il ne doit pas se prendre comme mesure dans le monde. Chaque homme se compose non seulement d'une intelligence, mais d'une sensibilité et d'une volonté. Ces deux facultés ne sont point pour l'esprit *des sujets d'expérience*; elles n'ont pas été créées l'une pour être détraquée, l'autre pour être annihilée par l'esprit, si l'une d'elles a droit à quelque préséance, c'est la volonté.

Que l'homme sente, c'est-à-dire qu'il aime ou qu'il haisse, qu'il jouisse ou qu'il souffre, c'est pour devenir meilleur. Qu'il comprenne, c'est-à-dire qu'il distingue la vérité de l'erreur, le bien du mal, c'est pour devenir meilleur. Il est né perfectible et c'est en agissant qu'il accomplit sa destinée. Greslou, Adrien Sixte et leurs pareils ont horreur de l'action. Ce trait seul manifeste combien ils sont incomplets, et comme ils doivent mutiler l'homme dans leurs systèmes.

Je laisse au lecteur le soin de creuser ces pensées fort simples, mais fort peu en honneur.

Qu'il lise *le Disciple*. Une philosophie rudimentaire et la connaissance du Credo lui suffira pour profiter des leçons qu'apporte ce volume.

Cet ouvrage, il était nécessaire qu'on l'écrivit. Il répond à une génération souffrant des idées et des sentiments qu'il met à jour. Tel qu'il est, c'est une bonne action. Mais que je l'aurais aimé écrit par une plume catholique! Que la solution du problème eût été plus satisfaisante! Au fond, M. Bourget est un croyant. Il est d'intelligence et de cœur. Mieux que tout autre, il voit le vide que la religion délaissée a creusé dans les âmes. Un dogme et une morale feraient de cet homme une puissance; car nul n'établit davantage la corrélation des doctrines et des actes. Un peu de courage, peut-être serait-il des nôtres. Alors il travaillerait plus efficacement à remettre en équilibre notre société qui s'ébranle. Nous avons une foule de gens un peu trop intellectuels ou un peu trop sentimentaux. L'œuvre à accomplir est de reconstituer, pour la patrie, la vieille race de nos pères : la race des femmes de tête et des hommes de cœur.

Pour cela le beau talent de M. Bourget serait fort utile, s'il se mettait au service des vieilles idées qui ont créé les vieilles mais fortes et saines générations d'autrefois.

LA PRÉPONDÉRANCE JUIVE, SES ORIGINES D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX. par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Un volume in 8° de xi-274 pages. Paris, 1889. Prix : 4 francs

MM. les abbés Joseph et Augustin Lémann ont déjà publié un grand nombre d'ouvrages ou d'opuscules. Juifs convertis, ils ont gardé pour leur race une affection profonde, mais non aveugle : l'auteur du livre dont nous allons donner l'analyse adhère franchement à ces lumineuses paroles de M. de Bonald, dans son opuscule intitulé : *Les Juifs*.

« Les chrétiens peuvent être trompés par les juifs; mais ils ne doivent pas être gouvernés par eux; cette dépendance offense leur dignité, plus encore que la cupidité des juifs ne lèse leurs intérêts. »

Or, les juifs sont arrivés à gouverner la France, avec l'aide de la franc-maçonnerie, dont tout : l'organisation, les légendes, les symboles portent le cachet israélite. Ils en sont les maîtres suprêmes, ayant de droit cinq membres dans le grand conseil occulte des neuf. C'est ce que Disraëli ne craignit pas de proclamer cyniquement, en disant : « Il y a cinq mains qui dirigent tout en Europe. » M. Joseph Lémann, dans ce volume, ne touche pas la question de la franc-maçonnerie : elle est cependant nécessairement liée à l'action juive comme le bras à la tête.

Dès la préface, nous trouvons une révélation curieuse : c'est l'explication de l'élévation de M. Sadi Carnot, dont la candidature vint surgir si inopinément, et s'imposer aux deux concurrents qui se disputaient la Présidence. Quelle main invisible était donc intervenue avec cette spontanéité et cette toute-puissance ? Les juifs avaient besoin de témoigner leur reconnaissance à la famille Carnot, nous dit M. Joseph Lémann, parce que le père de M. Sadi a écrit la biographie de l'abbé Grégoire, le principal promoteur de l'émancipation juive dans la Constituante ; de plus, M. Carnot père, dans la séance du 28 mai 1841, porta à la tribune de la Chambre des députés la proposition de l'émancipation des juifs dans les autres pays de l'Europe, à l'aide de l'influence et de la pression du gouvernement français.

Tels sont les motifs de la reconnaissance des juifs envers MM. Carnot ; elle s'était révélée, il y a longtemps, par de belles paroles : ils ont saisi l'occasion de nous la faire payer, en beaux deniers comptants, par les émoluments de la Présidence. Ils n'ont eu, pour cela, qu'à faire donner le mot d'ordre par la Loge, et le F. Ferry a dû s'incliner devant la décision suprême, en votant, avec tous les siens, pour ce concurrent inopiné.

Ce volume a pour objet spécial de rappeler (et, pour beaucoup de gens, de révéler) les origines de la prépondérance des juifs. Cette prépondérance

funeste est née de la *Déclaration des droits de l'homme* et de l'apostasie législative des représentants de la France : représentants infidèles à leur mandat, car les cahiers des trois ordres de 1789 proclamaient unanimement la fidélité de la nation à la foi catholique, comme son attachement à la monarchie.

Le libéralisme révolutionnaire, « qui a fait rejeter le Christ de la société pour y admettre les juifs », se manifesta d'abord par cette question que mit au concours la *Société des arts et sciences de Metz*, en 1785 : EST-IL DES MOYENS DE RENDRE LES JUIFS PLUS UTILES ET PLUS HEUREUX EN FRANCE ? Les Mémoires ne devaient être envoyés qu'à la fin de 1787. A cette date, sur sept Mémoires la commission en choisit deux et donna à leurs auteurs encore un an pour améliorer leur travail. Enfin, en 1788, on décerna, avec grande pompe, trois prix : le premier fut pour l'abbé Grégoire, curé d'Emberménil, près de Lunéville.

Metz était un des centres les plus importants de la communauté juive en France, et le grand bruit, fait à l'occasion de ce concours, avait pour but de préparer les esprits à accepter l'émancipation des juifs. Il était juste que la franc-maçonnerie leur offrit les prémices de la grande campagne révolutionnaire qui allait jeter la France dans le gâchis où nous piétinons encore, sans savoir comment nous en sortirons.

Le bon sens public répugnait à l'idée de l'admission des juifs au gouvernement de la France. L'immense majorité des francs-maçons d'alors, dupes des pasquinades et des déclamations philanthropiques à l'usage des apprentis et des grades inférieurs, comprenaient que le juif est incapable d'être naturalisé dans aucun pays. L'existence de ce peuple est un phénomène unique dans l'histoire, une anomalie, ou, pour mieux dire, un miracle qui dure depuis plus de dix-huit siècles.

Pour toutes les nations, la première condition de leur existence, c'est le sol de la patrie : ceux qui « s'expatrient » au bout de quelques générations s'identifient avec le peuple au milieu duquel ils se sont fixés. La France, même dans ses familles les plus illustres, reconnaît une origine italienne, espagnole, anglaise ou irlandaise. Il n'en est pas de même des enfants d'Israël : depuis dix-huit siècles ils n'ont plus ni patrie, ni gouvernement, ni même de sacerdoce ; ce sont des exilés jetés aux quatre vents, disséminés parmi tous les peuples de la terre, vivant selon les coutumes du pays et du temps, mais sans rien perdre de leur caractère natif, gardant leur type avec sa merveilleuse vigueur et leurs préjugés de race, leur confraternité indestructible qui constitue le lien mystérieux par lequel ils restent instinctivement unis. Jamais, même au bout de dix siècles de

séjour, ils ne deviendront ni Allemands, ni Français, ni Portugais : ils restent juifs. Leur conférer les droits de citoyens, c'est livrer le pays à l'étranger. Par leur esprit d'union et leurs alliances universelles, jointes aux plus brillantes facultés, ils deviendront fatalement les maîtres, en profitant des luttes des partis.

Nos pères le comprenaient, et de là cette difficulté qu'éprouvèrent les juifs, malgré tous les efforts des Loges, pour se faire décerner le titre et les droits de citoyens français. Après treize assauts livrés à l'Assemblée, ils auraient encore échoué, si la Commune avec son armée jacobine répondant à leur appel, n'était venue imposer, par la Terreur, leur admission parmi les citoyens français.

C'est l'histoire trop peu connue de cette campagne des juifs, depuis 1785 jusqu'aux derniers jours de l'Assemblée Nationale en 1791, que M. Joseph Lémann nous raconte, avec les détails les plus intéressants. Chemin faisant, il trace le portrait de plusieurs illustrations du monde révolutionnaire, et il trouve le secret de donner un cachet de nouveauté à ces esquisses de types déjà si souvent dépeints.

M. l'abbé Lémann a eu la bonne fortune de mettre la main sur les papiers de l'avocat Godard, l'agent le plus actif des juifs, et il y a puisé des documents fort curieux.

La modération peut-être excessive de l'auteur semble aller parfois jusqu'à la partialité. Par exemple en rappelant le supplice du juif brûlé à Metz, pourquoi se borner à copier le récit des Archives judaïques qui dénature les faits, au lieu de recourir aux pièces du procès qui nous semblent établir, d'une façon évidente, la culpabilité du supplicié.

On trouve le résumé de ces documents dans le savant ouvrage de M. Gougenot des Mousseaux (1).

L'auteur, en devenant sincèrement chrétien, a perdu l'exclusivisme de sa race, et la prière touchante de la dernière page de son livre prouve que son cœur est bien français, tout en restant attaché à ses frères encore ennemis de la croix. Il termine par ce mot de Jefferson : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France. »

Hélas ! sauf un secours miraculeux comme celui de Jeanne d'Arc, cette seconde patrie de tous les hommes d'intelligence et de cœur n'est-elle pas menacée de disparaître bientôt du rang des nations, et de voir la juiverie maçonnique livrer ses lambeaux sanglants à la rapacité de ses voisins ?

A. CONARI.

(1) *Le juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, par Gougenot des Mousseaux, 2^e édition. Un volume in-8°. Prix pour nos agrégés : 5 francs.

COBLENTZ 1789-1793, D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS,
par ERNEST DAUDET, suivi de lettres publiées pour la première fois. Un
volume in-8° de 382 pages. Paris, sans millésime. Prix : 6 francs

M. E. Daudet a l'esprit trop préoccupé par son fanatisme anticatholique et antibourbonien, pour parler des émigrés avec la dignité qu'exige l'histoire. A ses sarcasmes contre l'émigration, nous nous contenterons d'opposer les pages dans lesquelles M. Taine résume les principaux faits de la persécution atroce et stupide de la bête révolutionnaire envers les nobles et les officiers, a rendu cette émigration nécessaire. (*La Révolution*, tome I, de la page 388 à la page 456.)

M. Taine, qui n'a point l'esprit prévenu en faveur de la noblesse et du corps des officiers, frémit d'indignation et de dégoût, en reproduisant, d'après les documents du temps, ces scènes de sauvagerie et de folie furieuse. Après une série de récits qui occupent près de trente pages, cet écrivain loyal s'écrie : « Mieux vaudrait vivre sous un roi d'Orient ; car il n'est point partout et toujours furieux et fou comme la populace. Ni dans la vie publique, ni dans la vie privée, ni à la campagne, ni à la ville, ni réunis, ni séparés, les nobles ne sont à l'abri. Comme un nuage noir et menaçant, l'hostilité de la populace pèse sur eux, et d'un bout à l'autre du territoire, l'orage s'abat par une grêle continue de vexations, d'outrages, de diffamations, de spoliations et de violences ; çà et là, et presque journellement, des coups de tonnerre meurtriers tombent au hasard sur la tête la plus inoffensive, sur un vieux gentilhomme endormi, sur un chevalier de Saint-Louis qui se promène, sur une famille qui prie à l'église.

« Mais dans cette noblesse écrasée par place, meurtrie partout, la foudre trouve un groupe prédestiné qui l'attire et sur lequel incessamment elle frappe : c'est le corps des officiers... C'est dans ce groupe que l'on trouvait alors le plus de noblesse morale. Nulle part en France il n'y avait tant de mérite éprouvé et solide ; un homme de génie qui les a fréquentés dans sa jeunesse, Cuvier, leur a rendu ce témoignage ; beaucoup d'entre eux étaient des gens « du caractère le plus aimable et de l'esprit le plus élevé ».

Voilà l'ensemble de ces émigrés que M. E. Daudet poursuit avec cette haine qui l'aveugle comme la populace dont parle M. Taine. Esprit rétrograde, il a pour tout ce qui est religieux, les expressions d'un vieux sectaire de 1830 : quand le comte d'Artois, dans ces graves circonstances, renonce aux légèretés de sa jeunesse, pour revenir aux pratiques de la religion et de la morale sévère de l'évangile, M. E. Daudet ne trouve dans

son esprit et dans son cœur que ce mot déplorable : « Il tomba dans la dévotion. »

La fermeté dans les convictions, la générosité des caractères, tout cela excite la pitié de M. Daudet : pour donner un exemple de ce qu'il appelle la présomption du comte d'Artois, son ignorance de son temps, il cite cette réponse du prince au bailli de Crusol qui lui demandait s'il prêterait serment à la Constitution que l'Assemblée préparait sous la pression de la Terreur organisée, comme le dit Malouet et comme le confirme M. Taine, par les clubs et leur armée « d'hommes de ruisseaux et de femmes du trottoir ».

Voici la lettre du comte d'Artois :

« Moi, composer avec le but où l'on va ! Bailli, je te regarde toujours comme un ami, eh bien ! connais-moi donc. Labourer la terre, gagner mon pain à la sueur de mon front, périr enfin, fut-ce de misère, voilà ce que je préférerai toujours à un accommodement quelconque. Je n'en veux, je n'en écouterai même aucun. Ah ! bailli, c'est vous qui m'avez écrit une pareille chose ! Je l'avoue, j'en ai pleuré tout seul. Mais je vous le pardonne et je ne vous en aime pas moins. Rappelez-vous qui vous êtes, qui je suis, et parlez à votre ami un langage qu'il puisse écouter. Si mon honneur était caché sous la foudre, j'irais l'exciter à tomber sur moi. »

Cela fait pitié à ceux qui, comme l'auteur, se piquent d'être de leur temps. Qu'est-ce que c'est que cela l'honneur ? Ça n'est pas coté à la Bourse. Et quelle folie d'aller pour si peu se résigner à manger du pain à la sueur de son front ! Il vaut bien mieux, n'est-ce pas M. Daudet, même pendant les horreurs d'un siège, quand les malades et les blessés manquent des aliments nécessaires, comme certains écrivains qui sont bien de leur temps, faire chaque jour de fins soupers avec tous les raffinements de gastronomes émérites, et signer sur une médaille ce prodige du culte du ventre !

Cet entêtement d'honneur, le comte d'Artois, devenu le roi Charles X, en a donné un dernier exemple sur le trône en poursuivant la réparation de l'insulte faite par le dey d'Alger au représentant de la France. Tout le clan libéral s'opposait à l'expédition ; des officiers, des amiraux complices des écrivains libéraux déclaraient le débarquement d'une armée impossible. Ces libéraux d'alors trouvaient un appui dans l'Angleterre qui prenait un ton menaçant. Le roi de France répondit avec une noble fierté à l'étranger, et, malgré toutes les criailleries de la presse, malgré le mauvais vouloir des officiers supérieurs, il persista à venger l'honneur de la France. En quinze jours Alger tombait en notre pouvoir, et le trésor de la Kasba remboursait

et au delà les frais de la guerre. La civilisation chrétienne était enfin affranchie des attentats de la piraterie et la France s'enrichissait de la plus précieuse de ses colonies.

En vérité, ces entêtements, ce culte de l'honneur nous plaisent plus que le culte du veau d'or, et les complaisances pour les folies furieuses de la populace jacobine. Comme tous les documents authentiques sont précieux pour l'histoire, le livre de M. Daudet sera lu cependant par les hommes d'étude qui voudront connaître les lettres inédites du comte de Provence, du comte d'Artois, de l'infortuné Gustave III, la première victime des arrêts secrets de la franc-maçonnerie, du comte de Calonne, du maréchal de Castries, du baron de Breteuil.

Quant à ce qui vient de la plume de M. Daudet, ceux qui connaissent la vérité sur l'histoire de ces temps malheureux, verront tout de suite le cas qu'il faut en faire.

I. CARNO.

ÉTUDES SOCIALES, par CHARLES Secrétan; les réformes nécessaires, la journée normale, le luxe, rapports entre l'économie politique et la morale. Un volume in-12 de 11-338 pages. Prix : 3 fr. 50 .

La question sociale, avec ses épouvantements et ses pronostics de guerre acharnée, est une des plus importantes qui se posent à l'heure actuelle, et de jour en jour elle s'accuse davantage. De tous côtés on entend gronder les diverses écoles socialistes et de nombreux adeptes grossissent à chaque instant la foule des mécontents. L'apparition du vêtement populaire, de la blouse à la Chambre, signale l'aurore d'une ère nouvelle : les souffrants refusent de marcher plus longtemps dans la voie de muette résignation qu'ils ont suivie depuis des siècles et des siècles. Bientôt ils vont entonner le *Stabat* des désespérés, le *Chant de mort* contre le capital ; et se sera la fin de la tourmente.

Mais cette fin ne s'aperçoit qu'à travers une crise suprême et peut-être des cycles de guerres acharnées. Aussi ne saurait-on faire un appel trop pressant aux hommes de bonne volonté qui veulent maintenir la société, en donnant à chacun le moyen de vivre et de jouir des droits que lui confère sa qualité d'homme. Cet appel, M. Secrétan, avec une rare compétence, nous l'adresse dans un charmant petit ouvrage, où il a réuni plusieurs articles publiés en divers journaux. Ce n'est donc pas un *livre*, mais un recueil de *livrets* qu'il offre au public, car chaque article forme un tout complet. Cette forme, très défectueuse souvent, a ici un avantage, celui de captiver l'attention sur un point particulier, au lieu de l'éparpiller sur d'interminables raisonnements. Les études sociales sont toujours

complexes et difficiles. Le livre de M. Secrétan permet de se les assimiler à petite dose et par là même d'en mieux profiter.

Trois grandes classes se partagent aujourd'hui la société : 1° ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible : ce sont les satisfaits ; 2° ceux qui, jaloux des biens de leur voisin, seraient heureux de se les approprier sans travail et sans sueur : ce sont les socialistes ; 3° ceux qui, voyant et déplorant l'envahissement de la misère, veulent y remédier par des moyens justes et sensés : ce sont les sages.

Les premiers s'endorment dans l'erreur d'une fausse sécurité : un avenir prochain se chargera de les détromper et peut-être seront-ils brisés par la force qu'ils ont méconnue. Les autres ont raison quand ils affirment que la situation actuelle de l'ouvrier n'est ni normale, ni saine.

Il n'est pas normal que l'homme jeté libre par le Créateur sur la terre libre, y vive dans une sujétion profonde et infrangible. Par cela même qu'il a le droit de vivre, l'homme a le droit de posséder tout ce qui lui est nécessaire pour arriver à ce but ; la terre seule donne le nécessaire de la vie : le fait primordial est donc que l'homme a le droit de posséder la parcelle de terre qui peut le nourrir. Évidemment avec le développement du commerce et de l'industrie, ce droit de prospérité peut se transformer en d'autres, mais il ne peut disparaître. Et les milliers de prolétaires qui peinent et suent pour un autre, qui travaillent sur la propriété d'un autre, avec les outils d'un autre, souvent au bénéfice d'un autre, ont été dépouillés de leur droit primordial. Cet état n'est pas normal.

De plus, il n'est pas sain, c'est-à-dire qu'il est incapable d'assurer la conservation et la reproduction normale de la race humaine. Une nourriture insuffisante atrophie l'individu et tue ses rejetons : or quelle nourriture peuvent s'offrir les malheureuses jeunes filles qui, par un travail opiniâtre, arrivent à gagner deux sous par heure ? Et pourtant que de villes où cette situation intolérable est celle des pourvoyeuses de nos grands magasins de confection dont le bon marché nous émerveille ! Que d'exemples similaires on pourrait citer ! Que de familles crouaissent dans une abjecte et profonde misère à cause d'un salaire trop infime !

Ce tableau lamentable, mais vrai, est tracé par M. Secrétan d'une plume sobre et précise qui émeut fortement le lecteur. Il est donc naturel que des revendications se produisent, que l'état actuel soit déclaré insupportable plus longtemps. Mais comment sortir de cette situation ?

Le socialisme veut faire table rase du passé et tout édifier sur des bases nouvelles. Son rêve c'est la destruction de la propriété et l'organisation du

travail sous la dépendance et la surveillance de l'État. Chaque nation, disons mieux, tout le globe ne serait plus qu'une pièce de terre, qu'une usine, qu'un magasin. C'est, étendu à toute la race humaine, le principe qui régit nos ordres religieux ; malheureusement le socialisme écarte les obligations qui le rendent possible avec les serviteurs de Dieu ; chez lui, on n'obéirait qu'à la force, et à la force gouvernementale, la pire de toutes en économique. Chaque individu serait un *employé*, un *fonctionnaire* de l'État qui fournirait à chacun, selon ses œuvres, tout ce dont il aurait besoin.

Mauvais rêve ! dit notre auteur, qui a bien donné la note juste du socialisme fait surtout de jalousie, d'envie et de colère. L'organisation du travail supprimerait toute liberté, toute personnalité, toute initiative et partant tout progrès ; l'ouvrier enrôlé dans les phalanstères dorés redeviendrait à grands cris sa misère et sa chaumine enfumée. Là n'est point la solution de la crise sociale.

Cette solution — au moins pour le moment actuel — l'auteur la voit dans une seule ressource : la participation aux bénéfices. Il est juste que ceux qui gagnent l'avoine, la mangent ; et le système préconisé par M. Secrétan offre de sérieux avantages. L'ouvrier et le patron seront rapprochés, unis par des liens plus forts ; la différence de classes — source de tant de haines — cesserait et serait remplacée par une fraternité touchante. N'oublions pas cependant que l'exposition de la « Paix sociale », cette année même, a constaté le peu de résultats pratiques donnés par ce système, l'auteur paraît l'ignorer (1).

Il reconnaît toutefois que ce ne peut être là qu'un système transitoire qui peut mener à la solution définitive ; c'est une transition, non une fin. Cette fin paraît devoir être encore longue à venir.

Mais pourquoi M. Secrétan, qui paraît chrétien, n'examine-t-il nullement la question sociale au point de vue évangélique ? pourquoi ne dit-il rien des admirables corporations du moyen âge, dont l'organisation ouvrière et sociale était supérieure à la nôtre ?

En dehors de ces deux lacunes, qui sont regrettables, il n'y a qu'à louer dans les *Études sociales*. Tous ceux qui s'occupent des questions ouvrières les liront avec fruit : ils y trouveront des aperçus nouveaux et une science profonde de l'économique. Cela ne suffit-il pas pour faire la fortune du livre ?

H. DESPORTES.

(1) Voir *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} octobre 1889.

TENTÉE, par TH. BENTZON. Un volume in-18 Jésus de 315 pages
Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Une Française, Odette de Layrac, élève du Sacré-Cœur, a épousé un Anglais. James Nevil, esquire; après plusieurs années passées sous le ciel brumeux de l'Angleterre et avec un bonheur sans nuages, (antithèse), elle devient veuve et écrit à son ancienne compagne, Claire Delmas, afin de renouer quelques relations avec le continent. Claire Delmas, également élève du Sacré-Cœur, a épousé, de son côté, Max Rénal, qui est un de nos écrivains les plus renommés, genre très moderne : prenez une pincée de Catulle Mendès, deux onces de Zola, trois ou quatre grains d'Alphonse Daudet, saupoudrez vigoureusement d'essence de décadentisme puissant, et vous aurez la formule du talent — énorme — de Max Rénal. Mais ce talent reste dans l'ombre pour le lecteur; car M. Bentzon ne nous donne pas, heureusement, une citation véridique des œuvres de ce grand homme. Or, M^{me} Rénal écrit à Mistress Nevil de venir la voir à Paris. M^{rs} Nevil accourt, elle ne demandait que ce mot pour s'élancer au cou de son amie et aux pieds de la Tour Eiffel.

C'est à Paris, foyer de perdition, Babylone moderne, qu'elle est *tentée*. Tentée par qui? par ce serpent de Max Rénal, que les cheveux blonds de Claire laissent froid et qui préfère la chevelure noire de M^{rs} Nevil. Inutile de raconter les menus détails de cette tentation dont saint Antoine se serait largement divertie, avec son honnête compagnon; car le propre des saints est de rire de nos faiblesses humaines, alors qu'ils savent, dans leur haute sagesse, que cela est encore le meilleur moyen de nous corriger; qui donc, en effet, trouvant ses défauts ou ses vices ridicules, oserait les garder? Cette question est soumise, timidement, aux moralistes.

Bref, la belle-mère de M^{rs} Nevil tombe très dangereusement malade au moment psychologique, comme on dit de l'autre côté de l'Alsace; elle rappelle sa belle-fille en Angleterre; et M^{rs} Nevil épouse un brave lord Melton, qui l'aime aussi honnêtement que profondément et qui est riche puissamment... Claire Delmas ne comprend rien à ce dénouement; Max Rénal est très vexé, mais il se consolera, ce garnement; moralité : jeunes filles, n'épousez pas d'auteur décadent. croyez-m'en!

Une nouvelle, *Faëlle*, complète ce volume; c'est l'histoire d'une petite Italienne qu'un artiste anglais, Hugh Carlton, a louée à ses parents comme modèle, et qui meurt d'amour pour celui qu'elle appelle son maître. Il y a dans ce petit récit de jolies scènes, très vraies; une curieuse étude de mœurs, très réelle; et je serais *tenté* (moi aussi) d'en faire un compliment sans mélange à M. Bentzon, s'il n'avait pas commis une erreur telle que

j'en viens à me demander s'il a traité son sujet *de chic* ou *d'après nature*... La scène se passe à Barbizon, entre peintres; j'emploie donc les termes du métier : j'en demande pardon à mes lectrices.

Voici la chose : M. Bentzon fait la description d'un *Rally-paper* donné en la forêt de Fontainebleau, et nous apprend qu'au *Rendez-vous*, « le *firt* le plus vif allait bon train ; » que Mademoiselle Irma Michon « se renversait pâmée aux bras de Hugh Carlton ; » que Mademoiselle Mouche « semblait résolue dans un infatigable tournoiement à étourdir son cavalier, comme les Willis étourdissent leur victime jusqu'à ce que mort s'en suive ; » que « l'admiration des officiers s'exhala en propos énergiques... ; » et que « les représentantes du demi-monde de Fontainebleau s'étaient emparées des deux peintres qui ne savaient plus à laquelle entendre... etc. » (P. 268 et s.)

Ah ! ça, mais M. Bentzon ignore donc que les *Rally-papers* sont des réunions privées, où l'on n'est admis que sur invitation nominative, signée du général ou du colonel, et contresignée de l'officier qui invite ? M. Bentzon ne sait donc pas qu'aucun intrus n'oserait se présenter au rendez-vous sans son invitation ; et que personne, parmi les invités et les invitants, ne tolérerait la présence d'une Irma Michon ou d'une Mouche, même de Barbizon et encore moins de Fontainebleau ? Car aucun officier n'aurait l'idée de commettre l'impair d'inviter une femme qui ne soit pas du monde, à l'une de ces réunions où l'on conduit ses filles sans aucune inquiétude !

Cet épisode m'a gâté le plaisir que j'avais eu à lire *Faëlle* ; j'espère que l'auteur modifiera ce passage à la prochaine édition de son volume. Et je suis certain que si ces lignes tombent sous les yeux de M. Bentzon, il en aura un *remords*, qui, cette fois, s'il n'est pas couronné par l'Académie française, sera hautement loué par moi, humble critique.

MAURICE PUJOS.

LE MAL DU SIÈCLE, de MAX NORDAU, traduit de l'allemand par AUGUSTE DIETRICH. Un volume in-18 Jésus de 480 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce n'est point un livre plein de joie et de rire que celui qui se présente au public sous cette étiquette : *le Mal du siècle*. Cela ne l'empêche point d'être intéressant, très intéressant même, mais l'idée générale qui s'en dégage est triste, profondément triste. C'est que, comme le dit le traducteur dans sa dédicace, « ce roman de mœurs allemandes » met en acte « toutes les questions vitales de notre temps ».

Toutes les questions philosophiques, morales, politiques, économiques, sociales, qui tiennent en haleine les nations modernes, qui amènent un

sourire de dédain sur les lèvres de l'optimiste et un nuage soucieux sur le front du sage, toutes ces questions sont soulevées dans *le Mal du siècle*. Je dirai même qu'elles sont exposées avec une grande habileté, intense de lumière dans sa brève précision. Malheureusement les solutions font défaut.

Le héros du roman, Wilhelm Eynhardt, jeune, savant, idéalement beau, est pétri de qualités et de défauts, comme tous les hommes ici-bas. Noblement épris de l'amour de ses semblables, profondément charitable aux souffrants, ce dont il faut le louer, il condamne l'ordre de choses établi et refuse cependant de s'allier aux socialistes avec lesquels tout le monde le confond. La plupart de ses bonnes actions sont récompensées par la persécution ou la douleur. Il refuse de se battre en duel, et manque ainsi un riche mariage avec une belle jeune fille qu'il aimait; cet acte courageux le fait en même temps rayer de l'armée et exclure du corps professoral. Une aumône faite aux socialistes occasionne son expulsion de Berlin. Et cet homme qui, depuis son mariage manqué, manifestait le plus grand éloignement de la femme, tombe aux bains de mer dans les bras d'une Espagnole, qui s'éprend furieusement de lui et se suicidera par la morphine lorsque son amant, après six mois d'heureux concubinage à Paris, la délaissera, et ira lui-même mourir près de Hambourg, dans les eaux d'un marais, en sauvant un enfant qui se noyait. Pour comble d'infortune, un livre fait par le jeune savant lui est volé par un protégé : rien ne lui reste, ni amour, ni gloire. Il n'y a rien de gai dans cette histoire. Le héros évolue en développant les théories désespérantes d'Hartmann et de Schopenhauer. On ne saurait dire cependant que ce type n'est point l'expression de la réalité, mais cette réalité est triste, profondément triste.

L'ami de Wilhelm, Paul Haber, dont le caractère contraste tout à fait avec le sien, réussit complètement dans la vie, et ce succès cependant n'est guère réjouissant. Car c'est le succès de la vulgarité, de la banalité, du terre à terre. Paul Haber est un homme du monde qui aborde la vie par son côté prosaïque et pratique. Rien en lui de grand, de noble, de hardi; mais le respect du préjugé, l'amour du convenu, le désir de briller, de jouer un rôle. Toujours du côté des puissants, il monte rapidement aux premiers rangs de la société allemande et finit même, en vertu d'un décret impérial, par blasonner son nom plébéien.

Autour de ces deux types principaux évoluent plusieurs personnages secondaires qui nous donnent l'idée exacte de la société en Allemagne : le nihiliste qui émarge aux fonds secrets et fait ripaille avec le sang de ses frères; le délateur qui interprète défavorablement les paroles les plus

innocentes et accuse les autres de lèse-majesté pour se faire un marchepied de cette accusation; le philosophe de la délivrance qui se tire un coup de revolver pour joindre l'action à la théorie; le médecin charitable, qui voit juste dans les réclamations sociales et est toujours rejeté de côté par les menaces exagérées des partis extrêmes.

On le voit, *le Mal du siècle* est un roman social. L'auteur ne craint pas de consacrer de longues pages à la discussion des doctrines. Cette manière est peu en faveur en France, où l'on ne parle guère que d'études prétendues psychologiques. Le roman social est trop pesant pour nos faibles esprits. Ce travers est regrettable : l'étude d'une âme apprend peu de chose sur une société; *le Mal du siècle*, au contraire, nous fait jeter un regard synthétique sur tout l'empire allemand. Il nous apparaît avec ses points faibles, ses sujets de discorde, ses causes de désagrégation, ses aspirations vers un état meilleur et l'impossibilité de trouver une solution dans les doctrines dont on le nourrit quotidiennement.

Ah! pourquoi les héros de Max Nordau ne sont-ils point chrétiens ou simplement catholiques? A la lumière de la foi ils verraient bien mieux le vide de leurs théories et les *desiderata* de leurs âmes. Son livre y gagnerait en beauté morale et intéresserait non seulement les sociologues, mais aussi tous ceux qui croient à l'Évangile et voient dans les principes du Christ la solution du mal ou mieux des maux de notre siècle.

H. DESPORTES.

LE COLONEL SABRETASCHE, par OUIDA. Deux volumes in-12

Paris, 1889. Prix : 7 francs

Il faut considérer ce roman comme une étude des mœurs des jeunes officiers de l'armée anglaise : à ce point de vue, il mérite d'être signalé et d'être lu.

Le colonel Sabretasche, qui est major aux dragons de la Reine, s'est marié à Rome, dans sa prime jeunesse, avec une Italienne, admirable, ravissante, mais mal élevée. M^{me} Sabretasche n'a pas tardé, avec l'aide d'un ténor, à rendre son mari non moins malheureux que ridicule. Si tant est qu'un honnête homme puisse l'être de ce chef; et voilà pourquoi Sabretasche, très morose et très sombre, mais gentleman accompli, est revenu à Londres, où il se trouve colonel, tout en étant major. Mais cette distinction, ou plutôt ce cumul, est conforme aux traditions et à la constitution de l'armée anglaise.

Sir Grandville de Vigne, le protagoniste de notre colonel, (le roman, étant en deux volumes, comporte deux personnages principaux), s'est, de

son côté, très vivement épris d'une jeune ouvrière, alors qu'il étudiait ou faisait semblant, à l'université d'Eton. Un beau soir, il a quitté l'université et Lucy Davis, parce qu'il avait terminé ses cours. Mais, un beau matin, dix ans après, le capitaine de Vigne rencontre, en une partie de chasse, une jeune miss, adorable, nièce d'une vieille lady, et tombe éperdument amoureux de cette ravissante créature. Bref, il l'épouse... Hélas, miss Tréfusis n'est autre que Lucy Davis, et voilà ce pauvre capitaine aussi mal marié que le colonel Sabretasche.

Je renonce à raconter les car, les si, les mais, qui encombrant le récit des aventures de ces deux maris malheureux, qui ont eu grand soin de se faire une existence officielle de parfaits célibataires. Mais on comprendra sans doute que tous deux ne renoncent pas à l'art d'accaparer les cœurs, en anglais, au *flirtage*; et se trouvent, à un moment donné, dans de telles situations qu'il faut épouser ou dire pourquoi... Il y a un Dieu pour les ivrognes, dit un proverbe irrévérencieux; il y a aussi des ficelles pour les romanciers. M^{me} Sabretasche meurt à l'hôpital; et M^{me} Grandville de Vigne se trouve être la femme légitime d'un domestique, et non du brillant capitaine. Donc, Sabretasche et de Vigne pourront épouser les miss aristocratiques qui les adorent; et tout ira pour le mieux jusqu'à la fin des siècles... Au moins je l'espère.

Telle est l'affabulation de ce nouveau roman de l'inépuisable Ouida; ils se sont bien mariés, parce qu'ils se sont mariés sur le tard, après maintes aventures. Est-ce une thèse juste ou fausse? Les hommes, qu'ils soient ou non colonel ou capitaines des armées anglaise ou française, doivent-ils se marier pour faire une fin? Les moralistes jugeront: *adhuc sub judice, grammatici certant*; ou, en français, les romanciers peuvent raconter tout ce qu'ils voudront et calligraphier tant qu'il leur plaira, la question n'est pas encore résolue. Ce n'est pas un humble critique, tel que moi, qui oserait la trancher; mais j'en aurais bien envie, s'il ne me fallait faire un discours en beaucoup de points, qui, du reste, ne convaincrail personne, pas même Ouida.

Dire que ce long roman est intéressant de la première à la dernière ligne, ce serait un éloge surabondant; dire qu'il est ennuyeux du commencement à la fin, ce serait manquer de mesure. C'est une œuvre centre-gauche ou centre-droit; cela ne déplaît à personne, mais cela n'enthousiasme pas les foules. C'est un produit littéraire, analogue aux discours de M. Léon Say ou de M. Ribot; c'est académique, mais c'est banal: orateurs ou écrivains abusent de l'eau sucrée, qui, en somme, ne fait de mal à aucun mortel; mais qui ne guérit personne.

Néanmoins, je répète que certains détails typiques sur les mœurs anglaises, et notamment l'épisode de la guerre de Crimée, sont intéressants et vrais ; l'auteur connaît le monde dont il décrit les mœurs et les habitudes ; il ne nous conduit pas dans de mauvais lieux ; il ne nous fait pas assister à des scènes scandaleuses ou répugnantes ; il ne nous dépeint pas, avec force détails, les orgies de *Germinie Lacerteux*, et il se garde bien de nous introduire dans les salons de la *Maison Thellier*... Tout cela fait que j'engage mes lecteurs, quand ils seront dans leur maison des champs, à lire *le Colonel Sabretasche*.

MAURICE PUJOS.

FAITS ET GESTES D'ENFANTS. Nouvelles par l'abbé LUDOVIC BRIAULT.

Un volume in-8° de viii-276 pages. Édition de luxe ornée de 16 délicates compositions en couleurs et hors texte. Paris, 1890. Prix : 5 francs

L'auteur qui a assez d'esprit, de cœur et de talent pour rivaliser avec nos meilleurs écrivains, doute cependant de l'accueil qui sera fait à cet écrin où sont réunies de gracieuses compositions, vraies perles de bon goût et d'un sentiment exquis. L'éditeur, qui n'était pas troublé par cette modestie naturelle aux gens de mérite, n'a point partagé ces hésitations, et il a risqué les frais d'une charmante édition de luxe. Le succès, nous en avons la confiance, prouvera qu'il a été bien inspiré.

Ces récits délicieux, ces nouvelles qui ont la fraîcheur et les grâces de leurs jeunes héros, avec la délicatesse et la justesse de pensée d'un homme supérieur, bon philosophe et fin observateur, feront les délices de la jeunesse, et les parents n'y trouveront pas moins de charmes.

Comme nous l'apprend la préface, elles sont le fruit spontané de l'impression du moment, et elles sont livrées ici au public telles qu'elles sont venues à l'esprit et au cœur de l'écrivain, telles qu'il les a vues, senties ou rêvées, avec toute leur saveur prime-sautière.

« Ces humbles histoires, dit l'auteur, sont de leur temps, et à défaut d'autres qualités, elles ont au moins celle d'avoir été vécues et d'être sincères. »

C'est déjà beaucoup ; mais les autres qualités ne leur font point défaut, et les maîtres que cite M. Ludovic Briault, en ne se croyant pas digne de leur être comparé, auraient signé volontiers les pages que nous venons de lire avec autant de plaisir que leurs meilleurs ouvrages.

Tous nos compliments aux dessinateurs : les compositions en couleurs sont de très bon goût, spirituelles, fines, pleines de vie et de vérité.

L'auteur termine sa courte introduction par ces mots : « Ayant éprouvé

quelque joie et goûté quelques consolation à composer ce volume, j'ai l'espoir que ceux qui le liront en éprouveront eux-mêmes quelque bien. »

Cet espoir ne sera pas trompé, et nous serions heureux de pouvoir contribuer à tout le bien que ce livre ne peut manquer de faire, en le recommandant à nos lecteurs, comme un des meilleurs cadeaux à offrir aux jeunes filles aussi bien qu'aux petits garçons.

ERNEST AIMÉ.

DOUBLE, par FRANCIS POICTEVIN. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Mon cher Wattelier,

Enfin, j'ai compris l'efflorescence nacrée de la pensée irradiante et profonde, et je sens l'âme des choses vibrer dans l'harmonie songeuse de l'univers irréductible. C'est l'esprit immergeant de la matière dense et évoluant en formes rapides et directes, vers l'immensité suave de l'insondable infini.

Ouf ! ça y est ! suis-je assez décadent ? Je crois savoir que M. de la Rivière dans la *REVUE GÉNÉRALE* affirme que « le mouvement décadent s'est éteint ». Éteint, soit : pourtant ce n'était pas un volcan, rien du Puy-de-Dôme ; n'est-ce pas ?... Je le regrette !

Car, je me sens frémir maintenant d'un enthousiasme lyrique et surabondant. Oh ! la lune !... « Dans ce faux jour matinal, la blanche lune au costume d'argent plus fuie que voilée des nuages, s'attardait nostalgiquement au-dessus de la mer d'un gris blême ; le vent dans son amplitude recueillie et reliante semblait l'exhalation de la nature : il la magnifiait. » (P. 56.)

Est-ce tapé, cela ?... Et ma chatte, ma pauvre Minette : « La voix de la chatte, la nuit, dans sa causerie susurrante à son petit, a une liquidité lactée. La chambre baignant dans l'ombre, l'abat-jour de la bougie retourné vers le mur, la chambre s'éclaire et se mouille pâlement de la traînée charmante de cette voix. » (P. 8.) Et c'est moi ; oui, moi maintenant, qui fais ronron.....

Ah ! que c'est beau, ce style mellifluent !

Tenez, quand je fumais ma pipe, un matin, sur le port, avant d'embarquer pour le Tonkin, sur *l'Orénoque*, voici ce que j'aurais dû penser, moi, décadent de l'avenir :

« De tous derniers matins d'automne, quand apparaît entre les squameuses irisations des nues l'équivoque clarté ardente et froide du soleil, dans l'indécision éparse des brumes, ou plus encore dans la sombreur des nuits, les voiles des bateaux de pêche accentuent leur signifiante d'ailes.

Le matin, elles se groupent disposes, elles floqueraient en une eurythmie avec le clapotage des eaux, elles se replient et se tendent. La nuit, les réverbères se prolongeant en échos de lueurs dans les bassins aux mouvements de soupirs, les voiles quoique rassemblées s'isolent, leurs ombres sous elles plongent en une vigie clandestine. » (Page 84.)

Si vous ne comprenez pas ce style, c'est que vous jouissez d'une intelligence obtuse; moi, qui parle le français depuis quarante-huit ans, sans compter vingt-six mois de nourrice, j'ai saisi cela sans encombre, avec mon dictionnaire. Mais je n'ai pas trouvé tous les mots, preuve que mon dictionnaire est mal fait; cependant c'est celui de Littré.

J'en ai parlé à Beautranchet, qui vient de passer capitaine; il nous quitte, c'était un bon garçon: je ne vous en parlerai plus, parce qu'il nous oubliera; moi aussi. Il s'en va aux dragons; et je lui ai dit:

« — Vous devriez monter sur l'hippogriphes immanent de l'entendement nuageux pour escalader les flancs rocheux de l'âpre et perfectible théorie de la cavalerie dragonale, afin de l'intellecter, sans ire, avec ou sans lance.

» — Silence! m'a-t-il répondu d'un air abruti.

» — Un calembour! cette fiente de l'esprit, comme l'a dit si bien V. H., en vers, je crois... Mais vous êtes d'un décadent gâtismal!.....

» — Commandant, prenez garde! Avec toutes ces lectures, dont vous n'avez pas l'habitude, vous allez devenir idiotico-crétinoïdal!... Inguérissable, quoi!..... »

J'étais furieux: je me suis levé, exaspéré: mais Beautranchet était parti: la flèche du Parthe... J'ai repris ce livre incomparable, formé de pensées détachées — même du français, — qui enfonce Pascal et dégote Laroche-foucault; je l'ai ouvert à la page 72, comme on ouvre la Bible, et j'ai lu ce verset consolateur:

« Fascinant vertige intellectuel, quand, franchissant la région des sensations même ultra-raffinées, on se meurtrit à surprendre par delà les impondérables le substrat de l'être. L'âme voudrait, bien plus loin que les ancestrales récurrences si regrettées cependant dans la presque impossibilité de leurs retrouvailles, de fixer sans plus d'oscillations au point de mire de l'Essence dont l'attrait justement est qu'elle demeure invisible et reculée. Mais des fois, dans le silence de notre solitude, il semble que passent des souffles inconnus, traines de l'arome providentiel. »

Et je fus apaisé soudain et je pris mon absinthe, en m'écriant, sans bruit: « O liqueur d'opale, où la fleur irisée du diamant se mêle à la transparence de l'émeraude; où les reflets sont diaprés, comme doit l'être l'œil diaphanisé de la sultane; où la lueur est d'une fulguration imma-

nente, comme les inconstantes irradiances des fontaines lumineuses; où l'arome réveur étonne et transporte comme le caprice fugace du suffrage universel; où tout s'anime, scintille ou s'éteint, comme l'inextinguible flamme du volcan ténébreux Boulanger, quoique magnifiquement multicolore... O mon absinthe ! je t'aime ; car je suis décadent ; oui, décadent !..... »

Et là-dessus, j'ai mis mes lunettes vertes ; car mon absinthe, c'est de l'orgeat ; et avec mes lunettes, vous comprenez ? cela me console.....

O décadence !!!

C^t-JEAN-A. DUPONT.

LA FRANCE CRIMINELLE, par HENRI JOLY. Un volume grand in-18 de x-431 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Le premier ouvrage dans lequel l'auteur étudiait le crime, considéré dans sa nature, les caractères qui le distinguent de la folie et les effets qu'il produit sur l'âme humaine, a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Ce second volume est consacré à l'examen des causes d'ordre social qui augmentent ou qui diminuent le penchant au crime.

Suivant la vraie méthode scientifique, l'auteur, pour apprécier l'intensité des causes, constate les effets et essaie de dégager de cette observation la loi d'après laquelle ils se développent. Il a pris, pour champ d'observation, la France de 1825 à 1889.

Ces relevés statistiques paraissent chaque année dans les journaux, mais rarement on établit une comparaison avec ce qui a précédé ; quand, par hasard, on constate une progression dans la criminalité sur tel ou tel chef, on termine d'ordinaire, par ce point d'interrogation : A quoi tout cela tient-il ?

« A quoi tout cela tient, dit M. Joly, c'est précisément ce que j'ai cherché. La statistique pose les problèmes, ce qui est déjà beaucoup : elle est très loin d'en donner les solutions toutes faites. Pour dégager ces solutions, il faut multiplier les comparaisons dont les différentes statistiques fournissent les éléments ; mais par de là les chiffres abstraits il faut essayer de voir de près la vie et les actions des existences compliquées, dont ces chiffres ne font que compter les mouvements tout extérieurs. »

L'auteur n'a négligé aucun document : il a étudié tous les rapports des Comptes généraux de la justice criminelle depuis 1825 ; il a compulsé aux Archives nationales ce qu'on appelle les Comptes d'assises ; il a consulté les enquêtes portant directement ou indirectement sur l'état moral du pays ; enfin il a assailli de questions, dans nos grandes administrations publiques, des hommes d'une érudition et d'une complaisance également inépuisables.

Quand la statistique a révélé quelque foyer de criminalité ou persistant ou récent, M. Joly s'est rendu sur les lieux et il a interrogé les hommes compétents de la région.

Dans son premier volume l'auteur avait essayé de montrer comment l'homme capable de bien et de mal, glisse vers le crime qui le déforme et le dégrade peu à peu. Dans ce nouvel ouvrage il cherche : comment ce penchant au mal s'est accentué ou amorti dans la société ; quels sont les périls que la société suscite auprès de l'individu, aux différentes époques de son existence, dans les places ou dans les rangs que la division du travail social l'amène à occuper ; comment s'opère la transformation de la criminalité individuelle en criminalité collective, ou plutôt la fusion intime et continue de l'une et de l'autre ; enfin, comment les hommes qui ne sont coupables matériellement ou ostensiblement d'aucun crime, sont, en partie, responsables de ceux qui se commettent.

Bien qu'il ne cherche point à donner une explication métaphysique du crime, l'auteur proclame bien haut sa croyance à la liberté humaine : « Je crois fermement, dit-il, que ni l'individu coupable, ni la société complice du délit ne sont sous l'empire d'une fatalité insurmontable. J'estime même que cette conclusion ressort à chaque instant de l'étude impartiale du crime, aussi bien dans la vie publique que dans la vie privée. »

Pour achever de donner une idée de l'importance de cette grave et savante étude, il ne nous reste plus qu'à en dessiner les grandes divisions.

Le premier chapitre traite « du crime à travers le siècle (1825-1888), et le chapitre suivant « du crime à travers les départements » ; ce qui permet d'établir la carte sur laquelle une teinte plus ou moins foncée indique la moralité relative de chaque région.

Le chapitre III est consacré aux étrangers en France ; aux Français hors de chez eux ; aux éléments de la population parisienne et du département de la Seine, qui fournit le chiffre de criminalité le plus élevé.

Des visites et des enquêtes dans quelques régions de la France, les plus criminelles après celle de Paris, remplissent le quatrième chapitre. Le V^e traite des récidivistes ; le VI^e, de la précocité du mal ; le VII^e, de la diminution de la famille ; le VIII^e, du déclassement des professions ; le IX^e, de la pratique et de l'abandon de la vie rurale ; le X^e, de l'individualisme et du socialisme de l'ouvrier.

Le chapitre XI fait ressortir les avantages de l'union du travail industriel et du travail agricole. Enfin les quatre derniers chapitres étudient ces grandes questions : richesse et misère ; instruction et ignorance ; la femme ; la politique et la loi considérée par rapport à la criminalité.

Voilà l'étendue du programme : il est développé de main de maître ; il est rare de trouver aujourd'hui un ouvrage si substantiel et si habilement composé.

I. CARNO.

LA MARINE FRANÇAISE EN CHINE, par DICK DE LONLAY

Un volume in-12 orné de gravures. Prix : 1 fr. 50

M. Dick de Lonlay est allé, en qualité de reporter, au devant du *Bayard*, qui ramena (on s'en souvient) en France les restes du glorieux amiral Courbet.

Embarqué sur le vaisseau amiral, l'auteur a fait la traversée de la mer Rouge et accompagné jusqu'à Abbeville, sa dernière demeure, le corps du regretté marin. On comprend qu'il ait fait une ample moisson de récits, d'anecdotes, de descriptions, qui lui étaient narrés par les acteurs ou les témoins de toutes ces choses. La lecture de ce livre est donc non seulement intéressante, mais réconfortante au plus haut point : la France a encore de braves soldats et d'intrépides capitaines.

Quel bon Français n'aura pas une larme dans les yeux, en lisant l'épisode des deux torpilleurs, commandés par MM. Gourdon, et Duboc, qui s'en vont, pendant la nuit, à travers une mer inconnue, s'attaquer à deux vaisseaux chinois, les plus forts de l'escadre ennemie ! Ces hauts faits, racontés avec la simplicité de langage de marins, qui ne posent pas pour la galerie, mais qui savent faire, toujours et partout, tout leur devoir, émeuvent davantage que les conceptions les plus dramatiques de nos plus grands écrivains. On doit savoir gré à M. de Lonlay d'avoir abdiqué toute personnalité, et d'avoir reproduit fidèlement les *conversations* qu'il a eu le talent de bien recueillir.

L'auteur de ces lignes a l'occasion de retrouver tous les ans, sur une plage normande, un des matelots du *Bayard*, et sa plus grande joie est de causer avec ce brave homme, dédaigneux qu'il est du noble jeu des « petits chevaux » et des « attractions » du Casino. Donc Sébastien (mettons qu'il se nomme ainsi), était un soir de garde à bord du *bateau*, en rade de Formose ; je ne sais si la mer était belle ou agitée ; en tous cas, elle était sillonnée par de nombreuses jonques chinoises dont les marins n'avaient pour les nôtres qu'une affection relative ; et leurs sentiments n'étaient pas négligeables. Tout à coup, un mousse perd l'équilibre sur un bastingage et tombe à la mer : Sébastien pousse le cri d'alarme et jetant son fusil, se précipite au secours du petit mathurin, *qui ne savait pas nager*. Il le ressaisit avec peine, après plusieurs plongeurs ; et le canot du bord ramène le mousse et son sauveur... Mais il y avait abandon de son poste devant

l'ennemi, une faute grave contre la discipline, et celle-ci doit être inflexible sur un navire de guerre. Voici donc Sébastien, traduit devant l'amiral, grave et sévère... Il faut entendre maintenant Sébastien : « Dam! que je lui ai dit, Amiral, je ne pouvais pas laisser le gosse se noyer; je savais qu'il nageait en chien de plomb... Alors, moi, je me suis dit : une, deux, ça sera fait; et je m'époussetterai en remontant! Mais voilà, il avait foncé; et il y a un tas de sales bêtes là dedans; alors, j'ai piqué une ou deux têtes, oh! pas plus! Et je l'ai amarré; et sur le canot, je lui ai flanqué une gifle pour le faire revenir; et il est revenu; et moi aussi, Amiral, à votre commandement! » Là dessus, continue Sébastien, l'amiral me dit un tas de choses; et moi, je ne réponds rien, naturellement; alors! qu'il me répond, va te sécher à fond de cale!... C'est bon! que je dis, et je salue poliment, comme on doit faire. Je m'en vais avec le maître d'équipage, et je lui dis : où est-ce que vous me mettez, patron?... Et il me dit : pas d'ordre! Va te sécher où tu voudras, mais sois sec. et que ça ne traîne pas! Moi, j'ai été me coucher dans un coin de la batterie, après m'avoir bien *ressuyé* .. Le lendemain, on me rappelle chez l'amiral; je me dis : Ça se gâte!... Et voilà l'amiral qui me dit : Es-tu sec maintenant, matelot? — Oui, que je lui dis, Amiral! à votre commandement! — Tiens! prends ça! qu'il me dit, ce brave homme, et il m'attache sur ma veste une belle médaille, avec le ruban tricolore... Tenez, la voilà!.. Oh! je l'aurais embrassé!.. Mais, tout de même. il m'avait fait une rude venette!..... »

Je ne sais si j'ai su conserver à cet épisode toute sa saveur, ainsi que l'aurait si bien fait M. Dick de Lonlay; mais l'auteur de *la Marine française en Chine* m'excusera, je l'espère, d'avoir ajouté un récit de ma façon à ceux dont il a émaillé son excellent ouvrage. Si j'ai pu intéresser mes lecteurs en ces quelques lignes, je leur promets un bien plus réel agrément alors qu'ils liront le volume que je signale à leur attention.

M. DU MAZEL.

PAYS (au) DES CASTES, voyage à la côte de la Pêcherie, par le R PHEN COUBÉ, S. J. Un volume in-18 Jésus de 284 pages. Paris, 1883 fr. 50

P. Stré-
g. Prix :

Intéressant, à ce point que le volume une fois commencé l'avons fermé qu'après l'avoir lu jusqu'à la dernière ligne; les différentes questions que l'auteur aborde et résout par ses excursions : voilà en deux mots, le livre du R. P. Coubé *Castes*. Quel est donc ce pays? On en a tant parlé, on en parle encore! « Le voyageur qui fait voile de l'île de Ceylan frappé de l'aspect monotone que présente la côte ir

ré, nous ne
instructif par
au cours de ses
ré, le *Pays des*
parle si souvent
ian à Calcutta est
dienné. Au loin, dans

la lumière, un liseré argent ou or, selon que la mer étale son écume sur le rivage ou laisse à découvert le sable jaune; au-dessus, les cocotiers penchant leurs troncs et laissant tomber leurs palmes gigantesques sur l'eau, et puis encore des cocotiers, en avant, en arrière, aussi loin que la vue peut s'étendre. Ils sont là paisibles témoins des cyclones qui balayent le golfe du Bengale, jusqu'au jour où un ouragan plus sauvage les décime et arrache les plus vieux qu'il emporte et roule avec les planches des barques brisées. S'il y a de la vie sous leur feuillage, le touriste n'en sait rien; il ne doit descendre qu'à Pondichéry ou à Madras. Tout au plus aperçoit-il au bout de sa lunette quelques hommes noirs qui sortent de dessous les bosquets aux heures les moins chaudes du jour. Et il n'emporte de la côte qu'un vague et léger souvenir, l'image d'une interminable frange verte qui trempe dans les flots à l'horizon. Cependant c'est là, c'est dans les nombreux petits hameaux blottis sous ces massifs d'arbres que se cache la vie indienne, plus originale, plus sincère que dans les centres populeux où affluent les Européens. »

L'auteur en fait justement la remarque; l'homme qui connaît le mieux le dessous de ces bois, c'est le missionnaire, et c'est en missionnaire que le R. P. Coubé a exploré la côte de la Pêcherie, de Tuticorin au cap Comorin. Saint François Xavier a évangélisé ce pays et son souvenir s'y retrouve vivant, comme son zèle a passé en héritage à ses frères en religion, les Jésuites du Maduré.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans sa course : nous souhaitons au lecteur qu'il veuille bien se donner à lui-même le plaisir que nous avons goûté. Le narrateur raconte avec tant de charme que les scènes qu'il décrit semblent se passer sous les yeux. Avec lui on visite Tuticorin; avec lui, sur une légère barque indienne, on traverse le golfe du Manaar; avec lui, on éprouve toutes les émotions d'un rapide trajet en palanquin. C'est ensuite Adeikalabouram et la touchante histoire de la fondation de l'orphelinat, Manapad, la grotte de Saint-François-Xavier, la plage de Périateley. Satancoulam, Olivétour, Palamcottah et Tinivély, etc., etc.

Mais le R. P. Coubé ne veut pas seulement intéresser; il se propose aussi d'instruire, et il le fait aimablement, sans prétention, sans lasser un seul instant. C'est ainsi qu'à l'occasion de l'école catholique de Tuticorin, il traite la question de l'instruction dans l'Inde; plus loin, à propos du refuge d'Abéikaldaouram, il étudiera la condition de la femme païenne et le problème douloureux du veuvage forcé. Ailleurs, c'est une comparaison entre les musulmans de l'Inde et les hindous. Nous signalerons enfin des pages fort remarquables sur les Brahmes. « Pour qui s'intéresse aux desti-

nées de l'Inde, il n'est pas de question plus importante et plus attachante à la fois que celle de l'éducation des Brahmes. Ce n'est au reste qu'une face de la grande et unique question, qui, d'après Lacordaire, occupe le monde depuis six mille ans. celle de savoir si la vérité chrétienne sera vaincue ou victorieuse. » L'auteur fait donc ressortir tout l'intérêt qui s'attache à la conversion d'une caste si puissante. Il ne dissimule ni l'orgueil des Brahmes, qui ont réussi à se faire passer pour un peuple de dieux ; ni leur prestige extraordinaire qui survit à la ruine des dynasties, aux attaques des sectateurs de Boudha ou de Mahomet, ni les difficultés que leurs vices opposent à leur conversion. Oui, saint François-Xavier « s'indigne de l'astuce des Brahmes et gémit de leur terrible puissance à retenir le peuple dans l'idolâtrie. Cependant, il ne les déclare pas indignes et incapables de recevoir l'Évangile ; et s'il fût revenu aux Indes quatre-vingts ans plus tard, il eût béni avec amour les belles chrétientés de Brahmes, qui s'épanouissaient au Maduré ». Le R. P. Coubé estime qu'il faut revenir à *l'esprit* de la méthode employée par le P. Robert de Nobili. « Il ne s'agit plus, on l'entend bien, pour le missionnaire, de porter la toile jaune des sanyassis, ni de dormir sur une peau de gazelle. Mais il faut, comme par le passé, agir sur les Brahmes par l'intelligence. Il serait à souhaiter que l'Église catholique réalisât sur tous les points le vaste dessein enfanté par le génie de Nobili, et, profitant de la liberté que l'Angleterre lui accorde généreusement, s'emparât de l'éducation pour orienter vers la vérité les esprits qui se précipitent dans la science. En dehors des écoles, les missionnaires ne peuvent avoir la moindre relation avec les Brahmes. »

Le livre se termine par un cri d'espérance auquel nous nous associons de tout notre cœur. « Le progrès du bien est aussi lié ici-bas à des conditions matérielles qu'il est pénible d'envisager. Qui peut dire ce que serait devenue l'Inde si Robert de Nobili eût fondé son grand collège de Brahmes ? Le ciel sembla ne pas entendre son vœu le plus cher, et l'Europe était trop éloignée pour le secourir. — Aujourd'hui encore, le ciel est bien haut et la France est bien loin ! Heureux si pour ma part j'avais contribué à abaisser le ciel et à rapprocher la France ! »

B. C.

LE MYSTÈRE DU SANG CHEZ LES JUIFS DE TOUS LES TEMPS,

par HENRI DESPORTES. Deuxième édition. Un volume in-18 de xi-370 pages.
Paris, 1889 Prix : 3 fr. 50

L'auteur est du petit nombre des esprits clairvoyants qui comprennent le véritable péril de la civilisation chrétienne, péril dénoncé, il y a vingt-

cinq ans, par M. Gougenot des Mousseaux : « la judaïsation des peuples chrétiens ».

A l'époque où paraissait la première édition du profond ouvrage, *le Juif et le Judaïsme*, beaucoup de gens criaient à l'exagération. Mais aujourd'hui que la majeure partie des préfets se compose de juifs, que partout, au Sénat, à la Chambre, dans la magistrature, dans l'armée, les juifs occupent une place importante, quand elle n'est pas prépondérante, l'aveuglement de la foule des honnêtes gens est inexplicable et inexcusable.

Si la France seule jusqu'ici est administrée officiellement par les juifs' en Autriche, en Allemagne ils dominent par la presse et les opérations financières.

La cour d'Autriche a dû subir l'humiliation d'admettre dans ses salons une femme juive ; et dans l'assemblée communale de Vienne les membres juifs, dictant leurs volontés, ont pu dire avec une insolence impunie aux bourgeois les plus honorables : « Si vous n'êtes pas contents vous n'avez qu'à quitter la ville. »

Toute la finance est aux mains des juifs, leurs prêts usuraires ruinent la petite propriété, et ils pèsent sur le gouvernement de tout le poids de leurs immenses capitaux, sans lesquels on ne peut rien faire. Ils possèdent presque toutes les mines de charbon et sont maîtres des chemins de fer.

En Russie ils éprouvent plus de résistance, mais ils gagnent du terrain. L'Espagne et l'Italie sont à leur disposition par l'entremise de la franc-maçonnerie qui reçoit d'eux la direction suprême, et qui proclamera la république du jour au lendemain comme elle vient de le faire au Brésil, en renversant le gouvernement le plus populaire, le plus unanimement aimé. Dans la Chambre récemment élue, les républicains n'avaient pu obtenir que deux sièges. Selon le plan, maintenant avoué effrontément par les Loges maçonniques, instrument de la domination des Israélites, nous marchons à grands pas vers « la République universelle » gouvernée par les juifs, « race supérieure », comme le disait le fameux ministre anglais Disraëli, qui annonce avec l'enthousiasme d'un prophète, dans plusieurs de ses ouvrages, l'asservissement des nations chrétiennes sous le joug implacable du peuple déicide.

Pour tirer les esprits de leur torpeur, pour appeler l'attention sur ce grand péril social, l'auteur choisit le fait qui caractérise le mieux la persistance de l'esprit de haine qui anime les juifs contre les chrétiens. Il présente, dans ce volume, un résumé de l'histoire et des preuves de faits incontestables, montrant, dans ces derniers siècles et même de nos jours,

les assassinats commis par les Israélites, pour se procurer le sang chrétien à l'époque de la Pâque.

La presse, placée presque sans exception, sous la dépendance de l'or des juifs, a tant plaisanté sur ces assassinats que beaucoup d'honnêtes gens croient naïvement que ce sont des contes, des légendes du moyen âge. Ils pourront sortir de leur erreur en parcourant ces pages si dramatiques, si convaincantes. Ils verront les détails authentiques, les preuves juridiques d'une dizaine d'assassinats, dont plusieurs poursuivis devant les tribunaux, avec débat public et contradictoire, qui établissent la réalité du crime et de son but fanatique, de façon à ne pas laisser l'ombre d'un doute.

Nous faisons des vœux pour que le zèle patriotique et chrétien du respectable auteur soit récompensé par un succès de plus en plus grand, et nous recommandons à nos lecteurs la propagande de son excellent livre.

DUCIS.

LES GRANDS PEINTRES DES FLANDRES ET DE LA HOLLANDE,

par T. DE WYZEWA. Ouvrage orné de 138 gravures. Un volume grand in-8° de 188 pages. Paris, 1890. Prix : 4 francs ; cartonné, tranche dorée, 5 francs ; relié, genre demi-reliure, 6 francs

Comme livre d'étrennes, cette histoire excessivement concise de la peinture dans les Flandres et la Hollande, a l'avantage d'offrir à la curiosité un riche album de gravures remarquables. Nous avons vu, en feuilletant avec soin ce beau volume, cinq pages de suite qui ne laissent place qu'à dix lignes de texte. La plupart des compositions reproduites ici occupent une page entière, et les jeunes lecteurs ne s'en plaindront pas ; les amateurs apprécieront le mérite des gravures et les soins apportés au tirage. Nous avons surtout admiré un paysage d'Hobema à la page 169. Les portraits surabondent ; tous portent ce cachet de vérité, de réalisme qui caractérise ces deux écoles. L'originalité des types et l'exactitude scrupuleuse des costumes et du mobilier du temps, offrent beaucoup d'intérêt.

A une époque où l'on affiche le mépris du respect dû à l'enfance et à la jeunesse, il faut louer les éditeurs du soin délicat qu'ils ont pris d'écarter tout ce qui aurait pu blesser les regards d'une mère, jalouse de ce calme délicieux de l'innocence, qu'un dessin inconvenant peut troubler d'une façon déplorable. Un éditeur s'honore en donnant à ses publications ce caractère honnête ; il mérite d'être encouragé par tous ceux qui ont le goût du beau dans l'art, mais qui n'admettent pas le beau esthétique sans la pudeur dans la forme et la dignité, la noblesse dans la pensée.

DUCIS.

AUTOUR DU DRAPEAU TRICOLORE 1789-1889. par le GÉNÉRAL THOUMAS, avec deux cents illustrations de Lucien Sergent. Un volume grand in-8° de 508 pages. Paris. Prix : 12 francs. Cartonnage d'étrennes, fers spéciaux, doré sur tranche : 15 francs

L'auteur, comme il l'explique dans sa préface, n'a pas entrepris de raconter les campagnes de l'armée française pendant ce siècle de notre histoire, il a choisi des faits qui lui ont paru les plus importants. Tout en se tenant à ces épisodes, il a encore été contraint de restreindre ses récits; l'espace lui a manqué pour entrer dans les détails qui transportent le lecteur sur les lieux de l'action et font revivre pour lui les émotions des sièges et des batailles.

L'esprit de la rédaction est systématiquement révolutionnaire: c'est l'exaltation de l'esprit républicain. Quand il devient impossible de toucher à certains faits sans avouer des attentats dignes de cannibales, on dit : « Fermons les yeux sur ce qui suivit. »

C'est avec cette formule, par exemple, qu'on laisse ignorer au lecteur les exploits de huit cents galériens fraternisant avec les bandes jacobines accourant de Lyon pour égorger la population de Toulon. Ces légions d'assassins venaient d'égorger les Lyonnais et de commencer la destruction de cette ville condamnée à être démolie, par la Convention, parce que, comme l'avait proclamé l'ignoble Collot d'Herbois, il était impossible de trouver dans cette grande cité quinze cents hommes qui ne fussent pas royalistes. Il en était de même à Marseille, dans les autres villes du midi et spécialement à Toulon. Entraînés par le soulèvement général, les habitants de cette dernière ville avaient secoué le joug d'une bande de trois cents misérables qui, au nom du parti jacobin, menaçaient la vie et la propriété des habitants. Ces malfaiteurs organisaient le régime de la Terreur, décrété par la franc-maçonnerie dès le début de l'année 1789, comme l'unique moyen d'imposer la Révolution au peuple français, foncièrement dévoué à la monarchie et à la religion, en dépit de la propagande effrénée des écrits impies et révolutionnaires.

Il faut lire dans les Mémoires du temps et dans les documents des archives, les témoignages les moins suspects pour se faire une idée de la répulsion de la masse du peuple des villes et des campagnes, à l'égard des théories et des attentats de la faction jacobine, qui avait pris la direction du mouvement révolutionnaire, dès le mois de juin 1789.

Nous venons de rappeler l'attestation désespérée de Collot d'Herbois qui, en faisant appel aux rebuts de la population de Lyon, en excitant les

mendiants à s'installer dans les maisons des riches négociants, n'avait pu trouver quinze cents hommes pour acclamer la Convention.

Il en était de même à Toulon : le proconsul Fréron, annonçant à ses amis de Marseille l'égorgement de la population, dit : « Elle disparaîtra du sol de la liberté cette ville pourrie de royalisme. »

Il y avait cependant, comme nous l'avons dit, trois cents *purs*, trois cents sans-culottes, dont les attentats avaient fini par exaspérer la population qui les fit prisonniers.

Une flotte anglaise et espagnole avait été accueillie dans le port de Toulon, non pour en prendre possession, mais pour le remettre intact au roi Louis XVIII dont le rétablissement paraissait prochain. Le conseil général institué par la population de Toulon, demanda aux Anglais de l'aider à se protéger contre les brigands qui terrorisaient la ville, et qui pouvaient, d'un moment à l'autre, mettre en liberté les huit cents galériens enfermés au bagne.

Il fut stipulé, dans l'acte authentique, signé par l'amiral anglais, le 1^{er} octobre 1793, « que les propriétés seraient protégées et qu'aussitôt » que la paix serait rétablie dans la grande nation française, le port de » Toulon, les vaisseaux qui s'y trouvaient, les forteresses et les forces qui » y étaient réunies, seraient rendus à la France, d'après l'inventaire qui » en aura été fait textuellement ».

C'est donc la ville qui s'administre elle-même en demandant seulement aux Anglais leur appui pour protéger la vie et les propriétés des habitants contre les attentats des jacobins et des galériens.

Voilà tout le crime de la population de Toulon.

Quand les bandes jacobines (qu'il est injuste de confondre avec l'armée française), accourent de Lyon pour continuer leur œuvre de dévastation, de pillage et de massacres, les Anglais, qui avaient ordre d'éviter tout conflit avec la Convention, ne songent qu'à s'éloigner précipitamment. Après avoir tiré quelques coups de canon et mis le feu aux vaisseaux et aux magasins, ils embarquent et gagnent le large, avec tant de précipitation que six mille familles des plus considérables, obligées de s'entasser sur les barques pour joindre les vaisseaux anglais ou espagnols, sont presque toutes englouties sans pouvoir les atteindre.

« Alors, dit le citoyen Prud'homme auquel nous empruntons ces détails, alors, les trois cents Toulonnais qu'on avait chargés de chaînes dans le vaisseau dit *le Thémistocle*, rendus à la liberté, aidés par les huit cents galériens qui avaient brisé leurs fers, ouvrirent les portes aux assiégeants.

» La ville fut mise au pillage, d'après la promesse faite aux troupes de

la République, et le désordre fut tel que, pendant vingt-quatre heures, les proconsuls eux-mêmes eurent peine à trouver un abri et restèrent logés dans la salle de la Maison commune. »

Au témoignage du citoyen Prudhomme nous pouvons joindre celui de Bonaparte. Dans sa biographie, dictée par lui-même, pour préparer le passage du premier consulat à l'empire, en 1802, (ouvrage dont nous n'avons jamais vu d'autre exemplaire que celui que nous possédons). Bonaparte qui se présente comme « le pacificateur de l'Europe », expose en style ampoulé tous ses titres de gloire. Or, voici en quels termes il décrit lui-même son rôle au siège de Toulon, en parlant comme César, à la troisième personne : « Bonaparte étudiait le grand art de la guerre, en » soldat qui aspirait à commander un jour. Il servait en qualité d'officier » dans une compagnie d'artillerie au siège de Toulon, lorsqu'une circons- » tance le fit remarquer et lui ouvrit la carrière où le sort avait fixé ses » brillantes destinées. Resté presque seul de ses camarades que le plomb » meurtrier avait renversés dans la poussière, Bonaparte, intrépide et » calme, s'était attaché à une pièce, et là, sans autre secours que ses » deux bras, chargeant, foulant et faisant, avec autant de célérité que » d'audace, le service qu'auraient pu faire plusieurs soldats, il était par- » venu à fixer la victoire, longtemps indécise à l'attaque du fort Pharon. » Témoins de tant de valeur, et d'une intelligence si rare, les repré- » sentants du peuple, Barras et Fréron, le firent général de brigade sur » le champ de bataille. Telle est l'époque mémorable où commença, pour » l'histoire, la vie militaire de Bonaparte. »

Le ton de ce paragraphe indique bien l'intention de se mettre en relief le plus possible. Au fond, le prodige de l'artillerie formidable du fort Pharon, réduite au silence par une seule petite pièce que manœuvre un seul homme, s'explique par cette raison bien simple que les Anglais, comme on l'a vu plus haut, après avoir tiré quelques coups pour protéger leur embarquement, avaient tout quitté afin de hâter les préparatifs du départ.

Mais, ce que nous devons particulièrement faire remarquer, c'est que Bonaparte lui-même atteste qu'il servait *dans* une compagnie, qu'il n'avait par conséquent qu'un grade inférieur ; en second lieu, l'artillerie était bien peu considérable, puisque devant le point le plus important, le fort Pharon, il n'y avait que quelques hommes avec des pièces d'un si petit calibre qu'un homme seul, au besoin, pouvait les manœuvrer.

Voilà donc la vérité historique bien établie. L'auteur de l'ouvrage *Autour du drapeau*, n'écoute que la légende, et il nous montre Bonaparte « chef » de bataillon, chargé de diriger l'artillerie de siège et réunissant sous ses

« ordres CENT BOUCHES à feu de GROS CALIBRE et des mortiers à grande portée. »

Quant aux massacres exécutés par la troupe jacobine (avec l'assistance des huit cents galériens et des trois cents brigands jadis emprisonnés par la population honnête), massacres froidement prolongés de vieillards, de femmes, d'enfants, ils émeuvent faiblement l'auteur, bien qu'ils aient arraché au citoyen Prudhomme ce cri d'horreur : « Les anthropophages de la Convention firent périr, au siège de Toulon, seize mille quatre cent quarante-neuf individus, tant fusillés et guillotins, que les femmes et les enfants tombés à la mer en se sauvant. »

Pour tout cet horrible drame avec ses épisodes si émouvants, qui occupent plusieurs pages dans l'histoire écrite par le citoyen Prudhomme et par M. Taine, le général Thoumas n'a que deux lignes d'une faiblesse déplorable.

« Fermons les yeux, dit-il, sur les vengeances exercées dans la malheureuse ville de Toulon par la Convention triomphante. »

Voilà un exemple de la méthode et de l'esprit du livre : la brièveté forcée du récit produit la sécheresse ; les légendes à la façon de Thiers, Henri Martin, etc., remplacent la simplicité du fait historique ; les crimes, les saturnales des bandes jacobines, sont excusés ou voilés.

Les vignettes de l'illustration sont composées et exécutées avec talent, mais il manque une légende qui aide à comprendre le rapport du dessin avec le texte. Sans doute, la disposition des vignettes, dans le corps même de la composition, ne permettait pas d'insérer cette légende sous chaque sujet, comme on le fait pour les gravures hors texte, mais on aurait pu l'inscrire à la table de l'illustration.

Avant de finir nous avons encore un regret à exprimer : c'est l'inexactitude et l'injustice au sujet du mode de recrutement et de la solidité des armées de l'ancien régime.

1° L'armée ne se composait pas « exclusivement » de volontaires, comme le dit l'auteur. Il y avait un contingent de soixante mille hommes environ, un tiers de l'effectif fourni par un tirage au sort. Le service était de six ans ; c'était donc un chiffre de dix mille hommes que la conscription fournissait chaque année. En temps de paix, le service se bornait à des réunions périodiques pour des manœuvres de courte durée, calculées de façon à laisser les hommes libres pour les travaux de l'agriculture. Tout homme marié était exempt de la conscription. Une commune de deux mille habitants n'avait à fournir qu'un conscrit : le jeune homme désigné par le

sort recevait de ses camarades du même tirage le montant d'une cotisation assez élevée d'ordinaire ;

2° Les engagés volontaires, souvent mauvais sujets quand ils s'enrôlaient, devenaient bientôt de bons soldats, fiers de leur uniforme et jaloux de maintenir la glorieuse renommée du régiment dans lequel ils étaient entrés. Il y avait émulation entre les divers régiments pour la tenue et la bravoure. M. Taine le reconnaît comme tous les écrivains sérieux ;

3° C'est cette armée française qui a soutenu l'honneur du pays dans les guerres de l'ancien régime et qui sous Louis XV se couvrait de gloire à Fontenoi ;

4° C'est cette armée qui a porté le poids des guerres de la République. La légende des volontaires de 1792 est maintenant réduite à néant par la publication des rapports officiels des généraux républicains, stigmatisant ces fameux volontaires comme des pillards, lâches et brouillons ;

5° L'armée au commencement de 1789 ne se composait pas seulement de *cent soixante mille hommes*, ainsi que le dit le général Thoumas, mais de *deux cent cinquante mille six cent cinquante hommes*. On voit ce chiffre établi dans l'excellent ouvrage d'un homme qui fait autorité, M. Quarré de Verneuil ;

6° Cet auteur des deux savantes études : *l'Armée depuis Charles VII jusqu'en 1789* et *la France militaire pendant la Révolution*, contredit formellement le sentiment de M. le général Thoumas sur les cadres de l'ancien régime. « Le corps des sous-officiers, dit-il, était admirablement composé. » Les officiers ayant de la fortune passaient peu de mois par an à leur régiment ; le rôle des sous-officiers y gagnait de l'importance. Le sous-officier, en temps de paix, était la cheville ouvrière de l'armée. Être sous-officier c'était un état.

« La royauté légua à la Révolution une infanterie solidement encadrée, une magnifique cavalerie, une artillerie que Gribeauval avait faite la première de l'Europe, et un remarquable corps d'ingénieurs. »

La thèse que soutient l'auteur est fautive : c'est le dénigrement de l'ancien régime et l'exaltation de la Révolution, il est nécessaire qu'il soit dans les appréciations et même dans le récit des faits (comme pour Toulon) à côté de la vérité. Mais nous ne pouvons le suivre pas à pas : en voilà assez pour justifier nos observations ; nous n'avons pas 500 pages à notre disposition : il faut donc borner notre critique à ces remarques sur la préface et les premiers chapitres de l'ouvrage. Comme nous l'avons déjà dit, nous ne pouvons que féliciter l'éditeur pour le bon goût de l'illustration.

ERNEST AIMÉ.

LIVRES D'ÉTRENNES

ART HÉRALDIQUE (l'), par Lecoy de la Marche. Un vol. in-4° anglais de 400 pages. illustré de 150 gravures. Prix : 3 fr. 50

Cartonnage artistique en toile reliure 4 fr. 50
(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)

AU PAYS DES CANNIBALES, voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale, par Carl Lumholtz, traduit du norvégien avec l'autorisation de l'auteur, par V. et W. Molard. Un vol. in-8° contenant 150 gravures et 2 cartes. Prix : 15 fr.

Relié demi-chagrin : 20 fr.
BARDEUR CARBANSANE (les) par Jacques Naurouze. Histoire d'une famille pendant cent ans. la Mission de Philibert 100 gravures d'après Moulignié. Un vol. grand in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Relié toile tranche dorée : 10 fr.
Demi-chagrin amateur : 12 fr.
BELLE ET BONNE, histoire d'une grande fillette, par M^{me} Marie-Alix de Valtine. Un vol. grand in-8° illustré de 125 compositions inédites, par Janel. Prix : 6 fr.

Reliure anglaise à biseaux, tirage en onze couleurs, tr. dorée. Prix : 9 fr.
BRONZE (le), par Vuillaume. Un vol. in-18 Jésus orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. 3 fr. 50
(*Bibliothèque des merveilles*)

CHATEAU DU ROC SALÉ (le), par M^{me} Chéron de la Bruyère. Un vol. in-16 orné de gravures : 2 fr. 25
Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)
CENTENAIRE DE LA SCIENCE (le) 1789-1889. Le Monde vu par les savants du XIX^e siècle, par C. Dallet. Un vol. grand in-8° à 2 colonnes de 1,100 pages, illustré de 800 figures. Prix : 18 fr.

Prix cartonné : 22 fr.
CŒUR MURT, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot. Un vol. in-8° Jésus illustré de 60 gravures. Prix : 7 fr.

Cartonné, percaline à biseaux, tranche dorée. Prix : 10 fr.

COMMIS DE M. BOUVAT (le), par J. Girardin. Un vol. in-8° raisin orné de 119 gravures. Prix : 4 fr.

Cartonné, percaline à biseaux, tranche dorée. Prix : 6 fr.

CONTES DU PAYS D'ARMOR, par Marie Delorme. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Relié toile, tranche dorée. Prix : 10 fr.
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER, par André Theuriot. Un vol. in-8° raisin illustré de 80 dessins de Rejhan. Prix : 9 fr.

Relié toile avec fers spéciaux. Prix : 12 fr.

COULEURS (les), par Guignet. Un vol. in-18 Jésus orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge : 3 fr. 50
(*Bibliothèque des merveilles*)

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, vues, scènes, croquis, par le colonel Frey ; illustrations de Bretegnier, Darondeau, Fernando, Jeanniot Rousveaux, Philippe, etc., quatre grandes cartes en couleurs. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix : 10 fr.

Reliure toile, tranche dorée, plaque : 14 fr.

Reliure amateur : 16 fr.
DAMR BLEUE (la), par M^{lle} Carpentier. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50
(*Bibliothèque rose*)

DES ANDES AU PARA, par Marcel Monnier, illustrations de G. Profit. Un vol. in-8° illustré. Prix : 10 fr.
Cartonnage avec fers spéciaux. Prix : 12 fr.

DÉSERT (le), par Mellion. Un vol. in-18 Jésus orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge : 3 fr. 50
(*Bibliothèque des merveilles*)

DIX CONTES, par Jules Lemaitre ; Charité, Hellé, la Princesse Lithi, Myrrha, l'Imagier, les Amoureux de la Princesse Mimi, Sophie de Montcernay, Képis et Cornettes, la Chapelle blanche, Mélite. Un vol. grand in-8° Jésus illustré par Luc Olivier, Merson, Georges Clairin, Lucas, Cornillier, Loevy. Prix : 20 fr.

Reliure percaline, plaque spéciale, tranche dorée : 25 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée 30 fr.
DRAME DE METZ (la), 1870, par Gustave Marchal, ouvrage illustré de 20 gravures hors texte et de 4 cartes, par Dunki. Un vol. in-8° Jésus. Prix : 8 fr.
 Cartonné percaline : 12 fr.
 Relié demi-reliure : 13 fr.
DU CAUCASE AUX INDES à travers le Ramir, par Gabriel Bonvalot. Un vol. grand in-8° renfermant plus de 250 dessins et croquis pris sur nature, par A. Pépin. Prix : 20 fr.
 Cartonné : 24 fr.
 Demi-reliure amateur : 27 fr.
DE NEW-YORK A BREST en 7 heures, roman d'aventures, par André Laurie. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.
 Cartonné percaline, tranche dorée 10 fr.
ÉCOLE DES BEAUX-ARTS (l'), dessinée et racontée par un élève. Un vol. in-8° Prix : 10 fr.
 Reliure amateur : 18 fr.
ENFANTS DE LA TOUR DU ROC, par M^{me} de Witt, née Guizot. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25
 Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50
(Bibliothèque des petits enfants)
ÉPAVE MYSTÉRIEUSE (l'), par M^{me} P. de Nanteuil. Un vol. in-8° raisin Prix : 4 fr.
 Cartonné, percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.
ÉTUDES PRÉHISTORIQUES, l'industrie humaine, ses origines, ses premiers essais et ses légendes depuis les premiers temps jusqu'au déluge, par A. Daux, chevalier de la Légion d'honneur; ouvrage illustré de 20 gravures hors texte et de 258 dessins, par Emile Bayard. Un vol. grand in-8° de 390 pages. Prix : 15 fr.
 Reliure, demi-chagrin, tranche dorée : 21 fr.
FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE POUR LES ENFANTS, illustrations de M. B. de Monvel. Album in-4° oblong richement illustré en couleurs, reliure toile avec fers spéciaux. Prix : 10 fr.
FAMILLE SANS NOM, par Jules Verne. Un vol. grand in-8° illustré. Prix : 9 fr.
 Cartonné percaline, tranche dorée : 12 fr.
 Relié 1/2 reliure : 14 fr.
FAITS ET GESTES D'ENFANTS, nouvelles par Ludovic Briault. Un vol. in-8° illustré de compositions en couleurs et hors texte. Prix : 5 fr.
 Relié percaline, tranche dorée. Prix : 7 fr.

FAMILLE LE JARNIEL (la), par Guillemette Desgranges. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25
 Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50
(Bibliothèque des petits enfants)
FARCE DU PATÉ ET DE LA TARTE (la), comédie du xve siècle arrangée en vers modernes par Gamers des Brulies, avec 9 planches en taille-douce de J. Geoffroy. Album in-8°. Prix : 8 fr.
FAUVETTE, suivi de l'héritage de Rosélian par Marguerite Levray. Un vol. in-4° orné de 33 gravures. Prix : 4 fr. 30
 Percaline gaufrée riches ornements, tranche dorée : 7 fr.
FLAMBERGE AU VENT, par Henry de Brisay, illustré de 100 dessins de Job. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix : 9 fr.
 Relié toile, tranches dorées, fers spéciaux : 12 fr.
FRANÇAIS ET ALLEMANDS: Histoire anecdotique de la guerre de 1870-71; grande édition populaire illustrée par Dick de Lonlay. Troisième volume de la collection. Un vol. grand in-8° Jésus, orné de 121 gravures en chromotypographie. Prix : 12 fr.
 Relié, tranche dorée : 16 fr.
FRANCE ET SES COLONIES (la), par Onésime Reclus. Tome II. Nos Colonies. Un vol. in-8° Jésus contenant 252 gravures et 18 cartes. Prix : 13 fr.
 Cartonné avec fers spéciaux, tranche dorée : 18 fr.
FRANCE ET SYRIE, souvenirs de Ghajir et de Beyrouth, par le R. P. Chopin. Un vol. grand in-8° orné de 43 gravures. Prix : 4 fr.
 Percaline, ornements dorés et couleur, tranche dorée : 5 fr.
FRANCHE-COMTÉ (la), texte par Henri Bouchot, illustrations par Eugène Sadoux. Un vol. in-4° illustré de 30 eaux-fortes, de 3 héliogravures, de 13 reproductions en phototypie, et de plus de 200 dessins imprimés dans le texte. Prix : 60 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)
FIANCÉS (les), par Manzoni, édition abrégée. Un vol. in-8° Jésus orné de 40 gravures. Prix : 7 fr.
 Cartonné, percaline à biseaux, tranche dorée : 10 fr.
FILLE A JACQUES (la), suivi de les dix-sept ans de Marthe, par Charles Deslys. Un vol. in-12 orné de 15 gravures. Prix : 2 fr.
 Percaline, ornements en noir et or, tranche dorée. 3 fr.

FILS DE L'AMIRAL (1e), par M^{me} Ferdinand Leroy, illustrations de Lackér. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 25

Relié bleu et or, tranches dorées : 3 fr. 50

GRANDS PEINTRES (les), des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France par Th. de Wyzewa et X. Perreau. Un vol. grand in-8° Jésus orné de 400 gravures d'après les principales œuvres des maîtres de ces écoles. Prix : 12 fr.

Relié : 18 fr.

GUYANE FRANÇAISE (1a). Souvenirs et impressions de voyage, par le R. P. Jules Brunetti. Un vol. in-4° orné de 41 gravures. Prix : 4 fr. 50

Percaline gaufrée, riches ornements, tranche dorée : 7 fr.

HETMAN MAXIME (1'), par Étienne Marcel. Un vol. in-8° grand raisin illustré de 35 gravures dont 16 hors texte. Prix : 7 fr.

Demi-reliure, genre crocodile, tête dorée : 10 fr.

HÉRITAGE DU BOER (1'), par Abel Picard, illustré par E. Mas. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix : 4 fr. 50

Relié toile, tranche dorée : 7 fr. 50

HÉROS LÉGENDAIRES, leur véritable histoire, par Ernest d'Hervilly. Un vol. grand in-8° Jésus illustré de 160 dessins de Henri Pille. Prix : 10 fr.

Relié avec fers spéciaux : 14 fr.

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ, Égypte, Assyrie, Phénicie, Perse, Asie Mineure, Grèce, Etrurie, Rome, par Georges Perrot, membre de l'Institut, et Charles Chipiez, architecte du gouvernement. Tome V. Phrygie, Lydie et Carie, Lycie, Perse. Un vol. in-8° Jésus contenant 8 planches en noir tirées à part et 400 gravures intercalées dans le texte, dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. Prix : 30 fr.

Relié richement, avec fers spéciaux, tranche dorée : 37 fr.

HISTOIRE DE LA PEINTURE MILITAIRE, par Arsène Alexandre. Un vol. in-8° écu illustré. Prix : 3 fr. 50

Reliure toile, tranche dorée : 4 fr. 50

(Bibliothèque d'histoire et d'art)

HISTOIRE D'UN GARÇON, par M^{me} de Bovet, illustrations de Chovin. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 25

Relié, bleu et or, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque de l'éducation maternelle)

HISTORIETTES POUR PIERRE ET PAUL ; contes détachés, par Jarry, recteur de l'Académie de Rennes : Alger ; la Puisse ; le Nord. Belles gravures

d'après Bourgain et Gérardin. Un vol. in-18 Jésus, reliure toile, tranche dorée. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque du petit français)

JEUX DU CIRQUE (les) et la vie foraine, par Hugues le Roux. Un vol. grand in-8° colombier, renfermant 230 gravures en couleurs. Prix : 25 fr.

Cartonné : 30 fr.

Demi-reliure amateur : 32 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

JOURNAL DE LA JEUNESSE (1e), nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1889. Deux vol. grand in-8° illustrés de nombreuses gravures. Prix : 20 fr.

Cartonnage percaline rouge, tranche dorée : 20 fr.

JOURNAL D'UN LYCÉEN DE 14'ANS pendant le siège de Paris (1870-1871), par Edmond Deschaumes, ouvrage illustré de 20 gravures hors texte et d'une carte par Eug. Courboin. Un volume in-8° Jésus. Prix : 8 fr.

Cartonné percaline : 19 fr.

Relié demi-chagrin : 13 fr.

JOURNÉE D'UN ÉCOLIER (1a) au moyen âge, par M. Moireau, illustrations de Rochegrosse, gravées par Méaulle. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Richement relié, avec fers spéciaux : 12 fr.

LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE (les), voyage d'exploration exécuté de 1883 à 1885, par Victor Giraud, lieutenant de vaisseau. Un vol. in-8° Jésus contenant 150 gravures et 2 cartes. Prix : 15 fr.

Relié demi-chagrin : 20 fr.

MAD ET TORIE, par Sixte Delorme. Un vol. in-4° écu orné de 90 compositions, gravure de Méaulle. Prix : 7 fr.

Reliure anglaise, fers spéciaux, tr. dorée : 10 fr.

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, année 1889. Deux volumes grand in-8° ornés de nombreuses gravures. Prix : 14 fr.

Cartonné percaline, tr. dorée : 20 fr.

Relié demi-reliure : 24 fr.

MAGASIN PITTORESQUE, année 1889. Un vol. grand in-8° de 400 pages contenant plus de 300 gravures. Prix 10 fr.

Cartonné : 11 fr. 50

MANUEL DE VÉNÉRIE FRANÇAISE, par le comte Le Couteux de Cantelau ; ouvrage contenant 32 types d'animaux et 54 vignettes d'après K. et R. Bodmer, Crafty et O. de Penne. Prix : 7 fr. 50

Cartonné : 9 fr.

MARINS DE FRANCE, actions héroïques, par Gaston de Raimès. Un vol. grand in-8° Jésus, illustré de 150 dessins de Eugène Le Morcel. Prix : 10 fr.

Relié avec fers spéciaux. Prix : 14 fr.

MARINS ET NAVIRES ANCIENS ET MODERNES. Un volume in-4^e illustré de 200 dessins dans le texte et de huit aqua-relles hors texte, par Sahib. Prix : 10 fr.

MÉMOIRES DE LÉDA (Histoire d'un cheval), par M. de Doumy; illustrations de Job. Chovin. Godefroy. et Dunké. Un vol. in-8^e. Prix : 4 fr.

Richement relié, tranche dorée : 6 fr.

MÉMOIRES D'UN COLLÉGIEN RUSSE, par André Laurie. Un vol in-8^e illustré. Prix : 7 fr.

Cartonné percaline, tr. dorée. Prix : 40 fr.

MÉMOIRES D'UN ROMAIN; vie privée de l'ancienne Rome, par Paul Bory. Un vol. in-4^e, orné de 96 gravures. Prix : 6 fr.

Percaline, plaque spéciale, tranche dorée. Prix : 8 fr. 50

MISSÉL ROMAIN dit des sept sacrements; encadrements en plusieurs couleurs sur fond or d'après Habert Dys, sept grandes compositions et soixante-quatre sujets gravés par Méaulle d'après les dessins de Mouchot. Un vol. petit in-18 contenant les offices du dimanche et des principales fêtes. Prix en feuilles, plié dans un portefeuille : 23 fr.

Maroquin du Levant, gardes en soie. Prix : 40 fr.

MON JOURNAL. recueil mensuel pour les enfants de 5 à 10 ans, publié sous la direction de M^{me} Pauline Kergomard et de M. Charles Defodon. 8^e année 1888-1889. Un vol. in-8^e illustré de nombreuses gravures sur bois. Cartonné. Prix : 2 fr. 50

MON ONCLE D'AMÉRIQUE, par M^{me} J. Colomb. Un vol. in-8^e raisin, orné de 215 gravures. Prix : 4 fr.

Cartonné, percaline à biseaux, tr. dorée : 6 fr.

MUSÉE DES FAMILLES; lectures du soir, année 1889. Deux vol. grand in-8^e ornés de gravures. Prix : 14 fr.

NOS SOLDATS DU SIÈCLE, par Caran d'Ache. Album in-4^e oblong richement illustré en couleurs, reliure toile anglaise avec fers spéciaux. Prix : 10 fr.

NOTRE ARMÉE, histoire populaire et anecdotique de l'infanterie française depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, par Dick de Lonlay. Un vol. in-8^e Jésus de 960 pages, illustré de 38 gravures en chromotypographie et de nombreux dessins dans le texte. Prix : 12 fr.

Relié, tranche dorée : 16 fr.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, la terre et les hommes, par Elisée Reclus. Tome XV. Amérique boréale. Un vol. in-8^e Jésus contenant 3 cartes en cou-

leurs, 100 cartes insérées dans le texte et 50 gravures sur bois. Prix : 20 fr.

Relié richement, avec fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 27 fr.

ŒUVRE DE BARYE (l'), par Roger Ballu, avec une préface de Eugène Guillaume, de l'Institut. Un vol. in-folio colombier illustré de 24 grandes planches hors texte en héliogravure et de 60 dessins dans le texte. Prix : 100 fr.

ŒUVRES POÉTIQUES DE BOILEAU-DEPRÉAUX avec une introduction et des notes, par F. Brunetière. Edition in-4^e illustrée de 27 eaux-fortes d'après M^{me} Madeleine Lemaire, MM. Bida, Bonnat, G. Boulanger, Cabanel, Chapu, Cheignard, Delort, Fr. Flameng, Français, Galland, Gérôme, Hédouin, Heilbuth, J.-B. Laurens, J. Le Blant, Lhermitte, Maignan, L.-O. Merson, Vibert, par M^{me} Louveau-Rouveyre, MM. Abot, Blanchard, Boilot, Borlino, Boisson, Boulard, Champollion, Chauvel, Courtry, L. Flameng, Haussoullier, Hédouin, Ach Jacquet, Lalauze, Lefort, Lerat, Levasseur, Mathey, Mongin, Muller, Toussaint, Waltner. Prix : 125 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ONCLE PHILIBERT (l'), par M^{me} Jeanne Marcel. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

PALAIS NATIONAUX (les), par L. Carsot et M. Charlot. Un vol. in-8^e écu, illustré de 55 gravures. Prix : 3 fr. 50

Reliure toile, tranche dorée : 4 fr. 50

(Bibliothèque d'histoire et d'art)

PARIS AU BOIS, par Crafty. Un vol. grand in-8^e illustré de plus de 200 dessins en noir et en couleurs. Prix : 20 fr.

Cartonné : 24 fr.

PARIS ET L'EXPOSITION DE 1889, par Constant de Tours. Album comprenant 200 pages de texte et 200 dessins d'après nature par les meilleurs artistes. Prix cartonné avec fers spéciaux : 3 fr. 50

PARIS, par Auguste Vitu. Un vol. grand in-4^e de 500 pages, orné de 450 dessins inédits exécutés d'après nature par les meilleurs artistes, un plan de Paris et une carte de ses agrandissements successifs. Prix : 25 fr.

Reliure d'amateur : 40 fr.

PARIS; promenades dans les vingt arrondissements, par Alexis Martin, illustré de 44 gravures hors texte. Prix : 13 fr.

Relié toile, tête dorée. Prix : 15 fr.

PAYS DES PHARAONS (le), par J.-T. de Belloc. Un vol. grand in-8° de 416 pages, orné de 110 gravures. Prix :

Relié toile : 20 fr.
Reliure amateur : 22 fr.

PEINTRES DE LA JEUNESSE (les), par Théodore Child, ouvrage orné de 60 gravures sur bois par Méaulle. Un vol. grand in-8°. Prix :

Reliure anglaise, fers spéciaux, tranche dorée : 14 fr.

PETITE HISTOIRE DE LA CIVILISATION française depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Alfred Rambaud. Nombreuses gravures d'après nos meilleurs artistes. Un vol. in-18 Jésus reliure toile, tranche dorée. Prix :

PiPo, par M^{me} Ferdinand Leroy. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 50

Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque des petits enfants)

PIRATES DU PACIFIQUE (les), par F. de Nocé, illustré par Montader. Un vol. grand in-8° Jésus. Prix :

Relié toile, tranche dorée : 7 fr. 50

POLYUOTE martyr, tragédie chrétienne en cinq actes, par Pierre Corneille; édition de grand luxe avec une introduction par M. Léon Gautier, membre de l'Institut et de éclaircissements par MM Paul Allard, Edouard Garnier et Léon Legrand. Un vol. grand in-4° orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney et de cinq eaux-fortes d'après les compositions d'Albert Maignan gravées par Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner; frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVIII^e siècle, par Léon Leniept; nombreuses gravures sur bois dans le texte des Eclaircissements, par Léon Rousseau, d'après les dessins d'Edouard Garnier. Prix : 100 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

PORTRAIT DU LOUVRE (le), conte de Noël par Melchior de Vogué, de l'Académie française, 30 compositions dans le texte par M. le comte de l'Aigle. Prix : 3 fr.

PROTÉGÉS D'ISABELLE (les), par M^{me} Fresneau. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

PRINCE HALIL (le), par Sixte Delorme. Un vol. grand in-8° Jésus de 600 pages illustré de 80 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Reliure anglaise, fers spéciaux, tranche dorée : 14 fr.

RESTAURATION D'OLYMPIE (la), l'Histoire, les monuments, le culte et les fêtes, par Victor Laloux, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome et Paul Monceaux, docteur ès lettres, ancien membre de l'école d'Athènes. Un vol. grand in-folio colombier contenant de nombreuses planches dans le texte et hors texte dont vingt en héliogravure. Prix : 100 fr.

ROCHE YVOIRE (la) suivi de Sansbercail, par Marguerite Levray. Un vol. grand in-8° orné de 21 gravures. Prix : 4 fr.

Percaline, ornements dorés et couleur, tranche dorée : 5 fr. 50

SANS DESSUS DESSOUS, par Jules Verne. Un volume grand in-8° illustré. Prix : 4 fr. 50

Cartonné percaline, tr. dorée : 6 fr.

SAINTE RUSSIE (la), par le comte Paul Vasili, Cour. Armée, Marine, Grandes institutions, Noblesse, Clergé, Eglise, Couvents, Bourgeoisie, Peuple, Fêtes et plaisirs, Théâtres, Costumes. Un vol. in-4° orné de 4 chromolithographies et de 200 gravures dans le texte et hors texte. Prix : 30 fr.

Relié avec plaque spéciale : 40 fr.

Reliure amateur : 40 fr.

SECRÉT DE GERTRUDE (le), par André Theuriot; ouvrage illustré de nombreuses compositions, par Emile Adan, douze eaux-fortes hors texte, gravées par A. Boulard. Un vol. in-8° Jésus de 250 pages. Prix : 30 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

SŒUR AÎNÉE, par Fernand Calmettes. Un vol. grand in-8° Jésus illustré par l'auteur de 20 grandes compositions gravées sur bois. Prix : 9 fr.

Relié toile, tranche dorée, fers spéciaux : 12 fr.

SEINE (la), par Louis Barron. Un vol. in-8° avec 160 dessins par A. Chapon, couverture simili-aquarelle, par Moreau-Néret. Prix : 10 fr.

Reliure toile, tranche dorée : 13 fr.

SCEAUX (les), par H. Gourdon de Genouillac. Un vol. in-4° anglais de 400 pages illustré de 150 gravures. Prix : 3 fr. 50

Cartonnage artistique en toile reliure : 4 fr. 50

(Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts)

SOUFFRE-DOULEUR, par M^{me} J. Colomb. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

TABLEAUX ALGÉRIENS, par G. Guillaumet; ouvrage illustré de 12 eaux-fortes par Guillaumet, Courtry, Le Rat et Toussaint, 6 héliogravures de Dujardin, 128 gravures en relief, précédé d'une notice sur la vie et les œuvres de Guillaumet, par Eugène Mouton. Un vol. in-4° elzévir. Prix : 40 fr.

Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée : 47 fr.

TEPPE AUX MERLES (la), par M^{me} S. Blandy. Histoire d'une famille campagnarde transplantée à Paris; nombreuses gravures d'après Mas, Martin, etc. Un vol. in-18 Jésus illustré reliure toile, tranche dorée : 2 fr. 50.

(Bibliothèque du petit français)

TEMPLE DE JÉRUSALEM (le et la Maison du Bois-Liban restitués d'après Ezéchiel et le Livre des Rois, par Charles Chipiez, architecte du gouvernement, et Georges Pevrot, membre de l'Institut; ouvrage publié avec le concours de la Société des études juives. Un vol. grand in-folio renfermé dans un carton. Prix : 100 fr.

TOIT DU MONDE (le), par Capus. Un vol. in-18 Jésus orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tr. rouge : 3 fr. 50

(Bibliothèque des merveilles)

TOLLA, par Edmond About; ouvrage contenant 10 planches hors texte gravées sur bois d'après les aquarelles de Félicien de Myrbach par MM. Barbant, Ch. Baude, Florian, Stéphane, Panne-maker, L. Rousseau et Ruffe, le portrait d'Edmond About par Paul Baudry et 35 ornements typographiques composés par A. Giralton, gravés sur bois par Robert de Lueders et tirés en noir, en gris et en rose. Prix : 80 fr. (Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

TOUR DU MONDE (le); nouveau recueil de voyages publié sous la direction de M. Ed. Charton. Année 1889. Deux vol. in-4° ornés de nombreuses gravures. Prix : 25 fr.

Reliure en un volume des chagrin, tranche dorée 31 fr.

TOUR DROIT, par l'auteur de la *Neuvaine de Colette*. Un vol. in-8° orné de

112 gravures d'après Zier. Prix : 14 fr.

Cartonné, percaline à biseaux, tr. dorée : 6 fr.

TRÈS SAINTE BIBLE (la), à l'usage de l'enfance; Nouveau Testament, par l'abbé P. Verger curé-doyen de Vouvray. Un vol. in-4° orné de figures tirées en plusieurs couleurs, dessins de Henri Carot gravés par Méaulle. Cartonnage couverture en couleurs. Prix : 4 fr.

TUNIS ET SES ENVIRONS; texte et dessins d'après nature par Charles Lallemand. Un vol. in-4° raisin avec 150 aquarelles tirées en couleurs. Prix : 35 fr.

Cartonné avec fers spéciaux, tranche dorée : 42 fr.

Demi-reliure d'amateur : 45 fr.

TU SERAS AGRICULTEUR : histoire d'une famille de cultivateurs, par Henry Marchand. Agriculture et économie rurale. Leçons, historiottes, conseils, etc., 160 gravures. Un vol. in-18 Jésus, reliure toile, tranche dorée. Prix : 2 fr. 50

URANIE, par Camille Flammarion, dessins de Bieler, Gambard, Myrbach. Un vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Reliure d'amateur spéciale : 15 fr.

VOYAGES AUX CHATEAUX HISTORIQUES des Vosges septentrionales, par Henry Garnier et Jules Frœlich. Un vol. grand in-8° de 520 pages avec une carte d'ensemble, un frontispice en couleurs, 13 planches hors texte et 200 dessins originaux, par H. Ganier. Prix : 16 fr.

VOYAGE DU NOVICE JEAN PAUL à travers la France d'Amérique, par Georges Lamy. Nombreuses gravures, vues et carte du Canada et de l'Amérique du Nord. Un volume in-18 Jésus illustré, reliure toile tranche dorée. Prix : 2 fr. 50

VOYAGE EN ZIGZAGS de deux jeunes Français en France, par G. Bonnefont; ouvrage illustré par P.-A. Poirson et par E. Gremeaux. Un vol. in-8° pittoresque de 520 pages. Prix : 6 fr.

Reliure anglaise, tranche dorée. Tirage en 11 couleurs, d'après aquarelle de Poirson. Prix : 12 fr.

WALTER SCOTT ILLUSTRÉ. Les Aventures de Nigel, traduction nouvelle de Robert de Cerisy. Dessins de Toudouze. Un vol. in-8° Jésus orné de 150 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Reliure amateur. Prix : 15 fr.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIV^e VOLUME

DE LA REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ARTICLES GÉNÉRAUX

<i>A nos agrégés,</i>	97
<i>Dom Bosco et Victor Hugo,</i>	126
<i>Léon d'Aureville devenu prêtre grâce à sa dévotion à la très sainte Vierge.</i>	190

COMPTES RENDUS

<i>Admirateurs de la Lune</i> (les), par Léo Taxil et Tony Gall. Un volume in-18,	179
<i>A Jésus et à son divin Cœur</i> , par Paul Fourrez.	69
<i>Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale</i> (1525) (1), par Jean Janssen. Un volume in-8 ^e ,	49
<i>Almanach des familles chrétiennes</i> , pour 1890.	303
<i>Amoureux</i> (l') de la Présète, par André Theuriot. Un volume in-18,	64
<i>Annuaire de l'enseignement libre</i> , 102	
<i>Archéologie préhistorique</i> (l'), par le baron J. de Baye. Un volume in-12	334
<i>Armée russe et ses chefs en 1888</i> (l') par l'auteur du « Maréchal de Moltke ». Un volume grand in-18,	40
<i>Astronomie à travers les âges</i> (l'), par M. l'abbé L.-M. Pioger. Un volume in-12.	43
<i>A travers les tropiques</i> , par Xavier Marmier, de l'académie française. Un volume in-16.	299
<i>Autour du drapeau tricolore</i> (1789-1889), par le général Thoumas. Un volume grand in-8 ^e .	368
<i>Aveu suprême</i> , par Maxime Juillet. Un volume in-12,	187
<i>Aveugles, par un aveugle</i> (les), par M. Maurice de la Sizeranne. Un volume in-12	77
<i>Balthazar</i> , par Anatole France. Un volume in-18,	188
<i>Baron Pangorju</i> (le), par Henri Pagat. Un volume in-12,	57
<i>Bonté</i> (la) et les affections naturelles chez les Saints. par le Marquis de Ségur,	110
<i>Bossuet guidant l'âme chrétienne dans ses devoirs envers Dieu</i> . Un volume in-12,	199

<i>Bourdaloque</i> , par Anatole Feugère. Un volume in-12,	65
<i>Cantiques des paroisses et des communautés</i> . Paroles et musique de l'abbé A. Gravier.	23
<i>Catechisme du patron</i> , par Léon Harmel. Un volume in-18.	241
<i>Centenaire de 1889</i> (le), par E. Le Febvre. Une brochure in-8 ^e	116
<i>Chant du Cygne</i> (le), par le comte Léon Tolstoï. Un volume in-18,	305
<i>Charles X et Louis XIX en exil</i> . Mémoires inédits du marquis de Villeneuve. Un volume grand in-8 ^e ,	113
<i>Chinois chez eux</i> (les), par J.-B. Aubry. Un volume grand in-8 ^e .	204
<i>Chronique des élections de l'Académie française</i> , 1634-1870, par Albert Rouxel. Un volume in-8 ^e ,	297
<i>Coblentz</i> , 1789-1793, d'après des documents inédits, par Ernest Daudet, suivi de lettres publiées pour la première fois. Un volume. in 8 ^e .	347
<i>Colonel Paqueron</i> (le), par Mgr Saivet. Un volume in-8 ^e .	164
<i>Colonel Sabretasche</i> (le), par Ouida. Deux volumes in-12,	355
<i>Complainte de l'Etre</i> (la), par Edmond Thiaudière,	118
<i>Comte de Chambrun</i> (le), par l'auteur de « la Comtesse Jeanne ». Un volume in-8 ^e	129
<i>Contribution à l'étude profane de la Bible</i> ,	299
<i>Crédit territorial en France et la réforme hypothécaire</i> (le), par Fons de Saint-Genis. Un vol. grand in-8 ^e ,	59
<i>Crime de Virieu-sur-Orques</i> (le), par le comte de Maricourt. Un volume in-12,	197
<i>Cyniques</i> (les), par Godré Nemours. Un volume in-18,	91
<i>Défense de Dantzig</i> en 1813, par Charles Auriol. Un volume in-18.	253
<i>Demain</i> , réponse à « la Fin d'un monde », par J. de Penboch. Un volume in-18,	116
<i>Deux imitations de Jésus-Christ</i> (les), par Auguste Nisard. Un volume in-8 ^e .	123
<i>Disciple</i> (le), par Paul Bourget.	339
<i>Divorce de Napoléon</i> (le), par Henri Welschinger. Un volume in-18.	124

Docteur Rameau (le), par Georges Ohnet. Un volume in-12, 33
Dom Pedro II, empereur du Brésil, par Massé. Un volume in-12, 273
Double, par Francis Poictevin. Un volume in-12, 358
Drames en un acte en vers (les), par Henri Tricard. Un volume in-18, 89
Duc (le) et la duchesse de Ventadour, par M. l'abbé F. Lagrange. Un volume in-12, 261
Dupleix ou les Français aux Indes orientales, par A. Clarin de la Rive. Un volume in-8°, 45
École neutre en face de la théologie, cas de conscience, par deux prêtres, docteurs en théologie. Un volume in-8°, 236
Étude sur le Roman, 71
Étude historique et critique sur la peste, par Emile Rébouis. Un volume in-18, 62
Études morales sur les grands écrivains latins, par M. l'abbé Morlais. Un volume in-12, 173
Études sociales, par Charles Secrétan. Un vol. in-12, 349
Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac. Une plaquette in-8°, 67
Études sur les sermons de Bossuet, par l'abbé Lebarq. Trois volumes in-8°, 317
Exposition élémentaire de la doctrine chrétienne, en face des erreurs modernes, par M. l'abbé Moulin. Un volume in-12, 79
Faits et gestes d'enfants; Nouvelles, par l'abbé Ludovic Briault. Un volume in-8°, 357
Fiancées de la Fontenelle (la), par Ch. d'Héricault. Un volume in-12, 205
Filage (le) de l'huile, par le vice-amiral G. Cloué. Un volume in-8°, 137
Fin de la Marine française, par Paulin Masson. Un volume in-12, 311
Fort comme la mort, par Guy de Maupassant. Un volume in-12, 239
Fou d'amour, par Ch. d'Héricault. Un volume in-12, 198
France criminelle (la), par Henri Joly. Un volume grand in-18, 360
France du centenaire (la), par Édouard Goumy. Un volume in-12, 228
France et le Sacré-Cœur (la), par le R. P. Victor Alet. Un volume grand in-8°, 321
France provinciale (la), 32
France révolutionnaire (la) 1789-1889, par Charles d'Héricault. Un volume grand in-8°, 38
France sous l'ancien régime (la), par le vicomte de Broc. Un volume in-8°, 307

François de Lorraine, par Ch. Buet. Un volume in-8°, 282
François Mignet, par Édouard Petit. Un volume in-12, 250
Gens de mer (les), par l'amiral Pallu de la Barrière. Un volume in-18, 75
Gestion conservatrice et la gestion républicaine jusqu'aux conventions, par Amagat. Un volume in-8°, 271
Girondins (les), leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort, par J. Guadet, neveu du représentant. Un volume in-12.
Gloriole (la), par Albert Wolff. Un volume in-12, 251
Grands initiés (les), par Édouard Schuré. Un volume in-8°, 233
Grands peintres des Flandres et de la Hollande (les) T. de Wyzewa. Un volume in-8°, 367
Grands peintres de la France (les), par T. de Wyzewa et X. de Perreau. Un volume grand in-8°, 323
Grands soucis du docteur Sidoine (les), par A. de Lamothe. Un volume in-12, 7
Henry de Rohan, son rôle politique et militaire sous Louis XIII, par Auguste Laugel. Un volume in-8°, 242
Henri Sainte-Claire Deville, par Jules Gay. Un volume in-8°, 180
Histoire de la poésie lyrique grecque, par E. Nageotte. Un volume in-12, 183
Histoire de la Révolution française, par Paul Janet. Un volume in-12, 207
Histoire de France, par V. Canet. Un volume grand in-8°, 525
Histoire de la vie et des œuvres de M^{sr} Darboy, archevêque de Paris, par M^{sr} Foulon. Un volume in-8°, 6
Histoire de Saint Vincent de Paul, par M^{sr} Bougaud. Deux volumes in-8°, 257
Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par Fustel de Coulanges. Un volume in-8°, 313
Homme (l') de Génie, par Césaire Lombroso. Un volume in-8°, 282
Hygiène (l') du travail, par le Dr Monin. Un volume in-12, 192
Indo-Chine (l') française, par J.-L. de Lanessan. Un volume in-8°, 139
Jalousie de jeune fille, par M^{me} Adam. Un volume in-18, 168
Jean Bise, par Jean Honcey. Un volume in-12, 280
Jeanne d'Arc, par le R. P. Ayrolles, 48
Jeune homme chrétien (le), par F. Hervé-Bazin. Un volume in-12, 301

Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par M^{me} la duchesse de Duras, née Noailles. Un volume in-18, 254

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Révolution française, par H. Monin. Un volume in-12, 243

Juifs et Frangs-Maçons, de l'identité de leurs programmes, 82

Justice, par Hector Malot. Un volume in-18, 160

Lettres de Lord Beaconsfield à sa sœur, par Alexandre de Haye. Un volume in-12, 141

Lettres de saint Alphonse de Liguori, traduites de l'italien par le P. F. Dumortier. Un volume in-8°, 338

Lettres d'un jeune officier à sa mère. par M. H. Faré. Un volume grand in-8°, 201

Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon (1800-1809), par Pierre Bertrand. Un volume in-8°, 165

Littérature de tout à l'heure (la), par Charles Morice. Un volume in-12, 152

Mal de siècle (le), par Max Nordau, traduit de l'allemand, par Auguste Dietrich. Un volume in-18, 353

Manuel des lois de l'enseignement primaire, par Provost de Launay. 105

Manuel de philosophie, par C. Alibert. Un volume in-8°, 24

Manuel polyglotte, par un ancien aumônier d'hospice. Une brochure de 62 pages, 287

Mariages de Jacques V (les), par Edmond Bapst. Un vol. in-8°, 200

Marie-Antoinette: sa vie, sa mort (1755-1793), par M. F. de Vyrié. Un volume in-8°, 171

Marie Stuart, l'œuvre puritaine, le procès, le supplice, par le baron Kervyn de Lettenhove. Deux volumes in-8°,

Marie Stuart, par Victor Canet. Un volume in-8°, 63

Marine française en Chine (la), par Dick de Lonlay. Un vol. in-12, 362

Maud Dexter, par Henri Gaullieur. Un volume in-18, 146

Medagliere di Leone XIII (II), par Geremia Brunelli. Un volume in-4°, 12

Mémoires de Paris, par Charles Chincholle. Un volume in-12, 238

Mémoires et correspondance du comte de Villèle. Un volume in-8°, 98

Mes campagnes, 1792-1815, par MM. Chipon et Pingaud. Un volume in-12, 161

Méthode pratique de langue allemande, par Antoine Lévy, 151

Mobilisation du sol en France (la), par Georges Rondel. Un volume grand in-8°, 59

Montre de Tante Marie (la), par M^{me} Stolz. Un volume in-12, 103

Morale d'Aristote (la), par M^{me} J. Favre. Un volume in-18, 211

Moyen-âge (le) fut-il une époque de ténèbres et de servitude? Etudes par Georges Romain. Un volume in-8°, 289

Mystère du sang chez les Juifs de tous les temps, par Henri Desportes. Un volume in-18, 365

Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur par Antoine Guillois. Deux volumes in-8°, 214

Noëls et cantiques, par l'abbé Paul Foureze, 69

Nord de la France (le), Flandre, Artois, Hainaut en 1789, par Ardouin Dumazet. Un volume in-8°, 201

Nouveau commentaire sur le Dante (un), 158

Nouveau journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson. Un volume in-18, 120

Nouveau mois du Sacré-Cœur de Jésus, tiré des écrits de P. Croiset. Un volume in-32, 189

Origines (les) de la troisième république. Un volume in-18, 303

Orties blanches, par M. de Simard de Pitray. Un volume in-12, 18

Ouvrier (l') par Ch. Bertheau. Un volume in-8°, 132

Paris en 1789, par Albert Babeau. Un volume in-12, 209

Pays (au) des Castes, par le R. P. Stéphen Coubé, S. J. Un volume in 18, 363

Pèlerinage célèbre à Notre-Dame des Vertus, 113

Pensées choisies de l'abbé Henri Perreye. Un volume in-18, 188

Pensées sur l'histoire, par Charles Charaux. Un volume in-12, 285

Petit bleu, par Gyp. Un volume in-18, 128

Petit Gosse (le), par William Busnach. Un volume in-12, 252

Philosophie de l'Alphabet, ou symbolisme universel, par le docteur Tixier. Un volume in-12, 136

Premières fables, par Clovis Lamarre. Un volume in-12, 181

Prépondérance juive (la), ses origines d'après des documents nouveaux, par l'abbé Joseph Lémann. Un volume in-8°, 344

Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne et l'histoire des sièges de la même ville, sous Charles VI et Charles VII, d'après des documents inédits, par M. Alexandre Sorel, 245
Puch, par Ouida. Deux vol in 12, 18
Quelques scènes de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé Burgière. Un volume in-8°, 78
Réforme et la politique française en Europe (la) jusqu'à la paix de Westphalie, par le vicomte de Meaux. Deux volumes in-8°, 225
Réponse de M. Renan au discours de M. Claretie, 51
Révolution (la) et son œuvre à propos du centenaire de 1789, par Georges Romain, 143
Révolution française à propos du centenaire de 89 (la), par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-8°, 5
Ruche poétique (la), par W. Moreau. Un volume in-8°, 105
Saint Jean Berchmans, par M. le chanoine Docq. Un volume in-8°, 235
Sainte Madeleine dans l'évangile, par le R. P. Exupère, capucin. Trois volumes, 155
Saints Évangiles (les), traduction du P. Lallemand. Un volume in-12, 217
Sainte Russie (la), par le comte Paul Vassili. Un volume in-4°, 324
Salette (la), par J. Bertrand. Un volume in-12, 286
Sang chrétien dans les rites de la synagogue moderne (le), par Job. Un volume in-12, 270
Sans alliage, par L. de Rouvroy. Un volume in-16, 171
Seconde Mère (la), par Henri Gréville. Un volume in-12, 96
Sens de la vie (le), par Édouard Rod. Un volume in-12, 54
Sensations, par René Maizeroy. Un volume in-12, 300
Sentiments (les), *les passions et la folie*, par Amédée-H. Simonin, 103
Sire, par Henri Lavédan. Un volume in-12, 46

Socialisme d'État et la réforme sociale, (le), par M. Claudio Jannet. Grand in-8°, 263
Sœurs aveugles de Saint-Paul (les), par Bathild Bouniol, 115
Sœurs de charité (les), par Leo Taxil. Un volume in-12, 17
Soldat Chapuzot (le), par Jean Drault. Un volume in-12, 284
Souvenirs d'un homme de lettres, par Alphonse Daudet. Un volume in-18, 26
Souvenir sur la révolution, l'empire, la restauration, par le général comte de Rochechouart. Un volume in-8°, 193
Tache d'encre (une), par René Bazin. Un volume in-12, 96
Tentée, par Th. Bentzon. Un volume in-18, 352
Traité d'hygiène sociale, par le docteur Jules Rochard. Un volume in 8°, 30
XIII^e siècle artistique (le), par M. Lecoq de la Marche. Grand in-8°, 232
Un amour en Russie, par Georges du Vallon. Un volume in-18 Jésus, 336
Un caractère, par Léon Hennique. Un volume in-18, 143.
Un homme libre, par Maurice Barrès. Un volume in-12, 221
Une grande dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le journal de la comtesse de Rochefort, par Charles de Ribbe. Un volume in-12, 210
Vacances d'un médecin (les), par le docteur E. Guibout. Un volume in-12, 147
Veauf d'Or (le), par P. Harispe, 42
Vercingetorix, par Geo Truchon, 58
Vie de Just de Brétennières, par Mgr d'Hulst. Un volume in-18, 144
Vierge mère de Dieu (la), par Paul Foureux, 69
Vie des Saints pour tous les jours de l'année (la), par l'abbé Radier. Un volume grand in-8°, 162
Voyages et littérature, par Xavier Marmier. Un volume in-16, 135

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS
CONTENUS DANS CE VOLUME

ADAM (M ^{re}),	168	GAY (Jules),	180
ALET (P. Victor),	321	GODRÉ-NEMOURS,	91
ALIBERT (C.),	24	GOUMY (Edouard),	228
AMAGAT,	271	GRAVIER (A.),	25
ANONYME, 32, 40, 67, 71, 82, 102, 126, 129, 158, 199, 236, 287, 299, 303, 0		GRÉVILLE (Henry),	96
ARDOUIN-DUMAZET,	201	GUIBOUT (le docteur E.),	147
AUBRY (J.-B.),	204	GUILLOIS (Antoine),	214
AURIOL (Charles),	253	GYP,	128
AYROLLES,	48	HARISPE,	42
BABEAU (Albert),	209	HARMEL (Léon),	241
BAPST (Edmond),	200	HAYE (Alexandre de),	141
BARRÈS (Maurice),	221	HENNIQUE (Léon),	143
BAYE (baron J. de),	334	HÉRICAUT (Ch. d'),	38, 198, 205
BAZIN (René),	96	HÉRISSON (comte d'),	120
BENTZON (Ch.),	352	HERVÉ-BAZIN (F.),	301
BERTHEAU (Th.),	132	HONCÉY (Jean),	280
BERTRAND (J.),	286	HULST (Mgr d'),	144
BERTRAND (Pierre),	163	JAB,	270
BOUGAUD (Mgr),	257	JANET (Paul),	207
BOUNIOL (Bathild),	115	JANNET (Claudio),	263
BOURGET (Paul),	339	JANSSEN (Jean),	49
BRIAULT (abbé Ludovic ,	337	JOLY (Henri),	360
BROC (vicomte de),	307	JUILLET (Maxime),	187
BRUNELLI (Geremia),	12	LAGRANGE (abbé),	261
BUET (Ch.),	282	LALLEMANT (père),	217
BURGUIÈRE (abbé),	78	LAMARRE (Clovis),	181
BUSNACH (William),	252	LAMOTHE (A. de),	7
CANET (Victor),	63, 325	LANESSAN (J.-L. de),	139
CHARAUX (Charles),	285	LAUGEL (Auguste),	242
CHINCHOLLE (Charles),	238	LAVEDAN (Henri),	46
CHIPON,	161	LEBARCQ (l'abbé),	317
CLARIN DE LA RIVE,	45	LECOY DE LA MARCHE,	232
CLOUÉ (vice-amiral G.),	137	LE FEBVRE (E.),	116
CROISSET (père),	189	LÉMANN (abbé Joseph),	344
DAUDET (Alphonse),	26	LÉVY (Antoine),	151
DAUDET (Ernest),	347	LAMBROSO (Cesare),	282
DESPORTES (Henri),	365	MAIZEROY (René),	300
DICK DE LONLAY,	362	MALOT (Hector),	160
DIETRICH (Auguste),	353	MARICOURT (comte de),	197
DOCQ (chanoine),	235	MARMIER (Xavier),	153, 299
DRAULT (Jean),	284	MASSÉ,	275
DUMORTIER (R. P. F.),	338	MASSON (Paulin),	311
DURAS (duchesse de),	254	MAUPASSANT (Guy de),	239
EVÈQUE (abbé),	188	MEAUX (vicomte de),	225
EXUPÈRE (R. P. capucin),	153	MONIN (H.),	243
FARÉ (H.),	201	MONIN (docteur),	192
FAVRE (M ^{re} J.),	211	MOREAU (W.),	105
FEUGÈRE (Anatole),	65	MORICE (Charles),	152
FOULON (Mgr),	6	MORLAIS (abbé),	170
FOUREZ (Paul),	60	MOULIN (abbé),	79
FRANCE (Anatole),	188	NAGEOTTE (E.),	183
FREPPÉ (Mgr),	5	NISARD (Auguste de),	123
FUSTEL DE COULANGES,	313	OHNET (Georges),	53
GALL (Tomy),	179	OUIDA,	18, 353
GAULLIEUR (Henri),	146	PAGAT (Henri),	57
		PALLU DE LA BARRIÈRE (l'amiral),	75

PENBOCH (J. de),	116	SÉGUR (marquis de),	110
PERREAU (X. de),	323	SIMONIN (Amédée-H.),	103
PETIT (Edouard),	250	SIZERANNE (Maurice de la),	77
PINGAUD,	161	SOREL (Alexandre),	243
PIOGER (abbé),	43	STÉPHEN COUBÉ (S. J.)	363
PITRAY (Simard de)	18	STOLZ M ^{me} de ,	105
POICTEVIN (Francis),	338	TAXIL (Leo),	17, 179.
PROVOST DE LAUNAY,	105, 113	THEURIET (André),	64
RADIER (abbé),	162	THIAUDIÈRE (Edmond),	118
REBOUIS (Émile),	62	THOMAS (général),	368
KENAN,	51	TIXIER (le docteur),	156
RIBBE (Charles de),	210	TOLSTOÏ (Léon),	305
ROCHARD (Jules),	30	TRICARD (Henri),	89
ROCHECHOUART (comte),	193	TRUCHON (Geo),	58
ROD (Edouard),	54	VALLON (Georges du),	336
ROMAIN (Georges),	145, 289	VASILI (Paul),	324
RONDEL (Georges),	59	VILLÈLE (comte de),	98
ROUVROY (L. de),	177	VILLÈNEUVE (le marquis de),	113
ROUXEL (Albert),	297	VYRÉ (M. F. de),	171
SAIVET (Mgr),	164	WELSCHINGER (Henri),	124
SCHURÉ (Edouard),	233	WOLFF (Albert),	251
SECRÉTAN (Charles),	349	WYZEWA (T. de),	323, 367

Le Gérant : F. WATTELIER.